U d'/ of Ottawa
39003001201481

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/manueldelhistoir00roul

G
713
15

MANUEL

DE L'HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE GRECQUE.

Conformément à la loi, trois exemplaires ont été déposés.

IMPRIMERIE DE C.-J. DE MAT,
A BRUXELLES.

MANUEL

DE L'HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE GRECQUE,

ABRÉGÉ DE L'OUVRAGE DE SCHOELL, REFONDU EN PARTIE, ET COMPLÉTÉ

PAR J.-E.-G. ROULEZ,

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES ET EN DROIT, PROFESSEUR D'ARCHÉOLOGIE ET D'ANTIQUITÉS ROMAINES, A L'UNIVERSITÉ DE GAND.

UNIVERSITY OF ... ANNEXE DE LA ... LIBRARY ANNEX ... LIBRARY

Bruxelles,

A LA LIBRAIRIE CLASSIQUE D'ALEXANDRE DE MAT,
RUE DE LA BATTERIE, N° 24.

M. D. CCC. XXXVII.

ANNEXE DE LA BIBLIOTHÈQUE

PA
3055
.R6
1837

PRÉFACE.

Depuis plusieurs années que j'enseigne la littérature grecque à la Faculté libre de l'université de Gand, je regrettais de ne pouvoir joindre à mon cours l'histoire de cette littérature, faute d'un livre élémentaire, propre à être mis entre les mains des élèves; quand enfin je me décidai à remplir moi-même cette lacune dans l'enseignement. L'histoire de la littérature grecque attend encore un ouvrage dans le genre de ceux dont deux philologues distingués de l'Allemagne MM. Bernhardy et Bähr ont doté récemment l'histoire de la littérature latine. Je trouvais donc l'occasion d'essayer de servir la science en même temps que j'aurais satisfait à un besoin de l'enseignement. Mais, outre qu'un pareil travail était bien supérieur à mes forces et que l'exécution en fût devenue peut-être impossible dans ce pays, par le manque de subsides littéraires, j'aurais dû avoir devant moi plusieurs années à y consacrer. Pouvais-je dès-lors songer à l'entreprendre, incertain que j'étais et que je suis toujours, si de gré ou de force, je n'abandonnerai pas bientôt la carrière de l'enseignement pour suivre celle du barreau. Il me restait en conséquence à me traîner dans la vieille ornière et à publier une compilation, c'est-à-dire, un livre élémentaire fait en grande partie à l'aide d'autres

livres de la même nature. Mais, autant le premier travail m'effrayait, autant celui-ci contrariait les idées et les impressions, récentes encore, que j'avais rapportées des leçons d'un des philologues les plus judicieux de l'Allemagne, M. le professeur Dissen de Göttingue. En définitif je me déterminai à donner un abrégé du grand ouvrage de Schoell, certain qu'ainsi je n'aurais à répondre ni du plan, ni de la méthode d'exposition, devant certains critiques un peu sévères d'au-delà du Rhin.

Frédéric Schoell avait publié, en 1813, une *Histoire abrégée de la littérature grecque,* en 2 vol. in-8°. Mais l'activité prodigieuse qui se manifesta alors dans les études philologiques, principalement en Allemagne, nécessita bientôt une révision de cet ouvrage. L'auteur ne se contenta pas de le revoir, il le refondit entièrement sur un plan beaucoup plus vaste et le fit paraître sous le titre d'*Histoire de la littérature grecque profane,* etc. Paris, 1823 — 1825, 8 vol. in-8°.

L'étendue de cet ouvrage, l'unique de ce genre pourtant que possède la littérature française, en rend l'usage incommode aux jeunes gens qui se préparent à l'étude de la littérature grecque, et son prix élevé ne le met pas non plus à la portée de toutes les autres personnes qui par état ou par goût s'occupent de ce genre d'études. Un nouveau livre restait donc un besoin pour ces deux classes de lecteurs : c'est à eux que le mien est destiné. Cependant il pourra encore, jusqu'à un certain point, servir de

complément à l'ouvrage original, qui, publié depuis dix ans, se trouve déjà maintenant en arrière des progrès de la science.

En abrégeant Schoell, je ne me suis pas toujours astreint à le reproduire servilement. Loin de là j'ai quelquefois interverti l'ordre qu'il suit et refondu entièrement plusieurs passages. Le plus souvent, lorsque cet auteur entre dans l'exposition d'une controverse sans adopter d'avis, le cadre de mon livre m'a forcé naturellement à trancher net en faveur de l'opinion qui me paraissait la plus vraisemblable. J'ai aussi rectifié bon nombre de points d'après mes propres lectures et mis à profit les additions et corrections de l'auteur et des traducteurs, renfermées dans la traduction allemande qui a paru à Berlin, de 1828—1830, 3 vol. grand in-8°.

Quant à la partie bibliographique, je me suis borné à en faire un choix relativement aux auteurs qui ont été publiés souvent; cependant pour ceux-là même j'ai donné une grande extension à l'indication des publications des trente dernières années. Mon but en cela a été de faire connaître dans ce pays les nombreux travaux de la philologie allemande, et de suppléer en partie à l'absence chez nous de livres spéciaux sur la bibliographie de la littérature ancienne, tels que l'Allemagne en possède dans les ouvrages de Krebs, de Schweigger, etc. La traduction allemande de Schoell est restée mon guide principal pour tout ce qui a été publié avant 1830; j'ai dû recueillir moi-même ce qui a paru depuis. Ma tâ-

che eût été beaucoup abrégée, si j'eusse connu plutôt le *Manuel de l'histoire de la littérature grecque*, publié en allemand par M. Petersen, à Hambourg en 1834; cet ouvrage du savant professeur de Copenhague, dont les notices bibliographiques très complètes et très exactes s'étendent jusqu'au commencement de 1833, m'a servi à compléter, à rectifier et à préciser davantage, tant les indications bibliographiques de Schoell que les miennes.

Puisse ce livre être de quelqu'utilité! j'aurai alors atteint le but que je m'étais proposé et je me croirai dédommagé des peines et des dégoûts inséparables d'une élucubration de ce genre.

Gand, en avril 1835.

Il y aura bientôt deux ans que mon Manuel est prêt à être livré à l'impression, mais des circonstances, indépendantes de ma volonté, en ont retardé la publication. Depuis ce temps la réorganisation des universités de l'État a eu lieu, ma position dans l'instruction publique a été fixée, mais j'ai dû abandonner la littérature ancienne pour me charger d'autres branches de l'enseignement, et par là mon Manuel est devenu sans utilité pour moi-même : *Sic vos non vobis!* Néanmoins je n'ai pas négligé de me tenir au courant des publications faites jusqu'à ce jour, et d'en consigner les résultats dans mon livre, pour autant qu'ils m'étaient connus.

Gand. — Novembre 1836.

TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION. . . . . .

PÉRIODE I.

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à la prise de Troie (1184) *ans avant J.-C.* 1270

Page.

SECT. I. Origine de la population de la Grèce. État de ce pays avant la prise de Troie. 1

— II. Ancienne poésie sacrée des Grecs. 3

PÉRIODE II.

Depuis la prise de Troie jusqu'à la législation de Solon, à 594 avant J.-C. 1184

SECT. III. État de la Grèce — Dialectes. — Origine de l'alphabet grec. 7

— IV. Poésie épique. 12

— V. Poésie lyrique et élégiaque. 25

— VI. Législation. — Invention de la prose. 32

PÉRIODE III.

Depuis Solon jusqu'à Alexandre-le-Grand, 594-336 *avant J.-C.*

SECT. VII. État de la Grèce. — Origine du dialecte attique. 33

— VIII. Divers genres de poésie. Poésie élégiaque en général. Poésie gnomique et élégie en particulier. 38

— IX. Poésie didactique et apologue. 42

— X. Poésie lyrique. 45

— XI. Poésie dramatique en général. 54

— XII. Tragédie. 57

SECT. XIII. Drame satyrique. 67
— XIV. Comédie. 68
— XV. Poésie mimique. 74
— XVI. Poésie épique ou épopée historique. 76
— XVII. Épigramme. 77
— XVIII. Diverses classes de prosateurs. — Logographie. — Histoire. 78
— XIX. Géographie. 89
— XX. Éloquence. 91
— XXI. Épîtres. 103
— XXII. Philosophie. — Les sept sages. — Écoles d'Ionie, d'Italie, d'Élée. — Sophistes. . . 104
— XXIII. Socrate et ses premiers disciples. 114
— XXIV. Écoles fondées par les disciples de Socrate. . 118
— XXV. Mathématiques. 129
— XXVI. Médecine. 131

PÉRIODE IV.

Depuis l'avénement au trône d'Alexandre-le-Grand jusqu'à la destruction de Corinthe, 336-146 *avant J.-C.*

SECT. XXVII. État de la Grèce après la mort d'Alexandre-le-Grand. — Alexandrie et Pergame siéges de la littérature. 133
— XXVIII. Poésie. État de la poésie dans la Grèce européenne et asiatique. — Comédie nouvelle. 139
— XXIX. État de la poésie à Alexandrie. — Poésie dramatique. 141
1° Tragédie. 142
2° Comédie. 143
3° Drame satyrique. 143
4° Hilarotragédie. 144
— XXX. Poésie lyrique et élégiaque 145
— XXXI. Poésie épigrammatique. 148
— XXXII. Poésie épique. 149
— XXXIII. Poésie didactique. 150
— XXXIV. Poésie bucolique. 152

SECT. XXXV. Parodie. Silles. 155
— XXXVI. Origine de la science grammaticale. Grammairiens d'Alexandrie. 157
— XXXVII. Histoire. 161
— XXXVIII. Éloquence asiatique. 168
— XXXIX. État de la philosophie sous les premiers Ptolémées. Péripatéticiens. 170
— XL. Épicuriens. 181
— XLI. Stoïciens. 182
— XLII. Sceptiques. 184
— XLIII. Académiciens. 185
— XLIV. Mathématiques. 186
— XLV. Géographie. 193
— XLVI. Histoire naturelle. 195
— XLVII. Médecine. 197

PÉRIODE V.

Depuis la destruction de Corinthe jusqu'à Constantin-le-Grand, 146 *avant J.-C.* — 306 *après J.-C.*

SECT. XLVIII. État de la littérature grecque sous la domination des Romains. Bibliothèques publiques. 198
— XLIX. Poésie. Épigramme. 205
— L. Poésie didactique. 207
— LI. Prose. Historiens. 209
— LII. Éloquence ou profession de Sophiste. . . . 227
— LIII. Premiers romans grecs. 236
— LIV. Rhétorique. 239
— LV. Érudition philologique ou grammaire. Lexicographie. Écrivains sur les dialectes. Scoliastes. Grammairiens et mythographes. . 244
— LVI. État de la philosophie en général. 253
— LVII. Néo-Pythagoriciens. 255
— LVIII. Néo-Platoniciens. 257
— LIX. Philosophie chrétienne. 267
— LX. Péripatéticiens. 270
— LXI. Épicuriens. 272

SECT. LXII. Stoïciens. 274
— LXIII. Sceptiques. 277
— LXIV. Histoire de la philosophie. 278
— LXV. Mathématiques. 279
— LXVI. Géographie. 285
— LXVII. Médecine. 290
— LXVIII. Sciences naturelles. 297

PÉRIODE VI.

Depuis Constantin-le-Grand jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, 306-1453 *après J.-C.*

SECT. LXIX. État de la littérature sous les empereurs chrétiens. Altération de la langue grecque. 299
— LXX. Poésie. Épigrammatistes. Anthologies. Autres productions poétiques de divers genres. 306
— LXXI. Prose. Sophistique. 317
— LXXII. Romanciers. 329
— LXXIII. Grammaire et érudition philologique. . . 332
— LXXIV. Histoire et chronologie. 345
— LXXV. Historiens Byzantins. 358
— LXXVI. Histoire ecclésiastique. 369
— LXXVII. Géographie. 372
— LXXVIII. Mathématiciens. Astronomes. Tacticiens, etc. 375
— LXXIX. Philosophie. Histoire de la philosophie. . 382
— LXXX. Néo-Platoniciens. 383
— LXXXI. Péripatéticiens. 391
— LXXXII. Sciences naturelles. 398
— LXXXIII. Médecine. 401
— LXXXIV. Jurisprudence. 407
— LXXXV. Droit canon. 415

MANUEL DE L'HISTOIRE

DE LA

LITTÉRATURE GRECQUE.

INTRODUCTION.

Deux peuples de l'antiquité, les *Grecs* et les *Romains*, se sont éminemment distingués dans la culture des lettres et des arts : leur littérature a été nommée *classique*, par excellence, parce que les principaux ouvrages qu'elle a produits portent le cachet de la perfection, et que, dans ceux mêmes qui n'ont pu atteindre ce but, on remarque des efforts constans pour y parvenir. L'étude de la littérature ancienne est indispensable à quiconque veut former son goût ou s'appliquer aux sciences; elle doit faire la base de toute éducation littéraire.

La *Littérature classique* comprend trois branches principales : la *Grammaire*, la première de ces branches, enseigne non-seulement les règles auxquelles les langues sont soumises, quand elles sont parvenues à un certain degré de fixité, mais elle en fait aussi connaître l'origine et les progrès. La *Critique*, qui forme la deuxième branche, est une science née seulement dans le quinzième siècle, lorsque les livres de l'antiquité, qui avaient échappé aux ravages de dix siècles d'ignorance, vinrent s'offrir aux curieux

dans un état fort altéré; elle établit les principes d'après lesquels on peut juger non-seulement de l'authenticité des ouvrages qui portent des noms célèbres dans l'antiquité, mais aussi de la pureté de certains passages et choisir dans les leçons qu'offrent les différens textes celles qui portent les traces d'une origine pure. La troisième branche de la littérature ancienne est l'*Art d'interpréter* les auteurs, sous le rapport de la langue et des matières dont traitent leurs ouvrages, à l'aide de l'histoire, de la géographie, des antiquités, de l'archéologie et des sciences naturelles et exactes.

Cependant, avant de faire une étude de ces ouvrages, il faut les connaître : il est nécessaire d'avoir quelques notions sur l'époque où ont vécu leurs auteurs, sur le rôle qu'ils ont joué pendant leur vie, sur les écrits qu'ils ont composés, ou qu'on leur attribue, sur ceux de ces ouvrages que le temps a respectés, et sur les éditions qui en ont été publiées. Toutes ces connaissances, fondues dans une exposition historique de la marche et du sort de la littérature, forment ce qu'on appelle l'*Histoire de la littérature ancienne*, ou, comme on l'a quelquefois nommée, l'*Introduction* à cette littérature.

L'objet de cet ouvrage est de donner, dans un ordre à la fois chronologique et systématique, les élémens de l'*Histoire de la littérature grecque*, la plus importante et la plus riche des deux littératures classiques anciennes.

L'histoire de la littérature grecque embrasse plus de vingt-sept siècles. Dans un si long espace de temps, le goût de la nation ayant dû éprouver des variations considérables, qui ont produit des révolutions dans sa littérature, il devient nécessaire de rechercher les

époques qui ont vu naître ces changemens, et de diviser d'après elles l'histoire en plusieurs périodes. La division que nous avons adoptée en comprend six :

1) Période fabuleuse : depuis les temps les plus reculés jusqu'à la prise de la ville de Troie, 1270 ans avant J.-C.

2) Période poétique : depuis la prise de Troie jusqu'à la législation de Solon, 594 ans avant J.-C.

3) Période Athénienne : depuis la législation de Solon jusqu'à l'avénement au trône d'Alexandre-le-Grand, 336 ans avant J.-C.

4) Période Alexandrine : depuis l'avénement au trône d'Alexandre-le-Grand jusqu'à la destruction de Corinthe, 146 ans avant J.-C.

5) Période Romaine : depuis la destruction de Corinthe jusqu'à Constantin-le-Grand, 306 ans après J.-C.

6) Période Byzantine : depuis Constantin-le-Grand jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, 1453 ans après J-C.

Comme les événemens politiques influent puissamment sur les lettres, et qu'il faut connaître les uns pour juger les autres, on a fait précéder chaque période d'un court aperçu des faits dont l'influence sur la civilisation et la littérature a été la plus marquante.

Il nous reste à indiquer les principaux ouvrages qui traitent de l'ensemble de la littérature grecque.

A. Ouvrages sur la littérature en général :

D. G. Morhofi, Polyhistor Literarius, etc. Lubec. 1695. 4. Cum præfatione Fabricii. ibid. 1747. 2 vol. 4.

J. Jonsius, De scriptoribus historiæ philosophicæ. Francof. 1659. 4.

B.G.Struvii, Introductio in notitiam rei Litterariæ, etc.

Jen. 1704. 8. ed. 6. par Fischer, Francof. 1754. 2 vol. 8. nouv. éd. par Jugler, Jen. 1754-63. 3 vol. 8.

G. C. Hamberger, Notices précises sur les principaux écrivains jusqu'à l'année 1500. Lemgo. 1756 — 1764. 4 vol. 8. (en allemand).

C. Saxe, Onomasticon literarium. Traj. ad Rhen. 1775.—1790. 7 voll. 8. et comme 8^vo^ vol. : Onomastici liter. Mantissa recentior, ibid. 1803. 8.

L. Wachler, Essai d'une Histoire générale de la Littérature. Lemgo 1793. — 1801. 4 vol. 8. non achevé. (en allem.)

Le même, Manuel de l'Histoire générale de la Culture littéraire. éd. 3. Leips. 1833. 4 vol. 8. (en allem.).

J. G. Eichhorn, Histoire de la Littérature, depuis son origine jusqu'à nos jours. Götting. 1805. 8. nouvelle édit. ibid. 1828. (en allem.)

Frédéric Schlegel, Histoire de la Littérature ancienne et moderne. Vienne. 1815. 2 vol. 8. traduit de l'allemand par William Duckette. Paris. 1828. Louvain. 1829. 2 vol. 8.

La Harpe, Lycée ou Cours de littérature ancienne et moderne. Paris. 1799 et suiv. réimprimé souvent depuis.

Loève-Veimars, Histoire des Littératures anciennes. Paris. 1825. 8.

Pour la partie bibliographique :

J. C. Brunet, Manuel du Libraire, etc., éd. 3. Paris. 1820. 4 vol. 8. et le supplément du même auteur, intitulé : Nouvelles recherches bibliographiques, etc. Paris. 1834. 3 vol. 8.

F. A. Ebert, Lexique universel de Bibliographie. Leips. 1821—30. 2 vol. 4. (en all.)

B. Ouvrages spéciaux :

1° Sur l'Histoire des littératures grecque et latine :

C. Meiners, Histoire de l'origine, des progrès et de la décadence des Arts dans la Grèce et à Rome. Lemgo. 1781—1782. 2 vol. 8. inachevé (en all.), traduit en français par J. C. Laveaux. Paris. 1798. 5 vol. 8.

G. D. Beck, Commentarii de literis et auctoribus græcis atque latinis, etc. P. I. Sect. I. Lips. 1789. 8.

M. S. F. Schoell, Répertoire de la littérature ancienne, etc. Paris. 1806. 2 vol. 8.

G. C. F. Mohnike, Histoire de la littérature des Grecs et des Romains. vol I. Graifsw. 1813. 8. (en all.).

A. Matthiæ, Esquisse de l'Histoire de la littérature grecque et romaine. 3e édit. Jena. 1834. 12. (en allem.)

F. Passow, Tableaux de l'histoire de la littérature grecque et romaine. Nouvelle édit. Berlin. 1829. 4. (en allem.)

Weytingh, Historia Græcorum et Romanorum litteraria. Hag. Comit. 1822. ed. 2. Delphis Batavor. 1825. 8.

2° Sur l'Histoire de la littérature grecque :

J. A. Fabricii, Bibliotheca græca. Hamb. 1705—1708. 14 vol. 4. Nouvelle édit. par G. C. Harless. Hamburg. 1790—1809. vol. 1-12. Ouvrage non achevé.

G. C. Harlesii, Introductio in Historiam Linguæ Græcæ, ed. 2. Altenb. 1792 — 1795. 2 vol. 8. Supplementa. Jen. 1804—1806. 2 vol. 8.

G. C. Groddeck, Initia Historiæ Græc. Literariæ, ed. 2. Viln. 1821—1823. 2 vol. 8.

M. S. F. Schoell, Histoire de la littérature grecque profane, etc. édit. 2. Paris. 1823—1825. 8 vol. 8. traduit en allemand par J. F. J Schwarze et M. Pinder. Berlin. 1828—1830. 3 vol. 8. et en italien par Em. Tipaldo. Venise. 1827—1830. 6 vol. 8.

F. Federici, Des écrivains grecs et des traductions italiennes de leurs ouvrages. Padoue, 1829, 8. (en italien.)

F. A. Wolff, Histoire de la littérature grecque, publiée par Gurtler. Leips. 1831. 8. (en allem.)

C. F. Petersen, Manuel de l'Histoire de la littérature grecque. Hambourg. 1834. 8. (en allem.)

Pour la partie bibliographique :

P J. Krebs, Manuel pour la connaissance des livres de philologie. Brême 1822—23. 2 vol. 8. (en allem.)

F. L. A. Schweigger, Manuel de la bibliographie classique. Leips. 1830—1833. 2 vol. 8. (en allem.)

S. F. G. Hoffmann, Lexicum bibliographicum, sive Index editt. et interpret. scriptorum græcorum tum sacrorum tum profanorum. 3 tom. 8. Lips. 1830-36.

PÉRIODE I.

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A LA PRISE DE TROIE, 1270 (1184) ANS AVANT J.-C.

SECTION I.

ORIGINE DE LA POPULATION DE LA GRÈCE. -- ÉTAT DE CE PAYS AVANT LA PRISE DE TROIE.

Les plus anciennes traditions sur la première population de la Grèce, d'accord avec les documens historiques, nous montrent les Pélasges comme la race primitive des Grecs. Mais quelle est l'origine de ce peuple et d'où est-il venu ? C'est une question dont l'obscurité ne nous permet pas d'espérer une solution satisfaisante. Si, parmi les hypothèses que l'on a avancées, celle qui place leur berceau dans la haute Asie, a pour elle l'analogie séduisante de la manière dont s'est peuplée l'Europe et peut-être toute la terre, et en outre la circonstance qu'il a existé anciennement une langue mère, souche commune du persan, du grec, du latin, ainsi que des idiomes germaniques et scandinaviens, une autre opinion, d'après laquelle les Pélasges seraient un

peuple *autochthone,* peut s'étayer de témoignages historiques. Dans ce dernier système, le Péloponèse, et surtout l'Argolide, sont regardés comme leur patrie originaire, sans qu'on puisse trouver une trace qui indique qu'ils y soient venus de quelque autre pays. Ce peuple se composait d'un grand nombre de tribus tellement indépendantes les unes des autres, qu'aucun lien politique ne les réunissait, et qu'elles n'avaient pas même un nom commun et général. Chaque chef, qui avait travaillé à civiliser une horde soumise à son autorité, lui laissait le sien en héritage. C'est ainsi qu'il y eut des Thessaliens, des Graïens et des Pélasges dans un sens plus restreint.

On a quelquefois peint les Pélasges comme un peuple barbare et sauvage; cependant on retrouve déjà chez eux les germes de civilisation, qui furent développés ensuite par les colonies étrangères venues en Grèce, entre le 20e et le 16e siècle avant J.-C. Les plus importantes de ces colonies sont celles qui furent conduites à Argos par Danaüs, dans l'Attique par Cécrops, et à Thèbes par Cadmus. L'opinion la plus générale les fait venir de l'Égypte ou de la Phénicie; il n'est pas invraisemblable cependant qu'elles soient sorties de la Thrace, antique berceau des populations européennes.

A peu près vers le même temps, une révolution importante changea la face de la Grèce. Une tribu, sous la conduite de Deucalion, parut soudain au pied du mont Parnasse, et se répandit dans les pays voisins qui prirent depuis les noms de Phocide, de Locride et de Doride. Elle envahit aussi la Thessalie, forma la confédération des Amphictyons avec les peuples d'alentour, leur donna de nouvelles mœurs, une nouvelle civilisation et devint ainsi la souche d'une nation qui fut

appelée *Hellènes*, du nom d'un des fils de Deucalion. Il est impossible de déterminer avec précision les rapports qui existaient entre les Pélasges et les Hellènes; mais il paraît que l'on s'est trompé lorsqu'on les a considérés comme deux peuples différens. Leurs noms ne semblent désigner que deux degrés divers de la civilisation des Grecs. Les Éoliens, les Doriens, les Ioniens et les Achéens, ainsi nommés, d'après les fils et les petits-fils de Deucalion, formèrent diverses branches, dans lesquelles cette nation se divisa; mais le rôle que jouèrent par la suite les Ioniens et les Doriens fit regarder la masse entière des Hellènes comme composée seulement de ces deux peuples.

Quelques siècles après, l'expédition des Argonautes et, plus tard, le siége de Troie, sont les deux premières entreprises nationales pour l'exécution desquelles les différens états de la Grèce, soit Pélasges, soit Hellènes, se réunirent. Dès lors, l'incertitude qui plane sur l'histoire de ce pays, commence à se dissiper, et la prise de Troie est regardée comme le terme de la période mythique.

SECTION II.

ANCIENNE POÉSIE SACRÉE DES GRECS.

Les temps héroïques dont nous venons de tracer un aperçu, virent naître la poésie [1], par laquelle la litté-

[1] Sur la poésie grecque en général: *J. G. Vossius*, De Veterum poëtarum tempor. Amstel. 1662. 4. Histoire de la poésie grecque par *F. Jacobs*, dans les Additions à la théorie des beaux-arts de *Sulzer* vol. 1. (en allem.) *F. Schlegel*. Histoire de la poésie des Grecs. vol. 1. Berlin. 1798. 8. (en allem.). *H. Ulrici*. Histoire de la poésie grecques. Berlin. 1834. 2 vol. 8. (en allem.).

rature de tous les peuples a commencé. La Thrace et le nord de la Grèce ont été le berceau des muses grecques. C'est de la Thrace qu'une tradition, qui se perd dans la plus haute antiquité, fait venir une partie toute nationale de leur religion, les mystères, ainsi que la poésie sacrée.

La plupart des poètes de cette époque réunissaient le triple caractère de chantres (ἀοιδοί), de pontifes (ἱερεῖς) et de prophètes (μάντεις). En leur qualité de ministres des dieux, ils composaient ces hymnes et ces prières qu'on chantait dans les cérémonies sacrées.

Les noms, que la tradition a conservés, sont ceux d'*Olen*, surnommé l'*hyperboréen*, personnification d'un état de civilisation apportée en Grèce des contrées septentrionales; de *Linus*, proprement le nom d'un chant particulier (λίνος)[1]; d'*Eumolpe*; de *Pamphus*, de *Melampus*, de *Phémonoé*; de *Philammon*; de *Thamyris*, etc. Les récits qui nous sont parvenus sur ces personnages, n'ont aucun caractère historique, ils servent seulement à nous faire connaître la marche que la culture intellectuelle des Grecs suivit dans ces anciens temps.

Une tradition populaire attribuait à Phémonoé l'invention du vers hexamètre, dont la cadence grave et majestueuse était parfaitement appropriée à la poésie sévère de l'époque[2]. Tous ces poètes étaient en même temps musiciens. La musique et la poésie se trouvaient alors intimement unies, ou pour mieux dire, la musique, le chant et la danse constituaient la poésie.

[1] *J. A. Ambrosch*, De Lino dissertatio. Berol. 1829. 4. *Hauptmann*. prol. de Lino. Geræ 1760. 8.

[2] *F. Spitzner*, de versu Græcorum heroico. Lips. 1816. 8.

Les plus célèbres de ces chantres-prophètes sont *Orphée* et *Musée*, fondateurs d'un culte mystérieux, dont le but était d'adoucir les mœurs féroces d'un peuple barbare. Leur vie, comme celle des personnages cités plus haut, est enveloppée de ténèbres; elle appartient à la mythologie plutôt qu'à l'histoire, et à l'histoire de la civilisation plutôt qu'à celle de la littérature. On fait naître Orphée [1] à Libethres en Thrace, du roi OEagre et de la muse Calliope, vers 1250 avant J.-C. Ses ouvrages, s'il est vrai qu'il en ait laissé, ne sont pas parvenus jusqu'à nous, et ceux qu'on lui attribue ont été composés long-temps après lui. Ce sont : 1° *des Hymnes d'initiation* (Τελεταί) au nombre de quatre-vingt-huit; d'après l'opinion commune, qui du reste n'est nullement fondée, ils sont d'un certain *Onomacrite*, contemporain de Pisistrate; 2° un poème historique ou épître sur *l'expédition des Argonautes* (Ἀργοναυτικά), en 1384 vers; 3° un ouvrage sur les *vertus magiques des pierres* (περὶ λίθων), en 768 hexamètres;

[1] *C. G. Lenz*, de fragm. Orph. ad astronom. et agror. cult. spectant. Gött. 1789. 4. *J. G. C. Gerlach*, de hymn. orph. Gött. 1797. 8. *J. G. Huschke*, de Orph. Argonaut. Rostoch. 1806. 4. *B. N. Königsmann*, de ætate carminis epici, quod sub nomine Orphei circumfertur. Slesvici 1810. 4. *G. Hermann*, de argumentis pro antiquitate Orph. Argon. cet. Lips. 1811. 4. *G. H. Bode*, de Orpheo poëtarum græcor. antiquissimo. Gött. 1824. 4. On peut consulter avec fruit, sur Orphée et les autres poètes de cette époque, *Lobeck*, Aglaophamus, seu de theol. mystic. græc. causis. Regiom. 1829-1830. 2 vol. 8. — Editions : Ed. pr. *Juntina* Florent. 1500. 4. *H. Stephanus* in : Poëtæ græci princ. her. carm., t. 2, p. 61-152. Paris, 1566. fol. : Poësis philosophica, etc. ib. 1573. *J. M. Gesner* ed *Hamberger*. Lips. 1764. 8. *G. Hermann*. Lips. 1805. 8. — Argonautica : *J. G. Schneider*, Jen. 1803. 8. Lithica : *T. Tyrwhitt*. Lond. 1781. 8.

enfin 4° des fragmens de divers autres ouvrages, parmi lesquels on place un poème en 66 vers, intitulé *περὶ σεισμῶν des tremblemens de terre.*

Musée était né à Athènes et fut disciple d'Orphée. Les anciens citent de ce poète plusieurs ouvrages qui se sont perdus; dans le nombre se trouvent Ὑποθῆκαι, *préceptes* pour son fils Eumolpe, une *Théogonie*, une *Guerre des Titans*, des *Hymnes*, des *Oracles* (χρησμοί), etc.

On peut placer à cette époque les *oracles sibyllins*. On compte plusieurs sibylles ou prophétesses; mais la plus célèbre est la sibylle d'Érythrées ou de Cumes, dont les oracles, relatifs à l'histoire de la république romaine, étaient conservés à Rome, dans le temple d'Apollon. Les huit livres, qui nous restent aujourd'hui sous le titre *d'oracles sibyllins* ont été fabriqués dans les premiers siècles de notre ère. Un manuscrit découvert à Milan par Ange Maï contient un 14e livre en 334 vers; mais les livres qui devaient se trouver entre le 8e et le 14e y manquent. Plus tard, le même savant retrouva le même livre avec trois nouveaux, le 11e, le 12e et le 13e dans deux manuscrits du Vatican, d'après lesquels il les a publiés [1].

[1] Éditions: Ed. pr. *Xystus Betulejus*. Basil. 1545. 4. *J. Opsopoeus*. Paris. 1599. 8. *Gallæus*. Amstel. 1689. 4. *Ang. Mai*. Sibyllæ lib. XIV. additur lib. VII et pars VIII. Mediolan. 1817. 8. lib. XI-XIV: Nova collectio script. vet. vol. III. Rom. 1828. 4. *C. L. Struve*, fragm. lib. sibyll. quæ apud Lactant. reperiuntur. Regiom. 1818. 8. — Outre les ouvrages généraux sur les oracles par *Van Dale*, *Fontenelle*, *Clurier*, etc., on possède plusieurs écrits particuliers sur les oracles sibyllins, par exemple, *Gallæus*, de Sibyllis earumque oraculis. Amst. 1688. 4. *B. Thorlacius*, Libri Sibyllini crisi, quatenus monumenta christiana sunt, subjecti. Hauniæ. 1815. 8. *Idem*, Conspectus doctrinæ christ., qualis in Sibyll. lib. continetur. Hauniæ. 1822. 8.

Nous passons sous silence les autres oracles, tels que ceux de *Bacis*, d'*Amphilytus*, etc.

PÉRIODE II.

DEPUIS LA PRISE DE TROIE JUSQU'A LA LÉGISLATION DE SOLON, 1184 A 954 AVANT J.-C.

SECTION III.

ÉTAT DE LA GRÈCE. -- DIALECTES. -- ORIGINE DE L'ALPHABET GREC. -- ÉCRITURE.

Le onzième siècle avant notre ère est remarquable par les fréquentes migrations volontaires ou forcées des tribus helléniques. L'invasion du Péloponèse par les Héraclides ou peuples de race dorienne imprima le premier mouvement aux habitans de la Grèce. Le bouleversement fut général. Les Doriens fondèrent cinq nouveaux états dans le Péloponèse. Les Achéens se fixèrent dans le nord de la presqu'île, après en avoir chassé les Ioniens. Ceux-ci suivirent les Éoliens qui avaient fondé des colonies helléniques sur les côtes de cette même Asie mineure et dans les mêmes îles, qui avaient été le berceau de la population de la Grèce. Une partie des Doriens même, dont l'ambition avait causé cette révolution, avaient été obligés, quinze ans après, d'y chercher les premiers un refuge. Ainsi les Grecs retournèrent dans ce beau pays du continent, d'où devaient sortir les germes des arts et des sciences, qui bientôt jetèrent des racines si profondes dans les parties orientales de l'Europe.

Les nouveaux états de la Grèce, fondés par les Doriens, ne conservèrent pas long-temps leur régime monarchique; partout il fut remplacé par des gouvernemens républicains. Ce mouvement fut universel; il excita dans les nouvelles républiques ce patriotisme, qui leur a fait tenter avec succès de si belles et de si grandes entreprises; mais il occasiona aussi de nouvelles émigrations. La Sicile et la basse Italie se couvrirent de colonies grecques; celle-ci a même été nommée Grande-Grèce. Dans la Grèce proprement dite, Sparte et Athènes marchèrent à l'envi vers la domination qu'elles acquirent dans la suite sur les autres états helléniques; mais le principal théâtre de la littérature et des arts, était l'Asie mineure.

La langue grecque, la plus belle, la plus harmonieuse, la plus flexible que les hommes aient parlée, se fixa dans cette période. La musique, la poésie et le génie de la liberté l'ont portée à un degré de perfection auquel aucun idiome ne pourra plus guère atteindre. Elle eut de commun avec les autres langues qu'elle se divisa en divers dialectes; mais un phénomène extraordinaire et unique dans l'histoire, c'est l'emploi que les Grecs firent dans leurs écrits de ces différens dialectes. Au commencement peut-être de cette seconde période, eut lieu la division en dialectes *Éolien et Ionien*. Le premier conserva dans les formes pélasgiques, qu'il avait adoptées, des traces de la rudesse et de la grossièreté, de la langue primitive des tribus nomades, qui peuplèrent la Grèce. Il fut la langue dans laquelle chantèrent Alcée, Sappho et Corinne. De l'Hellade il se répandit dans l'Arcadie et dans les colonies éoliennes.

Le dialecte ionien, plus doux, plus souple et plus harmonieux, fut celui d'un peuple industrieux, com-

merçant et navigateur. Il reçut son perfectionnement en Asie mineure. Comme il avait été la langue d'Homère, d'Hésiode, ainsi que des premiers poètes, qui avaient employé ce mètre, où le vers de six pieds alterne avec le pentamètre, on le regarda dès lors comme essentiellement propre à l'épopée et à l'élégie, tandis que l'éolien et un troisième dialecte, qui se forma dans la période où nous entrons, restèrent l'apanage de la poésie lyrique, qui demanda des formes pour ainsi dire plus mâles et permit des sons plus âpres. Deux écrivains, Hérodote et Hippocrate, quoique Doriens de naissance, ont préféré le dialecte ionien.

Le dialecte *Attique,* qui devint par la suite la langue classique des Grecs, était ionien pour le fond; mais il se distinguait de l'ionien de l'Asie mineure par quelques duretés qu'il avait conservées; elles marquent le passage de l'ancien langage pélasgique à l'idiome adouci des Ioniens. Sous le rapport du temps, on distingue trois dialectes attiques : l'ancien, qui est celui de Thucydide, des poètes tragiques et de l'ancienne comédie; la comédie moyenne forme l'époque intermédiaire entre l'ancien dialecte attique et le nouveau; celui-ci se remarque dans Platon et dans les fragmens du nouveau théâtre comique.

Le troisième dialecte, dont nous avons parlé ci-dessus, est le *Dorien.* Ce dialecte, enté sur l'éolien, appartient aux habitans du Péloponèse, excepté les Arcadiens, les Achéens et les Éliens; aux Mégariens, à tous les Doriens d'Europe et d'Asie, et aux colonies qu'ils établirent en Crète, dans la Grande-Grèce, en Sicile et à Cyrène. La prépondérance que la tribu des Doriens acquit dans cette période, éleva son idiome au rang de dialecte particulier, et le caractère sévère de ces peuples lui

imprima une teinte de dureté que les siècles suivans n'effacèrent pas. Pindare, quoique Éolien, employa rarement le dialecte de sa tribu; celui des Doriens paraît en effet plus propre à la gravité et à la majesté de la poésie lyrique.

Enfin, il est nécessaire de dire ici un mot de ce qu'on appelle *dialecte commun*. Lorsqu'on commença en Grèce à écrire en prose, les auteurs se servirent soit du dialecte ionien, soit de l'attique, soit du dorien, selon qu'ils appartenaient à l'une ou l'autre tribu hellénique, ou plutôt selon que l'un ou l'autre de ces dialectes paraissait mieux approprié au genre de composition auquel ils se livraient. Plus tard, quand Athènes fut parvenue à s'emparer du sceptre du goût, tous voulurent employer le langage attique; mais chaque écrivain ayant fait entrer dans sa composition quelques formes particulières au dialecte, qui lui était le plus familier, il se forma, par ce mélange, un dialecte que les grammairiens des temps suivans appellent souvent *Hellénique*, en opposition au dialecte attique, mais qu'on nomme ordinairement le *dialecte commun*. Cet idiome artificiel, qu'on ne trouvait que dans les livres, n'a donc été qu'improprement qualifié de dialecte.

L'introduction de l'écriture alphabétique en Grèce appartient à une haute antiquité; mais les indications sur l'époque, à laquelle elle eut lieu, sont incertaines et contradictoires. L'alphabet grec ne se composait primitivement que de quinze lettres, onze consonnes et quatre voyelles, qui sont : Α Β Γ Δ Ε Ι Κ Λ Μ Ν Ο Π Ρ Σ Τ. Il avait un grand défaut en ce qu'il ne fournissait pas de moyen de distinguer l'*e* et l'*o* brefs, des mêmes voyelles, lorsqu'elles étaient longues. Il n'offrait pas non plus de caractère particulier pour exprimer les sons

d'*u* et d'*ou*, et les Grecs étaient obligés d'employer pour cela la lettre *o*. Ils adoptèrent bientôt l'Υ, qu'ils n'employèrent d'abord que pour exprimer une certaine aspiration, qui ressemblait au son de notre *w* en s'approchant de celui de l'*u*, mais qui par la suite devint une simple voyelle, exprimant le son de l'*u* français. De cette manière se trouva complété le nombre de seize lettres dont des traditions attribuent à Cadmus l'invention ou l'introduction en Grèce.

Plus tard, l'alphabet grec s'enrichit encore des lettres Z, H et Θ. La destination de l'H ne fut cependant pas, comme par la suite, d'exprimer soit l'*e*, soit l'*i* long; mais il indiquait une forte aspiration pareille à celle de l'*h*. Dans la suite, les Grecs inventèrent le Φ et le X. Une tradition fabuleuse attribue ce perfectionnement à Palamède, un des acteurs de la guerre de Troie. Une autre version, rapportée par Aristote, en fait honneur à *Épicharme*. L'alphabet grec ne fut porté au complet que vers l'époque des guerres de Perse, par *Simonide* de Céos. Il y ajouta les trois lettres Ξ, Ψ, et Ω, et comme l'aspiration avec laquelle certains mots se prononçaient, s'était successivement adoucie, il donna à l'H la signification d'une voyelle longue, qu'elle a conservée. Ainsi fut élevé à sept le nombre des voyelles. L'alphabet complet de Simonide, composé de vingt-quatre caractères, fut adopté par les Ioniens et introduit à Athènes par Callistrate de Samos; mais ce ne fut que vers la fin de la guerre du Péloponèse, sous l'archonte Euclide, qu'il fut employé dans les inscriptions publiques. A côté de cet alphabet, les Éoliens conservèrent le digamma F, dont tous les Grecs se servaient peut-être originairement.

La plus ancienne manière d'écrire chez les Grecs

procédait alternativement de gauche à droite et de droite à gauche, à l'exemple des bœufs qui labourent la terre (*βουστροφηδόν*). C'est ainsi que furent écrites les lois de Solon. Plus tard, les Grecs renoncèrent entièrement à cette manière incommode d'écrire, et adoptèrent celle qui est générale aujourd'hui parmi les peuples européens.

Ils écrivirent d'abord avec un stylet d'or ou de fer, sur des tables de pierre, des lames de plomb, des tables d'airain. Dans la suite, à la place du stylet on se servit de roseaux et de pinceaux. Les caractères étaient tracés ou peints sur des feuilles de mauves, de palmiers ou d'autres arbres, ensuite sur l'écorce intérieure des tilleuls, jusqu'à ce qu'enfin l'on apprit à préparer, pour le même usage, les feuilles du papyrus d'Égypte qui ont donné leur nom au papier. Outre le papier, on se servit encore pendant quelque temps de peaux grossièrement préparées; mais le papier, d'abord fort rare, devint plus commun après la fondation d'Alexandrie, jusqu'à ce que les Ptolémées, jaloux de l'établissement d'une bibliothèque à Pergame, en défendirent l'exportation. Cette défense fut l'occasion de l'invention du *parchemin,* à Pergame, sous les Attales.

En guise d'encre on se servait de la liqueur noirâtre que renferment le calmar ou cornet, et la sèche. Les titres étaient écrits avec du minium.

SECTION IV.

POÉSIE ÉPIQUE.

La poésie sacrée et mystique des siècles précédens fut remplacée à cette époque par une poésie nouvelle, que l'on peut qualifier de profane. Ce qui forme son carac-

tère distinctif, c'est l'emploi qu'elle faisait de la mythologie pour orner des sujets purement imaginaires. Elle naquit sous le beau soleil de l'Ionie. Le doux climat de cette province, le voisinage d'autres peuples civilisés, l'opulence de ses habitans et la paix profonde dont ils jouissaient, pendant que la Grèce européenne était tourmentée par des révolutions, favorisèrent ses progrès. On vit se former dans ce pays des écoles de poètes (ἀοιδοί), chargés de composer ou d'arranger les hymnes qui devaient accompagner les solennités politiques ou religieuses. C'est dans ces écoles que les premiers chants épiques prirent naissance et se conservèrent au moyen de la tradition orale. De cette institution sortit une espèce de chantres qu'on appela par la suite *Rhapsodes* (Ῥαψῳδοί de *ῥάπτειν ᾠδήν*, *ourdir une chanson*, ou plutôt de *ῥαβδὸς bâton* et *ᾠδὸς chantre*). Ceux-ci, incapables de rien créer par eux-mêmes, se bornèrent à propager les productions des époques antérieures. Les Rhapsodes disparurent à leur tour lorsque l'usage de l'écriture devint plus général [1].

L'antiquité a unanimement reconnu Homère comme le père de la nouvelle poésie ou de l'épopée (ἔπος), mot qui, proprement, veut dire art de produire un ouvrage d'imagination. Homère était ionien et probablement natif de Chios ou de Smyrne. Il a fleuri selon les calculs les plus probables 1000 à 1100 ans avant notre ère [2]. Cependant l'époque où il a vécu, ainsi que les cir-

[1] *S. S. Meisling*, de ἀοιδοῖς atque rhapsodis, Haun. 1809. 8.

[2] *Leo Allatius*, de patriâ Homeri, etc. Lugd. 1640. 8. *T. Blackwell*, Recherches sur la vie et les écrits d'Homère. 3e édit. Lond. 1757. (en anglais). *J. H. J. Köppen*, sur la vie et les poésies d'Homère Nouvelle édit. Hannov. 1821. 8. (en allem.) etc.

constances de sa vie, sont enveloppées d'obscurité. Dans les temps modernes, des hommes d'un grand mérite ont élevé des doutes sur le véritable auteur de l'Iliade et de l'Odyssée. Le plus célèbre d'entre ces critiques, F. A. Wolf, essaya de prouver, tant par les disparates qu'il crut remarquer entre diverses parties de ces deux poèmes, que par d'autres motifs, qu'on doit les regarder comme une suite d'ouvrages d'époques et d'auteurs différens, et qu'il ne faut en attribuer à Homère que la première idée et peut-être une partie des vers. Cette hypothèse, à l'appui de laquelle furent employées toutes les ressources de l'esprit et de l'érudition, a obtenu dès son apparition une grande autorité et de nombreux partisans. Aujourd'hui elle commence à perdre faveur; on en revient à reconnaître que l'unité qui règne dans l'Iliade et l'Odyssée, la conséquence dans la peinture des caractères, etc., révèlent évidemment la création d'un seul génie. Quoi qu'il en soit, on ne saurait disconvenir que ces poèmes n'aient été altérés par des modifications et des interpolations postérieures.

La question de l'invention de l'art d'écrire se trouve étroitement liée à la précédente. Il est avéré que l'écriture était connue du temps d'Homère; mais son usage peu répandu, permet de douter que ce poète l'ait employée. Toutefois, la supposition qu'il n'ait pas écrit ses poésies, ne prouverait rien contre leur existence; car, prétendre qu'Homère n'a pu composer et confier à sa mémoire des poèmes de si longue haleine, c'est oublier que les Grecs de cette époque avaient la mémoire beaucoup plus exercée que nous, qui nous en reposons trop sur le secours de l'écriture [1].

[1] *F. A. Wolf*, Prolegomena ad Homerum. vol. I. Hal. 1795. 8.

L'Iliade en vingt-quatre chants, s'occupe d'un simple épisode de la guerre de Troie. Le poète chante les événemens qui se sont passés dans un espace de cinquante-un jours, depuis la querelle entre Agamemnon et Achille jusqu'aux obsèques d'Hector. Le sujet de cette composition est la satisfaction que Jupiter donne à son petit-fils, Achille, offensé par le chef des Grecs. Le poète suppose que les dieux sont partagés entre les Grecs et les Troyens; ce qui donne une haute importance à l'action de sa fable. La forme dramatique qu'il a adoptée en mettant en scène les dieux et les hommes et en les faisant agir chacun selon son caractère; cet artifice,

non-achevé. *S^t.-Croix*, Réfutation d'un paradoxe littéraire de M. Wolf. etc. (Magas. encyclop. t. V. p. 12). *J. L. Hug*, sur l'invention de l'écriture. Ulm. 1801. 4. (en allem.). *C. F. Franceson*, Essai sur la question, si Homère a connu l'usage de l'écriture, et si les deux poèmes de l'Iliade et de l'Odyssée sont en entier de lui. Berlin. 1818. 8. *G. G. Nitzsch*, De historia Homeri, maxime de scriptorum carm. ætate meletemata. Fascic. I Kil. 1830. 4. Fasc. II. 1834. *J. Creuser*, Questions préliminaires sur Homère, son siècle et ses poésies. Franc f. 1828. 8. (en allem.). *C. G. Heyne*, De Iliade universe, et de ejus partibus, rhapsodiarumque compage. Dans son édit. de l'Il., t. VIII. *Granville Penn*, Examen de la forme primitive de l'Iliade, etc. Lond. 1821. 8: (en angl.). *B. Thiersch*. Forme primitive de l'Odyssée. Königsberg. 1821. 8. (en allem.). *G. Lange*, Disquisitiones Homericæ, P. I. Argent. 1828. 4. etc. *Le même*, Essai pour déterminer l'unité poétique de l'Iliade. Darmstadt. 1826. (en allem.). *Dugas-Montbel*, Histoire des poésies homériques. Paris. 1831. 8. Renouvellement des hypothèses de Wolf, combattues par *le Marquis de Fortia d'Urban*, Homère et ses écrits. Paris. 1831. 8. — *Constantin Koliades*, Ulysse-Homère, ou le véritable auteur de l'Iliade et de l'Odyssée. Paris. 1829. fol. On y établit que les deux poèmes homériques ont été composés par Ulysse, un des héros grecs vainqueurs de Troie. — Voy. Seebode, Bibl. Crit. 1828, p. 409-416. 1829, p. 493-498 et Jahn Annal. t. III. cah. 1. p. 1-24. cah. 2. p. 1-58 et 95-109. t. IX. p. 92. suiv. p. 436 et 442. suiv. (en all.)

peut-être inconnu aux poètes qui l'avaient précédé, est la véritable cause de l'intérêt qu'inspire ce poème et du charme qui attache à sa lecture [1]. L'Iliade est généralement regardée comme la plus parfaite des épopées de tous les temps et de toutes les nations.

L'Odyssée, aussi en vingt-quatre chants, raconte les aventures d'Ulysse depuis la prise de Troie jusqu'à son retour à Ithaque. L'action de ce poème ne dure que quarante jours; mais à la faveur du plan qu'il a choisi, Homère a trouvé le secret de décrire toutes les circonstances du retour d'Ulysse, de rappeler plusieurs détails de la guerre de Troie et de déployer les connaissances, qu'il avait lui-même acquises dans ses voyages. Quel que soit l'intérêt que présente ce tableau mouvant, il a exigé peut-être un moindre effort de génie que la composition de l'Iliade, qui est plus simple [2].

En jugeant Homère, ne perdons pas de vue la différence qui existe entre notre siècle et les circonstances où étaient placés ses lecteurs ou auditeurs. Sa langue était pour eux une langue vivante; ses poésies respiraient le patriotisme le plus exalté; elles reproduisaient les exploits de leurs ancêtres; elles nommaient les fa-

[1] Éditions de l'Iliade: *A. Turnebus.* Paris. 1554. 8. *J. B. C. D'Ansse de Villoison*, Homeri Ilias ad veteris codicis veneti fidem recens. schol. antiquissima ed. Venet. 1788. Fol. *C. G. Heyne*, Homeri carmina cum brevi annot. Acc. variæ lectt. et obss. veterum Grammaticorum cum nostræ ætatis criticâ. (Ilias) Lips et Lond. 1802. 8 vol. 8. vol. IX : Indices ab *Gräfenhan.* Lips. 1822. *C. F. Ingerslev*, Homeri Ilias. vol. I et II. rhaps. 1-14. Hauniæ 1830. et 1834. 8.

[2] Éditions de l'Odyssée : Lovanii 1523. 4. Venet. 1542. 8. etc. *Baumgarten Crusius*, Odyss. cum Eustathii et reliquorum grammat. delectu, etc. Lips. 1822-1824. 3 vol. 8. *G. J. Bekker*, ὀδύσσεια μικρά : Odysseæ homericæ rhapsodiæ sex, etc. Lovanii. 1829. 8. Jezowski, Homeri Odysseæ rhapsodiæ sex. Mosquæ. 1828. 8.

milles dont ils descendaient; elles peignaient des mœurs qui étaient les leurs, des institutions sous lesquelles ils vivaient. Ces poésies étaient en même temps le code de leur religion et le plus ancien document de leur histoire, comme elles ont été pour eux et pour tous les temps subséquens la mesure de la perfection à laquelle il est donné à l'esprit humain de s'élever, et les modèles du bon goût [1].

On raconte que Lycurgue, législateur de Sparte, apporta les poésies d'Homère de l'Ionie dans sa patrie: des rhapsodes en détachèrent des fragmens et parcoururent la Grèce, ravie de les entendre réciter. Sous les Pisistratides, tous ces fragmens furent rassemblés, réunis en forme de deux épopées et mis par écrit. Les auteurs de ce travail, en se laissant guider par les indices qu'offraient les morceaux détachés, se sont efforcés de rétablir le plan et l'ordre primitifs, qui, loin d'être de leur création, comme on l'a prétendu, durent déjà exister, à peu près dans l'état actuel, au temps

[1] Sur la poésie d'Homère et de son époque, il faut consulter entre autres : *R. Wood*, Essai sur le génie original d'Homère, etc., dernière éd. Lond. 1775. 4. (en anglais). *F. A. Wolf*, Prolegomena, etc. *G. Müller*, Homerische Vorschule, ou Introduction à l'étude de l'Iliade et de l'Odyssée. Leips. 1824. 8. (en allem.). *C. G. Heyne*, dans plusieurs endroits de son édit. de l'Iliade, et *Idem*, de Origine et causis fabul. Hom. (Comment. Societ. Gött. vol. VII.) *C. Schubarth*, Idées sur Homère et son siècle. Breslau. 1821. 8. (en allem.). *Thiersch*, Sur le siècle et la patrie d'Homère. Halberst. 1824. 8. (en allem.). *G. Hermann* et *F. Creuzer*, Lettres sur Homère et Hésiode. Heidelberg. 1818. 8. (en allem.). *C. G. Kelle*, L'Iliade et l'Odyssée d'Homère considérées comme chants populaires, etc. Leips. 1826. 8. (en allem.). *F. G. Petersen*, de Statu culturæ qualis ætatibus heroicis ap. Græcos fuerit. Hauniæ. 1826. 4. *O. Zeyss*, Quid Homerus et Pindarus, de virtute, civitate, diis statuerint, etc. Jenæ, 1832. 4.

des premiers poètes cycliques, puisque les sujets que ceux-ci ont traités se trouvent en dehors du cadre embrassé par l'Iliade et l'Odyssée. Un vaste champ s'ouvrait déjà alors à la sagacité des critiques; ceux qu'on appelle *Diascevastes* paraissent appartenir à cette époque [1]. Le soin qu'on prit de rétablir le texte de l'Iliade et de l'Odyssée donna naissance à plusieurs récensions de ce texte (διορθώσεις ou ἐκδόσεις). Les villes de Marseille, de Sinope, de Chios, d'Argos, celles des îles de Chypre et de Crète firent faire des éditions à l'usage de leurs bibliothèques. Après ces six éditions qu'on nommait *éditions des villes,* vinrent celles qu'on a désignées sous le nom de leur auteur. De ce nombre était celle qu'Aristote ou, selon d'autres, deux de ses disciples avaient soignée pour Alexandre-le-Grand et qu'on appelait l'*édition de la cassette* ou de l'*écrin* (ἡ ἐκ τοῦ νάρθηκος ἔκδοσις), parce que ce prince l'avait placée dans une riche boîte à parfums. Zénodote, d'Ephèse, bibliothécaire d'Alexandrie, sous les premiers Ptolémées, fit une nouvelle récension de ces poèmes; mais on blâma la hardiesse avec laquelle il rejeta les vers qui lui paraissaient douteux. Aristophane de Byzance s'en occupa aussi; mais la plus fameuse édition est celle d'Aristarque de Samothrace; elle est la base de la révision faite dans les troisième et quatrième siècles après J.-C.; c'est cette dernière qui nous est parvenue [2].

[1] *C. J. Heinrich*, Diatribe de Diascevastis Homericis, etc. Kil. 1807. 4.

[2] Sur l'histoire et la critique des poésies d'Homère : *L. Kusteri*, Historia critica Homeri. Francf. 1696. 8. *Wolf*, Prolegom., etc., ouvrage de la plus haute importance, quoique non achevé. *R. Payne, Knight*, Prolegom. ad Hom. dans son éd. d'Homère. Lond. 1808. 8. et 1820. 4. Séparément : *Payne-Knight*, Proleg. ad Homer. seu de

Le meilleur de tous les anciens commentaires sur Homère est celui d'*Eustathe*, archevêque de Thessalonique, dans le douzième siècle [1].

Les scolies attribuées au grammairien *Didyme* et publiées sous le titre de *Scholia minora antiqua* sont les premières pour l'ancienneté [2], mais elles le cèdent en importance aux scholies sur l'Iliade qu'a publiées *Villoison*, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Marc à Venise [3].

Les Homérides formaient une famille ou école particulière de chantres, qui se prétendaient descendans d'Homère. De l'île de Chios, ils se répandirent dans la

Carm. hom. origine, auctore et ætate, etc. Præfatus est *Ruhkopf.* Hannov. 1816. 8. L'ouvrage cité de *Nitzsch. C. F. Ingerslev*, de Carminum homericorum origine et historiâ et de discrepantiâ Iliad. Haun. 1833. 8. *C. L. Kayser*, de diversa homericorum carminum origine Heidelb. 1835. 8.

[1] Ed pr. *M. Majoranus.* Rom. 1542-1550. 4 vol. f. Basil. ap. Froben. 1569-1560. 3 vol. f. Ad fidem exempli Rom. Lips. ap. Weigel. 1825-1830 4 vol. 4. *Devarii.* Index in Eustath. ad fidem exempli Rom. Ib. 1828. 4.

[2] Ed. pr. Rom. 1517. fol. (Il.) Venet. 1521-28. 2 vol. 8 (Il. et Od.) réimprimés souvent.

[3] Dans son édit. d'Homère citée plus haut: ces scolies, augmentées à l'aide d'autres manuscrits, ont été publiées de nouveau avec celles de Didyme par *Imm. Bekker*, Berolini. 1825. 2 vol. 4. *Idem.* Append. schol. in Hom. Il. ib. 1827. 4. On a d'autres scolies, telles que : Scholia antiqua in Hom. Odyss. maximam partem è codd. Ambros. ab Ang. Majo prolata, nunc è cod. Palat. et aliunde auct. et emend. edita a. *P. Buttmanno*, Berol. 1821. 8. Scholia in Homeri. Il. quæ in cod. Bibl. Acad. Lips. leguntur, post Villoisonum et Im. Bekkerum nunc primum ex ipso cod. integra ed. et rec. *L. Bachmannus* vol. I. Fasc. I. Lips. 1835. 8. Ὁμήρου ἐπιμερισμοί, dans : *G. A. Cramer*, Anecdota Gr. e codd. mutis Biblioth. Oxon. vol. I. Oxon. 1835. 8. Il en est encore d'inédites; celles de Porphyre n'ont été publiées qu'en partie par *Wassenbergh*, *Valckenaer*, etc.

Grèce. Un des derniers et des plus célèbres d'entre eux était *Cynœthus*, contemporain d'Eschyle, que l'on accuse d'avoir fréquemment corrompu la pureté des anciens textes en y intercalant des vers de sa façon.

Les anciens chantres avant de réciter un morceau de longue haleine d'un poème épique quelconque, avaient l'habitude de chanter la gloire de quelque divinité dans des vers que, d'après cette destination, on appela des *proèmes* (προοίμια), mais d'après leur contenu des *hymnes* (ὕμνοι). Ces hymnes différaient aussi bien de ceux qu'avaient composés les anciens poètes religieux que des chants lyriques auxquels on donna par la suite le même nom. Les hymnes homériques sont, soit de simples poèmes ou introductions à de grands morceaux épiques, soit de véritables épopées, composées de trois parties distinctes, d'un prologue, d'une fable épique et d'un épilogue ou épode (ἐπῳδός). Nous avons 33 ou 34 hymnes des deux genres, qui dans les manuscrits sont attribués à Homère lui-même. De ce nombre 4 se distinguent des autres par leur étendue. Quelques-uns sont formés de la réunion de plusieurs fragmens [1].

[1] *Schlosser*, Homère et les Homérides. Hamb. 1798. 8. (en all.). *D. Ruhnkenii*, Epist. crit. in Homeridarum hymnos, etc., réimprimée avec des améliorations dans son édit. 2. de l'hymne à Cérès. Lugd. Bat. 1782. 8. *G. E. Groddeck*, Comment. de hymnor. Hom. reliquiis. Gött. 1786. 8. *A. Matthiæ*, Animadv. in Hymnos Homer. cum proleg. cet. Lips. 1800. 8. — Édit. particulières. *A. Matthiæ*, Hom. Hymn. et Batrachom. Lips. 1805. 8. *G. Hermann*, Hom. Hymni et Epigr. Lips. 1806. 8. *D. Ruhnken*, Hymn. in Cererem. Lugd. Bat. 1780. 8. dernière édit. Lips. ap. Hartm. 1827. 8. *C. Kiesel*, de Hymno in Apollin. Homer. Confluent. 1836. 8.

Éditions des œuvres d'Homère. Éd. pr. (ex recens. *Demetrii Chalcondylæ*). Florent. 1488. 2 vol. fol. *Aldus*. Venet. 1504. 2 vol. 8. *A. Francinus*, ap. Juntam. Flor. 1537. 2 vol. 8. *H. Stephanus*, Poëtæ

La Batrachomyomachie ou la guerre des grenouilles et des souris, qu'on attribuait anciennement à Homère, appartient probablement à une époque postérieure. Il faut en dire autant des *Epigrammes* qui portent son nom [1].

Les auteurs anciens font mention d'une série de poètes dits *Cycliques*, qui ont versifié, les uns toute la mythologie, en remontant aux généalogies des Dieux,

græci principes heroici carminis. t. I. Paris. 1566. fol. *J. Barnes*, Cantabr. 1711. 2 vol. 4. *S. Clarke*, Lond. 1729-40. 4 vol. 4. *J. A. Ernesti*, Lips. 1759-64. 5 vol. 8. Ibid. 1824. 5 vol. 8. Cum Wolfii Prolegomenis. Lond. 1822. 4 vol. 8. *F. C. Alter*, Vindob. 1789-94. 3 vol. 8. *F. A. Wolf*, Hal. 1783-85. 2 vol. 8. éd. 3. Nouvelle récension du texte avec les Prolégomènes précités : Homeri et Homeridarum opera et reliquiæ. (Ilias). Hal. 1794. 2 vol. 8. éd. 4. Lips. 1804-07. 4 vol. 8. éd. 5. (Ilias) ibid. 1817. 2 vol. 8. *R. Payne Knigth*, Homeri Carmina cum notis, prolegom. Lond. 1808. 8. éd. 2. ibid. 1820. 4. *J. F. Boissonade*, Paris. 1823-24. 4. vol. 12. *F. H. Bothe*, vol. I-III. (Ilias). Lips. 1832-33. 8. Odyss. vol. I. II. Lips. 1834-35. 8.

Pour l'intelligence du texte d'Homère : *C. T. Damm*, Lexic. gr. etymologicum et reale Homericum et Pindaricum. Berol. 1765. 2 vol. 4. Nouvelle édition : *J. M. Duncan*, Londin. 1827. 4. corrigée et augmentée par *N. C. F. Rost*, Lips. 1831. 4. *Ph. Buttmann*, Lexilogus. Berolin. 1825. 8. *L. Doederlein*, Lectt. Homericæ. Spec. I. II. Erlang. 1827. sqq. 4. *J. H. J. Köppen*, Notes explicatives sur Homère (Iliade). Hanov. 1787-92. 6 vol. 8. éd. 3. *F. C. Ruhkopf* et *F. Spitzner*, ibid. 1820. 6. vol. 8. (en allem.). *G. G. Nitzsch*, Notes explicatives sur l'Odyssée d'Homère. vol. I. II. Hanov. 1826-31. 8. (en allem.). *C. Putsche*, Comment. Homer. Spec. I. Lips. 1832. 4. *A. Hermann*, De XI Odysseæ Rhapsod. comment. Götting. 1833. 4. *T. Feithii*, Antiquitates Homericæ. Lugd. Bat. 1677. 8. *J. Terpstra*. Antiquitas Homerica. Lugd. Bat. 1831. 8. *F. A. G. Spohn*, de agro Trojano in Carminib. Homer. descripto. Lips. 1804. 8.

[1] *G. F. Goess*, de Batrachomyomachiâ Homero vulgo adscripta. Erlang. 1789. 8. *A. Vonschlieben*, de Batracho. Homero abjudicandâ. Lips. 1816. 8. *J. Leopardi*, Dissertation sur la Batrach. dans le Spectateur italien, Milan 1816, cahier 63e.

et les autres, l'histoire de la guerre de Troie, depuis l'événement qui l'occasiona jusqu'au retour des guerriers dans leurs foyers. On appelle la première série le *Cycle épique* ou *mythique*, et l'autre le *Cycle troyen*. Les plus connus d'entre ces poètes sont : *Stasinus* de Chypre, auteur des κύπρια ἔπη, ou *chants cypriques*; *Cercops* de Milet qui chanta les exploits d'Ægimius, roi des Doriens, dont les fils avaient pris part à la célèbre invasion des Héraclides dans le Péloponèse; *Arctinus* de Milet, qui célébra dans ses vers la destruction de Troie, Ἰλίου Πέρσις; *Eumèle* de Corinthe, *Leschès* de Lesbos, auteur de la *Petite Iliade*, Ἰλιὰς μικρά; *Pisandre* de Camiros, dans l'île de Rhodes, à qui les critiques d'Alexandrie assignèrent le premier rang parmi les poètes héroïques après Homère et Hésiode; il composa une *Héracléide* en deux livres; l'auteur inconnu des *Épigones* (Ἐπίγονοι). La suite de ces poèmes cycliques formait une histoire poétique de la Grèce depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin de la guerre de Troie et à la mort des héros qui s'y sont illustrés. La perte de ces poèmes, dont il nous reste à peine quelques vers, doit être infiniment regrettée; car indépendamment du mérite qui peut avoir distingué une partie de ces ouvrages, ils furent la source où puisèrent les poètes tragiques, lyriques et épiques des temps postérieurs [1].

[1] Source principale de la connaissance de ces poètes : Extraits de la chrestomathie de Proclus dans Photius Biblioth. cod. 239. augmentés depuis de nouveaux fragmens trouvés par *Tychsen et Siebenkees*, publiés par *Heyne*. dernières édit. : à la suite du Manuel d'Héphestion, par *Th. Gaisford*. Oxon. 1810. 8. à la suite des poèmes de Tretzès, *I. Bekker*. Berol. 1816. 8. On trouve des renseignemens sur les poètes cycliques dans les ouvr. cités de *Wolf Heyne*, etc. *C. G. Schwartz*, de poëtis cyclicis Altorf. 1714. 4.

Une école semblable à celle des Homérides en Asie, se forma neuf ou huit cents ans avant J.-C., dans la Grèce européenne [1]. On place à sa tête Hésiode, né à Ascrée en Béotie, où son père était venu s'établir après avoir quitté Cumes en Éolide. Quelques savans, au contraire, semblent vouloir retrancher ce poète de la liste des chantres *ioniens*, et le regarder comme le chef d'une *école béotienne*, dont les chants avaient un caractère plutôt *éthique* qu'*épique*. Ses poésies, comme celles d'Homère, furent interpolées et falsifiées par des mains étrangères. Nous avons sous son nom : 1° Ἔργα καὶ Ἡμέραι, *les Travaux et les Journées*, c'est-à-dire, des préceptes sur l'éducation, l'économie rurale, la navigation et le choix des journées. C'est probablement un fragment, resté d'un ouvrage plus considérable, ou, selon certains critiques, un composé artificiel de morceaux originairement détachés et réunis par quelque *diascevaste;* en tout cas, la plupart de ces morceaux portent le cachet d'une haute antiquité. La partie morale du poème le rend surtout intéressant. On peut regarder Hésiode comme le précurseur des poètes gno-

Levesque, Mémoire de l'Instit. Littérat. t. I. *F. Wuellner*, de Cyclo epico. Munster. 1825. 8. *F. Henrichsen*, de Carminib. Cypriis. Hauniæ. 1828. 8. *C. G. Müller*, de Cyclo Græcorum epico, etc. Lips. 1829. 8. *G. Nitzsch*, de Aristotele contra Wolfianos, seu de carminibus Cycli Trojani Kil. 1831. 4. *L. Leutsch*, Thebaïdis cyclicæ reliquiæ. Goett. 1830. 8. *F. G. Welcker*, le Cycle épique. Bonn. 1825. 8. (en allem.).

[1] *F. Thiersch*, Sur les poésies d'Hésiode, leur origine et leur liaison avec celles d'Hom. Munich. 1813. 4. (en allem.). *G. Hermann*, de Mythol. gr. antiquiss. Lips. 1817. 4. *F. Creuzer* et *G. Hermann*, Lettres sur Homère et Hésiode, principalement sur la théogonie. Heidelberg. 1817. 8. (en allem.). *G. Hermann*, Lettre à Creuzer sur la nature de la mythologie et la manière de la traiter, Leips. 1819. 8. (en allem.).

miques et didactiques postérieurs et il est probablement le premier, qui ait entrepris un poème éthique de cette extension. Si ses principes ne sont pas toujours en harmonie avec nos mœurs, son poème est au moins un monument historique de l'état moral et social de l'époque où il a vécu [1]. 2° Une *Théogonie*, fragment sur la généalogie des Dieux et sur leurs combats. Ce poème paraît appartenir à l'école béotienne, mais il n'a pu être, même dans sa forme primitive, l'œuvre de l'auteur des Travaux et des Jours. On a prétendu à tort regarder comme étrangers à la théogonie les 115 premiers vers qui lui servent d'introduction [2]. 3° *Le Bouclier d'Hercule* (Ἀσπὶς Ἡρακλέους), fragment sur le combat d'Hercule et de Cycnus, renfermant la description du bouclier du héros [3]. On reconnaît dans ce morceau trois parties bien distinctes : la première et en même temps la plus ancienne (vers 1-56), appartenait aux *Éöées* (Ἠοῖαι μεγάλαι) qui formaient le quatrième livre du poème d'Hésiode intitulé *le catalogue des femmes* (κατάλογος γυναικῶν); la seconde partie à commencer du vers 57-140 auxquels il faut joindre les vers 317-480, doit être attribuée à un poète postérieur; enfin la troisième partie (141-317) qui renferme une description plus longue et plus détaillée du bouclier, est beaucoup plus récente.

[1] *D. A. Twesten*, Comment. Crit. de Hes. carmine, quod inscribitur opera et dies. Kil. 1815. 8.

[2] *F. Sickler*, Cadmus : Explication de la Théogonie d'Hésiode. Goëtt. 1818. 4. (en allem.). *G. J. C. Mützell*, de Emendat. Theogon. Hesiod. Lips. 1833. 8. *J. D. Guigniaut*, de la Théogonie d'Hésiode. Dissertation. Paris, 1830. Voy. *R. H. Clausen*, dans le Musée du Rhin, t. III, cah. 3. p. 439. suiv. (en allem.).

[3] *J. C. Schlichtegroll*, sur le bouclier d'Hercule, d'après la description d'Hésiode. Gotha. 1788. 8. (en allem.).

Parmi les autres ouvrages attribués à Hésiode, mais qui sont perdus, nous citons : la *Mélampodie* ou sur le devin Mélampe; *la divination;* l'*astronomie*, qui est la même que l'*explication des prodiges; le tour de la terre*, etc. Le fameux *combat d'Homère et d'Hésiode* paraît dater de l'ère chrétienne.

Hésiode a employé le dialecte ionien entremêlé de quelques éolismes. Sa diction est pleine de douceur et d'une harmonie qui a fait dire à un ancien, que les Muses ont nourri de leur lait le poète d'Ascrée [1].

Vers la fin de la 1re période de la littérature grecque et au commencement de la 2me, vivait *Épiménide* de Crète, poète et espèce de prophète dont Solon se servit pour préparer les Athéniens à recevoir les lois, qu'il se proposait de leur donner. Des divers poèmes qu'on dit qu'Epiménide a composés, il ne reste plus que quelques vers cités par les anciens [2].

SECTION V.

POÉSIE LYRIQUE ET ÉLÉGIAQUE.

Les changemens qu'éprouvèrent dans cette période

[1] Éditions : ed. pr. Aldina. Venet. 1495. fol. etc. *H. Stephanus*, Poet. gr. her. c. 1. II. p. 1-59. *Daniel Heinsius*. Lugd. Bat. 1603. 4, réimprimé plusieurs fois. *J. Clericus*. Amstel. 1701. 8. *F. Lösner*. Lips. 1778. 8. *Th. Gaisford*. vol. I et II. des poëtæ Græci minores. *C. Göttling*. Goth. et Erford. 1831. 8. — Opera et dies, publié souvent avec les Poëtæ Gnomici gr., notamment par *Brunck*. Séparément: ap. Morel. Paris, 1531. 4. *L. Lanzi*. Flor. 1808. 4. *F. A. G. Spohn* Lips. 1819. 8. — Theogonia. *F. A. Wolf*. Hal. 1783. 8. — Scutum Herculis. *C. F. Heinrich*, cum grammaticorum schol. gr. etc. Vratisl. 1802. 8. — *T. Hamel*, Dissertation sur les œuvres d'Hésiode. Paris, 1332. 8. *C. Lehmann*, de Hesiodi carminibus perditis. Part. I. Berol. 1828. 8.

[2] *C. F. Heinrich*, Épiménide de Crète. Leips. 1801. 8. (en allem.)

les constitutions des États de la Grèce, furent favorables à la poésie; ils lui ouvrirent un nouveau champ. L'épopée avait été la poésie des rois; du tumulte des républiques sortit un genre inconnu jusqu'alors, la poésie lyrique, qu'on peut regarder comme la plus sublime de toutes. La musique, perfectionnée par l'invention du *barbiton*, devint alors un art particulier, sans cesser pour cela de prêter son aide à la poésie pour donner de la force et de l'expression aux paroles. Selon les sujets qu'il chante, et selon les objets ou les circonstances qui l'inspirent, le poète varie le rhythme ou le mètre de ses vers. Une fois établis et appropriés chacun à un genre particulier, les mètres dirigèrent à leur tour la marche du poète, et servirent à distinguer les différentes poésies; c'est même d'après eux qu'on dénomme quelques-uns de ces genres, tels que l'élégie et les ïambes.

L'histoire de la poésie *élégiaque* [1], c'est-à-dire celle de son origine, offre quelques difficultés. Les anciens déjà n'étaient pas d'accord à cet égard. Toutefois leur

[1] Discours de l'abbé Souchay sur les élégiaques grecs. (Mém. de l'acad. des Inscr. t. VII. p. 335-397.) Comp. *F. Osann*, sur l'élégie grecque, dans ses Matériaux pour servir à l'histoire litt. des Grecs et des Romains. t. I. Darmst. 1835. 8. (all.). *Schneider*, sur la poésie élégiaque des Grecs, dans les études de *Daub* et de *Creuzer*. vol. IV. p. 1-78. *W. E. Weber*, les poètes élégiaques grecs traduits et expliqués. Francf. 1826. 8. (en allem.). *A. Boettiger*, sur l'invention de la flûte et la punition de Marsyas, dans le Musée attique, t. I. p. 293-336. *F. Schlegel*, dans l'Athénée, t. II, et dans ses OEuvres, t. IV, p. 46-60. *N. Bach*, sur l'origine et le caractère de la poésie élégiaque chez les Grecs (dans la Gazette génér. des écoles de *Zimmermann*. 1829. P. II. n° 133-136. *Le même*, Notices bibliographiques sur les poètes élégiaques grecs dans les Nouv. Annales pour la Philolog. par *Seebode* et *Jahn*, t. XIII. liv. 1. p. 89-108. (en all.)

dissentiment semble venir de ce qu'ils ont confondu les époques et les diverses espèces d'élégies. L'emploi du mot ἔλεγος pour exprimer l'idée d'une plainte [1], remonte aux premiers temps de la formation de la langue des Grecs. On appela d'abord élégie tout poème lyrique sur un sujet triste et lugubre, sans aucun égard, semble-t-il, à la forme métrique. La seconde espèce d'élégie, (ἐλεγεῖον, ἐλεγεῖα, ἐλεγεία), dont Callinus passe pour l'inventeur, était dans sa forme primitive un poème lyrique composé de *distiques*, c'est-à-dire, d'une suite d'hexamètres et de pentamètres alternans. Les anciens poètes lyriques firent usage de ce mètre principalement pour les chants de guerre. Ce n'était donc pas le contenu, mais la forme métrique qui constituait le caractère de cette élégie. Pendant long-temps la poésie élégiaque n'eut pas d'autre dénomination que le terme général d'ἔπος, à cause des nombreux élémens épiques qu'elle renfermait; le mot ἐλεγεῖα, signifiant un assemblage de distiques, n'est pas antérieur au temps d'Euripide et de Platon. Voici comment a pu se faire l'application d'un dérivé d'ἔλεγος à des poésies guerrières. On aura donné d'abord le nom d'ἐλεγεῖον à un distique renfermant une idée plaintive, tels que ceux que l'on inscrivait sur les pierres tumulaires. Par la suite on aura appelé ἐλεγεῖον tout distique indistinctement, ἐλεγεῖα la réunion de plusieurs distiques et ἐλεγεῖα un poème écrit dans ce mètre. La troisième es-

[1] ἔλεγος a la même signification que θρῆνος. Quelques-uns le font dériver de ἐλέγειν, pousser des cris de douleur; d'autres de ἔλεος, pitié, avec insertion du γ; mais il paraît préférable de considérer ἔλεγος comme un mot simple ayant de l'affinité avec ἐλελεῦ, cri de douleur et de guerre.

pèce d'élégie (ἔλεγος ἐλεγεῖα), dut son origine à l'usage introduit par Mimnerme et définitivement consacré par Simonide, d'adapter aux sujets plaintifs les distiques, qui jusqu'alors avaient servi préférablement à exprimer les élans de l'ardeur militaire. Cette nouvelle élégie était donc un poème lugubre, composé de distiques et réunissait deux qualités, dont chacune prise séparément, avait constitué la marque distinctive des deux autres.

Callinus, d'Ephèse, sur l'époque duquel il règne beaucoup d'incertitude, est le plus ancien poète connu, qui ait introduit dans ses chants militaires le mètre dit plus tard élégiaque. Nous avons de lui un fragment d'une ancienne pièce de poésie, dans laquelle il excitait ses compatriotes à combattre vaillamment contre les Magnésiens [1].

A l'exemple de Callinus, *Tyrtée* de Milet, envoyé par les Athéniens au secours des Spartiates, dans la seconde guerre de Messène, 684 avant J.-C., leur inspira par ses poésies l'enthousiasme guerrier. Des élégies militaires de Tyrtée, trois seulement, outre quelques fragmens, se sont conservées jusqu'à nos jours. Ce sont des morceaux pleins d'enthousiasme et de patriotisme écrits en dialecte ionien. Il ne faut pas les confondre avec les véritables *chants de guerre*, μέλη πολεμιστήρια, que Tyrtée a composés pour les Spartiates et qu'ils chantaient au son de la double flûte lydienne, en allant au combat. Ils étaient en dialecte dorien et composés d'anapestes. Ils reçurent la déno-

[1] *J. V. Franckii*, Callinus sive de origine carminis elegiaci tractatio crit. accedunt Tyrtæi reliquiæ. Alton. 1816. 8. *N. Backius*, Callini, Tyrtæi, Asii, Samii, carm. quæ supersunt, disp. emend. illust. Lips. 1831. 8. Additions ibid. 1832. 8. *R. F. P. Brunck*, Anal. vet. Poet. gr. vol. I. p. 39.

mination de *marches*, τὰ ἐμβατήρια, à cause que le mètre, que le poète y suivit, était celui qu'on appelle messéniaque ou ἐμβατήριον. Les chants de guerre de Tyrtée formaient cinq livres, dont il ne nous reste qu'un fragment. Les anciens parlent d'un poème du même auteur, intitulé εὐνομία; c'est peut-être de là que sont empruntés les huit vers conservés par Plutarque et qui renferment pour ainsi dire toute la constitution de Sparte [1].

Mimnerme, de Colophon en Ionie, qui florissait probablement vers 600 avant J.-C., se servit le premier, dit-on, du mètre élégiaque pour peindre les calamités, qui accablent les malheureux mortels et particulièrement les peines de l'amour. Il porta jusqu'à la perfection le nouveau genre d'élégie dont il était l'auteur, nous voulons parler de l'*élégie érotique*. La poésie de Mimnerme avait tant de douceur et d'harmonie, qu'on lui donna le surnom de *Ligystade* (de λιγὺς, sonore). Il ne nous reste de lui qu'un petit nombre de vers [2].

[1] Éditions : *H. Stephanus*, Poëtæ pr. heroici carminis, vol. II, p. 473-499. Tyrtæi opera quæ supersunt omnia, etc. ed. *C. A. Clotz*. Altemb. 1767. 8. Tyrtæi op. quæ sup. gr. et lat. ed. *S. Fröhlich*. Ups. 1790. 4. *R. F. P. Brunck*, Anal. gr. vol. I p. 48-53. *Idem* Gnom. Poet. Gr. p. 58-63. Les ouvrages précités de *Francke* et de *Bach; A. Matthiæ*, Prolus. de Tyrtæi carminibus Altenb. 1820. 4. (contre Francke). *A. Baron*, Poésies militaires de l'antiquité ou Callinus et Tyrtée, texte grec, traduction polyglotte prolégomènes et comment. Bruxelles 1835. 8.

[2] Éditions : *R. F. P. Brunck*, Gn. Poët. p. 68-70. *Idem*, Anal. p. 60-63. *Nic. Bach*, Mimnermi Colophonii carmina quæ supersunt. Lips. 1826. 8. *G. P. C. Schoenemann*, De vita et carmin. Mimn. Goett. 1823. 4. *N. Bach*, sur l'élégie érotique des Grecs (dans la Gazette génér. des écoles, P. II. 1833. N° 71-74. (en all.).

Les scolies (σκολιὸν ᾆσμα), ainsi appelées en opposition au νόμος ὀρθιος, paraissent avoir été originairement des chansons dont le mètre n'était pas prescrit. Cette explication du mot *scolies* semble du moins la plus satisfaisante [1]. Par la suite on appela surtout de ce nom certaines chansons populaires ou de table qu'on chantait à la ronde durant les banquets ou pendant les travaux de la vie domestique. Le plus ancien auteur connu de scolies est *Terpandre* d'Antissa (vers 670 av. J.-C.) [2], à qui l'on doit l'invention du *Barbiton* (βάρβιτον) et de la lyre à sept cordes. Après lui on cite *Clitagoras*, *Télamon*, *Hybrias*, *Ariphron* et *Timocréon* de Rhodes, contemporain de Simonide. Les principaux poètes lyriques tels que Archiloque, Alcman, Alcée, etc., composèrent également des scolies.

Le vers ïambique fut principalement employé par les poètes qui voulaient tonner contre les vices et les travaux des hommes (ἰαμβίζειν). *Archiloque* de Paros, né 700 ans environ av. J.-C., inventa ce genre de poésie; quant au rhythme même, il paraît avoir existé avant lui. Les anciens regardaient Archiloque comme le premier des poètes après Homère. Il ne nous reste que des fragmens de ses ouvrages; ils revèlent la fécondité et l'universalité de son esprit en même temps que l'austérité de son caractère [3].

[1] *De la Nauze*, Mém. sur les chansons de l'anc. Grèce (Mém. Ac. Inscr. t. IX.) *Burette*, ibid. t. XV. *C. D. Ilgen*, Carmina convivalia Græc. etc., præmissa disquisitione de hoc genere carminis. Jenæ 1798. 8. *R. F. P. Brunck*, Anal. etc., vol. 1. p. 154-160. *M. Koester*, De cantilenis popularibus vet. græcorum. Berol. 1831. 8.

[2] Voir sur Terpandre *S. L. Plehn*, Lesbiacorum liber. Berolin. 1826. 8.

[3] Éditions des fragm. *R. F. P. Brunck*, Analect. etc. vol 1. p. 40-47. *Ig. Liebel*, Archilochi reliquiæ. Lips. 1812. 8. ed. 2 Vindob.

Parmi les autres poètes lyriques de cette époque, on nomme trois chantres de l'amour, *Alcman* ou *Alcméon* de Sardes en Lydie; *Alcée* de Mytilène et *Sappho* de Lesbos; Alcée dans sa jeunesse avait combattu contre les tyrans de sa patrie; il est l'inventeur de la strophe qui porte son nom : ses odes ont été fréquemment imitées et quelquefois même traduites par Horace; *Sappho* de Lesbos est connue par sa passion malheureuse pour Phaon, qu'elle exprima dans des vers pleins d'harmonie, de chaleur et de sensibilité. On a confondu à tort cette Sappho, contemporaine d'Alcée, avec une fameuse courtisane du même nom qui finit sa vie en se précipitant du promontoire de Leucade dans la mer.

Il nous reste des fragmens d'Alcman, d'Alcée et quelques morceaux de Sappho [1].

Arion de Méthymne, dans l'île de Lesbos (vers 624 avant J.-C.), disciple d'Alcman, est devenu célèbre à cause de sa conservation par un dauphin. Les anciens le nomment l'inventeur du *Dithyrambe* [2]; ce

1819. 8. *Serin*, Recherches sur la vie et les ouvrages d'Arch. (Mém. de l'Académ. des Incr. t. X.) *J. G. Huschke*, de Fabulis Archilochi cum fabulis ineditis. Altenb. 1803. 8.

[1] *F. Th. Welcker*, Alcmanis lyrici fragmenta Giessæ 1815. 4. *F. F. Th. Stange*, Alcæi poetæ lyrici fragm. Hal. 1810. 8. *A. Matthiæ*, Alcæi reliquiæ colleg. etc. Lips. 1827. 8. — Sapphonis carmina et frag. recens. etc. *H. F. M. Volger*, Lips. 1810. 8. *A. L. Mœbius* Anacreont. carm. Sapphus et Erinnæ fragm. Gothæ. 1826. 8. *C. F. Neue*. Sapphonis fragm. Berolin. 1827. 8. *R. F. P. Brunck*, Anal. vol. I. p. 54-57. *F. G. Welcker*, Sappho défendue contre un préjugé dominant. Gött. 1816. 8. (en all.)

[2] *Roman. de Timkowsky*, comment. de Dithyrambis eorumque usu ap. Græc. et Romanos. Mosquæ 1806. *Luetke*, de Græcorum dithyrambis et poëtis dithyrambic. Berolin. 1829. 8.

qui veut dire qu'il a donné le premier une forme régulière à ce genre de poésie lyrique, connu avant lui. On lui attribue également l'invention du *genre tragique* (τραγικὸς τρόπος); d'où l'on a conclu, peut-être sans trop de raison, que déjà avant Thespis il existait une *tragédie lyrique*, c'est-à-dire un simple chant sans *action*, ou en d'autres termes, un chant qui n'avait rien de *dramatique*.

Il nous reste encore à faire mention de *Simonide* d'Amorgos, surnomé l'*iambographe*, pour le distinguer du poète lyrique et élégiaque du même nom[1]; d'après la chronique de Paros, il mourut 490 avant J.-C. On lui attribue le fragment satirique sur les femmes, conservé par Stobée, et dans lequel il retrace en style énergique et avec la plaisanterie la plus piquante, le tableau des travers du sexe[1].

SECTION VI.

LÉGISLATION. — INVENTION DE LA PROSE.

Dans cette période, la législation fit un grand pas vers son perfectionnement. Lycurgue donna à Lacédémone des lois formées de maximes (ῥῆτραι), mais qui ne furent jamais rédigées par écrit. Celles dont Dracon dota Athènes furent célèbres par leur sévérité. Stobée nous a conservé les prologues qui servaient d'introduction aux lois des Catanéens et des Locriens-Épizéphyriens, et qui sont remarquables sous plus d'un rapport. Ils nous apprennent que Charondas et

[1] *G. D. Koeler*, Simonidis carmen de mulieribus. Götting. 1781. 8. *R. F. P. Brunck*, Analect. vol. I p. 120-147. Simonidis Amorgini iambi, qui supersunt. coll. et rec. *F. Th. Welcker*. Bonn. 1835. 8.

Zaleucus sentirent la nécessité de fonder l'obéissance des citoyens non sur des principes philosophiques, mais sur la religion. La célébrité de tous ces hommes d'état fut moins grande que celle qu'acquit Solon, qui commence la nouvelle période où nous allons entrer.

L'écriture se répandit en Grèce vers la fin de cette période, et donna lieu à l'invention de la prose (πεζὸς λόγος). Les premières tentatives d'écrire en prose furent faites par le philosophe *Phérecyde* de Scyros et l'historien *Cadmus* de Milet. Mais pendant long-temps cette prose même fut une espèce de poésie, affranchie seulement des lois de la versification. Le passage de la poésie à la prose se remarque dans quelques écrivains de la période suivante.

PÉRIODE III.

DEPUIS SOLON JUSQU'A ALEXANDRE-LE-GRAND, 594-336 AVANT J.-C.

SECTION VII.

ÉTAT DE LA GRÈCE. -- ORIGINE DU DIALECTE ATTIQUE.

L'Asie mineure et les îles qui lui appartiennent avaient été le principal théâtre de la littérature grecque jusqu'à l'époque de Solon; dès lors la Grèce européenne proprement dite, ainsi que la Grande-Grèce et la Sicile partagèrent cette gloire avec ces contrées.

Les Grecs étaient divisés en un grand nombre de tribus et d'états indépendans, faiblement réunis par les seuls liens d'une origine, d'une langue et d'une re-

ligion communes; par des jeux solennels auxquels toute la nation prenait part; par le conseil des Amphictyons, qui formait en certains momens une espèce de centre politique; par le souvenir des expéditions entreprises au moyen des forces combinées de tous; enfin, par cet orgueil national qui était flatté de se parer de ce que l'histoire de chaque peuple en particulier offrait de plus glorieux. Les guerres des Perses apportèrent quelque changement à cet état de choses; le danger obligea les différentes petites républiques à réunir leurs forces pour les opposer à un ennemi, qui menaçait l'indépendance générale. Les succès qu'ils obtinrent dans cette lutte portèrent leur pays au plus haut degré d'illustration. Athènes, sous l'administration du vertueux Aristide et surtout sous celle de l'entreprenant Thémistocle, qui lui créa une marine, se mit à la tête de la confédération hellénique. Sous le gouvernement brillant de Périclès, cette ville parvint au faîte de la grandeur. La vivacité naturelle des Athéniens, l'habileté avec laquelle ils surent s'emparer des inventions d'autrui et les perfectionner, l'aménité de leurs mœurs, leur industrie active et les richesses que leur procura le commerce maritime; enfin la pompe de leurs fêtes politiques et religieuses et l'encouragement, qu'ils accordèrent à tous les arts, firent regarder à cette époque Athènes comme le centre du monde civilisé et le foyer des lumières.

En effet, tandis que dans les autres états de la Grèce, les lettres demeuraient sans récompense et sans honneurs, parce que l'ambition de leurs habitans ne connaissait rien de plus noble que le prix, que l'agilité et la force corporelle remportaient dans les jeux solennels, les Athéniens seuls paraissaient sentir, qu'il pouvait

exister une plus belle lutte, celle des talens et du génie. A Athènes, l'éloquence conduisait au pouvoir; là seulement on voyait les plus illustres citoyens prendre part à des concours poétiques, qui leur promettaient les couronnes les plus brillantes. La perfection à laquelle cette émulation porta l'art dramatique, influa de la manière la plus heureuse sur l'esprit et sur le goût du peuple; les honneurs, dont étaient comblés les vainqueurs, excitèrent l'étincelle du génie et formèrent cette succession de poètes dramatiques du premier ordre, que nous admirons encore.

Personne ne pouvait disputer aux Athéniens le rang de premier peuple du monde sous le rapport des lettres et des arts; cette gloire ne suffisait pas à leur ambition, s'ils n'étaient en même temps le premier peuple de la Grèce sous le rapport de la puissance. Les efforts qu'ils firent pour maintenir ce rang parmi leurs co-états et pour prolonger cette espèce de suprématie, ἡγεμονία, qui ne leur était accordée que par condescendance, ou tout au plus par transaction, et qu'on leur avait laissé prendre plutôt comme une charge que comme un droit; les abus que fit de son pouvoir un peuple, qui exerçait la souveraineté dans ses assemblées générales et le mécontentement universel qu'il excita parmi les états confédérés; enfin la jalousie qui existait entre les républiques ioniennes et doriennes, engagèrent plusieurs états d'origine dorienne à former sous la direction de Sparte une ligue opposée aux desseins ambitieux des Athéniens. La guerre du Péloponèse termina cette longue lutte; elle arracha la suprématie aux Athéniens, pour la placer dans les mains des Lacédémoniens. Mais les confédérés s'aperçurent bientôt qu'ils n'avaient fait que changer

de maîtres. La dureté et la politique perfide des Lacédémoniens appesantirent un joug, que l'urbanité des Athéniens avait souvent allégé.

Pélopidas et Épaminondas se chargèrent du soin de délivrer la Grèce. Sparte fut dépouillée du premier rang qui, pendant la vie seulement de ces deux grands hommes, devint le partage de Thèbes, leur patrie. Si la valeur guerrière des habitans de Sparte et les vertus de deux illustres citoyens de Thèbes inspirent de l'intérêt au philosophe, l'ami des lettres voit sans regret le sceptre de la domination arraché aux mains de deux républiques, qui, soit dédain, soit ignorance, ont méconnu le prix des sciences et des beaux-arts. Athènes fit des efforts pour ressaisir le pouvoir; mais de nouveaux troubles s'élevèrent dans le sein de la Grèce. Philippe de Macédoine profitant enfin des dissensions de ces républiques et de la vénalité de leurs chefs, s'empara de la suprématie à la suite de la bataille de Chéronée, et la transmit en héritage à son fils Alexandre.

Telle était dans cette période l'état de la Grèce européenne orientale. Dans l'occident, en Grande-Grèce, les colonies fondées dans les temps héroïques, continuèrent à fleurir en une parfaite indépendance, quoique souvent troublées par des guerres et des factions. Cumes seule, regardée comme la plus ancienne de toutes, tomba sous la domination de Rome, peu d'années avant l'avénement d'Alexandre. Sybaris fut détruite, peu de temps après l'expulsion des Pisistratides d'Athènes, par Crotone, sa rivale. Celle-ci, Tarente, Locres des Épizéphyriens, Thurium, étaient les plus puissantes de ces républiques sur le continent, que nous appelons aujourd'hui Italie. En Sicile, il y avait Zancle, nommée par la suite Messana, Naxus,

Hybla, Leontium, Catane, Géla, mais surtout les deux rivales de puissance, Agrigente et Syracuse. La dernière, jouissant de la paix sous le gouvernement de ses *optimates*, s'était plusieurs fois déchargée du surcroît de sa population en fondant elle-même des colonies à Acræ, Casmenæ, Himère, Sélinonte et Camarina. Par suite des troubles excités dans plusieurs de ces villes, il s'éleva des tyrans. Tel fut *Gélon*, prince de Géla; il rétablit à Syracuse le parti des optimates que les démagogues en avaient expulsés; mais il soumit cette ville à sa domination et en fit sa résidence (484 ans av. J.-C.). Il transmit son pouvoir à son frère Hiéron, à la cour duquel vécurent Pindare, Eschyle, Simonide, Bacchylide. Thrasybule, son frère et son successeur, fut expulsé à cause de sa cruauté; et les Syracusains rétablirent la démocratie, qui amena la véritable tyrannie.

Les démêlés entre Syracuse et Égesta servirent aux Athéniens de prétexte pour se mêler des affaires de la Sicile. Après leur défaite, les Égestains appelèrent les Carthaginois à leur secours. Dès lors, l'île devint le théâtre d'une suite de guerres désastreuses avec ce peuple, que les habitans ne purent empêcher de s'y fixer. A la faveur de ces révolutions, un tyran sanguinaire s'empara de l'autorité souveraine à Syracuse (405 ans av. J.-C.). Ce fut Denys I. Son fils, Denys II, lui succéda (368 ans av. J.-C.). Les Syracusains secouèrent le joug de ce forcené à l'aide de *Timoléon*, que les Corinthiens leur avaient envoyé. La liberté fut rétablie à Syracuse et dans le reste de la Sicile à l'orient de l'Halycus; la partie occidentale fut abandonnée aux Carthaginois.

Les Grecs ne pénétrèrent pas seulement en Europe

et en Asie, mais encore en Afrique où, dans le septième siècle avant J.-C., ils fondèrent les colonies de la Cyrénaïque. Pendant deux siècles (631-432 ans avant J.-C.) Cyrène fut gouvernée par une suite de rois, qui portèrent alternativement les noms de Battus et d'Arcésilas et dont le dernier est célébré dans les odes de Pindare. Trois ans après l'expulsion des Battiades, cette ville fut incorporée à l'empire des Ptolémées d'Égypte (321 ans av. J.-C.).

Dans cette période turbulente, le dialecte attique, qui était celui des Ioniens, perfectionné par de grands écrivains, devint la langue classique pour tous les ouvrages en prose.

Nous avons vu naître le style prosaïque à la fin de la période précédente, nous serons dorénavant dans la nécessité d'établir deux classes d'écrivains, les poètes et les prosateurs.

SECTION VIII.

DIVERS GENRES DE POÉSIE. -- POÉSIE ÉLÉGIAQUE EN GÉNÉRAL. -- POÉSIE GNOMIQUE ET ÉLÉGIE EN PARTICULIER.

CONFÉR. SECT. V. P. 25.

Nous trouvons dans cette période huit genres de poésie, sur lesquels les auteurs grecs se sont exercés, savoir : la poésie *élégiaque*, la poésie *didactique*, la *fable* ou l'*apologue*, la poésie *lyrique*, la poésie *dramatique*, la poésie *mimique*, l'*épopée* et l'*épigramme*.

Cette époque vit se développer deux branches de la poésie élégiaque : celle à laquelle on donne peut-être à tort la dénomination spéciale de *poésie gno-*

mique [1], et l'*élégie* dans l'acception moderne de ce mot.

On appelait *gnomes*, *γνῶμαι*, des sentences détachées dans lesquelles des hommes d'une sagesse reconnue et d'une expérience consommée, exprimaient avec sensibilité et concision le résultat de leurs observations morales. La forme métrique qu'on choisit pour ces préceptes, contribuait à les imprimer plus fortement dans la mémoire. Voici les poètes, dont il nous reste des poésies de ce genre :

Solon, né à Salamine, célèbre législateur d'Athènes (594 ans av. J.-C.). Il composa divers poèmes, mais il ne nous reste que ses poésies gnomiques, qui tiennent tout à la fois de la poésie gnomique et de l'élégie politique [2].

[1] Sur la poésie gnomique consulter : *C. G. Heyne* dans sa préface des : Gnomicorum poët. quorumdam opera sententiosa ab *E. G. Glandorf* et *F. A. Fortlage*. Lips. 1776. 2 vol. 8. *F. Thiersch*, De gnomicis carminibus Græcor. dans : Acta Philologorum Monacensium. t. III et IV. *F. Passow*, dans les Annales pour la philologie et la pédagog. 1826. vol. 1 p. 153. suiv. — Collections des poètes gnomiques. Ed. pr. *J. Lascaris*, Gnomæ monostichæ seu sententiæ ex diversis poëtis, etc. (ap. L. de Alopa Florent. circ. 1494.) 4. *J. Hertel*, Vetustissimorum poëtarum gnomica poëmata quæ supersunt Basil. 1561. 8. *F. Sylburg*, Gnomographi. Theogn. Phocyl. Pyth. et alior. poëmata gnomica, etc. Heidelb. ap. Commelin. 1597. 8. *R. Winterton*, Poëtæ græci minores. Cantabr. 1652. 8. réimprimé souvent depuis. *R. F. P. Brunck*, Gnomici poëtæ græci. Argentor. 1784. 8. nouvelle édition par *G. H. Schæfer*. Lips. 1817. 8. *J. F. Boissonade*, Poëtæ græci gnom. Paris. 1823. 12. *Th. Gaisford*, Poëtæ minores græci. Oxon. 1814-21. 4 vol. 8. nouvelle édition augm. Lips. 1823. 5 vol. 8. *J. C. Orellius*, opuscula Græc. sententiosa, etc. Lips. 1819-21. 2 vol. 8.

[2] Éditions : *H. Stephanus*, Poët. Gr. her. c. vol. II. p. 468. *R. F. P. Brunck*, Anal. vol. I. p. 64-75. *Idem*. Gnom. Poët. gr.

Théognis, de Mégare en Achaïe, vivait à Thèbes comme exilé vers 550 av. J.-C. Nous avons sous son nom environ quatorze cents vers, dont une partie est peut-être d'une époque beaucoup plus récente. Ils ont plus de mérite sous le rapport de la morale que sous celui de la poésie, et servent à faire connaître les événemens politiques de ce temps, principalement en ce qui concerne Mégare [1].

Phocylide de Milet, était contemporain du précédent. Il ne nous reste de lui que quelques fragmens dans Stobée. Le poème qu'on lui attribue est probablement l'œuvre d'un chrétien du deuxième ou du troisième siècle [2].

Pythagore de Samos. Ses sentences connues sous le nom de *vers dorés*, χρυσᾶ ἔπη, ont été recueillies par ses disciples et principalement par Empédocle. Hiéro-

p. 73-84. *Th. Gaisford*, P. gr. min. vol. III. p. 131. sqq. ed. Lips. *Vic. Bachius*, Solonis carmina quæ supersunt, præmissâ commentat. de Solone poëtâ Bonn. 1825. 8. *C. A. Abbing*. Specimen liter. de Solonis laudibus poëtic. Traj. ad Rhen. 1825. 8. nouveau fragm. dans : *A. Maï*, Script. Vet. Nov. Coll. t. II. Rom. 1827. 4. p. 21. *O. F. Kleine*, Quæstt. quædam de Solonis vitâ et fragm. Crefeld. 1832. 4.

[1] Éditions : *H. Stephanus*, l. c. t. II. 438-459. *Brunck*, Poët. Gnom. Gr. p. 1-49. *Th. Gaisford*, Poët. Gr. min. vol. III. p. 1. sqq. *J. Hertel*, Theogn. sententiæ, etc. Bas. 1561. 8. *W. Seber*, Theogn. sent. Lips. 1620. 8. *Im. Bekker*, Theognid. elegi recensiti et auct., etc. Lips. 1815. 8. Berolini. 1827. 8. *F. Th. Welcker*, Theognidis Reliquiæ. novo ordine disposuit comment. crit. et notas adj. Franef. 1826. 8. Contre l'ordre adopté par Welcker : *G. Graefenhan*, Theognis Theognideus sive Theogn. vindiciæ. Mulhusæ. 1827. 4.

[2] *H. Stephanus*, l. c. 460-66. *Brunck*, Anal. vol. I. p. 77. sqq. *Idem.* P. Gnom. p. 112-19. *Gaisford*, l. c. p. 246. sqq. *J. A. Schier.* Phocylidis carmina recens. Lips. 1751. 8. *L. Wachler*, Dissert. inaug. de Pseudo-Phocylide. Rintelii 7188. 4.

clès, écrivain du cinquième siècle après J.-C. les a commentées [1].

Xénophane de Colophon, fondateur de l'école éléatique, et *Critias*, un des trente tyrans d'Athènes, sont aussi connus comme poètes élégiaques. Athénée nous a conservé du premier quelques fragmens, parmi lesquels se trouve un morceau charmant sur les plaisirs de la table. Nous n'avons de Critias qu'un seul fragment [2].

Passons à la seconde branche de la poésie élégiaque, au genre proprement ainsi nommé. *Simonide* de Céos, fils de Léoprepès, né dans l'année 558 av. J.-C., en est regardé comme l'inventeur. Ce n'est pas qu'il ait le premier employé le mètre élégiaque, pour exprimer des idées mélancoliques, puisque près de cent ans auparavant, Mimnerme en avait donné l'exemple; mais il paraît s'en être servi avec le plus de succès et en avoir fixé définitivement l'usage; de sorte qu'après lui, un poème lugubre, dans un autre mètre que le distique, n'aurait plus été une élégie. Ce poète vécut assez longtemps pour être contemporain de Pittacus, des Pisistratides et de Pausanias, roi de Sparte, qui l'honorèrent de leur amitié. Il fut aussi comblé d'honneurs à la cour d'Hiéron I, roi de Syracuse. Les anciens vantaient

[1] *Schier*, Pythag. carmina aurea. Lips. 1750. 8, etc. (avec le commentaire d'Hiéroclès : *J. Curterius*. Lond. 1673. 8. *P. Needham*. Cantabr. 1709. 8.) Dans les collections de *Brunck* p. 107-109. et de *Gaisford*. l. c. p. 281. sqq. *Fabre d'Olivet*, texte grec, traduction en vers franç. et comment. Paris. 1813. 8.

[2] *Nic. Bach*, De Critiæ tyranni politiis elegiacis Vratislav. 1826. 4. *Idem*, Critiæ tyranni carminum, aliorumque ingenii monumentorum, quæ supersunt. Lips. 1827. 8. *G. C. Weber*, de Critia tyranno. Francf. 1821. 4.

beaucoup la sensibilité, qui régnait dans ses élégies et l'art d'intéresser et d'attendrir qu'il possédait à un haut degré. Il s'est conservé de lui un fragment d'une élégie et plusieurs épigrammes qu'on pourrait appeler des petites élégies. Nous avons dit plus haut, que les Grecs durent à Simonide le perfectionnement de leur alphabet. On lui attribue aussi l'invention d'une *Mnémonique* ou mémoire artificielle (τὸ μνημονικόν) [1].

Denys, surnommé *l'homme d'airain* (ὁ Χαλκοῦς) ou plutôt l'*obole*, parce qu'il introduisit à Athènes une monnaie de cuivre, fut un des fondateurs de Thurium. Tout ce qui nous reste de ses poésies appartient à l'*élégie symposiaque*, d'où l'on pourrait conclure qu'il a cultivé ce genre sinon exclusivement, au moins avec une grande prédilection. Il paraît s'être permis la licence de commencer ses élégies par des pentamètres. Denys se fit aussi connaître comme orateur; Callimaque possédait encore un de ses discours [2].

Aux poètes élégiaques de cette période appartiennent encore *Antimaque* de Colophon, dont il sera question à la section des poètes épiques, et *Euripide*, le célèbre tragique.

SECTION IX.

POÉSIE DIDACTIQUE ET APOLOGUE.

Le genre que les poètes gnomiques avaient inventé,

[1] *Brunck*, Poët. gnom. gr. p. 94-100. *Gaisford.* vol. III. p. 147. sqq. etc. *Van Goens*, Dissert. de Simonide ceo (præs. Dukero) Traj. ad Rhen. 1768. 4. *F. G. Schneidewin*, Simonidis cei. carminum reliquiæ. Brunsvic. 1835. 8.

[2] *F. Osann*, Matériaux pour servir à l'histoire des littératures grecque et romaine, t. I. Darmstadt. 1835. 8. (en allem.).

fut perfectionné et devint une branche particulière de poésie. Au lieu de versifier des sentences morales isolées, on conçut l'idée de réunir en forme de poème une suite de vérités philosophiques. Telle fut l'origine de la poésie didactique, qui tient à la fois de la poésie et de la philosophie. Des poèmes de ce genre furent composés par *Xénophane* de Colophon, par son disciple *Parménide* d'Élée et par *Empédocle* d'Agrigente. Il nous reste des fragmens de ces trois philosophes. Le poème important d'Empédocle sur la *nature*, nous est connu par l'imitation de Lucrèce [1].

Quelque brillans que fussent peut-être les commencemens de la poésie didactique, ce genre de composition n'eut pas une vogue bien durable. On s'aperçut bientôt que le langage de l'imagination est moins propre que la prose à énoncer des dogmes philosophiques.

La *Fable* ou l'*Apologue* [2] (μῦθος, αἶνος, λόγος, ἀπόλογος, παροίμια) qui est pour nous un genre de poésie didac-

[1] *C. A. Brandis*, Commentationes eleaticæ P. I. Xen. Parm. Hafn. 1813. 8. *S. Karsten*, Xenophanis Coloph. reliquiæ, de vita ejus et studiis disseruit, fragm. explic., placita illust. Bruxellis. 1830. 8. *Idem*, Parmenidis Eleatæ carm. reliq. de vita et stud. diss., etc., Amstelod. 1834. 8. *Henrici Stephani*, Poësis philosophica. Paris. 1573. 8. *G. G. Fülleborn*, Fragmens de Parménide. Züllich. 1795. 8. (en allem.). *A. Peyron*, Empedoclis et Parm. Fragm. Lips. 1810. 8. *F. G. Stürz*, Emped. vita, philos., carminum reliquiæ. Lips. 1805. 8. *Brunck.* Anal. vol. I. p. 163. *Th. Gaisford*, Poët. gr. min. vol. III. p. 284. sqq. *B. H. C. Lommatzsch*, La sagesse d'Empéd. avec une traduc. en vers des morceaux qui restent de son poème didactique, etc. Berlin. 1830. 8. (en allem.).

[2] Plusieurs écrivains, tels que *Bentley*, *Lessing*, *Herder*, ont traité de ce genre de poésie en général. Nous citons particulièrement *F. Jacobs*, Les fabulistes grecs. (Additions à la théorie des beaux-arts

tique, ne paraît pourtant pas l'avoir été également pour les Grecs. Très anciennement déjà elle était employée par les orateurs et les poètes comme un excellent moyen de captiver l'attention et de diriger l'esprit d'hommes simples, placés au premier degré de la civilisation. La plus ancienne fable grecque, qui se soit conservée, se trouve dans Hésiode. A son exemple les poètes lyriques, tels qu'Archiloque et Stésichore entremêlèrent leurs poésies d'apologues. *Ésope,* esclave phrygien, est regardé par les anciens comme le créateur et le représentant d'un genre, qui a été nommé d'après lui. Un auteur anonyme, nous a donné pour la vie de ce fabuliste un tissu de contes absurdes, où il est dépeint comme un bouffon insipide et comme un être dégradé par la nature. Dans des apologues simples et instructifs, qu'il composait en prose ou peut-être même en vers, à mesure que les événemens en faisaient naître l'occasion, Ésope répandit une excellente morale et des principes de politique et de philosophie mis à la portée de ses contemporains. Longtemps ses fables ne furent conservées que par la tradition orale; elles furent fréquemment imitées, et toutes les imitations étaient nommées *fables ésopiques* et mises indistinctement sur le compte de celui qu'on

de Sulzer, t. V.) (en allem.). *J. G. Huschke*, de fabulis Archilochi, etc. Altenburgi 1803. 8. *J. Grimm*, dans son édition du Reinhard Fuchs (Reinardus vulpes). Berlin. 1834. 8., cherche à établir que les fables d'Ésope ne nous offrent nullement un modèle parfait de l'apologue, dans lequel les animaux parlent et agissent; il prétend au contraire qu'elles ne sont que des beaux restes d'un apologue de cette espèce, qui tenait de l'épopée par sa forme, et s'est perdu très tôt pour les Grecs; d'après ce savant, la Batrachomyomachie d'Homère doit en être regardée comme un fragment détaché.

regardait comme ayant imaginé ce genre. *Babrias* ou plutôt *Babrius,* sous le règne d'Auguste, écrivit en vers choliambes une collection de fables ésopiques en dix livres, qui se distinguaient par une élégance comparable à celle de Phèdre ; après lui, des compilateurs les traduisirent en prose. Au neuvième siècle un prêtre de Constantinople, nommé *Ignatius Magister* ou *Diaconus,* s'avisa de métamorphoser les vers de Babrius en iambes tétrastiques. Enfin dans le quatorzième siècle, le moine *Maximus Planudes* leur donna la forme sous laquelle nous les possédons [1].

SECTION X.

POÉSIE LYRIQUE.

CONFÉR. SECT. V. P. 25.

Dans cette période, la poésie lyrique parvint à son plus grand lustre. L'enthousiasme de la liberté, qui enflammait les cœurs de tous les Grecs, les fêtes et les solennités nationales et religieuses, qu'on célébrait avec toute la pompe qui pouvait en relever l'éclat, les victoires brillantes, remportées par le peuple sur les bar-

[1] *G. A. Gravert,* de Æsopo et fabulis Æsopiis Bonn. 1825. 8. — *Th. Thyrwhitt,* de Babrio fabularum Aesopearum auctore, etc. Lond. 1776. 8. *J. H. Knoche,* Commentatio de Babrio poëta. (cap. I.) Hal. 1835-Éditions : *Aldus.* Venet. 1505. fol. *Robertus Stephanus,* Lutet. 1546. 4. *J. N. Neveletus,* Mythologia Aesopica. Francf. 1610. 8. dans cette éd. on trouve 136 fables nouvelles, tirées d'un manuscrit de la bibliothèque Palatine. *J. G. Hauptmann,* Lips. 1741. 8. *G. H. Schæfer,* Lips. 1810. 8. Nouvelle collection considérablement augmentée : *Fr. de Furia,* Florent. 2 vol. 8. et avec des additions. Lips. 1810. 8. *D. Coray.* Paris. 1810. 8. Nouveau recueil d'après un manuscrit d'Augsbourg : *J. G. Schneider.* Vratislav. 1812. 8.

bares qui avaient menacé son indépendance, inspirèrent le génie des poètes et enfantèrent les productions lyriques les plus variées. La poésie lyrique se divisa en plusieurs branches, dont chacune porte un nom particulier, mais dont nous ne pouvons pas toujours indiquer le caractère distinctif, parce que le temps ne nous a conservé qu'un petit nombre de ces ouvrages.

La poésie lyrique fut principalement vouée à la gloire des dieux. L'*Hymne* (ὕμνος), mot par lequel on désigne particulièrement le genre d'odes, qui s'adressaient à la divinité, se partageait en plusieurs espèces, telles que le *Péan* (παιάν), chant adressé originairement à Apollon, mais par la suite également à d'autres Dieux; le *Nome* (νόμος); l'*Hyporchème*, (ὑπόρχημα), dont le sujet était représenté dans des danses mimiques; le *Dithyrambe* (διθύραμβος), chant plein d'exaltation, accompagné de danse et de musique et exécuté en l'honneur de Bacchus; beaucoup de poètes attiques s'exercèrent dans ce genre, qui permettait des métaphores hardies, des transitions brusques, des expressions neuves et inusitées. D'autres odes en l'honneur des Dieux, étaient nommées *Prosodes* (προσόδια); on les chantait dans les processions religieuses, avec accompagnement d'instrumens à vent; les *Daphnéphoriques*, étaient récitées par des vierges portant des branches de laurier et se rendant en procession au temple d'Apollon Isménien. On appelait *Tripodéphoriques*, les hymnes chantés à l'occasion de la consécration des trépieds comme offrandes dans les temples et *Épilœmies*, ceux par lesquels on remerciait la Divinité d'avoir fait cesser quelque maladie épidémique; les *Oupingues* (οὔπιγγοι), les *Ioules* (ἰούλοι), les *Iobacques* (ἰωβακχοι), étaient des chants en l'honneur de Diane, de Cérès et de Bacchus.

Toutes ces différentes espèces d'hymnes constituent le genre des hymnes lyriques, qui est le troisième dans l'ordre des temps, et diffère essentiellement par sa forme et par la variété de ses objets, des deux genres plus anciens, savoir des hymnes mystiques et religieux d'Olen, d'Orphée et de Musée, et des hymnes épiques des Homérides.

Trois espèces de poésies lyriques se rapportaient à des particuliers : l'*Encomion* (ἐγκώμιον), l'*Épénos* (ἔπαινος), l'*Épinicion* (ἐπινίκιον). On les employait pour célébrer les faits, les vertus et les victoires des héros. Dans les cérémonies du mariage on chantait des *Hyménées*, (ὑμεναίοι) et des *Gamélies* (γαμήλια). Des *Harmaties* (ἁρμάτεια) accompagnaient le char sur lequel la jeune épouse était conduite dans sa nouvelle demeure. Auprès du lit nuptial on entonnait des *Épithalames* (ἐπιθαλάμια).

Le *Thrène* (θρῆνος) et l'*Épicédion* (ἐπικήδιον) étaient des chants funèbres, qui par leur sujet se rapprochaient de l'élégie. Le nom d'*Iambe* resta particulièrement affecté à la poésie satirique. La poésie *mélique* ou *érotique* fut un des genres cultivés avec prédilection : les *scolies* (σκολία), les *Pégnies* (παίγνια), ou poésies légères, par lesquelles on chantait le vin et l'amour, font partie de ce genre, ainsi que les *Pédiques* (παιδικὰ), chansons sur les jeunes garçons dont on était épris, et les *Parthénies* (παρθένια), qui étaient chantées par des chœurs de vierges.

De nouveaux mètres inventés dans cette période, l'*Asclépiade*, le *Phalique* et le *Glyconique*[1], ainsi appelés d'après les poètes qui s'en étaient servis les pre-

[1] *Selckmann*, de versu Glyconeo comment. Berolin. 1834. 4.

miers, contribuèrent à varier les formes de la poésie lyrique. *Ibycus* et *Ananion* donnèrent aussi leurs noms à des espèces de vers particuliers. Enfin on attribue à Hipponax l'invention des *Choliambes*.

Les poètes lyriques qui ont illustré cette période, sont :

Stésichore d'Himère en Sicile (vers 570 av. J.-C.), qui se montra intrépide défenseur de la liberté contre l'oppression des tyrans. Il emprunta la plupart de ses sujets à la mythologie. Ses poésies érotiques paraissent avoir été moins nombreuses. L'élévation, la vigueur et en même temps la douceur constituaient le caractère distinctif de ses écrits[1]. *Ibycus* de Rhegium ou de Messana, musicien distingué, composa un grand nombre de poésies lyriques et entre autres des pièces érotiques en dialecte dorien; ce poète doit être mis au nombre de ceux qui ont fait faire à la poésie lyrique les progrès les plus marquans. Il eut assez de talent et de bonheur pour opérer une fusion entre des formes et des élémens, qui jusqu'alors étaient restés distincts[2]. Nous avons quelques fragmens du premier; ce qui reste du second est insignifiant.

Anacréon de Téos[3], né 559 ans avant J.-C., fut honoré de l'amitié de Polycrate, prince de Samos et d'Hipparque, maître d'Athènes. La collection de chansons anacréontiques, que nous possédons, a été compilée

[1] *Th. Gaisford*, Poët. gr. min. vol. III. p. 336. sqq. *J. A. Suchfort*, Stesichori fragm. Goett. 1771. 4. *Blomfield*, dans le Mus. Crit. Cantabr. n° VI. *C. F. Kleine*, Berol. 1828. 8. Les fragm. de Stésich. d'Ibycus et d'autres lyriques, se trouvent aussi dans les collect. de *Stephanus*, *Ursinus*, etc.

[2] *F. G. Schneidewin*, Ibyci Rhegini carm. reliquiæ. Götting. 1833. 8.

[3] *A. Wolper*, De antiquitate carminum anacreonticorum, Lips.

au dixième siècle par Constantin Céphalas. Elle contient des morceaux de différentes époques, comme le prouvent la diversité de leur mérite, et celle des dialectes dans lesquels ils sont écrits. Cependant il ne paraît pas douteux que quelques-uns au moins de ces petits poèmes n'aient Anacréon pour auteur; ce sont des modèles achevés dans un genre qui a gardé le nom du vieillard de Téos. Il reste des fragmens d'autres poésies d'Anacréon.

Parmi les poètes ïambiques de cette période, l'antiquité nomme *Hipponax,* d'Éphèse (vers 530 avant J.-C.), dont la franchise, ou plutôt la médisance est devenue proverbiale [1].

Simonide, de Céos, le célèbre poète élégiaque, dont il a été parlé plus haut, s'acquit aussi beaucoup de gloire par ses poésies lyriques. Deux fragmens qui nous ont été conservés peuvent être comptés au nombre des meilleurs morceaux que nous possédions dans ce genre de poésie.

Parmi les poètes dithyrambiques, on distingue *Lasus,* d'Hermione (508 av. J.-C.), qui eut une grande part au perfectionnement de ce genre de poésie; le célèbre

1825. 8. *S. Meisling*, Poésies d'Anacréon, publiées, traduites et expliquées. Copenhag. 1826. 8. (en danois). — Éditions: ed. pr. *H. Stephanus.* Paris. 1554. 4. *J. J. Fischer,* Lips. 1793. 8. *R. F. P. Brunck.* Argent. 1786. 12. *Idem.* Analect., etc. vol. 1. p. 79-119. *J. A. Van-Reenen.* Amst. 1808. 8. *E. A. Mœbius.* Hal. 1810. 12. *Idem,* (avec Sappho et Erinna) Goth. 1826. 8. *G. H. Schæfer.* Lips. 1811. 8. *J. F. Boissonade.* Paris. 1823. 12. 2e éd. ibid. 1831. 12. *F. Mehlhorn.* Glogav. 1825. 8. Les fragmens conservés par les anciens ont été recueillis par *Th. Bergk.* Lips. 1834. 8.

[1] *F. Th. Welcker,* Hipponactis et Ananii Iambographorum fragm. Goëtt. 1817. 4.

tragique, *Pratinas,* de Phlionte, et avant tout *Pindare,* de Thèbes, né à l'époque la plus glorieuse de la Grèce (522 av. J.-C.). Pindare eut pour instituteurs et guides de sa jeunesse Lasus, Simonide, Myrtis, et la brillante Corinne. Des nombreuses compositions lyriques de ce poète, telles que *Dithyrambes, Parthénies, Thrènes, Hyporchèmes, Prosodes,* et autres, il ne nous reste que quelques fragmens; mais nous avons de lui quarante-cinq hymnes ou chants de victoire, (ἐπινίκια ᾄσματα), composés en l'honneur des vainqueurs, qui remportèrent les prix aux jeux de la Grèce, et des divinités qui présidaient à ces fêtes. Ces hymnes tiennent un peu de l'épopée, parce qu'à l'éloge du vainqueur Pindare rattache celui de ses ancêtres, de sa famille et de sa patrie; mais leur principal caractère est lyrique, et c'est dans cette partie surtout que se revèlent l'étendue du génie du poète et l'originalité de son talent; les prétendus écarts dont les uns lui ont fait un reproche et les autres un mérite, n'existent que pour les esprits non initiés aux mystères de sa poésie; ses images sont grandes et sublimes, ses métaphores hardies, ses pensées fortes, ses maximes étincelantes de traits de lumière. Son style est souvent obscur à force de concision. On dit ordinairement que Pindare s'est servi du dialecte dorien. Cependant deux des plus grands critiques modernes ont fait voir que le fond de la diction de ce poète appartient au dialecte épique, mais qu'il a employé des formes doriennes et éoliennes toutes les fois qu'elles lui paraissaient plus expressives, ou plus commodes pour son mètre [1].

[1] *J. G. Schneider,* Essai sur la vie et les écrits de Pindare. Strasb. 1774. 8. (en allem.). *F. Jacobs,* Pindare (Additions à la théorie, etc. de Sulzer, p. 49-56.) (en allem.). *W. Wachsmuth,* De Pindaro reip.

Pindare eut un émule dans *Bacchylide*, neveu de Simonide (vers 470 av. J.-C.). Les fragmens qui restent de ses odes, se distinguent par la profondeur des pensées et par la beauté de la diction [1].

Parmi les poètes lyriques on remarque encore *Callistrate*, auteur d'une Scolie sur Harmodius et Aristogiton, qui a joui d'une grande vogue dans l'antiquité et nous a été conservée; les deux *Mélanippide* et *Thimothée* de Milet, tous trois célèbres comme auteurs de dithyrambes et comme musiciens; *Télestès* de Sélinonte, dont Alexandre le Grand faisait le plus grand cas, et surtout *Philoxène* de Cythère, qui vécut à la cour de Denys l'ancien, et dut sa réputation plutôt à ses dithyrambes qu'à ses pièces de théâtre [2].

constituendæ et regendæ præceptore Kilon. 1823-24. 4. Pour l'intelligence du langage de Pindare : *T. L. F. Tafel*, Dilucidationes Pindaricæ. Berol. 1824-27. 2 vol. 8. — Éditions. Ed. princ. *Aldina*. Venet. 1513. 8. *Er. Schmidius*. Viteberg. 1616. 4. *J. Benedictus*. Salmur. 1620. 4. *C. G. Heyne*. Götting. 1798-99. 3 vol. 8. nouv. éd. augm. par *G. H. Schæfer*. Lips. 1817. 8. *Aug. Boeckh*, Pind. opera quæ supersunt, textui genuina metra restituit et ex fide mss. doct. conj. recens. annot. crit. schol. integr. interp. lat. comment. perp. et indd. adj. Lips. 1811-22. 2 vol. 4, chacun en 2 P. Cette édition est la plus complète et extrêmement importante sous le rapport de la métrique, de la critique et de l'interprétation du texte. *F. Thiersch*, œuvres de Pindare, texte grec, traduction allem. et éclaircissemens. Leips. 1820. 2 vol. 8. *C. G. Ahlwardt*. Lips. 1820. 8. *J. F. Boissonade*. Paris. 1825. 8. *L. Dissen*. Goth. 1830. 2 vol. 8. *F. Gedike*, Pind. Carm. selecta cum schol. select. suisque notis ed. Berol. 1786. 8. *S. Karsten*, Pindar. Ol. I et VI. Pyth. I. Traj. ad Rhen. 1825. 8. — Sur les mètres Pindariques voir *Boeckh*, t. I. P. II. *G. Hermann*, de dialecto Pindar. Lips. 1809. 4.

[1] *Chr. F. Neue*, Bacchylidis Cei fragmenta. Berolini. 1822. 8 *Brunck*, Anal. vol. I. p. 149-53.

[2] *D. Wyttenbach*. Diatribe de Philoxenis. etc. (Miscellanea doctrinæ P. II).

De même que les anciens font mention de neuf poètes lyriques grecs, ils parlent également de neuf femmes qui se sont distinguées dans ce genre de poésie. Ce sont Sappho, Érinne, Myrtis, Corinne, Télésille, Praxille, Myro ou Moero, Nossis et Anyte. Les cinq premières seulement appartiennent à cette période.

Érinne, quoique née à Téos, est communément regardée comme Lesbienne, parce qu'elle a vécu auprès de Sappho, sa maîtresse et son amie. Malgré la mort prématurée, qui la surprit à l'âge de vingt ans, elle parvint à une telle célébrité que les anciens la comparaient à Homère et l'égalaient à Sappho. Son grand poème en vers hexamètres et en dialecte éolique, qui portait le titre de *Fuseau*, Ἠλακάτη, est perdu. Il ne nous reste plus d'elle que quelques odes et épigrammes. L'ode *sur la ville de Rome* est d'un auteur postérieur, peut-être d'une certaine Melinno [1].

Myrtis d'Anthédon en Béotie, distinguée par ses talens, fut la maîtresse de Pindare et de Corinne. Toutes ses poésies ont péri.

Corinne de Thèbes ou de Tanagre, une des belles femmes de son temps, vainquit cinq fois le jeune Pindare dans des combats poétiques; il paraît toutefois que les juges qui lui décernèrent le prix ne furent pas insensibles aux charmes de sa beauté. Les poésies de

[1] *F. Theoph. Welcker*, De Erinna et Corinna dans *F. Creuzer*, Meletemata e discipl. antiquitatis P. II. Les fragmens d'Érinne et des autres poètes lyriques se trouvent dans *Fulr. Ursinus*, Carmina novem illutrium fœminârum, etc. Antverp. 1568. 8. *R. F. P. Brunck*, Analect. vol. I. p. 58. sq. *J. Chr. Wolf*, Poëtriarum VIII fragmenta et elogia gr. et lat. accedit. *G. Olearii* dissertat. de poëtriis gr. Hamb. 1734. 4. *A. Schneider*, Poëtriarum græcarum carminum fragm. Giessæ. 1802. 8.

Corinne, formant un recueil de cinq livres, étaient écrites en dialecte étolien et dans un genre qui tenait plus de l'épopée que de la poésie lyrique des Doriens. Toutes sont perdues à l'exception d'un très-petit nombre de fragmens.

Télésille d'Argos est comparée par les anciens à Alcée et à Tyrtée. Il ne nous reste de ses poésies qu'un seul fragment grec, en dialecte éolien; mais Censorin nous en a conservé un autre dans une traduction latine. Télésille, dans un de ses poèmes, avait dépeint la Vertu sous la figure d'une femme de haute stature, et ne s'était pas borné, à l'exemple de ses prédécesseurs, à nous en faire une peinture morale en retraçant les affections du cœur et les qualités de l'esprit qui la caractérisent [1].

Praxille de Sicyone, dorienne comme Télésille, composa en dialecte éolique des dithyrambes, dont nous n'avons que de faibles fragmens.

En terminant cette section, nous devons parler du philosophe persan *Zoroastre*, qui doit avoir vécu 520 ans avant J.-C. Sous le nom de ce célèbre législateur et restaurateur de la religion des Mages, et sous le titre d'*Oracles* (Μαγικὰ λόγια), il existe une suite de maximes et de préceptes dans le genre mystique ainsi que d'opinions sur Dieu, le monde, la nature, l'homme, qui ont été en vogue quelques siècles après J.-C. [2].

[1] Schol. Ambros. Q. ad Hom. Odyss. XIII, 289. Voy. *G. G. Nitzschi*, disputatt. quatuor. Dans les Nouv. Annales pour la philologie par *Seebode* et *Jahn*. Supplém. t. IV. cah. I. p. 54 suiv. 1836.

[2] *Tiedemann*, Quæstio quæ fuerit artium magicarum origo. Marb. 1787. 4. — Édit. *Obsopœus*, Sibyllina. Orac. Paris. 1599. 8. *Serv. Gallæus*. Amst. 1689. 4. publiés séparément par *F. Morel*, Paris. 1595. 4.

SECTION XI.

POÉSIE DRAMATIQUE EN GÉNÉRAL [1].

L'origine de la poésie dramatique se rattache à la religion des Grecs. Des chœurs composés d'acteurs qui, en dansant et chantant au son de la musique, représentaient quelque fable relative à la divinité dont on célébrait la fête, constituaient une partie essentielle du culte public. Il paraît que dans le principe les chants de ces chœurs n'étaient accompagnés d'aucune *action*, dans le sens que nous donnons aujourd'hui à ce mot,

[1] *Brumoy*, Théâtre des Grecs; nouv. édit. par *Raoul-Rochette*, Paris. 1820-25. 16 vol. 8. *F. Kanngiesser*, L'ancien théâtre comique d'Athènes. Bresl. 1818. 8. (en allem.). *A. G. Schlegel*, Leçons sur l'art et la littérature dramatique. Heidelberg. 1809. 8. (en allem.). traduit en français par Mad^e. Necker de Saussure. *F. C. Dahlmann*, Primordia et successus veteris comœdiæ Athen. cum tragœdiæ historiâ comparati. Haun. 1811. 8. *Schneider*, de origg. trag. græcæ. Vratisl. 1817. 8. *C. G. Haupt*, Introduction à l'étude des tragiques gr. Berlin. 1826. 8. (en allem.). *F. Ellendt*, De tragicis gr. impr. Euripid. ex ipsorum ætate judicandis. Regiom. 1827. 4. *C. G. Grysar*, de Græc. tragœd. qualis fuerit circum tempora Demosthenis. Colon. 1830. 4. *O. E. Gruppe*, Ariadne, ou l'art tragique des Grecs, considéré dans son développement et dans ses rapports avec la poésie populaire. Berlin. 1834. 8. (en allem.). *G. Hermann*, dans son édit. de l'art poétique d'Aristote, et *Thiersch*, dans l'introduct. à son édit. de Pindare. *A. Boeckh*, Græcæ trag. principum Æsch., Soph., Eurip., num ea, quæ supersunt, genuina omnia sint. Heidelberg. 1808. 8. *G. Süvern*, Sur les allusions historiques et politiques dans les tragédies grecques (Mém. de l'acad. de Berlin. 1824) (en allem.). *Faehse*, Lexicon in tragic. gr. Fasc. I. II. Prismisl. 1830-32. *T. C. G. Schneider*, de dialecto Sophoclis cæterorumque tragic. Jen. 1822. 8. *A. Seidler*, De versibus dochmiacis tragic. græc. Kuhlstædt. 1811-12. 2 vol. 8. *A. Meindt*, Principes fondam. de la métrique des tragiq. gr. Berlin. 1826. 8. (en allem.). *C. Hoffmann* Trag. Græcor. cum plasticæ artis operibus comparat. Mogunt. 1834. 8.

ou d'aucune *fable*, comme on s'exprime encore; car nous trouvons des poésies lyriques du genre tragique aussi bien que du genre comique, à une époque antérieure à l'invention du drame. A la première espèce appartiennent sans doute les chœurs exécutés à Sicyone, en l'honneur du roi Adraste, et à la seconde, ceux que l'on exécutait à Égine pour honorer les déesses *Damia* et *Auxesia*. Ceux au contraire, qui faisaient partie des fêtes de Bacchus à l'époque de la vendange, tenaient de ces deux genres. Plus tard, quelque directeur des solennités Dionysiaques ou quelque chef de chœur s'avisa d'interrompre de temps en temps les chants des chœurs, par la représentation grotesque d'une scène ou action qu'on appelait *drame* ou *épisodion* (δρᾶμα, ἐπεισόδιον), ou bien *tragédie* (τραγωδία) [1]. Insensiblement il se forma trois genres distincts de drames, la *tragédie*, la *comédie* et le *drame satyrique*.

Les Athéniens n'avaient pas, comme les peuples modernes, un théâtre permanent, journellement ouvert aux plaisirs du public. Les représentations dramatiques appartenaient aux fêtes religieuses, et n'avaient lieu qu'à l'occasion de ces fêtes, notamment aux *grandes* et aux *petites* Dionysiaques ou fêtes de Bacchus [2]. Ce n'était cependant qu'aux premières que

[1] Après qu'une distinction se fut établie entre les différens genres de poésie dramatique, le mot τραγωδία s'appliqua encore quelquefois à la comédie, tandis qu'on ne l'employa plus ou que rarement pour désigner la tragédie. Voy. *H. Riedel*, De loco Etymologi magni, in quo sermo est de vocibus τραγωδία et τράγωδία. (Nouv. Annales pour la Philologie, etc., par *Jahn* et *Seebode*, vol. III des supplém. cah. 2 p. 257. suiv. 1835).

[2] *G. L. Spalding*, de Dionysiis Athen. festo (Mém. de l'Acad. des Sc. de Berlin. 1804-11, classe de Philol.). *A. Boeckh*, De la diffé-

l'on établissait des concours poétiques (*ἀγῶνες μουσικοί*), où chaque concurrent devait produire une *tetralogie*, consistant en trois tragédies et un drame satyrique, ou bien simplement une *trilogie* ou trois tragédies, qui souvent formaient une suite d'actions [1]. On représentait aussi des comédies, mais cela n'avait pas toujours lieu. Le théâtre s'ouvrait au lever du soleil; on donnait ordinairement, sans désemparer, neuf tragédies et trois poèmes satyriques. Cinq juges proclamaient le vainqueur et adjugeaient les prix [2]. Les pièces qui avaient concouru n'étaient pas représentées une seconde fois, à moins que des changemens n'y eussent été faits par les auteurs et qu'il ne se fût écoulé un certain espace de temps. Les pièces destinées au concours étaient préalablement examinées par le premier archonte. S'il les jugeait dignes de paraître, il assignait au poète un chœur, qui était organisé aux frais d'un des citoyens les plus riches, appelé de là *χορηγός*. Le spectacle était dirigé par le poète lui-même. Il distribuait les rôles, les faisait étudier, et exerçait (*διδάσκειν*) aussi bien ceux qui devaient chanter et danser dans le chœur (*χορευταί*), que les acteurs proprement dits (*ὑποκριταί*) [3]. S'il était empêché de s'acquitter de ce

rence des Dionysiaques appelées Lénées, Anthestéries, et les Dionys. de la campagne. (Mém. de l'Acad. de Berlin. 1816-17). *C. Barthélemy.* Mém. de l'Acad. des Insc. vol. XXXIX.

[1] *G. Hermann*, De compositione tetralogiarum trag. Lips. 1819. 4.

[2] Peut-être y avait-il dix juges, désignés annuellement par le sort, un dans chaque tribu; de façon que cinq jugeaient les comédies et les cinq autres les tragédies. Voy. *G. Hermann* dans un Progr. intitulé : Rector commilitonibus certamina erudit. propositis præm. in an. 1835 indicit Lips. 1834. 4.

[3] *A. Böttiger*, Quid sit docere fabulam. Vimar. 1795. 4.

soin, il en chargeait un homme versé dans la poésie, la musique et la danse (χοροδιδάσκαλος, nom qui paraît avoir été donné également au poète). L'auteur remplissait souvent le rôle principal de la pièce (πρωταγωνιστής) [1]. On rédigeait des documens sur le résultat des concours; d'où vient l'origine des *Didascalies* (αἱ διδασκαλίαι), répertoires critiques des drames joués à Athènes, avec mention de l'époque et du succès de la représentation. Nous devons regretter surtout la perte des didascalies, composées par Aristote et les grammairiens d'Alexandrie.

Les Grecs ne connaissaient pas la division des pièces de théâtre en actes. L'action se jouait sans interruption et les intervalles, qui s'y rencontraient, étaient remplis par le chœur, dont le chant se trouvait en rapport avec l'action même. Les *scènes* étaient chez eux comme chez nous le changement des interlocuteurs.

SECTION XII.

TRAGÉDIE.

L'étymologie du mot de *tragédie*, est incertaine. Peut-être ce drame fut-il ainsi nommé, parce qu'un bouc (τράγος) était le prix du vainqueur, ou bien parce qu'on immolait cet animal à Bacchus après la vendange. La tragédie fut un perfectionnement du chœur bacchique des fêtes religieuses, et pendant longtemps elle conserva des traces de cette origine. Le chœur en constituait la partie principale et fondamentale. Il se plaçait comme une espèce de médiateur

[1] *A. Boettiger*, Prolus. de actorum primorum sec. et tert. partibus in fab. gr. Vimar. 1797. 4.

entre les dieux et l'homme, qu'il tâchait de réconcilier avec l'inflexible destin. Toujours présent sur la scène, il maintenait l'unité de l'action, sans pourtant en hâter ou retarder en rien la marche; il empêchait les interlocuteurs de s'écarter trop loin du sujet, et les y ramenait, si cela devenait nécessaire. Le chœur se composait ordinairement de vieillards ou de jeunes vierges, dont le nombre d'abord très-considérable, se trouva dans la suite beaucoup limité. Il se partageait en deux moitiés (ἡμιχόρια), dont chacune avait à sa tête un *Coryphée* (κορυφαῖος). Les deux sections réunies, étaient dirigées par un *Chorège* (χορηγός). Lorsque le chœur prenait part au dialogue, cela se faisait par l'intermédiaire du chorège ou des coryphées. La partie proprement lyrique du chœur était chantée par l'ensemble de tous les individus dont il se composait et accompagnée de la flûte [1].

Thespis, d'Icare, bourg de l'Attique, est regardé comme l'inventeur de la tragédie. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y introduisit plusieurs changemens. Sa principale innovation paraît avoir eu pour objet le chœur, auquel il assigna un rôle plus grave. Pour lui laisser le temps de se reposer par intervalles dans ses chants et dans ses danses, il lui adjoignit un acteur, qui débitait un récit ou représentait une action, ayant rapport aux chants du chœur. Suidas fait mention de quatre tragédies de Thespis; mais les fragmens

[1] *A. H. L. Heeren*, De chori Græcorum tragici naturâ et indole Götting. 1784. 4, réimprimé dans les Miscellanea critica de Friedemann et Seebode, t. I, fasc. 4, p. 593-616. *C. D. Ilgen*, Chorus græcus, qualis fuerit? Lips. 1787. 8. *Süvern*, Sur le Wallenstein de Schiller, considéré par rapport à la tragédie grecque. Berl. 1800. p. 36 suiv. 212 suiv. (en allem.).

qui en restent, sont d'une authenticité fort douteuse et ont peut-être pour auteur Héraclide de Pont [1].

Phrynicus d'Athènes (512 avant J. C.), disciple du précédent, choisit l'espèce de vers qui convient préférablement à la tragédie et y introduisit les rôles de femmes et quelques autres changemens, sans pouvoir toutefois la faire sortir de son enfance. On cite de lui entre autres pièces les *Phénisses* ou les *Perses*, dont Thémistocle supporta les frais de représentation, et la *Prise de Milet* qui fit répandre des torrens de larmes au public.

Chœrilus d'Athènes, contemporain d'Eschyle, est le premier dont on cite des tragédies écrites. C'est lui, dit-on, qui donna un costume aux acteurs, et en faveur de qui les Athéniens construisirent le premier théâtre. Il est probable qu'il fut l'inventeur du vers qui porte son nom. Toutes ses œuvres sont perdues [2].

Ce que l'art dramatique doit à Thespis, Phrynicus et Chœrilus, est peu de chose en comparaison des progrès qu'Eschyle, Sophocle et Euripide lui ont fait faire. Ces trois grands poètes sont les seuls dont il nous reste des tragédies entières; c'est donc par leurs écrits que nous devons juger du degré de perfection où les Grecs ont porté ce genre de poésie. Cependant il n'est pas certain que leurs productions nous soient parvenues telles qu'elles sont sorties de leur imagination. Car, outre que les auteurs corrigeaient leurs pièces après la représentation, les tragiques ont eu aussi des *diascevastes*, qui ont fait à leurs ouvrages des corrections et des additions.

[1] Voy. *J. E. G. Roulez*, de Heraclide Pontico p. 39. sq.

[2] Sur ce Chœrilus qu'il ne faut pas confondre avec Chœrilus de Samos et d'autres écrivains de ce nom, voir *A. F. Näke*, Chœrili Samii quæ supersunt. Lips. 1817. 8.

Le véritable père de la tragédie, celui qui le premier lui donna une forme régulière, fut *Eschyle* d'Éleusis, né l'an 524 avant J. C. Il fit de la fable la partie principale du poème et lui donna une liaison intime avec le chœur. Dans ses premières tragédies il introduisit un second acteur, et par la suite, à l'exemple de Sophocle, il en établit un troisième, et quelquefois même un quatrième. Le nombre des personnages étant ainsi multiplié, un seul d'entre eux devint l'objet principal de l'intérêt, et le rôle du chœur se trouva abrégé [1]. Eschyle donna à ses acteurs des masques et un costume décent et analogue à la fable. Les pièces de ce poète sont pleines d'idées hardies; il y règne une certaine grandeur qui n'est pas sans quelque rudesse. Sa diction est passionnée, sublime, souvent lyrique et obscure. Il inspire la terreur et rarement la pitié. Ses plans se distinguent par une extrême simplicité; il ne connaît pas l'art de nouer et de dénouer une action. Il en résulte que dans ses pièces l'action s'arrête quelquefois, et ce défaut devient plus sensible encore par l'artifice qu'il emploie pour le cacher, notamment, par les discours du chœur, qui remplissent les intervalles. Sévère observateur de l'unité de l'action sans laquelle il n'y a pas d'intérêt, il néglige quelquefois celle de temps et de lieu. Malgré ces défauts, Eschyle ne doit pas moins être regardé comme un génie supérieur; il est l'Homère du drame. Des soixante-dix ou quatre-

[1] *H. Lindner*, Sur le chœur dans les tragédies d'Eschyle (Annales de Jahn. t. III. p. 91. suiv.) (en allem.). Sur le chœur des Euménides en particulier : *A. Böttiger*, Masques des furies. Weimar. 1801. 8. (en allem.). *G. Hermann*, De choro Eumenidum Æschyli F. Lips. 1816. 4. *F. Bamberger*, de Carminibus Æschyl. a partibus chori cantatis Marburg. 1833. 8.

vingts tragédies qu'il avait écrites, il ne nous reste que sept : *Prométhée dans les liens ; Les sept contre Thèbes ; Les Perses, Agamemnon ; Les Coëphores ; Les Euménides ; Les Suppliantes*, et en outre plusieurs fragmens d'autres pièces [1].

Sophocle d'Athènes, naquit l'an 498 avant J.-C., lorsqu'Eschyle avait vingt-six ans. Il en avait lui-même quarante-deux quand ce poète mourut. Il lutta souvent avec lui pour le prix de la tragédie. Quoique plus âgé qu'Euripide de dix-sept ans, il lui survécut de quelques mois. Sophocle introduisit sur la scène un troi-

[1] Sur Eschyle et ses ouvrages en général : *F. C. Petersen*, De Æschyli vitâ et fabulis. Hauniæ. 1814. 8. *H. Bluemmer*, Sur l'idée du destin dans les trag. d'Eschyl. Leips. 1814. 8. (en allem.). *F. G. Welcker*, Trilogie d'Esch. intitulée Prométhée. Darmst. 1824. 8. Additions. Francf. 1826. 8. (en allem.) *B. H. Clausen*, Theologumena Æschyl. Berol. 1829. 8. *C. Burney*, Tentamen de metris Æsch. choricis. Lond. 1812. 8. Apparatus criticus et exeget. in Æsch. tragæd. Halæ. 1833. 2 vol. 8. *E. C. F. Wunderlich*, Obss. in Æschyl. Gotting. 1809. 8. *H. Voss*, Curarum Æschyl. spec. I. Heidelb. 1812. 4. *C. F. Halm*, Lectionum Æschyl. Part. I. Monachii. 1835. 4. *F. Bamberger*, de Æschyli Agamemnone Comment. Brunsvici 1835. 4. (Progr.) — Éditions : Ed. pr. *Aldus Man.* Ven. 1518. 8. *A. Turnebus*, Paris. 1552. 8. *T. Standley*, cum scholiis gr. et deperditor. dram. fragmentis. Lond. 1663. fol. *C. G. Schütz*, cum comment. Halæ. 1782-97. 3 vol. 8. éd. 3. 1809-21. 5 vol. 8., il manque encore un vol. *F. H. Bothe*. Lips. 1805. nouv. éd. Lips. 1831. 2 vol. 8. *A. Wellauer*. Lips. 1823-31. 3 vol. 8, le troisième renferme un lexique d'Eschyle. *F. Boissonade*. Paris. 1825. 3 vol. 12. *R. H. Klausen*. vol. I. Goth. 1833. 8. — *R. F. P. Brunck*, Prometheus, Persæ et Septem ad Theb. Arg. 1776. 8. *Blomfield*, Cantabr. 1812. éd. 2 ib. 1818. Agamemn. ib. 1818. 8. *G. Hermann*, Eumenid. Lips. 1799. 8. *C. Schwenk*, Choëph. Traj. 1819. 8. *Haupt*, Supplic. Lips. 1828. 8. *C. O. Müller*, les Euménides, texte grec avec une traduction allemande et des dissertations expl. Gött. 1833. 4. Appendice Ibid. 1834. 4. *F. V. Fritzsche*, second Appendice aux Euménides de C. O. Müller, Leips. 1835. 8. (en allem.).

sième acteur, abrégea encore davantage les chants du chœur et lui assigna le rôle d'un simple spectateur, s'intéressant toujours à l'action, mais y prenant rarement part dans ses discours. Sophocle passe pour le poète tragique le plus parfait de l'antiquité. Dans ses pièces, l'action est nouée avec art et la catastrophe préparée de loin. Ses caractères sont grands et héroïques, sans s'élever comme ceux d'Eschyle au dessus de l'humanité. La noblesse de son style ne perd rien par l'absence d'expressions gigantesques. Les anciens nous apprennent que l'aménité et la douceur, qui caractérisent Sophocle, lui ont fait donner le surnom d'abeille attique [1].

On dit que Sophocle composa au delà de cent tragédies. Ce nombre se réduirait probablement à soixante-dix, si l'on en séparait celles de ses fils et de ses disciples. Outre quelques fragmens insignifians, il ne nous reste que les sept pièces suivantes : *Ajax furieux* (*μαστιγοφόρος*). *Électre ; OEdipe-roi ; Antigone ;* les *Trachiniennes ; Philoctète* et *OEdipe à Colone.* L'OEdipe-roi est regardé non seulement comme le chef-d'œuvre de Sophocle, mais aussi sous le rapport du choix et de la disposition de la fable, comme la plus belle tragédie de l'antiquité. Sénèque, Pierre Corneille et Voltaire l'ont imitée [2].

[1] *Lessing*, vie de Sophocle. Berl. 1797. (en allem.). (œuvres compl. t. X). *F. Jacobs*, Additions à la théorie etc., de Sulzer. t. IV. *Ph. F. Schultz*, de vitâ Sophoclis Comment. Berol. 1836. 8. *A. G. Jacob*, Sophocleæ quæstiones, vol. I. Varsov. 1821. *C. Matthiæ.* Quæst. Sophocleæ. Lips. 1832. 8. *E. J. G. Schmidt.* Dissert. de notione fati in Sophoclis. trag. et fragm. expressa. Lips. 1821. 8. *F. Vater*, Les Alenades de Sophocle. Berlin. 1835. 8. (en allem.). *F. Ellendt*, Lexicon Sophocleum. 2 vol. 8. Regiomont. 1834-35.

[2] Éditions : Ed. pr. *Aldus*, sine scholiis. Ven. 1502. 8. *G. Con-*

Euripide naquit à Salamine l'an 480 avant J.-C., le jour de la célèbre bataille contre les Perses près de cette île. Les arts gymnastiques occupèrent beaucoup sa première jeunesse, mais il quitta bientôt une carrière pour laquelle il n'avait que du mépris. Au sortir de là, son père le mena auprès d'Anaxagore et de Prodicus, les deux plus habiles maîtres qu'Athènes possédât à cette époque en philosophie et en éloquence. La société et les doctrines de ces hommes influèrent puissamment sur la direction de son esprit et sur ses ouvrages. La philosophie eut pour lui des charmes irrésistibles; cependant quand il vit à quel danger son maître s'était exposé en rendant hommage à la vérité, il résolut d'éviter son sort, en s'adonnant à la tragédie et en mettant dans la bouche de ses acteurs des maximes, qu'il n'osait professer publiquement. En effet, ne pouvant plus rien ajouter à la perfection à laquelle la tragédie s'était élevée sous Sophocle, Euripide imagina de transporter sur la scène le langage de la philosophie et d'y développer tout le jeu des passions. C'est

terus. Antv. 1579. 12. *Romana* cum schol. 1518. 4. ap. *Phil. Juntam.* Flor. 1522. 4. *R. F. P. Brunck.* Argent. 1789. 2 vol 4. et 4 vol. 8. *C. G. H. Erfurdt*, Lips. 1802-11. 6 vol. 8. vol. 7. Lips. 1825, par *Heller* et *Doederlein*. *C. H Bothe.* éd 2. Lips. 1827-28. 2 vol. 8. *J. F. Boissonade.* Paris. 1824. 2 vol. 12. *Ed. Wunderus.* vol. I. sect. I-IV. Goth. et Erford. 1831-35. vol. II. sect. I. ib. 1836. — Séparément : *C. A. Lobeck.* Ajax c. schol. et comment. Lips. 1809. 8. ed. 2 ib. 1835. *Groddeck*, Trachin. Viln. 1808. 8. *Ph. Buttmann*, Philoctet. cum suis selectis que not. Berolin. 1822. 8. *C. Reisig.* OEdip. Colon. cum. sch. Jen. 1820. Comment. Crit. de Soph. OEd. Col. Jen. 1822. 2 vol. 8. *F. C. Wex*, Antigon. Lips. 1829. 8. *G. Dindorf*, OEdip. Tyr. ex rec. Elmsleji. Lips. 1821. 8. (voy. *C. F. Hermann.* Dissert. de Sophocl. OEdipo Marburg. 1834. 4). *P. Elmsley.* Scholia in Sophocl. tragœd. Oxon. 1825. 8. Lips. 1826. 8.

dans leur peinture qu'il n'a pas été surpassé, et la vérité de ses tableaux l'a fait nommer le plus tragique des tragiques. Dans ses pièces, le chœur ne joue qu'un rôle très-subordonné; il paraît même qu'il ne l'a conservé que pour augmenter la pompe du spectacle. Euripide introduisit une innovation dans les usages du théâtre, en faisant précéder ses pièces par des *prologues* [1], dans lesquels un des personnages de la tragédie ou quelque divinité expose le sujet et raconte ce qui a précédé le commencement de l'action; innovation malheureuse, qui change le drame en une histoire et le rapproche de l'épopée. Les tragédies d'Euripide ont encore un autre rapport avec la poésie épique, par les longs récits qu'elles renferment. Son style est clair et élégant, harmonieux et coulant. On peut dire que ce poète a fixé la langue de la tragédie. Quelquefois la prétention de donner de la grâce à sa diction n'est pas assez masquée et son élégance dégénère en une vaine abondance de paroles; ce sont ces deux défauts qui ont fourni aux poètes comiques de si fréquentes occasions de le parodier. La haine contre les femmes, qui respire dans toutes ses écrits, paraît avoir eu sa source dans des malheurs domestiques. Il quitta Athènes deux ans avant sa mort, pour se retirer auprès du roi Archelaüs.

Des cent vingt, ou selon d'autres des soixante quinze drames de ce poète, il ne nous reste, indépendamment d'un drame satyrique, que dix-huit tragédies, dont l'authenticité n'est pas même universellement reconnue. Elles sont intitulées : *Hécube; Oreste;* les *Phéniciennes; Médée; Hippolyte portant une couronne; Alceste; Andromaque; les Suppliantes; Iphigénie en*

[1] *Ellendt*, de prologis tragœd. græc. Regiom. 1809. 8.

Aulide; Iphigénie en Tauride; les Troyennes; les Bacchantes; les Héraclides; Hélène; Ion; Hercule furieux; Électre. Une autre pièce, ayant pour titre *Rhésus,* a été regardée long-temps comme l'œuvre d'un autre poète et même d'une autre époque [1]. Cependant il est prouvé maintenant que non seulement elle appartient à Euripide, mais encore qu'elle est, à l'exception de l'Alceste, la plus ancienne des tragédies de cet auteur que nous connaissions [2]. De sa *Danaé* il ne reste que le commencement, qui n'est pas authentique, et 120 vers de son *Phaëton* [3].

[1] *God. Herman.* Opuscul. t. III. p. 262. sqq. *Gruppe,* Ariadne etc. Ch. IX. p. 323 sqq.

[2] *F. Vater,* sur l'auteur du Rhésus et l'époque de sa représentation. Nouv. Annal. pour la philolog. par *Seebode* et *Jahn.* Suppl. t. IV. Cah. I. p. 5-18. 1836. (all.)

[3] Éditions: ed. pr. *F. Lascaris,* (4 tragéd.) Flor. à la fin du XV^e^ siècle. *Aldus,* (18 trag.) 1503. 8. *P. Victorius* avec l'Électre. Rom. 1545. 8 *Juntina,* cum schol. in 7 trag. Ven. 1534. 8. *J. Barnes,* cum suis et al. obss. Cantab. 1694. f. *S. Musgrave.* Oxon. 1778. 4 vol. 4. réimprimée par *Morus* et *Beck.* Lips. 1788. 3 vol. 4. *A. Matthiæ.* Lips. 1813 1829. 9 vol. 8. *Glasg.* cum notis varior. et schol. auct. 1821. 9 vol. 8. *F. H. Bothe.* 1825-1826. 2 vol. 8. *J. F. Boissonade.* Paris. 1825-27. 5 vol. 12. *A. J. E. Pflugk* Goth. et Erford. vol. I. 1830. vol. II. P. I-III 1831-34. — Séparément. *L. C. Valckenaer,* Phœnissæ Franeq. 1755. 4. nouv. édit. augm. Lips. 1824. 2 voll. 8. Hippolyt. Lugd. Bat. 1768. 4. augm. Lips. 1823. 8. *R. F. P. Brunck.* Hec. Phœn. Hipp. et Bacchæ. Arg. 1780. 8. Androm. Med. Orest. ib. 1779. 8. *J. Markland,* Supplic. Lond. 1763. 4. Iphig. in aul. et Iphig. in. Taur. Lond. 1778. 8. réimp. c. not. varior. (ed. *G. Dindorf.*) Lips. 1822. 2 vol. 8. *R. Porson,* Hecub. Or. Phœn. Med. Lond. 1797-1801. dernière réimp. Lips. 1824. 4 vol. 8. aussi avec des titres séparés (G. H. Schæfer). *G. Burgess.* Troades, Cantabr. 1807. 8. *P. Elmsley.* Heracl. Oxon. 1813. 8. Lips. 1821. 8. *J. H. Monk,* Hippolyt. Cantabr. 1811. 8. Lips. 1823. Alcestis. Lond. 1818. nouv. éd. augm. par *Wüstemann.*

Outre Eschyle, Sophocle et Euripide, les grammairiens d'Alexandrie ont placé dans leur canon Ion, Achæus et Agathon.

Ion de Chios, surnommé Xuthus, vécut dans les derniers temps d'Eschyle, environ 450 ans avant J. C. Les anciens citent plusieurs de ses tragédies, dont il ne reste que peu de fragmens. Il composa aussi des poésies lyriques et plusieurs ouvrages historiques, dont un sur l'origine de sa ville natale (Χίου κτίσις) [1].

Il a existé deux poètes du nom d'*Achæus;* l'un, d'Érétrie, contemporain d'Euripide; l'autre de Syracuse, d'une époque postérieure. Tous deux ont fait des tragédies, dont il nous reste quelques fragmens, qu'il est difficile d'assigner à l'un plutôt qu'à l'autre de ces auteurs [2].

Agathon, d'Athènes, fut l'ami intime d'Euripide. Les anciens faisaient grand cas de ses tragédies; cependant Aristote lui reproche des innovations, qui contribuèrent à la décadence du théâtre. Formé à l'école du sophiste Gorgias, il abandonna la simplicité de l'ancienne tragédie pour un style chargé d'ornemens, de pointes d'esprit et de bons mots. Ce caractère se reconnaît encore dans les fragmens qui nous restent

Goth. 1823. 8. *G. Hermann*, Hecuba ed. 2. Lips. 1831. 8. Herc. fur. ib. 1810. 8. Suppl. ib. 1811. 8. Medea ib. 1823. 8. Bacchæ. ib. 1823. Ion. Lips. 1827. Iph. in Aul. ib. 1831. 8. Iph. in Taur. ib. 1833. 8. *J. Lenting*, Medea Zutph. 1819. 8. — *L. C. Valckenaer.* Diatribe in Eurip. perditor. dramatum reliquias Lugd. Bat. 1767. 4. Lips. 1824. 8. *F. Jacobs*, animadd. in Eurip. trag. et fragm. Goth. 1790. 8. Curæ secundæ, etc. Lips. 1796. 8. *F. Faehse*, sylloge Lectt. in trag. Lips. 1813. 8.

[1] Fragm. d'Ion. *Brunck*, Anal. t. I. p. 161. sq.

[2] *C. L. Urlichs*, Achæi Eretriensis quæ supersunt coll. et illust. Bonn. 1834. 8.

de lui. Il est le premier qui mit sur le théâtre des pièces dont le sujet était de pure imagination; ce qui, comme on voit, n'est pas une création moderne [1].

Nous passons sous silence un grand nombre d'autres poètes tragiques moins importans, que nous ne connaissons que de nom, ou dont il ne nous reste que quelques fragmens [2].

SECTION XIII

DRAME SATYRIQUE.

Le drame satyrique [3] est né de la tentative de ramener au culte de Bacchus la tragédie, qui empruntait ses sujets à celui d'autres divinités et au cycle mythique. Sous certains rapports, il tenait à la fois de la tragédie et de la comédie, de manière cependant qu'il se rapprochait davantage de la première; sous quelques autres, il différait essentiellement de l'une et de l'autre : il était distinct de la tragédie par l'espèce de per-

[1] *F. Ritschel*, De Agathonis vitâ, arte et tragœdiarum reliquiis. Hal. 1829. 8.

[2] Il existe des dissertations particulières sur deux de ces poètes, Theodecte et Chéremon : *Märker*, de Theodectis Phasilitæ vitâ et scriptis comment. I Vratisl. 1835. 8. *C. J. Hoffmann*, Chéremon le tragique, dans Seebode, Nouv. archiv. pour la philol. 1830. n° 46. p. 361. suiv. (all.).

[3] *I. Casaubonus*, de satyricâ Græcor. poësi. Paris. 1606, dernière éd. par Rambach. Halæ. 1774. 8. *H. C. A. Eichstaedt*, de dramate Græcor. comico satyrico, Lips. 1793. 8. *G. Hermann.* de dramate comico-satyrico. in Comment. societ. phil. Lips. vol. I. P. II. *Gust. Pinzger*, Dissert. de origine dram. satyr. Vratisl. 1826. 8. *G. Genthe*, Dissertation sur le drame satyrique. (à la suite de sa traduction allem. du Cyclope d'Eurip.) Halle. 1828. 8. *Weelker*, Additions à la Trilogie d'Eschyle. Francf. 1826. 8. p. 276 suiv. (all.).

sonnages qu'il admettait, par les catastrophes qui n'étaient jamais funestes, par les traits, les bons mots et les bouffonneries, qui en faisaient le principal mérite. Il se distinguait de la comédie par la nature du sujet, et par le ton de dignité qui règnait dans quelques-unes de ses scènes. Il s'éloignait tout à la fois de la tragédie et de la comédie par des rhythmes qui lui étaient propres, par la simplicité de la fable et par les bornes prescrites à la durée de l'action; car le drame satyrique était une petite pièce qu'on donnait après les tragédies, pour délasser et égayer les spectateurs. Dans ces pièces les personnages du chœur, déguisés en Satyres et en Silènes, exécutaient certaines danses qu'on appelait Sicinnes (Σικίννη ou Σικίννις), et prenaient aussi part au dialogue. Mais c'est dans le chœur surtout que se trouve la marque distinctive de ce genre de poésie, qui en reçut son nom. Eschyle, Chœrilus et Pratinas donnèrent à ces pièces une forme plus régulière; Sophocle, Achæus, Euripide et Hégémon les perfectionnèrent.

Il paraît que ce genre de drame ne se soutint pas long-temps. Le seul drame satyrique qui soit parvenu jusqu'à nous est le *Cyclope* d'Euripide.

SECTION XIV.

COMÉDIE.

Quoique la comédie ait eu la même origine que la tragédie, le commencement de son histoire est plus obscur. L'étymologie du mot (de κώμη canton [1]) indique

[1] D'autres le font dériver de κῶμος repas licentieux (commissatio) et ᾠδή chant joyeux. Voy. Thiersch, OEuvres de Pindare. T. I. p. 114. suiv. *A. Boeckh.* Économie politique des Athén. II. p. 364. suiv. (all.).

qu'elle naquit dans les bourgs de l'Attique, et il est probable que les premières représentations, qui lui donnèrent naissance, eurent lieu lorsque les processions en l'honneur de Bacchus parcouraient la campagne. On nomme *Susarion*, originaire du bourg d'Icarie, comme le père de la comédie grecque. Ses pièces grossières, firent long-temps les délices de la campagne; mais la ville d'Athènes n'admit ce genre de spectacle qu'après qu'il eût été perfectionné en Sicile.

Au lieu d'une suite de scènes sans liaison, *Épicharme*, natif de Cos, mais vivant à Syracuse où il professait la philosophie de Pythagore, établit une action, en lia toutes les parties et la traita dans une juste étendue. Ses pièces assujéties aux mêmes règles que la tragédie, furent connues en Grèce et paraissent y avoir servi de modèles. Il est à remarquer cependant, que les anciens distinguaient toujours la comédie *Sicilienne* [1] de la comédie Attique. Les fragmens qui nous restent d'Épicharme sont trop insignifians pour nous donner une idée de son genre. Horace est dans l'erreur, quand il avance que Plaute se forma sur ce poète [2].

Telle fut la gaîté et la vivacité naturelles des Athéniens, tel fut leur bon sens, qu'ils supportèrent sans humeur les plaisanteries que les poètes comiques se permettaient contre le corps du peuple exerçant la souveraineté; et cette disposition des esprits donna aux représentations théâtrales une tendance politique. On

[1] *C. O. Müller*, Doriens. Bresl. 1824. 8. T. II. p. 32. suiv. (all.). *C. G. Grysar*, de Doriensium comœdia quæst. P. I. Colon. 1828. 8. *C. A. Schoell*, de orig. græc. dramat. P. I. Tubing. 1828. 8.

[2] *H. Harless*, de Epicharmo. Essendiæ. 1828. 8. *H. Polman-Kruseman*, Epicarmi fragm. coll. Harlem. 1834. 8.

permit même que les auteurs attaquassent sans ménagement de simples particuliers, dont ils traduisaient sur la scène les vices et les ridicules. Cette époque de licence est désignée sous la dénomination de *comédie ancienne*. Son caractère distinctif consiste dans une hardiesse excessive et dans l'emploi des chœurs et des digressions (παράβασις) [1]. Dans la parabase le coryphée adressait la parole aux spectateurs au nom du poète.

Les grammairiens d'Alexandrie n'ont jugé dignes d'occuper une place dans leur canon, que six poètes de l'ancienne comédie, Épicharme, Cratinus, Eupolis, Aristophane, Phérécrate et Platon.

Cratinus d'Athènes, qui florissait vers l'an 455 avant J. C. est auteur de vingt et une comédies. Il remporta neuf prix, dont un sur les Nuées d'Aristophane. Cratinus apporta à la comédie un changement essentiel, si l'on n'aime mieux l'appeler une amélioration, en ne mettant jamais sur la scène plus que trois interlocuteurs. C'est peut-être lui, qui lui donna le premier une tendance politique [2].

Eupolis (vers l'an 445 avant J. C.) compétiteur et imitateur de Cratinus, a publié dix-sept comédies et remporté dix prix. Il dut sa grande célébrité principalement à sa pièce intitulée les *Flatteurs* et dirigée contre Callias, fils d'Hipponicus.

Phérécrate d'Athènes (vers l'an 420 avant J. C.) auteur d'une vingtaine de comédies, inventa le vers qui porte

[1] *G. H. Koester*, de parabasi veteris comœdiæ athen. Altonæ. 1829. 8. — Sur le chœur dans la comédie Voy. *Süvern*. Mém. sur les Nuées d'Aristoph. p. 80. suiv. Berlin. 1826. 4. (all.).

[2] *C. G. Lucas*, Cratinus et Eupolis. Bonn. 1826. 8. *Ejusd.* Obs. in difficiliora quædam Cratini fragm. Bonn. 1828. 4. *H. Rankel*. Cratini fragmenta. Lips. 1827. 8.

son nom. On lui fait un mérite particulier de la résolution qu'il prit de ne diffamer personne [1].

Platon, surnommé le *comique* (il florissait aussi vers l'an 420) pour le distinguer du philosophe, composa vingt comédies et inventa un mètre particulier nommé d'après lui.

Ces poètes ainsi qu'un grand nombre d'autres, appartenant à la comédie ancienne, ne nous sont guère connus que par les citations des anciens et par quelques fragmens. Nous omettons d'en donner une plus longue nomenclature [2].

Le plus célèbre poète de la comédie ancienne est *Aristophane*. Sa patrie est inconnue; mais il fut citoyen d'Athènes et y passa sa vie. Les onze pièces, qui nous restent des quarante, (à ce nombre on en ajoute encore 4, dont l'authenticité est douteuse et 20 tout-à-fait supposées) qu'il avait composées, nous offrent le tableau le plus fidèle des mœurs de cette ville, mêlé de satires amères contre le peuple et contre les citoyens, qui jouèrent un rôle à l'époque de la guerre du Péloponèse.

Les comédies d'Aristophane appartiennent au genre de celles qu'on appelle pièces à caractère. Il règne de la négligence dans l'invention et la conduite de la fable; mais le dialogue est vif, pressé et rempli d'ironie; quelquefois même le sel attique y est répandu

[1] *M. Runkel*, Pherecratis et Eupolidis fragm. Lips. 1829. 8.

[2] *A. Meineke*, Quæst. scenicæ. Spec. I-III. Berol. 1826-30. 4. *Rud. Hanovii*, Exercitt. crit. in com. gr. Lib. I. Halæ. 1830. 8. — *J. Hertel*, vetustissimor. Comicor.... sententiæ. Veronæ. 1616. 8. *Hugo Grotius*, Excerpta ex tragœd. et Comœd. gr. Paris. 1626. 4. *R. F. P. Brunck*, comicorum sententiæ. (Poet. Gnom. Gr. p. 183-202.) *J. F. Boissonade*, Poëtar. Gr. Sylloge. vol. III. *A. Meineke*, Curæ critt. in comicor. fragm. ab. Athen. servata. Berolini. 1814. 8.

avec profusion. Comme la plupart des événemens politiques de la guerre du Péloponèse, se trouvent mentionnés dans les pièces d'Aristophane, elles acquièrent un véritable intérêt pour l'histoire; mais un grand nombre des allusions qu'elles renferment, est perdu pour nous [1].

Aristophane mêle tous les dialectes, selon qu'une expression lui paraît plus plaisante dans l'un que dans les autres. Néanmoins, son style est regardé comme le modèle de la pureté attique. Ses onze pièces sont intitulées : les *Acharnéens;* les *Chevaliers;* les *Nuées;* les *Guêpes;* la *Paix;* les *Oiseaux;* les *Femmes célébrant la fête de Cérès* (*θεσμοφοριάζουσαι*)*; Lysistrate;* les *Grenouilles;* le *Conciliabule des femmes* (*ἐκκλεσιάζουσαι*); *Plutus.* Nous ne les possédons pas dans leur forme originaire; quelques-unes ont été retouchées par lui-même et d'autres par ses fils [2].

[1] *J. G. Hauptmann*, De Aristophane atque illius comœd. Ger. 1743. 4. *A. Boettiger*, Aristoph. impunitus Deorum irrisor. Lips. 1790. 8. *H. T. Rötscher*, De Aristoph. ingenii principio. Berolin. 1825. 8. *Le même*, Aristophane et son siècle. Berl. 1827. 8. (all.). *H. Pol*, de Aristophane poët. com., ipsâ arte boni civis officium præstante. Groning. 1834. 8. *F. V. Fritzsche*, Quæstiones Aristophaneæ. T. I. Lips. 1834. 8. *C. F. Hermanni*, Progymnasm. ad. Aristoph. Equites schediasmata III. Marburg. 1835. 4.

[2] *C. Reisig*, conjectanea in Aristoph. Lips. 1816. 8. *R. Porson*, Notæ in Aristoph. ed. a. *P. Dobree*. Lond. 1820. 8. *C. Passow*, Apparatus criticus in Aristoph. vol. III. Lips. 1828. 8. les vol. I et II n'ont pas encore paru. *Fritzsche*, de Babyloniis et de Daetalensibus Aristoph. Lips. 1831. 8. — Éditions. ed. pr. *Aldus*, (9 comœd. cum schol.) Ven. 1498. f. *L. Kusterus*, Amst. 1710. fol. *S. Grynæus*, (11 comœd.) Basil. 1532. 4. *R. F. P. Brunck*, Argent. 1783. 4 vol. 4 et 8. *P. Invernizzi*, Aristoph. com. auctoritate libri præcl. sec. X emendatæ. Lips. 1794. suiv. continué et accompagné d'un comment. etc., d'abord par *C. D. Beck*. (1809 suiv.) ensuite à partir du vol. V par

La licence des poètes n'expira qu'avec la liberté publique. Lamachus, un des membres de ce gouvernement que les historiens ont flétri de la dénomination de *trente tyrans,* défendit, l'an 404 ans avant J.-C., de traduire sur la scène les événemens du temps et d'y nommer des personnes vivantes. Une nouvelle époque commença alors pour le théâtre grec; c'est celle qui vit naître la *comédie moyenne.* N'osant plus nommer les individus, les poètes désignaient par des allusions et par un persifflage plus fin les personnes qu'ils voulaient immoler à la risée publique. On interdit la parabase; les chœurs furent restreints et disparurent même, à cause qu'à la suite de la guerre du Péloponèse et du changement de gouvernement, il ne se trouvait plus assez de riches citoyens, pour se charger de la dépense, qu'ils occasionnaient. En outre, comme il fut défendu de se servir de masques ressemblant à des personnes vivantes, on commença à donner aux masques des traits bizarres.

Antiphane de Rhodes, qui vivait du temps des trente tyrans, et *Alexis* de Thurii passent pour les poètes les plus distingués de la comédie moyenne. On

G. Deindorf. 1826. 13 vol. 8. Vol. IX. P. II: supplementa comment. ibid. 1834. *Imm. Bekker.* Lond. 1829. 5 vol. 8. *J. F. Boissonade.* Paris 1825. 4 vol. 12. *H. Bothe,* Lips. 1828-30. 4 vol. 8. *F. V. Fritzsche,* vol. I. Lips. 1836. 8. — Séparément. *Tib. Hemsterhusius,* Plutus. Harling. 1744. 8. nouv. édit. (*G. H. Schäfer*). Lips. 1811. 8. *C. D. Beck,* Aves. Lips. 1782. 8. *G. Hermann,* Nubes ed. 2. Lips. 1830. 8. *P. Elmsley,* Acharnenses, Oxon. 1809. Lips. 1830. 8. *C. P. Conz,* Vespæ, Tubing, 1823. 8. *G. Dindorf,* Pax. Lips. 1820. 8. Equites. ib. 1821. 8. Ranæ. ib. 1824. 8. Ecclesiazus. ib. 1826. 8. — *A. Seidler,* De Aristophan. fragmentis. Hal. 1818. 4. *G. Dindorf,* Aristoph. fragmenta. Lips. 1829. 8.

vante le premier pour l'excellence de son atticisme et le grand nombre de ses pièces, dont on compte jusqu'à trois cents et même au de là. Alexis, dont les productions ne sont guère moins nombreuses, est loué pour les charmes de son style. S'il n'a pas inventé le caractère du *parasite,* il en a au moins fait un usage plus fréquent ou l'a mieux tracé que tous ses devanciers. Le temps a détruit toutes les œuvres de ces deux poètes, à quelques légers fragmens près. La seule pièce existante d'après laquelle nous puissions nous faire une idée de la comédie moyenne est le *Plutus,* dernière production d'Aristophane; le décret de Lamachus en avait précédé la représentation. Les autres poètes de la comédie moyenne, dont il ne reste que des fragmens, sont : *Timoclès, Philétœrus, Eubulus, Nicostrate, Ephippus, Anaxilas,* tous d'Athènes; *Epicratès,* d'Ambracie, *Anaxandride,* de Rhodes, *Hégésippe,* de Tarente [1].

La troisième époque de la comédie, ou la *comédie nouvelle,* tombe dans la période suivante.

SECTION XV.

POÉSIE MIMIQUE.

A côté de ces trois sortes de drames réguliers, les Grecs possédaient un grand nombre de farces de dif-

[1] *Le Beau,* mémoire sur le Plutus d'Aristoph. et sur les caractères assignés par les Grecs à la coméd. moyenne. (Mém. de l'Acad. des Insc. vol. XXX.) *G. H. Grauert,* de mediæ Græcor. comœd. naturâ et formâ. (Musée du Rhin. Philolog. 1828. vol. II. p. 50 suiv.). *L. H. A. Roeder.* De trium, quæ græci coluerunt, comœdiæ generum ratione ac proprietatibus Susat. 1831. 4. *H. A. Stolle,* de Comœdiæ gr. generibus. Berol. 1834. 8. *P. H. Coppiers,* obs. philolog. in loca quæd. Antiphanis et alior. Lugd. Bat. 1771. 8.

férentes espèces. Dans les banquets, on faisait entrer des bouffons qui représentaient des pantomimes, souvent accompagnées d'un dialogue improvisé (Αὐτοκαβδάλοι). D'autres farces obscènes ou satiriques étaient représentées sur le théâtre par des acteurs qu'on nommait *mimes*. Les auteurs anciens parlent de ces pièces tantôt sous la dénomination de Δεικηλισταί, tantôt sous celle de Λυσιῳδοί, ou de Μαγῳδοί; mais, comme le temps ne nous a conservé aucune de ces pièces, nous ne pouvons nous faire une idée ni du genre, ni des variétés que désignaient les termes, que nous venons de rapporter.

Le nom de *mimes* a été donné ensuite à de petits poèmes, destinés à mettre sous les yeux des lecteurs ou des spectateurs une aventure ou une fable qui n'était pas, comme celle de la tragédie, puisée dans la mythologie ou l'histoire héroïque, ni, comme dans la comédie, prise de la vie politique ou civile, mais que fournissaient les rapports sociaux et domestiques. En un mot, ces pièces peignaient des mœurs ou des caractères, mais sans contenir une fable complète dans toutes ses parties. *Sophron* de Syracuse, est cité comme auteur de mimes écrits dans le dialecte dorien; Platon en faisait ses délices. Il ne nous en reste que quelques titres et des fragmens, qui ne sont pas suffisans pour que nous puissions établir les caractères généraux de ces pièces, quoique nous sachions, que la quinzième idylle de Théocrite est une imitation d'un mime de Sophron. *Philiston* de Nicée, autre auteur de mimes, qui florissait dans les derniers temps de Socrate, est regardé comme le modèle des auteurs mimiques [1].

[1] *G. Hermann*, ad Aristotel. de art. poëtic. p. 92. suiv.

SECTION XVI.

POÉSIE ÉPIQUE OU ÉPOPÉE HISTORIQUE.

CONFÉR. SECT. IV. P. 12.

Pendant que la poésie lyrique et le drame étaient cultivés avec succès, l'épopée seule perdit de l'éclat, dont elle avait brillé dans l'enfance de la littérature grecque. Dans les productions épiques des poètes cycliques de cette période l'élément historique domine tellement l'élément poétique, qu'il l'obscurcit presque entièrement : ces poésies forment la transition de l'épopée à l'histoire. Il y eut cependant quelques poètes cycliques qui se rapprochèrent davantage de l'épopée homérique. De ce nombre fut *Aristeas* de Proconèse, auteur d'une théogonie et d'un poème épique sur la guerre des Arimaspes. Les autres furent de véritables logographes en vers. *Chœrilus* de Samos, qui florissait entre les années 460 et 461 avant J.-C., publia un poème sur la victoire de Salamine [1].

Les auteurs anciens citent comme classiques le poème de *Panyasis* sur Hercule, dont Théocrite nous a conservé deux fragmens, et la Thébaïde d'*Antimaque* de Colophon, qu'ils comparent à Homère, moins pour l'élégance et la grâce, que pour la grandeur des idées et l'énergie du style. Le même auteur avait composé une élégie intitulée la *Lydienne*, dont les anciens faisaient aussi le plus grand cas. De ces deux ouvrages, il ne nous reste que des fragmens

C. O. Müller, Doriens. II. p. 390. suiv. *C. J. Blomfield*, fragm. de Sophron. dans le Mus. Cantab. 1821. N. VII. Fragmens de Philiston dans *J. F. Boissonade*, Anecdot. gr. vol. I. Paris. 1829.

[1] *A. F. Näke*, Chœrili samii quæ supersunt. Lips. 1817. 8 Additamenta. Lips. 1827. 4.

informes [1]. Parmi les poètes cycliques on compte encore *Eugammon* de Cyrène, qui laissa une Télégonie en deux livres, et le célèbre poète lyrique *Stésichore*, auteur d'un poème sur la destruction de Troye (Ἰλίου πέρσις) etc.

SECTION XVII.

ÉPIGRAMME [2].

Le mot épigramme désignait primitivement chez les Grecs, une courte inscription en vers, que l'on plaçait sur les monumens, les objets d'art, les offrandes aux Dieux, pour en indiquer d'une manière relevée la destination et l'intention. De là ce nom passa à une espèce particulière de petites pièces de poésie, la plupart du temps composées dans le mètre élégiaque. Elles n'exprimaient qu'une idée simple, ou un sentiment, un regret, un vœu, inspirés soit par l'aspect d'un site, d'un monument, d'un arbre ou d'un autre objet, soit par le souvenir que cet objet avait laissé dans l'âme.

Les épigrammes ne se recommandent pas seulement sous le rapport de la poésie, mais encore sous celui

[1] *C. A. G. Schellenberg*, Antimachi coloph. reliquiæ. acc. epist. *F. A. Wolfii*. Halæ. 1786. 8. *R. Blomfield*, diatribe de Antimacho poëta et grammatico coloph. dans le Classical Journal VII. Réimprimé dans les Poët. gr. Minores. vol. III. p. 348. sqq. ed. Lips.

[2] Beaucoup d'écrivains français, entre autres *Ch. Batteux*, ont écrit sur ce genre de poésie, mais les premiers qui aient défini avec clarté la nature de l'épigramme, sont les célèbres écrivains allemands *Lessing*. (OEuvres mêlées P. I.) et *Herder*. (Feuilles éparses P. I. II.) (all.). *De Vargas*, essai sur l'épigramme grecque. Siène 1796. 8. (en italien.)

de l'histoire. Hérodote, Thucydide et d'autres historiens ont souvent puisé à cette source précieuse. Cette double importance fut cause que de bonne heure on forma des recueils d'épigrammes, dont nous parlerons aux périodes suivantes. C'est à ces collections que nous devons la conservation de quelques morceaux de ce genre, qui remontent à la période, dont nous nous occupons.

Indépendamment de ces recueils, l'auteur de la vie d'Homère, publiée sous le nom d'Hérodote, a aussi conservé seize épigrammes attribuées à Homère : elles seraient les plus anciennes, si elles étaient vraiment authentiques.

Une centaine d'épigrammes d'une belle simplicité sont attribuées à *Simonide* de Céos. Celles-ci ne renferment rien, qui contredise une origine antique ou qui doive en faire contester l'authenticité. *Anacréon*, *Érinne*, *Eschyle*, *Euripide*, *Antimaque* etc., ont aussi composé des épigrammes. Une trentaine sont attribuées à Platon, mais sans fondement. A cette période appartiennent également un petit nombre d'épigrammes d'*Adœus* de Macédoine, qui florissait à l'époque où mourut Alexandre le Grand; de *Duris* d'Élée et d'*Astydamas*, poète tragique, disciple d'Isocrate.

SECTION XVIII.

DIVERSES CLASSES DE PROSATEURS. -- LOGOGRAPHIE. -- HISTOIRE.

Nous parlerons des auteurs en prose de la troisième époque, en rangeant leurs productions en sept classes différentes, qui sont : l'Histoire, la Géographie,

l'Éloquence, les Épitres, la Philosophie, les Mathématiques et la Médecine.

Les liaisons plus étroites que les divers états de la Grèce formèrent durant cette période; les guerres qui les mirent en rapport avec les peuples de l'Asie et même avec ceux de l'Afrique; le commerce qui prit un accroissement considérable; les voyages que la curiosité ou l'envie du gain fit entreprendre; toutes ces circonstances augmentèrent la masse des connaissances historiques et géographiques chez un peuple vif et avide d'instruction. On rechercha d'abord avec soin toutes les traditions populaires, qui avaient perpétué d'âge en âge le souvenir des révolutions, des généalogies des princes et des maisons illustres, de l'origine et de l'émigration des peuples; on sentit l'importance de préserver de l'oubli ces diverses traditions. Les colonies de l'Asie Mineure, de la Grande Grèce et de la Sicile, séparées par les mers de leurs métropoles, et voisines de peuples barbares, mais réunies entre elles par des relations multipliées, de politique et de commerce, éprouvèrent surtout et avant les autres la nécessité de conserver par écrit tous les documens relatifs à leur histoire. Aussi trouvons-nous dans ces colonies, dès le sixième siècle avant J.-C., les premières *logographies*, ou traditions historiques mises par écrit en prose (de λόγος, parole, tradition et γράφειν écrire). Indépendamment de la tradition et des ouvrages des poètes, les auteurs de ces sortes de compositions consultaient tous les monumens de l'antiquité, les inscriptions, les autels, les statues, les édifices consacrés à l'occasion de certains événemens et les *épigrammes* qui y étaient gravées; ils allaient recueillir sur les lieux mêmes tous les faits dont ces monumens

avaient perpétué le souvenir. En un mot, les logographies étaient le premier fruit de l'esprit d'observation qui venait de s'éveiller [1].

Aucune logographie ne nous est parvenue en entier; parmi les écrivains de ce genre, il en est plusieurs dont nous avons des fragmens; ce sont ceux que nous allons nommer :

Cadmus de Milet, qui vivait 520 ans avant J. C., est le plus ancien des logographes. Il écrivit sur les antiquités de sa ville natale.

Denys de Milet, (510 avant J. C.) fut le premier, dit-on, qui entreprit une histoire générale de la Grèce.

Acusilaüs d'Argos, (500 avant J. C.). rédigea les généalogies des anciennes familles royales, en remontant jusqu'à Phoronée.

Denys de Chalcis, fit des recherches sur les fondateurs des villes.

Hécatée de Milet, ne se contenta pas d'éclaicir dans ses écrits les antiquités de sa nation, mais dans son Tour de l'Europe (περίοδος) et sa description de l'Asie (περιήγησις), il décrivit tous les pays connus alors.

Xanthus de Sardes (vers l'an 500 avant J. C.), historien de la Lydie, sa patrie.

Hippys de Rhegium, auteur d'une histoire de la Sicile.

[1] *G. J. Vossius*, de Historicis græc. Lugd. Bat. 1651. 4. supplementa, etc. c. præfat. *Fabricii*. Hamb. 1709. 8. *G. Fr. Creuzer*. L'art historique des Grecs à sa naissance et dans son développement. Leips. 1803. 8. (all.) *N. Falk*. de historiæ inter Græcos origine et natura Kil. 1809. 4. *C. G. Heyne*, de primordiis historiæ scribendæ inter Græcos. (comment. soc reg. Gotting, t. XIV.) *H. Ulrici*. Caractéristique de l'ancienne historiographie. Berlin. 1833. 8. (all.). *Fr. Jungk*, de arte principum historicorum græcor. Berol. 1834. 4.

Après eux, *Hellanicus* de Mytilène, qui florissait vers l'an 460 avant J.-C., composa une description de plusieurs pays grecs et étrangers, et *Phérécyde* de Leros, une des Sporades, recueillit les traditions relatives à l'ancienne histoire d'Athènes. On peut les considérer tous les deux comme les précurseurs des auteurs d'*Atthides* [1].

Ce n'est qu'improprement qu'on peut appeler historiens, ces rédacteurs de traditions souvent mensongères. *Hérodote*, né à Halicarnasse, l'an 484 avant J.-C., connut le premier l'art de lier entre eux des événemens, qui intéressaient les divers peuples de la terre, et de faire un tout régulier de tant de parties incohérentes; c'est donc à juste titre qu'on le nomme le *père de l'histoire*. Depuis l'âge de vingt-cinq ans, il parcourut les principaux pays connus, pour rassembler les matériaux d'une histoire de la guerre des Grecs contre les Perses, qu'il se proposait d'écrire. Cet ouvrage, se rapprochant par sa forme du poème épique, est divisé en neuf livres, à chacun desquels on a attaché le nom d'une muse; il embrasse une période de 220 ans depuis Gygès, roi de Lydie, jusqu'à la fuite de Xerxès. C'est une suite de tableaux historiques et géographiques, rattachés comme autant d'épisodes à une action unique, grande et importante, dont la défaite

[1] *G. F. Creuzer*, Histor. Græc. antiquissimorum fragment., etc. vol. I. Heidelberg. 1806. 8. (fragm. d'Hécatée Charon. Xanthus.) *R. H. Clausen*, Hecatæi fragm. et Scylacis Periplus. Berol. 1831. 8. *F. G. Sturz*, Hellanici Lesbii fragm. ed 2. Lips. 1826. 8. *Idem*, Pherecydis et Acusilai fragm. ed. 2. Lips. 1824. 8. *A. Matthiæ*, de Pherecyd. fragm. Altenb. 1814. 4. *Sévin*, recherches sur Hécatée de Milet. (Mém. de l'Académ. des Insc. t. VI.) *Ukert*, sur la géographie d'Hécatée et de Damastes Weimar. 1814. 8. (all.).

de Xerxès est le dénouement. Hérodote, forcé de quitter sa patrie déchirée par des factions, se retira à Thurium dans la Grande Grèce et s'y occupa à retoucher son histoire, qui déjà avait obtenu des applaudissemens universels, lorsqu'à la manière des poètes, il la lut en partie, d'abord aux jeux Olympiques, et ensuite (Olymp. LXXXIV, 1), à Athènes, à l'occasion de la fête Panathénéenne. Hérodote a fait usage du dialecte ionique; son style tient pour ainsi dire le milieu entre la poésie et la prose; on y retrouve encore l'imitateur d'Homère. Hérodote raconte toujours avec simplicité et exactitude, non seulement les faits dont il a pu par lui-même reconnaître la vérité, mais aussi ceux qui lui ont été communiqués dans ses voyages. Souvent il s'abstient d'émettre son opinion; quelquefois il exprime seulement ses doutes. C'est donc à tort qu'on lui a donné l'épithète d'historien fabuleux, qu'il ne mérite nullement. Des voyageurs modernes ont confirmé un grand nombre de récits considérés anciennement comme mensongers, ou ont fait connaître les causes qui ont pu induire cet écrivain en erreur; et c'est ainsi que les fables mêmes, que son histoire renferme, sont un témoignage de son amour pour la vérité [1].

[1] L'Abbé Geinoz, Hérodote (Mém. de l'Acad. des Inscr. XIX. XXIII). *F. C. Dahlmann*, Hérodote, sa vie tirée de son ouvrage (dans ses Recherches historiques. t. II. P. I. Altona. 1823. 8. (en allem.). *C. G. L. Heyse*, Quæst. Herodot. P. I. de Herodoti vitâ et itineribus. Berolin. 1827. 8. *C. F. Baehr*, Dissert. de vitâ et script. Herodoti (dans le vol. IV de son éd.). *Böttticher*, de Διὸς Herodoteo, sive de Herodoti in componendis rerum monumentis pietate. Berol. 1830. 4. *C. Hoffmeister*, Point de vue moral et religieux sous lequel Hérodote considère la vie humaine. Essen. 1832. 8. (en allem.). *H. F. Jäger*,

Une vie d'Homère que nous avons sous le nom d'Hérodote est probablement l'ouvrage d'un grammairien moderne.

Le plus parfait des historiens grecs est *Thucydide*, Athénien, fils d'Olorus, né environ treize ans après Hérodote (471 avant J.-C.). Il appartenait à une des premières familles d'Athènes, alliée à celle des Pisistratides. Dans la huitième année de la guerre du Péloponèse, ayant été placé à la tête d'un corps de troupes, il échoua dans une entreprise qui lui avait été confiée,

Disputatt. Herodoteæ Goetting. 1828. 8. *C. L. Struve*, de dialecto Herodoti, specimen I-III. Regiom. 1828-30. 8. *C. F. Stadelmann*, de Herodoto ejusque dialecto. P. I-III. Dessav. 1832-34. 4. *C. A. Boettiger*, Prolus. I. II. de Herodoto ad carm. epici indolem propius accedente. Vim. 1792-93. 4. — *Schweighœuser*, Lexicon Herodoteum Argent. 1824. 2 vol. 8. — *E. Rennel*, Système géographique d'Hérodote. Lond. 1800. 4. (en anglais). *J. B. Gail*, Géographie d'Hérodote. Paris. 1823. 2 vol. 8. *Le même*, Atlas : Cartes relatives à la Géographie d'Hérodote, Thucyd., etc. Paris. 1825. 4. *B. G. Niebuhr*, sur la Géographie d'Hérod. (Mém. de l'Acad. des Sciences de Berlin. 1812-1813.) (en allem.). *G. G. Bredow*, Specimina geographiæ et Uranologiæ Herodot. Helmstadt. 1804. 4. *Her. Schlichthorst*, Geogr. Africæ Herodotea. Goett. 1788. 8. *J. Doenniges*, Comment. de Geogr. Herodoti. Berolini. 1836. 8. — *Volney*, Chronologie d'Hérodote. Paris. 1808-1809. 2 vol. 8. *F. Creuzer*, Comment. Herodoteæ, t. I. Lips. 1819. 8. — Éditions : Dabord en latin par *Laur. Valla*. Venet. 1474. fol. texte grec : ed pr. *Aldus*, Venet. 1505. fol. *G. Jungermann*. Francf. 1608. fol. *Pet. Wesseling*, cum notis Valckenarii suisque. Amst. 1763. f. *A. D. Borheck*. Lemgov. 1808. 3 vol. cum apparatu ad Herodot. intellig. ib. 1800. 5 vol. 8. *J. Schweighœuser*. Argent. 1816. 6 vol. 8. *Th. Gaisford*. Oxon. 1824-26. 4 vol. 8. ed. 2. Oxon. 1834. *J. C. F. Bähr*. Lips. 1830-35. 4 vol. 8. *C. Struve*, rec. et comment. inst. Goth. 1834. 8. *A. Negris* (avec prolégomènes et notes en grec moderne. Edimburg. 1833. 2 vol. 8. — Hérodote traduit en français par *J. H. Larcher*, éd. 2. Paris. 1802. 9 vol. 8 et 4. recommandable par son commentaire historique et critique.

et fut puni de ce revers par l'exil. Pendant les vingt années qu'il passa dans l'exil, il rassembla des matériaux pour une histoire de la guerre du Péloponèse, et n'épargna ni soins, ni dépenses pour connaître non seulement les causes qui produisirent cette guerre, mais encore les intérêts particuliers qui la prolongèrent. Il se rendit chez les différentes nations ennemies, consulta partout les chefs de l'administration, les généraux, les soldats, après avoir été témoin lui-même de la plupart des événemens qu'il avait à décrire. Son histoire comprend les vingt et une premières années de cette guerre; elle se ressent de son amour extrême pour la vérité et de son penchant à la réflexion. Ce sont les mémoires d'un militaire qui, tout à la fois homme d'état et philosophe, a mêlé dans ses écrits et dans ses harangues, les principes de philosophie puisés à l'école d'Anaxagore et les leçons d'éloquence qu'il tenait de l'orateur Antiphon. Thucydide est le premier historien qui ait inséré dans ses récits des harangues travaillées avec soin. Elles donnent à sa narration une forme dramatique et coupent agréablement la monotonie que sa division par *saisons* et la multiplicité des opérations militaires y jetteraient sans cela. Ses réflexions sont souvent profondes, toujours justes; son style est énergique, concis et par là même quelquefois obscur. Son ouvrage écrit en dialecte attique est regardé comme le *canon* ou la perfection de l'atticisme. On remarque que le huitième livre n'est pas aussi achevé que les autres; il paraît que l'auteur n'y a pas mis la dernière main [1].

[1] *H. G. Krüger*, sur la vie de Thucydide, etc. Berlin. 1833. 4. (en allem.). *Dahlmann*, Recherches, etc. I, 95 suiv. II, 214. suiv. (en allem.), parallèle entre Hérodote et Thucydide. *F. Roth*, sur Thu-

Xénophon[1] d'Athènes (vers l'an 445 avant J.-C.), fils de Gryllus, et surnommé l'*abeille attique*, célèbre comme philosophe, comme militaire et comme homme d'État, fut exilé de sa patrie sous prétexte de son dévouement au parti dorien. Les Lacédémoniens lui ayant donné des terres en Élide, il y passa le reste de ses jours dans sa maison de campagne de Scillonte, près d'Olympie, où il composa divers ouvrages philosophiques, politiques et historiques. Dans ces derniers, qui seuls nous occupent pour le moment, on aperçoit à chaque page les sentimens religieux dont son âme était

cydide et Tacite, etc. Munich. 1813. 4. (all.). *D. Wyttenbach*, Præf. ad select. princip. historic. p. XI. Amst. 1794. 8. *F. Kortüm*, Fragmens d'une introduction à l'étude de Thucydide (dans son ouvrage pour servir à l'histoire des constitutions grecques. Heidelb. 1821. 8. (en allem.). *F. L. Abresch*, Dilucidatt. Thucydideæ. Traj. ad Rh. 1753. 8. Auctarium (avec ses animad. ad Æschyl). Zwol. 1763. 8. *T. F. Benedict*, Comment. in Thucyd. Lips. 1815. 8. *H. W. Blume*, Animadv. ad Popponis de locis quib. Thucyd. judicia, etc. Strals. 1825. 4. *F. Goeller*, De situ et origine Syracusarum, etc. Lips. 1818. 8. *Idem*, Specimen nov. ed. hist. Thucyd. Colon. Agrip. 1834. 8. (Progr). *Dobræi*, Adversaria ed. *Scholefield*. Cantabrig. 1831. 8. t. I. p. 44. sqq. — Éditions : Ed. pr. *Aldus*. Venet. 1502. fol. Scholia ap. eumd. ib. 1503. f. *Henr. Stephanus*. Paris. 1564. f. *J. Wasse* et *C. A. Duker*. Amst. 1731. fol. réimprimée plusieurs fois p. ex. par *C. D. Beck*, avec de nouv. obss. et un glossaire. Lips. 1804. 2 vol. 8. *J. B. Gail*, avec la traduction fr. Paris. 1807. ed. 2. ib. 1814. suiv. 8 vol. 8. *C. F. F. Haacke*. Lips. 1820. 2 vol. 8. *E. Fr. Poppo*. Lips. 1821-35. vol. I-IX. 8. *I. Bekker*. Berol. 1821. 3 vol. 8. *F. Goeller*. Lips. 1826. 2 vol. 8. ed. 2. ibid. 1836. *Am. Firmin Didot*, grec-français. Paris. 1833. 4 vol. 8.

[1] *J. B. Gail*, la vie de Xénophon. Paris. 1795. 2 vol. 8. *G. F. Creuzer*, De Xenophonte historico P. I. Lips. 1799. 8. *C. G. Krüger*, de Xenoph. vitâ quæst. critt. Halæ. 1822. 8. *F. Delbrück*, Xénophon, etc. Bonn. 1829. 8. (en allem.). *F. W. Sturz*, Lexicon Xenophonteum. Lips. 1801-4. 4 vol. 8.

pénétrée, les principes de justice et de morale qu'il avait puisés à l'école de Socrate, et toutes les vertus dont il était orné. Son style est simple, noble, élégant et plein de grâce, sans être vigoureux ni sublime. Ses ouvrages historiques sont les suivans :

1° *L'Histoire Grecque* (Ἑλληνικά) en sept livres. C'est une continuation de l'ouvrage de Thucydide jusqu'à la bataille de Mantinée. Xénophon n'imite pas la manière de Thucydide ; celle d'Hérodote convenait mieux à son caractère et avait plus d'analogie avec le genre d'éloquence d'Isocrate, dont il avait fréquenté les leçons. Du reste son ouvrage ressemble plus à des mémoires qu'à une histoire [1].

2° L'*Anabase* ou l'*Expédition de Cyrus le jeune* contre son frère Artaxerce, et la *Retraite des dix mille Grecs.* Xénophon eut une grande part à cet événement glorieux, qu'il raconte d'une manière très-intéressante et avec la plus grande modestie. Cet ouvrage est un des plus précieux et le plus ancien monument de l'art militaire [2].

3° La *Cyropédie*, en huit livres. C'est moins une histoire qu'un roman historique et politique dans lequel l'auteur veut donner dans la personne de Cyrus le

[1] Sur les Helléniques de Xénoph. *Niebuhr*, dans le Musée du Rhin. III. p. 194. suiv. 1827. (en allem.). *G. R. Süvers*, Comment. historicæ de Xen. hellenicis. P. I. Berol. 1833. 8. — Éditions : Ed. pr. *Aldus*, (cum Thucyd. sch.). Venet. 1503. fol. *S. F. N. Morus*, Lips. 1778. 8. *Lud. Dindorf.* Lips. 1824. 8.

[2] *C. G. Krüger*, de authentiâ et integritate Anabas. Xenoph. Halæ. 1824. 8. — Éditions : *J. C. Zeune.* Lips. 1785. 8. *A. Lion.* Goett. 1822-23. 2 vol. 8. *Fr. Jacobs.* Lips. 1825. 8. *F. A. Bornemann.* Lips. 1825. 8. *C. G. Krüger.* Hal. 1826. 8. *E. Poppo.* Lips. 1827. 8.

modèle d'un prince accompli, d'après les idées de l'école de Socrate [1].

4° L'*éloge d'Agésilas*, qui ne paraît pas être l'ouvrage de Xénophon, mais d'un sophiste assez ancien, qui a suivi et compilé l'histoire grecque de cet auteur [2].

Les autres historiens grecs de cette époque ne nous sont connus que par des fragmens ou par les jugemens qu'en portent les écrivains des temps postérieurs. Deux ouvrages dont nous ne saurions trop regretter la perte, sont l'*Histoire de la Perse* et celle de *l'Inde* par *Ctésias* de Cnide, contemporain de Xénophon. Cet historien fut médecin du roi Artaxerce et fit un long séjour à la cour de Suse. Il composa son histoire de la Perse d'après des documens déposés dans les archives de l'empire, et il fut à même de recueillir des renseignemens sur l'Inde de la bouche d'Indiens, qui venaient en Perse, ou de voyageurs persans qui avaient visité l'Inde. Photius nous en a conservé un extrait [3].

A commencer d'ici le ton de rhéteur s'introduisit

[1] *L'abbé Fraguier*, Dissertat. sur la Cyropéd. de Xén. (Mém. de l'Acad. des Insc. vol. II.) *Sainte-Croix*, Obs. sur la Cyropéd. de Xén. ibid. vol. XLI. *D. Schulz*, de Cyr. epilogo Xenophonti abjudicando. Hal. 1806. 8. *F. A. Bornemann*, l'épilogue de la Cyrop. de Xén. défendu contre les doutes de Schulz et autres. Leips. 1819. 8. (all.). *F. A. Bornemann*, de gemina Xen. Cyr. recensione 2 Partt. Nivemont. 1814. 8. — Éditions : *Th. Hutchinson.* Oxon. 1727. réimprimé souvent. *J. C. Zeune.* Lips. 1780. 8. *E. Poppo.* Lips. 1821. 8. *L. Dindorf.* éd. 2. Lips. 1826. 8. *F. A. Bornemann.* Lips. 1828. 8.

[2] Éd. : *L. Dindorf*, Agesilaus et convivium. Lips. 1823. 8.

[3] *A. Lion*, Ctesiæ Cnidii, quæ supersunt. cet. Goetting. 1823. 8. *J. C. F. Baehr*, Ctesiæ Cnidii quæ supersunt fragm. colleg. textum ad codd. mss. recognov., prolegom. et perpet. annotat. instr. etc. Francof. 1824. 8. *H. C. M. Rettig*, Ctesiæ Cnidii vita cum Appendice de libris, quos Ctesias composuisse fertur. Hannov. 1827. 8.

dans la narration historique. Un des premiers qui l'y apportèrent paraît avoir été *Philiste* de Syracuse, né l'an 431 av. J.-C., parent et ministre de Denys l'Ancien. Il publia une histoire ancienne de la Sicile et la vie des deux Denys. Denys d'Halicarnasse loue en général son style [1].

Théopompe de Chios, né environ 360 ans avant J.-C., élève d'Isocrate, est regardé comme le meilleur historien grec après Hérodote, Thucydide et Xénophon. Il donna une suite de l'ouvrage de Thucydide et une histoire de Philippe de Macédoine. On l'accuse de n'avoir pas été exempt d'aigreur et d'une certaine témérité dans ses jugemens [2].

Éphore de Cumes, également disciple d'Isocrate, a été le premier et le seul qui ait imaginé d'écrire une *Histoire universelle ;* elle fut continuée par Diyllus d'Athènes et Psaon de Platée. Il écrivit aussi un ouvrage en deux livres, sur *les inventions* (περὶ εὑρημάτων) [3].

Quelques auteurs d'ouvrages appartenant au domaine de l'histoire, tels que *Dioscoride,* autre disciple d'Isocrate, *Neanthès* de Cyzique, *Nymphodore* [4] de Syra-

[1] *Sévin,* Recherches sur la vie et les écrits de Philistus. (Mém. de l'acad. des Insc. t. XIII.) *F. Goeller,* De Philisti vitâ et scriptis et historiarum fragm. p. 101-176. dans son ouvrage cité de Situ et orig. Syrac.

[2] *A. J. E. Pflugk,* de Theopompi vitâ et scriptis. Berol. 1827. 8. *R. H. Eyzsonius Wichers,* Theop. fragm. colleg. de vita comment. Lugd. Bat. 1829. 8. *F. Koch,* Prolegomena ad Theopomp. Ch. Sedini. 1803. 4. *G. Frommel,* de Theop. Chii epitome Herodoteâ, dans les Meletemata de *Creuzer.* P. III. p. 135.

[3] *M. Marx,* Ephori Cumæi fragm. Carolinuhæ 1815. 8. Additamenta, dans les Miscellan. critic. de *Friedemann* et *Seebode* vol. II. 754. sqq.

[4] *J. F. Ebert,* De Nymphodoro etc. dans ses Comment. de Siciliæ geogr., historiâ, etc. vol. I. P. I. Regiom. 1830. 8.

cuse, *Céphalon* de Gergithe, ne nous sont connus que par les citations des Anciens.

Nous plaçons à la suite des historiens de cette période, les auteurs qui ont écrit sur l'histoire et les antiquités d'Athènes. Leurs ouvrages sont cités sous la dénomination commune d'*Atthides* (Ἀτθίδες, d'Atthis, fille de Cranaüs, roi d'Athènes; ce mot, qui dans une acception plus générale, désigne *une femme habitant l'Attique*, appliqué à cette sorte d'ouvrages indique une *dissertation sur* l'*Attique*) et c'est le titre qu'au moins quelques-uns d'entre eux ont effectivement porté. Un des plus anciens auteurs de ce genre d'histoire est l'Athénien *Amelesagoras*. *Clitodème* qui vécut du temps de l'expédition des Athéniens en Sicile, outre une *Atthis*, composée au moins de douze livres, avait laissé plusieurs autres ouvrages; *Phanodème* qui était probablement originaire d'Athènes, ou selon d'autres de l'île d'Icus, vivait à une époque incertaine. Il composa également une *Atthis* et un ouvrage sur les antiquités d'Icus (Ἰκιακά). De tous ces écrits il ne reste que de légers fragmens. Quelques autres atthidographes appartiennent à la période suivante [1].

SECTION XIX.

GÉOGRAPHIE [2].

L'histoire et la géographie sont inséparables; une de ces sciences ne peut faire des progrès sans que l'autre n'en ressente les effets. La perte de l'ouvrage historico-

[1] *Chr. G. Lenz* et *C. G. Siebelis*, Phanodemi, Clitodemi fragm. Lips. 1812. 8.

[2] *C. Cellarius*, Notitia orbis antiqui. Cantab. 1703. 2 vol. 4. *D'Anville*, Géographie anc. Paris. 1782. 3 vol. 12. *P. F. J. Gosselin*,

géographique d'Hécatée ne nous permet pas d'apprécier ce que la géographie lui doit; quant à Hérodote, nous sommes forcés de reconnaître qu'il a rendu les plus grands services à la partie historique de cette science, mais le manque de connaissances mathématiques et astronomiques l'a empêché de bien mériter également des autres parties [1]. Avec lui la géographie quitta le champ de la mythologie [2], où elle avait long-temps emprunté ses formes à des traditions poétiques.

Le souvenir de quelques voyages de découvertes faits dans cette période nous a été conservé dans des espèces de notices succintes, qu'on appelle *Périples* (περίπλους). *Hannon*, amiral carthaginois (entre 600 et 500 avant J.-C.) avait été envoyé avec une flotte pour visiter les côtes occidentales de l'Afrique. De retour dans sa patrie, il déposa aux archives un rapport officiel de son voyage, le sénat en fit faire un extrait en forme d'inscription, qu'on plaça dans le

Géogr. des Grecs. Par. 1790. 4. Recherches sur la géogr. des anciens. Paris. 1797-1813. 4 vol. 4. *C. Mannert*, Géograph. des Grecs et des Rom. éd. 2. Nuremb. 1799-1829. 10 vol. 8. non achevé (en all.). *Malte-Brun*, Précis de géogr. Paris, 1811. 6. vol. 8. nouv. éd. revue par J. J. Huot, Paris. vol. I-XI. 1831-36. Le vol. 1. a rapport à notre sujet. *F. A. Ukert*, Géogr. des Grecs et des Rom. etc. Weimar. 1816-31. 4 vol. 8. (en all.). *F. C. H. Kruse*, Hellade ou exposé géographique de l'ancienne Grèce et de ses colonies, dans lequel on a eu constamment égard aux découvertes modernes. Lips. 1825. suiv. jusqu'ici 3 vol. 8. (en all.).

[1] Voyez plus haut à l'art. Hérodote.

[2] *C. T. G. Schoenemann*, Comment. de geogr. Homeri Goett. 1787. 4. *Idem*, de geogr. Argonaut. Goetting. 1788. 4. *A. Schlichthorst*, Geogr. Hom. Goet. 1787. 4. *A. G. Schlegel*, de Geogr. Homer. Hannov. 1788. 8. *C. H. G. Völcker*, sur la géographie d'Homère, etc. Hanov. 1830. 8. (en all.). *H. G. Brzoska*, de geogr. mythicâ Specimen I. Lips. 1831. 8.

temple de Saturne. Il nous en a été conservé une traduction en langue grecque [1].

Scylax, né dans l'île de Caryande, soit du temps de Darius Hystaspes, soit à l'époque de la guerre du Péloponèse, rassembla les itinéraires des voyageurs de son temps, et écrivit une relation de son voyage sur les côtes de la méditerranée [2].

Pythéas de Marseille, fit, vers la fin de cette période, des découvertes importantes dans un voyage par mer, qu'il entreprit pour visiter le nord de l'Europe. Ce fut le premier géographe muni de connaissances astronomiques. Il composa une *Description de l'Océan* et un *Périple*, dont Strabon et Pline nous ont conservé des fragmens et des extraits [3].

SECTION XX.

ÉLOQUENCE [4].

La constitution démocratique de la plupart des états

[1] Éditions : ed. pr. *Sig. Galenius.* Bas. 1533. 4. *Abr. Berkelius.* L. B. 1674. 12. *Manzi.* Rom. 1819. 4. *F. G. Kluge.* Berol. 1829. 8. il se trouve aussi dans le vol. I de *Hudson*, Geographiæ Vet. Script. gr. minores. Oxon. 1698-1712. 4 vol. 8. et dans le vol. I. de *J. F. Gail*, Geogr. gr. minores. Paris. 1826. 8.

[2] Sur Scylax et son ouvrage, *Bourgainville.* (Mém. de l'acad. des Inse. t. XXVII.) *Niebuhr.* (Mém. de l'acad. de Berlin. 1804-11.) *J. F. Gail*, sur le Périple de Scylax. Paris. 1825. 8. *Letronne*, obs. sur le Périple. Paris 1826. 4. — Éditions : *Is. Vossius.* Amst. 1639. 4. *R. H. Clausen.* Berol. 1831. 8. On trouve également le périp. de Scylax dans les collect. précitées d'*Hudson* et de *Gail.*

[3] *Bourgainville*, Éclaircissemens sur la vie et les écrits de Pythéas de Marseille. (Mém. de l'Acad. des Inse. t. XIX.) *A. A. Awedson*, Pytheæ Massil. fragm. etc. Upsalæ. 1824. 4. *M. Fuhr*, Dissert. de Pytheâ Massil. Darmstadt. 1835. 8.

[4] On peut consulter sur les Orateurs grecs et leurs écrits parmi les Anciens : *Denys-D'Halic. Plutarque* (Vies des X or. att.). *Cicéron*, *Quintilien*, etc., parmi les Modernes : *Dav. Ruhnken*,

de la Grèce favorisa puissamment les progrès de l'éloquence. C'est en Sicile qu'on fit les premiers essais de l'art de la rhétorique. Un Syracusain nommé *Corax* en donna les premières leçons, à peu près 500 ans avant J.-C.; mais ce fut à Athènes que l'éloquence parvint à sa perfection du temps de Périclès. Elle était devenue alors un des objets qui devaient nécessairement entrer dans l'éducation de tout homme aspirant à jouer un rôle dans la république. On distingua deux espèces d'orateurs, ceux qui consacraient leur éloquence à éclairer le peuple dans ses assemblées ou à défendre les intérêts des particuliers, et ceux qui, cultivant la rhétorique par un sordide intérêt ou par une vaine ostentation, déclamaient en public sur la nature du gouvernement ou des lois, sur les mœurs, les sciences et les arts, des discours superbes dans lesquels les pensées étaient offusquées par le langage. Corax consigna les principes d'un art qu'il avait inventé, dans un ouvrage regardé généralement comme perdu, mais

Historia crit. orator. gr., dans son éd. de Rutilius Lupus. L. B. 1768. 8. réimprimé à Leipsic. 1831. 8. *Belin de Ballu*, histoire critique de l'éloquence chez les Grecs. Paris. 1813. 2 vol. 8. *Hardion*, Dissertations sur l'origine et les progrès de la rhétorique en Grèce. (Mém. de l'acad. des Insc.). *J. C. F. Manso*, sur la formation de la rhétorique chez les Grecs. (dans ses dissertations mél. etc. Breslau. 1821. 8.)(en allem.). *J. Geel*, Historia crit. sophistarum, qui Socratis ætate Athenis floruerunt. In : Nov. actis lit. societ. Rheno-Traject. 1823. vol. II. *L. Spengel*, Artium scriptores ab initiis usque ad editos Aristotelis de rhetorica libros. Stutgard. 1828. 8. *A. Westermann*, Histoire de l'éloquence en Grèce et à Rome. t. I. Leips. 1833. 8.(all.)—Principales collections des Orat. Grecs : *H. Stephanus*, Orator. vet. oratt. 1575. fol. *Ap. Wechel*, (*J. Gruterus.*) Orator. græcor. præstantiss. oratt. Hannov. 1619. 8. *J. J. Reiske*, Oratores græci. Lips. 1770-75. 12 vol. 8. *Im. Bekker*, Orator. attici. Oxon. 1822. 7 vol. 8. Berol. 1823-24. 5 vol. 8.

qui peut être existe parmi les œuvres d'Aristote [1]. Il eut deux disciples, *Tisias* et *Empédocle* de Tarente; le dernier instruisit Gorgias.

Gorgias de Leontium en Sicile, ayant été député par sa ville natale pour implorer l'assistance des Athéniens, ceux-ci furent tellement éblouis par son éloquence qu'ils le forcèrent à s'établir parmi eux et s'empressèrent de prendre chez lui des leçons de rhétorique. Malgré l'enthousiasme que Gorgias excita en Grèce, si nous devions en juger d'après les deux discours qui nous en restent, il ne fut qu'un écrivain froid chez lequel la magnificence des expressions cachait souvent la stérilité des idées. Mais ces deux discours qui sont un *Éloge* d'*Hélène* et une *Apologie de Palamède*, paraissent porter faussement son nom [2]. On dit qu'il vécut au delà de cent ans. Le seul disciple de Gorgias à Athènes, qui acquit une certaine réputation, fut *Alcidamas* d'Élée, sous le nom duquel il nous reste deux discours. Avec Alcidamas finit l'*école sicilienne*.

Lorsque dans la période suivante les grammairiens d'Alexandrie rédigèrent le canon des auteurs classiques, ils y comprirent *dix orateurs attiques* [3]. Pour

[1] *Garnier*, Mém. sur l'art oratoire de Corax. (Mém. de l'Institut de France, classe d'histoire. vol. II. p. 44.)

[2] *C. Schönborn*, de authentiâ declamationum, quæ Gorgiæ Leont. nomine exstant. Vratisl. 1826. 4. *H. E. Foss*, de Gorgiâ Leont. inest Aristotelis de Gorg. liber. Halæ. 1828. 8. Les discours de Gorgias se trouvent au vol. V de la collect. de Bekker. p. 679-684. ceux d'Alcidamas. ibid. p. 667-673.

[3] Il n'est pas suffisamment démontré que ce canon des dix orateurs ait été fixé par Aristophane et Aristarque. Voy. *A. Westermann*, Histoire de l'éloquence en Grèce et à Rome t. I. § 40. Not. 1. mais on ne doit pas inférer de là que les grammairiens d'Alexandrie n'aient rien statué à cet égard.

nous conformer à l'usage, nous en parlerons dans l'ordre accoutumé.

Antiphon, de Rhamnus [1] en Attique, né dans l'année 479 avant J.-C., fut le premier qui composa des discours à prix d'argent pour les démagogues et les accusés devant les tribunaux. Si les anciens le nomment l'inventeur de la rhétorique, il faut l'entendre dans ce sens, que le premier il en appliqua les principes à l'éloquence judiciaire et politique. Cet orateur compta Thucydide parmi ses nombreux disciples. Dans la guerre du Péloponèse, il se distingua à la tête des armées de la république. Il eut la principale part à la révolution qui établit à Athènes le gouvernement des quatre cents, dont il fut membre. Après la chute de ce gouvernement, il fut accusé de trahison et condamné à mort. Les données varient sur le nombre de ses discours; déjà dans l'antiquité on contestait l'authenticité de plusieurs, qui portaient son nom. Il nous en reste quinze, dont trois sont véritablement de lui; leur principal mérite consiste dans l'invention qui prouve un grand talent de persuader et de toucher. On cite aussi de lui une *Rhétorique* (τέχνη ῥητορική).

Andocide d'Athènes (468 av. J.-C.), contemporain de Socrate commanda la flotte athénienne dans la guerre entre les Corinthiens et les Corcyréens. Sa turbulence le fit condamner plusieurs fois à l'exil, où enfin il mourut. Il paraît n'avoir employé son talent oratoire que pour ses propres affaires. Les quatre discours qui nous sont parvenus sous son nom, et qui se recom-

[1] *P. Spaan*, Dissertatio de Antiphonte. (præsid. Ruhnken.) L. B. 1765. 4. — Éditions: avec Andocide et Isée. Hannov. ap. Wechel. 1619. 8. dans la collect. de *Reiske*, vol. VII. dans celle de *Bekker*, vol. I. p. 1-69.

mandent par la simplicité du langage, sont de la plus haute importance pour l'histoire de la Grèce [1].

Lysias, d'Athènes, né l'an 459 av. J.-C., fut, à l'âge de quinze ans, un des fondateurs de la colonie de Thurium, et eut part au gouvernement de cette ville jusqu'à l'âge de plus de quarante ans. Exilé alors comme partisan d'Athènes, il revint dans sa ville natale, d'où il fut encore obligé de se sauver lors de la tyrannie des Trente; il se retira alors à Mégare. Enfin il s'associa à Thrasybule pour la délivrance de sa patrie et termina ses jours à Athènes. Photius parle de deux cent trente-trois harangues de Lysias et les reconnaît comme authentiques. Il n'en reste que trente-quatre, qui sont toutes du genre judiciaire. On révoque en doute l'authenticité de son éloge funèbre des guerriers morts en secourant les Corinthiens. Lysias aurait été un orateur accompli, s'il avait eu la force de Démosthène. Son style est clair, pur et élégant, sans être surchargé d'ornemens [2].

Isocrate d'Athènes, disciple de Gorgias, naquit l'an 436 av. J.-C. La nature ne lui ayant donné ni

[1] *J. G. Hauptmann*, de Andocide orator. attico, dans le vol. VIII des Oratt. de Reiske. *J. O. Sluiter*, Lectt. Andocideæ L. B. 1804. 8. iterum cum annotationib. edidit. *C. Schiller*. Lips. 1834. 8. — Editions : Dans les collect. de Reiske, vol. IV; de Bekker, vol. I. p. 85-146. *C. Schiller*, Andocidis orationes quatuor. acced. analecta ad Lysiæ Oratt. Lips. 1835. 8. *A. G. Becker*, Andocide traduit et expliqué. Leips. 1832. 8. (en allem.). On y trouve p. 3-56. une dissert. sur la vie, les écrits, etc., de l'orateur.

[2] Éditions : *Aldus*, Venet. 1513. f. *Jo. Taylor.* Lond. 1739. 4. *A. Auger.* Paris. 1783. 2 vol. 8. *F. Alter*, Vienn. 1785. 8. *C. Foertsch.* Lips. 1829. 8. Dans les collect. de Reiske, vol. V. VI. de *Bekker*, vol. I. p. 161-410. *J. H. Bremi*, Lysiæ et Aeschinis Oratt. selectæ. Goth. 1826. 8. *E. Haenisch*, Lysiæ amatorius. Lips. 1827. 8.

assez de hardiesse ni l'organe nécessaire pour paraître devant les assemblée populaires, il fonda une école de rhétorique et enseigna son art avec un brillant succès; ce fut là que se formèrent les plus grands orateurs de la Grèce, Isée, Lycurgue, Hypéride, Démosthène. Après la bataille de Chéronée, ne voulant pas survivre à l'indépendance de son pays, il se laissa mourir d'inanition, dans la 98e année de son âge. Si ses ouvrages ne sont pas toujours écrits avec force et chaleur, ils se distinguent au moins par l'importance des sujets qui y sont traités, par des périodes arrondies et par une diction simple, toujours harmonieuse et éminemment attique. On a reproché à cet écrivain d'avoir mis un soin trop minutieux à châtier ses productions. Parmi les discours d'Isocrate, on assigne généralement le premier rang à celui qui est intitulé *Panégyrique* ou éloge d'Athènes. On prétend qu'il a poli ou retouché ce discours pendant dix ou quinze ans. Outre que c'est un chef-d'œuvre de composition, il présente encore l'avantage de pouvoir servir d'introduction à tous les autres écrits d'Isocrate. Nous avons de lui vingt autres discours entre lesquels le *Panathénaïque* ne le cède guère au précédent pour le mérite littéraire. Les Anciens citent aussi de lui une *Rhétorique* [1].

[1] Une biographie d'Isocrate a été publiée pour la première fois par *A. Mustoxides* (Sylloge anecdot. Venet. 1817. 8). *G. B. Schirach*, de vitâ et genere scribendi Isocratis. Halæ. 1765. 4. *P. J. Leloup*, Comment. de Isocrate. Aquisgrani. 1823. 8. Comment. II. Mogunt. 1825. *J. G. Strang*, Remarques crit. sur les discours d'Isocrate. Cologne. 1831. 8. (en allem.). *A. Pauly*, Comment. Isocrateæ. Heilbr. 1828. 4. L'abbé *Vatry*, Recherches sur les ouvrages d'Isocrate, que nous n'avons plus. (Mém. de l'Acad. des Insc. t. XIII). — Éditions : ed. pr. *D. Chalcondylas*. Mediol. 1493. f. *H. Wolfius*. Basil. 1551. 8. *G. Beattie*. Lond. 1799. 2 vol. 8. *A. Auger*, Paris, 1782.

Isée, natif de Chalcis, à ce qu'il paraît, mais habitant d'Athènes, fut disciple de Lysias et d'Isocrate et un des maîtres de Démosthène. Les onze discours qui nous restent des cinquante qu'Isée avait composés sont tous des actions judiciaires et ont rapport à des affaires de succession. Son style a la finesse, l'élégance et la force de celui de Lysias, sans en avoir la simplicité[1].

Eschine, d'Athènes, né en 393 av. J.-C., est surnommé le *Rhéteur* pour le distinguer du philosophe du même nom. Quelques-uns en font un disciple de Platon et d'Isocrate, d'autres, avec plus de raison peut-être, le regardent comme un *autodidacte,* uniquement redevable de son avancement à ses heureuses dispositions naturelles. Après avoir été d'abord acteur tragique et ensuite scribe public, il devint le plus illustre des orateurs grecs après Démosthène, dont il fut l'antagoniste déclaré. Quoique né dans une condition obscure, Eschine sut se procurer par ses talens une

2 vol. 8. *G. Lange,* Hal. 1803. 8. *D. Coray.* Paris. 1807. 2 vol. 8. Dans la collect. de *Bekker,* vol. II. — Séparément : *S. F. N. Morus,* Panegyricus. Lips. 1766. 8. Nouv. édit. par *F. A. G. Spohn.* Lips. 1817. 8. et par *Baiter.* Lips. 1831. 8. *J. T. Bergman,* Areopagiticus. L. B. 1819. 8. *F. Bernhard,* orat. ad Demonicum. Lips. 1830. 8. *A. Mustoxides,* de Permutatione. Mediol. 1812. 8. *A. Mai,* ib. 1813. 8. *J. C. Orelli.* Tigur. 1814. 8. *P. J. Leloup,* de Pace Mognnt. 1826. 8. *Idem,* Evagoras. ibid. 1828. 8. *C. F. Matthæi,* Epistolæ. Mosquæ. 1776. 8.

[1] *J. A. Liebmann,* de Isæi vitâ et scriptis. Halæ. 1831. 8. — Éditions : *G. F. Schoemann.* Isæi Oratt. XII cum fragm. Gryphisw. 1831. 8. Dans les collect. de *Reiske,* vol. VII. de *Bekker,* vol. III. p. 3-144. — Séparément : *A. Mai,* de Hereditate Cleonymi, complété d'après un manuscrit de Milan. Mediol. 1815. 8. Le discours de Hereditate Meneclis, publié pour la première fois par *Th. Tyrwhitt.* Lond. 1785. 8. en dernier lieu par *J. C. Orelli,* à la suite d'Isocrate de Permutatione. Turici. 1814. 8.

grande influence dans les affaires politiques. On le soupçonna de s'être laissé corrompre par Philippe. Ayant succombé dans un fameux procès qu'il avait intenté contre Démosthène, et ne pouvant payer l'amende déterminée par la loi, il se retira à Rhodes où il ouvrit une école de rhétorique; il mourut à Samos à l'âge de 75 ans. Nous n'avons de lui que trois harangues, et il ne paraît pas qu'il en ait composé davantage. La plus célèbre est le *plaidoyer* contre Ctésiphon, qui voulait faire décerner une couronne d'or à Démosthène. Douze lettres qu'on lui attribue sont apocryphes [1].

Lycurgue, d'Athènes, disciple de Platon et d'Isocrate, naquit en 408 av. J.-C. Bon citoyen, zélé patriote, administrateur intègre, il fut l'ami de Démosthène et comme lui l'ennemi irréconciliable de Philippe et d'Alexandre. Sa diction, un peu dure, porte l'empreinte de l'austérité de son caractère, elle n'est cependant pas dépourvue de toute élégance. Nous n'avons de lui qu'une seule harangue; c'est une *accusation contre Léocrate*. Il est probable que nous

[1] *C. F. Matthæi*, de Æschine oratore. Lips. 1770. 4. *L'abbé Vatry*, Recherches sur la vie et les ouvrages d'Eschine (Mém. de l'Acad. des Inscr. t. XIV). — Éditions : *Aldus*, cum Demosth. or. Venet. 1549. 8. *J. H. Bremi*, Æschinis opera. Turici. 1823-24. 2 vol. 8. *Idem*, Lys. et Æschin. Oratt. Selectæ. Goth. 1826. 8. Dans les collect. de *Reiske*, vol. III et IV, de *Bekker*, vol. III, p. 245-485. — Séparément : *E. C. F. Wunderlich*, orat. adversus Ctesiph., avec le discours de Demosth. pour la couronne. Goett. 1811. 8. *Imm. Bekker*. Hal. 1815. 8. Les lettres dans : *Orelli*, Collectio epist. græcar. Lips. vol. I. 1815. 8. — *A. Westermann*, Comment. de Æschin. Orat. adv. Ctesiph. Lips. 1834. 8. *P. H. Tydeman*, Dissert. in Orat. in Timarch. Lugd. Bat. 1822. — De falsâ legat. *A. G. Becker*, Analectes sur les orateurs att. chap. I. Quedl. 1835. 8. (en allem.).

possédons un fragment du compte qu'il rendit de son administration de la république peu de temps avant sa mort et que, d'après Plutarque, il fit graver sur une colonne. Cette inscription a été copiée par Fourmont à Athènes [1].

Démosthène, né à Pæanion en Attique, l'an 485 avant J.-C., était disciple de Platon et d'Isée. Lorsqu'il parla pour la première fois devant l'assemblée du peuple, sa voix faible, sa respiration entrecoupée, ses gestes peu gracieux et ses périodes mal ordonnées le firent couvrir de huées; mais un long exercice et des efforts extraordinaires le corrigèrent de ces défauts, à tel point qu'il devint le plus grand des orateurs grecs et acquit par la force de son génie la plus grande influence dans le gouvernement de la république. L'époque de son plus grand lustre est celle qui précède immédiatement le temps où Philippe de Macédoine anéantit l'indépendance de la Grèce. Ce prince, qui le regardait comme son plus grand ennemi, échoua dans toutes les tentatives qu'il fit pour le corrompre. Le caractère public de Démosthène n'est pourtant pas sans tache. Comme militaire, il montra peu de courage, comme ambassadeur auprès de Philippe, peu de dignité et de présence d'esprit. Il fut aussi convaincu d'avoir accepté de l'or pour soutenir

[1] *G. Arm. Blume,* Narratio de Lycurgo Oratore. Postam. 1834. 4 *A. F. Nissen,* Dissert. de Lycurgi oratoris vitâ et rebus gestis Kiliæ. 1834. — Éditions : *J. Taylor.* Cantabr. 1743. 8. *A. G. Becker.* Magdib. 1821. 8. *C. F. Heinrich.* Bonn. 1821. 8. *G. Pinzger.* Lips. 1824. 8. *D. Coray.* Paris. 1826. 8. *G. A. Blume.* Sundiæ. 1828. 8. *J. G. Baiterus* et *H. Sauppius,* Lycurgi or. att. reliq. Turici. 1834. 8. *Ed. Maetzner,* Berolin. 1835. 8. Dans les collect. de *Reiske,* vol. IV, de *Bekker,* vol. III, p. 195-242. — Sur l'inscription voy. *A. Boeckh,* Économie politique d'Athènes, t. II. p. 243. (en allem.).

BIBLIOTHECA

ce qu'il regardait comme la bonne cause. Après la mort de Philippe, Démosthène fut persécuté par Alexandre et par Antipater son ministre; exilé d'Athènes à plusieurs reprises, poursuivi par les satellites d'Antipater, il termina sa vie par le poison [1].

Le mouvement, la force, la clarté, la dignité et l'élégance, tels sont les caractères distinctifs du talent oratoire de Démosthène. L'ironie et le sarcasme, dont on lui a reproché l'emploi, doivent être mis sur le compte de la nation et des circonstances au milieu desquelles il vivait; ses expressions acerbes contre Philippe ont leur source dans son patriotisme ardent. Il existe de Démosthène soixante et un discours, quelques lettres, qui ne paraissent pas être authentiques et soixante-cinq introductions et plans de discours, faits à l'avance (*προοίμια δημηγορικά*). Des discours, dix-sept appartiennent au genre délibératif, quarante-deux au genre judiciaire et deux au genre démonstratif. Ceux d'entre eux, qui méritent le plus d'être médités par les amateurs de la littérature et de l'éloquence grecques, sont dans la première classe : les quatre *Philippiques* et les trois *Olynthiennes;* dans la seconde classe, le discours contre *Leptine* ou sur *les immunités* (*περὶ τῶν ἀτελειῶν*), celui contre *Midias,* qui l'avait battu et surtout la célèbre harangue sur la

[1] *A. G. Becker*, Démosthène homme d'état et orateur. Halle. 1815-16. 2 vol. 8. *Le même*, Démosthène, citoyen, orateur et écrivain. P. I-II. (Notices littér. sur Dém. et ses ouvr.). Leips. 1830-34 8. (en all.). *Pistor*, de Demosth. ingenio et eloquent. Darmst. 1825. *J. Schaumann*, Proleg. ad Demosth. Primisl. 1829. 8. *A. Boullée*, Vie de Démosthène, avec des notices historiques et critiques, etc. Paris. 1834. 8. *J. H. Scholten*, de Demosth. eloquentiæ charactere Traj. ad Rh. 1835. 8. *A. Westermann*. Quæstionum Demosthenic. Part. I-III. Lips. 1830-34. 8.

couronne (περὶ τοῦ στεφάνου), le chef-d'œuvre de l'éloquence ancienne. D'autres discours concernant des petits procès ont aussi leur intérêt. L'art que possède Démosthène de donner à chaque objet la couleur qui lui convient, est cause qu'il ne cesse d'attacher. Les deux discours d'apparat (ἐπιτάφιος λόγος et ἐρωτικὸς λόγος) que nous avons rangés dans une troisième classe, ainsi que quelques autres, par exemple celui sur l'*Halonèse*, etc., ne sont pas de lui [1]. Il existe des scolies grecques

[1] Recherches spéciales sur l'authenticité, l'ordre chronol., etc., de quelques discours de Démosthène : *C. A. Rüdiger*, de canone Philippicarum Demosth. Friburg. 1820. 8. *Becker*, sur l'auteur du prétendu discours de Démosthène de Haloneso. (Archives, etc., de Seebode. Helmst. 1822. p. 84-97.)(en all.). *B. S. Weiske*, oratio de Haloneso Demosth., cui vulgo abjudicatur, vindicata. Lubin. 1808. 4. De Oratt. Olynth. ordine, etc., par *R. Rauchenstein*. Lips. 1821. 8. *A. Westermann*. Lips. 1830. 8. *F. G. T. Petrenz*, Part. I-II. Gumbinn. 1833-34. 4. *A. Boeckh*, sur l'époque de la composition du discours contre Midias (Mém. de l'Acad. de Berlin. 1818). (en allem.). *C. F. A. Schmidt*, De duabus oratt. in Aristogit. Demostheni vulgo adscriptis, à la suite de son éd. de Dinarque. Lips. 1826. 8. p. 106 suiv. *C. D. Beels*. Dissertatio inaug. in Demosthenis. orat. in Stephanum. Lugd. Bat. 1825. 8. *C. G. Gersdorf*, Synopsis repetitorum Demosthenis locor. Altenburg. 1833. 4. — Éditions : Ed. pr. *Aldus*. Venet. 1504. f. *Hieron. Wolfius*. Bas. 1549. f. *J. Taylor*. Cant. 1798. 3 vol. 4. *J. J. Reiske*. Orator. gr. vol. I et II. (Texte). vol. IX-XII. (Apparatus crit. et Indices.) nouv. édit. *G. H. Schæfer*. Lond. 1822-26. 4 vol. 8. *Idem*, Reiskii et alior. appar. crit. et exeget. alior. et suis annot. auct. Lond. 1824-27. 5 vol. 8. Indices in apparat. ad Demosth. confecit. *E. E. Seiler*. Lips. 1833. 8. *Imm. Bekker*, Orator. attici vol. IV. et V, p. 1-648. *A. Auger* et *J. Planche*, traduction française avec le texte grec en regard. Paris. 1819-20. 10 vol. 8. — *J. H. Bremi*, Demosth. Oratt. Select. sect. I. Goth. 1829. 8. — Séparément : Orat. in Leptinem. *F. A. Wolf*. Hal. 1789. 8. Oratt. Lept. et Arist. : *G. H. Grauert*. Bonn. 1827. 8. *J. H. Bremi*. Turici. 1831. 8. — In Midiam : *G. L. Spalding*. Berol. 1794. 8. *Ph. Buttmann*. Berol. 1823. 8. *M. H. E. Meier*. P. I. texte et scol. Hal. 1831. 8.

sur les discours de Démosthène et un commentaire sur ses Philippiques, attribué à *Ulpien* d'Antioche, contemporain de Constantin le Grand. Si ce commentaire est d'Ulpien, il a du moins été fortement interpolé plus tard [1].

Hypéride, d'Athènes, l'ami de Démosthène, devint son accusateur, lorsque celui-ci accepta l'or des émissaires du roi de Perse. On le croit l'auteur d'une harangue qui ordinairement, dans les éditions des discours de Démosthène, se trouve au n° 17 et a pour titre : περὶ τῶν πρὸς Ἀλέξανδρον συνθηκῶν, *sur les conventions avec Alexandre* [2].

Dinarque, de Corinthe, vécut à Athènes, où il jouit comme orateur d'une grande considération, après la mort d'Hypéride, vers l'an 320 av. J.-C. Son éloquence se rapproche beaucoup de celle d'Eschine. Nous avons de lui trois ou quatre discours, dont un contre Démosthène est surtout remarquable [3].

Tels sont les dix orateurs d'Athènes, auxquels nous ajouterons un onzième, *Démade*, d'Athènes, qui se

— De Coronâ : *T. C. Harless.* Altenb. 1814. 8. *T. C. F. Wunderlich.* Goett. 1811. (cur. Dissen.) 1826. 8. — Philipp. I. Olynth. I-III. de Pace : *C. A. Rüdiger.* ed. 2. Lips. 1829. 8. *J. T. Voemel.* Francof. 1829. 8. *Idem.* Philipp. II. ib. 1832. Hegesippi oratio de Haloneso. ibid. 1833. 8. — De Symmoriis. *H. Amersfoordt.* L. B. 1821. 8. — De Chersoneso et Philipp. III. : *C. H. Frotscher.* Lips. 1830. 8. — In Androt. : *C. H. Funkhänel.* Lips. 1832. 8.

[1] Ulpiani Comment. ed. pr. *Aldus.* Venet. 1503. f. Il a été souvent réimprimé avec Démosthène.

[2] *G. A. Blume*, de Hyperidis genere, etc., dans son édition de Lycurgue.

[3] *C. Wurm*, Comment. in Din. Oratt. Norimb. 1828. 8. *C. E. A. Schmidt.* Dinarchi Oratt. tres. Lips. 1826. 8. Dans les collect. de *Reiske*, vol. IV. de *Bekker*, vol. III, p. 147-186.

laissa corrompre par Philippe de Macédoine. Nous avons sous son nom le fragment d'un discours, qui paraît toutefois être sorti plus tard d'une école de Rhéteur [1].

Outre ces orateurs, dont il nous reste des ouvrages, il y eut dans le beau siècle de l'éloquence attique, un nombre assez considérable decitoyens exercés dans l'art de parler, qui, prenant part à l'administration publique, avaient l'habitude de méditer leurs discours et de les mettre par écrit ; mais leurs ouvrages étant perdus, nous croyons superflu de les citer ici.

SECTION XXI.

ÉPITRES.

Nous possédons un assez grand nombre de lettres attribuées à des hommes célèbres de cette période, tels que Anacharsis, Pythagore, Thémistocle, Socrate, Diogène, Hippocrate, etc. [2]. Quelques-unes de ces lettres sont peut-être authentiques, mais la plupart sont l'œuvre de Sophistes des siècles suivans, qui exerçaient leurs disciples, en leur faisant composer des lettres sous le nom de personnes connues et sur des matières données. Il en faut dire autant des cent qua-

[1] *J. G. Hauptmann*, Dissert. de Demade. Lips. 1768. 4. *H. Lhardy*, de Demade orat. atheniensi. Berol. 1834. 8. Dans *Reiske*, Oratt. vol. IV, *Bekker*, vol. III, p. 486-499.

[2] Epistolas variorum ed. *Aldus*. Venet. 1499. 2 vol. 4. Epist. græcanicæ, texte d'*Alde*, traduit en partie par *Cujas*. Aur. Allobr. 1606. f. *Leo Allatius*, Epist. Socratis et Socraticorum. Paris. 1637. 4. *J. C. Orelli*, Collect. Epist. græc. vol. I. (ep. Socratic. et Pythagoreor.) Lips. 1815. 8. *Idem*, Chionis Epist. (avec les fragm. de Memnon). Lips. 1816. 8.

rante-huit lettres attribuées à *Phalaris*, tyran d'Agrigente. Elles sont écrites en dialecte attique et non dans le dialecte dorique, dont se servaient les habitans de la Sicile. Cette circonstance porterait déjà à croire qu'elles sont supposées, si de nombreux anachronismes ne trahissaient encore le faussaire, qui est peut-être *Adrien*, sophiste du temps de Marc-Aurèle [1].

SECTION XXII.

PHILOSOPHIE [2].

LES SEPT SAGES. — ÉCOLES D'IONIE, D'ITALIE, D'ÉLÉE. — SOPHISTES.

La période que nous parcourons est la plus brillante époque de la philosophie grecque. Comme la poésie, elle prit naissance en Asie-mineure et dans la Grande-Grèce; elle ne fut même dans l'origine qu'une espèce

[1] *C. Boyle*, Epist. Phalarid. Oxon. 1695. 8. — *R. Bentley*, Dissertation sur les lettres de Phalaris, etc. éd. 2. Lond. 1697. 8. (en anglais). Traduite en latin dans le vol. II de l'édit. de Phalaris, par *J. D Lennep* et *L. C. Valckenaer*. Groening. 1777. 2 vol. 4.

[2] Ouvrages principaux sur l'histoire de la philosophie : *Brucker*, Histor. Crit. Philos. Lips. 1767. 6 vol. 4. *G. G. Fülleborn*, Matériaux pour servir à l'histoire de la philosophie. Zullichau. 1791-99. 12 cahiers. 8. (en allem.). *J. G. Buhle*, Manuel de l'histoire de la philosophie. Goetting. 1796-1804. 8 vol. 8. (en allem). *G. G. Tennemann*, Manuel de l'histoire de la philosophie. Leips. 1798-1819. 11 vol. 8. (inachevé). Nouv. édit. par *Améd. Wendt*. vol. I. Leips. 1829. 8. (en allem.). *Le même*, Précis de l'histoire de la philosophie. Leips. 1812. éd. 5 par *A. Wendt*. Leips. 1829. 8. traduit en français par *Victor Cousin*. Paris. 1829. 2 vol. 8. *G. T. Krug*, Histoire de la philosophie dans l'antiquité, surtout chez les Grecs et les Romains. éd. 2. Leips. 1827. 8. (en allem.). *H. Ritter*, Histoire de la philosophie, vol. I-IV. Hambourg. 1829-34. 8. (en allem.); (ils renferment la philosophie ancienne); traduit de l'allemand par *C. J. Tissot*. Paris. 1836. 4 vol. 8. *C. A. Brandis*, Histoire de la philosophie grecque et romaine. vol. I-II. Berlin. 1835. 8. (en allem.).

de poésie, qui s'appropriait les notions que lui avait fournies la religion naturelle; la cosmogonie et la théogonie furent les thèmes sur lesquels elle s'exerça de préférence. Mais bientôt elle se laissa conduire par la dialectique dans des sentiers tortueux où elle perdit la trace de la vérité. Socrate et ses disciples rentrèrent dans la bonne route; renonçant à des spéculations oiseuses et à des succès qui pouvaient flatter la vanité, ils enseignèrent une philosophie pratique et la morale. Ce n'est que vers la fin de cette période que la philosophie devint une véritable science : on inventa alors des systèmes, et la philosophie se divisa en plusieurs branches, à chacune desquelles on assigna ses limites.

Les *Sept Sages*, par lesquels on ouvre ordinairement l'histoire de la philosophie grecque, n'étaient ni des philosophes dans le sens que nous attachons à ce mot, ni même des écrivains; c'étaient des hommes distingués par leurs talens, mais surtout par leur expérience, par leurs vertus et par les services qu'ils avaient rendus à la patrie. Leurs sentences ou maximes sur la morale et la politique étaient respectées comme des oracles. L'histoire de ces sages est enveloppée de fables que repousse la saine critique. Il suffira d'indiquer ici leurs noms; ce sont : *Pittacus*, de Mytilène; *Solon*, d'Athènes; *Cléobule*, de Linde; *Périandre*, tyran de Corinthe, à la place duquel d'autres nomment *Myson*, de Chène; *Chilon*, de Lacédémone; *Bias*, de Priène et *Thalès*, de Milet [1].

[1] La collection la plus complète des sentences des sept sages est due à *J. C. Orelli*, Opuscula Græcor. veter. sententiosa et moralia. vol. I. Lips. 1819. 8. p. 138-199.

Thalès [1], né l'an 639 av. J.-C., jeta les fondemens de la philosophie des Grecs. Dans ses voyages, il trouva moyen de se faire initier aux mystères des prêtres d'Égypte ; à son retour, il communiqua à ses compatriotes les lumières qu'il y avait acquises sur la géométrie ainsi que sur l'astronomie, et causa un grand étonnement en prédisant une éclipse. Les disciples de Thalès constituent ce qu'on appelle l'*École d'Ionie* [2], la plus ancienne de toutes les sectes philosophiques en Grèce. Ces philosophes s'occupaient surtout de la formation de l'univers, de la nature des choses, de la géométrie et de l'astronomie. Aussi les anciens les désignèrent-ils par le nom de Φυσικοί les *Philosophes de la nature*. Ils adoptaient un élément fondamental, qu'ils regardaient comme le principe de toutes choses ; mais ils s'accordaient peu sur le choix de cet élément. Les uns, comme Thalès, préféraient l'eau, les autres l'air, d'autres un mélange de divers principes. Les plus célèbres parmi eux sont : *Anaximandre* [3] (né en 610 av. J.-C.), le premier qui ait professé publiquement la philosophie ; le premier aussi qui ait dressé des cartes géographiques générales et érigé un gno-

[1] Sur Thalès, outre plusieurs dissertations spéciales, par l'abbé de Canaye (Mém. de l'Acad. des Insc.), etc., voir *D. Tiedeman*, Les premiers philosophes de la Grèce. Leips. 1780. 8. (en allem.). *C. P. Fischer*, de hellenicæ philos. principiis atque decursu a Thalete usque ad Platonem. Tubing. 1836. 4.

[2] *H. Ritter*, Histoire de la philosophie ionique. Berlin. 1821 8. en allem.) *C. A. Braudis*, Remarques sur la succession des Physiologistes de l'École d'Ionie, etc. (Musée du Rhin. 1829.)(en allem.).

[3] *Fr. Schleiermacher*, sur Anaximandre. (Mém. de l'Acad. des Sciences de Berlin. 1804-11). *H. Ritter*, au mot *Anaximandre*, dans l'Encycl. génér. des sciences et des arts, par *Ersch* et *Gruber*. t. IV, p. 4 suiv. (en allem.).

mon; *Anaximène*, de Milet [1], et son disciple *Diogène* [2], d'Apollonie, en Crète; *Phérécyde* [3], de Scyros; et surtout *Anaxagore*, de Clazomène, (500 av. J.-C.) qui introduisit l'enseignement de la philosophie à Athènes; ce grand homme, rejetant les cosmogonies de ses devanciers, s'éleva par un effort sublime de son génie, à l'idée d'une *intelligence suprême* (Νοῦς, unité), qui, distincte de la matière (pluralité), a créé l'univers, ou plutôt qui, portant son action sur la masse productive, existante de toute éternité en particules innombrables et imperceptibles, y introduisit l'ordre. Il fut accusé d'impiété à cause de ses opinions et forcé de quitter Athènes. Toutefois il est vraisemblable que les passions politiques ne demeurèrent pas étrangères à la condamnation du maître et de l'ami de Périclès [4]. *Archelaüs*, de Milet, ou d'Athènes, son disciple, surnommé le *Physicien*, fixa à Athènes l'École d'Ionie, que son maître avait tenté d'y transplanter.

[1] *D. Groth*, de Anaximenis vita, etc. Jen. 1689. 4. *H. Ritter*, dans l'ouvrage cité plus haut au mot *Anaximène*. T. IV, p. 6.

[2] *Schleiermacher*, sur Diogène d'Apollonie. (Mém. de l'Acad. de Berlin. 1804-11. Classe de Philos.). Berlin. 1815. 4. (en allem.). *F. Panzerbieter*, Diogenes Apolloniates, etc. Lips. 1830. 8.

[3] *F. G. Sturz*, Comment. de Pherecyde Scyrio et Atheniensi, dans : Pherecyd. fragm. ed. 2. Lips. 1824. 8. *A. Matthiæ*, de Pherecyd. fragm. dans les Analectes littér. de Wolf. T. I. Cah. II. n° 3.

[4] *F. A. Carus*, Anaxagoras de Clazomène et l'esprit de son siècle (dans les Mélanges de Fülleborn. T. III. Cah. 2.) *Idem*, Dissert. de Anaxag. cosmo-theologiæ fontibus. Lips. 1796. 4. *J. T. Hemsen*, de Anax. vitâ et philosophiâ. Goett. 1821. 8. *Ed. Schaubach*, Anax. fragm. accedunt de vitâ et philosophiâ. Anax. Comment. II. Lips. 1827. 8. *G. Schorn*, Anaxag. et Diogenis Apollon. fragment, etc. Bonn. 1830. 8.

Il ne nous reste aucun ouvrage en entier des philosophes de l'École d'Ionie. Quelques-uns, comme Thalès, n'ont pas écrit.

La philosophie prit dans l'*École d'Italie* [1], sous l'influence dorienne, une direction toute opposée à celle que lui avaient donnée les Ioniens. *Pythagore* de Samos (il vécut entre les années 608 et 466 av. J.-C.), disciple de Phérécyde, fut le fondateur de cette école. Fuyant sa patrie opprimée par la tyrannie de Polycrate, il se rendit d'abord en Ionie auprès de Thalès, et ensuite en Égypte, où il séjourna très-long-temps. Après plusieurs autres voyages, il alla s'établir à Crotone, dans la Grande-Grèce, là il fonda ce célèbre institut, qui prit son nom et dont le but exclusivement politique, paraît avoir été de former des hommes vertueux et capables de diriger le timon d'un état [2]. Cette association, renversée par la faction démocratique, ne prolongea plus son existence que comme secte philosophique (οἱ Πυθαγορικοί, Μαθηματικοί). La doctrine de Pythagore est enveloppée de beaucoup d'obscurité; nous ne la connaissons que par les ouvrages de ses disciples, et il était déjà difficile du temps d'Aristote, de distinguer

[1] *H. Ritter*, Histoire de la philosophie Pythagor. Hambourg. 1826. 8. (en allem.). *D. Tiedemann*, Premiers philosophes de la Grèce, etc. *Meiners*, sur la philos. Pythagor., dans son Hist. des arts et des sciences en Grèce et à Rome. T. I. p. 178. — Sur l'âge de Pythagore : *H. Dodwell*, de ætate Phalaridis et Pythagoræ. Lond. 1704. *R. Bentley*, dans ses dissertations sur Phalaris. *De la Nauze* et *Fréret*, dans les Mém. de l'Acad. des Inscr. vol. XIV. — *F. Cramer*, Dissert. de Pythagorâ, quomodo educaverit atque instituerit. Stralsund. 1833. 4.

[2] *Terpstra*, de Sodalitii Pythagor. origine, etc. Traj. ad Rhen. 1824. 8. *A. B. Krische*, de Societatis a Pythagora conditæ scopo politico. Goett. 1830. 4.

les opinions qui sont particulières à ceux-ci d'avec celles qu'avait manifestées leur maître [1].

Les Pythagoriciens trouvaient beaucoup de rapport entre les êtres créés et les nombres; ils regardaient ceux-ci comme le principe de toute chose [2]; ils enseignaient l'immortalité de l'âme et son passage d'un corps dans un autre. Outre leur philosophie secrète et ésotérique, les Pythagoriciens en avaient une populaire et exotérique, dont l'enseignement paraît avoir roulé principalement sur la morale.

Les plus célèbres parmi les disciples immédiats de Pythagore sont : *Empédocle*, d'Agrigente [3], qui florissait vers l'an 450 av. J.-C.; c'est un des plus beaux génies parmi les anciens philosophes, il fut l'inventeur du système des *quatre élémens*, qui n'a été renversé que par les progrès qu'a faits la chimie depuis environ un demi-siècle; *Alcméon*, de Crotone, tout à la fois médecin et philosophe; *Philolaüs*, natif de la même ville, le premier qui écrivit sur la doctrine de Pythagore [4]; *Archytas*, de Tarente, dont on cite les découvertes en géométrie et en mécanique; les fragmens de ses

[1] Collections de fragmens d'écrits attribués aux Pythagor. : *G. Canter*, Pythagoreor. fragm. ex Stob. Basil. 1566. 4. *Th. Gale*, Opuscula mythologica. ethic. et phys. Amst. 1688. 8. *J. C. Orelli*, Opusc. Græcor. sententiosa, etc. Lips. 1819-21. 2 vol. 8.

[2] *C. A. Brandis*, sur la doctrine des nombres des Pythagoriciens et des Platonic. (Musée du Rhin. T. II. p. 202. suiv. 1828.) (en allem.).

[3] *Bonamy*, Recherches sur la vie d'Empédocle. (Mém. de l'Acad. des Insc. vol. X. p. 54.) *H. Ritter*, Sur la doctrine philosophique d'Empédocle. (Analectes Litt. de Wolf. Cah. 4. (en allem.).

[4] *A. Boeckh*, Doctrine du Pythagoric. Philolaüs, avec les fragm. de son ouvrage. Berlin. 1819. 8. (en allem.). *Idem*, De Platonico systemate cælestium globor. et de verâ indole astronom. Philolaicæ. Heidelb. 1810. 4.

écrits qui nous restent ne sont peut-être pas tous de lui [1]; *Ocellus Lucanus* (vers l'an 480 av. J.-C.), dont nous possédons un ouvrage en quatre chapitres sur *la Nature :* c'est un monument précieux de la philosophie ancienne [2]; *Timée,* de Locres, le maître de Platon. On conteste avec raison l'authenticité de son ouvrage *sur l'âme du monde et la Nature,* écrit en dialecte dorien [3]. Nous citerons encore *Théano* [4], l'épouse de Pythagore, qui après la mort de son mari se mit à la tête de l'école, avec ses fils *Télaugès* et *Mnésarque.*

L'école de Pythagore donna naissance à celle d'Élée, la troisième des écoles philosophiques de la Grèce [5]. *Xénophane,* de Colophon, en Ionie, exilé de sa patrie, tombée sous la domination des Perses en 550 av. J.-C.,

[1] *C. G. Bardili,* de Archytâ Tarentino. (Nova Act. Soc. Latin. Jen. vol. I. Lips. 1806. 8.) *J. Navarro,* Tentamen de Archyt. Tarent. vitâ atque operibus. P. I. Hafn. 1819. 4.

[2] Éditions : Texte grec. Paris. 1539. 4. avec traduct. française et remarq., par *l'abbé Batteux.* Paris. 1798. 12. *A. F. G. Rudolphi.* Lips. 1801. 8.

[3] Cet ouvrage se trouve dans plusieurs éd. de Platon. Il a été publié séparément avec trad. franç. et notes, par le *marquis d'Argens.* Berlin. 1793. 8. Paris. 1794. 8.

[4] *Wieland,* Les femmes Pythagoric. (T. 24. p. 245. suiv. de ses œuvres compl.) (all.). Les lettres et les fragm. d'écrits qu'on attribue à Théano, se trouvent dans les ouvrages cités *d'Orelli,* Collect. epist. gr., Opusc. gr. sent. et dans *J. C. Wolf,* Fragm. mulierum Prosaicar. Goett. 1739. 4.

[5] *G. G. Fülleborn,* Liber de Xenophane, Zenone, Gorgiâ, Aristoteli vulgo trib., illustratus, etc. Hal. 1789. 4. *G. L. Spalding,* Vindiciæ Philosophor. Megaric. Berol. 1792. 8. *J. G. Buhle,* De ortu et progressu Pantheismi inde a Xenophane, etc. Goett. 1790. 4. — D'autres ouvrages sur Xénophane et Parménide ont déjà été indiqués plus haut à la sect. des *poètes didactiques,* p. 43. n. 1.

se rendit dans la Grande-Grèce où il suivit les leçons de Télaugès; il s'établit ensuite à Élée également dans la Grande-Grèce et devint le fondateur de l'école qui tire son nom de cette ville. Xénophane a le mérite d'être remonté aux premiers principes de nos connaissances et d'avoir séparé les principes *à priori* des observations empiriques. Peu satisfait des spéculations des philosophes d'Ionie sur l'origine du monde, il fonda le panthéisme et la philosophie idéale. Nous n'avons aucun ouvrage de Xénophane; ses opinions ne nous sont connues que par les écrits de ses disciples; mais, comme ceux-ci ont beaucoup varié dans leurs principes et que quelques-uns d'entre eux ont même penché vers l'athéisme, on divise l'école d'Elée en ancienne et en nouvelle. A la première appartiennent : *Parménide*, d'Élée, l'élève immédiat de Xénophane, qui basa son système sur le principe, que rien ne peut naître de rien, ainsi que *Zénon*, d'Élée, disciple et fils adoptif du précédent. Zénon est regardé comme l'auteur de la science de la dialectique [1].

On a coutume de placer parmi les philosophes de cette école *Héraclite*, d'Ephèse (il vivait vers l'an 500 av. J.-C.), non qu'il ait été le disciple d'aucun d'eux; mais à cause de la conformité de son système avec leurs principes. Appelé au gouvernement de sa ville natale, il céda ses droits à son frère pour s'adonner à la philosophie. Héraclite était doué d'un esprit excellent, mais voyant tous les objets sous les couleurs les plus noires. C'est ce qui a fait dire de lui, qu'il pleurait sur les travers des hommes, quand ces mêmes travers avaient

[1] *Hardion*, Sixième dissertation sur l'origine et les progrès de la rhétorique en Grèce. (Mém. de l'Acad. des Insc. vol. XIII. p. 159.)

coutume d'exciter l'hilarité de Démocrite. Héraclite fut le premier, après Phérécyde de Scyros, qui écrivit en prose; mais son style était si obscur, qu'il en a été surnommé le *Ténébreux*. Son ouvrage *sur la Nature*, est perdu; plusieurs commentaires anciens, composés pour l'éclaircir, ont subi le même sort [1].

Le chef de la nouvelle école d'Élée fut *Leucippe*. Ce philosophe et son disciple *Démocrite*, d'Abdère, né 469 ans av. J.-C., sont les auteurs de ce fameux système, qui admet comme principe de toutes choses le vide et les atomes. On cite de ce dernier plusieurs ouvrages de morale, auxquels Stobée a emprunté une foule d'apophthegmes. Le traité sur l'art de faire de l'or, intitulé : φυσικὰ καὶ μυστικά, est apocryphe. Les fragmens que nous avons d'un ouvrage sur l'*agriculture*, cité par Varron et Columelle, ne sont pas tous de lui [2]. Deux disciples de Démocrite se sont rendus fameux par leur athéisme; l'un est *Protagoras*, d'Abdère [3], contemporain de Platon, qui l'a immortalisé en donnant son nom à un de ses dialogues. L'autre est *Diagoras*, de Mélos, qui passa du fanatisme de la superstition à celui de l'incrédulité la plus absolue. Parmi

[1] *F. Schleiermacher*, Héraclite, le Ténébreux, d'après les restes de son ouvrage et les témoignages des anciens. (Musée pour la Science des Antiquités de Wolf et Buttmann, T. I. p. 313.) (en allem.). *T. J. Eichhoff*, Dispp. Heraclitæ. Mogunt. 1824. 4.

[2] Sur Démocrite et sa doctrine : *F. Gedike*, Ciceronis historia philosophiæ. ant. ed. 3. Berol. 1815. 8.

[3] Sur l'opinion de Protagoras par rapport aux Dieux, Voir un art. de *Paulus* dans le Sophronizon, cah. 4. n. 2. *C. Nuruberger*, Protagoras le Sophiste sur l'être et le non-être. Dortm. 1798. 8. (en all.) *Geist*, de Protagoræ vitâ, etc. Giessæ. 1828. 4. *A. G. Winckelmann*, de Prodici et Protagoræ studiis grammaticis, dans les Prolégomènes de son édit. de l'Euthydème de Platon.

les autres disciples nous distinguons encore *Anaxarque*, d'Abdère [1] et *Métrodore* de Chios.

Démocrite [2] et ses disciples terminent la série de ce qu'on appelle les anciens philosophes. Après eux on remarque deux changemens importans. Auparavant, les écoles des philosophes se trouvaient disséminées dans toute la Grèce, en Asie-Mineure et en Sicile; Athènes en devint dès-lors le siége presque exclusif. Antérieurement, les philosophes n'avaient consigné par écrit leurs doctrines qu'en se servant de la poésie ou d'une prose poétique, ils écrivirent désormais en véritable prose, et leur style y gagna en clarté et en simplicité.

Les successeurs immédiats des philosophes de la nature sont connus sous un nom qui est presque devenu une injure : nous voulons parler des *Sophistes* [3] qui, plutôt rhéteurs que philosophes, prirent naissance à Athènes du temps de Périclès. Ils voyageaient de ville en ville, disputant publiquement sur divers problèmes de politique et de philosophie et sur des questions subtiles, qui étaient sans importance aucune pour la science comme pour la morale. Ils avaient bien moins pour but d'éclairer l'esprit de leurs auditeurs que d'é-

[1] *J. A. Dathe*, Prolusio de Anaxarcho philosopho Eudæmonico. Lips. 1762. 4.

[2] *F. G. A. Müllach*, Quæstt. Democriteorum Specimen. Berolin. 1835. 4. (Progr.). *F. Heimsoeth*, Democriti de anima doctrina. addita sunt Democritea. Bonn. 1836. 8.

[3] Sur les différentes significations du mot *Sophiste*, à diverses époques, voir *Villoison* dans la préface de son édit. de Longus. — *L. Cresollii*, Theatrum Veterum Sophist. Paris. 1620. 8. dans *Gronovii* Thes. Antiquit. gr. T. X. *J. Geel*, Historia Crit. Sophistarum. (Act. Societ. Traject. 1823.) *C. H. Milhauser*, de Sophistarum Græcor. origine. Lips. 1834. 4.

blouir une multitude ignorante, en soutenant, par toutes les subtilités de l'art, des paradoxes ou des hypothèses contradictoires. Malgré ces défauts, les Sophistes ont à plusieurs égards bien mérité de la philosophie et des lettres. Ils furent à Athènes les premiers maîtres d'éloquence et de politique, et ont beaucoup contribué à épurer et à fixer la langue. Les plus célèbres d'entre eux sont : *Gorgias*, de Léontium ; *Protagoras*, d'Abdère ; *Hippias*, d'Élis ; *Thrasymaque*, de Chalcédoine ; *Critias*, d'Athènes, un des trente tyrans ; et *Prodicus*, de Céos, auteur d'un ouvrage intitulé *les Heures* : cet écrit est perdu, mais Xénophon en a tiré le célèbre apologue, inséré dans les Entretiens mémorables de Socrate, et connu sous le titre de *Choix d'Hercule* [1].

SECTION XXIII.

SOCRATE ET SES PREMIERS DISCIPLES.

Indigné des écarts dans lesquels l'abus de la dialectique avait jeté les philosophes de son siècle, *Socrate* [2],

[1] *G. A. Cubœus*, Dissert. de Prodico. dans l'ouvrage intitulé : Xenoph. Hercules Prodicius. Lips. 1797. 8. *C. A. Boettiger*, Hercules in Bivio, etc. Lips. 1829. 8.

[2] *Charpenteir*, Vie de Socrate. Amst. 1699. *Menzius*, Dissert. de Socrat. methodo docendi, etc. Lips. 1740. *Stapfer*, De philosoph. Socratis. Bern. 1786. 8. *J. Luzac*, Socrate considéré comme citoyen. Leide. 1795. 4. (en hollandais). *F. Schleiermacher*, Sur le mérite de Socrate comme philosophe. (Mém. de l'Acad. de Berlin. 1814-15. p. 50. suiv.). (en allem.). *F. Delbrück*, Socrate, etc. Cologne. 1819. 8. (en allem.). *C. A. Brandis*, Esquisse de la doctrine de Socrate. (Musée du Rhin. T. 1. p. 118. suiv.) (en allem.). *G. Stallbaum*, Conjecturæ de rationibus quibusdam, quæ inter Socratem et ejus adversarios intercesserint, ex Euthydemo Platonis maxime ductæ. Lips. 1835. 4.

fils de Sophronique (né en 469, mort en 399 av. J.-C.) et disciple d'Anaxagore et de Prodicus, de Céos, essaya d'opposer une digue à la corruption des mœurs, en donnant à la philosophie un but plus noble et une utilité pratique. Toute la philosophie de Socrate se bornait à une théologie populaire et à la morale, et c'est en cela surtout qu'elle diffère de celle de tous les philosophes qui l'ont précédé et suivi. Sans fonder une école proprement dite, sans écrire, il consacra toute sa vie à instruire les hommes, et à les conduire à la vertu par la vérité. Ses leçons n'étaient que des entretiens familiers, dans lesquels il savait se mettre à la portée de toutes les classes d'auditeurs. Sa méthode (εἰρωνεία, *ironie*, ἐπαγωγή, *induction*) est devenue célèbre sous la dénomination de *méthode socratique*. Accusé par Mélitus, Anytus et Lycon d'avoir manifesté des principes d'impiété, et infecté la jeunesse d'Athènes de maximes contraires à la constitution établie, il fut condamné à mort et but la ciguë.

Trois disciples de Socrate consignèrent fidèlement dans leurs écrits la doctrine de leur maître, et, s'ils la modifièrent d'après leur manière de voir individuelle, du moins ils ne s'en écartèrent pas dans les points importans; ce sont *Eschine*, *Cébès* et *Xénophon* [1].

Eschine, d'Athènes, que l'on appelle le *socratique*, pour le distinguer de l'orateur, n'enseigna pas publiquement la philosophie. Il avait composé sept dialogues philosophiques, qui sont perdus. Il existe sous son nom trois dialogues intitulés : *De la Vertu*, *des Richesses*,

[1] *H. Göring*, Cur Socratici philosophicarum, quæ inter se dissentiebant, disciplinarum principes, à Socratis philosophiâ longius recesserint. Parthenop. 1816. 4.

de la Mort, dont on ignore le véritable auteur. Ces morceaux écrits avec simplicité ne sont pas toutefois une production moderne. Quelques critiques attribuent le dernier à Xénocrate de Chalcédoine [1].

Cébès, de Thèbes, passe pour l'auteur d'un petit ouvrage intitulé Πίναξ ou *le Tableau*, parce que c'est la description d'un prétendu tableau de la vie humaine, qu'on suppose suspendu dans un temple de Saturne. On croit que ce petit traité, qui contient une morale très-pure, a été composé par un philosophe Stoïcien. Selon un autre sentiment, ce serait un ouvrage ancien refondu postérieurement d'après les idées de Socrate et de Platon [2].

Xénophon est celui de tous les disciples de Socrate dans les ouvrages duquel on trouve avec le moins d'altérations l'esprit de la philosophie de ce sage. Son meilleur ouvrage philosophique est celui qui a pour titre : les *Entretiens mémorables de Socrate* (Ἀπομνημονεύματα Σωκράτους), en quatre livres, dont quelques critiques regardent le traité *sur l'économie* comme le cinquième. *Le Banquet des philosophes* se recommande sous le rapport de la composition et du style. Nous mentionnerons encore l'*Apologie de Socrate*,

[1] *J. Clericus*, Æschinis dialogi, etc. Amst. 1711. 8. *J. F. Fischer*. Éd. 4. Missenæ. 1788. 8. *C. F. Meiners*, Judicium de quibusdam Socraticorum reliquiis imprimis de Æsch. dialogis in Comment. Soc. Goetting. 1782. T. V. p. 45.

[2] *Garnier*, Dissert. sur le tableau de Cébès. (Mém. de l'Acad. des Inse. T. XLIX. p. 455). *F. G. Klopfer*, de Cebetis tabula dissertt. III. Zwick. 1818. sqq. 4. — Éditions : Venet. 1512. 4. *J. Gronovius*, Amst. 1687. 8. *Th. Johnson*. Lond. 1720. 8. *J. Schweighæuser*, avec le manuel d'Épictète. Lips. 1798. 8. — Séparément : Argentor. 1806. 12. *D. Coray*. Paris. 1826. 8.

morceau que les grammairiens des siècles suivans ont falsifié et corrompu au point qu'il a paru à quelques savans indigne de Xénophon; et *Hiéron* ou dialogue sur la condition malheureuse des tyrans. D'autres opuscules, tels que : de l'*Économie* (οἰκονομικὸς λόγος), *de la Chasse* (κυνηγετικός), etc. n'appartiennent proprement pas plus aux traités de philosophie de Xénophon, qu'à ses ouvrages historiques indiqués plus haut [1].

Aux disciples immédiats de Socrate qui ne fondèrent pas de secte appartiennent encore *Glycon,* frère de Platon, *Simmias,* de Thèbes, *Criton,* riche citoyen d'Athènes et *Simon* [2].

[1] *L. Dissen*, De Philosophiâ morali in Xenoph. de Socrate commentariis traditâ. Goett. 1812. 4. *A. Boeckh*, de Simultate quam Plato cum Xenoph. exercuisse fertur. Berol. 1811. 4. *C. F. Hermann*, Sur le rapport entre les époques de la composition du Sympos. de Platon et de celui de Xénophon. Marb. 1834. (Progr.) (en allem.). — Éditions. Memorabilia Socratis : *P. Victorius.* Florent. 1551. 8. *J. A. Ernesti*, ed. 5. Lips. 1772. 8. *C. G. Schutz*, ed. 3. Halæ. 1822. 8. *J. C. Zeune.* Lips. 1781. 8. *J. H. Schneider.* Lips. 1790. 1816. 8. *F. A. Bornemann.* Lips. 1829. 8. *G. A. Sauppe.* Wienbrach. 1834. 8. — Symposium : obss. in Sympos. et Cyropæd. scripsit *J. Brown.* L. B. 1816. Conviv. et Socr. Apolog. Xenoph. vulgo abjudicata (vindicavit) recens. et interpr. *F. A. Bornemann.* Lips. 1824. 8. *G. Lange.* Sympos. ed. 2. Hal. 1825. 8. *G. A. Herbst.* Hal. 1830. 8. — Hiero : *C. H. Frotscher*, Lips. 1822. 8. — Scripta minora : *J. Z. Zeune.* Lips. 1778. 8. *L. Dindorf.* ib. 1824. 8. — Xen. Opera : ed. pr. Juntina (l'Agésilas manque). Florent. 1516. f. *Aldus.* (sans l'apologie de Soc.) Venet. 1525. f. *J. Leunclavius.* Francof. 1594. f. *T. Wells.* Oxon. 1703. 5 vol. 8. *C. A. Thieme.* Lips. 1764. 4 vol. 8. *B. Weiske.* Lips. 1798-1804. 6 vol. 8. *J. B. Gail.* Paris. 1814-16. 11 vol. 4. *J. G. Schneider.* Lips. 1815. 6 vol. 8. nouv. éd. 1825. — *F. Haase*, de republ. Lacedæmon. Berol. 1833. 8.

[2] *A. Boeckh*, Simonis Socratici, ut videtur, dialogi quatuor de lege, de lucri cupidine, de justo ac de virtute ; additi sunt incerti auctoris (vulgo Aeschinis) Axiochus et Eryxias. Heidelb. 1810. 8.

SECTION XXIV.

ÉCOLES FONDÉES PAR LES DISCIPLES DE SOCRATE.

La diversité individuelle des disciples de Socrate, la manière différente dont ils comprirent et s'approprièrent ses principes, le conseil du maître de s'inquiéter moins de lui que de la connaissance de la vérité, firent éclore de nouvelles écoles philosophiques, qui s'écartèrent les unes des autres principalement dans la doctrine sur le souverain bien.

L'École de Cyrène ou des *Hédoniciens* (Ἡδονικοί), précurseurs des Épicuriens, eut pour fondateur *Aristippe* (390 av. J.-C.). Ce n'est pourtant pas à Cyrène, sa patrie, qu'Aristippe professa sa philosophie, c'est à Égine et à Athènes qu'il fonda son école. Comme les écrits de ce philosophe ne sont pas arrivés jusqu'à nous[1], et que son système a dégénéré dans les mains de ses disciples, ce serait s'exposer à porter sur ses opinions un jugement injuste, que d'adopter tout le mal qu'en ont dit ses ennemis. Aristippe admettait comme le seul instrument du bonheur le plaisir (ἡδονή) ou l'abandon à des émotions agréables, et plaçait la sagesse (φρόνησις) dans le choix et dans la modération de la jouissance. Il eut pour successeurs *Arète*, sa fille et *Aristippe*, le jeune,

Voy. *Letronne*, Journal des savans. 1820. p. 675. suiv. et *A. Boeckh*, in Platonis, qui vulgo fertur, Minoem. etc. Hal. 1806. 8.

[1] Les sentences et les lettres qui lui sont attribuées se trouvent dans *Orelli*, Opusc., etc. Vol. II. et Collect. Epist. vol. I. — *Wieland*, Aristippe et quelques-uns de ses contemporains. T. 33-36. de ses œuvres complètes. (en allem.). *Kuhnhardt*, Dissert. de Aristippi philosophia moral. Helmst. 1796. 4. *A. Wendt*, De Philosophiâ Cyrenaicâ (Dissert. lue à l'Académie des Sciences de Göttingue. Voy. Annonces Savantes de Gött. n. 80 et 81. Mai. 1835. p. 785-800.) (en allem.)

son petit fils. Après eux, *Théodore*, de Cyrène, surnommé l'*Athée*, modifia le principe fondamental de la philosophie cyrénaïque; il généralisa davantage l'idée de plaisir, et y fit entrer comme élément essentiel l'éducation (παίδεια), qui dans le système d'Aristippe se laissait plutôt supposer. Il admit en conséquence comme souverain bien la sagesse (φρόνησις) et la justice, ne considérant le plaisir que comme un milieu entre le bien et le mal, comme quelque chose d'indifférent en soi. *Hégésias*, autre philosophe de l'école de Cyrène, qui paraît avoir enseigné à Alexandrie du temps de Ptolémée Philadelphe, avança avec Aristippe que le plaisir n'est désirable que pour lui-même, et en tira la conséquence, que toutes les autres choses, même l'amitié et la bienfaisance, ne doivent être recherchées que pour leur utilité subjective. Il s'écarta encore du chef de sa secte, en rendant le plaisir indépendant de l'affection des sens et des objets extérieurs. Lorsque la philosophie cyrénaïque penchait vers sa fin, *Annicéris*, contemporain d'Épicure, essaya de renouveler et de compléter les opinions d'Aristippe. Tout en plaçant le bonheur dans le plaisir, il s'efforça de prouver que ce principe ne repoussait pas une fin morale et l'influence objective des circonstances de la vie; par là il voulut échapper à l'égoïsme dur dans lequel Théodore et Hégésias étaient tombés. On compte encore au nombre des adhérens de l'école de Cyrène *Bion* de Borysthène[1], disciple de Théodore, plutôt fameux par ses bons mots que par sa philosophie, et *Évhémère*, de Messine[2], qui enseigna le premier, que

[1] *J. M. Hoogvliet*, de Bione Borysthen. L. Bat. 1821. 4.

[2] *Sevin*, Recherches sur la vie et les ouvrages d'Evhemère Mém. de l'Acad. des Inscr. vol. VIII. p. 107. *Fourmont*, ibid. vol. XV. p. 265. *Foucher*, ibid. vol. XXXIV. p. 417.

les Dieux avaient une origine historique et étaient des hommes divinisés. Il avait composé un ouvrage, intitulé : *Histoire sacrée* (ἱερὰ ἀναγραφή), qui fut traduit par Ennius. Les notices historiques et mythologiques qu'il devait renfermer font regretter vivement la perte de l'original et de la traduction latine. *Denys*, d'Héraclée, fils de Théophraste, d'abord partisan du système de Zénon, passa ensuite dans les rangs des philosophes Cyrénaïques, et reçut delà le surnom de *transfuge* (μεταθέμενος). On cite de lui plusieurs ouvrages.

Les successeurs d'Aristippe ne vécurent pas dans la période dont nous nous occupons en ce moment, mais au commencement de la suivante; nous avons jugé à propos de les joindre ici à leur chef, parce qu'avec eux finit l'école de Cyrène, après avoir jeté un éclat de peu de durée.

L'*École de Mégare*[1] fut instituée par *Euclide* de cette ville, disciple zélé de Socrate. Les philosophes de cette école introduisirent de nouveau dans la philosophie la méthode éléatique ; cette méthode consiste à opposer à une proposition la proposition contraire; d'où naît l'art de prouver les choses les plus contradictoires, qui aboutit à un doute général. Les subtilités dont ils enveloppèrent leurs adversaires les firent nommer *Éristiques* (ἐριστικοί) ou disputeurs; on les appela aussi par la suite *Dialecticiens*. Les plus célèbres parmi les successeurs d'Euclide furent *Eubulide*, de Milet, et *Stilpon*, de Mégare; tous les deux vécurent au commencement

[1] *Gunther*, Dissert. de modo disput. megaricâ. Jen. 1707. 4. *Walch*, Comment. de phil. vet. eristic. Jen. 1755. 4. *Ferd. Deycks*, De Megaricorum doctrina, ejusque ap. Plat. et Aristot. vestigiis. Bonn. 1827. 8. *H. Ritter*, Sur la philosophie de l'école de Mégare. Musée du Rhin. Philolog. II. p. 295. sqq. (en allem.).

de la période suivante, et formèrent plusieurs élèves. Le premier est l'inventeur de la plupart des fameux *sept syllogismes,* qui dès lors furent la terreur des écoles. Stilpon nia la valeur objective des idées, non seulement des espèces, mais encore des genres, et fut par là le précurseur des *Nominaux,* dont les disputes avec les *Réalistes* s'étendirent jusqu'au dix-huitième siècle [1].

On peut envisager comme une branche de l'école de Mégare la *Secte d'Élis,* fondée par *Phædon,* d'Élis. Ce philosophe doit sa célébrité moins à cette fondation qu'au dialogue de Platon qui porte son nom. Ses dialogues, cités par les anciens, ont péri.

C'est à *Ménedème,* d'Érétrie, disciple de Stilpon, qu'on doit un rejeton de l'école de Mégare, qui est connu sous le nom d'*École d'Erétrie.* Ménédème a vécu du temps d'Aratus et de Lycophron. Il n'a rien écrit; comme il adoptait quelques dogmes de Platon, on peut le compter parmi les précurseurs de l'éclectisme.

L'*École Cynique* a été fondée par *Antisthène,* l'Athénien, un des plus zélés disciples de Socrate. Le nom de son école vient de Cynosarge, gymnase où il enseignait; lorsque par la suite sa doctrine fut exagérée par ses disciples, on affecta de dériver ce nom de κύων, *chien.* Antisthène mena une vie conforme aux principes qu'il professait; cependant sa simplicité et sa sobriété ne sont pas exemptes du reproche d'affectation. Il reste sous le nom de ce philosophe deux déclamations, intitulées *Ajax* et *Ulysse,* et quelques lettres [2]; mais il ne s'est rien conservé de ses dialo-

[1] *Schwab,* Remarques sur Stilpon (dans le Magasin d'Eberhard. vol. II. cah. 1 (en allem.).

[2] On trouve ces deux déclamat. dans les Collect. d'*Aldus*, *Reiske*

gues en dix livres, ni de ses traités. Les anciens faisaient cas de son style. *Diogène*, de Sinope, son disciple, célèbre par sa causticité, outra infiniment le système et la règle de conduite de son maître. Cependant une partie de ce que les anciens rapportent de ses mœurs doit être regardée comme un tissu de fables. Il a été question précédemment des lettres apocryphes qui portent son nom. Après eux, le seul philosophe remarquable que produisit encore cette école fut *Cratès*, de Thèbes, qui avait été disciple de Platon.

Enfin l'*Académie* fut fondée par le plus sublime des disciples de Socrate, le divin *Platon*, né à Athènes l'an 430 av. J.-C. [1]. Cette école fut ainsi nommée parce

et *Bekker.* vol. V. p. 663. sqq.; et les lettres dans *Orelli*, Collect. epist. gr. Les fragm. des autres écrits d'Antisthène ainsi que ceux de Diogène et de Cratès sont rassemblés dans *Orelli*, Opuscul. gr. Sent. vol. II. p. 43-144.

[1] Les auteurs qui ont écrit sur Platon sont très-nombreux. Nous nous bornerons à indiquer ceux qui peuvent être consultés avec le plus de fruit. Parmi les anciens : *Apulée*, de dogmate Platonis; *Alcinoüs*, de doctrinâ Platonis; *Diogène Laërce; Olympiodore; Hesychius* de Milet. Parmi les modernes : *Marsilius Ficinus*, Vita Platonis (dans sa traduction des œuvres de Plat.). *Dacier*, Vie de Platon, en tête de sa traduction de quelques dialogues. Les abbés *Fraguier, Garnier, Sallier* et *Arnaud*, (dans les Mém. de l'Acad. des Inscrip.) *J. J. Combes Dounous*, Essai historique sur Platon. Paris. 1809. 2 vol. 12. *F. Delbrück*, Défense de Platon contre une atteinte portée (par Niebuhr.) à sa vertu civique. Bonn. 1828. 8. (en allem.). *F. Schleiermacher*, Introduction à sa traduction allem. des œuvres de Platon. Berlin. 1804-09. 2 Part. en 5 vol. nouv. éd. 1817-24. P. III. vol. I. 1828. 8. (inachevé.) *F. Ast*, Vie et écrits de Platon. Leips. 1816. 8. (en allem.). Cf. la savante critique de cet ouvrage, par *Thiersch*, dans les Annales littér. de Vienne. 1818. T. III. p. 59. (en allem.). *J. Socher*, Sur les écrits de Platon. Munich. 1820. 8. (en allem.). *G. Stallbaum*, Disputatio de Platonis vitâ in

qu'elle se tenait dans un jardin de ce nom, situé hors des murs d'Athènes. Platon descendait d'une famille illustre. Son vrai non était *Aristoclès;* il reçut celui de Platon à cause de l'élévation de son front (de πλατύς large). L'admiration qu'inspirèrent ses talens a entouré de fables son berceau et son adolescence. Les anciens vantent la beauté de sa figure et la noblesse de son maintien. Né avec une imagination brillante, il se livra d'abord à la poésie, et n'y renonça que lorsque, ayant connu Socrate, il tourna entièrement ses méditations vers la philosophie. Cependant son génie poétique perce dans tous ses ouvrages. Il passa huit années auprès de Socrate, auquel il s'attacha avec toute la

genio et scriptis, en tête de son édit. de l'apologie de Socrate. Goth. 1827. 8. *J. Geddes,* Essai sur la composition et sur la manière d'écrire des anciens, particulièrement de Platon. Glasg. 1748. 8. (en angl.). *J. J. H. Nast,* de methodo Platonis philosophiam tradendi dialogicâ. Stutgard. 1787. 4. *D. Tiedemann,* Argumenta dialogorum Platonis, etc. Bipont. 1786. 8. *G. Groen van Prinsterer,* Prosopographia Platonica. L. B. 1823. 4. *A. Rüge,* Esthétique de Platon. Halle. 1832. 8.(all.). *G. Müller,* Sur l'imitation dans les arts, d'après Platon.(Progr.). Ratisb. 1831. 4. (en allem.). *G. G. Tennemann,* Système de la philosophie platonicienne. Leips. 1792-95. 4 vol. 8. (en allem.). *J. F. Herbart,* de Platonici systematis fundamento. Goett. 1805. 8. *P. G. Van Heusde,* Initia philosophiæ Platonicæ. 2 vol. Traj. ad Rhen. 1827-31. 8. *J. A. Eberhard,* Sur le but de la philosophie et sur les mythes de Platon, (dans ses Mélanges. Halle. 1788. 8.) (en allem.). *F. A. Grotefend,* Comment. in quâ doctrina Platonis ethica cum christianâ comparatur. Goett. 1820. 4. *A. Boeckh,* Progr. de Plat. corporis mundani fabricâ ex elementis geometricâ rat. concinnatis. Heidelb. 1809. 4. *Fachse,* de Plat. idæis. Lips. 1795. 4. *H. F. Richter,* de idæis Platonis libellus. Lips. 1827. 8 *J. R. Lichtenstaedt,* Doctrine de Platon sur les sciences naturelles et la médecine, etc. Leips. 1826. 8. (en allem.). *J. J. Wagner,* Dictionnaire de la philosophie platonicienne. Gött. 1799. 8. (en allem.).

chaleur de son âme. Après la mort de son maître, il se rendit à Mégare, où il assista, pendant peu de temps, aux discussions philosophiques proposées par Euclide; de là, il alla dans la Grande-Grèce auprès d'Archytas et d'Eudoxe de Cnide, et enfin en Egypte. Le séjour qu'il fit dans ce pays, où il fréquenta les prêtres, donna à sa philosophie cette teinte solennelle et mystique qui la caractérise. Il fit trois voyages en Sicile, l'un, après son retour d'Égypte, auprès de Denys l'ancien, les deux autres auprès du fils de ce prince, Denys le jeune qui l'avait engagé à venir passer quelque temps à Syracuse.

Platon ne s'écarta pas seulement de la simplicité de la méthode de Socrate, mais aussi des principes de ce philosophe, qu'il modifia d'après ses propres idées et par des emprunts faits à d'autres sectes, principalement aux Pythagoriciens. Il étendit le domaine de la philosophie, et lui donna une forme scientifique. Il la divisa en *Dialectique*, qui était pour lui l'art de former et de combiner les idées, en *Physique*, que nous nommons Métaphysique, et en *Éthique*, par laquelle il entendait la philosophie morale dans l'acception la plus étendue du mot. Ces trois parties ne sont pas traitées séparément, mais se trouvent confondues dans ses écrits. Platon est l'auteur du fameux système des idées (ἰδέαι). Il conçut et développa plus complètement et avec plus de justesse et de dignité qu'aucun de ses prédécesseurs l'idée d'un être parfait, créateur de l'univers, et en démontra l'existence d'une manière nouvelle alors. Il assigna à l'âme humaine une origine divine et plaça le bonheur dans la recherche de la vérité et dans la victoire sur les passions. Un point important pour nous, par rapport à l'intelligence de

la philosophie de Platon, mais sur lequel il plane encore beaucoup de doute, est de savoir, si, comme on le prétend d'Aristote son disciple, il eut une philosophie ésotérique ou secrète, et une doctrine exotérique; il paraît toutefois vraisemblable, qu'il n'a pas connu cette distinction.

Nous avons trente-quatre dialogues de Platon, ou cinquante-cinq, en comptant ses ouvrages sur la République et les Lois d'après le nombre de livres dont ils sont composés. Ces dialogues ont une forme dramatique, et sont destinés à des lecteurs instruits et habitués à penser. L'imagination brillante de l'auteur y a répandu toutes les fleurs de l'éloquence, toutes les grâces de la diction attique.

On a fait diverses tentatives pour la classification des écrits de Platon. La ressemblance qui existe entre ses dialogues et les pièces dramatiques a engagé anciennement un certain Thrasylle à les diviser en tétralogies comme des tragédies. De nos jours le célèbre traducteur de Platon, Schleiermacher les a rangés en trois classes d'après la liaison intime des matières qui y sont traitées. Cette division, marquée au coin de la profondeur et de la perspicacité, n'est pourtant pas satisfaisante; en effet elle suppose, chose tout-à-fait invraisemblable, que le fondateur de l'Académie, quand il commença à écrire, avait déjà son système formé et arrêté dans sa tête, et qu'il s'était tracé dès ce moment le plan qu'il suivrait en l'exposant et en le développant successivement dans ses écrits. La classification de Socher, qui partage les dialogues en dix groupes séparés, mais tenant plus ou moins les uns aux autres, est déjà défectueuse en ce que le dialogue peut appartenir tout à la fois à plusieurs groupes, selon

le point de vue sous lequel on le considère. Pour obtenir une division qui nous montre le système de Platon à sa naissance, dans son développement, et à l'époque de sa maturité et de son plus grand lustre, il faut avoir égard tout à la fois à la différence des temps et des circonstances, sous l'empire desquelles il a écrit, ainsi qu'à la diversité des matières traitées et de la forme qu'il leur a donnée. Stallbaum [1] semble avoir satisfait le mieux à ces conditions, par sa division en trois classes des écrits de Platon. Dans cette division, le savant éditeur comprend dans une première classe les dialogues publiés depuis l'époque où Platon fréquenta l'école de Socrate jusqu'à la mort de son maître, ainsi que dans les années subséquentes; il range ensuite dans une deuxième classe ceux qui virent le jour à partir du moment où il commença à professer à l'Académie jusqu'à son second voyage en Sicile; enfin il rejette dans une troisième classe les écrits composés dans la dernière période de la vie de l'auteur.

On a également élevé, dans les derniers temps, (Tennemann, Schleiermacher, Ast, Boeckh, Socher, Thiersch, Stallbaum, etc.) par rapport à l'authenticité de ces mêmes écrits, de graves et longues discussions, qui sont loin d'être terminées. Outre les trente-quatre dialogues, dont nous avons parlé, il en existe encore neuf, que les grammairiens du commencement de notre ère ont unanimement rejetés comme supposés. Mais parmi ces trente-quatre mêmes il y en a plusieurs, dont on a révoqué en doute l'authenticité, ou qu'on a déclarés indignes de Platon. Ast, qui a poussé le scepticisme le plus loin de tous, n'en reconnaît que qua-

[1] Disputat. de Plat. vitâ, ingenio et scriptis. p. XXXI. sqq.

torze comme sortis de la plume de ce grand écrivain. Cette assertion du reste n'a rien qui étonne, si l'on fait attention qu'elle est le résultat d'un examen auquel il a procédé d'après une idée fixe, en exigeant d'une suite d'ouvrages, écrits dans un espace de quarante ans environ, même verve, mêmes vues, même érudition et même perfection. Mais, pour peu que l'on veuille faire la part des circonstances extérieures, de l'accroissement et du déclin du talent, on sera amené à porter au double, à peu près, ce nombre de quatorze dialogues.

Voici les titres des principaux dialogues de Platon, sans égard à l'ordre chronologique : *Criton*, ou du Devoir du citoyen : un des plus beaux morceaux de toute la littérature ancienne ; *Gorgias*, ou de la Rhétorique : ce dialogue renferme des passages de la plus grande beauté ; *Phédon*, ou de l'Ame ; *Théétète*, ou de la Science ; le *Banquet*, ou de l'Amour : c'est le dialogue auquel Platon a mis le plus de soin ; *Phèdre*, ou de la Beauté ; le *Premier Alcibiade*, ou de la Nature de l'homme ; *De la République*, ou de ce qui est Juste, en dix livres : ouvrage regardé comme le chef-d'œuvre de Platon ; *Des Lois*, ou de la Législation : une des plus belles productions de l'antiquité pour l'importance et la richesse de la matière. *Timée*, ou de la Nature : le plus obscur de tous les écrits de Platon. Il faut remarquer que le second titre, qui se trouve en tête de ces dialogues pour en indiquer le contenu, n'y a pas été mis par l'auteur, mais a été ajouté postérieurement. Platon composa aussi plusieurs poèmes, qui sont entièrement perdus. Les seize lettres qui portent son nom ne paraissent pas authentiques [1].

[1] Principaux écrits qui ont rapport à la critique et à l'interprétation

Les disciples immédiats de Platon forment ce qu'on appelle l'*Ancienne Académie*, qui conserva dans sa pureté le corps de doctrine du maître, quoique, dans

des ouvrages de Platon : *P. G. Van Heusde*, Specimen crit. in Platonem. Lugd. Bat. 1803. 8. *F. Bast*, Essai critique sur le texte du Banquet de Platon. Leips. 1794. 8. (en allem.). *Th. Gaisford*, Lectiones Platonicæ e membranis Bodlejanis. Oxon. 1820. 8. *C. Morgenstern*, Symbolæ crit. ad Plat. Polit. Dorpat. 1815. fol. *Idem*, de Plat. rep. commentt. tres. Halæ. 1794. 8. *J. L. G. De Geer*, (præside Van Heusde). Diatribe in Politices Platonis principia. Traj. ad Rhen. 1810. 8. *J. H. Neukirk*, in Plat. Polit. Quæstt. philolog. P. I. Lips. 1834. 8. *Bailly*, Lettres sur l'Atlantide de Platon, etc. Lond. 1779. 8. *A. Boeckh*, in Platon. Minoem ejusdemque libros priores de Legg. Halæ. 1806. 8. *C. Dilthey*, Platonic. librorum de Legg. examen. Goett. 1820. 4. *Th. Schmidt*, Parmenide, chef-d'œuvre de dialectique. Berlin. 1821. 8. (en allem.). *J. Ochmann*, Charmides Platonis, qui fertur dialogus, num sit genuinus. Vratislav. 1826. 8. *C. F. Wex*, Comment. de loco mathematico in Platon. Menone. Lips. 1825. 8. *G. F. Wiggers*, Comment. in Platonis Eutyphron. Rostoch. 1805. 4. *Grimm*, De Epistolis Platonis, an genuinæ vel suppositiæ sint. Berol. 1815. *Salomon*, De Platonis quæ vulgo feruntur epistolis. (Progr.). Berolin. 1835. 4. *F. Ast*. Lexicon Platonicum vol. I. Lips. 1835. 8. — Éditions : Avant la publication du texte grec parut une traduction latine : Platonis opera *Marsilio Ficino* interprete. Florent. sine anno (1483 ?). f. Ed. pr. *Aldina* (M. Musurus). Venet. 1513. fol. *H. Stephanus*, cum interpret. *J. Serrani*. Paris. 1578. 3 vol. f. *Bipontina*. 1781-87. 12 vol. 8. *Im. Bekker*. Berol. 1816-18. 8 vol. 8. *Idem*, Commentaria critica. Accedunt scholia. Berol. 1823. 2 vol. 8. *F. Ast*. Lips. 1819-27. 9 vol. 8. vol. 10 et 11 annot. in Plat. opera. ib. 1829-32. 8. *G. Stallbaum*. Lips. 1821-25. 8 vol. 8. *J. F. Boissonade*. Lips. 1826. 4 vol. 8. *C. E. C. Schneider*. Vol. I-III. Lips. 1830-34. 8. — Séparément : *J. F. Fischer*, onze dialogues en quatre collections. Lips. 1760. sqq. 8. *J. F. Biester*, Meno, Crito, Alcib. I et II. Berol. 1780. plusieurs éditions : la dernière. Berol. 1830. 8. *F. A. Wolf*, le Banquet de Platon. Leips. 1782. 8. (en allem.). Plat. dialogor. delectus. P. I. Berol. 1812. 4. ed. 3. ib. 1827. 8. *L. F. Heindorf*, Dialogi selecti. Berol. 1802-10. 4 vol. 8. ed. 2. a. *Ph. Buttmann*,

des points isolés, elle ne laissât pas de s'en écarter. Le premier d'entre eux fut *Speusippe*, d'Athènes, fils de la sœur de Platon et successeur de son oncle à l'Académie. Dans sa doctrine il tâcha à mettre en harmonie le système de Platon avec celui de Pythagore, et fut ainsi un des précurseurs des Néo-Platoniciens. On cite de lui un ouvrage sous le titre de Ὅροι, *Définitions;* c'est peut-être celui qu'on trouve parmi les œuvres de Platon. Après lui, *Xénocrate*, de Chalcédoine, se chargea de la direction de l'Académie, pendant vingt-cinq ans. Parmi les écrits de ce dernier, il s'en trouvait un *sur la Mort*, qui pourrait bien être le dialogue *Axiochus*, attribué tantôt à Platon, tantôt à Eschine [1].

SECTION XXV.

MATHÉMATIQUES [2].

Les premières notions en mathématiques et en astro-

vol. I. II. Berol 1827-29. 8. *D. Wyttenbach*, Phædo. Lugd. Bat. 1810. Lips. (*G. Stallbaum*) avec additions. 1825. 8. *F. Ast*, Symp. et Alcib. I. Landishut. 1809. 8. Phædrus cum scholiis Hermiæ. Lips. 1810. 8. Politia. Lips. 1814. Jen. 1820. 8. Leges et Epinomis. Lips. 1814. 2 vol. 8. Phædo. Monach. 1829. 8. Protag. Lips. 1831. 8. *G. Stallbaum*, Philebus cum Olympiodori schol. Lips. 1820. 8. nouv. éd. ib. 1834. 8. Eutyphro cum schol. e cod. Bodlej. Lips. 1823. 8. Dialogi selecti. Goth. 1827-33. 4 vol. 8. *Idem*, Plat. Meno. Lips. 1827. 8. *G. G. Nitzsch*, Ion. Lips. 1822. 8. *Loers*. Menexenus. Colon. 1824. 8. *A. F. Lindau*, Timæus. Lips. 1828. 8. *L. J. Rückert*, Conviv. Lips. 1829. 8. *G. R. L. De Sinner*. Paris. 1834. gr. 12. *A. Hommel*, Convivium. Lips. 1834. 8. *A. G. Winkelmann*, Euthydemus, cum scholiis, etc. Lips. 1833. 8.

[1] *D. Van de Wynpersse*, de Xenocr. Chalcedon. L. Bat. 1822. 8.

[2] *J. F. Montucla*, Histoire des mathématiques. Paris. 1758. 2 vol. 4. nouv. éd. par *De Lalande*. Paris. 1799. 4 vol. 4. *C. Bossut*. Essai d'une histoire générale des mathématiques. Paris. 1802.

nomie furent apportées d'Égypte par *Thalès*, qui les enrichit par de nouvelles découvertes. Soixante ans après, *Pythagore*, également initié dans les mystères des Égyptiens, trouva le fameux théorème qui porte son nom. Quelques-uns lui attribuent, quoique sans trop de fondement, l'invention de nos chiffres, communément dits arabes, et une connaissance de notre manière de nombrer, par laquelle la valeur des chiffres se décuple à mesure qu'ils avancent de droite à gauche. Dès-lors, les mathématiques furent regardées comme partie intégrante de la philosophie, et toutes les écoles s'en occupèrent. C'est à l'Académie surtout que l'astronomie, l'arithmétique et la géométrie doivent plusieurs découvertes importantes et les formes scientifiques, qu'elles reçurent depuis cette époque.

Les plus célèbres mathématiciens et astronomes de cette période sont *Théodore*, de Cyrène; *Méton* et *Euctémon*, qui réglèrent le calendrier athénien[1]; *Philolaüs*, de Crotone, disciple de Pythagore, le premier qui ait enseigné le mouvement de la terre; *Archytas*, de Tarente, dont il nous reste entre autres un fragment de traité *sur les Mathématiques*, et son disciple *Eudoxe*, de Cnide, un des plus grands astronomes de l'antiquité;

2 vol. 8. *F. Drieberg*, L'arithmétique des Grecs. Leips 1821-2 vol. 8. (en allem.). *L. Ideler*, Manuel des mathématiques et de chronologie techniq. Berlin. 1826. 2 vol. 8. (en all.). *J. H. M. Poppe*. Histoire des mathématiques. Tubing. 1828. 8. (en all.). *J. S. Bailly*. Histoire de l'astronomie anc. éd. 2. Paris. 1781. 4. *J. C. Schaubach*, Histoire de l'astronomie chez les Grecs, jusqu'a Eratosthène. Goett. 1802. (en allem.). *C. Ideler*, Recherches sur les obss. atronom. des anciens. Berlin. 1806. 8. (en allem.). *Delambre*, Histoire de l'astronomie, (vol. I et II. astr. anc.). Paris. 1817. 4.

[1] *L. Ideler*, Sur le Cycle de Méton. (Mém. de l'Acad de Berlin. 1814-15. p. 230. suiv.).

enfin, *Autolycus*, de Pitane en Éolide, le seul de cette période dont il nous soit parvenu quelques ouvrages d'astronomie [1].

SECTION XXVI.

MÉDECINE [2].

PREMIERS MÉDECINS DE LA GRÈCE. — HIPPOCRATE, ETC.

Les premières connaissances en médecine furent portées en Grèce avec le culte d'*Asclépius* ou *Esculape*. Elles demeurèrent pendant une longue suite de siècles la possession exclusive des prêtres de ce Dieu, appelés *Asclépiades*. On attribue aussi à Pythagore de grandes connaissances en médecine, surtout en diététique, connaissances qu'il aurait rapportées d'Égypte. Son disciple *Alcméon* est cité comme le premier qui ait disséqué des corps d'animaux. Jusque là cependant cette science ne fut guère qu'un empirisme. *Hippocrate*, de Cos, fils et élève d'Héraclide, est regardé avec raison comme le père de la médecine. Cet homme de génie en fit une science méthodique, l'éclaira du flambeau de la philosophie et rassembla en un corps de doctrine toutes les

[1] Éd. : De spheræ motu, *C. Dasypodius*. Argent. 1572. 8. De ortu et occasu astrorum : traduit en latin par J. Auria. Rom. 1588. 4. — *J. B. Carpzovius*, de Autolyco Pitaneo. Lips. 1744. 4.

[2] *D. Leclerc*, Histoire de la médecine jusqu'à Galène. éd. 2. Lahaye. 1729. 4. *J. F. Blumenbach*, Introductio in hist. medic. litterar. Gött. 1786. 8. *Curt. Sprengel*. Essai d'une histoire pragmatique de la médecine. éd. 3. Halle. 1828. 5 vol. 8. (en allem.). *Le même*, Histoire de la chirurgie. vol. 1. Halle. 1805. 8. *C. G. Kühn*, De Philosophis ante Hippocr. medicinæ cultoribus, dans ses Opusc. acad. vol I. Lips. 1827. 8. *C. G. Fickel*, Bibl. gr. Medica. vol. I. (Prodromus) etiam sub titulo, Hippocratis oper. novo ordine digesta, Præmissus est conspectus medicinæ veteris ad Hippocr. usque ætatem. Zwiccav. 1833. 8.

notions médicales éparses avant lui, en y joignant ses propres observations.

On attribue à Hippocrate plus de quatre-vingts ouvrages, écrits dans le dialecte ionien, mêlé d'atticismes, mais une douzaine tout au plus sont authentiques. Voici les titres des principaux : *Des Épidémies ; Des Prognostiques; Aphorismes,* ou courtes propositions, contenant le résultat de longues observations, et regardées encore de nos jours comme d'excellens préceptes ; *De l'Air, des Eaux et des Climats :* ouvrage classique, qui n'intéresse pas moins les amateurs de la littérature que les médecins ; *De la diète dans les maladies aiguës,* etc. Le style d'Hippocrate est très-concis et par cette cause souvent obscur ; mais une grande partie de ce manque de clarté doit être attribuée aux fautes innombrables qui défigurent le texte de ses ouvrages [1].

Les fils d'Hippocrate, *Thessalus* et *Dracon* et son

[1] *C. G. Gruner,* Censura libror. Hippocr. Vratisl. 1775. 8. *J. H. Fischer,* de Hippocr. ejusque scriptis et editt. Cob. 1774. 4. *C. Sprengel,* Apologie d'Hippocrate et de ses principes. Leips. 1792. 2 vol. 8. (en allem.). *H. E. Link,* Sur les théories renfermées dans les écrits d'Hippocrate et sur l'authenticité de ces écr. (Mém. de l'Acad. des Sciences de Berlin. 1814-15.) (en allem.). *T. C. Schmidt,* Epistolar. quæ Hippocr. tribuuntur censura. Jen. 1813. 8. — *A. Foesii,* Oeconomia Hippocratis alphabeti serie distincta. ed. 3. Genev. 1662. fol. — Éditions : Hippocr. opera ed. pr. ap. *Aldum.* Venet. 1526. fol *Jan. Cornarius.* Basil. 1538. fol. *Hier. Mercurialis.* Venet. ap. Juntam. 1588. fol. *A. Foesius.* Francof. 1595. fol. *Ren. Chartier,* Hippocratis et Galeni oper. Paris. 1679. 9 vol. (13 tom.) fol. *C. G. Kühn,* (Medicor. Græcor. opera) Lips. 1825. 3 vol. encore incomplet. — Séparément : Aphorismi : *F. M. Bosquillon.* Paris. 1784. 2 vol. 12. éd. 2. 1814. *D. Mercy.* Paris. 1811. De aëre, aquis et locis ; *D. Coray,* (avec traduct. franç. et comment.). Paris. 1800. 2 vol. 8. nouv. éd. (sans comment.) ib. 1816. 8. *Chr. Petersen.* Hamburg. 1833. 8. *F. Dietz,* de morbo sacro. Lips. 1827. 8.

gendre *Polybe* fondèrent ce qu'on appelle l'*ancienne école dogmatique*, qui réunissait les théories des philosophes et les principes d'Hippocrate. Plusieurs écrits, qui se trouvent parmi ceux d'Hippocrate, proviennent probablement des médecins de cette école. Les plus célèbres de ces médecins furent *Dioclès*, de Caryste, sous le nom duquel il reste une lettre, probablement apocryphe, sur les moyens de conserver la santé, et des fragmens d'autres ouvrages; *Chrysippe*, de Cnide, qui florissait vers l'an 347 av. J.-C.; et son contemporain *Praxagore*, de Cos, descendant des Asclépiades. Ce Praxagore fit de très-belles découvertes en astronomie, mais il est surtout fameux pour avoir fait dériver toutes les maladies des humeurs du corps humain [1]. Un de ses disciples nommé *Xénophon* ne nous est connu que par la mention qu'en fait Rufin; du reste, il ne doit pas être confondu avec un autre médecin du même nom, qui appartient à l'école d'Érasistrate [2].

PÉRIODE IV.

DEPUIS L'AVÉNEMENT D'ALEXANDRE-LE-GRAND, JUSQU'A LA DESTRUCTION DE CORINTHE, 336-146 AV. J.-C.

SECTION XXVII.

ÉTAT DE LA GRÈCE APRÈS LA MORT D'ALEXANDRE-LE-GRAND. -- ALEXANDRIE ET PERGAME SIÉGES DE LA LITTÉRATURE.

Si Alexandre de Macédoine a mérité le titre de

[1] La lettre de Dioclès a été publiée par *C. F. Matthæi* (avec Rufus Eph.) Mosq. 1806. 8. Les autres fragm : *C. G Kühn*, V Progr. de medic. non nullis gr. in Cælio Aureliano occurrentibus. Lips. 1820. sqq. 4. *Idem*, Comment. III. de Praxagora Coo. Lips. 1820. 4. (Kuhnii opusc. acad. Vol. II. Lips. 1828.)

[2] Voy. Supplémens à la Gazette Génér. de la Littérature. Halle. février 1834. n 14. p. 105. en allem.).

Grand, que la postérité lui a décerné, c'est moins par l'étendue de ses conquêtes que pour avoir, sous le rapport du progrès des lumières, causé une révolution dont les suites se sont étendues sur toutes les parties connues du globe. Sa gloire aurait été entière, s'il avait pu consolider son vaste empire, mais sa mort prématurée fit naître parmi ses généraux des rivalités et des divisions qui, après une lutte de vingt années, finirent par un démembrement de sa monarchie. L'empire des Séleucides dans la Haute-Asie et en Syrie, le royaume de Pergame dans l'Asie-Mineure, et celui des Ptolémées en Égypte, ne furent que des débris du colosse macédonien. Le royaume de Macédoine proprement dit continua à être agité par des révolutions pendant lesquelles la Grèce fut le théâtre d'une longue suite de troubles et de désolations. La faiblesse des rois de Macédoine permit à la Ligue Étolique et à celle d'Achaïe de prendre une consistance, qui aurait fait espérer le retour des beaux jours de la liberté, si elle pouvait exister sans un véritable patriotisme, qui exclut l'intérêt et l'ambition. Mais, ne pouvant s'accorder entre eux, les Grecs commirent la faute d'appeler les Romains pour être les arbitres de leurs différends. Ces voisins, dont l'ambition ne connaissait pas de bornes, furent trop heureux de trouver un prétexte pour envoyer en Grèce une armée, qui ne devait plus quitter ce pays. Bientôt l'alliance des Romains devint plus funeste à ce malheureux peuple, que la présence des rois de Macédoine ne lui avait été à charge : il essaya en vain de secouer un joug que sa légèreté et son imprévoyance lui avaient imposé : la prise de Corinthe mit le sceau à sa servitude.

Dans la période qui précéda celle du règne d'Alexandre-le-Grand, Athènes avait été le principal siége des

lettres et des arts; dans celle que nous allons parcourir, cette ville fut remplacée par la nouvelle capitale de l'Égypte. La dynastie des Ptolémées, qui pendant deux cent soixante-quinze ans gouverna ce pays, compte parmi ses princes des protecteurs zélés et éclairés des lettres. L'un d'eux fonda la bibliothèque d'Alexandrie[1], la plus fameuse de l'antiquité. Cet établissement et le musée, qui dut son existence aux premiers Ptolémées, devinrent le centre de réunion des savans du monde entier.

Sous les trois premiers princes de cette dynastie, le royaume d'Égypte parvint à une grande splendeur; sa puissance déclina depuis Ptolémée IV Philopator. Alexandrie cessa alors d'être l'unique asyle des littérateurs, dont beaucoup préféraient au séjour d'une cour orageuse les villes paisibles de la Grèce et surtout Pergame. Ainsi la décadence de l'école d'Alexandrie fut préparée pendant les derniers soixante-quinze ans de la période, où nous entrons.

Les rois d'Égypte avaient ouvert un asyle aux lettres grecques; mais rien ne put remplacer le beau ciel où elles étaient nées. Transplantée sous un autre climat, la littérature changea de but et de nature : au lieu d'une affaire de goût, elle devint l'objet d'études réglées; au lieu d'hommes de génie, il y eut des savans. Ce fut à Alexandrie qu'on traça ce cercle des connaissances humaines qu'il fallait avoir parcouru pour aspirer au titre d'homme lettré. Ce fut à la même époque que se répandit le goût de cette critique de mots, qui s'attacha surtout à Homère. Ce poète d'abord, et

[1] *Ger. Dedel*, Historia critica bibliothecæ Alexandrinæ. (Annal. Acad. Lugd. Batavæ. 1822-23. 4.)

ensuite tous les autres poètes de la belle antiquité fournirent une matière inépuisable aux explications, aux éclaircissemens aux commentaires et aux scolies de ces savans; l'histoire et la fable, la chronologie et les monumens, enfin les mœurs des anciens temps, tout fut mis à contribution pour éclaircir les passages et les mots qui pouvaient présenter quelque difficulté, ou offrir l'occasion de faire parade de connaissances acquises dans la poussière des bibliothèques On fit alors des recherches sur la nature de la langue grecque; on réduisit en forme de principes ce que l'usage et l'autorité des grands maîtres avaient consacré; on forma des recueils de mots peu usités, ou de ceux que quelque auteur avait pris dans une acception particulière; on distingua les dialectes, et on en signala les caractères; en un mot la philologie, science auparavant inconnue, remplaça le génie, et la critique traça à l'imagination les règles au-delà desquelles il lui serait défendu de prendre son essor.

On vit naître alors les *sept arts libéraux*, dénomination sous laquelle on comprenait la grammaire, la rhétorique, la dialectique, l'arithmétique, la géométrie, l'astronomie et la musique. A mesure que l'érudition étendit son domaine, et qu'on raisonna sur les principes du beau, les lettres déchurent et le goût se perdit. Une calamité, particulière à cette époque, contribua encore à la décadence de la littérature: un esprit funeste de flatterie et une malheureuse envie de plaire aux grands, défauts inconnus aux siècles de la liberté, s'emparèrent des hommes de lettres, et les entraînèrent dans des écarts pernicieux à la littérature [1].

Nous l'avons déjà dit, Alexandrie ne resta pas, pen-

[1] *C. G. Heyne*, de Genio sæculi Ptolemæorum, dans ses Opusc.

dant toute cette période, le siége exclusif des lettres ; à côté d'elle s'éleva une émule : ce fut Pergame. Eumène I, héritier d'un officier de Lysimaque qui s'était rendu indépendant dans un petit gouvernement, fonda l'état de Pergame par une victoire qu'il remporta, 263 ans avant J.-C., sur Antiochus I, roi de Syrie, et qui lui valut la possession de l'Éolide. Son neveu, Attale, après avoir défait les Gaulois, ceignit le diadème. Ce prince aimait les lettres et protégeait ceux qui les cultivaient. Eumène II, héritier de toutes les grandes qualités de son père, fonda dans sa capitale une bibliothèque, qui bientôt excita la jalousie des rois d'Égypte.

Ses successeurs, également animés du goût des lettres, travaillèrent à l'envi à l'agrandissement de leur bibliothèque, et le prix qu'il soffraient à ceux qui leur procuraient des manuscrits fut, d'après la remarque de Galien, la première cause de cette foule de livres supposés qu'on fabriqua depuis. Ammonius raconte que la prédilection de Ptolémée II pour les œuvres d'Aristote engagea des hommes avides à en composer pour les lui vendre. Les rois de Pergame accueillaient les savans et les fêtaient ; ceux-ci accoururent en foule à la cour de princes si libéraux ; l'école qui leur dut son lustre aurait peut-être fini par éclipser celle d'Alexandrie, si l'État de Pergame avait duré plus long-temps. Ces savans, de même que ceux de l'Egypte, se vouèrent particulièrement à l'étude d'Homère. Après que le royaume d'Attale III, légué aux Romains par disposi-

acadèm. I. p. 76. sqq. VI. p. 436. sqq. *J. C. F. Manso*, Alexandrie sous Ptolém. II. (Mélanges. T. I. p. 221. et T. II. p. 321.) (en all.). *C. D. Beck*, de Philologia Sæculi Ptolemæorum. Lips. 1818. 4. *J. Matter*, Essai hist. sur l'école d'Alexandrie, etc. Paris. 1820. 2 vol. 8.

tion testamentaire de ce prince, eut été réduit en province romaine sous le nom d'Asie, l'école de Pergame, privée du soleil qui l'échauffait, ne fit plus que végéter ; Marc-Antoine lui porta un coup mortel en faisant partir pour Alexandrie la bibliothèque des Attales, afin de remplacer celle qui avait péri par le feu dans la guerre de Jules César.

Le dialecte attique était devenu à la fin de la période précédente la langue générale du monde savant et littéraire; mais, à mesure que cette langue se répandit dans des pays anciennement regardés comme barbares, le mélange des locutions provinciales et le néologisme, affecté par quelques auteurs de mauvais goût, corrompirent l'ancienne pureté de la langue. On vit paraître alors ce qu'on a appelé depuis le *dialecte macédonien* ou d'*Alexandrie ;* il avait ceci de particulier qu'il était composé de tous les dialectes anciennement séparés, de manière cependant que le Dorisme, propre aux Macédoniens, y prédominait. Malgré l'universalité de cet idiôme, les poètes continuèrent à écrire dans le dialecte qui leur paraissait le mieux approprié au genre de poésie qu'ils cultivaient. Les successeurs d'Alexandre portèrent également le dialecte macédonien dans la Phénicie, la Syrie et l'Egypte. Les habitans de ces pays qui n'étaient pas d'origine grecque s'accoutumèrent insensiblement à la langue de leurs vainqueurs. Ils commencèrent à parler grec (ἑλληνίζειν). Tout Asiatique faisant usage de cette langue fut appelé Ἑλληνιστής, et le dialecte macédonien, mêlé d'un grand nombre de formes étrangères à la langue grecque et de tournures orientales, reçut le nom de *dialecte hellénistique*[1].

[1] *F. G. Sturz*, de dialecto Macedonicâ et Alexandrinâ. Lips. 1808. 8. *Salmasius*, Comment. de Hellenisticâ. Lugd. Bat. 1645. 12.

SECTION XXVIII.

POÉSIE.

ÉTAT DE LA POÉSIE DANS LA GRÈCE EUROPÉENNE ET ASIATIQUE. -- COMÉDIE NOUVELLE.

CONFÉR. SECT. XIV. P. 68.

Avec la liberté, les Muses quittèrent la Grèce. Nous rencontrons dans cette période quelques faibles traces de poésie lyrique ; mais nous ne trouvons pas un seul poète marquant, si ce n'est dans la poésie dramatique. Nous n'avons guère à citer pour la poésie lyrique que les noms des trois femmes qui complètent la liste des neuf poètes dont nous avons parlé plus haut ; ce sont Anyte, Nossis et Mœro. *Anyte*, de Tégée, avait la charge de mettre en vers les oracles d'Esculape à Épidaure. Il s'est conservé d'elle vingt épigrammes, qui se distinguent par une grande simplicité. Nous possédons de *Nossis*, de Locres, environ une douzaine d'épigrammes. *Mœro*, qu'on nomme communément à tort *Myro*, composa un poème en vers héroïques intitulé *Mnémosyne ;* des *Imprécations* (*'αραί*) ; et des *Épigrammes* [1].

C'est dans cette période que fleurit ce qu'on a coutume de nommer la *Comédie nouvelle*, par opposition à l'ancienne et à la moyenne. Le chœur, qui en perdant dans la comédie moyenne le droit de prendre part à l'action, avait été dépouillé de la seule prérogative capable de faire supporter sa présence, devenu insipide par ce changement, disparut entièrement de la scène. Au lieu d'y faire paraître des hommes connus, d'après

[1] Les fragm. d'Anyte, Nossis et Mœro se trouvent dans les collections de *J. Ch. Wolf* et *A. Schneider*, et dans les Anthologies.

le privilége dont l'ancienne comédie avait abusé, ou de parodier les poètes, comme avait fait la comédie moyenne, on s'étudia à peindre les mœurs, en plaçant les personnages de la pièce dans des situations, qui pussent faire ressortir leurs caractères, et on noua des intrigues propres à fournir des scènes comiques; en un mot la comédie devint, ce qu'elle est chez les nations modernes, le tableau des ridicules et des vices de la société, dégagé de toute satire personnelle. D'un autre côté, le langage et le ton de la comédie acquirent plus de dignité et de moralité; la peinture des mœurs devint plus fine, les plaisanteries plus gracieuses et assaisonnées de tout le charme de la diction attique. Trente-deux poètes dramatiques de cette époque sont nommés dans les ouvrages des anciens, mais pas une seule de leurs comédies ne nous est parvenue. Le plus célèbre d'entre eux, *Ménandre*, né à Athènes l'an 342 avant J.-C., et disciple de Théophraste, composa quatre-vingts pièces de théâtre. Nous en possédons quelques fragmens, mais ils sont insuffisans pour nous donner une idée de son genre; quant aux imitations de Térence, elles ne suppléent qu'en partie à la perte des pièces grecques, parce que le poète latin s'est écarté de la simplicité de son original. Nous n'avons aussi que peu de fragmens de *Philémon*, de Soles en Cilicie, de *Diphile* de Sinope, de *Posidippe* et de *Domoxène*, d'Athènes. Trois poètes comiques du nom d'*Apollodore* sont cités par les anciens : l'un, contemporain de Ménandre, était de Gela en Sicile, l'autre d'Athènes et le troisième de Caryste. On ne sait auquel des trois attribuer les fragmens qui restent sous ce nom [1].

[1] Les fragmens des poètes de la Comédie nouvelle se trouvent

SECTION XXIX.

ÉTAT DE LA POÉSIE A ALEXANDRIE. -- POÉSIE DRAMATIQUE.

Les poètes d'Alexandrie étaient savans, mais ils manquaient d'imagination et souvent de goût. Ils crurent couvrir ces défauts en mettant en avant des idées bizarres, et en se servant d'expressions neuves et gigantesques. Le mauvais goût de quelques-uns d'entre eux se trahit encore plus dans le choix des sujets que dans la manière de les traiter. C'est dans cette période qu'on vit en faveur plusieurs nouveaux genres de poésie, s'il est permis de donner ce nom à des anagrammes, à des jeux de mots et à d'autres futilités, que le bon goût réprouve, mais qu'on admirait alors comme des efforts de génie. Si au milieu de cette corruption générale un petit nombre de poètes restèrent fidèles aux anciens modèles, il leur fut impossible de s'élever tout-à-fait au-dessus de leur siècle. Ce qui toutefois les distingue de leurs successeurs, c'est une pureté de diction et une certaine élégance qui caractérisent leurs ouvrages : cet avantage, dû à la société dans laquelle ils vivaient, produisit ce succès brillant que leurs productions ob-

dans les collect. d'*Hertel* et de *Grotius*. *J. Clericus*, Menandri et Philemonis reliquiæ, etc. Amstel. 1708. 8. Cette édition donna naissance à plusieurs écrits de controverse entre les savans les plus distingués d'alors. *R. Bentley*. (Philelcutherus Lipsiensis). *J. Gronovius*, *C. De Pauw*. (Philargyrius Cantabrigensis) *d'Orville*, etc. (Voy. Fabric. Bibli. gr. vol. II. p. 457. ed. Harl.). *Meineke*, Menandri et Philem. reliquiæ. Berol. 1823. 8. *Idem*. quæst. Menandr. Spec. I. ib. 1818. 8. — Les Sentences détachées des Comiques ont été publiées dans les recueils des poètes gnomiques. p. ex. *J. Lascaris*, Gnomæ monostichæ, etc. Florent. ap. L. De Alopa (vers l'an 1495.) 4. *Brunck*, Poet. gnomici. Celles de Ménandre sont jointes à l'éd. des fables d'Ésope de *Schneider*.

tinrent chez les Romains, ces dominateurs du monde civilisé.

Nous allons parler des poètes de l'école d'Alexandrie d'après les divers genres qu'ils ont cultivés, et qui sont : la poésie dramatique; la poésie lyrique, dans laquelle nous comprenons l'élégie; l'épigramme; l'épopée; la poésie didactique; et la poésie bucolique.

1° TRAGÉDIE.

CONFÉR. SECT. XII P. 57.

Les grammairiens d'Alexandrie ont établi un double canon de poètes tragiques : le premier comprend les grands maîtres antérieurs à la mort d'Alexandre-le-Grand; le second canon, qu'ils ont appelé la *Pléiade tragique,* se compose de sept poètes, qui ont vécu sous le règne des premiers Ptolémées; ce sont *Alexandre l'Étolien* et *Lycophron,* appartenans également à la classe des poètes lyriques; *Æantide* et *Sosiphane,* qui nous sont inconnus; *Philiscus,* de Corcyre; *Sosithée* et *Homère* le jeune, sur lesquels il nous reste très-peu de renseignemens. Outre la Pléiade Alexandrine, les anciens parlent encore de soixante tragédies du célèbre sillographe *Timon,* de Phlionte. Les ouvrages dramatiques des poètes de cette école se distinguent de ceux de la période précédente en ce que, n'étant pas destinés à être représentés devant le peuple, ils perdirent ce caractère religieux que les anciennes pièces tenaient de leur origine. C'étaient des ouvrages de cabinet, écrits pour l'amusement des princes, de leurs courtisans et d'un petit nombre de connaisseurs [1].

[1] *J. F. Leisner*, de Pleiade tragicor. gr. Giz. 1745. 4. *A. F. Nœke*, Schedæ criticæ. Hal. Saxon. 1812. 4.

2° COMÉDIE.

CONFÉR. SECT. XIV. P. 68. SECT. XXVIII. P. 139.

Nous ne trouvons qu'un seul poète d'Alexandrie qui ait travaillé pour le théâtre comique; c'est *Machon,* de Sinope ou de Corinthe, qui vécut sous Ptolemée III Évergète et ses successeurs.

3° DRAME SATYRIQUE. [1]

CONFÉR. SECT. XIII. P. 67.

La Satyre changea de nature dans cette période, quoique le nom de *Drame satyrique* subsistât toujours. Déjà long-temps auparavant, plusieurs poètes, tels que *Alcée,* de Mytilène, *Ecphantide, Timoclès,* d'Athènes, avaient mis au jour des pièces qui offraient un mélange de tragique et de comique (κωμῳδοτραγῳδία). Ce genre différait essentiellement du drame satyrique et l'on pourrait même prétendre qu'il ne doit pas être séparé de la comédie. Quant à la satyre, il paraît qu'à la suite de la révolution qui, sous les Ptolémées, amena un changement dans ce drame, elle ne conserva plus de forme fixe. Tandis que quelques poètes continuaient à emprunter leurs sujets aux mythes, les autres, abandonnant les régions de la mythologie, les choisirent dans la vie commune. La satyre se rapprocha ainsi de la comédie; mais, dans ce passage d'un genre à un autre, elle donna dans un excès répréhensible, en s'arrogeant la licence de l'ancienne comédie pour immoler à la risée publique les personnes qui avaient le mal-

[1] *H. C. A. Eichstaedt,* de dramate Græcorum comico-satyrico in primis de Sosithei Lytiersâ. Lips. 1793. 8. *G. Hermann,* de dramate comico-satyrico dans : Comment. Societ. Philol. Lips. T. I.

heur de déplaire aux auteurs de ces pièces. Le chœur des Satyres était indispensable dans le drame de la première espèce, tandis que la forme du drame de la seconde espèce tendait à l'exclure; il paraît pourtant que, lorsque le sujet s'y prêtait, on conservait le chœur, dans lequel figuraient, sous la forme de Satyres, les personnes dont on voulait persiffler les vices et les ridicules. Il est douteux si toutes ces pièces étaient représentées sur la scène.

Lycophron, dont il sera question encore, écrivit contre le chef de l'école de Mégare un drame satyrique, qu'il intitula *Ménedème.* Ce philosophe y paraissait travesti en Silène; ses disciples y étaient costumés en Satyres.

Il nous reste un fragment d'une pièce du même genre, intitulée *Lytierse* ou *Daphnis et Lytierse;* l'auteur est appelé *Sosithée.* Il est probable qu'il a existé plusieurs poètes de ce nom; mais comme le drame, dont il s'agit, paraît être plutôt l'œuvre d'un poète tragique que d'un auteur comique, l'on peut croire avec quelque raison qu'il a été composé par ce Sosithée qui est rangé dans la Pléiade tragique [1].

4° HILAROTRAGÉDIE [2].

L'Hilarotragédie (ἱλαροτραγῳδία), genre de poésie

[1] Ce fragment a été publié souvent avec Théocrite p. ex. par *Heinsius* et *Reiske.* On le trouve aussi dans *Heeren*, Biblioth. pour la littérature et l'art anc. t. VII. p. 9. sqq. et dans la dissert. précitée d'Eichstaedt.

[2] *F. Ast.* Esquisse de la philologie. Landshut. 1808. 8. p. 132. suiv. (en all.). *F. Osann.* Analecta critica, poesis roman. scenic. Berol. 1816. 8. p. 69. sqq. *C. O. Müller,* Les Doriens. t. II. p. 363. sqq. (en all.).

qui nous est peu connu, paraît avoir été à la tragédie ce que le poème épique parodié est à la véritable épopée. On regarde comme inventeur de l'Hilarotragédie le poète *Rhinton*, de Syracuse ou de Tarente, qui florissait sous le premier Ptolémée. Les anciens disent expressément de lui, qu'il changea la tragédie en comédie, c'est-à-dire qu'il la parodia en vers bouffons. C'est pourquoi il reçut le surnom de φλυακογράφος ou de φλύαξ. Rhinton avait composé entr'autres une Hilarotragédie, intitulée *Amphitryon*. Il est probable que Plaute l'a imitée; du moins Mercure y fait allusion dans le Prologue de la pièce latine.

Il ne faut pas confondre l'Hilarotragédie avec l'Hilarodie (ἱλαρῳδία), qui était plutôt déclamée que représentée sur la scène. Ces poésies et quelques autres du même genre (κίναιδοι λόγοι, ἰωνικοὶ λόγοι) peuvent être comprises sous le nom générique de φλυακογραφία. Cependant cette dernière espèce, dans laquelle se distingua surtout *Sotade*, de Maronée en Crète (οἱ κίναιδοι λόγοι appelés depuis τὰ Σωτάδεια), peut aussi être classée parmi les poésies épiques [1].

SECTION XXX.

POÉSIE LYRIQUE ET ÉLÉGIAQUE.

CONFÉR. SECT. V. P. 25. SECT. X. P. 45. SECT. VIII. P. 38.

Dans ce genre nous n'avons que peu d'auteurs à nommer : les principaux sont Philétas, Lycophron et

[1] Sur la Phlyacographie et ses diverses espèces, voir *A. Capellmann*, Alexandri OEtoli fragmenta. Bonn. 1830. 8. p. 22. sqq. — Une bonne édit. des fragm. de Sotade se trouve dans *G. Hermanni*, Elementa doctrinæ metricæ. Lips. 1816. 8. p. 444. sqq.

Callimaque, qui tous trois vécurent à la cour de Ptolémée II, Philadelphe. On pourrait y ajouter *Alexandre l'Étolien;* car, quoique placé dans la Pléiade tragique, il est cependant plus connu comme poète élégiaque ; la plupart de ses élégies roulaient sur des sujets héroïques [1]. Stobée nous a conservé une élégie de Phanoclès sur l'amour d'Orphée pour Calaïs; c'est un des plus beaux morceaux de poésie érotique qui reste de l'antiquité. Enfin *Hermésianax*, de Colophon, avait publié un recueil d'élégies en trois livres ; parmi les fragmens que nous possédons, l'un surtout se recommande par son élégance et sa correction [2].

Philétas, de Cos, a composé des élégies et des poésies légères lyriques, dont il ne reste que de faibles fragmens. La manière nouvelle dont il peignit les tourmens et les joies de l'amour a donné un caractère particulier à ses élégies; Properce les a prises pour modèles [3].

Lycophron, de Chalcis en Eubée, qui florissait vers l'année 280 av. J.-C., fut l'inventeur de l'anagramme, et l'auteur d'un grand nombre de tragédies perdues. Le seul ouvrage de ce poète qui soit parvenu jusqu'à nous est un poème singulier, intitulé *Cassandre* ou *Alexandra :* c'est un monologue dans lequel la prin-

[1] *A. Capellmann*, Alexandri OEtoli fragmen. coll. et illustrata. Bonn. 1830. 8.

[2] *Dav. Ruhnken*, Append. ad. Epist. crit. II. *F. A. Rigler* et *C. A. M. Axt*, Leontii carminis Hermesianactei fragm. Colon. ad Rhen. 1828. 16. *G. Hermann*, Hermesianactis elegi. Lips. 1828. 4. *N. Bach*, Hermes. et Phanoclis reliq. (avec Philétas): voyez plus bas.

[3] *C. P. Kayser*, Philetæ coi fragm. Præfixa est epistola *C. G. Heynii*. Goetting. 1793. 8. *N. Bach*. Philetæ, Hermesianactis, Phanoclis reliquiæ. access. Lennepii et Ruhnkenii observationes integræ. Hal. Saxon. 1829. 8.

cesse troyenne prédit à Priam la destruction d'Ilion et les malheurs des personnes qui ont joué un rôle dans la guerre de Troie. Cet ouvrage, rempli d'érudition, est d'une telle obscurité qu'on l'avait surnommé le *poème ténébreux:* il serait presque inintelligible pour nous sans les scolies de Tzetzès. Un ouvrage où l'érudition de Lycophron peut avoir été bien placée, c'est son Traité sur la Comédie, dont Athénée cite le neuvième livre [1].

Callimaque, de Cyrène, (vers l'an 260 av. J.-C.) issu d'une famille illustre, enseigna d'abord les belles-lettres à Alexandrie, où il fut ensuite placé au Musée. De huit cents pièces de poésie qu'on lui attribuait anciennement, il ne nous reste que cinq ou six hymnes, une soixantaine d'épigrammes, que l'on peut compter parmi les meilleures de l'antiquité, et quelques fragmens d'élégies, qui étaient regardées comme son principal titre à la gloire. Callimaque tenta en vain de remplacer par l'érudition le génie que la nature lui avait refusé. Outre ces poésies, Callimaque avait laissé plusieurs traités en prose, dont nous ne saurions trop regretter la perte [2].

[1] *B. G. Niebuhr*, sur l'époque de Lycophron le ténébreux (dans le Musée du Rhin. 1827. cah. II. p. 102. suiv.) (en all.) — Édit. Aldus. (avec Pindare, Callimaque, etc.) Venet. 1513. 8. *J. Meursius.* Lugd. Bat. ed. 2. 1599. 8. *J. Potter*, cum Tzetzæ scholiis, etc. Oxon. 1697-1702. fol. *Henr. G. Reichard.* Lips. 1788. 8. *L. Sebastiani.* cum scholiis. Rom. 1803. 4. *L. Bachmann*, cum paraphr. ined. schol. min. ined. etc. vol. I. Lips. 1830. 8. *Idem*, Lexicon Lycophron. sive scholia in Lyc. Alex. antiq. (dans ses Anecdot. gr t. II. Lips. 1828. 8.)

[2] Éditions : ed. p. *J. Lascaris.* Florent. 4. (probablement entre les années 1494 et 1500.) *F. Robortellus.* Venet. 1555. 8. *H. Stephanus*, dans ses : Poëtæ principes horoïci carm. t. II. p. 153-181.

Nous possédons encore quelques hymnes d'autres auteurs, parmi lesquels un hymne à Jupiter par le philosophe stoïcien *Cléanthe* [1].

SECTION XXXI.

POÉSIE ÉPIGRAMMATIQUE.

CONFÉR. SECT. XVII. P. 77.

Nous avons dit que les meilleures épigrammes de l'époque d'Alexandrie étaient celles de *Callimaque*. L'Anthologie nous en a conservé d'autres de cette période : dans le nombre il y en a quelques-unes d'*Alexandre*, d'Étolie, dont le nom brille dans la Pléiade tragique, une vingtaine de *Théocrite*, de Syracuse, et une seule de *Théocrite*, de Chios, auteur d'une histoire de la Libye. Celles de *Léonidas*, de Tarente, qui sont écrites en dialecte dorien, appartiennent aussi aux meilleures qui nous aient été conservées [2].

et à parte. Aurel. Allobr. 1577. 4. (son tixte constitue la vulgate.) Th. Grævius. Ultraj. 1697. 2 vol. 8. Cette édition servit de fondement à celle de *J. A. Ernesti*. Lugd. Bat. 1761. 2 vol. 8. *R. F. P. Brunck*, dans le vol. I. de ses Analectes p. 423-475. *C. J. Blomfield*. Lond. 1815. 8. (plusieurs fragmens nouveaux sont ajoutés, mais les scolies ne s'y trouvent plus.) *H. J. M. Volger*. Lips. 1816. 8. *J. F. Boissonade*. Paris. 1824. 12. — *J. Luzac*. Elegiarum fragm. à Valckenario collect. et illustrata. Lugd. Bat. 1799. 8. — *C. G. Göttling*, Animadv. criticæ in Callimachi epigr. Jen. 1811. 8. *C. N. Osiander*, de Callim. in Cerer. hymn. Stutg. 1825. 4. *F. Brüggemann* de C. Val. Catulli elegia Callimacheâ. Susat. 1830. 8.

[1] Cet hymne a été publié par *H. Stephanus*, Poësis philosoph. Paris. 1573. 8. p. 49. sqq. dans *R. F. P. Brunck*, Poët. Gnom. gr. p. 141. sqq. et dans les Analectes (vol. III.) etc. *G. C. F. Mohnike*. Cléanthe le stoïcien. Greifsw. 1814. 8. (en all.) *Ch. Petersen*. Cleanthis hymnus in Jov. auctori suo vindicatus. Hamb. 1829. 4.

[2] Ces épigrammes ont été publiées en partie avec celles de Léonidas d'Alexandrie par *A. Meineke*. Lips. 1791. 8.

Cette époque, où le goût commençait à se corrompre, donna naissance à un genre de jeux poétiques inconnus jusqu'alors. Il consistait à arranger la longueur respective des différens vers d'un poème, de manière qu'ils représentassent quelque figure, telle qu'un œuf, des ailes, une hache, un autel, etc. *Simmias*, de Rhodes, auteur d'un *Recueil de poésies mêlées*, passe pour l'inventeur de ces jeux. On attribue à Théocrite un poème de ce genre, portant d'après sa forme le titre de *Chalumeau*, *σύριγξ*. *Dosiade*, dont l'époque est inconnue, a fait un poème intitulé l'*Autel*, *βωμός*, parce qu'il en représente en effet la forme [1].

SECTION XXXII.

POÉSIE ÉPIQUE.

CONFÉR. SECT. IV. P. 12. SECT. XVI. P. 76.

Le seul poète épique de cette période dont il nous soit resté un ouvrage, est *Apollonius*, de Rhodes, disciple de Callimaque; il était né à Naucratis ou à Alexandrie mais il enseigna la rhétorique à Rhodes, où il obtint le droit de cité. Nous avons de lui un poème épique en quatre chants, intitulé les *Argonautiques*, composition faible du côté de l'invention et des caractères, mais remarquable par la pureté de la diction et la beauté des vers. L'auteur a su résister à l'esprit de son siècle, qui se plaisait dans des digressions savantes [2].

A l'époque d'Apollonius fleurit aussi *Euphorion*,

[1] L'autel de Dosiade a été publié et commenté par *J. Scaliger*, Epist. 248. (Opera posth. Paris 1616. 4. p. 469.) *R. F. P. Brunck*. Analect. gr. vol. I. p. 412. sq.

[2] *A. Weichert*, sur la vie et le poème d'Apollonius de Rhodes. Meissen. 1821. 8. (en all.). *T. Bloch*, De carm. epico Apollon. Rhod.

de Chalcis en Eubée, poète, grammairien, historien, et bibliothécaire d'Antiochus-le-Grand. Il composa des ouvrages historiques et un grand nombre de poésies. Son poème épique, intitulé *Mélanges* ou *Mopsopies*, était un recueil en cinq livres de fables et d'histoires concernant l'Attique; ouvrage très savant, mais aussi obscur que la *Cassandre* de Lycophron [1]!

Nous trouvons encore à cette époque deux autres poètes épiques, *Rhianus* [2], de l'île de Crète, qui a écrit une *Héracléide*, des *Thessaliques*, des *Messéniaques*, etc., et *Musée*, d'Ephèse, auteur d'une *Persséide* en dix livres et de poèmes en l'honneur des rois Eumène et Attale.

SECTION XXXIII.

POÉSIE DIDACTIQUE.

CONFÉR. SECT. IX. P. 42.

Après que la prose eut commencé à être cultivée,

Hafn. 1792. 8. — Sur les auteurs qui ont traité le même sujet avant Apollon. : *G. F Groddeck.* Bibl. de la littérat. et de l'art anc. t. II. p. 61. (en all.) Additamenta ad disputat. de argon. Apoll. R. fontibus. (Progr.) Viln. 1823. f. — *Pet. Burmanni* (*E. F. Krause.*) Catalogus Argonautarum. Halæ. 1798. 8. *E. F. H. Spitzner*, de indice Argonaut. Vitteberg. 1819. 8. — Sur les particularités de la métrique d'Apollon. : *Gerhard*, Lectiones Apollonianæ. Lips. 1816. 8. — Éditions : ed. pr. (*J. Lascaris*,) ap. de Alopa. Florent. 1496. 4. cum scholiis. *Aldus.* (F. Asulanus?) Venet. 1521. 8. *H. Stephanus*, Aurel. Allobr. 1574. 4. *R. F. P. Brunck.* Argent. 1780. 8. (sans scolies.) *Flangini.* Rom. 1791-94. 2 vol. 4. avec une traduct. italienne. *C. D. Beck.* vol. I. Lips. 1797. 8. (texte et traduct. lat. l'ouvrage est demeuré incomplet.) *G. H. Schæfer*, (cum scholiis inedit.) Lips. 1810-13. 2 vol. 8. *A. Wellauer*, recens. etc. scholia aucta et emend. addidit. Lips. 1828. 2 vol. 8.

[1] *A. Meineke*, de Euphorionis Chalcidii vitâ et script. disser. et fragm. colleg. Gedani. 1823. 8.

[2] Les fragmens de Rhianus ont été publiés dans les collections de

on avait abandonné l'usage de tracer des préceptes en vers; ce ne fut que parmi les poètes d'Alexandrie que la poésie didactique reprit faveur : elle leur fournit l'occasion de faire parade de l'érudition qui était leur apanage. Le premier de ces poètes dans l'ordre chronologique est *Dicéarque*, de Messana en Sicile, disciple d'Aristote et auteur d'une *Description de la Grèce*, dont il ne nous reste qu'un fragment [1]; mais sous le rapport du mérite il est surpassé de beaucoup par *Aratus*, de Soles en Cilicie (270 ans av. J.-C.), qui mit en vers le livre d'Eudoxe *sur le cours et l'influence des astres*. Cet ouvrage bien versifié et enrichi d'heureux épisodes a eu la gloire d'être trois fois traduit en vers latins par *Cicéron*, par *Germanicus César*, et par *Rufus Festus Avienus*. Un autre ouvrage d'Aratus sur la médecine ne nous est connu que par des fragmens. Il était aussi auteur d'élégies, d'hymnes et d'autres poésies lyriques [2].

Brunck, p. 479-482. *Gaisford*, v. III. p. 272. sqq. *Boissonade*, v. III. *C. G. Siebelis*, de Rhiano. Budissæ. 1829. 4. *N. Saal*, Rhiani quæ supersunt. Bonn. 1831. 8. *Meineke*, sur le poète Rhianus de Crète (Mémoire de l'académie de Berlin. 1832.) (en all.).

[1] *A. Buttmann*, de Dicæarcho ejusque operibus, quæ inscribuntur Βίος Ἑλλάδος et Ἀναγραφὴ Ἑλλ. Norimb. 1833. 4.

[2] *G. Grauert*, sur les ouvrages du poète Aratus. (Musée du Rhin. t. I. cah. 4. p. 336.) (en all.) Voy. *Delambre*, hist. de l'astronomie anc. t. I. p. 74. — Éditions. ed. pr. *Aldus*. Venet. 1499. fol. avec d'autres écrits sur l'astronomie; dans la suite Aratus fut encore souvent publié avec d'autres auteurs, par exemple avec Dionys. Perieget. Basil. 1523. 8. *H. Stephanus*, Poët. gr. her. c. t. II. p. 288-317. *Hugo Grotius*. (syntagma Arateorum) Lugd. Bat. 1600. 4. *Joh. Fell*. Oxon. 1672. 8. nouv. éd. 1801. 8. *J. Th. Buhle*, cum schol. vers. Germanici et Avieni etc. Lips. 1793-1801. 2 vol. 8. *F. Ch. Matthiæ*. Francof. 1817. 8. *Halma* (avec la trad. française les scolies de Théon, les catastérismes d'Eratosth., la sphère de

Nicandre de Colophon, médecin, grammairien, poète, et prêtre d'Apollon de Clarus, chanta en deux livres les Remèdes contre les morsures des bêtes vénéneuses (*Θηριακά*), et ceux contre les poisons qui se rencontrent dans les alimens et les boissons (*ἀλεξιφάρμακα*); ces ouvrages ont peu de mérite poétique, et sont sans importance pour la science elle-même, mais ils contribuent, surtout à cause de leurs scolies, à en éclaircir l'histoire chez les Grecs. Nicandre avait aussi composé des *Géorgiques,* qui ont quelquefois servi à Virgile; des *Métamorphoses* (*ἑτεροιούμενα*), où Ovide a puisé la première idée de son immortel ouvrage; et divers autres poèmes, qui n'existent plus[1].

Ces deux derniers poètes avaient choisi la forme épique; Dicéarque écrivit en vers iambiques.

SECTION XXXIV.

POÉSIE BUCOLIQUE.

La poésie bucolique, qui chante les plaisirs de la vie innocente des peuples pasteurs, devint un genre parti-

Léontius). Paris. 1823. 4. *Ph. Buttmann*, Arati Phænomena et Diosemeia, cum annot. crit. Berol. 1826. 8. *Im. Bekker.* cum scholiis. Berol. 1828. 8. *Th. Forster,* Diosemea. Lond. 1813. 8. *J. C. Schaubach*, de Arati Solens. interprett. Rom. Meining. 1818. 4.

[1] Éditions : ed. pr. *Aldus* (avec Dioscoride) Venet. 1499. fol. *Aldus*, Nicandri Theriaca etc. Venet. 1522. 4. les scolies à part. ib. 1523. *G. Morellius*, alexipharmaca, theriaca, scholia in Nicand. Paris. 1557. 3 vol. 4. *H. Stephanus*, Poëtæ græci princ. heroici carm. t. II. p. 318-359. Paris. 1576. fol. *A M. Bandinius.* Flor. 1754. 8. le principal mérite de cette édition est de renfermer la paraphrase alors inédite d'un certain sophiste nommé *Eutecnius. J. G. Schneider*, alexiph. Hal. 1792. 8. Theriac. cum scholiis, paraphras. etc. Lips. 1816. 8.

culier dans cette période : les chansons rustiques des bergers Siciliens en donnèrent l'idée. Après les premiers essais de *Stésichore* d'Himère, et d'autres poètes, *Théocrite*, de Syracuse (vers 270 av. J.-C.), dont le beau génie avait été cultivé par une éducation soignée (il avait été disciple d'Asclépiade de Samos et de Philétas de Cos), perfectionna ce genre de composition, et surpassa en simplicité, en naïveté et en grâce, tous ses imitateurs soit anciens soit modernes. Ses Bucoliques, écrites en dialecte Dorien, mêlé par fois d'Ionismes, sont des tableaux de caractères et de mœurs. Nous avons sous son nom trente poèmes nommés *Idylles*, c'est-à-dire petits poèmes (car chez les anciens ce mot ne désignait pas nécessairement un poème bucolique), et vingt et un autres morceaux moins étendus, sous le titre d'*Épigrammes*. Les trente Idylles ne sont pas toutes de ce poète, mais paraissent être un recueil fait par quelque grammairien d'Alexandrie. Elles n'appartiennent pas même toutes au genre bucolique : quelques-unes sont des fragmens de poèmes épiques ; deux sont du genre des Mimes ; plusieurs peuvent être mises dans la catégorie des poésies lyriques. Parmi ces poèmes on distingue surtout l'*Épithalame d'Hélène et de Ménélas*, un des morceaux les plus gracieux de poésie lyrique que l'antiquité nous ait transmis, et celui qui est intitulé : *Les Syracusaines ou les femmes célébrant la fête d'Adonis*, composition dramatique, dont la scène est à Alexandrie [1].

[1] *Fr. L. C. de Finkenstein*, Aréthuse ou les poètes bucoliques de l'antiquité. Part. I. Berlin. 1789. nouv. éd. 1806. P. II. 1810. (all.). *H. C. A. Eichstaedt*, Adumbratio quæst. de carminum Theocr. ad genera sua revocator. indole ac virtutibus. Lips. 1793. 4 *Manso*. Additions à *Sulzer*, etc. t. I. p. 89. suiv. (en all.) *C. F. Gräfe*,

Bion, de Smyrne, et *Moschus*, de Syracuse, postérieurs de plus d'un siècle à Théocrite, quoique quelques commentateurs les regardent comme contemporains, sont ordinairement placés parmi les poètes bucoliques, moins pour les sujets de leurs compositions, qui, pour la plupart, sont lyriques ou mythologiques, qu'à cause de la manière dont ils les ont traités. Nous avons de Bion une grande idylle entière, savoir : *un chant funèbre en l'honneur d'Adonis* (ἐπιτάφιος Ἀδώνιδος), en 98 vers; les 31 premiers vers d'un *Épithalame*

epist. crit. in Bucol. gr. Petropol. 1815. 4. *E. Reinhold*, de genuinis Theocr. carm. et suppositiis. Jen. 1819. 8. *A. Wissowa*, Theocritus Theocriteus s. idylliorum Theocr. suspector. vindiciæ. Vratislav. 1828. 8. (l'auteur à la p. 14 s'étend longuement sur l'étymologie et la signification du mot εἰδύλλιον). *G. F. Näke*, de Theocrito principe et inventore poës. bucol. Bonn. 1828. 4. — *C. G. Ahlwart*, Éclaircissemens sur les Idylles de Théocrite. Rostock. 1792. 8. (en all.) *H. Voss*, notæ in Theocr. Heidelb. 1813. *F. A. G. Spohn*, Lectionum Theocrit. Spec. I. Lips. 1823. 4. *C. Hepner*, de variis Theocrit. idyllior. generibus. Berolini. 1836. 4. — Éditions : ed. pr. (*Demetrius Chalcondylas*) (avec Isocrate) 18 Idyll. Mediol. 1493. fol. *Aldus*. (30 idyll. dont 6 sont attribuées maintenant à Bion et Moschus.) 1495. fol. nouv. récension par *H. Stephanus*, Poët. pr. her. c. t. II. p. 183-266. Ce texte fut la base de toutes les édit. jusqu'à *J. J. Reiske*. Viennæ. 1764-66. 2 vol. 4. nouvelle récension par *L. C. Valckenaer*, 10 Idyll. Lugd. Bat. 1773. 8. et plus tard Théocrite en entier (avec Bion et Moschus) Lugd. Bat. 1779. 8. Presque simultanément autre récension dans les Analectes de *Brunck*, vol. I. p. 263-375. Voyez aussi vol. III. p. 58. sqq. *J. B. Gail*. Paris. 1792. 2 vol. 8. *J. C. G. Dahl*. Lips. 1804. 8. *G. H. Schäfer*. Lips. 1810. fol. (édition de luxe). *L. F. Heindorf*. Berol. 1810. 2 vol. 8. d'après Valcken. (le vol. II contient plusieurs écrits de *Toup* et de *Valckenaer* sur Théocrite). *Th. Kiessling*. Lips. 1819. 8. *J. Geel*. Amstel. 1820. 8. *J. F. Boissonade*. Paris 1823. 12. *J. A. Jacobs*, Theocr. Bionis et Moschi quæ supers. cum schol. etc. t. I. Hal. 1824. 8. *C. F. Wüstemann*. Goth. et Erford. 1830. 8.

d'Achille et de Déïdamie, et quelques petites idylles. Parmi les poésies de Moschus, la plus belle est son Εὐρώπη ou l'*Enlèvement d'Europe*. La simplicité et la naïveté de Théocrite, ainsi que la teinte satirique qui domine dans ses écrits, manquent à ces deux poètes. Ils sont trop ornés et font quelquefois parade d'esprit [1].

SECTION XXXV.

PARODIE. -- SILLES.

La parodie ne fut pas sans importance dans la littérature grecque ; elle s'y produisit sous différentes formes et dans différens écrits. L'idée fondamentale sur laquelle elle reposait était de dénaturer, et de tourner en ridicule les poésies ou des passages de poésies d'auteurs célèbres. On vit paraître ces parodies à diverses époques : La Batrachomyomachie en est un exemple, Archiloque et Hipponax nous en fournissent d'autres. Aristophane et les autres comiques étaient pleins de parodies. *Archestrate*, de Géla, contemporain d'Aristote, avait composé un poème, cité sous plusieurs titres, par exemple, sous ceux de *Gastrologie*, *Gastronomie*. Les fragmens qu'A-

[1] Éditions : ed. pr. *A. Van Metkerke*. Brugis. 1565. 4. *H. Stephanus*, Poët. pr. h. Carm. t. II. p. 266-283. *Bonaventura Vulcanius*. Antverp. 1584. 12. *J. Heskin*. Oxon. 1748. 8. *L. C. Valckenaer*, (à la suite de Théocr.) Lugd. Bat. 1779. *Th. C. Harless*. Erlang. 1780. 8. *F. Jacobs*. Goth. 1795. 8. *Gilb. Wakefield*. Lond. 1795. 8. *J. C. F. Manso*. éd. 2 Leips. 1807. 8. avec une traduct. en vers un comment. et une dissert. sur la vie et les écrits des deux poètes. (all.) Bion et Moschus se trouvent à la suite de plusieurs éd. de Théocr. et dans les collect. de *Brunck*, vol. I. 383-411. *Gaisford* vol. V. et *Boissonade*. vol. II.

thénée nous en a conservés vont à 270 vers. Nous avons cru devoir placer ici cet ouvrage plutôt que parmi les poésies didactiques, parce que ce n'est qu'une parodie sous la forme d'un poème épique. Athénée nous a également conservé 120 vers d'un poème de *Matron*, de Pitane, sur un banquet donné par l'orateur Xénoclès. Homère surtout se trouve parodié dans ce fragment, qui n'est pas du reste dépourvu d'élégance [1].

Les Silles, nom sur l'étymologie duquel il règne le plus grand doute, sont un genre particulier de la parodie. Ce genre semble avoir consisté à appliquer aux objets que l'on voulait tourner en dérision, des passages d'écrivains bien connus, principalement de poètes épiques, d'Homère, par exemple, avec ou sans changemens. Le premier sillographe fut *Xénophane*, de Colophon, dont nous avons parlé plus haut. Il est beaucoup moins connu comme tel, que son imitateur *Timon*, de Phlionte, philosophe sceptique, disciple de Stilpon, et poète dramatique. Le recueil de ses poésies formait trois livres, mais il ne nous en reste que quelques fragmens [2].

[1] *G. H. Moser*, sur les poètes qui ont écrit des parodies chez les Grecs. (dans les Études de *C. Daub* et de *Fr. Creuzer*, t. VI. p. 257. suiv. Heidelb. 1811. 8. (en all.) *Idem*, Parodiarum gr. exempla ex Aristophane, Plutarcho et Luciano excerpta. Ulm. 1819. 4. (Progr.). *Ant. Weland*, de præcipuis parodiarum Homericarum scriptoribus ap. Græcos. Gött. 1823. 8. — Les fragmens d'Archestratus ont été publiés par *Schneider*, à la suite d'Aristote de Histor. animal. Lips. 1811. 4 vol. 8. et ceux de Matron dans les Analectes de *Brunck*, t. II. p. 245. sqq.

[2] Les fragm. de Timon se trouvent dans : *H. Steph.* Poësis philosoph. Paris. 1573. 8. *J. F. Langheinrich*. Tres dissert. de Timone. Lips. 1720-23. 4. *Brunck*, Analect. II. 67. *F. A. Woelke*. de Græcor. sillis. Varsav. 1820. 8. *Fr. Paul*. diss. de Sillis. adjecta sunt sillorum fragm. etc. Berol. 1821. 8.

SECTION XXXVI.

ORIGINE DE LA SCIENCE GRAMMATICALE. -- GRAMMAIRIENS D'ALEXANDRIE [1].

Nous classerons les ouvrages des auteurs en prose de cette période dans huit sections : la grammaire, l'histoire, l'éloquence, la philosophie, les mathématiques, la géographie, l'histoire naturelle et la médecine.

Dans les époques précédentes, l'art de la critique, et l'interprétation des auteurs anciens n'étaient pas encore regardés comme une science particulière ; l'érudition grammaticale (γραμματικὴ τέχνη) ne commença proprement, que dans le troisième siècle avant J.-C. Ce fut alors qu'on rédigea ces catalogues des auteurs regardés comme classiques, catalogues qui sont connus sous la dénomination de *Canons ;* ce fut également alors qu'on se fit une occupation de la révision, correction et explication de leurs textes (διόρθωσις, σημείωσις). On écrivit des commentaires sur des ouvrages entiers (ὑπομνήματα, ἐξηγήσεις) ; on éclaircit les difficultés que présentait le sens de quelques passages obscurs, ou que souvent on faisait naître, pour faire parade de sagacité et d'érudition (ζητήματα, προβλήματα, λύσεις). On appelait ἐνστατικοί, *faiseurs d'instances,* ceux qui élevaient ces questions, et λυτικοί ou ἐπιλυτικοί, ceux qui s'occupaient à y répondre [2]. Quelques grammai-

[1] *C. D. Beck*. de ratione Scholiastas veteres adhibendi. Lips. 1785. 4. *C. Koch*. de rei criticæ in primis Alexandr. epochis. Marb. 1823. 2 vol. 4. *J. Classen*, de Grammaticæ græcæ primordiis. Bonn. 1829. 8. Il faut ajouter les Prolégomènes de *Villoison* et de *Wolf* sur Homère et les ouvrages plus généraux de *H. Valesius*, de *J. Clericus*, etc.

[2] *C. Lehrs*, de grammaticis ἐνστατικοῖς et λυτικοῖς. (dans les Annales de *Jahn*. t. I. cah. 1. 1830.)

riens prirent à tâche d'expliquer des mots ou phrases tombés en désuétude (*γλῶσσαι*, mots de dialectes étrangers; *λέξεις*, mots isolés); d'autres à réunir des passages analogues qui se trouvaient dans divers écrivains (*σύμμικτα*, mélanges; *παντοδαπὰ ἀναγνώσματα*, lectures variées); d'autres enfin, composèrent des grammaires ou des traités sur quelques parties de la langue. Les ouvrages d'Homère servirent de texte principal à tous ces exercices.

Sans doute l'influence que toutes ces recherches exercèrent sur la langue et la littérature, a été considérable, et les ouvrages de ces grammairiens ou philologues nous seraient d'un grand secours pour l'intelligence des auteurs anciens. Malheureusement le zèle malentendu et la stérilité d'idées de leurs successeurs engagèrent ceux-ci à en faire des extraits, et à entreprendre toutes sortes de nouvelles compilations. Ces productions mal digérées nous ont fait perdre celles qui leur servirent d'originaux.

Les plus célèbres grammairiens de cette période furent *Zénodote*, d'Éphèse, premier inspecteur de la bibliothèque qui venait d'être établie à Alexandrie, et fondateur lui-même de la première école de grammaire dans cette ville; *Aristophane*, de Byzance; et son disciple *Aristarque*, de Samothrace, le plus renommé des critiques de l'antiquité [1]. Tous les trois donnèrent une révision ou édition d'Homère, dont il a été parlé à l'article de ce poète. C'est à Aristophane que l'on attribue la principale rédaction du fameux *Canon* des auteurs classiques. On le regarde comme l'inventeur des *ac-*

[1] *C. L. Matthesius*, de Aristarcho grammatico. Jen. 1725. 4. *C. Lehrs*, de Aristarchi studiis Homericis. Regiom. 1833. 8.

cents et de la *ponctuation* [1]. Aristophane et Aristarque s'occupèrent aussi de l'explication d'autres auteurs, tels que Alcée, Pindare, Aristophane. Aristarque forma un grand nombre d'élèves, dont plusieurs se rendirent célèbres. On cite *Alexandre* et *Ammonius,* d'Alexandrie, qui lui succédèrent comme chefs de son école; *Demetrius,* de Scepsis; *Denys,* de Thrace; *Pamphile;* et *Didyme,* d'Alexandrie, etc. *Cratès*, de Mallès, antagoniste d'Aristarque, avait établi une école à Pergame. Il a la gloire d'avoir fait connaître la littérature grecque et les sciences grammaticales à Rome, où Attale roi de Pergame l'avait envoyé. Ses disciples formèrent la secte des *Cratéens* opposés aux *Aristarchéens*, ou savans sortis de l'école d'Aristarque.

Après ces admirateurs d'Homère, il faut parler d'un homme qui, à cause de sa haine poussée jusqu'à l'extravagance contre le prince des poètes, fut flétri par l'antiquité du surnom de *fléau d'Homère* (Ὁμηρομάστιξ), c'est *Zoïle* le Macédonien, dont le nom désigne encore de nos jours un critique malveillant, comme celui d'Aristarque exprime un juge sévère, mais éclairé. Son ouvrage contre Homère, déjà mal reçu par ses contemporains, un autre qui était dirigé contre Isocrate, en général tout ce qui est sorti de sa plume a péri.

Outre ces grammairiens de profession, les siècles qui nous occupent produisirent encore quelques savans *antiquaires.* Tel fut le poète *Callimaque,* dont les ouvrages en prose sur des sujets d'histoire et de

[1] On croit posséder quelques fragm. de ses λέξεις, qui ont été publiés par *J. F. Boissonade*, (cum Herodiani Partitionib.) Lond. 1819. 8.

littérature ont péri. Tel fut encore *Asclépiade*, de Tragile en Thrace, qui composa un ouvrage en dix livres sur les mythes traités par les poètes tragiques (τραγῳδούμενα) [1]. *Paléphate*, probablement un grammairien d'Alexandrie, d'une époque incertaine, publia un ouvrage en cinq livres *des choses incroyables* (περὶ ἀπίστων), dont nous n'avons que le premier. On a porté les jugemens les plus opposés sur le mérite de cette composition [2]. *Héraclite* appartient également à une époque qui ne peut être déterminée exactement; il est auteur d'un ouvrage peu important, publié sous le même titre que celui de *Paléphate*. Quelques savans regardent ce même Héraclite comme l'auteur des *Allégories homériques*, que d'autres attribuent à un nommé *Héraclide*, différent de celui qui porte le surnom de *Pontique*. Les Allégories homériques sont une composition ridicule, dans laquelle toutes les fictions du poète se trouvent expliquées allégoriquement, ou comme des phénomènes de la nature [3].

[1] Les fragmens de cet ouvrage ont été recueillis par *Werfer*, dans les Acta Philologor. Monacensium. T. II. p. 489. sqq.

[2] Édit. *Aldus*, (dans sa collection des fabulistes.) Venet. 1505. fol. *Corn. Tollius*. Amstel. 1649. 12. *M Brunner*. Upsal. 1663. 8. *Th. Gale*, Opusc. mythol. phys. et ethic. ed. 2. Amstel. 1688. 8. *J. F. Fischer*. Lips. 1761. ed. 6. ib. 1789. 8.

[3] L'écrit De incredibilibus, ainsi qu'un autre d'un auteur anonyme, ayant le même titre, ont été publiés par *Leo Allatius*: Excerpt. Sophistar. et Rhet. Rom. 1641. 8. *Th. Gale*, Opuscul. mythol., etc. *L. H. Teucher*. Lemg. 1796. 8. — Allegoriæ Homericæ: *Aldus*. avec Palæphate). Venet. 1505. fol. *Conr. Gesner*. Bas. 1544. 8. *Th. Gale*. Opusc. myth. *Nic. Schow* et *Heyne*. Gött. 1782. 8. Voy. *C. B. Hase*. dans: *Bredowii* Epistolæ Parisienses. Lips. 1812. 8. p. 243. sqq.

SECTION XXXVII.

HISTOIRE.

CONFÉR. SECT. XVIII. P. 78.

La décadence du goût, qui caractérise toutes les productions de l'école d'Alexandrie, se manifeste aussi dans l'histoire. Son champ s'agrandit, il est vrai, par les conquêtes d'Alexandre, par les guerres et les expéditions de ses successeurs; mais ces événemens firent naître un penchant pour le romanesque, qui dégrada l'histoire. Au reste, nous ne connaissons les premiers historiographes d'Alexandre-le-Grand que d'après les morceaux de leurs ouvrages, cités par les écrivains des temps postérieurs, et d'après les jugemens qu'ils en portent [1]. La plupart d'entre eux avaient été témoins des exploits de ce prince.

Anaximène, de Lampsaque, fut député par sa ville natale auprès d'Alexandre, et passa quelque temps à sa suite. Outre une histoire de la Grèce, en douze livres, il écrivit l'histoire de Philippe et celle d'Alexandre. Anaximène paraît avoir fait dans ses ouvrages historiques un emploi fréquent de ses talens de rhéteur. C'est à lui que des critiques attribuent la Rhétorique qui se trouve parmi les œuvres d'Aristote.

Callisthène, d'Olynthe, qu'Aristote laissa auprès d'Alexandre lorsqu'il quitta ce prince, a écrit des *Helléniques*, des *Persiques* et une *Histoire* d'Alexandre [2].

Hiéronyme ou *Jérôme*, de Cardie, fut un des compagnons d'Alexandre. Son principal ouvrage, celui qui

[1] *Le Baron de Ste-Croix*, Examen critique des historiens d'Alexandre-le-Grand. éd. 2. Paris. 1805. 4. *S. R. Geier*, Commentat. de Alexandri M. rerum scriptoribus. Part. I. Halæ. 1835. 8.

[2] *Sévin*, Recherches sur la vie et les ouvrages de Callisthène. (Mém. de l'Acad. des Insc. t. VIII. p. 126.)

fonda sa réputation, est son histoire des successeurs d'Alexandre. Cependant les anciens lui reprochent de s'être laissé emporter quelquefois par la haine et la partialité[1].

Aristobule, de Cassandrie en Macédoine, un des généraux d'Alexandre, n'écrivit l'histoire de ce prince que long-temps après sa mort. Il a joui de la réputation d'un auteur véridique, qui cependant n'a pas su se défaire de ce goût du merveilleux dont tous les historiens d'Alexandre furent épris.

Onésicrite, d'Égine, auteur d'une *Histoire de l'expédition d'Alexandre*, et *Clitarque*, d'Éolie, sont décriés pour leurs mensonges. *Charès* de Mytilène, fit un recueil des particularités ou anecdotes de la vie privée d'Alexandre. *Marsyas*, de Pella, qui avait été élevé avec Alexandre, composa entre autres un ouvrage sur l'éducation de ce prince. *Ptolémée*, fils de Lagus, fondateur de la monarchie d'Égypte, laissa des mémoires sur la vie d'Alexandre, dont il avait été l'ami et le confident; Arrien, à qui ils ont beaucoup servi, en vante l'impartialité.

Les *Ephémérides* d'Alexandre avaient été rédigées par *Diodote*, d'Erythres, et *Eumène*, de Cardie; *Strattis*, d'Olynthe, en donna un abrégé en cinq livres. *Ephippus*, d'Olynthe, fit un ouvrage sur les funérailles d'Héphestion et d'Alexandre, où il rapporta des choses très-curieuses sur les mœurs de ce prince. *Bœton* et *Diognète*, arpenteurs employés à la mesure des marches de l'armée, avaient laissé un *Itinéraire de l'armée d'Alexandre*.

Tels sont les auteurs qu'on peut appeler historiens

[1] *Sévin*, Recherches sur la vie et les ouvrages de Jérôme, de Cardie. (Mém. de l'Acad. T. XIII. p. 20). Voy. *C. Mannert*, Histoire des successeurs d'Alexandre-le-Grand. Leipsic. 1787. 8. p. 352. en allem.).

primitifs d'Alexandre ; leurs ouvrages ont été continués ou consultés par une série d'écrivains, dont quelques-uns seulement appartiennent à cette période. Ce sont : *Hégésias*, de Magnésie, historien-orateur; le célèbre géographe *Ératosthène*, dont l'histoire d'Alexandre avait principalement pour but de corriger les fautes géographiques de ses devanciers; *Duris*, de Samos, écrivain exact, auteur d'*Ethniques* commençant à la mort d'Amyntas, père de Philippe, et finissant à celle de Jason, tyran de Phères, et de *Macédoniques* qui en étaient vraisemblablement la suite; enfin *Nymphis*, d'Héraclée, qui laissa une histoire d'Alexandre et de ses successeurs, en vingt-quatre livres [1].

Il nous reste quelques fragmens de plusieurs autres historiens de cette époque. *Hécatée*, d'Abdère, qui avait été élevé avec Alexandre, ou l'avait accompagné en Asie, écrivit sur *les antiquités du peuple Juif;* ce qui nous reste de son ouvrage est d'une authenticité douteuse [2]. *Bérose*, Chaldéen, né sous Alexandre-le-Grand, fut prêtre de Bélus à Babylone, vers l'an 260 avant J.-C. Il publia une histoire de la Babylonie, ou de la Chaldée, tirée des archives du temple dont la garde lui était confiée. Un élève de Bérose, nommé *Abydenus*, a écrit une histoire des Assyriens [3]. *Timée*, de Tauromenium, qui florissait vers l'année 260 av. J.C., composa un ouvrage en plus de quarante livres, sur l'histoire de la Sicile, dans ses rapports avec celle de la Grèce et de Rome. Son style passait pour un modèle

[1] Les fragmens de Nymphis ont été réunis par *J. C. Orellius* (avec ceux de Memnon). Lips. 1816. 8.

[2] *Pet. Zorn*, Hecatæi eclogæ. Alton. 1730. 8.

[3] *J. D. G. Richter*, Berosi quæ supersunt. Lips. 1825. 8. Les fragmens d'Abydenus y sont joints.

de l'éloquence *asiatique*, qui se distinguait par le luxe des ornemens dont elle était surchargée. On accuse Timée de crédulité, de partialité, et d'un trop grand penchant pour le blâme, mais on loue ses connaissances géographiques, et le soin qu'il eut d'indiquer la chronologie des événemens qu'il rapporte. Il paraît même avoir composé un ouvrage particulier sur les Olympiades, et être le premier historien qui se soit servi de cette ère [1]. *Manéthon*, de Diospolis en Égypte, prêtre à Héliopolis, est auteur d'une histoire d'Égypte en trois livres (Αἰγυπτιακά); Josèphe et le Syncelle en ont conservé des fragmens [2]. On a beaucoup écrit sur sa chronologie. Les autres historiens sont *Phylarque* [3], *Polémon*, *Philinus*, *Baton* et *Aratus*, auteur de *Mémoires de son temps*, dont on ne peut assez regretter la perte.

Nous avons parlé, dans la période précédente, des premiers auteurs qui ont composé des *Atthides* ou des histoires particulières de l'Attique et de la ville d'Athènes: les quatre écrivains de ce genre, appartenant à l'époque d'Alexandrie, sont *Démon*, *Androtion*, *Philochore* et *Ister*. Il ne reste que des fragmens de leurs ouvrages [4]. L'Atthide de Philochore était opposée à celle de Démon, et avait pour titre : ἡ πρὸς Δήμωνα ἀντιγραφή.

[1] Les fragmens de Timée sont recueillis dans *F. Goeller*, de situ et origine Syracusarum. Lips. 1818. 8.

[2] Publiés par *Jos. Scaliger*, de emendatione temporum. Genev. 1629. fol.

[3] Phylarchi historiarum fragmenta collegit *J. F. Lucht.* Lips. 1836. 8.

[4] Philochori fragm. a *C. G. Lenz* collecta ed. *C. G. Siebelis.* accesserunt Androtionis reliquiæ. Lips. 1811. 8. *A. Boeckh*, Sur le plan de l'Atthide de Philochore. (Mém. de l'Acad. de Berlin. Année. 1832.) (en all.) *C. G. Lenz* et *C. G. Siebelis*, Demonis atque Istri fragm., etc. Lips. 1812. 8.

Le plus célèbre historien de la quatrième période, un des plus grands écrivains de l'antiquité, le modèle des historiographes modernes, est *Polybe*, de Mégalopolis, né l'an 205 avant J.-C.[1]. Homme d'état, formé par son père Lycortas, qui était un des chefs de la ligue achéenne, militaire, instruit par Philopœmen, il joua un rôle distingué dans l'histoire de sa patrie, comme ambassadeur en Égypte auprès des généraux romains, et comme commandant de la cavalerie achéenne. A l'âge de quarante ans environ, il fut conduit à Rome en qualité d'ôtage. Devenu l'ami et le conseil du jeune Scipion Émilien, il l'accompagna en Afrique, où il assista à la prise de Carthage. Pour rassembler les matériaux du grand ouvrage historique dont il avait dès-lors conçu la pensée, il fit des voyages au-delà des Alpes, dans les Gaules, en Ibérie et même dans la mer Atlantique. Scipion lui fit communiquer les registres connus sous le nom de *libri censuales*, et d'autres monumens historiques. De retour en Grèce, après la destruction de Corinthe, il prit part à l'administration publique, et mourut dans un âge avancé.

Le principal écrit historique de Polybe, et le seul qui soit parvenu en partie jusqu'à nous, est son *Histoire générale*, qui renfermait une période de cinquante trois années, depuis le commencement de la seconde guerre punique jusqu'à la soumission de la Macédoine par les Romains. Son objet était de faire voir par quels moyens et à la faveur de quels événemens, les Romains étaient parvenus, dans un si court espace de temps, à conquérir une grande partie du

[1] *Ant. Van Goudoever*, Disput. des historicis Polybii laudibus. Traj. ad Rhen. 1809. 8. *Heyd*, vitâ Polybii. Tubing. 1812. 8.

monde civilisé [1]. Des quarante livres de cette histoire, le temps n'a épargné que les cinq premiers; des suivans jusqu'au dix-septième, nous n'avons que des extraits et des fragmens, à la vérité assez considérables; mais il n'existe rien du reste de l'ouvrage, excepté ce qui se trouve dans trois maigres abrégés que l'empereur Constantin Porphyrogennète a fait faire de tout l'ouvrage: l'un intitulé *des Ambassades,* l'autre, *des Vertus et des Vices,* et le troisième, *des Sentences.* Tite-Live consulta beaucoup l'ouvrage de Polybe, et Cicéron le prit pour guide dans son traité de la république. M. Brutus en avait fait un abrégé.

La composition historique de Polybe se distingue de celles de tous les écrivains qui ont vécu avant lui. Il donna à l'histoire un caractère entièrement inconnu, et créa un nouveau genre, l'histoire raisonnée ou *pragmatique.* Jamais elle n'a été écrite par un homme d'un plus grand sens, d'une perspicacité plus profonde, d'un jugement plus sain et plus libre de toute espèce de préjugés. Peu d'écrivains ont réuni à un plus haut degré les connaissances militaires et politiques; aucun n'a poussé plus loin l'impartialité et le respect pour la vérité. Le style de Polybe n'est pas sans taches : On n'y trouve plus la langue attique dans toute sa pureté; sa diction est mêlée de termes étrangers et même de latinismes. Cicéron loue son exactitude dans la chronologie [2].

[1] Voy. *C. Lucas*, Sur l'exposition de la ligue étol. par Polybe. Königsb. 1827. 4. p. 6-11. (en allem.). Comp. *C. F. Merleker*, Sur l'exposition de la ligue Achéenne par Polybe, dans les Nouv. Annales pour la philologie, etc., de *Seebode, Jahn et Klotz.* 1830. Supplémens. Vol. I. Livr. I. p. 253. suiv. (en allem.).

[2] Éditions : Les cinq premiers livres de Polybe parurent, avant la

A la suite des écrits historiques nous placerons la *Chronique de Paros*, qui, selon l'opinion commune, a été rédigée, l'an 264 avant J.-C. ; c'est une table de marbre trouvée à Paros vers l'an 1627 par un Anglais, voyageant aux frais de lord Arundel. Elle contenait, lorsqu'elle était encore entière, les principaux événemens de la Grèce avec les dates, depuis Cécrops, 1582 ans av. J.-C., jusqu'à l'année 263; mais comme la fin manque, cette chronique se termine à l'année 354 avant J.-C. Elle a été publiée sous le titre de *Marmora Arundeliana*, et sous celui de *Marmora Oxoniensia*, parce que la table appartient aujourd'hui à l'université d'Oxford [1].

publication du texte grec, dans la traduction latine de *N. Perottus*. Rom. 1473. fol. Texte grec ed. pr. (lib. I-5.) *Vincentius Obsopoeus* Hagan. 1530. fol. *J. Hervagius* (lib. I-5. et excerpta e lib. 7-17.) Bas. 1549. fol. *Fulv. Orsinius*, ex libris Polybii selecta de legationibus et alia. Antverp. 1582. 4. Nouvelle récension: *Jo. Casaubonus*. Paris. 1609. fol. *H. Valesius*, (fragmenta Peiresciana. lib. de virtutibus et vitiis.) Paris. 1634. 4. *Jac. Gronovius*. (cum Casauboni comment.) Amstel. 1670. 3 vol. 8. *J. A. Ernesti*. Lips. 1763-64. 3 vol. 8. *J Schweighæuser*. Lips. 1789-95. huit Parties en 9 vol. 8.; Les fragmens y sont rangés par ordre chronologique, et il se trouve à la fin de l'ouvrage un Lexicon Polybeum. *A. Mai*, fragm. lib. 6-39. ex lib. de Sententiis. Rom. 1827. *J. Geel*, Polybii historiarum excerpta vatic., etc. Lugd. Bat. 1829. 8. *J. F. Lucht*, Polybii et Appiani Histor. excerpta vatic., etc. Alton. 1830. 8.

[1] Éd. *J. Selden*, Marmora Arundeliana. Lond. 1628. 4. *H. Prideaux*, Marmora Oxoniensia. Oxon. 1676. fol. *Maittaire*. Lond. 1732. fol. *Chandler*. Oxon. 1763. fol. *G. Roberts*. Oxon. 1791. 8. *F. Chr. Wagner*, La chronique de Paros, texte grec, traduit et expliqué, etc. Gött. 1790. 8. (en allem.). *Idem*, Chronicon Par. gr. et lat. P. I-IV. Marb. 1832-33. 4. *A. Boeckh*, dans le vol. II, du Corp. Inscr. Gr. Berol. 1833. fol. — La chronique de Paros avec une dissertation sur son authenticité par un anonyme. (J. Robertson.) Lond. 1788. (en anglais). *Hewlett* Défense de l'authenticité de la chronique de Paros. Lond. 1789. 8. (en angl.).

Enfin, nous devons dire un mot d'un monument historique, copie d'une inscription qui n'existe plus. Le monument sur lequel cette inscription se lisait anciennement est connu sous le nom de *Monument d'Adule*. C'était un trône de marbre blanc qui, avec une table, qui semblait y appartenir, était placé près de la ville d'Axum en Éthiopie. *Cosmas*, négociant grec du temps de l'empereur Justin, a vu le monument, et copié les inscriptions du trône et de la table; il nous les a conservées dans sa *Topographie chrétienne*. La seule inscription de la table, qui au temps de Cosmas était placée à côté du trône, et qui rappelle les expéditions militaires et les victoires de Ptolemée III, paraît appartenir à la quatrième période. Le trône d'Adule et son inscription doivent être placés dans la cinquième [1].

SECTION XXXVIII.

ÉLOQUENCE ASIATIQUE.

CONFÉR. SECT. XX. P. 91.

La véritable éloquence n'existe qu'avec la liberté. Sous le gouvernement des successeurs d'Alexandre, elle quitta la scène du monde politique, et se réfugia dans les écoles. On eut alors des rhéteurs, mais il n'y eut plus d'orateurs. La plus fameuse de ces écoles est celle de Rhodes, fondée par Eschine. Dans ces institu-

[1] L'inscription d'Adule (par conséquent les deux inscr. réunies) a été publiée par *Leo Allat.* Rom. 1631. 4. *Fabricius.* Bibl. gr. vol. II. ed. I. *Chishull*, Antiqq. asiat. Lond. 1728. fol. p. 73. *Ph. Buttmann*, dans le Musée des Antiquités de *Wolf et Buttmann.* T. II. p. 575. voy. *Niebuhr*, Sur l'époque de la seconde moitié de l'inscr. d'Adule, dans ses Mélanges d'histoire et de philologie. T. I. Bonn. 1828. (en allem.).

tions, les maîtres donnaient des thèmes sur lesquels la jeunesse exerçait ses talens : c'étaient des sujets historiques; souvent les procès fameux qui avaient occupé les grands maîtres de l'antiquité, étaient plaidés de nouveau devant des aréopages imberbes. Mais l'art se ressentit de la différence de l'objet qu'il avait en vue : il n'était plus question, dans ces exercices, d'entraîner la multitude, ou d'émouvoir des juges sévères; il s'agissait de briller parmi des condisciples, et de gagner les suffrages d'auditeurs qui ne voulaient pas être émus, mais qui cherchaient de l'amusement. Un style surchargé d'ornemens plaisait mieux à ces juges d'un goût dépravé, que la noble simplicité qui avait fait le plus grand mérite des anciens maîtres. L'éloquence *attique* fit place à l'éloquence *asiatique :* L'école de Rhodes servit de passage de l'une à l'autre. On considère comme le père de cette nouvelle éloquence *Hégésias,* de Magnésie, historien d'Alexandre-le-Grand, dont les discours sont perdus. Son contemporain, *Démétrius,* de Phalère, ferme la liste des grands orateurs de la Grèce. Nommé gouverneur d'Athènes par Cassandre, il gagna l'affection de ses compatriotes qui, dans les dix années qu'il exerça cette charge, lui érigèrent, dit-on, 360 statues. Après la mort de ce prince, forcé de quitter sa patrie, il se retira à la cour d'Alexandrie, et mourut dans une province éloignée, où Ptolémée II l'avait relégué. On croit qu'il donna à Ptolémée I le conseil de fonder le musée et la fameuse bibliothèque d'Alexandrie. De ses nombreuses productions sur la philosophie, la politique, l'histoire, aucune ne s'est conservée. Un traité de l'éloquence qu'on lui attribue est beaucoup plus moderne. Il y a dans Stobée un petit écrit *sur les sentences des sept sages de la Grèce,* que

cet auteur attribue à Démétrius. Un fragment de son traité *de la fortune* a été publié par A. Mai [1].

SECTION XXXIX.

ÉTAT DE LA PHILOSOPHIE SOUS LES PREMIERS PTOLÉMÉES. -- PÉRIPATÉTICIENS.

CONFÉR. SECT. XXIV. P. 118.

L'influence de l'école de Socrate sur la philosophie continua à se faire sentir durant toute cette période ; cependant cette science étendit son domaine en embrassant des parties de connaissances humaines dont on ne s'était pas occupé auparavant. Cette multiplicité d'objets rendit plus nécessaire la division de la philosophie en plusieurs branches, qui fut consommée dans cette période. Il se forma quatre nouvelles sectes de philosophes, celles des Péripatéticiens, des Épicuriens, des Stoïciens et des Sceptiques. L'école de Platon continua à subsister, et prit successivement le titre de *moyenne* et de *nouvelle Académie*. Il a été parlé précédemment des philosophes des écoles de Cyrène et de Mégare qui vécurent à cette époque.

Le fondateur de la secte des Péripatéticiens fut *Aristote*, né à Stagyre, ville de Macédoine, l'an 384

[1] *Bonamy*, Sur la vie de Démetrius de Phalère. (Mém. de l'Acad. des Inscr. T. VIII. p. 157. *H. Dorhn*, de vitâ et rebus Demet. Phaler. Kilon. 1825. 4. — Éditions : de elocutione : *Aldus*. Rhetor gr. Venet. 1508. f. p. 545. sqq. *P. Victorius*. Florent. 1552. 8. *Th. Gale*, Rhetores græci Oxon. 1676. 8. *J. F. Fischer*. Lips. 1773. 8. *J. G. Schneider*, cum Commentar. Altenb. 1779. 8; sententiæ septem sapientium ap. Stob. Serm. III. : *J. C. Orellius*, opusc. gr. sententiosa, etc. vol. I. p. 138. sqq.; de fortuna : *A. Mai*, Script. Vet. nova Collect. vol. II. p. 334.

av. J.-C. Fils de Nicomaque, médecin de la famille des Asclépiades, il se destina aussi à la médecine dans sa jeunesse, et c'est sans doute à ce genre d'études, qu'il dut ce goût pour l'histoire naturelle qui se développa dans la suite. A l'âge de dix-sept ans, il se rendit à Athènes, et fut pendant vingt ans le disciple de Platon. Après la mort de ce philosophe, il passa quelque temps auprès d'Hermias, prince d'Atarné en Mysie, d'où il alla à Mytilène. C'est de là que Philippe, roi de Macédoine, l'appela à sa cour, pour soigner l'éducation de son fils Alexandre, âgé alors de treize ans. Ce prince étant monté sur le trône, Aristote se retira à Athènes, ou, d'après une version plus vraisemblable, il accompagna son ancien élève jusqu'en Égypte, et ne revint à Athènes que l'an 331 avant J.-C., avec les matériaux qu'il avait recueillis pour son histoire des animaux. Il y fonda l'*école des Péripatéticiens*, ainsi appelée, soit parce qu'il enseignait en se promenant (περιπατῶν), soit parce que son auditoire se trouvait dans les salles (ἐν περιπάτοις) du Lycée (bâtiment qui tirait son nom du temple d'Apollon *Lycius*). Après la mort d'Alexandre-le-Grand, il éprouva à Athènes quelques persécutions qui l'engagèrent à se rendre à Chalcis en Eubée où il mourut à l'âge de soixante-trois ans.

Aristote était doué du génie, le plus éminemment philosophique que la nature ait jamais donné en partage à aucun homme. Il avait embrassé toutes les branches des connaissances humaines cultivées de son temps : il les classa et leur donna une forme scientifique. Platon et lui sont les chefs des deux grands partis qui ont divisé la philosophie jusqu'à nos jours : l'un attribue aux idées générales une existence indé-

pendante, et prétend conclure de la définition des choses à leur nature; l'autre affirme, au contraire, que nos idées générales ne naissent que par abstraction et ont leurs premières racines dans l'observation et dans l'expérience. Aristote est l'auteur de la plupart des définitions et des termes philosophiques dont on s'est servi jusqu'à nos jours; il a donné le premier système de logique, et est l'inventeur de la théorie des syllogismes. La psychologie, la rhétorique et la poétique lui doivent leur forme scientifique. Il a créé plusieurs sciences, telles que la zoologie, la physiologie, etc. En général ce sont surtout les sciences d'observation qui lui ont les plus grandes obligations. Aristote a composé un grand nombre d'ouvrages, et, quoiqu'il en ait péri beaucoup, ceux qui restent sont encore nombreux. On ne sait pas encore bien quel sens il convient d'attacher à leur division en *ésotériques* ou *acroatiques,* et en *exotériques :* il paraîtrait que le mot *exotérique* désignait tantôt des écrits publiés, tantôt ceux qui étaient étrangers à la philosophie. A sa mort, ses manuscrits passèrent entre les mains de Théophraste, son disciple, et, après celui-ci, entre celles de Nélée, de Scepsis. Les héritiers de ce dernier craignant d'être inquiétés par les rois de Pergame pour le trésor qui leur était échu, les cachèrent dans une cave, où ils restèrent cent quatre-vingt-dix ans, exposés à l'humidité. Dans la suite, ils furent achetés par un certain Apellicon et transportés à Athènes, d'où Sylla les envoya à Rome, et là, permit à tout le monde d'en prendre des copies. Une de ces copies faite par Tyrannion, affranchi de Mécène, étant tombée entre les mains d'*Andronicus,* de Rhodes, celui-ci les mit en ordre, y ajouta des sommaires, et les revit avec beaucoup de soin.

Telle est la tradition sur le sort singulier des écrits du Stagyrite, le fond peut en être vrai, mais bien certainement elle ne nous est parvenue que défigurée. Quoi qu'il en soit de ce récit, il est positif que ses ouvrages ont été altérés par maints changemens et par maintes interpolations, et que de bonne heure déjà, soit par erreur ou par fraude, on lui en a attribué dont il n'était pas l'auteur. Sera-t-on jamais assez heureux pour reconnaître ceux qui lui appartiennent réellement, et en rétablir l'ordre primitif [1] ?

[1] Outre les ouvrages généraux sur l'histoire de la philosophie, on peut consulter touchant la vie, les écrits et la doctrine d'Aristote : *Ad. Stahr*, Aristotelia : Vie, disciples et écrits d'Aristote. Halle. 1830-32. 2 vol. 8. (en allem.). *Le même*, Aristote chez les Romains. Leips. 1834. 8. (en all.). *J. G. Buhle*, de distributione libror. Aristot. in exot. et acroam. Götting. 1786. 8. *Idem*, de libris Aristot. qui vulgo in deperditis numerantur. (Comment. Soc. Scient. Gött. vol. XV. p. 57. sqq.) *F. N. Titze*, de Aristotel. operum serie et distinctione. Lips. 1826. 8. *C. A. Brandis*, Diatribe de perditis Arist. libris de idæis et de bono, etc. Bonn. 1823. 8. *Le même*, Sur le sort des écrits d'Aristote, et sur quelques marques véritables de leur authenticité. (Musée du Rhin. T. I. Cah. 3 et 4.) Additions par *Kopp*, ibid. T. III. cah. 1. p. 93. sqq. (en allem.). *C. Pansch*, de Ethicis Nicomachæis, genuino Aristotelis libro. Bonn. 1834. 8. *J. S. Vater*, Theolog. Aristotel. vindiciæ. Lips. 1795. 8. *H. Kruhl*, de viâ et ratione quâ Aristotel. in summi boni notione inven. et describendâ usus est. Vratisl. 1833. 4. *Von Droste-Hülshoff*, de Aristotelis justitiâ universali et particulari, etc. Bonn. 1826. 4. *Göttling*, de notione servitutis ap. Aristotel. Jen. 1821. 4. *Pinzger*, de iis quæ Arist. in Plat. politiâ reprehendit. Lips. 1823. 8. *H. G. Broecker*, Politicorum quæ docuerant Plat. et Arist. disquisitio et comparatio. Lips. 1824. 8. *C. L. Gloger*, disquisitt. de civibus ab Aristotel. comm. Spec. I. Vratislav. 1830. 8. *F. J. C. Franke*, de Sensu proprio, quo Aristot. usus est in argum. modis qui recedunt ab ejus perf. syllog. formâ. Rostock. 1824. 4. *C. Weinholtz*, de finibus atque pretio logic. Aristot. Rostock. 1825. 4. *F. A. Trendelenburg*,

Parmi les écrits d'Aristote, les uns traitent de la logique, de la métaphysique et de la psychologie; d'autres de la rhétorique, de la poétique, de la morale, de la politique; quelques-uns ont pour objet les mathématiques, la physique, l'histoire naturelle, l'économie; on a aussi de lui des traités historiques, des poésies et des lettres [1]. Nous nous contenterons d'indiquer ici les principaux de ces écrits.

de Aristotelis categoriis. Berol. 1833. 8. *J. Müller*, Sur l'imitation dans les arts, d'après Aristote. Ratisbonne. 1834. (Progr.) 4. (en all.). *B. L. Koenigsmann*, de Aristotelis geographiâ. Slevic. 1806. 4. *A. G T. E. Henschel*, Comment. de Aristotele botanico. Vratisl. 1824. 4. *H. J. Köhler*, Aristot. de molluscis cephalopodibus comment. Rig. 1821. 8. *A. F. A. Wiegmann*, obss. Zoologic. criticæ in Aristot. historiam animal. Lips. 1826. 4. *F. G. Starke*, Aristot. de intelligentiâ sive de mente sententia. Neo-Ruppini. 1834. 4. *C. Zell*, Aristote sur le sens du goût. (dans ses Ferien schriften. III. p. 110. Fribourg. 1833.) (en allem.). *C. L. Michelet*, Examen critique de l'ouvrage d'Aristote, intitulé métaphysique; ouvrage couronné par l'Institut de France. Paris. 1836. 8.

[1] Éditions. OEuvres complètes d'Aristote : ed pr. *A. Bondinius*.ap. Aldum. 1495-98. 5 vol fol. (manquent OEconom. Rhetor. Ars poët.; ces deux derniers traités avaient été imprimés dans la collect. des rhéteurs, vol. I.) *Des. Erasmus*, *Roter.* et *Sim. Grynæus*. Bas. 1531. Partt. II. 1 vol. fol. après plusieurs autres éditions : *Is. Casaubonus*, græce et latine. Lugd. 1590. 2 vol. fol. réimprimé plusieurs fois. *J. G. Buhle.* Bipont. 1791-1800. 5 vol. 8. (inachevé). *Imm. Bekker.* Berol. 1831-35. 4 vol. 4. vol. I. II. renferment le texte vol. III. la traduction latine. — Séparément : Organum : apud Juntam. Flor. 1521. 4. *G. Morellus.* Paris. 1562. 4. *J. Pacius.* Morgiis. 1584. 4. souvent réimprimé. *E. Ant. Lewald*, Aristot. categoriæ. Heidelb. 1824. 8. — Metaphysica : H. Stephanus. Paris. 1515. fol. 1542. 4. *C. A. Brandis*, vol. I. Berol. 1823. 8. — de animâ : *J. Pacius.* Francof. 1596. 8. et 1621. *Imm. Bekker.* Berol. 1829. 8. *F. A. Trendelenburg.* Jen. 1833. 8. — Physiognomica : *J. G. F. Franzius*, Scriptores physiognomiæ veteres. Altenb. 1780. 8. — Rhetorica : *F. Trincavellus.* Venet. 1536. 8. *F. Ro-*

Organon; nom sous lequel les éditeurs d'Aristote comprennent la collection de tous ses ouvrages de logique, formant quatorze livres.

bortellus. Flor. 1548. fol. *G. Morelius.* Paris. 1559. 4. *F. W. Reiz et Ch. Garve.* Lips. 1772. 8. *Th. Gaisford.* Oxon. 1820. 2 vol. 8. *E. Gros,* grec-franç. Paris. 1822. 8. *Imm. Bekker,* Rhetorica et Poëtica. Berol. 1831. 8. — de arte poeticâ. *Al. Paccius.* ap. Aldum. Venet. 1536. 8. *P. Victorius.* Florent. ap. Juntam. 1560. fol. *D. Heinsius.* Lugd. Bat. 1610. 8. *Batteux,* les quatre poétiques d'Aristote, d'Horace, etc. Paris 1771. 2 vol. 12. *Th. Winstanley.* Oxon. 1780. 8. *Harless.* Lips. 1780. 8. *Th. Tyrwhitt* et *Burgess.* Oxon. 1794. 8. (aussi in fol. et 4.) ed. 3. 1806. 8. *G. Hermann.* Lips. 1802. 8. *M. J. Haus.* Palerm. 1815. 8. *E. A. G. Græfenhan.* Lips. 1821. 8. — Ethica : Eth. ad Nic. s. a. et l. fol. avant l'édit. d'Aldus de 1498. *H. Steph.* Paris. 1502. fol. réimprimé souvent. *G. Winkilson.* Oxon. 1716. 4. réimprimé ib. 1809. 1818. 8. *C. Zell.* Heidelb. 1820. 2 vol. 8 *D. Coray.* Paris. 1822. 8. *Ed. Cardwell.* Oxon. 1828-30. 2 vol. 8. *C. L. Michelet.* Vol. I. Berol. 1829. 8. ed. 2. ib. 1834. comment. ib. 1834. 8. *Imm. Bekker.* Berol. 1831. 8. — Res publicæ : *C. F. Neumann,* Rer. public. reliquiæ. Heidelb. 1827. 8. *F. G. Kluge,* de Politiâ Carthag. (e lib. 2.), etc. Vratisl. 1824. 8. — Politica : *H. Stephanus.* Paris. 1506. fol. cum. comment. Lambini et Victorii. Bas. 1582. fol. *J. G. Schneider.* Francof. ad Viadr. 1809. 2 vol. 8. *A. Coray.* Paris. 1821. 8. *C. Goettling.* Jen. 1824. 8. *E. Cardwell.* Oxon. 1828-30. 2 Partt. 8. *A. Stahr.* vol. 1. Lips. 1835. 8. — Mechanica problemata : *J. P. Van Capelle.* Amstel. 1812. 8. — Physica auscultatio : *H. Steph.* Paris. 1518 fol. *J. Pacius.* ed. 2. Han. 1608. 8. ap. Tauchnitz. Lips. 1831. 12. — de mundo : *Batteux.* Paris. 1768. 8. *J. C. Kapp.* Altenb. 1792. 8. (J. A. Goerentz Disp. de libri περὶ κόσμου..... auctore. Vitteb. 1792. 4.) — de Cœlo : *J. Pacius.* Francof. 1601. 8. — Meteorologica : *Imm. Bekker.* Berol. 1829. 8. *J. E. Ideler,* vol. I. II. Lips. 1834-35. 8. — De Historiâ animalium : Florent. ap. Junt. 1527. 4. *P. J. Maussacus.* (ed. préparée par J. C. Scaliger.) Tolos. 1619. fol. *A. G. Camus,* grec-franç. Paris. 1783. 2 vol. 4. *J. G. Schneider.* Lips. 1811. 4 vol. 4. *Imm. Bekker.* Berol. 1829. 8. — de partibus animalium : *Imm. Bekker.* Berol. 1829. 8. *F. Titze,* lib. I. Prag. 1819. 8. — de

Morale adressée à Nicomachus, son fils, Ἠθικὰ Νικομάχεια, en dix livres: c'est le premier traité scientifique sur cette matière, et une des plus belles productions de l'antiquité; on y rencontre des remarques aussi fines que profondes sur la nature de l'homme.

Rhétorique, en trois livres; ouvrage très-estimé et qui fait encore regarder de nos jours son auteur comme le législateur de l'art oratoire.

De la Poétique : dans ce traité, le plus ancien essai d'une théorie des beaux-arts, Aristote ne donne que les règles de l'épopée et de la tragédie, appuyées sur les exemples des grands maîtres. Il est évident que cet ouvrage n'est pas complet : ce n'est probablement que l'ébauche d'un travail exécuté ensuite sur un plan plus étendu, ou bien peut-être un fragment de cette poétique d'Aristote en trois livres que citent les anciens.

De l'Histoire des Animaux, ouvrage en plus de cinquante livres, dont il ne nous reste que neuf; car le dixième, s'il est d'Aristote, n'appartient pas à l'Histoire des Animaux. On prétend qu'Alexandre employa plus

generatione animalium : *Imm. Bekker.* Berol. 1829. 8. — parva naturalia : *Imm. Bekker.* (avec le traité de animâ). *G. A. Becker*, de somno et vig., de insomn., et de divinat. Lips. 1823. 8. — Auscultatt. mirabiles : *J. Beckmann.* Götting. 1786. 4. avec un comment. pour lequel l'éd. d'Antigon. Carystius du même savant renferme des additions. — OEconomica : *J. G. Schneider*, anonymi œconom. quæ vulg. Arist. falso ferebantur. Lips. 1815. 8. *C. Göttling*, Aristot. œconomicorum fragmentum et anonymi œconomica. Jen. 1827. 8. — Hymnus in Virtutem : *J. H. J. Köppen.* Hildesh. 1784. 8. *G. A. F. Gensler.* Jen. 1813. 8. *C. A. G. Grœfenhan.* Mulh. 1831. 4. — Epitaphia : *Th. Burgess.* Dunelmi. 1798. 12. *F. Jacobs*, Anthолog. Palat. T. II. — Epistolæ : dans les collect. d'*Aldus* et de *Camerarius. J. Dreier.* Lubec. 1615. 4. — Historica : *G. G. Fülleborn*, liber de Xenoph. Zenone et Gorgiâ Aristot. vulgo tributus. Hal. 1789. 4.

de mille individus et fit une dépense de plusieurs millions pour procurer à son ancien précepteur des objets d'histoire naturelle et des mémoires. Malgré les grandes découvertes des derniers siècles et les progrès étonnans que l'histoire naturelle a faits, l'histoire des animaux par Aristote est restée un ouvrage de la plus haute importance, remarquable par son exactitude, et par les excellentes observations qu'il contient.

Il s'est conservé d'Aristote un *Scolie* (σκολιόν) ou hymne à la vertu, adressé à Hermias : c'est un morceau sublime de poésie, digne de Pindare lui-même. On a également de lui une collection d'épitaphes, sous le titre de Πέπλος, *voile*.

Le style d'Aristote est simple et précis, mais sec et sans chaleur.

Il existe un grand nombre de commentaires sur les ouvrages d'Aristote, en grec, en latin, en arabe, dont une partie est encore inédite. Nous possédons également de nombreuses traductions latines, tant des œuvres complètes que des traités particuliers. Plusieurs écrits d'Aristote parurent même dans une traduction latine, avant la publication du texte grec [1].

Le successeur d'Aristote fut *Théophraste*, son ami, né à Erèse, dans l'île de Lesbos, l'an 392 avant J.-C. Sans faire faire un grand pas à la philosophie, il a très-bien commenté le système d'Aristote. Nous parlerons plus bas de ses ouvrages d'histoire naturelle. Le principal ouvrage philosophique qui nous reste est intitulé Ἠθικοὶ χαρακτῆρες, *caractères moraux*, en trente

[1] *Jourdain*, Recherches critiques sur l'âge et l'origine des traductions latines d'Aristote, et sur les Comment. grecs ou arabes employés par les docteurs scolastiques. Paris. 1819. 8. (ouvrage couronné.)

chapitres. Il s'est élevé de longues discussions parmi les critiques modernes sur l'authenticité des *Caractères* de Théophraste, tels que nous les possédons. On a prétendu que ce ne sont que des extraits des ouvrages moraux publiés par ce philosophe. La découverte d'un manuscrit à Munich a donné naissance à une nouvelle hypothèse, suivant laquelle l'ouvrage actuel devrait être considéré comme une amplification de l'écrit primitif; mais, d'après une autre opinion, les caractères de Théophraste auraient été fortement raccourcis et mutilés pendant le moyen-âge, par suite de l'usage fréquent qu'on en fit dans les écoles, et ce serait un texte ainsi défiguré et rendu incomplet qu'offrent toutes nos éditions : de façon que le manuscrit de Munich s'éloignerait même plus que tous les autres de l'original. Nous avons sous le nom de Théophraste un *livre* ou *fragment de métaphysique,* et un traité *du sens ;* un fragment intéressant du second livre de son traité *de la musique* se trouve dans le commentaire de Porphyre sur Ptolémée [1].

[1] Éditions. Theophrasti opera ed. pr. : *Aldus.* (avec Aristote) Venet. 1495. fol. Cette édition ainsi que plusieurs autres publiées après, sont incomplètes; la première qui renferme toutes les œuvres de Théoph., à l'exception cependant de la métaphys., est celle de *J. G. Schneider* et *H. F. Link.* Lips. 1818-21. 5 vol. 8. — Séparément : Characteres : *H. Stephanus*, Aristot. et Theophrasti scripta quædam. Paris. 1557. 8. Ce texte fut suivi par beaucoup d'éditeurs jusqu'à *Casaubonus.* Lugd. ed. 2. 1599, dont l'édition servit également de base à plusieurs autres. *J. C. Amadutius.* Parm. 1786. 4. (contient de plus les caract. 29 et 30.) *J. A. Goetz.* Norimb. 1798. 8. première éd. rendue complète à l'aide des additions de *J. C. Siebenkees,* Anecdota græca. ibid. 1798. p. 105-135. *D. Coray*, grec-franç. Paris. 1799. 8. *J. G. Schneider.* Jen. 1799. Auctaria. ib. 1799-1800. 8. *S. N. J. Bloch.* P. I. (texte.) Alton. 1814. 8. *D. M. Dar-*

Avant de parler des disciples de Théophraste, il convient de nommer quelques-uns des plus accrédités parmi ceux qui, conjointement avec lui, ont suivi les leçons d'Aristote; ce sont :

Eudème, de Rhodes, regardé comme le plus digne après Théophraste de succéder à leur maître commun. *Cléarque*, de Soles, auteur d'un écrit dont le titre ἐρωτικά porterait à le faire regarder comme la première production de la littérature romantique [1]. *Chaméléon*, d'Héraclée, qui composa entre autres un traité en six livres sur la comédie ancienne. *Aristoxène*, de Tarente, le plus ancien écrivain sur la musique. Nous avons de lui, outre un traité sur l'Harmonie, des fragmens d'autres ouvrages parmi lesquels on distingue une *Biographie des principaux philosophes*, βίος ἀνδρῶν. *Héraclide*, surnommé le *Pontique*, parce qu'il était né à Héraclée sur le Pont-Euxin, fut en quelque sorte un éclectique : il entendit Platon, Speusippe, Aristote, et adopta en partie la philosophie pythagoricienne. Il nous est parvenu des fragmens ou extraits de son ouvrage historique-philosophique sur les États ou républiques, περὶ πολιτειῶν. Il s'est conservé aussi quelques

baris. Viennæ. 1815. 8. *F. Ast*. Lips. 1816. 8. *F. Thiersch*, Theoph. characteres quinque priores cum prooemio et sedecim sequentium partibus nunc primum genuinâ formâ publicati, dans : Acta Philolog. Monac. T. III. Fasc. III. Monach. 1822. 8. *H. E. Foss*, de Theophrasti notationibus morum Comment. II. Hal. 1834-35. 8. — Metaphysicorum lib. : *C. A. Brandis*. (avec la métaph. d'Arist.) Berol. 1823. 8. T. II. ibid. 1835. 8. — de sensu : *V. Trincavellus*, (avec Alex. d'Aphrodis.) Venet. 1536. fol. *L. Philipson*, Theophr. περὶ αἰσθήσεως καὶ περὶ αἰσθητῶν. fragment. libri II. περὶ ψυχῆς dans son ouvrage intitulé : ὕλη ἀνθρωπίνη. Berol. 1831. 8. p. 81. sqq. 339. sqq.

[1] *J. B. Verraert*, de Clearcho solensi. Gandavi 1828. 8.

[2] *G. L. Mahne*. diatribe de Aristoxeno. Amstel. 1793. 8.

fragmens de ses autres ouvrages, qui embrassaient presque tout le cercle des sciences cultivées alors. Les tragédies attribuées à Thespis et dont il existe encore quelques vers, sont probablement de cet Héraclide [1]. *Dicéarque*, poète et géographe, écrivit aussi sur la philosophie, notamment un traité contre l'immortalité de l'âme. *Phanias*, d'Erèse dans l'île de Lesbos, composa des *catégories ;* des ouvrages *sur les plantes, sur les poètes, sur les philosophes de l'école de Socrate ;* et *des épigrammes*, que Méléagre avait recueillies dans son anthologie et dont huit seulement nous sont parvenues [2].

Le disciple et successeur immédiat de Théophraste fut *Straton*, de Lampsaque, surnommé le physicien. Il avait écrit *sur les Dieux ; de la nature humaine ; des causes ;* et quelques autres traités. Il eut pour successeur *Lycon*, de Troie, que son éloquence fit surnommer *Glycon* (le doux), et qui fut pendant quarante ans le chef des Péripatéticiens d'Athènes. Après sa mort, la direction de l'école passa à *Ariston*, d'Iulis dans l'île de Céos, et ensuite à *Critolaüs*, de Phasèlis, qui fut envoyé à Rome avec l'académicien Carnéade et le stoïcien Diogène, le Babylonien. Un contemporain d'Ariston, *Hermippe*, de Smyrne, écrivit sur la géographie, l'astronomie, et s'occupa surtout de biographies des anciens philosophes et orateurs, etc. [3]. Enfin,

[1] Fragmenta de Reb. public : Rom. 1545. 4. (avec Elien.) *Gronovius*, Thesaur. ant. gr. vol. VI. *G. D. Koeler.* Hal. 1804. 8. *D. Coray* (Prodromus Bibl. gr.). Paris. 1805. 8. ap. Tauchnitz. Lips. 1820. 12. — Fragmens des autres ouvrages : *J. E. G. Roulez*, Comment. de vitâ et scriptis Heraclid. Pont. Lovan. 1828. 4. *Eug. Deswert*, Dissert. de Heraclide Pontico. ib. 1830. 8.

[2] *Aug. Voisin*, diatribe de Phaniâ Eresio. Gandavi. 1824. 8.

[3] *Ad. Lozynski*, Hermippi Smyrn. Peripatetici fragm. coll. disp. et illust. Bonn. 1832. 8. — Un fragm. du livr. 5. *sur les médecins*

les Péripatéticiens eurent un élève parmi les juifs : c'est *Aristobule*, auteur d'un ouvrage intitulé *Explication du livre* de *Moïse*, dans lequel il soutenait que les anciens poètes et les anciens philosophes avaient connu les livres sacrés des Hébreux. On a élevé des doutes fondés sur l'existence de cet Aristobule, et sur l'authenticité du traité qu'on lui attribue [1].

SECTION XI.

ÉPICURIENS.

Cette école fut fondée par *Épicure*, né l'an 341 avant J.-C., à Gargette, bourg de l'Attique. Sans adopter aucun des systèmes philosophiques de son temps, il s'en créa un qui avait pour base ce principe, que le souverain bien consiste dans le plaisir que fait ressentir l'absence de toute douleur du corps et de l'âme. Il poussa ce principe si loin que d'après lui, la vertu même n'était désirable que pour l'attrait du plaisir. Il est difficile de bien juger Épicure parce qu'il a été probablement mal entendu ou mal interprété, tant par ses disciples, dont quelques-uns ont eu des mœurs très dépravées, que par ses adversaires, qui l'ont calomnié. Il était sobre, actif et bon citoyen. D'un grand nombre d'ouvrages dont on le dit l'auteur, il ne reste que son testament, quelques sentences morales, et trois lettres, qui ont été conservés dans Diogène de Laërce. Des fragmens de quelques livres de son ouvrage *sur la nature* ont été retrouvés à Herculanum, mais dans un état si pitoyable, qu'on a eu beaucoup de peine à les

célèbres se trouve dans une scolie de la collection d'Oribasius : *A. Mai*, Classicor. Auctor. e Vat. codd. T. IV. p. 11. Rom. 1831. 8.

[1] *L. C. Valckenaer*, Diatribe de Aristobulo Judæo ed. *J. Luzac* Lugd. Bat. 1806. 4. (pour l'authenticité).

déchiffrer, encore n'y est-on parvenu que jusqu'à un certain point [1].

La doctrine d'Épicure trouva un grand nombre de partisans; mais son influence se fit surtout sentir dans la vie pratique. Les Épicuriens manquaient du goût des sciences : ils écrivirent peu, et furent peu lus. Tous leurs ouvrages, à l'exception de quelques fragmens, ont péri. Les plus distingués parmi les disciples immédiats d'Épicure furent *Hermarque*, de Mytilène, désigné comme chef de l'école par le testament de ce philosophe; *Métrodore*, de Lampsaque, appelé un second Épicure; la célèbre *Leontium*, femme aussi distinguée par sa beauté que par les grâces de son esprit, auteur d'un ouvrage contre Théophraste, dont Cicéron loue l'élégance et l'atticisme; *Polystrate* et *Hippoclide*, successeurs d'Hermaque, etc. Les rouleaux de Papyrus d'Herculanum contiennent 38 pages d'un ouvrage de Polystrate *sur le mépris irrationnel, ou contre ceux qui attaquent sans raison les opinions fondées sur le bon sens.*

SECTION XLI.

STOÏCIENS [2].

Ce fut sur les bases de la philosophie cynique que *Zénon*, né 362 ans av. J.-C. à Citium, dans l'île de

[1] Le livre X de Diogène de Laërce qui renferme quelques restes des ouvrages d'Épicure a été publié séparément par *J. C. B. Nurnberger.* Nuremb. 1791. 8. *J. G. Schneider.* Epicuri physica et meteorologica duabus epist. ejusd. comprehensa. Lips. 1813. 8. — fragm. de naturâ : *C. Rossini*, Voluminâ Herculan. T. II. Neapol. 1809. fol. *J. C. Orellius.* Lips. 1818. 8.

[2] *J. Lipsius*, Manuductio ad stoïcam philosophiam. Lugd. 1599. fol. *D. Tiedemann*, Système de la philosophie stoïcienne. Leips. 1776. 3 vol. 8. (en allem.).

Chypre, disciple de Stilpon et de Cratès, fonda la philosophie stoïcienne, ainsi nommée du Portique (στοὰ ποικίλη galerie de tableaux) où il donnait ses leçons. Le système des Stoïciens était dans presque tous les points l'opposé de celui d'Épicure et de l'Académie. Ils divisaient la philosophie en trois parties, la philosophie naturelle, la morale et la logique. Mais ils s'attachaient surtout à la morale, dont le principe fondamental, selon eux, était d'agir conformément à la nature. Ils faisaient consister le souverain bien dans la vertu, et la sagesse dans cet état de l'âme où toutes les passions sont réduites au silence, et qu'ils appelaient *apathie*. Ils regardaient au contraire comme les seuls maux véritables les imperfections morales ou le défaut de vertu. Si un système de morale, aussi sévère n'était pas de nature à obtenir une grande popularité, on ne put lui refuser du moins un juste tribut d'admiration, et l'on vit figurer parmi ses adhérens les hommes les plus distingués. Tous les écrits de Zénon et ceux des premiers Stoïciens, à l'exception de quelques fragmens, sont perdus; nous ne connaissons leur doctrine que par les ouvrages des Stoïciens des siècles suivans, tels que Sénèque, Arrien, Marc-Aurèle, ainsi que par ceux de Sextus Empiricus, Jean Stobée, Diogène Laërte, Plutarque et Simplicius. *Cléanthe*, d'Assus en Troade, surnommé le *Puiseur* ou *Porteur d'eau* (φρεάντλης), fut le disciple et le successeur de Zénon. Il a lassé de nombreux ouvrages parmi lesquels on cite surtout les traités *de la volupté, du devoir,* etc. A Cléanthe succéda *Chrysippe,* un des plus célèbres et des plus habiles sectateurs du Portique. Il avait composé un très grand nombre d'écrits [1]. *Ariston*, de Chios, mérite

[1] *F. N. G. Baguet*, Comment. de Chrysippi vitâ, doctrinâ, et reliq.

ici une mention, ne fut-ce que pour avoir formé un disciple célèbre, Eratosthène. Un autre disciple de Zénon, *Hérillus*, de Carthage, fonda la secte des *Hérilliens*, qui s'éteignit avec lui [1].

Outre ces premiers disciples de Zénon, cette période vit encore fleurir quelques adhérens distingués du Portique, formant les anneaux d'une chaîne par laquelle le système stoïcien fut porté dans la période suivante. Tels furent *Zénon*, de Tarse, successeur de Chrysippe, qui forma beaucoup de disciples, mais écrivit peu de livres; *Diogène*, surnommé le *Babylonien* [2], collègue de Carnéade et de Critolaüs dans leur ambassade à Rome, et ainsi un des Grecs qui y firent connaître la littérature de leur pays; *Antipater*, de Tarse, qu'il ne faut pas confondre avec un autre Stoïcien de ce nom, originaire de Tyr : il fut le successeur de Diogène et le seul qui osât combattre Carnéade [3].

SECTION XLII.

SCEPTIQUES.

Le chef des Sceptiques, *Pyrrhon*, d'Élée, florissait

Lovan. 1822. 4. Supplément, dans : *F. Osann*, Matériaux pour servir à l'histoire littér. des Grecs et des Rom. t. I. Darmstadt. 1835. 8. (en allem.) à la suite d'une dissertat. où ce savant tâche de prouver que Chrysippe est l'auteur du traité *de Mundo*, attribué à Aristote. *Ch. Petersen*, Philosophiæ Chrys. fundamenta.... e fragmentis restituta. Hamb. 1827. 8. Des fragmens du livre *sur les Dieux*, tirés d'un rouleau de papyrus dans : *Drummond*, Herculanensia ou Dissertt. archéolog. et philosoph. Lond. 1818. 4. p. 145. sqq. (en angl.).

[1] *G. T. Krug*, Herilli de summo bono sententia explosa, non explodenda. Lips. 1822. 4.

[2] *C. F. Thiery*, Dissertatio de Diogene Babylonio. Lovan. 1830. 8.

[3] *Ph. A. Wuillot*, Disp. de Antipatro Tarsensi. philos. Stoïco. Lovan. 1824. 8.

au commencement de cette période. Recherchant un premier principe de toutes connaissances humaines, un *criterium* de la vérité, et ne le trouvant dans aucun des systèmes philosophiques, il finit par se persuader qu'il n'existe aucune vérité, ou au moins aucune connaissance positive qu'on puisse acquérir par les sens et par le raisonnement (ἀκαταληψία); et adopta en conséquence pour base de sa doctrine la suspension de tout jugement (ἐποχή). Cette nouvelle philosophie, qui était moins un système que le contrôle de tous les systèmes existans, fut appelée *Scepticisme,* de σκέψις, examen, ou *Pyrrhonisme,* du nom de son auteur. Pyrrhon n'a rien écrit; il n'eut dans cette période qu'un seul disciple marquant, *Timon,* de Phlionte, après lequel cette secte s'éteignit pour quelque temps [1].

SECTION XLIII.

ACADÉMICIENS.

Une ressemblance qui n'est rien moins que réelle entre les Pyrrhoniens et les Académiciens, est cause qu'on a quelquefois confondu ces deux sectes. La doctrine de l'Académie subit un changement notable sous *Arcésilas,* de Pitane en Eolide (vers l'an 296 av. J.-C.). Ce philosophe érigea en dogme le doute dont le premier germe se trouvait dans les écrits mêmes de Platon, et soutint qu'il est si vrai qu'on ne peut rien affirmer avec certitude, que cette proposition même du doute universel ne peut pas être affirmée. Lui et

[1] *C. F, Staüdlin*, Histoire et esprit du scepticisme. Leips. 1794-95. 2 vol. 8. (en allem.) *A. Seidler,* de scepticismo. Hal. 1827. 8.

ses sectateurs, dont le principal fut *Lacyde*, de Cyrène, forment la *Moyenne Académie*.

La *Nouvelle Académie* eut pour fondateur *Carnéade*, de Cyrène, disciple de *Hégésine* (vers l'an 160 av. J.-C.) [1]. Sa doctrine était un peu plus modérée que celle de la moyenne Académie; elle s'éloignait également du dogmatisme négatif, et du dogmatisme positif. Carnéade soutenait que la vraisemblance est le dernier terme de la science, et que celle-ci devait se contenter de compter les degrés de probabilité. Ce philosophe est célèbre par son éloquence, que les anciens ont comparée à un torrent, emportant tout dans son cours. Le successeur de Carnéade, *Clitomaque*, de Carthage, consigna par écrit la doctrine de son maître [2]. Après lui, le chef de l'Académie fut *Philon*, de Larisse, qui eut pour disciple et successeur, *Antiochus*, d'Ascalon. Ces deux philosophes ne sont plus de cette période, mais nous les y comprenons parce que l'Académie finit avec eux [3].

SECTION XLIV.

MATHÉMATIQUES.

CONFÉR. SECT. XXV. P. 129.

C'est dans cette période que les mathématiques, regardées jusqu'alors comme une partie de la philoso-

[1] *J. I. G. Roulez*, Comment. de Carneade Cyrenæo, philosopho academico. Gand. 1825. 4.

[2] *Heyne*, Commentatio de philosopho Clitomacho. (Mém. de l'acad. de Berlin. 1748.)

[3] *J. R. Thorbecke*, Comment. de eo quod in dogmaticis oppugnandis inter Academicos et Sceptic. interfuit. Lugd. Bat. 1820. 4. *J. D. Gerlach*, Academicorum junior. in primis Arcesil. atque Carneadis de probabilitate disputt. Götting. 1815. 4.

phie, prirent rang parmi les sciences. *Aristote*, *Théophraste*, *Eudème*, de Rhodes, *Aristoxène*, de Tarente, et surtout les maîtres des écoles d'Alexandrie, de Rhodes et de Pergame, en hâtèrent considérablement les progrès. *Aristoxène* est le plus ancien auteur sur la musique dont les écrits ne soient pas absolument perdus. Nous avons ses *Élémens d'Harmonie*, en trois livres, et des fragmens de son ouvrage sur le Rhythme [1].

L'école d'Alexandrie eut pour chef *Euclide*, qu'il ne faut pas confondre avec le fondateur de la secte de Mégare. Il professa (280 av. J.-C.) les mathématiques dans la capitale de l'Égypte, où il réunit un très grand nombre de disciples. Ses écrits se distinguent par une méthode sévère et par une grande clarté; il n'a pas été surpassé, sous ce rapport, par les écrivains qui l'ont suivi. Parmi les ouvrages qui nous sont parvenus sous son nom et dont quelques-uns paraissent supposés, on remarque ses *Élémens de Mathématiques pures*, et ses *Phénomènes* ou *Principes d'Astronomie*,

[1] Sur l'histoire de la musique chez les Grecs : *P. J. Burette*, dans une suite de dissertations. (Mém. de l'Acad. des Inscr. vol. V. X. XIII. XV. XVII.) *Burney*, histoire de la musique. Lond. 1789. 4 vol. 4. (en angl.) *Fr. V. Drieberg*, Doctrine mathématique des intervalles chez les Grecs. Berlin 1818. 4. Solutions sur la musique des Grecs. Leips. 1819. 4. Sciences musicales des Grecs. Berlin. 1820. 4. La musique pratique des Grecs, t. I. Berlin. 1821. 4. Dictionnaire de la musique grecque, etc. Berlin. 1834. 4. (en allem.). On trouvera d'autres ouvrages indiqués dans *J. N. Forkel*, Littérature générale de la musique. Leips. 1792. 8. (en all.) —. Aristoxeni elementa harmon. : *J. Meursius*, Auctores musices antiquiss. Lugd. Bat. 1616. 4. *M. Meibom*, Antiquæ musicæ auctores septem. Amstel. 1632. 2 vol. 4. (vol. I.); fragment sur le rhythme : *J. Morellius*. (avec Aristides contra Leptinem.) Venet. 1585. 8.

livre précieux comme monument historique et comme un dépôt, qui doit être à peu près complet, des connaissances mathématiques qu'on avait en Grèce à cette époque [1].

Un des plus célèbres mathématiciens de l'antiquité, *Archimède*, naquit à Syracuse, 287 ans environ av. J.-C. Il était de la famille royale, mais il ne paraît pas qu'il ait occupé aucune place dans le gouvernement. Les importantes découvertes qu'il a faites en géométrie, en hydraulique et surtout dans la mécanique, qui est devenue par lui une science particulière, ont rendu son nom immortel. Pendant le siége de Syracuse par les Romains sous la conduite de Marcellus, il déploya, pour la défense de sa patrie, toutes les ressources de son génie inventif. La ville ayant été emportée ou surprise, Archimède fut tué dans le tumulte, 212 ans av. J.-C. Il nous reste un assez grand nombre de ses ouvrages, écrits en dialecte dorique. Les traités *sur la Sphère et le Cylindre*, *de la Mesure du Cercle*, et *sur les Centres de gravité*, ont été commentés par

[1] Éditions : Euclidis opera, ed. pr. *Sim. Grynæus.* Bas. 1533. fol. (avec les comment. de Proclus et de Théon.) *David Gregory.* Oxon. 1703. fol. *F. Peyrard.* (grec latin franç.) Paris 1814-18. 3 vol. 4. (l'éditeur a omis les phénom. comme non authentiques). — Elementa : *C. Melder.* Lugd. Bat. 1673. 12. *J. G. Camerer* et *C. F. Hauber*, vol. I. II. (liv. I-6.) Berolin. 1824-25. 8. *E. F. August.* Berol. 1826. 2 vol. 8. nouv. éd. 1829. *J. G. C. Neide.* (lib. 1-6 et 11. 12.) Hal. 1825. 8. ; Elementa et data : *Th. Haselden.* Lond. 1732. 8. — Les autres ouvrages qui composent les œuvres d'Euclide sont : Data : *C. Hardy.* Paris. 1625. 4. Optica et Catoptrica : *J. Pena.* Paris. 1557. 4. aussi dans : *J. G. Schneider*, Eclog. Physicæ. Jen. 1801. 8. vol. I. p. 381. Rudimenta musices : *J. Pena.* Paris. 1557. 4. et dans la collection de *Meibom.* — *J. B. Gartz*, de interpretibus et explanat. Euclid. arabicis schediasma historicum. Halæ. 1823. 4.

Eutocius. Quelques-uns de ses écrits existent seulement dans une traduction latine, faite sur un texte arabe [1].

Un des disciples de ce grand géomètre, *Apollonius*, de Perge en Pamphylie, est l'auteur d'un ouvrage sur les *Sections coniques*, en huit livres : les quatre premiers seulement existent en original, les livres de cinq à sept ne se trouvent que dans des versions arabe et latine, et le huitième a été rétabli d'après les sommaires qui en restaient dans les *Lemmes* de Pappus. Cet ouvrage fait époque dans l'histoire des mathématiques. Apollonius est un des quatre auteurs que nous devons regarder comme les créateurs des sciences mathématiques, puisque c'est dans leurs écrits que les modernes en ont puisé la connaissance : les trois autres sont Euclide, Archimède et Diophante [2].

[1] *J. M. Mazzuchelli*, Notice historique et critique sur la vie et les écrits d'Archimède. Brescia. 1737. 4. (en ital.). *C. M. Brandelii*, dissert. sistens Archim. vitam ejusq. in mathesin merita. Gryphisw. 1789. 4. *J. G. Hermann*, de Archim. problemate bovino. Lips. 1828. 4. — Éditions : *Th. Gechauf Venatorius*. Basil. 1544. fol. *Dav. Rivaltus*. Paris. 1615. f. nouv. éd. 1646. fol. *Abr. Robertson*. (prépar. par *J. Torelli*.) Oxon. 1792. f. — *F. Peyrard*, traduction franç. avec commentaire. Paris. 1807. 4. éd. 2. ib. 1808. 2 vol. 8.

[2] L'unique édit. grecque de l'ouvr. d'Apollonius, de section. Cyl. est celle commencée par *Gregory* et continuée par *E. Halley*. Oxon. 1710. fol. — Nous possédons des fragm. des trois autres ouvr. du même auteur : Locorum planorum. lib. II. latine restituit *R. Simpson*. Glasg. 1749. 4. traduit en allemand par *J. G. Camerer*. Leips. 1796. 8.; de tactionibus (cum lemm. Pappi) : *J. G. Camerer*. Goth. 1795. 8. essai d'une restitution de cet ouvrage par *C. G. Haumann*, Breslau. 1817. 8. (en allem.); de inclinationibus lib. II. restituit *S. Horsley*. Oxon. 1770. trad. libr. en allem. par *G. A. Diesterweg*. Berlin. 1823. 8.; l'ouvrage de sectione rationis, qui s'est conservé en arabe, a été trad. en latin par *B. Halley*. Oxon. 1706. 8. en allem. par *G. A. Diesterweg*. Berlin. 1824. 8.; les deux traités suivans ont été rétablis d'après les sommaires qui se trou-

Héron, d'Alexandrie, qui avait eu pour maître *Ctésibius*, contemporain d'Archimède, et inventeur de l'orgue hydraulique, inventa lui-même l'horloge hydraulique, et la machine qu'on appelle *Fontaine d'Héron*. Il composa sous le titre d'*Introduction mécanique*, εἰσαγωγαὶ μηχανικαί, l'ouvrage le plus complet sur la théorie de la mécanique que les anciens aient possédé; on en trouve des extraits dans Pappus. Héron a laissé en outre d'autres ouvrages dont les uns existent encore en partie, et les autres ont péri ou au moins ne sont pas publiés [1].

Athénée, qu'il ne faut pas confondre avec le sophiste dont nous parlerons plus bas, a laissé un traité sur les *Machines de guerre*, adressé à Marcellus, le conquérant de Syracuse. Un traité du même genre est dû à *Biton*, de la même époque [2]. *Philon*, de Byzance, est l'auteur d'un traité de mécanique en cinq livres, dont les deux

vent dans les collections mathématiques de Pappus : de sectione spatii rétabli, après un premier essai de *Halley*, par *G. A. Diesterweg*. Elberf. 1827. 8. (en allem.). *M. G. Grabow*. Francf. 1834. 8. (en allem.); de sectione determinata latine restituit *R. Simson*. en allem. par *G. A. Diesterweg*. Mayence. 1822. 8. *M. G. Grabow*. (en raccourci) Francf. 1828. 8.

[1] *J. A. Schmidt*, Heronis Alex. vita, scripta et quædam inventa. Helmst. 1714. 4.— Le Marquis *Fortia d'Urban*, explication du système métrique d'Héron, etc. dans les Analectes littéraires de *Wolf*. t. II. p. 205. suiv. — Éditions : œuvres d'Héron dans *M. Thevenot*, Veterum mathematicorum opera. Paris. 1693. fol. — Séparément : Belopoeïca : *B. Baldus*. Aug. Vind. 1616. 4. — le traité intitulé Βαρεῶλκος a été traduit de l'arabe et publié par *Brugmans*, Commentt. Götting. vol. VII. p. 77.; celui qui a pour titre πνευματικά se trouve éclairci dans l'écrit de *F. V. Drieberg*, Inventions pneumatiques des Grecs. Berlin. 1822. 4. (en allem.).

[2] Les traités d'Athénée et de Biton se trouvent dans la collection précitée de *Thévenot*.

derniers seulement nous restent. On lui attribue aussi un ouvrage sur le *Sept merveilles du monde*[1]. *Ænéas*, surnommé *Tacticus*, que quelques-uns croient peut-être avec plus de raison avoir été antérieur à Alexandre-le-Grand, a écrit plusieurs livres sur l'art militaire; il n'en reste qu'un seul qui est intitulé : *ταικτικὸν καὶ πολιορκητικόν*[2].

La géométrie, la mécanique et l'art militaire ne furent pas les seules parties des mathématiques qui, dans cette période, furent cultivées avec succès. L'astronomie brilla aussi du plus grand éclat : les princes de la dynastie de Ptolémée portèrent à cette science une prédilection marquée, et les progrès que d'autres parties des mathématiques avaient faits, facilitèrent les travaux d'Aristarque, d'Eratosthène et d'Hipparque, dont les noms ont rendu cette époque célèbre; mais déjà avant eux, *Aristote*, *Euclide*, *Timochare*, *Aristylle* et *Conon*, de Samos, qui plaça au ciel la chevelure de Bérénice, avaient contribué à l'avancement de l'astronomie.

Aristarque, de Samos, qui florissait 260 ans av. J.-C.,

[1] Traité de mécanique dans *Thévenot.* l. c. — Les sept merveilles du monde, *Leo Allatius.* Rom. 1640. 8. (les cinq premières sect.) *Dion. Salvagnius Boessius* (avec l'ibis d'Ovide.) Lugd. 1661. 8. *L. H. Teucher.* Lips. 1811. 8. *J. C. Orellius.* ib. 1816. 8.

[2] Éditions : (Æneas tacticus) *Is. Casaubonus.* Paris. 1609. fol. il a été imprimé à la suite de plusieurs éditions de Polybe et dans la collect de *Thévenot.* A part comme supplément du Polybe de Schweighæuser : *J. C. Orellius.* Lips. 1818. 8. Cet éditeur a mis à profit les Supplementa lacunarum in Æneâ tactico de *J. Gronovius.* Lugd. Bat. 1675. 8. et le travail de *G. C. Koes* dans : *Bredowii* epist. Parisienses. — *F. Haase*, Des auteurs grecs et latins qui ont écrit sur l'art militaire. (Nouv. Annales pour la Philologie, etc., de Jahn et Seebode. T. XIV. cah. I. p. 93. sqq. 1835.) (en allem.).

fut accusé d'impiété par Cléanthe, le stoïcien, pour avoir enseigné que les cieux sont immobiles et que la terre tourne autour du soleil dans un orbite oblique, en tournant en même temps sur son axe. Dans son ouvrage *Des grandeurs et des distances du soleil et de la lune* [1], le seul que nous ayons encore de lui, on ne trouve pas un mot de ce système.

Eratosthène, de Cyrène, né l'an 276 av. J.-C., étudia à Athènes la philosophie et les sciences. Ptolémée Evergète l'appela à Alexandrie et lui confia la garde de la bibliothèque. Il y vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Sa vue ayant été très-affaiblie, il se laissa mourir d'inanition. Ératosthène s'occupa de toutes les branches des connaissances humaines, et le premier, dit-on, prit le titre de *philologue*. Comme astronome, il nous a laissé un ouvrage assez faible, intitulé *Catastérismes*, où il traite des mythes que les anciens ont rattachés aux astres; quelques-uns cependant ne regardant pas cet écrit comme authentique. Ératosthène écrivit en outre *sur la duplication du cube* [2].

[1] Éd. *J. Wallisius*, gr. et latine. Oxon. 1688. 8. réimprimé dans Wallisii opp. math. Oxon. 1699. fol. T. III. p. 565. sqq. (*De la porte du Theil et de Sainte-Croix.*) Paris. 1810. 8. On y a joint la vie d'Aristarque en français, par le marquis *Fortia d'Urban.* — *J. Ideler*, Copernic considéré par rapport aux anciens. (Musée pour les antiq. de *Wolf et Buttmann.* P. II. p. 426-434.) en allem.).

[2] Éditions : Catasterismi. ed. pr. *J. Fell.* Oxon. 1672. 8. *Th. Gale*, Opusc. myth., etc. *J. C. Schaubach.* Götting. 1795. 8. *F. C. Matthiæ.* (avec Aratus.) Francof. 1817. 8. *Halma.* (avec Aratus.) Paris. 1823. 4. *N. T. Reimer*, Historia problematis de cubi duplicatione, etc. Götting. 1798. 8. *J. H. Dresler*, Erathosthène, de la duplication du Cube. Wiesbade. 1828. 4 (en allem.). — Tous les fragm. d'Eratosth., à l'exception des Catastérismes, ont été rassemblés par *G. Bernhardy*, Eratosthenica. Berol. 1822. 8.

Le véritable père de l'astronomie est *Hipparque*, de Nicée, qui vécut à Rhodes et à Alexandrie. Il détermina la durée de l'année solaire d'après une méthode encore usitée aujourd'hui. Pour mesurer la distance relative des corps célestes, il inventa une méthode particulière qu'on appelle le *diagramme d'Hipparque*. On lui doit en outre plusieurs autres découvertes importantes. Quant à ses ouvrages, il ne nous reste que son *Exposition des astérismes* ou *Catalogue des étoiles fixes*, et son *Commentaire sur les phénomènes d'Aratus*, production de la jeunesse de l'auteur, où il critique les erreurs dans lesquelles ce poète est tombé [1].

SECTION XLV.

GÉOGRAPHIE.

CONFÉR. SECT. XIX. P. 89.

La géographie est une des sciences qui firent le plus de progrès dans cette période : les guerres, le commerce et les voyages augmentèrent la masse des connaissances géographiques. De toutes les relations des voyageurs d'alors, il n'a échappé aux ravages du temps qu'un seul fragment précieux, le Périple de *Néarque*, amiral de la flotte d'Alexandre que le monarque avait envoyée des bouches de l'Indus dans l'Euphrate, pour explorer les côtes de la Perse. Ce journal a été conservé par Arrien, qui l'a inséré dans sa description de

[1] Ces deux ouvrages d'Hipp. ont été publiés par *P. Victorius*, ap. Junt. Flor. 1567. fol. Le comment. sur Aratus par *D. Petavius*, Uranologion. Paris. 1630. f. p. 171. sqq. — *J. B. P. Marcoz*, Astronomie solaire d'Hipparque soumise à une critique rigoureuse et ensuite rendue à sa vérité primordiale. Paris. 1828. 8.

l'Inde [1]. *Dicéarque*, que nous connaissons déjà comme poète didactique et comme philosophe péripatéticien, appartient également à la classe des géographes. Il avait écrit sous le titre de βίος Ἑλλάδος, *Vie de la Grèce*, une espèce de *statistique*, dont il reste deux fragmens, l'un renfermant une description de la Béotie et de l'Attique, l'autre indiquant la hauteur du mont Pélion. Parmi ses ouvrages perdus, on remarque sa *Mesure des montagnes du Péloponèse* et son traité sur la *République des Spartiates*. Il avait composé des ouvrages semblables à ce dernier sur les villes de Pellène, de Corinthe, d'Athènes, si toutefois ces traités ne faisaient pas partie de sa βίος Ἑλλάδος [2]. *Mégasthène*, que Séleucus Nicator avait envoyé comme ambassadeur à Palibothra, capitale des Prasii, peuple indien, a composé une description de l'Inde, dont Strabon a conservé des passages. Après lui, *Daïmachus* et *Denys* visitèrent l'Inde en qualité d'ambassadeurs, et écrivirent des *Indiques*. *Patroclès*, amiral de Seleucus et de son fils Antiochus, navigua dans l'Océan indien, et écrivit une relation de son voyage. *Démodamus*, général des mêmes souverains, passa le premier *l'Iaxartès* (le Sir), et reconnut qu'il n'était pas identique avec le Tanaïs.

[1] En dehors des éd. d'Arrien, le périple de Néarque se trouve dans *Hudson*, Geogr. minores. T. I. accessit *H. Dodwel*, Dissertatio de Arriani Nearcho. — *G. Vincent*, Le voyage de Néarque de l'Indus jusqu'à l'Euphrate, etc. Lond. 1797. 4. n. éd. Oxf. 1809. (en angl.).

Fragm. de Dicéarque : *H. Stephanus*, Dic. geographica quædam. Paris. 1589. 8. dans les collections *d'Hœschel* et *d'Hudson*. *G. Manzi*. (avec Hannon, etc.) Rom. 1819. 4. *J. F. Gail*. Geog. gr. minores. T. II. *D. Celidonio Errante*, Les fragm. de Dic. recueillis et expliqués. Palerme. 1822. 2 vol. 8. (en ital.). Le fragm. sur le mont Pélion qu'Hudson avait fait connaître le premier, a été publié à part par *M. Marx* dans : Creuzeri Meletemata. P. III. p. 171-210. — *F. Passow*. de Dicæarchi Tripolitico. Vratislav. 1829. 4.

Les écrits de ces géographes ainsi que l'ouvrage très-estimé *sur les distances*, par *Timasthène*, amiral de la flotte de Ptolémée II, ne nous sont connus que parce qu'ils ont servi de guides à *Ératosthène*. Ce fut celui-ci qui, sans enrichir la géographie par des voyages et des découvertes, l'a le premier élevée au rang de science. Il fit un recueil systématique et critique de toutes les connaissances géographiques de son siècle, auquel il donna le titre de Γεωγραφικά. Cet ouvrage comprenait une géographie mathématique fondée sur des observations et une géographie historique; Strabon en a conservé des fragmens [1]. C'est également Strabon qui a fait connaître l'ouvrage d'*Hipparque*, contenant la détermination d'un grand nombre de latitudes. Ce grand astronome porta la géographie mathématique au point où elle est restée jusqu'au deuxième siècle après J.-C. Nous devons une partie considérable des connaissances géographiques à cette époque aux voyages de Polybe et aux notices qu'il avait réunies dans un des livres de sa grande Histoire, probablement dans le 34e. Ce livre est à la vérité perdu, à quelques fragmens près; mais il a été une des principales sources où Strabon a puisé. Les autres géographes de cette période sont, *Polémon*, *Mnaséas* et *Agatharchide*, de Cnide; le Périple du dernier contient des renseignemens intéressans sur la mer rouge.

SECTION XLVI.

HISTOIRE NATURELLE.

Aristote plaça l'histoire naturelle au rang des scien-

[1] *L. Ancher*, diatribe in fragm. geogr. Eratosth. Gött. 1770. 4. *G. C. F. Seidel*, Erat. geographicorum fragm. ib. 1789. 8. *G. Bernhardy*, Eratosthenica. Berol. 1822. 8.

[2] Agatharchidis fragm. : *H. Stephanus*. (avec Ctésias. Memnon, etc.) Paris. 1557. 8. et dans *Hudson*. Geogr. minores.

ces; ce fut surtout à la Zoologie qu'il rendit les services les plus signalés, en faisant usage des matériaux que lui fournit son auguste élève. Son disciple *Théophraste* s'occupa spécialement de minéralogie et de botanique. De ses nombreux ouvrages, il ne nous reste qu'un assez petit nombre, parmi lesquels nous citerons son *Histoire des plantes*, qui est une botanique complète; sa physiologie intitulée *Des causes des plantes;* et son traité *sur les pierres*, ouvrage qui prouve qu'après Théophraste la minéralogie a retrogradé [1].

On est étonné qu'après des commencemens si brillans, l'histoire naturelle n'ait pas fait plus de progrès à Alexandrie. Les encouragemens n'y manquèrent pourtant pas; mais il y manqua de bons observateurs et des hommes de génie. *Antigone*, de Caryste, qui vivait sous Ptolémée Philadelphe, est auteur d'une compilation faite sans goût et sans jugement et portant le titre de *Collection des choses merveilleuses.* Un certain *Mélampus*, son contemporain, écrivit *sur la divination, d'après les taches du corps humain*, et sur l'*art de la divination d'après les pulsations.* Nous avons des fragmens de ces ouvrages [2].

[1] Éditions. Historia plantarum : *J. Bodæus a Stapel*, et après sa mort *E. Bodæus* et *J. A. Corvinus.* Amstel. 1644. fol. *J. Stackhouse.* Oxon. 1813-14. 2 vol. 8.; de causis Plantarum : aucune édit. particulière, mais un Commentaire de *J. C. Scaliger.* Paris. 1566. fol.; de lapidibus : *A. Turnebus.* Paris. 1577. 4. *D. Furlanus* (avec d'autres petits écrits de Théophraste.) Han. 1605. fol. *J. Hill.* grec-angl. Lond. 1746. 8. *A. H. Baumgärtner.* Norimb. 1770. 8. Pour l'explication du traité des pierres: *C. A. Schwarz*, Dissert. VIII. Görlitz. 1801-08.

[2] Antigonus Carystius, ed. pr. *Guil. Xylander* (avec Antonin. liberalis, Phlegon de Tralles, etc.) Bas. 1568. 8. *J. Meursius.* Lugd. Bat. 1619. 4. *J. Beckmann.* Lips. 1791. 4. avec un Comment. pour

SECTION XLVII.

MÉDECINE [1].

CONFÉR. SECT. XXVI. P. 131.

Zénon, fondateur de la secte des Stoïciens, introduisit dans la médecine de nouveaux principes de physiologie et de pathologie, qui modifièrent la doctrine de l'ancienne école dogmatique. Les découvertes d'Aristote eurent une plus grande influence encore sur cette science. Parmi les écrits de Théophraste, son disciple, plusieurs avaient pour objet la médecine.

Ce fut sous les premiers Ptolémées, que vivaient à Alexandrie Hérophile et Érasistrate, les deux plus grands anatomistes qui eussent existé jusqu'alors. Ils devinrent les fondateurs de deux écoles nouvelles, auxquelles ils donnèrent leur nom. Lorsque Ptolémée Physcon expulsa les savans, ces médecins se répandirent en Asie mineure, où ils fondèrent divers établissemens. Strabon parle d'une école d'Hérophiliens qui, de son temps, existait dans un temple situé entre Laodicée et Carura en Phrygie; et d'une autre d'Érasistratiens à Smyrne, mais qui avait cessé à l'époque où il écrivait.

Hérophile, de Chalcédoine, disséqua le premier un grand nombre de corps humains, et fit de grandes découvertes en anatomie, principalement par rapport au système nerveux. Gabriel Fallop l'appelait l'évangéliste des anatomistes. Hérophile est le premier, à ce que l'on croit, qui ait commenté les aphorismes d'Hip-

lequel il a publié des additions dans son éd. de Marbodi lib. lapidum. Goetting. 1799. 8. — Melampi fragmenta : *Cam. Peruscus* (avec Élien.) Rom. 1545. 4. *J. G. F. Franzius :* Scriptores Physiognomiæ veteres. Altenb. 1780. 8.

[1] *C. F. H. Beck*, de scholâ medicorum Alexandrinâ. Lips. 1810. 4.

pocrate : son commentaire se trouve manuscrit dans la bibliothèque Ambrosienne de Milan. Tous ses autres ouvrages sont perdus [1]. Ses premiers disciples conservèrent la doctrine de leur maître : on nomme parmi eux *Mantias*, auteur du premier recueil de recettes, *Bacchius*, de Tanagre, *Callimaque*, *Callianax* et *Andrée*, de Caryste.

Le contemporain d'Hérophile et le chef de la seconde classe ou famille des médecins d'Alexandrie, *Érasistrate*, était natif d'Iulis, ville de l'île de Céos. Il passa quelque temps à la cour de Seleucus Nicator, où la guérison d'Antiochus, fils du roi, lui fit une grande réputation; mais ce fut principalement à Alexandrie qu'il pratiqua la médecine. Par la suite, il refusa de voir des malades, et se voua uniquement à l'étude de l'anatomie, qui lui dut de nouvelles découvertes. Il s'est immortalisé surtout par celle des *voies lactées*, et il s'en est fallu de bien peu qu'il n'arrivât à découvrir la circulation du sang. Il ne nous est rien parvenu de ses ouvrages. Parmi les adhérens d'Érasistrate, les plus célèbres furent *Straton*, de Beryte, ennemi, comme son maître, de la saignée, et *Apollophore*, de Séleucie, médecin d'Antiochus Soter [2].

Deux philosophes péripatéticiens doivent être cités ici, savoir *Straton*, de Lampsaque, auteur d'une opinion remarquable, qui place le siége de l'âme dans le cerveau antérieur, et *Lycon*, de Troie, qui s'occupa beaucoup de physiologie et écrivit *sur la génération*.

A cette époque, la chirurgie et la médecine, qui

[1] Sur Hérophile, voir *C. G. Kühn*, Opuscula Academica. vol. II. p. 298. sqq.

[2] *J. F. H. Hieronymus*, Erasistrati et Erasistrateorum historia. Jen. 1790. 8.

jusqu'alors n'avaient formé qu'un seul art, se divisèrent en trois branches distinctes, la *Diététique*, la *Pharmaceutique* (Rhizotomie) et la *Chirurgie;* division qui ne répond pas exactement à celle qui est admise dans la médecine actuelle.

Un des disciples d'Hérophile, *Philinus*, de Cos, et son élève, *Sérapion*, d'Alexandrie, fondèrent un nouveau système, celui de l'*école empirique*. On nomma ainsi cette école parce que, bien différente en cela des dogmatistes, elle préférait les connaissances qu'on acquiert par l'expérience (ἐμπειρία) à toutes celles que donne la spéculation. Les Empiriques négligèrent l'anatomie et les études physiologiques. La plupart des médecins de ce temps se rangèrent sous les bannières de l'empirisme. Un des plus célèbres d'entre eux, *Héraclide*, de Tarente, écrivit sur la matière médicale, sur les poisons et sur les vertus des plantes, des ouvrages que le temps nous a ravis.

C'est dans cette période que la médecine grecque pénétra jusqu'à Rome : les premiers médecins grecs qu'on y connut, furent des esclaves. Vers l'an 219 avant J.-C. *Archagatus* alla se fixer dans cette ville, et y exerça son art. Nous nous occuperons de ses successeurs dans la période suivante.

PÉRIODE V.

DEPUIS LA DESTRUCTION DE CORINTHE JUSQU'A CONSTANTIN-LE-GRAND, 146 ANS AV. J. C.—306 APRÈS J.-C.

SECTION XLVIII.

ÉTAT DE LA LITTÉRATURE GRECQUE SOUS LA DOMINATION DES ROMAINS. -- BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES.

La Grèce n'était plus qu'une province de l'Empire

romain; avec son indépendance elle avait perdu jusqu'à son nom, auquel les vainqueurs substituèrent celui d'Achaïe. En vain Athènes fit-elle un dernier effort pour secouer le joug de l'étranger : la patrie des Miltiades, des Thémistocles, et des Périclès succomba dans la lutte inégale contre un peuple exercé, depuis des siècles, au métier des armes. Rome était la capitale du monde, le centre du pouvoir, le point de réunion des richesses, de l'esprit et des sciences. Mais les habitans n'estimaient pas la littérature d'un peuple vaincu dont le caractère corrompu contrastait avec la fierté et l'indépendance des conquérans de la terre. On regardait l'étude des lettres grecques comme un amusement frivole, indigne d'un homme libre. Ce préjugé était tellement enraciné qu'il a survécu à la république.

L'école d'Alexandrie, fondée par la libéralité des trois premiers Ptolémées, avait commencé à perdre de son lustre sous les trois princes, leurs successeurs immédiats: pendant le règne de Soter, de Philadelphe et d'Evergète, les hommes de lettres s'étaient accoutumés à regarder la capitale de l'Égypte comme la métropole des sciences; les vices de Philopator, d'Épiphane et de Philométor, les dégoûtèrent du séjour de cette ville, et une partie d'entre eux allèrent se fixer en Grèce. Ce fut vers cette époque qu'il s'éleva dans la ville de Tarse en Cilicie, une école rivale de celle d'Alexandrie, comme l'avait été précédemment l'école de Pergame. Strabon prétend même que Tarse a produit un plus grand nombre d'hommes lettrés que la capitale de l'Égypte.

L'année même où la Grèce tomba sous la domination romaine, le trône d'Égypte fut occupé par un prince qui prétendait aimer les lettres, mais que les

lettres désavouent, parce qu'elles ne purent jamais adoucir la férocité de son caractère; c'est Ptolémée VII qui s'arrogeait le surnom d'Evergète (le Bienfaiteur). Ses caprices et ses cruautés firent déserter l'asyle qu'avait ouvert aux Muses l'illustre chef de sa dynastie. Les gens de lettres se dispersèrent sur le sol de la Grèce, de la Syrie, ou se retirèrent à Rhodes; quelques-uns d'entre eux retournèrent ensuite à Alexandrie où ce prince les avait rappelés, mais l'état de l'Égypte, gouvernée par des princes faibles, par des enfans, des femmes et des affranchis, déchirée par des troubles intérieurs, et menacée par ses voisins, ne fut pas favorable aux travaux littéraires. Ainsi les lettres restèrent sans protection jusqu'à Auguste.

Le siècle de ce prince est une des plus riches époques de l'histoire de l'esprit humain. Les lettres étaient aimées et estimées à sa cour; mais la littérature romaine, qui se forma par imitation de celle des Grecs, y fut cultivée de préférence, et les plus beaux génies de ce siècle écrivirent en latin. Cependant la protection des Césars et le calme rendu à l'Egypte firent revivre l'école d'Alexandrie. La bibliothèque du Brouchion avait péri par l'incendie dont le vainqueur de Pompée avait été la cause accidentelle, et, si peut-être on avait réussi à en sauver quelques débris, ils durent périr dans la seconde destruction de ce quartier d'Alexandrie sous Aurélien en 272. Mais la collection placée au temple de Sérapis, augmentée par Marc-Antoine, qui y avait fait transporter celle des rois de Pergame, exista pendant toute la durée de cette cinquième période. L'empereur Claude y ajouta même un nouveau musée. Mais le séjour d'Alexandrie, devenue ville de province, n'avait plus le charme qu'y avait attaché la présence

d'une cour magnifique. Les savans continuèrent d'y jouir d'une existence aisée et d'abondans secours pour leurs travaux littéraires; mais ils n'y trouvèrent plus ce qui les avait flattés surtout, la faveur des princes et les suffrages des courtisans. Rome était devenue l'unique source des honneurs et des récompenses; leurs yeux se tournèrent vers cette ville, et la capitale de l'Égypte fut encore une fois abandonnée.

Rome n'était pas seulement le centre des honneurs; cette ville était aussi devenue un foyer de lumières. Aucune autre ne renfermait une si grande quantité de dépôts de livres. La première bibliothèque publique avait été fondée par Lucullus. Après la prise d'Athènes, Sylla fit transporter à Rome la bibliothèque d'Apellicon, qui renfermait, entre autres, l'unique manuscrit existant des œuvres d'Aristote. César avait le projet de fonder une bibliothèque publique, et d'y réunir tous les manuscrits qu'il serait possible de se procurer : l'homme le plus érudit de son siècle, Varron, devait être chargé de son inspection. Ce que la mort empêcha le dictateur d'exécuter, fut fait par l'héritier de son nom et de sa fortune.

La plus célèbre bibliothèque de Rome était celle d'Auguste, placée dans le temple d'Apollon Palatin, ce monument magnifique qu'il érigea en commémoration de la victoire d'Actium. Cette bibliothèque est connue sous le nom de *Palatine;* elle renfermait des livres grecs et latins; pour chaque langue il y avait un inspecteur particulier. Auguste érigea une seconde bibliothèque dans le portique d'Octavie composé de 270 colonnes de marbre blanc, qui entouraient les temples de Junon Reine et de Jupiter.

Tibère agrandit les bâtimens du Capitole; dans une

aile qui fut nommée *Ædes Tiberianæ*, il voulut qu'il y eût aussi une bibliothèque; et il paraît que cette collection ne périt pas dans l'incendie de Rome sous Néron, puisque Aulugelle en parle comme existant de son temps. On ne sait si la bibliothèque Palatine fut également sauvée alors : toutefois la description que Tacite fait de ce désastre, et la manière dont il déplore la perte des monumens du génie grec, font croire que cette bibliothèque devint la proie des flammes.

Vespasien construisit le temple de la Paix, bâtiment immense, destiné à servir de local à tous les monumens des arts et des sciences, et dont Aulugelle parle également.

Pour réparer les pertes causées par le feu, Domitien envoya des copistes à Alexandrie, avec ordre de transcrire les livres qui manquaient à Rome, ou de corriger ceux qui s'y trouvaient défectueux.

La bibliothèque Ulpienne, ainsi nommée d'après Trajan, son fondateur, fut par la suite transportée dans les Thermes de Dioclétien.

Une autre bibliothèque célèbre, quoique son origine soit inconnue, était celle du Capitole fondée peut-être par Sylla; le feu du ciel la réduisit en cendres sous le règne de Commode.

La dernière bibliothèque de Rome dont l'histoire fasse mention, est celle que Serenus Sammonicus légua à son ancien élève, l'empereur Gordien-le-Jeune : elle était composée de 62,000 volumes, quantité prodigieuse pour la fortune d'un particulier. On croit qu'elle fut placée au palais de Pompée, situé à côté de son théâtre.

Indépendamment des collections publiques, il y en avait beaucoup de particulières; du temps de Publius

Victor, qui a vécu dans le quatrième siècle, on comptait en général à Rome vingt-neuf bibliothèques ouvertes au public.

Les empereurs ne se contentèrent pas d'accumuler ces trésors littéraires, ils eurent soin que, dans les principales villes de leur domination, il y eût des maîtres qui missent les jeunes gens en état d'en tirer parti. A Rome, le Capitole fut assigné aux professeurs salariés par l'État, pour y donner leurs cours. On en comptait dix pour la grammaire, c'est-à-dire pour la philologie romaine, autant pour la philologie grecque, trois rhéteurs latins et cinq grecs, un philosophe et deux juris-consultes. De semblables établissemens d'instruction existaient à Milan, à Marseille et à Carthage.

Dans la partie orientale de l'empire, Alexandrie et Athènes possédaient les principales écoles. Dans la première de ces villes, on enseignait spécialement les mathématiques, la philosophie et, depuis les Antonins, la médecine. A Athènes, on cultivait de préférence la rhétorique ; vers la fin de la période où nous entrons, l'école d'Athènes était la plus florissante de toutes. On ne fait mention d'aucune bibliothèque considérable que cette ville ait possédée.

Antioche et Béryte avaient aussi des écoles; la dernière devint, depuis le milieu du troisième siècle, le principal rendez-vous de ceux qui étudiaient la jurisprudence. A Antioche, il y avait une bibliothèque publique, placée dans le temple de Trajan. Suidas raconte que l'empereur Jovien, dans un mouvement de fanatisme, y mit le feu.

Par la soumission de la Grèce et de l'Égypte, et par la faveur que les empereurs accordaient à la littérature grecque, étrangère aux habitans de leur capitale, Rome

devint le principal siége de cette littérature, qui reçut même un nouveau lustre sous les Antonins; car ces princes l'aimaient, la cultivaient eux-mêmes et réunissaient à leur cour les meilleurs écrivains de leur temps. Cette époque que, par un éloge exagéré, on a quelquefois qualifiée d'une des plus belles de l'histoire du genre humain, fut de courte durée. Après les Antonins, le despotisme, avec tous les vices qui l'escortent, remonta sur le trône; on vit s'établir alors le plus absurde comme le plus atroce de tous les gouvermemens, le règne de la force armée : celui-ci prépara la barbarie que dans la suite nous verrons envahir tous les pays soumis à l'Empire romain.

SECTION XLIX.

POÉSIE — ÉPIGRAMME.

CONFÉR. SECT. XVII. P. 77. SECT. XXXI. P. 148.

Durant la période où nous entrons la poésie éprouva une décadence complète. Dans l'impossibilité d'atteindre la perfection des anciens, on abandonna les genres qu'ils avaient cultivés. De là plus d'épopée ni de chants lyriques, plus de théâtre, plus d'élégie : l'épigramme et la poésie didactique prirent leur place. On s'efforça de cacher sous une apparence d'érudition la stérilité d'idées et le défaut d'imagination.

L'épigramme est le genre dans lequel les poètes de cette période s'exercèrent avec le plus de succès, et il nous reste un grand nombre de leurs productions. Les plus anciens de ces épigrammatistes sont *Polystrate*, *Asinius Quadratus* et *Archias* [1], ce dernier moins

[1] Les épigrammes d'Archias ont été publiées séparément par *J. Blocius*. Magdeburg. 1617. 8. et *C. D. Ilgen*, Opusc. Var. Philolog. Erford. 1797. 8. vol. II. P. I.

célèbre par ses ouvrages que par le discours que Cicéron a prononcé en sa faveur.

Antipater, de Sidon, philosophe stoïcien, est cité par Cicéron comme un improvisateur. Il nous reste une quarantaine de ses épigrammes, dont la plupart sont sépulcrales (ἐπιτύμβια); elles sont écrites dans les dialectes dorique et ionique.

Méléagre, de Gadara en Célésyrie, philosophe cynique, composa divers ouvrages satiriques et des épigrammes, dont 130 se sont conservées. On y remarque une diction pure, des mots composés avec hardiesse, de la sensibilité, mais aussi quelque chose de cette subtilité sophistique qui caractérise le siècle où l'auteur a vécu [1].

L'anthologie nous a conservé quelques productions d'un assez grand nombre de poètes de cette époque, qui se sont exercés dans le genre épigrammatique. Il serait trop long de les énumérer ici. Nous ferons seulement mention d'un grammairien de Rome, *Léonidas*, originaire d'Alexandrie, qui a composé ce qu'on appelle des épigrammes *isopsèphes*, (ἰσόψηφα); elles sont arrangées de manière que la valeur numérique de toutes les lettres dont se compose le distique, soit égale à la valeur de celles d'un autre; jeu absurde, dont Léonidas fut peut-être l'inventeur!

Dans cette période, on eut la première fois l'idée de former des collections d'épigrammes de divers auteurs, lesquelles sont connues sous le nom d'*Anthologies*. La première est due à *Méléagre*. Il l'intitula *Couronne* (στέφανος) et la composa de morceaux choisis (ἄνθη

[1] On a des éditions particulières des épigrammes de Méléagre : *J. C. F Manso.* Jen. 1789. 8. *F. Græfe.* Lips. 1811. 8.; ainsi que de ses idylles : *A. C. Meinecke.* Lips. 1788. 8.

fleurs) dans les productions de quarante-six écrivains. Sa collection est perdue [1]. La seconde Anthologie, qui est égalememt perdue, fut faite dans le premier siècle après J.-C. par un certain *Philippe*, de Thessalonique. Dans le troisième siècle après J.-C., *Straton*, de Sardes, fit un recueil intitulé παιδικὴ μοῦσα, dont il reste quatre-vingt-dix-neuf épigrammes [2].

SECTION L.

POÉSIE DIDACTIQUE.

CONFÉR. SECT. IX. P. 42. SECT. XXXIII. P. 150.

La chronologie, la géographie, les diverses espèces de chasses, l'influence des astres et d'autres sujets scientifiques exercèrent principalement la verve des poètes de cette période. Parmi les poètes didactiques les uns adoptèrent le mètre épique, les autres écrivirent en vers ïambiques. A cette dernière catégorie appartiennent *Apollodore* d'Athènes, et *Scymnus* de Chios. Apollodore, célèbre grammairien, sur lequel nous reviendrons, rédigea sous le titre de *Chronique*, Χρονικά, des tablettes chronologiques en vers : elles renfermaient tous les événemens remarquables et la vie des hommes illustres depuis l'année 1184 jusqu'à 144 avant J.-C. On doit à Apollodore la connaissance de quelques époques précises, et l'importance de ces notions nous fait vivement regretter celles qui nous ont échappé par la perte de son ouvrage. Il avait aussi composé en vers une *Description de la terre*, Γῆς περίοδος. C'est de lui que

[1] *F. Passow*, De vestigiis coronarum Meleagri et Philippi in Anthologia Constantini Cephalæ. Vratisl. 1827. 4.

[2] Une partie de la collection de Straton a été publiée séparément par *C. A. Klotz*. Altenburg. 1768. 8.

Scymnus de Chios, et *Denys*, surnommé le Periégète, natif de Charax ou d'Alexandrie, peut-être bien de Byzance, ont pris l'idée de leurs *Periégèses*. Ces deux poèmes n'ont aucun mérite comme ouvrages d'imagination, et sont d'un faible intérêt pour le géographe; cependant le commentaire d'Eustathe donne quelqu'importance à celui de Denys. Cet auteur avait écrit en vers hexamètres. Ce fut également de ce mètre que se servirent les poètes que nous allons mentionner [1].

Oppien vivait du temps de Caracalla, et était originaire d'Asie, d'où il vint à Rome. Nous avons sous son nom deux poèmes didactiques, l'un en cinq livres *sur la pêche*, l'autre *sur la chasse*, également en cinq livres, mais dont il ne reste plus que quatre. On lui attribue encore un troisième poème sur la *chasse aux oiseaux*, dont il n'existe plus qu'une paraphrase en prose, faite par un sophiste nommé *Eutecnius*. Ces ouvrages ne présentent aucunes marques qui décèlent un auteur commun : on pense que le second inférieur

[1] Éditions . Scymnus : *D. Hoeschel*, Geographica Marciani (le véritable nom de Scymnus demeura inconnu jusqu'à Is. Vossius) Scylacis, etc. Aug. Vindelic. 1600. 8. *F. Morelius*, Lutet. 1606. 8. *J. Hudson*, Geogr. gr. min. t. II. (ibid. Dissert. de Scymno par *Dodwell.*) *Fr. Gail*, Geogr. gr. minores. Paris. 1828. 8. t. II. — Dionysius Per. : ap. Aldum (cum Pindaro etc.) Venet. 1513. 8. *Rob. Stephanus.* (cum Eustathio.) Lutet. 1547. 4. *H. Stephanus*, Poët. gr. her. c. t. II. p. 360-90. *Idem.* (cum Pompon. Mela, etc.) Paris. 1577. 4. *G. Hill.* Londin. 1658. 8. *J. Hudson*, geogr. gr. minor. vol. IV. et séparément Oxon. 1710. (1712) et 1717. avec une dissert. de Dodwell. *F. C. Matthiæ* (cum Arato). Francof. 1817. 8. *Fr. Passow*, cum annot. crit. Lips. 1825. 8. *G. Bernhardy*, gr. et lat. cum comment. schol. etc. Lips. 1828. (vol. I. Geogr. gr. minor.) — *C. F. Matthæi*, de Dionys. Perieg. Misn. 1788. 4. *Schirlitz*, sur l'âge et la patrie de Denys le Periégète dans : *Seebode*, Nouv. Archives, etc. t. III. p. 32. sqq. (en allem.).

au premier pour le mérite est dû à un *Oppien*, d'un âge postérieur; pour ce qui est du troisième, on ne peut rien préciser [1].

Stobée cite du poète *Héliodore*, seize hexamètres renfermant la description d'un district de la Campanie, et traitant principalement des eaux minérales du Mont-Gaurus, découvertes quelque temps après la mort de Cicéron [2]. Il nous reste aussi un fragment d'un poème en 42 livres *sur la médecine*, composé par *Marcellus*, de Sidé en Pamphylie, médecin du temps des Antonins[3].

Le vers élégiaque fut aussi employé par les poètes didactiques, notamment par *Andromaque*, de Crète, médecin de Néron. Andromaque inventa la *thériaque* (ἀντίδοτος γαλήνη), et en publia la recette dans un poème, que Galien nous a conservé [4].

SECTION LI.

PROSE. -- HISTORIENS.

CONFÉR. SECT. XVIII. P. 78. SECT. XXXVII. P. 161.

Les siècles qui nous occupent ont produit un grand

[1] Éditions : *M. Musurus*, Halieutica. ed. pr. Florent. ap. Juntam 1515. 8. *Aldus* (Halieutica et Cynegetica) ed. pr. Venet. 1517. 8. *Ad. Turnebus*. Paris. 1555. 2 vol. 4. *C. Rittershusius*. Lugd. Bat. 1597. 8. *J. G. Schneider*. Argent. 1776. 8. nouv. éd. Lips. 1813. 8. *J. N. Belin de Ballu*, vol. I. Argentor. 1786. 4. et 8. le second vol. qui devait contenir les Halieutica n'a pas paru. — La paraphrase des Halieutica par Eutecnius a été publiée par *Erasm. Vinding*. Haun. 1702. 8. On trouve une paraphrase des Cynegetica dans *Mustoxides*, Συλλογὴ ἀνεκδότων Ἑλλ. Venet. 1817. 8. — *P. J. Foertsch*, de Oppiano poëtâ cilice. Lips. 1749. 4.

[2] Voyez *A. Meinecke*, Commentat. miscell. Fasc. I. Hal. 1822. 4. p. 36. avec les Addenda.

[3] Le fragm. de Marcellus a été publié par *F. Morelius*. Lutet. 1591. 8. *J. G. Schneider*. (cum Plut. de liber. educatione. Argentor. 1775. 8.

[4] Publié séparément avec une traduction latine par *Fr. Tidicœus*. Tornaci. 1617. 4. Norimb. 1754. 4.

nombre d'historiens, tous du second rang : nous y trouvons une nouvelle classe de littérateurs, sous le nom de *Sophistes;* des grammairiens et des antiquaires ; diverses sectes de philosophie; des mathématiciens et des géographes distingués ; et quelques médecins : telles sont les classes que nous allons établir.

Nous commençons la liste des historiens par quelques écrivains dont les ouvrages, au moins en tant qu'ils appartiennent à l'histoire, sont perdus. Ce sont : *Castor,* de Rhodes, contemporain de Jules-César, un des premiers qui, après Apollodore, se soit sérieusement occupé de la chronologie [1]; *Théophane,* de Mytilène, l'ami et le compagnon du grand Pompée, dont il écrivit les mémoires [2]. *Timagène* d'Alexandrie, qui fut réduit en esclavage à la prise de sa ville natale par Gabinius, et amené à Rome, où par la suite il donna des leçons de rhétorique. Son langage franc et caustique lui attira la disgrâce d'Auguste, et de plus les attaques de l'historien Tite-Live, qui voulut par là faire sa cour à l'empereur. Timagène écrivit une histoire d'Alexandre et de ses successeurs, qui est perdue, mais dont Quinte-Curce s'est servi, et une histoire d'Auguste, qu'il brûla lui-même par motif de vengeance contre ce prince [3]; *Posidonius,* d'Apamée, vrai-

[1] *C. G. Heyne,* de Castoris epochis : Comment. soc. reg. Goett. vol. I. p. 66. sqq. II. 40. sqq. — Deux morceaux περὶ μέτρων ῥητορικῶν portant le nom d'un Castor de Rhodes, rhéteur, ne sont pas de cet ancien auteur. Ils ont été publiés dans : *C Walz,* Rhetor. gr vol. III. p. 712-723. Stutg. 1834. 8. voy. Gazette génér. de la littérature. Halle 1835. n° 96. p. 143. (en allem.).

[2] *Sévin,* Recherches sur la vie et les ouvrages de Théophane : Mém. de l'Acad. des Inscr. vol. XIV. p. 143.

[3] *Bonamy,* Recherches sur l'historien Timagène : Mém. de l'Acad. des Inscr. vol. XIII. p. 35. *G. Schwab,* de Livio et Timagene historiarum scriptoribus æmulis. Stutg. 1834. 4.

semblablement le même que le Stoïcien Posidonius d'Apamée, surnommé le *Rhodien;* il avait rédigé un grand ouvrage historique en 52 livres qui portait le titre d'*Histoire de ce qui s'est passé après Polybe,* et paraît s'être étendu jusqu'à l'année 63 avant J.-C. Enfin *Juba,* prince Numide[1], qui reçut à Rome son éducation littéraire. Il composa une *Géographie de l'Afrique et de l'Arabie,* et une *Histoire romaine,* dont Plutarque loue l'exactitude.

Diodore de Sicile, contemporain d'Auguste, publia à Rome une *Histoire générale*, βιβλιοθήκη ἱστορικὴ, en quarante livres, depuis les temps les plus reculés jusqu'à 60 ans avant J.-C. Les livres de 1 à 5, de 11 à 20 et des fragmens des livres 9 et 10 étaient tout ce qu'on en possédait jusque dans les dernières années, que le célèbre bibliothécaire Ang. Maï découvrit dans un manuscrit du Vatican des extraits des livres de 7 à 12 et de 15 à 40. Diodore, pour acquérir les connaissances nécessaires à l'exécution de son ouvrage, avait fait des voyages en Asie, en Afrique et en Europe et avait même appris la langue latine. Sa compilation, fruit de trente années de travail, est d'une grande utilité en ce qu'elle est puisée à des sources perdues depuis, mais que malheureusement il n'indique pas toujours. La critique est en général la partie faible des anciens, et Diodore n'échappa pas à ce défaut; cependant son ouvrage, consulté avec discernement, acquiert la plus haute importance, particulièrement pour la chronologie. Diodore ne manque pas de jugement; il sait distribuer la louange et le blâme avec impartialité. Sa

[1] *Sévin*, Notice sur Juba : Mém. de l'Acad. des Inscr. vol. IV. p. 457.

narration est froide, monotone, quelquefois lâche et diffuse, son style clair, simple, et sans affectation [1].

Denys, d'Halicarnasse, se rendit à Rome après la fin des guerres civiles, et y séjourna pendant vingt-deux ans. Il employa ce temps à étudier la langue latine et à rassembler des matériaux pour un grand ouvrage historique qu'il publia sous le titre d'*Histoire ancienne de Rome* (Ρωμαϊκὴ ἀρχαιολογία), en vingt livres. Les XI premiers qui vont jusqu'à l'an 312 de Rome se sont conservés, il ne reste que des fragmens des livres XII—XX. Cet ouvrage est de la plus grande importance pour la connaissance des antiquités romaines: l'auteur entre dans des détails sur la constitution, et les affaires intérieures de la république dont les auteurs romains ne parlent pas, ces objets étant fami-

[1] Éditions: Une traduction latine des liv. I-V. fut publiée avant le texte grec par *Poggius*. Bonon. 1472. fol. et une trad. des liv. 16 et 17 par *Ang. Cospus*. Viennæ. 1516. fol. — texte grec: ed. pr.: *Vinc. Obsopoeus*, (lib. 16-20.) Bas. 1539. 4. *H. Stephanus*. (lib. 1-5, 11-20 cum excerpt. lib. 31-33, 36-38 et 40.) Paris 1559. fol. *Nicol. Rhodomannus*, græce et lat. Hanov. 1604. fol. *Pet. Wesseling*. Amstel. 1746. 2 vol. fol. (*C. G. Heyne* et *J. F. Eyring*.) Bipont. 1793-1807. 11 vol. 8. *H. C. A. Eichstädt*, vol. I. II. Hal. Sax. 1800-02. (liv. 1-14. ouvrage demeuré inachevé). *Lud. Dindorf*. Lips. 1828. 5 vol. 7 Part. 8. Excerpta vaticana ex lib. 7-10 et 21-40: *A. Mai*, Scriptor. Vet. nov. coll. Rom. 1827. 4. t. II. p. 1-131. *Lud. Dindorf*. Lips. 1828. 8. et dans son édit. de Diod. citée ci-dessus vol. III. — *C. G. Heyne*, de fontibus et auct. hist. Diod. et de ejus auctoritate etc. Comment. soc. Gött. ad a. 1782. vol. V. p. 89. et ad an. 1784-85. vol. VII. p. 75. *J. N. Eyring*. Bibl. hist. Diodori Sic. descriptio accuratior, quâ ejus operis œconomia declaratur. (Ed. Bipont. vol. I. et ed. Dindorf. Append. ad. vol. V.) *Comte de Caylus*: Mém. de l'Acad. des Insc. T. XXVII. hist. p. 57. *F. R. C. Krebs*. Lectt. Diodoreæ criticæ et historicæ. Hadam. et Weilburg. 1832. 8

liers à leurs lecteurs. Denys mérite le blâme pour sa manie à faire dériver de la Grèce toutes les institutions romaines, même celles qui n'ont d'autre fondement que ses propres hypothèses. On cherche souvent en vain chez lui cet esprit de critique dont pourtant il se pique. Son style n'est pas toujours d'une pureté classique. Les harangues qu'il a insérées dans son texte, à l'imitation de Thucydide, sont trop fréquentes et trop prolixes. Denys doit avoir fait lui-même un abrégé de son ouvrage en cinq livres [1].

Nicolas, de Damas, l'ami d'Hérode-le-Grand, roi des Juifs fut envoyé par ce prince auprès d'Auguste, dont il devint le favori ; il était à la fois poète dramatique, philosophe et historien. Il ne nous reste que des fragmens de ses ouvrages, parmi lesquels nous citerons son *Histoire universelle,* en 144 livres, et sa *Vie d'Au-*

[1] *H. Dodwell.* Dissertat. de ætate Dionys. Hal. imprimé en tête de l'édit. de Reiske. *C. F. Matthæi* de Dionysio Halic. Vitteberg. 1789. 4. *P. F. Schulin*, dissert. inaug. de Dionys. Hal. historico, præcipuo historiæ juris rom. fonte. Heidelberg. 1821. 4. — Éditions. D'abord en latin par *Lampus Biragus.* Tarvisii. 1480. fol. — texte grec. ed. pr. *Rob. Stephanus.* Paris. 1546. fol. *D. C. Grimm,* Dionys. Hal. archæologiæ rom. synopsis. Lips. 1786. 8. *Ang. Mai,* Dionys. Hal. Antiquitatum rom. pars hactenus desiderata. Mediol. 1816. 4. (Francof. 1817. 8.) le savant italien crut d'abord reconnaître, dans ces extraits, l'abrégé de Denys même, mais il put se convaincre plus tard qu'ils appartenaient à la collection de Constantin Porphyrogennète *de Sententiis.* il les publia de nouveau dans : Script. vet. nov. coll. vol. II. p. 465-526. Rom. 1827. *G. C. Groddeck,* De nuperis inventis mediolanensibus. Vilnæ. 1817. fol. (Progr.) *K. L. Struve,* sur les fragm. de l'hist. rom. de Denys. d'Hal. mis au jour par *A. Mai.* Leips. 1820. 8. (en allem.). *Le même :* dans les Annales pour la Philologie, etc. de *Jahn.* T. VII. cah. 4. (en allem.) Nous donnerons les édit. des œuvres complètes après que nous aurons parlé des ouvrages de rhétorique du même auteur.

guste. Quant à sa propre *Biographie,* qui s'est conservée, on a lieu de douter qu'elle soit son ouvrage [1]. *Memnon,* d'Héraclée dans le Pont, regardé communément comme contemporain d'Auguste, mais qui, selon l'opinion de quelques savans, doit être placé à une époque postérieure, a laissé une histoire de sa ville natale, dont une partie se trouve en abrégé dans Photius [2]. *Pamphile,* dame égyptienne ou d'Epidaure, a écrit plusieurs ouvrages historiques : l'un était intitulé *Mélanges historiques,* et renfermait trente livres, dont Photius n'a connu que huit. Un journal (ἐφημερίς) de la guerre de Troie qu'on attribuait jadis à *Dictys,* de Crète, est peut-être l'ouvrage d'un certain *Praxis* ou *Eupraxidas,* qui vivait sous Néron, ou au moins après lui. Il nous a été conservé dans une traduction latine de Septimus, auteur de la seconde moitié du 2e siècle de notre ère [3]. Un Juif de Tibérias en Galilée, *Justus,* a écrit une *Chronique des rois Juifs,* qui est perdue.

Un autre juif, *Flavien Josèphe,* naquit à Jérusalem, d'une famille illustre, l'an 37 de notre ère. Il

[1] *Sévin*, Recherches sur Nicolas de Damas (Mém. de l'Acad. des Inscr. vol. VI. p. 486. : — Édit. des fragm. *Henricus Valesius*, Excerpta Peiresciana. Paris. 1634. 4. *J. C. Orellius*, Nicol. Damasc. hist. excerpta etc. Lips. 1804. 8. *Idem*, Supplement. Lips. 1811. 8. *A. Coray.* Dans le Prodrome de la Biblioth. gr. Paris. 1805. 8.

[2] Éditions : *H. Stephanus*, Excerpta ex Ctesiâ, Memnone etc. Paris. 1557. 8. 1594. 2 vol. 8. *J. C. Orellius*, Memnonis Excerpta. accedunt scriptor. Heracleotarum fragm. Lips. 1816. 8.

[3] Voy. *And. Dederich*, de Dictys Cret. et L. Septimi, ejus latini interpretis, ætatibus, dans son édit. de Dictys. Bonn. 1833. 8. on y trouve également la dissertat. de *J. Perizonius* sur le même sujet.

vécut sous Vespasien et son fils Titus, et fut en grande faveur auprès de ce dernier qu'il accompagna au siége de Jérusalem. Josèphe a laissé plusieurs ouvrages historiques : les deux principaux sont une *histoire de la guerre de Judée et de la destruction de Jérusalem*, livre originairement rédigé en hébreu et traduit en grec par l'auteur lui-même, qui voulut le présenter à Vespasien, et l'*histoire ancienne des Juifs* (Ἰουδαϊκὴ ἀρχαιολογία), en vingt livres, depuis la création du monde jusqu'à la douzième année du règne de Néron. Comme témoin oculaire et un des acteurs, il mérite dans le premier de ses ouvrages la plus grande confiance ; mais par rapport au second, il s'est permis trop de liberté dans l'usage de ses sources. Il a écrit en outre sa propre *Biographie*, et deux livres *sur l'antiquité du peuple juif contre Apion* [1].

Un grammairien, *Herennius Philon*, de Byblos, (vers l'an 200 ap. J.-C.) traduisit en grec l'ouvrage de *Sanchoniaton*, ancien historien phénicien ; Eusèbe nous a conservé quelques fragmens de cette traduction : on annonce la découverte dans un couvent portugais d'un manuscrit complet de Philon, mais il s'élève des doutes sur son authenticité. Les opinions sont très partagées sur l'époque où vivait Sanchoniaton. Il n'est pas avéré non

[1] Éditions : version latine de *Rufinus Aquileiensis* ou *Cassiodorus*. Aug. Vindel. ap. *Joan Schuszler*. 1470. fol. traduction française, chez *A. Vérard*. Paris. 1492. fol. — Texte grec, ed. pr. *A. P. Arlenius* et *Sig. Gelenius*. Basil. ap. *Froben*. 1544. fol. *J. Hudson* et après sa mort *A. Hall*. Oxon. 1720. 2 vol. fol. *S. Havercamp*. Amstel. 1726. 2 vol. f. on y trouve repris tous les travaux antérieurs sur cet auteur. *F. Oberthür*. Lips. 1782-85. 3 vol. 8. texte et vers. lat.) nouvelle édit. Lond. 1814. 6 vol. *C. E. Richter*. Lips. 1826-27. 12. (vol. I-VI de la Bibliotheca sacra eccl. gr.) — Biographie : *H. P. C. Henke*. Brunovic. 1786. 8.

plus que la traduction de Philon ait été faite d'après un original phénicien [1]. Philon était lui-même auteur de plusieurs écrits historiques, entre autres d'une vie d'Adrien ; il avait aussi composé un grand ouvrage, espèce d'encyclopédie, intitulé *de l'acquisition et du choix des Livres,* dont la partie traitant de la littérature médicale paraît avoir porté le titre particulier d'*Iatriques* [2].

Plutarque, le plus populaire et le plus répandu de tous les prosateurs de l'antiquité, naquit à Chéronée en Béotie, 50 ans après J.-C. Il reçut une éducation littéraire très-soignée, et étudia la philosophie à Athènes, principalement sous Ammonius, philosophe d'Alexandrie. Après plusieurs voyages, il se rendit à Rome où il enseigna la philosophie à Adrien, qui l'éleva à de hauts emplois. L'ouvrage historique auquel il doit sa grande célébrité est celui qui porte le titre de *Vies parallèles :* il y donne l'histoire de quarante-quatre personnages distingués, les uns Grecs, les autres Romains, de manière qu'un Romain est toujours comparé à un Grec. Cinq autres biographies sont isolées et sans pendans ; de ce nombre pourtant il s'en trouve deux (Galba, Othon) dont l'authenticité est contestée, et une troisième (Homère) qui n'est évi-

[1] *J. C. Orellius,* Sanchoniathonis fragm. a Philone versa. Lips. 1826. 8. *S. Cory,* anciens fragmens de Sanchon. Lond. 1828. 8. (en angl.) — *G. Frabricy,* de Litteraturæ Phœnic. fontibus Rom. 1803. 2 vol. 8. *H. F. J. Estrup,* Recherches histor. et critiq. sur les fragm. de Sanchon. etc. Copenhag. 1823. 4. (en Danois.) *Wagenfeld,* Analyse des neuf livres de la chroniq. de Sanchon. etc. tradnit en franç. par *Lebas.* Paris. 1836. 8.

[2] Voy. Supplém. à la Gaz. de la Litt. Halle 1834 p. 105. — Un traité *de differentia significationis* publié par *Valckenaer* dans son édit. d'Ammonius p. 155 sqq. et dont l'auteur est nommé *Eranius Philo,* ne paraît pas appartenir à cet ancien grammairien.

demment pas de Plutarque. Douze ou quatorze se sont perdues. Les vies de Plutarque sont regardées par beaucoup de personnes comme des modèles de biographie. Elles contiennent un trésor de philosophie pratique, de morale, et de maximes, fruit d'une longue expérience et d'une grande connaissance du cœur humain. Le principal art de cet auteur consiste dans la peinture des caractères; mais on lui a reproché, et non sans raison, que ses caractères sont tous d'une pièce, qu'il peint ses héros ou entièrement, subjugués par une passion, ou parfaitement vertueux, et qu'il n'a pas su distinguer ces nuances infinies qui se trouvent entre le vice et la vertu. Plutarque aimait avec passion la liberté, ou plutôt la démocratie qu'il confondait avec la liberté. On a peut-être jugé trop sévèrement sa critique historique; toutefois il mérite plus de confiance par rapport à l'histoire grecque que par rapport à l'histoire romaine. Un défaut qu'on lui reproche encore, c'est d'avoir absolument négligé l'ordre chronologique. On possède en outre de Plutarque plusieurs autres traités historiques; mais l'authenticité de tous ne saurait être garantie : les Vies des dix orateurs renferment trop d'inepties et d'absurdités pour croire même que ce ne sont que des matériaux rassemblés par cet auteur dans le dessein d'écrire un jour un ouvrage sur ce sujet. Son style est extrêmement bigarré et s'éloigne également de la pureté attique, et de la noble simplicité qui distinguait les auteurs du bon temps. Un fils de Plutarque, nommé *Lamprias,* avait rédigé un catalogue des ouvrages composés par son père, qui s'est conservé en partie.

[1] *A. H. L. Heeren,* de fontibus et auctoritate vit. parall. Plut.

Flavius Arrien, natif de Nicomédie en Bithynie, et disciple d'Epictète, vivait sous les empereurs Adrien et Antonin. Il ne se distingua pas moins dans la carrière des armes que dans celle des lettres, et fut revêtu des plus hautes charges. Historien, philosophe, géographe et tacticien, il nous fournira plusieurs fois l'occasion de revenir à lui : ici nous n'en parlerons que comme d'un des premiers historiens grecs. Son principal ouvrage est une histoire des guerres d'Alexandre, intitulée *de l'expédition d'Alexandre* (ἱστορίαι ἀναβάσεως Ἀλεξάνδρου) en sept livres. Le titre indique déjà que

comment. IV. Goetting. 1820. 8. *A. Lion*, de Ordine quo Plut. vitas scripserit. ibid. 1820. 4. — Éditions : avant l'impression du texte original plusieurs biographies de Plut. avaient paru séparément dans des traductions latines, et avaient été ensuite réunies par *J. A. Campanus*. Rom. (probablement 1470.) 2 vol. fol. — texte grec. ed. pr. *Marcellus Virgilius*. ap. *Juntam*. Florent. 1517. fol. *M. Musurus* ap. Aldum. Venet. 1519. fol. il paraît que deux édit. ont paru dans la même année, le texte de la 2e a servi de base à toutes les édit. suiv. *Sim. Grynæus*. ap. Bebel. Bas. 1530. fol. *A. Bryan* et après sa mort *Moses du Soul*. Lond. 4° vol. I. 1729. vol. II-IV. 1723. vol. V. 1724. *Ad. Coray*. (nouv. récension du texte) Paris. 1809-15. 6 vol. 8. (*H. Schæfer.*) ap. Teubner. Lips. 1826-30. 6 vol. 8. — Séparément : *E. H. G. Leopold*, Theseus, Romul. Lycurg. Numa. Lips. 1789. 8. *Idem*, Marius, Sulla, Lucullus, Sertorius. Lips. 1795. 8. *Dan. Wyttenbach*, Demosthen. et Cicer. dans ses Eclogæ histor. Amst. 1794. 8. nouv. éd. 1801. *C. H. Barby*, Themist. Camillus, Alexand. Jul. Cæsar. Berol. 1797. 8. *J. C. F. Bœhr*, Alcibiades. Lips. 1822. 8. Philopœm. Flamin. Pyrrh. Lips. 1826. 8. *C. H. Frotscher*, Demosth. et Cic. Lips. 1829. 8. *C. Sintenis*, Themist. Lips. 1829. 8. Aristides et Cato major. Ibid. 1830. 8. *J. C. Held*, Æmil. Paul. et Timol. Solisb. 1831. 8. *A. S. Voegel.* Brutus. Turic. 1833. 8. *A. Westermann*, Plut. vitæ X oratorum, acc. de auctore et auctoritate Vit. X orat. comment. Lips. 1833. 8. Nous indiquerons les édit. des œuvres de Plutarque, lorsqu'il sera question de ses ouvrages philosophiques.

l'ouvrage est une imitation de la retraite des dix mille par Xénophon; de plus la diction en est pour ainsi dire calquée sur celle de cet auteur, sans toutefois en avoir ni les grâces ni l'élégance : il faut connaître le modèle pour bien comprendre l'imitation. Arrien a puisé aux meilleures sources anciennes, qui sont taries pour nous. C'est ainsi qu'il est devenu le principal auteur pour l'histoire de ce temps, et son amour de la vérité, qui perce dans toute sa narration, ajoute un nouveau prix à son ouvrage. Dans un second ouvrage, formant le complément du premier, et ayant pour titre Ἡ Ἰνδική, *les Indiques*, Arrien rassembla des détails précieux sur les mœurs et les usages des Indiens. Dans l'envie qu'il avait d'imiter Hérodote, il y employa le dialecte ionique. Quelques autres ouvrages historiques du même auteur se sont perdus, aux extraits près que Photius en a faits; ce sont ses *Parthiques*, ses *Aloniques*, ses *Bithyniaques*, etc. [1]

Céphalœon, dont on ignore la patrie, fut exilé par Adrien en Sicile, où il écrivit un *Abrégé de l'histoire universelle*, depuis Ninus jusqu'à la mort d'Alexandre. Le temps ne nous en a rien conservé, non plus que de l'extrait que Sopater, d'Alexandrie, avait fait. Deux

[1] L'expédition d'Alexandre avait déja été traduite et publiée en latin quand parut le texte grec. ed. pr. *V. Trincavellus.* Venet. 1535. 8. *Bonavent. Vulcanius.* Paris. 1575. 8. ap. H. Stephan. *J. Gronovius.* Lugd. Bat. 1704. fol. *A. C. Borheck.* Lemgov. 1792 8. (incorrecte.) *B. F. Schmieder.* Lips. 1798. Les Indiques se trouvent séparément ou comme huitième livre dans les édit. précitées, à l'exception de celles de Borheck et de Schmieder. Ce dernier en a donné une édit. particulière, Halæ. 1798. 8. *A. C. Borheck.* Lemgov. 1809. (comme 2e vol. des œuvres d'Arrien.) *J. E. Ellendt*, de expedit. Alexandri. Regiom. 1832. 2. vol. 8. *C. G. Krüger.* vol. I. (texte) Berolin. 1835. 8.

autres écrivains du temps des Antonins, *Amyntianus* et *Jason*, d'Argos, avaient composé l'un des Biographies dans le genre de celles de Plutarque, et l'autre un ouvrage sur la Grèce en quatre livres.

Appien, d'Alexandrie, vécut à Rome sous Trajan, Adrien et les Antonins, et y exerça d'abord l'état d'avocat. Il publia une *Histoire romaine* jusqu'à Auguste, en vingt-quatre livres, dont la moitié seulement est arrivée jusqu'à nous. Nous ne possédons que des fragmens du reste. Les événemens n'y sont pas rapportés par ordre chronologique, ou par époques principales, mais d'après les pays où ils s'étaient passés. L'ouvrage d'Appien acquiert particulièrement de l'importance par la circonstance, que pour quelques époques de l'histoire romaine, il est notre seule autorité. Le reproche le plus grave qu'on puisse adresser à l'auteur c'est d'avoir été partial en faveur des Romains. Du reste il fait preuve d'un jugement sain. Il a formé son style sur celui d'Hérodote et de Polybe, mais il est resté bien au-dessous de ses modèles [1].

Dion Cassius Coccéjanus, natif de Nicée en Bithynie, passa la plus grande partie de sa vie à Rome,

[1] Éditions : ed. pr. *Carolus Stephanus.* (La préface d'Appien, fragm. du liv. IV. liv. VIII et XI-XVII.) Paris. 1551. fol. *H. Stephanus* (avec les nouveaux fragm. publiés par Fulv. Ursinus et la version latine de Gelenius.) Aurel. Allobrog. 1592. fol. *A. Tollius.* Amstel. 1670. 2 vol. 8. (répétition de l'édit. de H. Étienne, mais on y a omis les fragm. d'Ursinus et le liv. XXIII publié par *David Hoeschel.* Aug. Vindel. 1559. 4. on a ajouté au contraire les fragm. qui se trouvent dans Valesii Excerpta Peiresciana.) *J. Schweighæuser.* Lips. 1785. 3 vol. 6 Partt. 8. c'est l'édition la meilleure et la plus complète, dont *Teucher* a voulu donner une espèce d'extrait. Lemgov. 1796. 2 vol. 8. — Trois nouveaux fragm. dans : *A. Mai*, Script. vet. nov. coll. T. II. p. 367. et suiv.

dans les fonctions publiques. Il a publié une *Histoire romaine*, en quatre-vingts livres, fruit de vingt-deux années de recherches et de travaux; elle allait depuis la fondation de Rome jusqu'à l'an 229 après J.-C., époque de son second consulat. Nous n'avons que des fragmens des 35 premiers livres et une partie du livre 36; les livres suivans jusqu'au 54^{me} inclusivement sont presque entiers; le 55^{me} a beaucoup de lacunes. Nous possédons ensuite en entier les livres de 56 à 60, ou au moins un extrait très-étendu. Depuis le 61^{me}, nous n'avons plus que des fragmens; mais il existe un extrait de l'histoire de Dion, fait par ordre de l'empereur Michel Ducas, et qui va depuis le livre 35 jusqu'à la fin de l'ouvrage. Plusieurs fragmens sont encore venus au jour dans ces derniers temps, et il est à espérer que ce ne seront pas les derniers. Dion manque quelquefois de critique et souvent d'impartialité; la superstition domine son esprit. Son style est inégal et se ressent un peu de la déclamation. Malgré ces défauts, son ouvrage a pour nous le plus haut prix : non seulement il remplit plusieurs lacunes de l'histoire romaine, mais il est encore notre seul guide pour les événemens qui se sont passés du temps de l'auteur. Dion était bien instruit de la constitution de Rome, et de ses institutions [1].

[1] Éditions : ed. pr. *Rob. Stephanus*. Lutet. 1548. fol. (contient un fragm. du liv. 35, liv. 36, 37-58. ou bien 37-60. d'après la division actuelle ; car dans Étienne les 4 derniers liv. sont réunis en 2. *H. Stephanus* (Aurel. Allobr.) cum Xylandri versione. 1791. (d'autres exempl. 1792.). fol. ap. *Wechel* Hanov. 1606. fol. après la publication de plusieurs collections de frag., par *F. Ursinus*, *H. Valesius*, *J. Gronovius*, *N. C. Falconius*, parut l'excellente édition grecque-latine de *H. S. Reimarus*. Hamburg. 1751-52. 2 vol. fol. Trois nouv. fragmens : *Jac. Morellius*. Bassani. 1798. 8. réimprimés

Hérodien, qu'il ne faut pas confondre avec un grammairien de ce nom, vivait à Rome dans la première moitié du troisième siècle. Il écrivit l'*Histoire des Empereurs romains*, depuis la mort de Marc-Aurèle jusqu'à l'avénement de Gordien le jeune. Hérodien est véridique et impartial. Son style est agréable et clair; il présente pourtant quelquefois des tournures un peu trop latines. Les harangues qu'à l'imitation de Thucydide il a insérées dans son récit, sont écrites avec élégance, mais elles se ressentent un peu de la déclamation. Son plus grand défaut est d'avoir négligé la chronologie et d'avoir ignoré la géographie [1].

Nous plaçons parmi les historiens de cette période un compilateur du milieu du troisième siècle, *Claude Élien*, de Préneste. Quoique né en Italie de parens latins, il possédait la langue grecque dans une telle perfection qu'il était comparable au plus pur atticiste. Ses *Histoires diverses*, en 14 livres, ne sont autre chose qu'un recueil d'extraits d'autres livres, dans lequel le

comme supplément de l'édit. de Reimar, par *Chardon de la Rochette*. Paris. 1800. fol. *F. G. Sturz*. Lips. 1824-25. 8 vol. 8. Depuis, le nombre des fragm. s'est considérablement accru par les découvertes de *Mai*. Script. Vet. nov. collect. T. II. p. 135-233. (fragm. des liv. 1-35 et 61-80.) l'éditeur y a joint des fragm. d'un continuateur anonyme de Dion, qui s'étendent jusqu'à Constantin. ibid. p. 234-246. Dionis Cass. Histor. Rom. Excerpta Vaticana. Lips. 1836. 8. (vol. IX de l'édit. de Sturz.) — *F. G. Sturz*, De non nullis Dionis Cassii locis. Prolus. V. Grimmæ. 1812-16. 4.

[1] Éditions : Traduction latine d'*Angelus Politianus*. Rom. 1493. fol. réimprimé un grand nombre de fois. Texte grec. ed. pr. *Aldus* (cum Xenoph. Hellen.) Venet. 1503. fol. *H. Stephanus*. Paris. 1581. 4. *F. Sylburg*. dans le vol. III. des Script. Historiæ Rom. Francof. 1590. fol. *G. G. Irmisch*. Lips. 1789-1805. 5 vol. 8. *F. A. Wolf*. Hal. 1792. 8. *Imm. Bekker*. Berol. 1826. 8.

manque de goût, de jugement, et de critique se font souvent sentir. On s'aperçoit que l'auteur n'y a pas mis la dernière main. Du reste, il a le mérite d'avoir préservé de l'oubli quelques morceaux d'auteurs perdus. On attribue au même Élien 20 *Lettres rustiques*, qui sont peu intéressantes. Une Histoire des animaux paraît être d'un autre Élien dont nous parlerons plus bas [1].

Publius Hérennius Dexippus, d'Athènes, magistrat et général distingué, était auteur de plusieurs ouvrages historiques, parmi lesquels se trouvaient une chronique des rois de Macédoine et un abrégé historique, qui finissait au règne de Claude. Photius loue beaucoup sa clarté. Il reste dans les extraits *des Ambassades et des Maximes*, quelques fragmens de cet historien [2].

La chronologie est une des sciences subsidiaires dont l'histoire ne saurait se passer [3] : beaucoup d'écrivains

[1] Éditions : Æliani Var. Histor. ed. pr. *Cam. Perusucus* (cum Heraclide, etc.) Rom. 1545. 4. *C. Gesner.* (Æliani opera.) Tiguri. 1556. fol. *J. Scheffer.* Argent. 1647. 8. nouv. éd. (*J. H. Lederlin.*) ib. 1713. 8. *J. Perizonius.* Lugd. Bat. 1701. 2 vol. 8. *A. Gronovius.* Lugd. Bat. 1731. 2 vol. 4. *C. G. Kuehn.* Lips. 1780. 2 vol. 8. *A. Coray.* (Prodrom. Bibli. gr.) Paris. 1805. 8. — Les lettres attribuées à Élien se trouvent dans les collections d'*Aldus*, de *Cujas*, et dans l'édit. des œuvres d'Élien de *Gesner.*

[2] Les fragm. de Dexippe ont été publiés par *A. Mai*, Script. Vet. nov. collect. T. II. p. 319-347. *Imm. Bekker* et *B. G. Niebuhr*, Dexippi, Eunapii, etc., quæ supersunt. Bonn. 1829. 8.

[3] Ouvrages sur la chronologie en général : *J. Scaliger*, de emendatione temporum. Paris. 1583. fol. *D. Petavius*, de doctrinâ temporum. Paris. 1627. Antv. 1703-05. 3 vol. fol. *Idem*, Rationarium temporum. Paris. 1633. 12. Lugd. Bat. 1724. 2 vol. 8. *D. H. Hegewisch*, Introduction à la chronologie historique. 2e éd. Altona. 1814. 8. (en allem.). *L. Ideler*, Manuel de la chronologie mathém. et technique. Berlin. 1825-26. 2 vol. 8. (en all.). — Sur la chronologie des Grecs, en particulier : *H. Dodwell*, de veteribus Græcorum Roma-

de l'antiquité l'ont pourtant négligée. Nous trouvons dans cette période un auteur qui mérite d'être cité pour le soin qu'il s'est donné de fixer l'ordre des temps. C'est le célèbre géographe et astronome *Claude Ptolémée*, dont nous aurons occasion de parler plus bas. Il a laissé un recueil intitulé πρόχειροι κανόνες, *Tables manuelles*, dont fait partie son *Canon royal*, κανὼν βασιλειῶν, table contenant cinquante-cinq règnes, chez diverses nations, depuis Nabonassar jusqu'à Antonin Pie. Toutes les dates de ce canon sont réduites en années égyptiennes, ce qui était fort utile pour les astronomes auxquels Ptolémée le destinait, mais présente des inconvéniens pour la chronologie historique. Cet ouvrage a été commenté par *Théon* d'Alexandrie, et par *Jean Tzetzès* [1].

Phlégon, de Trallès en Lydie, affranchi d'Adrien, a écrit une espèce de chronique universelle, intitulée *Collection d'Olympiques et de Chroniques*, il n'en reste que la 176e olympiade et un fragment, qui paraît avoir été l'introduction de l'ouvrage. Nous avons deux opuscules de Phlégon; l'un intitulé περὶ θαυμασίων, *des choses merveilleuses*, est une collection de faits miraculeux; l'autre περὶ μακροβίων, offre un catalogue fort

norum que cyclis. Oxon. 1701. 4. *Ed. Corsini*, Fasti attici. Florent. 1744-56. 4 vol. 4. *H. Clinton*, Fasti Hellenici, etc. ed. 2. Oxon. 1827. 4.

[1] *Fréret*, Sur le canon de Ptolémée. (Mém. de l'Acad. des Inscr. vol. XXVII. p. 121. sqq.) — Le canon royal a été publié dans les ouvrages précités de *Scaliger* et de *Petau*. *Dodwell*, Dissert. Cyprianæ. Oxon. 1685. fol. *Halma*, Κανὼν βασιλειῶν καὶ φάσεις ἀπλανῶν, table chronol. des règnes, prolongée jusqu'à la prise de Constantinople par les Turcs, etc. Paris. 1820. 4. dans l'édit. des Tables manuelles, par *le même*. ib. 1822.

sec *d'individus qui sont parvenus à un âge très-avancé.* Phlégon avait écrit d'autres ouvrages qui sont perdus[1].

Sextus Julius Africanus, chrétien du troisième siècle, est auteur d'une *Chronologie* qui va depuis l'origine du monde jusqu'à l'année 221 après J.-C. Cet ouvrage est perdu; mais il s'en trouve de nombreux fragmens dans Eusèbe, le Syncelle, Jean Malalas, etc. Son calcul sert de base à une ère particulière, dite *ère historique* ou *d'Alexandrie.*

Un évêque de Laodicée, *Anatolius,* natif d'Alexandrie, composa un *Canon pascal,* qui existe dans une version latine assez mauvaise, attribuée, peut-être à tort, à Rufin[2].

Nous plaçons ici, quoiqu'il appartienne plutôt à la période suivante, un écrivain qui a rendu les plus grands services à la chronologie. *Eusèbe,* surnommé Pamphile, c'est-à-dire l'ami du martyr S[t] Pamphile, naquit en Palestine vers l'an 264, fit ses études à Antioche et fut nommé en 315 évêque de Césarée, où il mourut vers l'an 340. Il fut un des hommes les plus savans de son siècle, et écrivit sur la théologie, l'histoire ecclésiastique, la géographie et la chronologie. En cultivant cette dernière science, son but était d'établir sur des bases solides la confiance que méritent les livres histo-

[1] Éditions : ed. pr. *G. Xylander.* Bas. 1568. 8. *J. Meursius.* Lugd. Bat. 1620. 4. *I. G. F. Franzius.* Halæ. 1775. 8. ed. 2. ib. 1822. L'éditeur y a fait réimprimer les obss. de *Bast.* Epist. Crit. Lips. 1809. 8. On trouve dans *Heereu,* Biblioth. de la littérature et de l'art anc. n[os] VI et VII, un opuscule dont on croit Phlégon l'auteur; il est intitulé : *des femmes qui se sont distinguées par leur prudence et leur courage.*

[2] Dans : *Ægid. Bucherius,* de doctrinâ temporum. Antverp. 1634. fol.

riques de l'ancien testament. Il réunit les fruits de ses recherches dans une *chronique* ou histoire universelle, divisée en deux livres : dans le premier, auquel il donna le titre de *chronographie*, *χρονογραφία*, il rapporte l'origine et l'histoire de tous les peuples et empires depuis la création du monde jusqu'à l'année 325 après J.-C.; il y suivit l'ordre ethnographique : Le second intitulé *Canon Chronical*, *χρονικὸς κανών*, formait des tables synchronistiques. Pour ce travail, Eusèbe se servit de la chronologie de Sextus Julius Africanus, qu'il inséra presque en entier dans son canon, en la complétant à l'aide d'historiens anciens. Nous possédons une traduction latine de cette chronique, faite par S^t^ Jérôme, qui a continué les dates jusqu'à l'année 378. Quant au texte grec, il est perdu; et quoique George le Syncelle en ait inséré plusieurs fragmens dans sa chronique, et Eusèbe lui-même dans sa Préparation évangélique, on commençait à douter que le texte original du premier livre eût jamais existé. Mais en 1792 un Arménien de Constantinople découvrit une traduction arménienne de la totalité de l'ouvrage; il en fit une copie qu'il envoya à Venise, où elle fut publiée. Bien que cette découverte n'ait pas procuré tous les avantages qu'on espérait en retirer, il n'est pas moins vrai qu'elle a augmenté considérablement nos connaissances historiques et chronologiques [1].

[1] Éditions de la traduction latine de S^t^ Jérôme : *Phil. Lavania.* s. l. et a. (à Milan vers 1475.) 4. *H. Stephanus* (avec la continuation de S^t^Jérôme, de Prosper d'Aquitaine, etc.) Paris. 1512. 4. *A. Pontacus.* Burdigal. 1604. fol. *Jos. Scaliger*, Thesaurus temporum. (on trouve de plus que dans les éditions précédentes une collection des fragm. grecs.) Lugd. Bat. 1606. f. Amstel. 1658. avec des additions. Les fragm. en grec et en latin dans : *Fabricii* Bibl.

SECTION LII.

ÉLOQUENCE OU PROFESSION DE SOPHISTE.

CONFÉR. SECT. XXII, P. 113.

La dénomination de Sophistes, anciennement honorable, était devenue presque une injure depuis Socrate, qui lui avait substitué celle de philosophes. Elle reprit faveur sous les empereurs romains; mais elle désigna alors une autre classe de littérateurs : on nomma ainsi ceux qui, indépendamment du talent de parler et d'improviser, s'occupaient de ce que nous appelons aujourd'hui belles-lettres, à l'exception cependant de la poésie. L'érudition proprement dite continua à être nommée grammaire. Ainsi, les Sophistes cultivaient préférablement la théorie de l'art de bien parler ou la rhétorique, et cet art même ou l'éloquence. Cependant, dans ces siècles dégénérés, le talent oratoire eut peu d'occasions de se déployer en public; il était borné à briller au barreau, dans des lectures publiques et dans les écoles. Des sujets imaginaires, sur lesquels les

gr. vol. XIV. ed. I. — Le texte de la version arménienne fut publié avec une traduc. latine et les fragm. grecs, par *J. Bapt. Aucher*. Venet. 1818. 2 vol. 4. et in fol. La même année, et avant que cette édition ne parut, *Aug. Mai* et *J. Zohrab*, en avaient mis au jour une traduction latine. Mediol. 1818. 4. et fol. — *A. Mai*, de Philonis Judæi et Eusebii Pamphili scriptis ineditis dissert. Mediol. 1816. 8. *Raoul Rochette*, dans le journal des savans. 1819. p. 545. suiv. Saint-Martin. ib. 1820. p. 106. suiv. *B. G. Niebuhr*, Accroissemens que reçoivent les sciences historiques de la traduction arménienne, etc. Mém. de l'Acad. des Sc. de Berlin. 1820-21. p. 37-114. (en allem.).

Un abrégé en grec de la chronologie d'Eusèbe a été découvert par *Mai*, et publié avec une trad. latine dans : Script. Vet. Nov. Coll. vol. I. P. II. p. 1-40.

maîtres et les élèves s'exerçaient, remplacèrent ces débats intéressans sur les affaires publiques qui avaient exalté l'imagination et rehaussé le cœur des grands orateurs de l'antiquité. Ces froids exercices avaient néanmoins une grande vogue dans les principales villes de l'empire, et les orateurs qui allaient de l'une à l'autre pour se faire entendre, y trouvaient des auditoires nombreux et recueillaient de la gloire et des richesses. Les déclamations des Sophistes faisaient partie des amusemens publics, qui étaient devenus un besoin pour les gens désœuvrés, et leur tenaient lieu de spectacles, sorte de divertissement qui leur manquait. Les orateurs s'efforçaient de rendre leurs discours intéressans en y semant beaucoup de choses empruntées à la mythologie et à l'histoire, et qui paraissaient toujours neuves dans des temps où les livres étaient extrêmement rares.

On inventa diverses dénominations pour distinguer les genres de composition auxquels les orateurs s'appliquèrent: on les appela λόγοι, μελέται, διατριβαί, ἐπιδείξεις, λαλίαι, σχέδια, etc. Les ornemens répandus dans ces productions ne dédommageaient pas de la simplicité, de la chaleur et de l'énergie que nous admirons dans les chefs-d'œuvre des orateurs attiques. Au lieu de harangues, ces siècles ne produisirent que des déclamations.

Lesbonax, contemporain de Tibère, a composé des discours ou déclamations politiques, dont deux nous restent [1].

Dion, surnommé *Chrysostôme* ou Bouche d'or, né

[1] Les deux discours de Lesbonax se trouvent dans les collections des orateurs, d'*Aldus*, *Reiske*, *Bekker*, *J. C. Orellius* (cum Polemone) Lips. 1819. 8. Séparément : *Idem*. Lips. 1820. 8.

à Prusе en Bithynie, vers la fin du premier siècle de notre ère, passa une partie de sa vie à Rome. Obligé de s'en éloigner sous Domitien, il y fut rappelé par Nerva. Il composa sur des sujets de philosophie, de morale et de littérature des discours ou dissertations, dont 80 nous sont restés. Il se trouve dans ce nombre plusieurs morceaux très-intéressans, et qui dénotent un talent auquel il n'a manqué peut-être, pour être placé au premier rang, que d'être né dans un temps plus heureux. Une de ses plus belles déclamations est son *discours olympique* ou de la connaissance de Dieu, qui avait été fait pour être prononcé à Olympie. Mais son chef-d'œuvre est le *discours* adressé aux Rhodiens, à côté duquel on peut placer celui qui est adressé aux Corinthiens, morceau dans lequel il règne encore plus de chaleur que dans les précédens. Dion avait formé son style avec succès sur celui de Platon, de Xénophon et de Démosthène ; il est élégant, mais quelquefois il n'a ni assez de clarté, ni assez de simplicité; il est en outre surchargé d'atticismes. On trouve dans les écrits de cet orateur beaucoup de fragmens de poésies perdues, et des renseignemens curieux sur la mythologie et les antiquités [1].

Antonius Polémon, né à Laodicée, fut en faveur auprès des empereurs Trajan, Adrien et Antonin. Il eu-

[1] Éditions : ed. pr. Mediol. 1476. 4. (l'existence de cette édition est douteuse.) *Aldus Manutius*. Venet. ap. *F. Turrisanum*. s. a. (1551.) 8. *F Morellus*. Paris. 1604. fol. nouveau titre. ib. 1623. *J. J. Reiske*. Lips. 1784. ed. 2. (nouveau titre) ib. 1798. 2 vol. 8. *F. N. G. Baguet*. Orat. VIII. de virtute. Lovanii. 1822. 8. — *A. Emperii*, obss. in Dion. Chrys. Lips. 1830. 8. *F. Jacobs*. obss. in Dion. Chrys. dans la Gazette des Écoles publ., par Zimmermann. Ann. 1832-33. cf. *J. Pflugk*, Schedæ crit. Gedan. 1835.

vrit à Smyrne une école de rhétorique et de *sophistique*, qui fut célèbre. Nous n'avons plus de lui que deux déclamations ou exercices oratoires à la louange de deux héros morts à Marathon [1].

Tibère Claude Atticus Hérode, ordinairement nommé *Hérode Atticus*, né à Marathon, passa pour le sophiste le plus éloquent du temps des Antonins, et fut le maître de Marc-Aurèle. Appelé à remplir les premières charges de l'état, il se distingua par le noble usage qu'il fit d'une fortune immense. Hérode paraît avoir peu écrit; au moins les anciens ne citent qu'un petit nombre de ses ouvrages, savoir, des *Dissertations* διαλέξεις et des *Éphémérides*. On le croit auteur de deux inscriptions en vers hexamètres qui se sont conservées; mais le discours qu'on lui attribue est plutôt l'œuvre de quelque sophiste ou grammairien anonyme [2].

Adrien, de Tyr, disciple d'Hérode, succéda à son maître dans l'enseignement de la rhétorique à Athènes, et obtint ensuite un emploi à Rome auprès de l'empereur Commode. Il ne reste que des fragmens de ses discours [3].

[1] Édition : ed. pr. : *H. Stephanus.* (avec Himerius) Paris. 1567. fol. *P. Possinus.* Tolos. 1637. 8. *J. C. Orellius.* Lips. 1819. 8.

Le discours d'Hérode se trouve dans les Orateurs grecs d'*Aldus-H. Stephanus*, *Reiske*, *Bekker*. — Les deux inscriptions, qui sont aujourd'hui au Musée royal de Paris, (voy. Description des antiq. du Musée, par Visconti et Clarac, p. 99.) ont été publiées entre autres par *E. Q. Visconti*, Inscriptions grecques du triopium avec traduction et notes. Rome. 1794. fol. (en ital.). *Raph. Fiorillo* (avec le discours) Lips. 1801. 8. — *Barigny*, Mém. sur la vie d'Hérode Atticus. (Mém. de l'Acad. des Inscrip. vol. XXX. p. 1.)

[3] Les fragm. d'Adrien ont été publiés par *Leo Allatius*, Excerpta Gr. Sophist. p. 238. sqq. Rom. 1641. 8. *J. C. Orellius* (avec Philon de Byzance) p. 43. sqq. Lips. 1816. 8. Ses Μελέται dans : *C. Walz.* Rhetores Gr. vol. I. p. 526-533. Stutg. 1832. 8.

Ælius Aristide, d'Hadrianes en Bithynie, fut disciple d'Hérode Atticus. Après de longs voyages, il se fixa à Smyrne où jusqu'à sa mort, il desservit un temple d'Esculape. Il fut attaqué d'une maladie fort longue, devenue remarquable par la manière dont il fut guéri; il en raconte lui-même l'histoire [1]. La réputation de son éloquence fut très-grande de son vivant : on le regardait comme le premier orateur après Démosthène. Mais la postérité a rabattu beaucoup de cet éloge exagéré; cependant il faut louer Aristide d'avoir su éviter la plupart des défauts de son siècle, dont ses écrits sont unedes meilleures productions : leur principal mérite consiste dans le choix et l'arrangement des mots. Nous avons de ce sophiste, cinquante-quatre déclamations sur des sujets d'histoire de mythologie et de philosophie, un traité du style politique et du style simple, en deux livres et quelques lettres. Il existe des scolies anciennes sur les déclamations d'Aristide [2].

Le plus célèbre et le plus connu de tous les sophistes de cette époque est *Lucien,* de Samosate en Syrie, contemporain de Trajan, d'Adrien et des Antonins. Il embrassa d'abord la profession d'avocat à Antioche, ensuite il fit plusieurs voyages en Asie, en Grèce et dans

[1] *Berg. Thorlacius*, disquisit. de somniis Serapicis, etc. Hafn. 1813. 4. *C. A. König.* Dissert. de Aristidis incubatione. Jen. 1818. 8.

[2] Éditions : Panathen. et Encomium dans les Orat. grecs *d'Aldus*, vol. III. (*Euphros Bonitus.*) ed. pr. ap. Juntam. 1517. fol. (52 orat.). *Paul. Stephanus.* (Aur. Allobr.) 1604. 3 vol. 8. *Sam. Jebb.* Oxon. 1722-30. 2 vol. 4. *G. Dindorf.* Lips. 1829. 3 vol. 8. — Orat. adv. Leptinem ed. *J. Morellus.* Venet. 1585. 8. *Wolf*, (avec celle de Demost.) Hal. 1789. 8. Contra Demosthenem de immunitate ed. *Mai.* Script. Vet. N. Coll. vol. I. P. III. p. 1-33. *G. H. Grauert*, Declamationes Leptineæ. Bonn. 1827. 8. — Scholia in oratt. Panathenan. et Platonic. ed. *Guil. Frommel.* Francof. 1826. 8.

les Gaules où il enseigna la rhétorique pendant plusieurs années; il finit par se jeter dans les bras de la philosophie, et pour cela séjourna quelque temps à Athènes. Plus tard, Marc-Aurèle le nomma gouverneur d'une partie de l'Égypte. Comme philosophe, Lucien ne fut d'aucune école, bien qu'il semble montrer quelque prédilection pour le système d'Épicure. Ce qui le distingue comme écrivain, c'est un génie éminemment satirique, un esprit brillant, et cette espèce d'originalité que les Anglais ont appelée *humour* et qu'aucun écrivain de l'antiquité, si ce n'est Aristophane et Horace, et un très-petit nombre des modernes, ont possédé au même degré qui lui. Son ironie ne ménage aucun des travers ni des préjugés de ses contemporains, auxquels il ne cessa de faire la guerre. Lucien avait étudié l'homme dans tous les états et dans toutes les situations. Il prêche toujours une excellente morale, et l'éthique paraît, de toutes les branches de la philosophie, avoir été à ses yeux la plus digne d'être cultivée. Le seul reproche qu'on puisse lui adresser, c'est de ne pas toujours savoir modérer sa satire, qui souvent dégénère en licence. Si l'on excepte quelques tautologies, les écrits de Lucien ne se ressentent que bien rarement du manque de goût qui caractérise l'époque où il a vécu. Son style, formé par l'étude des meilleurs modèles et surtout d'Aristophane, ne trahit jamais la province où il est né; il est aussi pur et aussi *attique* que si l'auteur avait fleuri dans les temps classiques de la littérature grecque. La plupart de ses productions ont la forme de dialogue et offrent tout l'intérêt du drame [1].

[1] *J. C Tiemann*, Sur la philosophie et sur le style de Lucien. Zerbst. 1804. 8. (en allem.). *H. C. A. Eichstädt*, Lucianus num scriptis suis adjuvare religionem christianam voluerit. Jen. 1820. 4.

Les ouvrages de Lucien ou qui lui sont attribués sont nombreux ; on en reconnaît plus de quatre-vingts. On compte au nombre des plus intéressans : *Timon* ou le *Misanthrope*, espèce de petit drame qu'on a comparé au Plutus d'Aristophane; le *Pêcheur* ou *les Ressuscités*, la plus spirituelle, la plus éloquente en même-temps que la plus savante et la plus finie des compositions de Lucien ; *Icaroménippe* ou le *Voyage aérien*, chef-d'œuvre d'une *causerie* élégante et du persifflage le plus délicat ; l'*Encan des sectes philosophiques ; Hermotime* ou *des sectes philosophiques ; Charon* ou

(dans l'édit. de Lehmann vol. I. p. LXXV. sqq.) — Éditions : Plusieurs dialogues avaient déjà été traduits et publiés en latin, quand parut le texte grec. Ed. pr. Florent. 1496. fol. *Aldus.* Venet. 1503. ibid. 1522. fol. (avec quelques corr. de And. Asulanus.) Cette dernière édit. a servi de fondement à toutes celles du 16e siècle. *Gilb. Cognatus* et *J. Sambucus* (græce et latine) Basil. 1563. et 1619. 4 vol. 8. *J. Bourdelot.* Paris. 1615. fol. *Joan. Benedictus.* Salmur. 1619. 2 vol 8. (J. Clericus.) Amstelod. 1687. 2 vol. 8. (cum scholiis et not. varior.). *Tib. Hemsterhusius.* Amstel. 1743. 3 vol. 4. le vol. I n'était pas entièrement imprimé quand mourut Hemsterh., l'ouvrage fut continué par *J. F. Reitzius.* Le frère de celui-ci, *C. C. Reitz*, y ajouta un 4e volume : Lexicon Lucianeum Traj. ad Rhen. 1746. 4. (*J. Geelius*, Hemsterhusii animad. in Lucian. Appendix. Lugd. Batav. 1824. 4.) ed. Bipont. 1789. 6 vol. 8. *F. Schmieder.* Halæ. 1800-01. 2 vol. 8. *J. G. Leehmann.* Lips. 1822-31. vol. I IX. — Il existe un grand nombre d'édit. particulières des divers ouvrages de Lucien, par ex : Dialogi Mortuor. ed. *J. B. Carpzov.* Helmestädt. 1773. 8. *J. B. Gail.* Paris. 1806. 8. *J. G. Lehmann.* Lips. 1813. 8. (nouv. éd. 1827.) ; Dialog. Deor. : *J. G. Lehmann.* Lips. 1815. 8. *F. V. Fritsche.* ib. 1829. 8. Quomodo historia sit conscribenda : *A. F. G. Rudolph.* Lips. 1797. 8. *C. F. Hermann.* Francof. 1828. 8. Lucias : *P. L. Courier.* Paris. 1818. 12. Toxaris : *C. G. Jacob.* Hal. 1825. Alexander : *Idem.* Colon. 1828. 8. — Cataplus, Jupiter confut. etc. ; *C. Jacobitz.* Lips. 1836. 8. — *F. V. Fritzsche*, Lect. Lucianeæ. Lips. 1826. 8.

les Dieux regardant la terre ; Comment on doit écrire l'histoire, traité classique sur la composition historique. Les *Dialogues des morts* et ceux des *Courtisanes*, sont aussi d'une grande beauté.

Un contemporain de Lucien, *Maxime*, de Tyr, a laissé sous le titre de *Discours*, λόγοι ou διαλέξεις, quarante et un traités sur divers sujets de philosophie, de morale et de littérature. Ils sont bien écrits, mais d'un faible mérite pour le fond des idées [1].

Flavius Philostrate l'aîné, de l'île de Lemnos, vécut à la cour de l'empereur Septime Sévère et de son épouse Julie. C'est pour complaire à cette princesse qu'il écrivit la vie du fameux thaumaturge et charlatan, *Apollonius de Tyane*. Les deux ouvrages suivans sont intéressans pour leur contenu : l'un, qui est intitulé *Héroïques*, comprend l'histoire fabuleuse de 21 héros de la guerre de Troie ; l'autre sous le titre d'*Images* est une suite de discours sur une galerie de tableaux à Naples. Il existe aussi de cet auteur des *Vies de Sophistes*, en deux livres, des lettres, une épigramme et un fragment d'une dissertation. Nous possédons un autre ouvrage intitulé *Images*, qui a été composé par son neveu *Philostrate* le jeune, mort avant lui. Les Aldes ont les premiers publié, avec les Images de Philostrate, l'ouvrage d'un sophiste d'une époque inconnue, nommé

[1] Maxime de Tyr fut d'abord publié en latin ; texte grec : ed. pr. *H. Stephanus*. Paris. 1557. 2 vol. 8. *D. Heinsius*. Lugd. Bat. 1607 et 1614. 8. *J. Davisius*. Cantabr. 1703. 8. *J. Ward*. Lond. 1748. 4. (cum Marklandi et novis Davisii notis). *J. J. Reiske*. Lips. 1774-75. 2 vol. 8. — *J. C. Orelli*, sur quelques passages de Max. de Tyr : dans ses lettres philologiques, à la suite du discours d'Isocrate περὶ ἀντιδόσεως. Zurich. 1814. 8. (en allem.). *Bornemann*, De geminâ Xenoph. Cyropædiæ et Maximi Tyrii recensione (Progr.) Nivementi 1814-17. 8. (contre une hypothèse de Markland.)

Callistrate, ayant pour titre ἐκφράσεις ou description de statues [1].

Athénée, de Naucratis en Égypte, écrivain du troisième siècle, a laissé un ouvrage en 15 livres sous le titre de δειπνοσοφισταί, le *Banquet des Sophistes*, pour lequel il a choisi le cadre d'une espèce de réunion de savans qu'un riche habitant de Rome avait assemblés chez lui, pour discuter sur des matières scientifiques. C'est un trésor d'érudition dans tous les genres, et sans lequel nous ignorerions beaucoup de choses sur l'antiquité. Athénée nous a conservé un très-grand nombre de passages d'anciens auteurs, dont sans lui les noms mêmes nous seraient quelquefois inconnus. On lui souhaiterait seulement plus de discernement, de goût et de critique. Les deux premiers livres de l'ouvrage nous manquent, nous n'en avons qu'un abrégé fait dans le cinquième ou le sixième siècle [2].

[1] *T. Baden*, de arte ac judicio Philostrati in describendis imaginibus. Hafn. 1792. 4. *C. G. Heyne*, Philostrati imagg. et Callistrati statuæ illustratæ. Gotting. 1796-1801. (Progr.) fol. *P. J. Rehfues*, Sur Philostrate le jeune et sa description de tableaux. Tubing. 1800. 8. *Fr. Jacobs*, Exercit. Critt. in script. vett. T. II. Lips. 1797. 8. *H. A. Hamaker*, Lectt. Philostrateæ. P. I. Lugd. Bat. 1816. 8. *G. J. Bekker*, Specimen var. lectionum et obss. in Philost. vit. Apollon. acc. Fr. Creuzeri annot., etc. Heidelb. 1818. 8. *C. L. Kayser*, Notæ crit. in Philostrati vit. Sophist. Heidelb. 1831. 8. — Éditions : vita Apollonii : *Aldus*. Venet. 1501-03. fol.; Heroica, vita Sophistarum, Imagines (utrinsque Philostr.) : (avec Lucien) Florent. 1496. fol. *Aldus*. 1503 et 1522; Philostr. utr. opera : *F. Morellus*. Paris. 1608. fol. *G. Olearius*. Lips. 1709. fol. — Séparément : Heroica : *J. F. Boissonade*. Paris. 1806. 8.; imagines et Callistrat statuas ed. *F. Jacobs* et *F. J. Wieleker*. Lips. 1825. 8.

[2] Éditions : ed. pr. (M. Musurus.) ap. *Aldum*. Venet. 1514. fol. J. Bedrotus et C. Herlinus.) Basil. 1535. fol. *J. Casaubonus*. T. I. ap. Commelin. 1597. fol. T. II. (animadd.) Lugd. ap. Harsy. 1600.

Nous plaçons encore ici un grammairien ou sophiste, problablement contemporain d'Athénée : c'est *Aristonyme*, qui avait rédigé un recueil d'anecdotes et de bons mots d'hommes célèbres, sous le titre de τομάρια, *petits volumes* (bibliothèque portative).

SECTION LIII.

PREMIERS ROMANS GRECS [1].

Le genre des romans était inconnu à la belle antiquité. C'est dans cette période que les premiers *romans* ont paru. On les appelle généralement *contes érotiques;* mais on en distingue plusieurs espèces, tels que les contes milésiens ou magiques, les voyages romanesques, les romans proprement dits ou les histoires amoureuses, et les lettres d'amour.

Les *contes milésiens* sont ainsi nommés, parce qu'un certain *Aristide* de Milet, auteur d'une époque inconnue, avait écrit un recueil de romans ou nouvelles,

réimprimé plusieurs fois. *G. H. Schæfer*, vol. I. Partt. 3. texte grec traduit et commenté. Lips. 1796. 8. *J. Schweighæuser*, Argentor. 1801-07. 14 vol. 8. (1-5. texte 6-13 comment. 14 indic.) nouv. recension, *G. Dindorf*. Lips. 1827. 3 vol. 8. — *F. Jacobs*, Spicil. obss. et emend. ad Schweigh. editionem Athenæi. Altenb. 1815. 8. *Idem*, Additamenta animadvv. in Athen. Jen. 1809. 8. *C. G. A. Erfurdt*, Obss. crit. max. in Athen. (dans les archives de Kœnigsberg. 1811. n. III. p. 424. suiv.) *A. Meineke*, Curæ criticæ in Comicorum fragm. ab Athen. servata. Berol. 1814. 8.

[1] *Huet*, Traité de l'origine des Romans, éd. 8. Paris. 1711. 12. *Villemain*, Essai littéraire sur les Romans grecs. (dans le vol. 1. d'une collection de Romans grecs traduits en français. Paris, chez Merlin. 18.) *Chardon de la Rochette*, Mélanges de critique et de philologie. Paris. 1812. 3 vol. 8. *P. M. Paciaudi*, de libris eroticis veterum. Lips. 1803. 8. *J. C. F. Manso*, Sur le Roman grec, dans ses OEuvres diverses. T. II. p. 199. suiv. (en allem.).

dont la scène était à Milet, ville riche et livrée à un grand luxe. *L. Cornelius Sisenna* en avait fait une traduction latine, qui est perdue ainsi que l'original. On regarde l'*Ane* de Lucius de Patras, qui se trouve parmi les ouvrages de Lucien, comme un des premiers contes milésiens, après ceux d'Aristide. Il est incertain si ce petit drame est de Lucien et s'il a été composé d'après l'extrait d'un ouvrage qu'un certain Lucius de Patras a publié sous le titre de Métamorphoses, et d'où Apulée a également pris son *Ane d'or*. L'Ane de Lucien est le premier conte milésien qui nous reste.

Un des premiers auteurs d'un *voyage imaginaire*, *Antoine Diogène* a publié *Les choses incroyables que l'on voit au delà de Thulé*, en 24 livres. Photius qui en a conservé un extrait [1], loue cette composition pour son but moral et pour la pureté et la clarté du style. On n'est pas d'accord sur l'époque de Diogène, mais s'il est vrai qu'il n'a pas vécu avant la fin du deuxième siècle, ce serait encore à Lucien que nous devrions dans son *histoire véritable*, le premier exemple d'un voyage imaginaire.

Nous avons les ouvrages de sept ou huit auteurs de *romans* ou *aventures amoureuses*, dont trois ont vécu dans cette période et les autres dans la suivante. Les anciens n'ont pas connu la vraie théorie de ce genre d'ouvrages; les héros de leurs romans manquent de caractère et les plans des événemens sont mal conçus. Le plus ancien de ces romanciers est *Iamblique* qui, Syrien de naissance et d'origine, était parvenu à écrire la langue grecque avec facilité. Photius nous a laissé

[1] Publié séparément par *F. Passow*, Corpus Eroticorum græcorum. Lips. 1824-31. 2 vol. 12. (vol. I. p. 29-37.)

un extrait de son roman intitulé les *Babyloniques* ou les *Amours de Rhodane et de Sinonis*, en seize livres [1]. *Xénophon*, d'Éphèse, écrivain d'une époque incertaine, est l'auteur de l'*histoire d'Abrocome et d'Anthia*, roman très-médiocre, rempli d'aventures peu vraisemblables, mais dont le style se fait remarquer par sa simplicité [2].

Enfin nous avons à parler des auteurs de *lettres amoureuses*. Ceux qui ont choisi ce cadre ont tous le défaut de trop courir après les ornemens du style et après les atticismes. Le principal d'entre eux est *Alciphron;* ses quarante-quatre *lettres de pêcheurs et d'amans* sont un ouvrage de mauvais goût, mais important en ce qu'il nous offre un tableau des mœurs d'Athènes, tracé d'après d'anciens poètes dramatiques qui se sont perdus [3].

Les divers ouvrages dont nous venons de parler prouvent en général qu'à cette époque on recherchait avec grand soin la pureté du langage, et qu'on s'occupait beaucoup des règles du style prosaïque. Si un esprit philosophique et le bon goût ne dirigèrent pas toujours les efforts que faisaient les écrivains pour

[1] Publié séparément par *Passow*. ouvr. cité. p. 38-48. Des fragm. se sont en outre conservés dans Suidas (Passow ouvr. c. p. 79-83.) et dans les excerpta de Sententiis (A. Mai, Script. vet. nova collect. vol. II. p. 349. sqq.).

[2] Éditions : ed. pr. *A. Cocchius*. Londini. 1726. 4 et 8. *P. Contius*. Viennæ. 1793. 8. *C. G. Mitscherlich*. Bipont. 1794. 8. (avec Longus). *A. Em. de Locella*. Viennæ. 1796. 4. *P. Hofman Peerlkamp*. Harlem. 1818. 4. — *Idem*. Specimen obss. crit. in Xenoph., etc. ibid. 1806. 8.

[3] Les lettres d'Alciphron se trouvent dans la collection d'*Aldus* et dans celle attribuée à Cujas : elles ont été publiées par *S. Bergler*. Lips. 1715. 8. *J. A. Wagner*. Lips. 1778. 2 vol. 8.

s'élever jusqu'aux auteurs classiques, leurs ouvrages ne laissent pas de nous intéresser vivement par les citations dont ils sont remplis, et par les renseignemens qu'ils nous fournissent sur les temps les plus anciens.

SECTION LIV.

RHÉTORIQUE.

Il nous reste à parler des sophistes qui ont donné les préceptes de l'art, ou des *Rhéteurs*.

Le premier d'entre eux est *Denys* d'Halicarnasse, dont nous avons parlé comme historien. Quoiqu'il ait vécu à une époque où les rhéteurs n'étaient pas encore nommés sophistes, nous le plaçons cependant parmi ceux-ci, pour ne pas trop multiplier les subdivisions. Nous avons de lui un traité *de l'arrangement des mots;* des *Mémoires* ou *Commentaires sur les orateurs attiques,* ouvrage remarquable par la finesse des critiques et dont une partie seulement existe encore; une *rhétorique,* sur l'authenticité de laquelle on a des doutes; et deux ou trois autres traités. En général les écrits de Denys appartiennent proprement à l'esthétique [1].

[1] *A. G. Becker,* Sur Denys d'Hal, considéré comme auteur d'ouvrages d'esthétique et de critique (dissert. jointe à la traduc. allem. du traité de cet auteur, De vi orat. Demosthenis. Lips. 1829. 8.) Éditions : de compositione verborum : *Aldus.* (rhetores græci. 1508-09. 2 vol. fol.) *Robert Stephanus*, Paris. 1547. f. *J. Upton.* Lond. 1747. 8. *G. H. Schæfer.* Lips. 1808. 8. *F. Goeller,* access. var. lect. in Themist. a *F. Jacobs.* Jen. 1815. 8.; ars rhetorica: outre la collection *d'Aldus, H. A. Schott.* Lips. 1804. 8.; Selecti de priscis scriptor. tractatus gr. et lat. ed. *G. Holwell.* Lond. 1766. et 1778. 8.: de antiquis oratoribus commentarii, rec. *Ed. Rowe Morrs.* Oxon.

Gorgias, d'Athènes, que l'on ne confondra pas avec l'orateur de Leontium, eut pour auditeur le fils de Cicéron. Il publia un ouvrage *sur les figures de Rhétorique*, dont P. Rutilius Lupus, rhéteur du temps d'Auguste, a fait une traduction ou plutôt un abrégé.

Sous Auguste, deux rhéteurs rivalisèrent entre eux, et devinrent des chefs de sectes : l'un tenait l'école de Pergame, l'autre celle de Rhodes. Le premier est *Apollodore*, de Pergame, qui avait composé une rhétorique; l'autre *Théodore*, de Gadare, auteur d'un grand nombre d'ouvrages perdus. Leurs disciples s'appelaient Apollodoréens et Théodoréens.

Le plus célèbre rhéteur qui ait vécu après J.-C., le premier de l'antiquité, sans peut-être en excepter Aristote lui-même, est *Hermogène*, de Tarse en Cilicie, qui florissait sous Marc-Aurèle. Ce fut un génie précoce : à l'âge de 15 ans il professa en présence de l'empereur, dont il excita l'admiration. Exemple unique de la faiblesse de l'esprit humain, Hermogène, à l'âge de 25 ans, perdit tellement la mémoire, qu'il fut incapable de continuer ses leçons, et parvint dans ce triste état à un âge très-avancé. Il laissa un grand ouvrage de Rhétorique, composé de parties détachées, et auquel il ne manque que l'introduction; il fut adopté dans toutes les écoles grecques; il existe des commentaires sur plusieurs parties de la Rhétorique d'Her-

1781. 2 vol. 8.; Examen critique des plus célèbres écrivains de la Grèce, par Denys d'Halic., traduit en français avec des notes et le texte en regard, etc. par *T. Gros*. Paris. 1826-27. 3 vol. 8.; historiographica : ed. *C. G. Krueger*. Halæ. 1823. 8. — Éditions des œuvres de Denys : *F. Sylburg*. Francof, 1586. 2 vol. fol. (J. Hudson.) Oxon. 1704. 2 vol. fol. *J. J. Reiske*. Lips. 1774-77. 6 vol. 8. (le vol. 6. publié par *S. F. N. Morus*.)

mogène, et un abrégé rédigé dans le 15me siècle par un certain *Matthæus Camariotes* [1].

Sous Marc-Aurèle florissait aussi *Démétrius*, d'Alexandrie, auteur d'un *art oratoire*, cité par les anciens. C'est à lui qu'on doit probablement l'ouvrage communément attribué à Démétrius, de Phalère.

Nous possédons sous le titre de *Progymnasmata*, des ouvrages de rhétorique de deux auteurs qui sont probablement de cette époque, *Aphthonius*, d'Antioche et *Ælius Théon*, d'Alexandrie [2].

(*Dionysius*) *Cassius Longinus*, le plus savant des rhéteurs de cette période, après avoir enseigné l'art

[1] Celle des parties de l'ouvrage d'Hermogène, qui est intitulée *Progymnasmata*, (connue par la traduction latine de *Priscien*, sous le titre de Præexercitamenta rhetorices ex Hermogene) fut publiée en grec pour la première fois par *A. H. L. Heeren*, dans la Bibl. pour la littérature et l'art ancien. cah. VIII. IX. et donnée encore comme inédite dans le Journal classique. vol. V-VIII. 1812. *G. Veesenmeyer*. Norimb. 1812. 8. et dans le vol. II. p. 419-459. de l'édit. de Priscien par *A. Krehl*. Lips. 1820. 2 vol. 8.; les quatre autres part. dans les Rhetores græci d'*Aldus*. vol. I. p. 19. sqq. ap. *Juntam* (avec Aphthonius) Florent. 1515. 8. *J. Sturm*, græc. et lat. Argentor. 1570-71. 4 vol. 8. *C. Laurentius*, Colon. Allobr. 1614. 8. *C. Walz*, Rhetores græci, vol. I. Stutgard. 1832. 8. p. 9 54.

[2] Éditions : Dans la collection d'*Alde*. ap. *Juntam* (avec Hermogène) 1515. 8. *J. Camerarius*. Lips. 1567. 8. *Harbart* Lips 1591. 8. *J. Scheffer* (avec Théon) Upsal. 1670 et 1680. 8. *Walz*, ouvr. cit. p. 59-120. Une Introduction à l'ouvrage d'Aphthonius dans *B. Montfaucon*. Bibl. Coislian. p. 590. sqq. — Theonis progymnasmata. ed. pr. Rom. 1520. 4. *D. Heinsius*. Lugd. Bat. 1626. 8. *Walz*, T. I. p. 145-257. Theonis Sophistæ Progymnasmata ed. adnot. selectas Camerarii, etc. Lederlini ineditas, scholia græca addidit *C. E. Finckh*. Stutgard. 1834. 8. Des formules de lettres attribuées tantôt à Théon, tantôt à d'autres auteurs, se trouvent dans les collections d'*Alde* et de *Cujas*, et ont été réimprimées séparément. Lugd. 1614. 12.

oratoire à Athènes, fut appelé par la reine Zénobie à la cour de Palmyre. Devenu ministre de cette princesse, il encouragea son opposition à l'empereur Aurélien qui, après sa victoire, fit mettre Longin à mort. Parmi ses nombreux écrits, on cite un ouvrage en plus de 20 livres *sur les auteurs classiques de l'antiquité* (Φιλολόγοι ὁμιλιαι), des *commentaires* sur Homère, Platon, Démosthène, etc. Nous n'avons de lui que son *Traité du sublime*, ouvrage classique, qui jouit d'une grande célébrité, mais auquel on semble refuser avec raison cet esprit philosophique que d'autres critiques y préconisent; le style en est animé et correct [1].

Alexandre Numénius a écrit *sur les figures de pensées et de mots* [2]; *Ménandre*, de Laodicée, *sur les éloges* [3]; *Minucianus*, d'Athènes, *sur les argumens* [4]. Il nous

[1] *P. J. Schardam*, (Præside Ruhnkenio) Dissertat. de vitâ et script. Longini. Lugd. Bat. 1776. 4. se trouve aussi dans l'édit. de *Toup.* — Éditions : ed. pr. *F. Robortellus.* Basil. ap. Oporin. 1554. 4. *P. Manutius.* Venet. 1555. 4. *F. Portus.* Genev. 1569. 8. *J. Tollius.* Traj. ad Rhen. 1694. 4. (les fragm. de Longin y sont ajoutés.) *J. Hudson.* Oxon. 1710. plusieurs édit. *Z. Pearce.* Lond. 1724. 4. réimprimé Amstel. (cum comment. inedito F. Porti) 1733. 8. *S. F. N. Morus.* Lips. 1769. 8. et comme supplément : *Idem.* Libellus animadversionum ad Longinum. Ibid. 1773. 8. *J. Toupius*, cum Ruhnken. et Larcheri notis) Oxon. 1778. 4. nouv. édit. 1789 et 1806. *B. Weiske.* Lips. 1809. 8.

[2] De figuris sentent. atque elocutionis : *Aldus*, ouvr. c. p. 574 sqq. *Laur. Normann.* Upsal. 1690. 8.

[3] Sur les éloges : *Aldus*, ouvr. c. p. 600. sqq. où cet écrit se trouve confondu avec un autre d'Alexandre Numenius sur le même sujet. — Séparément : *A. H. L. Heeren.* Goett. 1785. 8. — Des Scolies sur Hermogène περὶ τῶν στασίων, dans *Walz*, ouv. cit. vol. VII. Stutg. 1833. p. 218. sqq.

[4] *Aldus*, ouv. c. p. 731. sqq. *L. Normann.* (avec Alex. Num.)

reste d'*Apsinès*, de Gadare en Phénicie, deux petits ouvrages de rhétorique [1], et de *Tibère*, rhéteur d'une époque incertaine, un traité *des figures dans Démosthène* [2]; *Rufus* écrivit une *Rhétorique* [3]; *Callincius*, originaire de la Syrie, composa un *éloge de Rome*, dont il existe des fragmens [4].

Enfin un Sophiste de cette période s'est amusé à recueillir des proverbes, c'est *Zénobius* ou *Zénodotus*, contemporain de l'empereur Adrien. Il les tira de deux collections, qui existaient déjà de son temps, et dont les rédacteurs s'appelaient *Lucilius Tarrhœus* et *Didyme*, d'Alexandrie [5]. *Diogénien* avait fait usage de ces proverbes dans son lexique, d'où ils furent extraits par un anonyme et publiés sous le titre de *Proverbes populaires de la collection de Diogénien*. Il existe deux autres collections de proverbes, dont l'une est inédite; le manuscrit l'attribue à Diogénien. L'autre est d'un anonyme, qui appartient peut-être à la même époque [6].

[1] *Aldus*. ouvr. c. p. 682. sqq.

[2] *Th. Gale*, Rhetores Select. Oxon. 1676. 8. p. 165. sqq. *J. F. Boissonade*. Lond. 1818. 8.

[3] *Th. Gale*. ouv. c. p. 187. sqq. Le nom de Rufus ne s'y trouve pas encore, et n'a été mis au jour que par *Boissonade*, qui a publié cet écrit à la suite de Tiberius. *C. Walz*, Rhet. gr. vol. III. Stutg. 1834. p. 447-460.

[4] *Leo. Allatius*, Excerpta Græcor. Sophistarum et Rhetorum. Rom. 1641. 8. p. 256. sqq. *J. C. Orellius* (avec Philon de Byz.) Lips. 1816. 8. p. 35. sqq.

[5] Ed. pr. ap. *Juntam*. Florent. 1497. 4. *Vinc. Opsopoeus*. Hagen. 1575. 8. et dans la collect. de *And. Schottus*, Proverbia græca, etc. Antv. 1612. 4.

[6] *A. Schottus*, ouv. c. Adagia Diogeniani; Proverbia græca e Vaticanâ Bibli.

SECTION LV.

ÉRUDITION PHILOLOGIQUE OU GRAMMAIRE. — LEXICOGRAPHIE. — ÉCRIVAINS SUR LES DIALECTES. — SCOLIASTES, GRAMMAIRIENS ET MYTHOGRAPHES.

CONFÉR., SECT. XXVI. P. 157.

A cette époque, on nommait Grammaire tout ce qui aujourd'hui est compris sous la dénomination d'érudition philologique, savoir, l'étude de la langue ainsi que celle de la mythologie et des antiquités. Les savans qui s'y livraient étaient désignés par le titre honorable de Γραμματικοί, tandis qu'un homme qui enseignait la grammaire proprement dite, c'est-à-dire, les élémens de la langue, était nommé Γραμματιστής, et son art s'appelait *grammatistique*. Cette branche de littérature ne fit pas de grands progrès; ce que cette époque nous a fourni de plus utile en ce genre, ce sont les *Lexiques*, λέξεων συναγωγαί, collections de mots remarquables, soit par leur forme, soit par leur signification, et les *Glossaires*, ou recueils de mots vieillis ou dérivés d'idiomes étrangers, ou tenant à quelque dialecte particulier. Ces deux espèces de dictionnaires ont préservé de la destruction un grand nombre de bonnes observations critiques et philologiques.

Le plus ancien des *Lexicographes* est *Apollonius*, surnommé le *Sophiste*, qui vivait à Alexandrie du temps d'Auguste. Son Lexique sur Homère est très utile; mais il a subi beaucoup d'interpolations [1]. *Érotien* ou *Hérodien* a fait un dictionnaire sur *Hippo-*

[1] Éditions : ed. pr. *J. B. G.* d'*Ansse de Villoison*. Paris. 1773. 2 vol. 4. *H. Tollius*. Lugd. Bat. 1788. 8. *Imm. Bekker*. Berol. 1833. 8.

crate [1], et nous possédons un extrait d'un Lexique sur Platon, composé par *Timée, le Sophiste* [2]. Parmi les lexiques, on peut placer les *Recueils de synonymes*, tels que celui de *Ptolémée* d'Ascalon, grammairien de Rome. Son traité *de la différence des mots* n'est proprement que le fragment d'un ouvrage plus considérable [3].

Julius Pollux, de Naucratis, précepteur du fils de Marc-Aurèle, a laissé un vocabulaire (ὀνομαστικόν) en dix livres. Il y explique par ordre de matières des synonymes tirés de différens auteurs [4].

Les grammairiens de cette période s'occupèrent beaucoup de recherches sur les *anciens dialectes;* étude intéressante, à laquelle les décidait sans doute la dépravation toujours croissante de la langue. Le plus ancien écrivain qui soit cité pour des travaux de ce genre, est *Tryphon*, fils d'Ammonius, d'Alexandrie. Il écrivit sur les dialectes non seulement des auteurs particuliers, mais encore des villes et des diverses races, etc. [5]

[1] Publié par *H. Stephanus* dans : Dictionarium medicum, etc Paris. 1563. 8. ap. *L. A. Juntam* (cum *Eustachii* comment.) Venet. 1566. 4. *J. G. F. Franzius* (cum Galeni Glossario) Lips. 1780. 8.

[2] Ed. pr. *Dav. Ruhnkenius*. Lugd. Bat. 1754. 8. nouv. éd. 1789. 8. réimprimé par les soins de *G. A. Koch*. Lips. 1828. 8. *J. F. Fischer*. (avec Mœris) Lips. 1756. 8.

[3] Dans Fabricii Bibli. gr. vol. IV. p. 515. éd. 1. vol VI. p. 157. éd. 2.

[4] Éditions : ed. pr. *Aldus*. Venet. 1502. fol. *A. Seberus*. gr. et lat. Francof. 1608. 4. *J. H. Lederlin* et *Tib. Hemsterhusius*. Amstel. 1706. fol. *G. Dindorf*. Lips. 1824. 5 vol. 8.

[5] Un écrit de Tryphon πάθη λέξεως a été publié par *C. Lascaris*, à la suite de sa grammaire, et a été imprimé avec un autre traité περὶ τρόπων du même auteur, dans le Museum Crit. Cantabrig. T. I.

Trois recueils de *Locutions attiques* par *Longin*, *Orion l'ancien*, d'Alexandrie, et *Minucius Pacatus* sont perdus. Ce dernier avait aussi composé un traité sur le *Dialecte des Alexandrins*. *Phrynichus*, Arabe établi en Bithynie au deuxième siècle, est auteur d'un traité intitulé : *Choix de noms et verbes attiques* [1]. Nous avons aussi de lui une *Préparation* (Apparatus, προπαρασκευή) *sophistique*, ouvrage important à cause des citations qu'il renferme [2]. *Ælius Mœris*, surnommé *Atticista*, a traité le même sujet dans ses *Locutions attiques et helléniques* [3].

Orus, natif de Milet ou d'Alexandrie, vécut dans cette dernière ville, ainsi qu'à Constantinople où il enseigna. On manque de données certaines sur l'époque à laquelle il florissait : les uns pensent qu'il faut le placer dans le second siècle, les autres à la fin du quatrième ou au commencement du cinquième. On cite de lui *un ouvrage contre Phrynichus*, par ordre alphabétique; une *orthographe* également par ordre alphabétique, etc. Les travaux d'Orus ont beaucoup servi aux lexicographes postérieurs, et le peu de fragmens qui nous restent de ses écrits prouve que loin

1814. 8. *Passow* et *Schneider* ont aussi donné le traité des tropes, dans le Mus. Crit. Vratislaviense. vol. I. 1820. 8.

[1] Éditions : ed. pr. *Z. Callierγus*. Rom. s. a. 8. *D. Hoeschel*. Aug. Vind. 1601. 4. un second volume renfermant les notes de Scaliger. ibid. 1603. 4. *Depauw*, Traj. ad. Rhen. 1739. 4. *C. A. Lobeck*. Lips. 1820. 8.

[2] *Imm. Bekker* : Anecdota græca. vol. I. Berol. 1814. p. 1-74.

[3] Éditions : ed. pr. (J. Hudson.) Oxon. 1712. 8. *J. F. Fischer*. (avec Timée) Lips. 1756. 8. *J. Pierson*. Lugd. Bat. 1759. 8. *G. A. Koch*. Lips. 1830-31. 2 vol. 8. ap. *Hartman*. Lips. 1831. 8. (On trouve joint à ces trois dernières édit. : Ælii Herodiani Philetærus.)

d'être un compilateur, il n'admit les opinions de ses devanciers qu'avec discernement et les combattit souvent [1].

Parmi les scoliastes de cette époque nous mentionnerons particulièrement Didyme et Apion, son disciple.

Didyme, d'Alexandrie, grammairien de l'école d'Aristarque, fut nommé χαλκέντερος, *aux entrailles de fer*, à cause de son assiduité au travail. Il a écrit dit-on, quatre mille volumes, parmi lesquels se trouvaient des commentaires sur divers auteurs anciens. Il s'est conservé une partie d'un commentaire, ayant pour objet la *Recension d'Homère par Aristarque*. On lui attribue communément le commentaire sur Homère connu sous le titre de *Petites scolies, scholia minora*, ou *anciennes scolies ;* mais il paraît que c'est un choix de scolies tirées de Didyme et de divers autres grammairiens. Enfin il existe de cet écrivain laborieux des *Proverbes* et des fragmens de *Géorgiques*, qui se trouvent dans la collection des Géoponiques [2].

Apion, qui, on ne sait pourquoi, porte le surnom de *Plistonices*, était natif d'Oasis en Égypte; après avoir résidé dans diverses villes, il finit par se fixer à Rome, où il enseigna la grammaire ou les sciences philologiques. Apion est l'auteur de la dernière recension d'Homère; il rédigea des gloses sur ce poète, un lexique homérique, etc. Il écrivit un ouvrage *sur*

[1] *F. Ritschel*. De Oro et Orione Commentatio. Specimen historiæ crit. grammaticor. gr., accedit de Eudemo epimetrum. Vratislav 1834. 8. Conf. *F. Ranke*. (Annales pour la critique scientifique. Berlin. Janvier 1835, n. 8. p. 58 et 60. sq. (en allem.).

[2] Le fragm. de la recension d'Homère par Aristarque, dans : *Villoison*, Anecdota gr. vol. II. p. 184. Les proverbes dans *Aldus*.

l'Égypte, en cinq livres, et un autre *contre les juifs*. Il ne reste que des fragmens de ses écrits [1].

Marcus Mettius Epaphroditus, de Chéronée, *Seleucus*, d'Alexandrie, surnommé l'Homérique, et un certain *Ptolémée*, d'Alexandrie, avaient écrit entre autres des commentaires sur Homère, qui ne se sont pas conservés.

Quant aux *Grammairiens* proprement dits, nous trouvons au commencement de cette période le plus célèbre des disciples d'Aristarque, *Denys*, de Thrace ou d'Alexandrie, surnommé aussi le Rhodien. Le premier, il écrivit une *grammaire* ou une *théorie grammaticale* (τέχνη γραμματική); ouvrage devenu classique dès son apparition et qui fut commenté par plusieurs savans d'Alexandrie, tels que *Chœroboscus*, *Diomède*, *Mélampus*, *Porphyre* et *Stephanus*. L'ouvrage de Denys, dans l'état où nous le possédons aujourd'hui, est probablement interpolé. Une traduction arménienne du quatrième ou cinquième siècle est plus complète que le texte original connu jusqu'ici. [2]

Le plus connu parmi les disciples de Denys, de Thrace, est *Tyrannion* l'aîné; il écrivit *sur les parties du discours*, *sur l'orthographe et sur la prosodie d'Homère*. *Asclépiade*, de Myrlée, qui professa avec beaucoup de succès la grammaire à Rome, avait publié outre des ouvrages de grammaire, une Periégèse

[1] Fragmens des Gloses sur Homère : *Sturz* (avec l'Etymolog. Gudianum) Lips. 1818. p. 601-610.

[2] Éditions : ed. pr. *J. A. Fabricius*, Bibl. gr. vol. IV. p. 20. (vol. VI. p. 311. ed. Harless.) *Villoison*, Anecdota gr. vol. II. p. 99. sqq. *Imm. Bekker*, (cum scholiis) Anecdot. gr. vol. II. p. 627. sqq. et 645. sqq.

de quelques peuples espagnols. A peu près à la même époque, vivaient *Démétrius* surnommé *Ixion ; Aper,* un des derniers Aristarchéens ; *Tryphon,* le même qui s'est occupé des dialectes, et qui écrivit aussi *sur les Esprits,* et sur d'autres sujets de grammaire [1].

Une partie intéressante de la grammaire est la *Métrique ;* c'est vers cette partie qu'Héliodore et Dracon ont dirigé leurs études. L'ouvrage qu'*Héliodore*, d'Alexandrie, père ou maître d'Irénée, a écrit sur la métrique est perdu. *Dracon,* de Stratonicée, qui florissait probablement dans la première moitié du deuxième siècle, écrivit sur diverses parties de la grammaire et sur les mètres de plusieurs poètes. Le traité *des mètres poétiques*, que nous avons sous son nom, paraît n'être qu'un extrait de l'ouvrage de Dracon, et cet extrait est fortement interpolé [2].

Apollonius, surnommé *Dyscole,* donna le premier à la grammaire une forme systématique. Du grand nombre de ses écrits grammaticaux, il ne nous reste que quatre traités : a. *De la syntaxe des parties du discours*, en quatre livres ; b. *Du pronom ;* c. *Des conjonctions ;* d. *Des adverbes* [3]. Un fils d'Apollonius, nommé *Hérodien*, d'Alexandrie, jouit à Rome de la faveur de Marc-Aurèle, et composa un grand

[1] Un traité des esprits, tiré en partie de l'écrit de Tryphon : *L. C. Walckenaer* (avec Ammonius) p. 205. sqq.

[2] Ed. pr. *G. Hermann*, (access. Tretzæ Exeges. in Hom. II.) Lips. 1812. 8.

[3] Éditions : a. *Aldus*, (cum Theodori Gazæ introd. grammat.) Venet. 1495. fol. *F. Sylburg.* Francof. 1590. 4. *Imm. Bekker.* Berol. 1817. 8. — b. *Imm. Bekker*, dans : *J. A. Wolf* et *Ph. Buttmann.* Museum antiquitatis studiorum. vol. I. P. 2. et séparément, Berol. 1814. 8. — c et d. *Imm. Bekker*, Anecdot. gr. vol. II. init.

nombre d'ouvrages de grammaire et de rhétorique; son traité *des Monosyllabes* paraît être le seul que nous possédions en entier. On a publié des fragmens d'autres écrits de ce grammairien [1].

Ælius Denys, d'Halicarnasse, contemporain d'Adrien, a écrit sur les *verbes indéclinables* [2]. *Héphœstion*, d'Alexandrie, un des maîtres d'Ælius Verus, a laissé un *Manuel de métrique*, traité estimé et qui renferme à peu près tout ce que nous savons sur cette matière [3]. *Lesbonax*, grammairien d'une époque in-

[1] Éditions : des monosyllabes : *G. Dindorf*. Grammat. gr. vol. I. Lips. 1823. 8. init. — Fragmens : des nombres : *Aldus*, (cum Apollon. Dyscolo) Venet. 1495. fol.; des verbes indéclinables ou qui se déclinent irrégulièrement; extraits du grand orateur; de inclinatis, encliticis et coencliticis dictionculis : *Aldus*, Thesaurus cornucopiæ et horti Adonidis. Venet. 1496. fol. le dernier fragm. se trouve aussi dans *Imm. Bekker*, Anecd. gr. vol. III. p. 1142. sqq.; Recherches sur l'inflexion de toutes les parties du discours : *A. M. Bandini*, Catal. codd. mss. Bibl. Laurentianæ. Florent. 1764. T. I. fol.; du Barbarisme et du Solécisme : *L. C. Valckenaer* (avec Ammonius) sans le nom de l'auteur qui fut découvert après par *Villoison*; fragm. d'Hérodien, dans les éditions de Phrynichus de *Depauw* et de *Lobeck*; Philetærus : *J. Pierson* (avec Mœris); des figures : *Villoison*. Anecd. gr. vol. II. p. 87.; des expressions vicieuses : *G. Hermann*, de emendanda ratione grammaticæ gr. Lips. 1802. 8 p. 301.; de la prononciation des vers : *De Furia*, Appendix ad Dracon. Strat. Lips. 1814. 8.; Partitiones : *J. F. Boissonade*. Oxon. 1819. 8.; Règles sur la quantité et sur les accens : *G. Hermann*. ouvr. c.; figures qui se rencontrent dans Homère : *Sturz*, dans son édit. de l'Etymol. Gudian. p. 668.; des verbes qui ont le subjonctif de l'aoriste 2 et de ceux qui ne l'ont pas : *Imm. Bekker*, Anecd. gr. vol. III. p. 1086.

[2] *Aldus*, Thesaurus Cornucopiæ, etc. Venet. 1496. fol.

[3] Ap. *Juntam*. Florent. 1526. 8. (avec la grammaire de Théodore Gaza). *Ad. Turnebus*, (cum scholiis) Paris. 1553. 4. *J. C. De Pauw*, Traj. ad Rhen. 1726. 4. *Th. Gaisford*. (avec la chrestom. de Proclus) Oxon 1810. 8. nouv. éd. augm. Lips. ap. *Hartmann*. 1832. 8.

certaine, mais différent de l'orateur dont nous avons parlé plus haut, est l'auteur d'un ouvrage *sur les Figures* [1]. *Arcadius*, d'Antioche, écrivit sur l'*Orthographe*, la *Syntaxe*, etc. Son traité *Des accents*, qui nous est parvenu, n'est qu'un extrait de la prosodie d'Hérodien [2]. *Dosithée*, surnommé *Magister*, a laissé une *Grammaire*, en trois livres, qui n'a pas été imprimée en entier. Un fragment de Dosithée (De Jurisspeciebus et manumissionibus) a été souvent attribué au jurisconsulte *Ulpien* : peut-être l'avait-il écrit, mais en latin ; Dosithée l'aura traduit en grec et un auteur subséquent aura retraduit sa version en latin [3].

Il nous reste à parler des *Mythographes*. *Apollodore*, d'Athènes, disciple d'Aristarque, de Panétius et de Diogène le Babylonien, écrivit des ouvrages nombreux et variés en vers et en prose, dont un seul nous reste, mais pas même en entier. Cet écrit, intitulé *Bibliothèque*, est un recueil de fables de l'antiquité, tirées des poètes, surtout des poètes cycliques, et d'autres écrivains, et rapportées avec clarté et simplicité. Dans une grande composition *sur les Dieux*, en vingt-quatre livres, Apollodore avait tenté d'expliquer les fables par l'allégorie et l'étymologie. Quelques savans ont cru que la Bibliothèque n'était qu'un extrait de

[1] Publié par *L. C. Valckenaer.* (avec Ammonius.)

[2] Ed. pr. *E. H. Barker.* Lips. 1820. 8. *G. Dindorf*, Varietas Lection. ad Arcad. (Grammat. gr. vol. I. p. 48. sqq.)

[3] Adriani imperatoris sententiæ et responsa (extraits du liv. 3 de Dosithée.) : *M. H. Goldast*, Genev. 1601. 8. et dans : *A. Schulting.* Jurisprudentia ante-justianea. Lugd. Bat. 1717. 4. — *Ed. Boecking.* Δωσιθ. τοῦ γραμματικοῦ ἑρμηνευμάτων βιβλίον γ. nunc primum integrum ed., etc. Bonn. 1833. 8. De juris speciebus et manum. : *Roever.* Veteris Jcti fragm. L. Bat. 1739. 8. Les mêmes fr. des trois traités : *E. Böcking*, Bonn. 1835. 4. (Corp. Jur. R. Antejust. p. 193-228.)

cet ouvrage. Apollodore avait encore écrit un commentaire historique et géographique sur le *catalogue des vaisseaux* dans Homère; des commentaires sur les *mimes de Sophron* et sur les *comédies d'Épicharme*, etc. Il ne reste de ces ouvrages, que des fragmens [1].

Conon, grammairien du temps de César et d'Auguste, a fait un recueil de *cinquante contes mythologiques*, dont Photius a conservé des extraits, qui ne sont pas sans importance pour l'histoire ancienne de la Grèce [2].

Parthénius, de Nicée, fut fait prisonnier dans la guerre de Mithridate et conduit à Rome où il devint le maître de grec de Virgile. De beaucoup d'écrits qu'il a publiés, un seul existe encore; il est intitulé *des Affections amoureuses*. C'est un recueil de contes érotiques, qu'on pourrait regarder comme le précurseur des Romans dont nous avons fixé le commencement à l'époque de Trajan. Il s'y trouve des morceaux intéressans d'anciens poètes. Parthénius pourrait presque être rangé parmi les auteurs classiques grecs. Virgile et Ovide l'ont imité [3].

[1] Éditions : ed. pr. *B. Aegius Spoletinus*. Rom. 1555. 8. *H. Commelinus*, (après sa mort *Jud. Bonutius*) Heidelberg. 1599. 8. *Th. Gale* : Historiæ poëticæ scriptores. Paris. 1675. 8. init. *C. G. Heyne*. Goett. 1782-83. ed. 2. 1803. 2 vol. 8. *E. Clavier*. Paris. 1805. 2 vol. 8.

[2] Éditions : *Th. Gale*. ouv. c. p. 241. sqq. *L. H. Teucher*, (avec Ptolem. Hephæst. et Parthenius) Lips. 1793. nouv. titre 1802. 8. *J. A. Kunne*. Goetting. 1798. 8. publié par *Heyne*, avec le Parthen. de *Legrand*.

[3] Éditions : ed. pr. *Jan Cornarius*. gr. et lat. Basil. 1531. 8. ap. *Froben*. *Th. Gale*. ouv. c. p. 341. sqq. *L. H. Teucher* (avec Conon). *Luc. Legrand* et *C. G. Heyne*. Goetting. 1798. 8. *F. Passow*,

Phurnutus ou *Annœus Cornutus*, de Leptis en Afrique, vécut à Rome du temps de Néron, qui le relégua dans une île. Il fut le maître de Perse et de Lucain. On a de lui une *Théorie de la nature des Dieux*, ouvrage renfermant une interprétation allégorique et mythologique des fables [1]. *Ptolémée*, fils d'Héphæstion, surnommé *Chennus*, florissait sous les empereurs Trajan et Adrien. Photius nous a conservé des extraits de son ouvrage intitulé *Nouvelles histoires d'érudition variée* [2]. *Antoninus Liberalis*, qui, à ce que l'on croit, a vécu du temps des Antonins et a été l'affranchi de l'un d'eux, a laissé une *Collection de Métamorphoses*, en quarante-un chapitres; ouvrage intéressant pour le philologue, comme d'autres de ce genre dont nous avons parlé, parce qu'on y trouve des fragmens d'anciens poëtes [3].

SECTION LVI.

ÉTAT DE LA PHILOSOPHIE EN GÉNÉRAL.

Depuis que la Grèce eut perdu son indépendance,

Corpus scriptorum Erotic. vol. I. init. Lips. 1824. — *Lebeau*. Sur les écrivains qui ont servi de sources a Parthénius. (Mém. de l'Acad. des Insc. T. XXXIV. p. 63. suiv.) *F. J. Bast*, Lettre à Boissonade sur Antoninus Liber. Parthenius et Arist. Paris. 1805. 8. trad. en latin par *C. A. Wiedeburg*. Lips. 1809. 8. *J. E. G. Roulez*, Notice contenant des variantes et notes critiques sur Parthenius et Antoninus Liberalis. (Bulletin de l'Académie royale des Sciences de Bruxelles, 1835. n. 11.)

[1] Éd. pr. *Aldus*, (avec Ésope et d'autres écriv.). Venet. 1505. fol. *Th. Gale*, Opuscula mytholog. phys. et ethic. ed. 2. Amst. 1688. 8. p. 137. sqq.

[2] *Th. Gale*, Histor. poët. script. p. 303. sqq. *L. H. Teucher*, (avec Conon) *J. I. G. Roulez*. Ptolem. Heph. novar. historiarum Excerpta ed. et comment. illustr. Lips. et Bruxellis. 1834. 8.

[3] Éditions : ed. pr. *G. Xylander* (avec d'autres écrits) Basil.

la philosophie commença à déchoir. Dans la période qui suivit la destruction de Corinthe, l'usage de professer la philosophie pour de l'argent devint à peu près général, et quoique personne n'en fût choqué, néanmoins la considération dont jouissaient les philosophes en souffrit. D'un autre côté plusieurs professeurs à Athènes, à Rhodes et dans d'autres villes, contribuaient par leurs mœurs à dégrader le caractère du philosophe. La philosophie elle-même éprouva à cette époque une révolution qui fut très funeste aux progrès des lumières : l'esprit spéculatif, qui avait distingué les premiers siècles de la philosophie grecque, fit place au scepticisme et celui-ci conduisit à l'incrédulité. De cet excès on tomba bientôt dans un autre : la crédulité prit la place de l'épicurisme qui avait rejeté jusqu'à l'existence de Dieu. Les âmes flétries par le despotisme et énervées par le luxe trouvèrent plus commode de se jeter dans la superstition que de raisonner. On vit paraître alors une foule d'imposteurs, de visionnaires et de charlatans. Il se forma de nouvelles sectes qui se donnèrent les noms d'écoles anciennes, avec lesquelles pourtant elles n'eurent de commun que les noms et les formes. Tels furent les Néo-Pythagoriciens et les Néo-Platoniciens. D'une autre part il s'opéra un rapprochement entre les doctrines philosophiques et les croyances du christianisme, et de cette espèce d'alliance naquit ce que l'on peut appeler la philosophie chrétienne. A côté de ces sectes, la philosophie de Zénon brilla d'un éclat véritable.

1568. 8. *A. Berkel.* Lugd. Bat. 1674. 12. *Th. Gale*, Hist. poet. scriptt. p. 403. sqq. *Th. Huncker.* Amstel. 1676. 12. *H. Verheyk.* Lugd. Bat. 1774. 8. *L. H. Teucher.* Lips. 1791. 8. (vol. I. Scriptor. gr. minor.) *G. A. Kock.* (cum Verheykii aliorumq. not.) Lips. 1832. 8.

Celle d'Aristote sortit aussi de l'oubli où elle était tombée, et déjà alors se préparèrent les événemens qui l'appelèrent à une destinée si brillante. Enfin le Pyrrhonisme que nous avons vu naître dans la période précédente, fut perfectionné dans celle-ci par le plus profond penseur et le plus subtil dialecticien que cette secte ait produit.

SECTION LVII.

NÉO-PYTHAGORICIENS.

CONFÉR. SECT. XXII. P. 108.

Le système de Pythagore fut renouvelé par deux classes d'enthousiastes : les uns, gens de bien, frappés de la pureté de mœurs et de l'esprit religieux qui caractérisaient le philosophe de Samos, croyaient trouver dans sa philosophie une digue à opposer à la corruption et à l'indifférence religieuse devenues générales dans le siècle où ils vivaient. Les autres étaient des fourbes et des imposteurs qui exploitaient à leur profit la crédulité de leurs contemporains, et tiraient avantage de l'enthousiasme excité par les restaurateurs bien intentionnés de la doctrine de Pythagore. A cette seconde classe appartiennent Anaxilaüs et Apollonius de Tyane.

Anaxilaüs, de Larisse, vécut sous Auguste et exerça la médecine ; mais comme il s'appliqua aussi à la magie, on lui ordonna de quitter Rome. Il écrivit un ouvrage intitulé παίγνια, *amusemens*, renfermant des tours d'adresse et de magie.

Le plus célèbre des Néo-Pythagoriciens fut *Apollonius*, de Tyane, qui vécut dans la seconde moitié du premier siècle de notre ère. Il fit de longs voyages

dans la plupart des pays connus, alla deux fois à Rome, et ouvrit enfin une école pythagoricienne à Éphèse, où il mourut. Il prit pour modèle Pythagore, non tel que ce philosophe avait été, mais tel que son imagination déréglée le lui représentait. Il exploita l'ignorance et la superstition de la multitude, par une grande sévérité de mœurs, et par les miracles qu'il prétendait opérer, et s'acquit par là une réputation immense. Toutefois il est douteux que ce thaumaturge ait passé aux yeux de ses contemporains pour un être aussi extraordinaire que nous le dépeignent les auteurs postérieurs et surtout Philostrate. Les ouvrages d'Apollonius ont péri; quatre-vingt-dix lettres qui restent de lui ne suffisent pas pour bien faire connaître son système. Porphyre et Iamblique ont conservé des fragmens de sa *Vie de Pythagore* [1].

Les Néo-Pythagoriciens qui ont renouvelé la doctrine de l'école d'Italie dans des intentions pures et morales, sont : *Q. Sextius,* appelé aussi *Sextus* et *Xystus,* qui vivait sous Jules César et Auguste. Il écrivit un *Manuel* dont l'original grec est perdu, mais dont nous possédons sous le titre d'*Annulus Xysti* une traduction latine faite par Rufin [2]; *Sotion,* le jeune, d'Alexandrie, précepteur de Sénèque; *Didyme,* qui écrivit un *Abrégé des sectes philosophiques,* dont il ne nous reste que deux fragmens insignifians; *Moderatus* de Gades, auteur d'un *Système de philosophie de Pythagore,* en onze livres, qui sont perdus; *Secun-*

[1] Les lettres d'Apollonius se trouvent dans les collections d'*Aldus* de *Cujas* ainsi que dans l'éd. de Philostrate d'Olearius. p. 375-410.

[2] Éd. : *Beatus Renanus.* Basil. ap. Froben. 1516. 4. *Th. Gale,* Opuscula Mythol. phys. et ethic. p. 643. sqq. *J. C. Orellius,* Opuscula græcor. sentent. et moral. vol. I. p. 224. sqq.

dus, d'Athènes, dont nous avons des *Sentences; Démophile* et *Démocrate*, dont il reste des fragmens [1].

SECTION LVIII.

NÉO-PLATONICIENS [2].

CONFÉR. SECT. XXIV. P. 122. SECT. XLIII. P. 185.

Nous avons vu dans la période précédente la Philosophie de Platon s'éteindre en quelque sorte, et faire place au scepticisme. Dans la période qui nous occupe maintenant, on revint à l'ancienne doctrine de Platon; mais on y mêla ce que l'on crut trouver de bon et de vrai dans les systèmes de quelques autres écoles. Ce rapprochement ou ce *Syncrétisme*, comme on l'appela, ne se fit pas tout d'un coup; il fut l'ouvrage du temps, et ne se montra sous une forme systématique qu'au commencement du troisième siècle, alors qu'il se fût complété par le mélange de la philosophie grecque avec celle de l'orient d'une part, et avec le christianisme de l'autre. Chez les Platoniciens des deux premiers siècles, on peut en observer le développement successif et les progrès. Nous parlerons d'abord de ces derniers.

Philon, le juif, né à Alexandrie d'une famille illustre, vers l'an 40 de notre ère, était membre de la secte des

[1] Les sentences de Secundus, Démophile et Démocrate ont été publiées par *Luc. Holstenius*. Rom. 1638. 12. *Th. Gale*, ouv. c. p. 611. sqq. *J. A. Schier*. Lips. 1754. 8. *J. C. Orellius*, ouv. c. p. 77. sqq. Ces auteurs ont aussi été imprimés séparément.

[2] *J. G. Fichte*, De philosophiæ novæ Platonicæ origine. Berol. 1818. 4. *F. Bouterweck*, Philosophorum Alexandrinorum et Neo-Platonicorum recensio. (Comment. soc. Goetting. recentt. vol. V. p. 227. sqq.

Pharisiens. Homme savant et spirituel, il avait approfondi les systèmes philosophiques des Grecs, mais aucun ne convint à ses vues aussi bien que le Platonisme, qu'il amalgama avec la doctrine des écritures sacrées. Ainsi Philon préluda à ce système qui plus tard se développa en Égypte et y produisit une philosophie monstrueuse. Son style est moulé sur celui de Platon, mais plein d'*hellénismes*. Philon a écrit un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *De la création du monde d'après Moïse*, commentaire, partie littéral, partie mystique, du premier chapitre de la Genèse. Ce traité, ainsi que ceux sur l'*Agriculture* et sur l'*Ivresse*, appartiennent aux meilleurs ouvrages de cet auteur. La Biographie intitulée *De la vie de Moïse, ou de la théologie et de la prophétie*, est regardée comme son chef-d'œuvre. Il n'y a pas long-temps qu'on a découvert quelques nouveaux écrits de Philon, partie en grec, partie en arménien [1].

[1] Éditions : Quelques traités de Philon parurent d'abord en latin. Texte grec de quelques écrits de cet auteur : ed. pr. *A. Turnebus*. Paris. 1552. fol. (*F. Morellus*) avec addition d'autres écrits. Colon. Allobr. 1613. fol. nouv. éd augmentée de traités découverts depuis, et soignée par sept savans français. Paris. 1640. fol. *Th. Mangey*. (également avec des traités inédits et une collection de fragmens) Lond. 1742. 2 vol. f. Réimpression par *A. F. Pfeiffer*. Erlang. 1785-92. 5 vol. 8. *C. G. Richter*. Lips. 1828-30. 8 vol. 12. — *A. Mai*, Philonis Judæi de Cophino festo et de colendis parentibus, cum brevi scripto de Jona. Mediol. 1818. 8. *J. B. Aucher*, Philonis Judæi sermones III. hactenus inediti..... ex Armenâ versione antiquissimâ..... nunc primum in latinum fideliter translati. Venet. 1822. 4. *Idem*, Philonis Judæi paralipomena Armena, etc. Venet 1826. 4. *J. C. G. Dahl*, Chrestomathia Philoniana seu loci illustres ex Philone excerpti. Hamburg. 1800-02. 2 vol. 8. — *A. Mai*, de Phil. Jud. et Eusebii Pamphili scriptis ineditis. Mediol. 1816. 8. *C. G. L. Grossmann*. Quæstt. Philoneæ. Lips. 1829. 4.

Thrasylle, de Mendes, travailla avec beaucoup d'ardeur à expliquer les ouvrages de Platon, et à cet effet il les disposa par *tétralogies*. Il tenta d'éclaircir la doctrine de ce philosophe à l'aide de la philosophie de Pythagore, et fut ainsi un des précurseurs des Syncrétistes. Il commenta aussi les ouvrages de Démocrite, écrivit des traités sur la musique ainsi qu'un ouvrage sur l'Égypte. Tout cela est perdu à quelques citations près [1].

Plutarque, le célèbre biographe, s'était formé un système particulier, composé des opinions de diverses écoles, mais de préférence de celles de Platon et des Académiciens, que pourtant il a quelquefois mal comprises. Il détestait les doctrines d'Épicure et du Portique. Ses ouvrages philosophiques qu'on appelle communément ses œuvres morales, quoiqu'ils embrassent diverses branches de la philosophie, sont à peu près au nombre de soixante. Parmi ces traités il en est qui ne sont probablement pas de Plutarque; tels sont ceux de l'*Éducation des enfans*, des *Opinions des philosophes*, etc. Il en est d'autres dont l'authenticité est contestée, et qui sont peut-être des extraits d'ouvrages de Plutarque et d'autres écrivains, p. ex. *Apophthègmes* et *Usages des Lacédémoniens; Maximes des rois et capitaines célèbres; Questions physiques*, etc. On peut citer parmi les morceaux les plus intéressans et les plus instructifs, ceux qui sont intitulés : *Comment un jeune homme doit lire les poètes; De la signification du mot EI, gravé sur la porte*

[1] *Sévin* : Recherches sur la vie et les ouvr. de Thrasylle. Mém. de l'Acad. des Insc. vol. X. p. 89. suiv.

du temple de Delphes ; Des délais de la justice divine ; Du génie de Socrate, etc. [1].

Les autres Platoniciens antérieurs au Syncrétisme sont : *Phavorinus*, d'Arles [2], *Sextus*, de Chéronée, auquel on attribue cinq courtes dissertations contre le scepticisme [3] ; *Celsus*, un des ennemis les plus acharnés du christianisme ; il écrivit un ouvrage intitulé : *Discours véritable*, qui est perdu, mais dont la substance nous a été conservée dans l'écrit d'Origène, son adversaire ; *Alcinoüs*, auteur d'une excellente introduction à la *Philosophie de Platon* [4] ; *Albinus*, qui a

[1] Éditions : Plusieurs traités de Plutarque furent publiés séparément avant la première édition du texte grec par *Aldus*, Plutarchi opuscula 92 gr. Venet. 1509. fol. Basil. ap. Froben. 1542. fol. *G. Xylander.* ib. 1574. fol. *Dan. Wyttenbach.* Oxon. 1795-1830. 8 vol. 4. (T. VIII. index græcitatis.) 8 vol. 15 Partt. 8. — Séparément : De liberorum educatione : *J. F. Heusinger.* Lips. 1749. 8. *J. G. Schneider*, Argent. 1775. 8. ; quomodo adolescens poëtas audire debeat : *J. T. Krebs.* Lips. 1746. nouv. éd. 1779. 8. : de superstitione : *C. F. Matthæi.* Mosq. 1778. 8. ; de serâ numinis vindictâ : *D. Wyttenbach.* Lugd. Bat. 1772. 8. ; de placitis philosophorum : *C. D. Beck.* Lips. 1787. 8. de discrimine amici et adulatoris : *C. A. Kriegel.* Lips. 1775. 8. Consolatio ad Apollonium : *L. Usterius.* Turici. 1830. 8., etc. *J. F. Facius*, Excerpta ex operibus Plutar. quæ ad artes spectant. Coburg. 1805. 8. — *G. Faehse*, obss. critt. in Plut. opera moralia. Lips. 1820. 4.

Il nous reste à indiquer les éditions des œuvres complètes de Plut. où les écrits historiques sont réunis aux écrits philosophiques. Ed. pr. *H. Stephanus.* (Aurel. Allobr.) 1572. 13 vol. 8. Ap. *Wechel.* (cum versione Cruserii et Xylandri) Francof. 1599. et 1620. 2 vol. fol. *J. Rualdus.* Paris. 1624. 2 vol. fol. *J. J. Reiske.* Lips. 1774-82. 12 vol. 8. *J. G. Hutten.* Tubing. 1791-1804. 14 vol. 8.

[2] *J. F. Gregorii* Commentt. II de Phavorino. Laub. 1755. 4.

[3] *Th. Gale*, Opusc. mythолog., etc. p. 704. sqq. *Fabricii*, Bibl gr. vol. XII. p. 617. ed. 1. *J. C. Orellius*, Opuscul. græcor. sen tentiosa et mor. vol. II. Lips. 1821. p. 210. sqq.

[4] Éditions : ed. pr. (*F. Asulanus*) ap. Aldum. Venet. 1521. 8.

écrit une *Introduction aux dialogues de Platon* [1] ; *Calvisius Taurus*, de Béryte; *Maxime*, de Tyr ; *Athénagoras*, d'Athènes, que son traité *sur la Résurrection des Morts* place parmi les précurseurs du syncrétisme [2] ; *Numénius*, d'Apamée, qui a écrit sur le *Dissentiment entre les Académiciens et Platon :* ouvrage dont l'historien de la Philosophie déplore vivement la perte ; un fragment seulement s'est conservé dans Eusèbe.

Tels sont les Platoniciens qui ont vécu avant le Syncrétisme, ou bien n'ont pas donné dans toutes ses extravagances, quoiqu'ils les aient préparées.

A partir de la fin du deuxième siècle, ce système se dessina toujours d'une manière plus prononcée. Son berceau fut l'Égypte, où il surgit du mélange monstrueux de la mythologie et de la philosophie des Grecs, non seulement avec la religion et les idées magiques et astrologiques de ce pays, mais encore avec les croyances religieuses des Juifs. Les Théosophes égyptiens rapportaient l'origine de toute sagesse à un être fabuleux, *Hermès, Trismégiste*, dont on plaçait l'existence en Égypte 1500 ans avant J.-C., et que l'on regardait comme l'inventeur de toutes les sciences. L'antiquité lui attribuait un grand nombre de livres : il en reste quelques-uns sur l'astrologie et l'alchimie ; ou plutôt des païens convertis au christianisme,

(avec Apulée). *D. Lambinus.* Paris. 1567. 4. *J. F. Fischer.* (avec l'Eutyphron de Platon) Lips. 1783. 8.

[1] Éditions : *J. F. Fischer.* (avec l'Eutyphron de Platon). *Fabricii* Bibl. gr. vol. II. p. 42. ed. 1.

[2] Ed. pr. : *P. Vanius.* Lovan. 1541. 4. *J. Fell.* Oxon. 1682. 12. *Ed. Dechair.* Oxon. 1706. 8. — *T. A. Clavisse*, de Athenagoræ vitâ, etc. Annales Academiæ. Lugd. Batavæ. 1818-19. 4.

des Gnostiques et des Néo-Platoniciens en ont fabriqué quelques-uns sous son nom. Le plus célèbre de ces ouvrages est intitulé *Pœmander ou de la nature des choses et de la création du monde*, en forme de dialogue. Parmi les autres écrits d'Hermès, nous citerons ses *Iatromathématiques* et son *Traité chimique en sept chapitres sur le secret de produire la pierre philosophale*. Jean Stobée nous a conservé des fragmens de plusieurs autres ouvrages [1].

Asclépius, disciple d'Hermès, passait pour le petit-fils d'Esculape. On a sous son nom un ouvrage intitulé : *Définitions d'Asclépius adressées au roi Ammon* [2].

Après avoir dit quelques mots de ces êtres fabuleux, nous passons aux Néo-Platoniciens, auteurs du Syncrétisme. *Potamon*, d'Alexandrie, lui donna le premier une espèce de forme systématique ; c'est sous ce rapport que les anciens l'appellent le fondateur de l'*École éclectique*, dénomination par laquelle ils désignent le nouveau Platonisme. Mais ils ne nous disent rien ou bien peu de choses sur sa philosophie. Le système de Potamon fut renouvelé avec un succès brillant par *Ammonius*, surnommé *Saccas*, d'Alexan-

[1] *E. F. O. Baumgarten-Crusius*, de librorum Hermeticorum indole atque origine. Jen. 1827. 4. — Éditions : Poemander : ed. pr. *Ad. Turnebus*. Paris. 1554. 4. Colon. Agrip. (cum commentar. Hannib. Rosseli) 1630. 6 vol. fol. *Fabricius Patricius*, ed. 2. Venet. 1593. fol. : Iatromathematica : *D. Hoeschel*. Aug. Vindel. 1597. 8. ; Tractatus chemicus. Lips. 1610. 8. dans le Theatrum chimicum. Argent. 1613. vol. IV. 8. ; de succo plantarum : *G. Roether*, (avec Joan. Lydus. de Mensibus.) Darmst. 1827. 8.

[2] L'ouvrage d'Asclépius se trouve dans les édit. du Poemander de *Turnebus* et de *Patricius*.

drie, qui florissait au commencement du troisième siècle. C'est lui qui doit être regardé comme le véritable fondateur de ce que l'on nomme Néo-Platonisme. Il n'a laissé aucun ouvrage, mais il a formé de nombreux et d'illustres disciples, parmi lesquels on compte *Longin,* dont nous avons parlé plus haut, un certain *Hérennius,* et *Origène,* différent du père de l'Église.

Mais le plus célèbre de ses disciples fut *Plotin,* né à Lycopolis en Égypte. Il passa son enfance et une grande partie de sa jeunesse dans l'inactivité; ce ne fut qu'à l'âge de vingt-huit ans qu'ayant connu Ammonius, il fréquenta pendant onze ans avec beaucoup d'assiduité les leçons de ce maître. Après s'être tenu quelque temps à Antioche, il vint à Rome où il enseigna la philosophie. Ses discours et la rigidité extrême avec laquelle il vécut, lui attirèrent une foule d'adhérens et une considération extraordinaire. Plotin avait beaucoup d'imagination et de profondeur dans ses vues; mais il manquait de jugement et de clarté dans ses idées. Pendant long-temps il n'écrivit point; mais n'ayant pu se dispenser de répondre par écrit aux questions qu'on lui adressait, il publia des fragmens nombreux et souvent contradictoires : l'accumulation de ces fragmens engendra une telle confusion, que son disciple Porphyre dut se charger de les mettre en ordre, de les réunir en forme de système et d'en corriger le style. D'après cet arrangement de Porphyre, les œuvres de Plotin se divisent en 54 livres ou six *Ennéades.* Elles traitent de la métaphysique, de la physique et de la morale; quoique remplies de spéculations mystiques et de raisonnemens obscurs, elles n'en sont pas moins de la

plus haute importance pour l'histoire de la philosophie [1].

Les plus célèbres disciples de Plotin furent Gentilianus Amélius et Porphyre.

Amélius, ou *Gentilianus*, né en Toscane, suivit les leçons de Plotin à Rome pendant vingt-quatre ans. Il avait écrit un ouvrage sur *la Différence qui se trouve entre la doctrine de Numénius et celle de Plotin.*

Porphyre, né en Syrie, s'appelait originairement *Malchus* (roi), nom que son maître, Longin, traduisit par celui de *Porphyrius* (revêtu de la pourpre). Ce fut sous ce sophiste, qui professait alors à Athènes, qu'il forma son style, dans lequel on trouve beaucoup de traces d'érudition et d'élégance classique. D'Athènes, Porphyre se rendit à Rome pour étudier sous Plotin; il en devint le disciple favori et lui succéda dans l'enseignement du Néo-Platonisme. Porphyre, sans rien créer par lui-même, se contenta de commenter le système de Plotin. La vanité paraît avoir été sa passion dominante; elle perce dans sa biographie de Plotin. D'un autre côté la richesse de ses connaissances positives, ne l'empêcha pas d'être encore plus enthousiaste et plus visionnaire que son maître. Il fut l'ennemi du christianisme qu'il attaqua dans ses écrits. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, dont la plu-

[1] Éditions : Latine cum comment. *Marsil. Ficini.* Florent. 1492. fol. Ed. pr. gr. et lat. Basil. 1580. fol. Plotini opera omnia. cum M. Ficini interpr. etc. ed. et annott. adjec. *F. Creuzer*, Oxon 1835. 3 vol. 4. *Idem*, Plotini lib. de pulcritudine. Heidelberg. 1814. 8. *J. C. Orellius*, Alexandr. Aphrodis, Ammonii, Plotini aliorum de Fato quæ supersunt. Turici. 1824. 8. *G. A. Heigl*, Plot. ad Gnosticos. liber. Ratisb. 1833. 8. — *C. H. A. Steinhardt*, de dialecticâ Plotini ratione. Fascic. I. Naumburg. 1829. 4.

part sont perdus. Voici les principaux de ceux qui nous restent : *De l'abstinence de la chair des animaux; De la grotte des Nymphes dans l'Odyssée : Recherches sur Homère; Les vies de Pythagore et de Plotin; Introduction* (aux catégories d'Aristote) [1].

Porphyre et *Anatolius*, son contemporain, formèrent un célèbre disciple, *Iamblique*, de Chalcis en Cœlésyrie. Inférieur en talens et en érudition à ses maîtres, il poussa plus loin l'exaltation superstitieuse, et, malgré sa médiocrité, il parvint à une célébrité auprès de laquelle pâlissait celle de tous ses devanciers. Il a mis le comble au système néo-platonicien

[1] Il n'existe pas encore d'édition des œuvres complètes de Porphyre. Pythagoræ vita : ed. pr. *C. Ritterhusius:* Altd. 1610. 8. (elle est publiée sous le nom de *Malchus.*) *L. Holstenius.* Rom. 1630. 8. Cantabr. 1655. 8. (L'éditeur y a joint une excellente dissert. sur la vie de Porphyre.) *L. Kuster* (cum Jamblichi vitâ Pythagoræ) Amst. 1707. 4. *Th. Kiessling.* (cum Jamblichi, item anonymi script. vit. Pythagor.) Lips. 1815-16. 2 vol. 8.; De Plotini vita, etc. publié en tête des *Enneades* de cet auteur; De abstinentia ab esu animalium : ed. pr. *Pet. Victorius.* Florent. ap. Junt. 1548. fol. *J. De Rhoer,* Traj. ad Rhen. 1767. 4. titre nouv. (avec le traité de Antro. Nymph. ed. *Van Goens*) Lugd. Bat. 1792. 4.; sententiæ ad intelligibilia ducentes : *P. Victorius.* (avec la vie de Pythag.); quæst. Homericæ : (J. Lascaris) Rom. 1518. 8. et dans plusieurs édit. d'Homère. p. ex de *Barnes.* Cantabr. 1714.; de Antro Nympharum : (avec la vie de Pythagor., etc.) Cantabrig. 1655. 8. *A. M. Van Goens*, Traject ad Rhen. 1765. 4. réuni sous un titre commun avec le traité de Abstin. par *de Rhoer.* Lugd. Bat. 1792. 4. Introductio, seu de quinque vocibus, publié avec les *Catégories* d'Aristote; De prosodiâ: *J. B. C. Villoison*, Anecdot. gr. vol. II p. 103. (Venet. 1781 4.): Epistola ad Marcellam et un fragment poétique : *A. Mai*, Mediol. 1816. 8. *J. C. Orellius*, Opusc. græc. sent., etc. vol. I. p. 277. sqq. 315. sqq.; de Styge : *Andreas Schottus*, Obss. humanæ. Hanov. 1615. 4.

en y ajoutant la magie et la théosophie. Son mérite comme écrivain est nul; compilateur peu judicieux, il ne sut mettre ni clarté ni méthode dans ses compositions. Parmi ses ouvrages, il en est quelques-uns qui, comme la *Vie de Pythagore*, sont importans à cause des morceaux d'écrivains antérieurs qu'ils renferment. Son traité *Des mystères des Égyptiens*, est un tissu d'idées théurgiques et extravagantes [1].

Terminons le recensement des Néo-Platoniciens de cette période, par un court aperçu de leur philosophie. Le Néo-Platonisme était bâti sur la doctrine de l'*Émanation*. Dans ce système, le but le plus sublime de la philosophie consiste dans l'*intuition* de la divinité, à laquelle le sage peut parvenir dans cette vie. Une conséquence de la doctrine de l'émanation fut l'existence supposée d'une classe de démons ou esprits d'un ordre inférieur, médiateurs entre Dieu et l'homme. Les Néo-Platoniciens admettent un *Être* infini et parfait, l'essence même dont a émané l'*Intelligence* (Νοῦς); cette émanation s'est faite sans la volonté de Dieu, et par conséquent sans y opérer de changement. De cette intelligence, qui est la seconde essence divine et qu'ils appellent aussi *Fils*, a émané l'*Ame*. Telle est la fameuse trinité des Néo-Platoniciens.

[1] Les ouvrages d'Iamblique n'ont pas encore été réunis dans une seule édition. Vita Pythagoræ : ed. pr. *J. Arcerius*. Francquer. (d'autres exempl. Francof. ap. Commel.) 1598. 4. *L. Küster* et *Th. Kiessling*. (avec la vie de Pythag. de Porphyre.); hortatio ad philosophiam: *J. Arcerius*, (édit. précitée.) *Th. Kiessling*. Lips. 1813. 8.; περὶ κοινῆς μαθηματικῆς ἐπιστήμης : *Villoison*, Anecdot. gr. vol. II. p. 188. sqq.; Theologumena arithmetic. : *F. Ast*. Lips. 1817. 8.; de mysteriis Ægyptiorum. ed. pr. *Th. Gale*. Oxon. 1678. fol. — *C. Meiners*. Judicium de libro qui de Myst. Ægypt. inscribitur. Comment. Soc. Sc. Goett. vol. IV. p. 50. sqq.

SECTION LIX.

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Dans la seconde moitié de cette période, la position du christianisme vis-à-vis du paganisme et des sectes chrétiennes, obligea ses défenseurs à demander à la philosophie non seulement des armes pour repousser les attaques dirigées contre lui, mais encore des raisons pour démontrer ses vérités, et même pour prouver la divinité de son origine. Les pères de l'Église étudièrent alors les ouvrages des Grecs et des Romains, et s'approprièrent les doctrines qu'ils renfermaient. Mais comme, tout en raisonnant d'après les lumières naturelles, ils étaient obligés de subordonner les résultats de leurs méditations aux oracles de la révélation, la philosophie prit dans leur bouche et dans leurs écrits un caractère nouveau; de science indépendante et placée au premier rang des connaissances humaines, telle qu'elle était considérée par le paganisme, elle devint, pour ainsi dire, la suivante de la Théologie. Parmi les systèmes de philosophie alors en vogue, celui de Platon [1] devait plaire d'autant plus aux écrivains ecclésiastiques, que le syncrétisme leur fournissait le moyen de mettre en rapport la doctrine du fondateur de l'Académie, ou ce que l'on prenait pour cela, avec la croyance du christianisme. Mais, quand plus tard on eut besoin des armes de la dialectique pour combattre les hérésies, la philosophie d'Aristote trouva aussi faveur. Cependant ce ne fut que parmi les pères grecs que la philosophie du paganisme fut

[1] *H. N. Clausen*, Apologetæ ecclesiæ Ante-Theodosianæ Platonis ejusque philosophiæ arbitri. Hafn. 1817. 8.

surtout cultivée; les pères latins qui appartiennent à cette époque, ne s'en occupèrent pas encore. Parmi les pères de l'église grecque, St-Justin, Origène, St-Clément d'Alexandrie, firent les études philosophiques les plus approfondies.

St-Justin, né en Palestine, souffrit le martyre l'an 163 de J.-C. Mécontent des systèmes du Portique, du Lycée et de l'Académie qu'il avait étudiés tour-à-tour, il embrassa le christianisme. Le premier des pères de l'Église, il voulut établir une union intime, une harmonie, entre la philosophie et la religion révélée qu'il regardait comme sorties d'une même source. Une partie de ses ouvrages est perdue; parmi ceux qui nous restent, tous ne sont pas d'une authenticité reconnue [1].

Tatien, originaire d'Assyrie, vint à Rome après de longs voyages, et y embrassa le christianisme. Il fut l'ami et le disciple de St-Justin. Après la mort de celui-ci, de retour dans sa patrie, il devint auteur d'une hérésie dont les sectateurs furent nommés *Encratites*, à cause de la continence qu'ils affectaient. Le seul ouvrage qui nous soit parvenu de lui est son *Discours contre les Gentils* [2].

On place communément à la même époque, un philosophe chrétien nommé *Hermias*, auteur d'une *Satire contre les philosophes païens*, dans laquelle il se moque du peu d'unité, et des contradictions qui se trouvent dans la philosophie grecque [3].

[1] Éditions : ed. pr. ap. *Rob. Stephan.* Paris. 1551. fol. *F. Sylburgius.* Heidelb. 1593. Colon. 1686. fol. *Prudentius Maranus.* Paris. Hag. Com. 1742. fol. *F. Oberthür*, Opp. Patrum gr. T. I-III Wirceb. 1777. 8. *C. G. Thalemann*, Apologiæ. Lips. 1755. 8.

[2] Édit. pr. : *Conr. Gesner.* Tig. 1546. *W. Worth.* Oxon. 1700. 8.

[3] Éditions : *W. Worth.* (avec Tatien). *J. C. Donnerich.* Hal. 1764. 8.

St-Clément, d'Alexandrie, ou *Titus Flavius Clemens*, né païen, se convertit à la religion chrétienne. Le principal lieu de sa résidence fut Alexandrie, où il s'occupa de l'instruction de la jeunesse. St-Clément a surpassé tous les pères de l'Église qui ont vécu avant lui, par la variété de son érudition, par la connaissance des écrivains profanes, et par le talent d'en tirer parti pour le bien de la religion. Éclectique dans le vrai sens du mot, il forma son système en empruntant à toutes les écoles ce qui était conforme à la doctrine de l'Évangile, laquelle formait la base de sa croyance. Il pensait avoir trouvé ainsi un moyen de rendre le christianisme recommandable aux païens, en leur faisant voir que les principes fondamentaux de cette religion, étaient répandus dans les dogmes des philosophes grecs les plus estimés. Nous indiquerons les principaux de ses ouvrages; ce sont : son *Exhortation;* son *Pédagogue* et ses *Mélanges* (στρωματεῖς *Tapis de différentes couleurs*). Ce dernier écrit se composait de huit livres; mais le commencement du premier nous manque et ce qui, dans les manuscrits et les éditions, est intitulé huitième livre, n'appartient pas à l'ouvrage. Ces mélanges, dans lesquels St-Clément a répandu les trésors de son érudition classique, sont précieux pour l'histoire de la littérature grecque, à cause du grand nombre de citations d'auteurs de toute espèce, poètes aussi bien que prosateurs, qu'ils renferment [1].

[1] Éditions : ed. pr. *P. Victorius.* ap. *L. Torrentinum.* Florent. 1550. fol. *F. Sylburgius.* Heidelb. 1592. fol. *J. Potter.* Oxon. 1715. 2 vol. fol. nouv. édit. Venet. 1757. 2 vol. fol. (*F. Oberthür.*) Wirceb. 1780. 3 vol. 8. *R. Klotz.* Lips. 1831. sqq. 3 vol. 8. *C. Segarius.* Clem. Al. liber quis dives salutem consequi possit. Traj. ad Rhen. 1817. 8. *H. Olshausen.* Regiom. 1831. 8.

Origène, né en Égypte, reçut le surnom d'*Adamantius* (homme dur comme le diamant), à cause de son assiduité au travail. Il enseigna en plusieurs endroits, notamment à Alexandrie et à Césarée. Origène s'efforça de combiner et de mettre en harmonie les vérités de l'Évangile avec la philosophie, et interpréta les écritures sacrées d'une manière allégorique et mystique. Son principal ouvrage est celui intitulé περὶ Ἀρχῶν, *de l'Origine des choses* (*de Principiis*), en quatre livres. Nous n'en possédons en grec que l'extrait partial que Photius en a fait, et quelques autres fragmens qu'on trouve dans la *Philocalie* ou extrait des ouvrages d'Origène. Rufin en avait fait une traduction latine qui nous est parvenue. On attribue aussi à Origène, quoique probablement à tort, un petit ouvrage : *Doctrine des philosophes* (φιλοσοφούμενα). C'est proprement le premier livre d'un écrit en deux livres ayant pour titre : *Réfutation de toutes les sectes* [1].

SECTION LX.

PÉRIPATÉTICIENS.

CONFÉR. SECT. XXXIX. P. 170.

La rareté des écrits d'Aristote et l'obscurité de son style furent cause que les adhérens à sa philosophie trouvèrent une occupation suffisante à les copier et à les commenter, sans penser à donner à son système une plus grande extension. Nous avons vu que ces écrits,

[1] Édit. : *C. De la Rue*, Orig. opera omnia. Paris. 1733-59. 4 vol. fol. réimprimés sans commentaire par *F. Oberthür*. Wirceb. 1780-94. 15 vol. 8.; Philosophumena : *J. Gronovius* in Thesaur. antiq. græc. vol. X. *J. C. Wolf*. Hamburg. 1706. 8.

portés à Rome du temps de Sylla, avaient été mis en ordre et publiés par *Andronicus*, de Rhodes. Ce philosophe commenta lui-même plusieurs parties de ces ouvrages. Deux traités qui portent son nom ne sont pas de lui [1].

Parmi les nombreux partisans de la philosophie péripatéticienne à cette époque, on compte *Diodore* de Tyr, élève et successeur de Critolaüs; *Cratippe* de Mytilène, contemporain de Cicéron; le mathématicien *Sosigène;* l'historien *Nicolas*, de Damas; *Alexandre* d'Égées, un des instituteurs de Néron; *Aspasius*, qui a écrit des *Commentaires sur les Éthiques à Nicomaque d'Aristote* [2]; *Ammonius*, d'Alexandrie, le maître de Plutarque, et auteur d'une espèce de syncrétisme qui avait pour objet de porter dans le système d'Aristote quelques dogmes de Platon et des Stoïciens. *Adraste*, d'Aphrodisée, écrivit sur la *Suite des livres d'Aristote* et sur sa *Philosophie*, un ouvrage auquel Simplicius se réfère. Cet écrit ainsi que d'autres commentaires sur plusieurs ouvrages d'Aristote sont perdus.

Alexandre, d'Aphrodisée, ville de la Carie, qui enseigna à Athènes ou à Alexandrie, au commencement du 3^me^ siècle, est regardé comme le restaurateur de la véritable doctrine d'Aristote. Il est le principal Péripatéticien, après le fondateur de cette école, dont il adopta le système dans toute sa pureté. Il fut sur-

[1] Éditions : περὶ παθῶν : *D. Hoeschel*, Aug. Vindel. 1594. 8.; Paraphrasis Ethicor. ad Nicom. : *D. Heinsius* (Incerti auctoris paraphr. Ethic.) Lugd. Bat. 1607. 4.; Les deux ouvr. réunis. Cantabr. 1679. 8. Oxon. 1809. 8.

[2] Comment. ad. libros I, II, IV, VII et VIII, ed. *Aldus*, dans : Eustratii et aliorum Peripateticorum commentt. in Aristot. libr. ad Nicom. Venet. 1536. fol.

nommé l'*Exégète* par excellence, et devint le chef d'une classe particulière d'interprètes des œuvres d'Aristote qu'on désigna par l'épithète d'Alexandrins. Les principaux ouvrages d'Alexandre sont des commentaires sur les écrits du Stagyrite [1].

Deux autres Péripatéticiens de cette époque sont *Aristoclès* de Messana en Sicile, qui entre autres ouvrages perdus, en publia un *Sur la philosophie*, c'est-à-dire une histoire des philosophes, en dix livres, dont Eusèbe nous a conservé quelques fragmens; et *Dexippe*, disciple de Iamblique, et auteur d'un commentaire sur *les Catégories*, publié seulement en latin.

SECTION LXI.

ÉPICURIENS.

CONFÉR. SECT. XL. P. 181.

Quoique la philosophie épicurienne fût fort en vogue dans cette période, elle ne produisit pas un grand nombre d'écrivains, et pas un seul d'un rang bien distingué. En général, les adhérens d'Épicure ne

[1] Éditions : de animâ et de fato : *V. Trincavellus.* ap. *P. Manutium.* 1534. fol. (avec Themistius); de fato : *Grotius*, oper. theolog. Amst. 1679. fol. vol. III. p. 409. sqq. *J. C. Orellius*, Alexandri aphrod. aliorum de fato quæ supersunt. Turici. 1824. 8.: de Mixtione (corporum) : *F. Asulanus.* Venet. 1527. fol. (cum comment. J. Philoponi ad lib. de generatione); Quæstiones naturales : *Vict. Trincavellus*, Venet. 1536. fol. *Gentianus Herretus.* Basil. 1548. 8. — Commentar. in analytica prior. : *Aldus.* Venet. 1520. fol; in Topica : (*M. Musurus*) ap. *Aldum.* Venet. 1513 et 1526. fol.: in Elenchos : (*Herc. Gyrlandus*) ap. Aldum. 1520. fol. ap. *Juntam* (cum comment. in analytic.) Florent. 1521. 4.: ad lib. de Sensu : *Fr. Asulanus* (avec Simplicius ad Aristot. de animâ) Venet. 1527. fol.; in meteorologica : *F. Asulanus* (avec le traité *de Mixtione*).

s'écartèrent pas beaucoup de ses principes et de ceux de ses premiers disciples : ils préférèrent pratiquer sa doctrine commode, plutôt que de se livrer à des spéculations pour la perfectionner et l'étendre. Parmi les Épicuriens de cette période, il suffira de mentionner *Apollodore*, surnommé le *Tyran des jardins*, auteur d'une foule de livres et entre autres d'une *Vie d'Épicure*, citée par Diogène Laërce; son disciple *Zénon*, de Sidon, dont Cicéron fréquenta les cours à Athènes; deux *Diogène*, l'un de Tarse, l'autre de Seleucie; et enfin *Philodème*, de Gadare, le plus célèbre épicurien du temps de Cicéron. Dans les rouleaux de papyrus d'Herculanum, on a trouvé l'ouvrage de Philodème *Sur la musique*, dans le sens le plus étendu du mot où il comprend aussi la poésie; sa *Rhétorique*; son *Traité des vertus et des vices*; un autre *Sur les poèmes*, etc. [1] Les mêmes rouleaux de papyrus nous ont encore conservé, entre autres, deux ouvrages d'auteurs inconnus, l'un *Sur la colère* et l'autre *Sur les Dieux*. Ce dernier a quelquefois été reproduit mot pour mot par Cicéron dans son traité *De la nature des Dieux* [2].

[1] Éditions : Fragm. de Musicâ : C. Rossini, Volum. Herculanensia. vol. I. Neapol. 1793. fol. *C. T. Von Murr*, avec une traduction allemande. Berlin. 1806. 4. — *Murr*, de papyris s. de voluminib. gr. Herculan. Argent. 1804. 8. *C. G. Schütz*, Animadvv. in Philodem. de musicâ P. I. Jen. 1795. fol.; Rhetorica : I fragm. dans les Antiq. Herculan. vol. V. p. 721. 2 livres dans les Volum. Herculan. Oxon. 1825. 8. vol. II.; de Vitiis : ibid. vol. I. un autre fragm. (liv. X.) dans *C. Rossini*, Volum. Herculan. vol. III.; de Vitiis et virtutibus : en partie dans les Volum. Herculan. ed. Oxon. vol. I. en partie (liv. IX. dans *Rossini*, ouv. c. vol. III.; de poematibus : fragm. dans les Volum. Herculan. ed. Oxon. vol. II. — Voy. *Chardon de la Rochette*, Mélanges de critique et de philologie, vol. I. p. 196. suiv.

[2] Éditions : de irâ : Volum. Herculan. vol. I. ed. Oxon.; de diis

SECTION LXII.

STOÏCIENS.

CONFÉR. SECT. XLI. P. 182.

Aucune secte ne jouit à cette époque d'une considération égale à celle dont furent environnés les Stoïciens. Leur philosophie fut portée à Rome par *Panætius*, de Rhodes, l'ami de Lælius et de Scipion. Son principal ouvrage *des Devoirs* est perdu; mais Cicéron l'a pris pour base de son traité *de Officiis* [1].

Après Panætius, les principaux Stoïciens de cette période sont : *Apollonius*, de Tyr, qui a écrit sur Zénon, et qui a tracé le tableau des philosophes qui l'ont suivi ainsi que celui de leurs écrits; *Posidonius*, d'Apamée, disciple de Panætius. Il enseigna à Rhodes, où Pompée et Cicéron furent du nombre de ses auditeurs. On cite ses traités philosophiques *de la Nature : des Dieux; de la Divination; du Destin; du Monde :* son ouvrage *des Offices;* et d'autres [2]; *Athénodore*, de Tarse, fils de Sandon, qu'il ne faut pas confondre avec un autre stoïcien, *Athénodore*, de Tarse, surnommé *Cordylion :* il composa des Traités *sur les Catégories* contre Aristote; *des Offices; de la Divination*, etc.;

W. Drummond, Herculanensia ou Dissertations archéologiques et philosophiques. Lond. 1810. 4. (en angl.).

[1] *Sérin*, Recherches sur la vie et les écrits de Panæt. Mém. de l'Acad. des Inscr. T. X. p. 75. sqq. *Garnier*, Obss. sur quelques ouvr. de Pan. Mém. de l'Instit. de France. vol. II. p. 81. suiv. *F. G. Van Lynden*, Disput. de Panætio Rhod. Lugd. Bat. 1802. 8. *Chardon de la Rochette*, Mélanges, etc. vol. I. p. 236.

[2] *Jan. Bake*, Posidonii Rhodii reliquiæ doctrinæ, acc. Wyttenbachii annotio. Lugd. Bat. 1810. 8.

et une *Histoire de Tarse* [1] ; *Phurnutus* ou *Annæus Cornutus*, dont nous avons parlé à l'article des mythographes ; enfin *Caius Musonius Rufus*, chevalier romain : ce dernier paraît avoir peu écrit lui-même, mais un de ses disciples, le grammairien *Asinius Pollion*, a recueilli ses discours, dont Stobée nous a conservé une partie. Il nous reste en outre des fragmens d'un autre traité philosophique [2]. Mais tous ces noms sont obscurcis par ceux de trois philosophes qui ont illustré la fin du premier siècle et le siècle suivant, et qui méritent une place honorable parmi les sectateurs les plus célèbres du Portique. Ce sont : Épictète, Arrien et Marc-Aurèle.

Épictète, né environ 50 ans après J.-C., à Hiéropolis, en Phrygie, fut à Rome l'esclave d'un certain Épaphrodite, qui le fit instruire par *Musonius Rufus*. Ayant obtenu sa liberté, il ouvrit dans cette ville une école de philosophie; mais victime du décret de Domitien qui bannit tous les philosophes, il la transféra à Nicopolis en Épire, où la jeunesse romaine se rendit en foule. Il a été, dans ses principes et dans sa conduite, le plus parfait modèle d'un stoïcien. Epictète n'a rien écrit : le *Manuel* (Ἐγχειρίδιον) qui porte son nom, et qui est le véritable catéchisme de la doctrine du Portique, a été rédigé par Arrien, son disciple.

Flavius Arrien, dont nous avons parlé à l'article des historiens, fut à Épictète ce que Xénophon avait

[1] *Sévin*, Recherches sur la vie et les ouvrages d'Athénodore, Mém. de l'Acad. des Inscr. vol. XIII. p. 50. *J. F. Hoffman*, de Athenodoro. Lips. 1732. 4.

[2] *P. Nieuwland*, de Musonio Rufo. Amstel. 1783. 4. cf. *D. Wyttenbach*, Philomath. vol. I. *P. V. Peerlkamp*, Muson. Rufi reliq. Harlem. 1822. 8.

été à Socrate. Outre qu'il rédigea le manuel dont il vient d'être question, il mit aussi par écrit les entretiens de son maître, dont il conserva non seulement les pensées, mais encore la manière de s'exprimer. Cet ouvrage, intitulé *Dissertations philosophiques d'Épictète*, comprenait huit livres, dont nous n'avons plus que les quatre premiers. C'est un des plus précieux restes de l'antiquité. Deux autres ouvrages d'Arrien ont péri : l'un en douze livres était intitulé *Discours familiers d'Épictète ;* l'autre *De la vie et de la mort d'Épictète* [1].

Marc-Aurèle, dit aussi *Antonin le Philosophe*, né

[1] Éditions : Enchiridion : ed. pr. Venet. ap. fratres *de Sabio*. 1528. 4. *G. Haloander*, ap. J. Petrejum. Norimberg. 1529. 8. *Vict. Trincavellus* (cum dissert. Epict.) Venet. ap. *B. Zanetti*. 1535. 8. *Th. Naogeorgius*. Argent. 1554. 8. *S. S. a. Schlüsselberg*. Basil. ap. Oporinum (cum diss. Epict.) 1554. 4. Ces cinq éditions, mais principalement les trois premières, faites d'après des msts, servirent de base à toutes les suivantes. *Hier. Wolfius* (cum Cebete, dissertt. Epict. et Simplicii comment.) ed. 2. Bas. 1563. III Partt. 1 vol. 8. (*D. Heinsius*) texte complété au moyen d'un mst. Lugd. Bat. ap. *Maire*. 1640. 4. Nouvelle recens : *M. Meibomius* (edente *Had. Relando*) avec les dissertt. Epictet. Traj. ad Rhen. 1711. 4. Les 4 édit. qui suivent offrent également une nouv. recens. faite à l'aide de msts. *J. Upton* (cum dissertt. Epict.) 2 vol. 4. *C. G. Heyne*. ed. 2. Varsav. 1776. 8. *Lefebvre de Villebrune*. Paris. 1782. 18. *J. Schweighæuser* (cum Cebete). Lips. 1798. 8. *Idem*. Epicteteæ philosoph. monum. vol. III. (voyez plus bas). *Adam Coray*, Parerga Bibl. gr. Paris. 1826. 8. Dissertationes Epicteteæ : se trouvent dans les édit. précitées de *V. Trincavellus*, *Schlüsslberg*, *Wolf*, *Meibom*, *Upton*. Nouv. recens. critiq. : *J. Schweighæuser :* Philosophiæ Epicteteæ monimenta. Lips. 1799-1800. 5 vol. 8. (vol. I-III. renferment les dissertations d'Épictete, le Manuel, et une collection de fragm., etc. vol. IV et V, le Commentaire de *Simplicius* et les paraphrases chrét. de *St-Nilus* et d'un inconnu.) *Ad. Coray*, vol. VIII et IX des Parerga Bibl. gr. Paris. 1827. 8.

l'an 121, fit asseoir la philosophie sur le trône des Césars et offrit le modèle d'un prince sage et vertueux. Il est auteur d'un excellent ouvrage de morale intitulé τὰ εἰς ἑαυτόν, *Ad se ipsum*, en douze livres. Ce sont des maximes de philosophie et de morale, des pensées détachées que les circonstances faisaient naître, et qu'il a mises par écrit, sans choix et sans plan. C'est un beau monument de la droiture de ses intentions et de la pureté de son cœur. Nous possédons aussi de lui dix-sept lettres adressées à Fronto[1].

Après ce grand homme l'école des Stoïciens n'a plus produit de philosophe marquant.

SECTION LXIII.

SCEPTIQUES.

CONFÉR. SECT. XLII. P. 184.

Le Scepticisme qui s'était éteint pour quelque temps fut renouvelé dans cette période par *Ptolémée* de Cyrène, et par *Ænésidème*, de Cnosse, qui, sous Auguste, enseignait la philosophie à Alexandrie. Photius nous a conservé de ce dernier les sommaires de ses *Discours Pyrrhoniques*, en huit livres, dans lesquels étaient contenus tous les principes fondamen-

[1] *C. Meiners*, de M. Aur. Antonini ingenio, moribus et scriptis (Comment. Soc. Sc. Goett. vol. VI. p. 107. sqq.)(1785.) *H. G. A. Eichstaedt*, Exercit. Antoninianæ VI. Jen. 1820. sqq. fol. et 4. *N. Bach*, de M. Aur. Antonino philosophante, etc. Lips. 1826. 8. — Éditions : ed. pr. *G. Xylander*. Tigur. 1558. 8. *Mericus Casaubonus*. Lond. 1643. 8. *Thom. Gataker*. Cantabr. 1652. 4. Traject. ad Rhen. 1697. fol. Oxon. 1704. 8. *S. F. N. Morus*. Lips. 1772. 8. *J. M. Schulz*. vol. I. (texte) Slesvici 1802. 8. non achevé. *Ad. Coray*, vol. IV des Parerga Biblioth. gr. Paris. 1816. 8. — Lettres à Fronto : *A. Mai* avec Fronto) Mediol. 1815. 2 vol. 8.

taux du scepticisme. Mais le plus illustre sectateur de cette philosophie fut *Sextus*, surnommé *Empiricus*, parce que, comme médecin, il appartenait à la secte empirique. Il était né en Afrique dans le deuxième siècle. Sextus joignait à une vaste érudition un esprit lumineux et méthodique. Il a laissé deux ouvrages qui, quoique écrits dans un style peu relevé, n'en sont pas moins très-importans, et répandent un grand jour sur l'histoire de la philosophie. L'un est intitulé : *Hypotyposes Pyrrhoniques* ou *Institution Sceptique*, en trois livres; et l'autre : *Contre les Mathématiciens*, en onze livres [1].

Nous plaçons ici un dialecticien d'une époque inconnue, *Denys*, d'Égées, qui a écrit un ouvrage intitulé *Dictyaca;* Photius a conservé les titres des chapitres, au nombre de cent.

SECTION LXIV.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

A la suite des sectes philosophiques, nous ferons mention de la seule *Histoire de la philosophie* que nous ayons de l'antiquité. L'auteur, *Diogène*, de Laërte en Cilicie, paraît avoir vécu sous Septime Sévère et Caracalla. L'ouvrage a pour titre : *Histoire philosophique de la vie et des apophthegmes des philosophes célèbres*. Il est du plus grand prix tant par la quantité de faits et de notices qu'il nous fournit, que par

[1] Éditions : Ces deux ouvrages furent d'abord traduits et publiés en latin. Texte grec avec trad. lat. Paris. (d'autres exempl. Aurel. Allobr.) 1621. fol. *J. Albertus Fabricius.* Lips. 1718. fol. *J. G. Mund.* vol. I. P. I. Hal. 1796. 4. (texte des Hypot.).

le grand nombre de passages d'écrivains perdus qu'il nous a conservés. Diogène est entièrement impartial; mais il est crédule, souvent inexact, sans critique et sans jugement [1].

SECTION LXV.

MATHÉMATIQUES.

CONFÉR. SECT. XXV. P. 129. SECT. XLIV. P. 186.

Les sciences mathématiques ne firent pas beaucoup de progrès; il faut toutefois en excepter l'astronomie qui produisit un grand observateur.

On compte au nombre des mathématiciens proprement dits le grammairien *Didyme* d'Alexandrie, qui a écrit un ouvrage sur la *Mesure des marbres et des bois de toute espèce* [2]; *Serenus*, d'Antissa, auteur d'un traité *Sur la section conique et cylindrique* [3]; *Nico-*

[1] *G. H. Klippel*, de Diogenis Laërt. vitâ, scriptis, auctoritate. Norhusæ. 1831. 4. — Éditions : Diogène parut d'abord en latin. texte grec : ed. pr. *J. Froben*. Basil. 1533. 4. *H. Stephanus*. gr. et lat. Paris. 1570. 8. réimpr. plusieurs fois. *Thom. Aldobrandinus* (ed. Pet Aldobr.) Rom. 1594. fol. non achevé. (*J. Pearson*) et *G. Menagius*. Lond. 1664 fol. *M. Meibomius*. Amstel. 1692. 2 vol. 4. *P. D. Longolius*, Curiæ Regnitianæ. 1739. 2 vol. 8. plusieurs réimpr. *H. G. Huebner*, Lips. 1828-31. 2 vol. 8. Comment. vol. I. ibid. 1830. vol. II. (ed. C. Jacobitz.) ibid. 1833. 8. *C. Nürnberger*, lib. X. Norimb. 1791. 8. (nouv. titre. 1807.) *Is. Hortiboni* (Casauboni) notæ ad Diogen. Morg. 1583. 8. *P. Gassendi*, Animadvv. ad lib. X. Paris. 1646. fol. *J. Prisci*, Commentar. ad Vitam Aristot. Neapol. 1738. 8. *J. Rossi*, Comment. Laërtianæ. Rom. 1788. 4.

[2] Publié par *A. Mai*, Marmor et ligior. quorumvis mensuræ (avec des fragm. de l'Iliade.) Mediol. 1817. 3.

[3] Publié par *Ed. Halley*, (avec Apollon. de Perges.) Oxon. 1710. fol.

maque, de Gérase, philosophe pythagoricien, dont il reste deux ouvrages intitulés : *Institutions d'Arithmétique*, et *Manuel d'Harmonie* [1]; *Théon*, de Smyrne, auteur d'un traité, dont nous possédons une partie, *Sur l'utilité que les mathématiques ont pour la lecture de Platon* [2]; *Anatolius*, d'Alexandrie, qui a écrit une *Arithmétique* en dix livres dont Iamblique nous a conservé des fragmens. On a encore de lui un autre fragment de mathématiques [3].

Parmi les astronomes nous remarquons d'abord *Géminus*, de Rhodes, qui a laissé une *Introduction à l'astronomie* [4]. Le stoïcien *Posidonius*, d'Apamée, écrivit sur les *Météores*, et confectionna une sphère mobile; ses ouvrages qui étaient en grand nombre sont perdus. *Sosigène* fut employé par César pour la correction du calendrier. *Théodose*, de Tripolis, contemporain de Trajan, à qui l'on doit un traité *de la Sphère*, et *Vettius Valens*, contemporain d'Adrien, ont laissé plusieurs écrits astronomiques [5]. *Ménélas* d'Alexandrie est l'auteur du premier ouvrage de trigonométrie sous le titre

[1] Éditions : Arithmetica Nicomach : *C. Wechel.* Paris. 1538. 4. *F. Ast.* (avec les Theologumena arithmetica, attribués au même auteur) Lips. 1817. 8. *C. F. G. Nobbe*, Specimen Arithm. Nicomac. (Chap. 1-3. avec Scolies.) Lips. 1828. 8.; Enchiridion harmon. dans *Meibom.* Antiq. Musicæ Auct. (vol. I.) Amst. 1652. 4.

[2] Éditions : *J. Bullialdus.* Paris. 1644. 4. *J. J. De Gelder.* Lugd. B. 1827. 8.

[3] Fragment de son *Catéchisme des Mathém.* dans : *Fabricii.* Bibl. græc. vol. II. p. 215. (vol. III. p. 462. ed. 2.)

[4] Éditions : *Ed. Hilderichus*, de Apparentiis cœlestibus. Altd. 1590. 8. *D. Petavius*, en tête de son Uranolog. *Halma*, (avec le Can. de Ptol.) Paris. 1819. 4.

[5] Éditions : Spherica : *J. Pena*, gr. et lat. Paris. 1558. 4. *J. Hunt.* Oxon. 1707. 8.

de σφαιρικά, en trois livres, qui n'existent plus qu'en latin [1].

Les noms de ces astronomes pâlissent devant celui de *Claude Ptolémée*, qui florissait vers l'an 175 après J.-C. On le dit généralement natif de Péluse, mais il est beaucoup plus probable qu'il naquit à Ptolémais dans la haute Égypte; son séjour à Alexandrie, où il paraît avoir fait ses observations astronomiques dans le temple de Sérapis, a donné naissance à l'opinion erronée, qu'il était né dans cette ville. Nous avons vu ce que lui doit la chronologie, nous verrons plus bas ce qu'il a fait pour la géographie. Nous ne ferons ici une mention spéciale que d'un de ses principaux ouvrages mathématiques : c'est celui dans lequel il a exposé son système d'astronomie sphérique et théorique. Cet écrit est intitulé μεγάλη σύνταξις, *Grande construction,* en treize livres, et contient toutes les observations astronomiques des anciens. Dans le neuvième siècle, les Arabes le traduisirent dans leur langue avec le titre d'*Almageste*, sous lequel on le cite encore de nos jours. C'est par eux qu'il s'introduisit en Europe, où on ne trouva une copie de l'original grec qu'au 15^{me} siècle. Il a été commenté par *Nicolas Cabasilas*, *Pappus* et *Théon*. Parmi les autres ouvrages de Ptolémée nous citons ses *Tables manuelles,* qui originairement comprenaient le *Canon* chronologique dont il a été parlé ci-dessus; le traité de l'*Apparition et de la signification des étoiles fixes;* celui de l'*Analemme*, ouvrage où se trouve consignée, toute la théorie gnomonique des Grecs. Nous ajoutons encore un autre écrit de Ptolé-

[1] Éditions : *Jos. Hunt*, (avec Théodose) *E. Halley*, (publié par *G. Costard*) Oxon. 1758. 8.

mée, ayant pour titre : *Du criterium et de l'empire de la raison.* Son *Optique,* l'unique ouvrage de l'antiquité où l'on trouve des vestiges de physique expérimentale, n'existe plus que dans une traduction latine inédite, faite sur une version arabe, également conservée [1].

Les autres astronomes de cette époque sont : un certain *Damien Héliodore,* de Larisse, dont il existe plusieurs ouvrages [2]; un contemporain de Ptolémée, *Hypsiclès,* d'Alexandrie, auquel on attribue les 14me et 15me livres des élémens d'Euclide [3]; *Achilles Tatius,*

[1] Éditions : L'Almageste parut d'abord en latin. Texte grec (avec le Comment. de Théon) : *S. Grynæus* et *J. Camerarius.* ap. Walder. Basil. 1538. fol. *M. Halma.* grec-franç. (avec des notes de Delambre) Paris. 1813-15. 2 vol. 4.; Tables manuelles : *Halma,* dans le vol. I du Comment. de Théon. Paris. 1822. 4.; Apparition des fixes, etc. : *D. Petavius,* dans son Uranologion. *L. Ideler.* Berol. 1819. 8. *Halma.* (avec le *Canon*) Paris. 1820. 4. (voy. *L. Ideler,* sur le Calendrier de Ptolémée. Mém. de l'Acad. de Berlin. 1816-17. p. 163. sqq. (en allem.); Analemme : traduction latine de *F. Commandinus;* de Gnomonibus. Rom. 1562 et 1572. 4.; Quadripartitum ou Construction mathématique (peut-être pas de Ptolém.) : *J. Camerarius.* Norimb. 1535. 4. Basil. ap. Oporin. 1553. 8.; Centum dicta : publié avec l'ouvrage précédent; Doctrine des Planètes : *J. Bainbridge* (avec la sphère de Proclus) Londin. 1620. 4. *Halma.* Paris. 1820. 4. Planisphærium : *J. Walder.* Bas. 1536. 4. *F. Commandinus.* Venet ap Aldum. 1558. 4.; de judicandi facultate et de animi principatu : *J. Bullialdus.* Paris. 1663. 4.

[2] Éditions : Une optique sous le titre de κεφάλαια τῶν ὀπτικῶν : ed. pr. Florent. ap. Juntam. 1573. 4. *Erasm. Bartholdinus.* Paris. 1657. 4. Notæ et emendationes dans : *Schneider,* Eclogæ Physicæ. Jen. 1801. 8. p. 210. sqq. Un fragment du même auteur sur l'hydraulique : *J. G. Schneider,* l. c. p. 467. sqq.

[3] Son ouvrage ἀναφορικός (de Ascensionibus signorum cœlestium) publié par *J. Mentelius.* Paris. 1657. 4. *Ex. Bartholinus* (avec Heliodore.) l. c.

confondu, à tort peut-être, par quelques-uns avec le romancier de ce nom : il a publié un ouvrage sur la sphère, dont nous possédons un fragment sous le titre d'*Introduction aux phénomènes d'Aratus* [1] ; enfin un certain *Arrien* qui a écrit deux ouvrages, l'un sur les *Comètes*, l'autres sur les *Météores :* Stobée en a conservé des fragmens.

Cette époque a aussi produit quelques écrivains sur la *Tactique*. Le plus célèbre est *Onosandre*, ou plutôt *Onésandre*, philosophe platonicien et probablement militaire, qui vécut vers le milieu du premier siècle. Son *Traité de l'art militaire* ou *Instruction pour un général* (στρατηγικὸς λόγος) devint la source de tous les ouvrages grecs et latins sur cet art, qui ont été publiés depuis ; il est encore estimé par nos militaires. Le style, quoique dur, est pur pour ce temps, et assez bien formé sur celui de Xénophon [2].

Apollodore, de Damas, architecte célèbre sous Trajan et Adrien, a laissé un ouvrage sur les *Machines de guerre* [3]. L'empereur *Adrien* lui-même doit être compté parmi les écrivains tacticiens pour un ouvrage qu'il composa sous le titre d'*Institution*, ἐπιτήδευμα, et dont il reste un fragment [4]. Le célèbre historien *Flavius Ar-*

[1] *D. Petavius*, dans son Uranologion. p. 121. sqq.

[2] Éditions : *N. Rigaltius*. Paris. 1598. (1599.) 4. Cette éd. a servi de base à plusieurs autres du 17me siècle. Nouv. recens. : *N. Schwebel*. Norimb. 1761. fol. (cum Scaligeri et Is. Vossii not. ined.). *Ad. Coray*. vol. V. de ses Parerga Biblioth. Hell. Paris. 1822. 8. — Voy. *F. Haase*. Des auteurs grecs et latins qui ont écrit sur l'art militaire. (Nouvelles Annales pour la philolog. par Jahn et Seebode. T. XIV. p. 97. sqq. 1835. (en allem.).

[3] Publié dans : *Thevenot*. Vet. mathemat. opera. Paris. 1693. fol.

[4] Édition : *N. Rigaltius* (avec Onosandre) sous le nom d'*Urbicius* ou *Orbicius*, qui vivait dans le 5me ou 6me siècle.

rien a aussi écrit un Traité estimé sur la *Tactique* et une *Instruction sur l'ordre de bataille contre les Alains;* ce dernier écrit paraît avoir fait partie d'un ouvrage plus considérable, intitulé *Guerre des Alains* [1]. *Élien*, grec de naissance et antérieur d'un siècle à l'historien, a laissé une *Tactique* adressée à l'empereur *Adrien* [2]. Le rhéteur *Polyen*, de Macédoine, publia des *Stratagèmes*, en huit livres, dont les sixième et septième sont incomplets. Cet ouvrage peu utile aux gens de l'art n'est pas sans intérêt pour l'histoire. Il est bien écrit; seulement le style pêche par un peu trop d'ornemens et n'est pas exempt d'affectation [3]. *Sextus Julius Africanus*, Syrien, du troisième siècle, a écrit un grand ouvrage intitulé des *Cestes*, dont celui que nous avons paraît être un extrait [4].

Enfin à la suite des mathématiciens nous plaçons quelques auteurs d'une époque inconnue, qui ont écrit sur la *Musique*. Ce sont *Alypius; Gaudentius;* et *Bacchius*, qui ont laissé chacun une *Introduction à la musique;* et *Aristides Quintilianus*, auteur d'un traité

[1] Éditions : *J. Schefferus*, Upsal. 1664. 8. *N. Blancard.* Amst. 1683. 8. se trouve encore dans les édit. des œuvres d'Arrien. Voy. *F. Haase*, ouvr. cité p. 102. sqq.

[2] Éd. du texte grec : Lutet. ap. *Vascosanum* (avec Thomas Magister) Paris. 1532. 8. *Fr. Robortellus.* Venet. 1552. 4. (*J. Meursius*) et *Sixtus Arcerius* (avec la tactique de l'empereur Léon) Lugd. B. 1613. 4. Voy. *F. Haase*, ouvr. cit. p. 100. sqq.

[3] Éditions : Publié d'abord en latin. Texte grec. ed. pr. *Is. Casaubonus.* Lugd. 1589. 12. *Pancrat. Maasricius.* Lugd. B. 1690. 8. *Ad. Coray.* vol. I. des Parerga Bibl. Hellen. Paris. 1809. 8. Voy. *F. Haase*, ouvr. c. p. 105. sqq.

[4] Dans *Thévenot*, l. c. p. 375. sqq. Voy. *Haase*, ouvr. cit. p. 113. sqq.

complet et très-estimé sur la musique, en trois livres [1]. *Claude Ptolémée,* mérite aussi une place parmi les écrivains qui ont contribué aux progrès de cet art, à cause de ses *Élémens d'harmonie,* en trois livres. Le Néo-Platonicien *Porphyre* écrivit sur ce traité un *Commentaire* très-utile et très-instructif, dont malheureusement nous ne possédons plus que le premier livre et une partie du deuxième [2].

SECTION LXVI.

GÉOGRAPHIE.

CONFÉR. SECT. XIX. P. 89. SECT. XLV. P. 193.

La géographie avait été élevée par Ératosthène au rang de science. Dans la période qui nous occupe, elle fit de grands progrès, que facilita la vaste étendue de l'empire romain. On entrepit de longs voyages, qui du reste auraient été plus riches en résultats, si ceux qui les faisaient, avaient toujours été munis d'un fond suffisant de connaissances mathématiques et physiques.

Eudoxe, de Cyzique, envoyé aux Indes par Ptolémée Evergète II, enrichit la géographie d'une foule de notions entièrement nouvelles, qui se trouvent insérées dans l'ouvrage de Strabon. *Artémidore,* d'Éphèse, rédigea un périple cité sous le titre de *Géographie,* en onze livres; un abrégé fait par *Marcien,* d'Héraclée, s'est conservé en partie, avec quelques autres fragmens d'Artémidore [3]. *Alexandre,* surnommé *Polyhis-*

[1] Publiés dans la collection de *M. Meibom,* Antiq. musicæ auctores septem, gr. et lat. Amst. 1652. 2 vol. 4.

[2] Éditions : *J. Wallis* (cum notis et Porphyrii comment.) Oxon. 1682. 4. réimprimé dans : *Wallisii opera.* T. III. Oxon. 1699. fol.

[3] Fragm. d'Artémidore : *J. Hudson,* Geogr. minores gr. vol. I.

tor, à cause de la multiplicité de ses connaissances, avait écrit un ouvrage, composé de 40 livres, dont chacun paraît avoir renfermé la description d'un pays particulier, et avoir porté un titre séparé, tel que *Phrygiaques, Égyptiaques, Cariaques,* etc. Pline le cite souvent [1].

Le premier géographe de l'antiquité, à ne considérer cette science que sous son point de vue historique, est *Strabon,* né à Amasée en Cappadoce, environ 60 ans avant J.-C. Il fit de longs voyages en Égypte, en Asie, en Grèce et en Italie, ainsi que dans la partie méridionale de l'Afrique et en Arabie, où il accompagna *Cornelius Gallus,* dans l'expédition que ce général entreprit par ordre d'Auguste. Strabon, déjà parvenu à un âge avancé, rédigea une géographie, en dix-sept livres, qui nous a été conservée en entier, à l'exception du septième livre, qui est incomplet. Cet ouvrage renferme presque toute l'histoire de la science depuis Homère jusqu'au siècle d'Auguste. L'auteur y a rassemblé une immense quantité de faits, recueillis en partie par lui-même dans ses voyages, en partie tirés de géographes qui l'avaient précédé. Sa principale source fut Ératosthène, dont il a pour ainsi dire incorporé l'ouvrage dans le sien, en le corrigeant toutefois d'après Hipparque et Posidonius, et d'après les notions qu'avaient fournies les conquêtes des Romains dans les parties occidentales de l'Europe et sur

R. M. Van Goens. duo fragm. Artem. (avec Porphyr. de Antro Nymph.) Traj. ad Rhen. 1765. 4. Un fragment sur le Nil a été publié par *F. X. Berger* dans les Matériaux pour l'histoire et la littérature, par *Arétin.* Vol. II. Mai 1804. p. 150. (en allem.).

[1] On a de cet auteur des Scolies sur Hermogène : *Walz*, Rhetores Gr. vol. VII p. 245. sqq. Stutgard. 1833. 8.

le Pont-Euxin. A une vaste érudition Strabon joint un jugement excellent toutes les fois qu'il ne se laisse pas égarer par des préjugés ou des préventions; mais sa critique n'est pas toujours exempte de partialité. Du reste si son ouvrage se recommande par la richesse des notions historiques et physiques, il laisse extrêmement à désirer pour la partie mathématique. Nous en possédons un abrégé ou Chrestomathie, faite dans le 10me siècle d'après des manuscrits meilleurs que ceux qui existent aujourd'hui. Strabon avait aussi composé un ouvrage historique, faisant suite à Polybe, et qui paraît être identique avec ses *Mémoires historiques* [1].

Isidore, de Charax, publia, sous Caligula, un *Itinéraire de la Parthie* [2]; *Arrien*, déjà mentionné plusieurs fois, a laissé une *Lettre adressée à l'empereur Adrien, dans laquelle se trouve le périple du Pont-*

[1] *C. G. Siebelis*, de Strabonis patriâ, genere, etc. Budiss. 1828. 4 *A. H. L. Heeren*, de fontibus Geographicor. Strabonis Comment. I et II. (Comment. Soc. Sc. Gotting. recent. vol. V. p. 97. sqq.) — Éditions : Strabon fut d'abord publié en latin. Texte grec. ed. pr. (*Aud. Asulanus*) ap. *Aldum*. Venet. 1516. fol. *G. Xylander*. Basil. 1571. fol. *Is. Casaubonus*. Genev. 1587. fol. nouv. édit. (ed. F. Morello.) Paris. 1620. fol. *T. J. Almeloveen*. Amstelodam. 1707. fol. *J. P. Siebenkees*. (vol. I.) *C. H. Tzschucke* (vol. II-VI.) Gr. cum Xylandri interpret. lat. emend. Lips. 1796-1811. *F. T. Friedemann*. (Vol. VII.) Commentar. Casauboni et notæ Xylandri, etc. ad lib 1-3. Lips. 1818. 8. *Th. Falconer*. Oxon. 1807. 2 vol. fol. *Ad. Coray*, Paris. 1815-19. 4 vol. 8. — Lib. III. (Iberia.) : *C. G. Groskurd*. Strals. 1819. 8. — Traduit en français par *De la Porte du Theil et Coray* avec des notes des traduct., et de *Gosselin*. Paris. 1805-19. 4 vol. en 5 tom. 4. (non achevé). — Chrestomathie : (*Sig. Gelenius.*) Bas. 1533. 4. elle se trouve aussi dans *Hudson*, Geogr. minor. T. II. et dans les édit. de *Van Almeloveen* et *Falconer*.

[2] Imprimé dans les collections de *Hoeschel* et d'*Hudson*.

Euxin. Un autre ouvrage sous le titre de *Périple du Pont-Euxin et des Palus-Méotides*, qu'on lui attribue aussi, est une compilation postérieure à cet auteur. Enfin un *Périple de la mer Erythrée*, qui nous est parvenu, porte dans un manuscrit le nom d'Arrien[1].

Nous arrivons au premier de tous les voyageurs de l'antiquité; car nous ne comprenons pas sous cette dénomination Strabon, qui a donné à son ouvrage une forme systématique, et y a inséré la description de pays qu'il n'avait pas vus. Ce voyageur est *Pausanias*, originaire de Cappadoce ou de Lydie, et qui florissait vers l'année 180 après J.-C. Il fut tout à la fois grammairien, rhéteur, historien et géographe. Il voyagea en Grèce en Macédoine, en Asie et en Égypte jusqu'au temple de Jupiter Ammon, et vint ensuite se fixer à Rome où il publia son *Voyage en Grèce* (Ἑλλάδος περιήγησις), en dix livres. Dans cet ouvrage, un des plus importans que nous ayons sur les antiquités et l'archéologie de la Grèce, Pausanias s'occupe de préférence des édifices publics et des productions de l'art; mais il a eu de plus l'idée heureuse de rattacher à ses descriptions l'histoire des monumens qui en sont l'objet. Les recherches qu'il a faites à cette occasion et les discussions dans lesquelles il entre, éclaircissent non seulement la mythologie, mais aussi un grand nombre de points obscurs de l'histoire ancienne. Pausanias montre en général du jugement et de l'érudition; cepen-

[1] *J. G. Hager*, de Arriano geographo, etc. Chemn. 1766. 4. — Éditions : Les périples du Pont-Euxin et de la mer rouge : ed. pr. *S. Gelenius* (avec Hanno, etc.) Bas. 1533. 4. *J. G. Stuckius* Genev. 1577. fol. *Borheck.* Arriani opera (vol. II.); Périple du P. E. et des Palus-Méotides : *G. Vossius.* Amst. 1639. 4. Tous les trois dans la collect. d'*Hudson.* T. I.

dant il arrive quelquefois que le manque de critique le fait tomber dans des erreurs. Son style, quoique modelé sur celui des écrivains anciens et principalement d'Hérodote, pèche souvent par une concision affectée, qui le rend dur et obscur; on y découvre des traces de l'éloquence asiatique [1].

Tels sont les écrivains de cette période qui se sont occupés de la géographie historique. Une nouvelle époque commence pour la géographie mathématique par *Marinus*, de Tyr, qui florissait dans le second siècle après J.-C. Avant lui on s'était contenté de fixer les positions pour la latitude, le premier il détermina un grand nombre de longitudes; son ouvrage est perdu, mais il a servi de base à celui que le célèbre *Claude Ptolémée* publia sous le titre de *Système de géographie*, en huit livres. Ce traité a été pendant près de quatorze siècles, l'unique manuel systématique de géographie qu'on connût; il est encore maintenant la principale source pour la connaissance de la géographie des anciens. Le dernier livre renferme les premiers principes de la projection des cartes; celles qu'un certain *Agathodémon*, mécanicien d'Alexandrie, du cinquième siècle, avait dessinées pour qu'elles

[1] *C. G. Siebelis*, de Pausaniæ patriâ, ætate, etc. Budissæ. 1819. 4. *F. S. C. Koenig*, de Pausaniæ fide et auctoritate, etc. Berol. 1832. 8. — — Éditions : ed. pr. *Marcus Musurus*, Venet. ap. Aldum. 1516. fol. *G. Xylander et F. Sylburgius*. Francof. 1583. fol. réimprimé. 1613. Hanov. ap. Wechel. fol. *J. Kühn*. Lips. 1696. fol. *J. F. Facius*. Lips. 1794. 4 vol. 8. *E. Clavier*, grec-franç. vol. I et II. (vol. III-VI. cur. *Ad. Coray*.) Paris. 1814-21. 8. Un vol. de supplément contenant des notes de P. L. Courrier. Paris. 1821. 8. *C. G. Siebelis*, gr. et lat. cum not. indic., etc. Lips. 1822-28. 5 vol. 8. *Imm. Bekker*, Berol. 1826. 2 vol. 8.

accompagnassent l'ouvrage de Ptolémée, se sont perdues [1].

Denys de Byzance, qui vivait à la fin du deuxième siècle, a écrit un *Voyage dans le Bosphore de Thrace;* il n'en reste plus qu'un seul fragment [2]. *Agathémère,* écrivain du troisième siècle, a rédigé un petit ouvrage intitulé *Précis de géographie,* divisé en deux livres, dont le second est une répétition confuse du contenu du premier [3].

SECTION LX VII.

MÉDECINE.

CONFÉR. SECT. XXVI. P. 131. SECT. XLVII. P. 197.

Nous avons vu que, vers la fin de la période précédente, l'école empirique parvint à la plus haute célé-

[1] *G. M. Raidel,* Comment. critico-liter. de Cl. Ptol. geographiâ ejusque codd. tam msstis quam typis expressis. Norimb. 1737. 4. *A. H. L. Heeren,* de fontibus geogr. Ptolem. tabularumque iis annexarum, num ii Græcæ an vero Tyriæ originis fuerint. (Commentt. Soc. Reg. Scient. Gott. recent. vol. VI. 1828. 4.) *F. C. H. Kruse :* Archives pour l'hist. ancienne. T. I. Livrais. 2. (en allem.). *Wilberg,* La construction des Cartes générales d'Ératosthène et de Ptolemée, expliquée d'après les sources. Essen. 1834. 4. (en allem.) — Éditions : On compte plusieurs traductions lat. qui ont paru avant l'original grec. p. ex. celle de (*Man. Chrysoloras*) et *J. Angelus* (ed. *A. Vadius et Barn. Picardus.*) ap. Levilop. Vicens. 1475. fol. Texte grec : ed. pr. (Cur. D. Erasmo) Basil. ap. Froben. 1533. 4. réimpr. ap. *Wechel.* Paris. 1546. 4. *Pt. Montanus* (cum versione *G. Mercatoris*) Francof. et Amstel. 1605. fol. *P. Bertius* sous le titre de : Theatr. Geographiæ veteris. Amst. 1619. 2 vol. fol. Beaucoup de noms propres s'y trouvent rectifiés, mais les nombreuses erreurs de l'édition de Bâle relativement aux nombres ont été reproduites. *M. Halma,* Grec-franç. Paris. 1828. 4.

[2] Dans : *Ducange,* Constantinopolis Christiana. Paris. 1680. fol. et dans la collect. d'*Hudson.* T. III.

[3] *S. Tennulius.* Amst. 1671. 8. *Hudson,* ouvr. cit. T. II.

brité par les travaux de Sérapion d'Alexandrie, et qu'elle fut portée à Rome par Archagathus; mais celui qui dans cette capitale l'exerça avec le plus brillant succès fut *Asclépiade,* natif de Pruse en Bithynie, qui vint s'y fixer 110 ans avant J.-J. Plutôt rhéteur et philosophe que médecin, il suivit une méthode différente de celles de tous ses devanciers, et fonda une théorie basée sur la philosophie corpusculaire d'Épicure. Tous ses écrits sont perdus à quelques fragmens près [1].

Parmi les empiriques de la même époque il faut encore ranger les suivans : *Apollonius,* de Citium, médecin à Alexandrie, qui a laissé un commentaire sur l'ouvrage d'Hippocrate *Des articulations* [2]. *Xénocrate,* d'Aphrodisée, qui florissait sous Trajan (si toutefois il n'est pas antérieur à la naissance de J.-C.) et écrivit *Sur la nourriture que fournissent les animaux aquatiques* [3]; les deux *Andromaque* de Crète, père et fils, médecins de Néron, dont le premier a été cité à la section des poètes didactiques. Enfin on regarde comme ayant appartenu à la même école *Pédanius Dioscoride* d'Anazarbe en Cilicie, le plus grand botaniste de l'antiquité, célèbre par son traité *De la matière médicale,* en cinq livres. Non seulement Pline, Galien et Oribasius y ont puisé toutes leurs connaissances en botanique, mais pendant seize à dix-sept siècles, ce

[1] *C. G. Gumpert,* Asclepiadis fragm. Vinar. 1794. 8.

[2] Ce Commentaire est inédit.

[3] Éd. : *C. Gesner.* Turic. 1559. 8. *J. G. F. Franz.* Lips. 1773. 8. *Ad. Coray.* vol. III des Parerga Bibl. Hell. Paris. 1814. *C. F. Matthæi,* Medicorum XXI veter. et claror. gr. varia opuscula primo nunc (Ceci est faux relativement à Xénocr.) ex Oribasii cod. mosquensi gr. ed., etc. Mosq. 1808. 4.

traité a été l'ouvrage classique et presque unique pour la connaissance des plantes et pour la matière médicale ; de là sans doute le grand nombre d'interpolations qui s'y rencontrent. Le livre de Dioscoride manque d'ordre et de méthode ; le style en est clair et précis mais dépourvu d'élégance. Deux autres opuscules du même auteur sous les titres d'*Alexipharmaca* et de *Theriaca* sont d'une authenticité douteuse, ainsi que celui : *Des remèdes simples et composés qu'on se procure facilement* [1].

Cette période donna naissance à l'*école des Méthodistes*, dont le vrai fondateur paraît avoir été *Thémison*, de Laodicée, disciple d'Asclépiade. Ce médecin, voulant trouver un milieu entre le système empirique et le dogmatisme, crut découvrir ce milieu ou cette *méthode* dans la théorie adoptée par son maître. *Thessalus*, de Trallès, à qui quelques-uns attribuent la fondation de l'école méthodique, donna du moins une certaine extension aux principes de cette école. Mais celui qui réduisit en système la doctrine des méthodistes fut *Soranus*, d'Éphèse, qui élevé à Alexandrie se rendit sous Trajan et Adrien à Rome, où il exerça et enseigna la médecine avec un brillant succès. Il reste de lui plusieurs ouvrages [2], par exem-

[1] Éditions : ed. pr. *Aldus* (avec Nicander.) Venet. 1499. fol *J. Goupyl.* Paris. 1549. 8. *J. Ant. Saracenius.* Francof. 1598. fol. *Curt. Sprengel.* (gr. et lat. cum comment.) Lips. 1829. 2 vol. 8. (vol. 25 et 26 de la collection des médecins grecs de *Kühn*).

[2] Éditions : Sur la matrice, etc. : *Ad. Turnebus* (avec Ruf. Ephes.) Paris. 1554. 8. ses autres écrits dans : *A. Cocchius*, Græcor. Chirurgor. libri. Flor. 1754. fol. Le traité qui existe en latin sous le titre de : In artem medendi Isagoge, est peut-être du célèbre médecin romain *Cœlius Aurelianus.* ed. : *A. Torinus.* Basil. 1528. fol.

ple, *Sur les bandages; Sur la matrice,* etc. La *Vie d'Hippocrate* par *Soranus* d'Ephèse que nous possédons, ne paraît pas être de celui-ci, mais d'un médecin du même nom qui a vécu postérieurement [1].

On cite encore parmi les méthodistes *Criton,* médecin célèbre du temps de Trajan, et auteur d'un traité sur les *Cosmétiques,* dont il reste des fragmens, et *Moschion,* d'une époque incertaine, auquel on attribue communément un ouvrage sur les *Maladies des femmes* [2].

Quoique l'école méthodique dominât à cette époque; les dogmatistes continuèrent cependant à se maintenir. Ils se nommèrent *Pneumatiques,* parce qu'ils adoptèrent pour base de leur doctrine un principe actif de nature spirituelle (πνεῦμα). Celui qui donna une forme systématique à cette doctrine et devint par là le fondateur de l'*école pneumatique* proprement dite, fut *Athénée,* d'Attalie en Cilicie, médecin renommé à Rome, vers l'année 50 de notre ère. Un de ses disciples *Agathinus,* de Sparte, essaya de s'accorder tant avec les empiriques qu'avec les méthodistes; ce qui fit nommer *Éclectique* ou *Hectique,* l'école dont il fut le chef. Cependant plusieurs regardent comme fondateur de la secte éclectique *Archigène* d'Apamée, qui jouissait d'une grande célébrité à Rome du temps de Trajan. Il inventa une terminologie qui répandit beaucoup d'obscurité sur ses écrits [3].

[1] Publié par *Fabricius.* Bibl. gr. vol. XII. p. 675. ed. 1.

[2] Moschion a été imprimé dans plusieurs collections p. ex. : *J. Spachii,* Gynæciorum collectio, Argentin. 1597. fol. nouv. recens. *F. O. Dewez.* Vienn. 1793. 8.

[3] Athenée, Agathinus, Archigène se trouvent dans : *C. F. Matthæi.* l. c. — *C. F. Harless,* Analecta historico-crit. de Archigene et de Apollonio medicis. Acc. Apollon. Erasistratei fragm. Lips. 1816. 4.

A la fin du premier siècle vivait *Arétée* de Cappadoce, le meilleur observateur depuis Hippocrate et le plus fidèle peintre de la nature parmi les anciens. Il appartenait d'abord à l'école pneumatique, mais il passa ensuite sous la bannière des éclectiques, dont il devint le partisan le plus illustre. Il a laissé deux ouvrages très-estimés : *Des causes et des signes des maladies aiguës et chroniques; De la guérison des maladies aiguës et chroniques,* chacun en 4 livres, qui sont arrivés jusqu'à nous, mais mutilés [1].

Parmi les médecins célèbres de ce temps nous devons citer encore *Rufus,* d'Ephèse, dont les ouvrages sont estimés tant sous le rapport du contenu que sous celui de la composition; en voici les titres : *Des purgations; Des os; De la dénomination des parties du corps humain; Des maladies des reins,* etc. [2].

Dans le cours du deuxième siècle apparut un homme qui opéra dans la médecine une révolution salutaire. Ce fut *Claude Galien,* né à Pergame, l'an 131 après J.-C. Il reçut de son père, architecte habile et bon mathématicien, une éducation littéraire soignée, et s'adonna ensuite à l'étude de la philosophie sous Cajus, philosophe Platonicien. Après avoir étudié la médecine en divers endroits et en dernier lieu à Alexandrie,

[1] Éditions : Arétée parut d'abord en latin. Texte grec : ed. pr. *J. Goupylus.* ap. Ad. Turneb. Paris. 1554. 8. (avec Rufus.) *J. Wiggan.* Oxon. 1723. fol. *H. Boerhave* (cur. J. V. Groeneveld.) Lugd. B. 1731. fol. *C. G. Kühn.* Lips. 1828. 2 vol. 8. (faisant partie de la collect. des Méd. Gr.).

[2] Éditions : (*J. Goupylus*) ap. Ad. Turneb. Paris. 1554. 8. *G. Clinch.* Lond. 1726. 4. *C. F. Matthæi,* Mosq. 1836. 8. (le premier et le quatrième de ces traités complétés à l'aide de manuscrits). Confér. *A. Mai.* Classicorum auctorum e Vaticanis codd. edit. T. IV. p. 198. sqq. Rom. 1831. 8.

il se fixa d'abord à Pergame et quelques années après à Rome, où il vivait encore sous le règne de Septime Sévère. Sa science et ses succès dans la pratique de la médecine lui acquirent une juste célébrité et la faveur des empereurs. Galien montra de nouveau aux médecins la voie de l'observation, qu'Hippocrate avait suivie, mais que ses successeurs avaient abandonnée. Il établit un système fondé sur la doctrine d'Hippocrate, sur la philosophie de Platon et d'Aristote, et composé des débris de tous les anciens systèmes. Son esprit transcendant forma un ensemble de ces parties disparates. Malgré de grands défauts, Galien est après le père de la médecine celui qui a rendu à l'art les services les plus éminens. Mais il n'eut pas seulement du mérite comme médecin, il se distingua aussi dans la philosophie, les mathématiques et la critique littéraire. Quoiqu'une partie de ses ouvrages, la plupart composés à Rome, ait péri dans l'incendie de sa maison, cependant il nous en reste 82 dont l'authenticité est constatée, 18 sur lesquels on a des doutes, 19 fragmens plus ou moins considérables, 18 commentaires sur Hippocrate, sans compter les 30 à 50 ouvrages ou fragmens encore inédits, ni les 168 traités, dont 50 sur la médecine, qui se sont perdus. D'autres traités au nombre de 44, qu'on lui attribue, sont manifestement supposés.

Parmi les écrits de Galien sur la médecine, nous nous bornons à citer les suivans : *De l'utilité des parties du corps humain,* en dix-sept livres, ouvrage regardé comme le chef-d'œuvre de l'auteur; *De l'anatomie des nerfs,* premier traité où l'on trouve une bonne névrologie; *L'art de la médecine,* précis complet de la thérapeutique de Galien, introduit anciennement dans toutes les écoles et connu sous la dénomi-

nation de *Microtechnum* ou *Tegnum ; Que les mœurs de l'âme se règlent d'après les tempéramens du corps*, une des meilleures productionsde cet écrivain, mais un peu trop favorable au matérialisme ; *Introduction ou le médecin*, ouvrage très-utile pour l'histoire de la médecine. Du nombre des traités qui n'ont pas la médecine pour objet, nous citons son προτρεπτικὸν ou *Exhortation à l'étude de la philosophie et des lettres* et son traité *De la connaissance et de la guérison des affections de l'âme* [1].

Il existe dans les bibliothèques des traductions arabes de la plupart des ouvrages de Galien, et des versions hébraïques de plusieurs. Nous possédons également un grand nombre de traductions latines, dont quelques-unes ont été imprimées avant le texte grec.

Il s'est conservé deux écrits sur la médecine, qu'on attribue au célèbre péripatéticien *Alexandre d'Aphrodisée :* l'un est intitulé *Problèmes de médecine et de physique*, l'autre : *des Fièvres* [2].

Après Galien la médecine retomba dans une barbarie

[1] Éditions : Galeni opera, ed. pr. (*And Asulanus*) ap. Aldum. Venet. 1525. 5 vol. fol. (*Gemusæus L. Fuchsius J. Camerarius*) Basil. ap. *Cratandrum*. 1538. 5 vol. fol. *Ren. Chartier* (avec Hippocrate.) Paris. 1679. 13 vol. fol. *C. G. Kühn*, Medicorum Græc. opera quæ exstant (jusqu'ici vol. I-XX.) Lips. 1821. sqq. *Th. Goulston*, Galeni opuscula varia. Lond. 1640. 4. — Séparément : Quod optimus medicus idem sit et philosophus : *A. Coray* (avec Hippocrat. de Aëre) Paris. 1816. 8. ; Protrepticon : *A. Willet*. Lugd. B. 1812. 8. De optimo docendi genere : *C. G. Kühn*. Lips. 1818. 8. — *A. Mai*, Variæ lectiones ad Galen., etc. Rom. 1823. 8.

[2] Éditions : Problèmes, etc. : *Aldus* (avec Aristote) Venet. 1495. fol. T. II. *J. Darionus*. Paris. 1540-41. 2 vol. 12. ; de febribus : *D. G. Schinas*, dans le Museum Crit. Cantabrigense. 1821. Fasc. VII. p. 359. sqq. *F. Passow* (cum Georgii Vallæ versione lat.) Vratislav. 1822. 4.

plus grande que celle d'où il l'avait tirée. Le Néo-platonisme et le Synerétisme qui envahirent toutes les sciences, firent négliger les connaissances qu'on pouvait acquérir par le moyen de la saine raison, de l'observation et de l'expérience.

Nous avons réservé pour la fin de cette section la mention d'un médecin dont l'époque ne saurait être exactement précisée. Ce médecin est *Denys* surnommé *Curtus*, du nom de Curtos, ville de l'Égypte où il vit le jour. Comme il se trouve cité dans les ouvrages de Rufus et d'Hérennius Philon, on peut en conclure qu'il a vécu avant Trajan ou Adrien. Il paraîtrait, d'après la manière dont Rufus s'exprime à son égard, qu'il aurait fondé une école particulière [1].

SECTION LXVIII.

SCIENCES NATURELLES.

CONFÉR. SECT. XLVI P. 195.

Les sciences naturelles, qui tiennent de si près à la médecine, se ressentirent comme elle de la pernicieuse influence de la barbarie; à l'exception de l'ouvrage de *Dioscoride*, dont nous avons parlé dans la section précédente, ces siècles ne produisirent que quelques compilations absurdes.

Artémidore d'Éphèse qui vivait du temps des Antonins publia un ouvrage sur l'*Interprétation des songes* (ὀνειροκριτικὰ), qui a quelqu'intérêt à cause des renseignemens sur d'anciens usages, et à cause des récits qu'il renferme [2].

[1] Voy. Supplémens de la Gazette générale littér. de Halle. Février 1834. p. 106. (en all.).

[2] Éditions : ed. pr. Venet. 1518. 8. *Nic. Rigaltius.* Paris. 1603. 4. *J. G. Reiff.* Lips. 1805. 2 vol. 8.

Julien, de Laodicée, probablement le même que le néo-pythagoricien connu sous le nom de *Julien le Chaldéen*, avait écrit *Sur les divinations à faire à la guerre au moyen de l'astrologie* [1].

Il existe en outre deux ouvrages anciens, composés en vers ïambiques, sur l'interprétation des songes, mais ils appartiennent à la période suivante; l'un porte le nom d'*Astrampsychus*, l'autre, qui paraît être tiré de celui-ci, est attribué dans les manuscrits au patriarche *Nicéphore* [2].

On attribue au grammairien *Apollonius Dyscole*, un recueil d'*Histoires merveilleuses* qui n'a que le mérite accidentel de renfermer quelques petits fragmens d'auteurs perdus [3].

Nous plaçons ici *Claude Élien*, de Préneste, qui a composé une prétendue *Histoire des animaux*, ou plutôt un livre sur les propriétés des animaux; compilation zoologique, remplie de contes absurdes mêlés à de notices intéressantes [4].

[1] Fragmens dans : *A. Mai*, Script. Veter. Nova collect. Vol. II. p. 675-678.

[2] Éditions : Astrampychus et Nicéphore : *N. Rigaltius* (avec Artemidore) l. c. — Astrampsychus : *J. Obsopoeus*, Oracula metrica Jovis, etc. item Astrampsychi oneirocriticon gr. et lat. Paris. 1599. 8.

[3] Éditions : ed. pr. *G. Xylander* (avec Phlegon) Bas. 1568. 8. *J. Meursius* (avec Antigonus Carystius) Lugd. Bat. 1622. 4. *L. H. Teucher.* Lips. 1792. 8.

[4] *C. G. Kühn*, de viâ et ratione, quâ Cl. Ælianus in hist. animalium conscribenda usus est. Lips. 1777. 4. *F. Jacobs.* obss. in Æl. hist. anim. Jen. 1801. 8. — Éditions : *C. Gesner.* Tigur. 1556. fol. *A. Gronovius.* Lond. 1744. 4. *J. G. Schneider.* Lips. 1784. 2. Partt. 8.; nouv. recens. *F. Jacobs.* Jen. 1832. 2 vol. 8.

PÉRIODE VI.

DEPUIS CONSTANTIN-LE-GRAND JUSQU'A LA PRISE DE CONSTANTINOPLE PAR LES TURCS, 306-1453 APRÈS J.-C.

SECTION LXIX.

ÉTAT DE LA LITTÉRATURE SOUS LES EMPEREURS CHRÉTIENS. ALTÉRATION DE LA LANGUE GREÇQUE.

La translation du siége de l'empire romain à Byzance commença un nouvel ordre de choses. Le christianisme, vu d'abord avec indifférence par un peuple qui professait la plus grande tolérance, mais qui le confondait avec le culte des Juifs, objet de son mépris; persécuté et toléré tour à tour par les empereurs romains; élevé enfin sur le trône par Constantin, le christianisme devint la religion dominante de l'état. Son influence sur toutes les branches des sciences, et de la littérature donna une forme nouvelle à plusieurs d'entre elles, et en produisit d'autres, tandis qu'elle fit disparaître celles qui tenaient à la mythologie, et aux systèmes philosophiques des anciens.

L'empire d'occident succomba dès la fin du cinquième siècle sous les coups que les ennemis du dehors lui portaient et sous les vices de son administration intérieure. Si l'empire d'orient se maintint plus long-temps, il ne dut pas cet avantage à une forme de gouvernement plus sage, mais à une réunion de circonstances qui, peut-être, ne se sont pas retrouvées ailleurs. Depuis le partage que fit Théodose entre ses fils, l'empire d'orient eut à lutter contre des nations barbares,

qui en démembrèrent des parties, et formèrent des états nouveaux en Europe, en Asie et en Afrique. Enfin après sept siècles de lutte, Constantinople tomba au pouvoir d'un voisin féroce et ignorant; mais tel fut l'abaissement de la nation grecque, qu'elle ne parut pas avoir perdu au changement de maître.

Cependant avant le septième siècle les villes qui étaient alors les principaux siéges de la littérature grecque, ne furent pas immédiatement exposées aux incursions des barbares. Jusqu'au règne de Justinien, Athènes posséda des philosophes, qui dans leurs leçons publiques expliquaient les ouvrages de Platon et d'Aristote; cette ville renfermait aussi des maîtres en grammaire et en rhétorique, dénominations sous lesquelles on comprenait l'éloquence et l'érudition philologique. Constantinople avait des établissemens littéraires pour les arts libéraux et pour la jurisprudence : elle était en outre le principal siége d'une science nouvelle, la théologie. Plusieurs villes de l'Asie possédaient aussi des écoles célèbres : Edesse avait l'avantage de réunir les deux idiômes grec et syriaque : ses écoles de grammaire, de rhétorique, de philosophie et de médecine étaient fréquentées par la jeunesse des provinces orientales de l'empire. La plus fameuse école de droit florissait à Béryte, sur les côtes de la Phénicie. Celle d'Alexandrie, détruite par Dioclétien, fut bientôt rétablie, et cette ville devint de nouveau le rendez-vous des sciences, surtout de la médecine; mais la grande bibliothèque que les Ptolemées avaient fondée au Sérapion, et que Marc-Antoine avait enrichie en y réunissant celle de Pergame, disparut à l'époque où, en exécution de l'édit de Théodose de 390, le temple de Sérapis fut détruit. Ce que Théodose avait commencé à Alexan-

drie les empereurs de Constantinople l'achevèrent dans les autres provinces de l'empire. Justinien retira aux professeurs d'Athènes les appointemens que ses prédécesseurs leur avaient assignés ; il expulsa de cette ville, les philosophes et les rhéteurs, et renversa leurs chaires. Les successeurs de ce prince s'arrogeant le droit de décider dans les disputes théologiques qui plus d'une fois troublèrent la tranquillité de l'état, persécutèrent les partisans de l'hérésie de Nestorius, dont le principal siége était à Édesse.

Le règne d'Héraclius avec lequel commence le moyen-âge, fut témoin de la chute des lettres. Pendant le septième siècle, des calamités de tout genre affligèrent la littérature grecque : les villes d'Edesse, de Béryte, d'Antioche et d'Alexandrie tombèrent entre les mains des Arabes. Les Musulmans détruisirent d'abord les établissemens qu'ils y trouvèrent, mais à la vérité ils en fondèrent plus tard de nouveaux; cependant ces institutions furent dès-lors perdues pour la littérature grecque. Les établissemens littéraires de Constantinople périrent dans les troubles survenus à la suite de la querelle des iconoclastes, et, suivant un récit, qui toutefois n'est pas entièrement avéré, les torches d'Omar détruisirent la bibliothèque d'Alexandrie, lors de l'invasion de l'Égypte par les Arabes en 640.

Cette conquête de l'Égypte par les Arabes eut accidentellement sur la littérature classique une influence désastreuse, dont cependant par la suite il résulta un avantage considérable. Le papier devint rare par suite de la décadence des manufactures égyptiennes, qui en avaient fourni le monde entier, et il fallut penser à se procurer une matière qui put le remplacer. On se servit de parchemin ; mais le prix élevé de cette marchandise augmenta

la cherté et par suite la rareté des livres : il engagea souvent des propriétaires ou des copistes ignorans à se servir de moyens d'érosion pour faire disparaître les écritures, et pouvoir employer le parchemin à de nouvelles copies. Le plus souvent on remplaça ainsi des textes anciens et précieux par des ouvrages de peu de mérite. Enfin ces mêmes Arabes, qui étaient cause que l'usage du papier de Papyrus avait presqu'entièrement cessé, firent connaissance, dans leurs expéditions vers la Grande-Bukharie, avec le papier de coton, usité depuis des siècles dans la haute Asie. Ils le portèrent par l'Afrique en Espagne, où vers le onzième siècle il s'établit des fabriques qui pendant quelque temps fournirent le reste de l'Europe de papiers de coton. La facilité avec laquelle ce papier recevait le caractère dit *cursif*, fut cause qu'on donna à cette écriture la préférence sur les lettres carrées, dont on s'était servi auparavant. La calligraphie souffrit de ce changement, mais, depuis le douzième siècle qu'il prévalut, il fut confectionné un plus grand nombre de copies que dans les siècles précédens.

Toute littérature disparut dans les provinces incorporées à l'empire des Sarrasins. Dans les contrées dont ils ne réussirent pas à se rendre maîtres, les anciennes écoles furent remplacées par celles qu'on attacha aux couvens et aux églises épiscopales, mais ces écoles tombèrent elles-mêmes en décadence lors des disputes sur le culte des images pendant le huitième siècle. Ce fut alors que les Califes arabes résidans en Syrie, apprirent à connaître et à aimer la littérature grecque, et firent traduire les livres d'abord en Syriaque, ensuite en Arabe. Ce goût ne les abandonna pas dans la nouvelle capitale qu'ils fondèrent sur les bords du Ti-

gre. La médecine, la philosophie aristotélique et l'astronomie, souvent confondue avec l'astrologie, toutes ces sciences puisées dans les ouvrages grecs, fleurirent à Bagdad (ville de la paix); conservées dans la haute Asie pendant que l'Europe occidentale était plongée dans la barbarie, elles furent ramenées quelques siècles plus tard dans cette partie du monde par les Arabes maîtres de l'Afrique et de l'Espagne. L'amour des Califes de Bagdad, pour la littérature grecque eut aussi un inconvénient, des suites duquel nous nous ressentons encore : une foule de livres qu'ils firent acheter à Constantinople, et transporter dans leur résidence, s'y sont perdus, et n'existent plus que dans des traductions arabes.

Une nouvelle aurore commença à luire pour les lettres grecques vers la fin du neuvième siècle. Après tant d'empereurs ineptes ou ignorans, le trône de Byzance fut occupé alors par quelques princes qui sentirent la nécessité de les relever. Les plus illustres de ces protecteurs des sciences furent *Bardas,* collègue de l'empereur Michel III (860 — 867) et *Basile-le-Macédonien,* qui devint la souche d'une dynastie de princes instruits. La fin du onzième siècle et le douzième virent aussi sur le trône de Constantinople une famille qui cultiva la littérature avec enthousiasme, et avec tout le succès qu'on pouvait espérer dans des temps si malheureux : c'est la famille des *Comnène* et des *Ducas :* elle a produit des princes et des princesses qui se sont illustrés par leur amour pour les arts. Mais si les lettres, quoique mal employées, donnaient sous les Comnène de l'éclat à ceux qui les cultivaient, elles tombèrent dans l'avilissement sous le gouvernement malheureux des empereurs latins qui furent les maî-

tres de Byzance, pendant une grande partie du treizième siècle (1204 — 1261); c'est aux troubles qui signalèrent cette époque qu'on attribue la perte d'un grand nombre d'ouvrages, qui existaient encore du temps de Photius. Les lettres remontèrent de nouveau sur le trône avec les Paléologues, qui mirent fin à la domination latine : Michel VIII, dans le but de ramener les études dans sa capitale, y fonda trois écoles pour la grammaire et les hautes sciences. Depuis Andronic II (1282) jusqu'à Constantin XI, tué à la prise de Constantinople (1453), tous les princes avaient reçu une éducation soignée, et protégèrent les sciences; plusieurs d'entre eux cultivèrent la littérature, et leur exemple fut suivi par les personnes des premières classes de l'état. Le grand nombre de savans ou plutôt de littérateurs, car les sciences exactes, naturelles et spéculatives étaient tellement tombées, qu'elles ne méritaient plus ce titre, le grand nombre de littérateurs que cette époque avait produits, transportèrent ce dépôt sacré en Italie. C'est de là que sortit la nouvelle lumière qui depuis le quinzième siècle a éclairé les parties occidentales de l'Europe.

Quant à la *langue grecque*, elle ne fit que déchoir depuis le quatrième siècle. Nous avons vu naître dans la période précédente le dialecte hellénistique, ou la corruption du grec par le mélange de mots, et de tournures de phrases, empruntés chez les peuples barbares; dans celle-ci, il devint de plus en plus la langue de l'église, parce que les livres du nouveau testament avaient mis cet idiôme en vogue. Lors de la translation du siége de l'empire en Orient, la langue latine fut dominante à la cour de Constantinople, elle l'était encore au commencement du sixième siècle

où Justinien publia ses lois en latin. Lorsqu'ensuite elle fit place à l'ancienne langue du pays, il s'introduisit dans celle-ci un grand nombre de mots latins. Les invasions des Goths, des Bulgares et des Arabes hâtèrent la corruption de la langue grecque; cependant elle se maintint à la cour de Constantinople jusque dans les derniers temps, et au commencement du quinzième siècle elle était encore parlée par tous les Grecs qui avaient reçu une éducation soignée, et surtout par les femmes de condition, qui, d'après les mœurs du pays, ne communiquaient pas avec les étrangers. Mais tout cela changea après la chute de l'empire de Byzance; bannie de la cour et devenue l'apanage d'un peuple dégradé, la langue grecque aurait peut-être disparu de la terre, si elle n'avait été conservée par l'Église. L'idiôme ecclésiastique, né du dialecte hellénistique et de certaines formes populaires auxquelles les diverses tribus de la Grèce n'avaient jamais renoncé, mêlé en outre de mots français, italiens et turcs, devint alors général; et il se forma une nouvelle langue, le grec moderne. Il fallut désormais étudier dans les écoles l'ancien grec classique comme une langue morte.

Ce changement s'étant opéré insensiblement, il est difficile de fixer l'époque précise où cessa l'ancien grec, et où commença le nouveau. Nous rangeons parmi les auteurs qui ont écrit en grec littéral tous ceux qui ont veçu tant que l'empire d'orient subsista; c'est avec la prise de Constantinople que nous terminons la liste des écrivains grecs. Tous ceux qui ont écrit après l'époque où la langue cessa d'être celle du gouvernement, nous les regardons comme étrangers à ce qu'on appelle la littérature grecque. Nous passerons ainsi sous silence les écrivains que la Grèce

a produits dans les seizième et dix-septième siècles, ainsi que les efforts généreux que ce peuple fait depuis une soixantaine d'années pour épurer sa langue et pour se donner une nouvelle littérature classique qui puisse lui assigner un rang parmi les nations civilisées.

Avant de quitter cette matière nous devons encore remarquer que depuis le septième siècle, où la dépravation de la langue commença à se montrer d'une manière plus sensible, l'usage des *accens* devint de plus en plus général; probablement parce que l'on sentait plus vivement que jamais le besoin de ramener par ces signes la prononciation vulgaire à la langue classique des livres.

SECTION LXX.

POÉSIE. — ÉPIGRAMMATISTES. — ANTHOLOGIES. — AUTRES PRODUCTIONS POÉTIQUES DE DIVERS GENRES.

CONFÉR. SECT. XVII. P. 77, SECT. XXXI. P. 148. SECT. XLIX. P. 205.

A l'exception de quelques épigrammatistes, aucun des poètes de la période qui nous occupe, ne s'élève au-dessus du médiocre : la plupart sont des versificateurs plutôt que des poètes. Parmi ces épigrammatistes se distinguent S^t^ Grégoire de Naziance, Paul-le-Silentiaire, le consul Macédonius et Agathias.

Saint Grégoire, de Naziance, surnommé le *théologien,* une des lumières de l'Église et un des grands orateurs sacrés, était né au commencement du quatrième siècle à Arianze près de Naziance en Cappadoce. Il fut élevé au siége de Constantinople par Théodose-le-Grand, mais il rentra par la suite dans la vie privée, et, dans sa retraite, il s'occupa beaucoup de poésie. S^t^-Grégoire s'exerça en différens genres et en divers mètres; dans le nombre de ses productions poétiques

il y a des pièces d'une étendue considérable en vers ïambiques, élégiaques et héroïques : toutes révèlent un talent distingué, quoique l'imagination qui est l'âme de la poésie y manque. Une assez mauvaise tragédie, *La passion de Jésus-Christ*, composée de centons d'Euripide n'est probablement pas de cet écrivain. La seconde classe des poésies de S^t^-Grégoire, celle pour laquelle nous parlons ici de lui, se compose de 254 petits poèmes du genre épigrammatique ; ces morceaux ont la plupart des sujets moraux. Ils forment le huitième livre de l'Anthologie de Céphalas [1].

Paul-le-Silentiaire, poète sur lequel nous reviendrons encore, fut l'épigrammatographe le plus distingué du temps de Justinien. Il se trouve dans les Anthologies environ 80 de ses épigrammes, dont une partie est du genre érotique. Elles ne manquent ni d'esprit, ni d'élégance ; on voit que leur auteur était plein de la lecture des anciens ; mais ces morceaux n'ont pas la concision essentielle à l'épigramme.

Macédonius, de Thessalonique, appartient aux poètes les plus élégans de la même époque : nous avons de lui une quarantaine d'épigrammes, la plupart érotiques ; on ne peut leur faire d'autre reproche que celui de manquer de simplicité.

Agathias, de Myrine, un des historiens de la fin du sixième siècle, publia dans sa jeunesse un recueil de poésies, divisé en neuf livres et intitulé *Daphniaques*.

[1] Les poésies sacrées de S^t^ Grégoire sont imprimées dans la collection de ses œuvres : *J. Billius*. Paris. 1609. 1610. 2 vol. fol. Les épigr. se trouvent dans l'Anthologie Palatine de *F. Jacobs ;* Tragédie de J.-C. : *Ant. Bladius*. Rom. 1542. 8. — Drama christianum quod Χριστὸς πάσχων inscribitur, num Gregorio Naz. tribuendum sit, quæstionem proposuit *H. C. A. Eichstadius*. Jen. 1816. 4.

Sa réputation fut si grande que ses compatriotes lui érigèrent une statue. Nous possédons encore une centaine de ses épigrammes, dont on peut dire tout le bien et tout le mal que nous avons dit de celles de Paul-le-Silentiaire.

Les *épigrammes* ont été rassemblées dans des collections connues sous le nom d'*Anthologies*. Après celles de Méléagre et de Philippe, de Thessalonique, dont il a été question plus haut, (page 206.) Agathias, dont nous venons de parler, en composa une qui contenait un choix fait dans celles de ses prédécesseurs, et dans les poètes des six premiers siècles : elle était divisée en sept livres d'après l'ordre des matières. Au commencement du dixième siècle, *Constantin Céphalas* fit une quatrième Anthologie, qui comprend des morceaux choisis dans les trois précédentes, augmentés des productions des poètes qui avaient vécu depuis Agathias. Enfin un moine de Constantinople du quatorzième siècle, *Maximus Planudes*, le même qui a été mentionné à l'article d'Ésope, fit un nouvel extrait de l'Anthologie de Céphalas, et classa les morceaux qu'il en tira dans un ordre systématique. Ce travail fut exécuté sans goût et sans discernement. Nous ne possédons que ces deux dernières Anthologies [1].

[1] Elles ont été publiées en dernier lieu dans l'édit. d'Agathias de *B. G. Niebuhr*. Bonn. 1828. 8.

[2] L'Anthologie de Maximus Planudes fut la première et resta longtemps la seule connue par la voie de l'impression. ed. pr. (L. Lascaris) Florent. 1494. 4. (S. Galenius) c. notis Joan. Brodæi Basil. 1549. fol. *H. Stephanus*. Paris. 1566. 4. Francof. ap. Wechelii hæred. 1600. fol. (avec des scolies). *Hier de Bosch*, c. vers lat. Hugonis Grotii vol. I-III. Ultraj. 1795. vol. IV. (commentar.) ib. 1810. vol. V. (cur. *D. J. Van Lennep*) ib. 1822. 4. L'unique manuscrit de l'Anthologie de Céphalas qui soit connu, fut découvert à Heidelberg

Parmi les autres poètes de cette période, il en est peu dont le nom mérite d'être cité : nous allons les ranger par ordre chronologique sans distinction de genre.

en 1606 par *Saumaise*, qui en transcrivit les pièces inédites ; à l'aide de différentes copies qui en furent faites, on publia les recueils suivans : *J. Jensius*, Epigrammata græca pro anecdotis prodeuntia Roterod. 1742. 8. (à la suite de ses Lucubratt. Hesychianæ). *J. H. Leich*, Sepulcralia carmina ex Anthol. ms. epigr. delecta. Lips. 1745. 4. *J. J. Reiske*, Anthol. gr. a Const. Cephala conditæ libri III., etc. Lips. 1754. 8. *C. A. Klotz*, Stratonis, aliorum vet. poët. gr. epigrammata Alteb. 1774. 8. Ces éditions ont servi à celle de *R. F. P. Brunck*, Analecta veterum poëtarum Græcorum. Argentor. 1772-76. 3 vol. 8. L'éditeur a exclu de sa collection toutes les épigrammes sacrées, celles de Diogène de Laërte, etc., mais par contre il y a admis les fragmens des poètes cités dans la préface de Méléagre, ceux d'Archiloque, Sappho, Nossis, etc., tout ce qui reste de Théocrite, Bion, Moschus, Callimaque, etc. Il a changé également l'ordre primitif de l'Anthologie et classé les morceaux d'après les noms des auteurs. *F. Jacobs*, Anthologia Græca seu Poëtarum Gr. lusus, ex recensione Brunckii. Lips. 1794. 5 vol. 8. (avec exclusion de Théocrite, Bion, Moschus, Anacréon, etc.); comme suite de cet ouvrage : *F. Jacobs*, Animadv. in Epigr. Anthol. Gr. Lips. 1798-1814. 8 vol. 8. (en tout 8 tom. en 13 vol.). D'après une nouvelle copie du mst. original faite par l'abbé Spaletti et acquise par le duc Ernest de Gotha : *F. Jacobs*, Antholog. Gr. ad fidem cod. olim Palatini, nunc Parisini, ex apographo Gothano edita, etc. Lips. 1813-17. 3 vol. 8. Le titre du vol. III a de plus : access. supplementa var. lectt. ex ipso cod. Palatino ab *A. J. Paulssen*. Comme supplément à cette édition : *F. T. Welcker*, Sylloge Epigrammat. Gr. ex marmoribus et libris. Bonn. 1828. 8. — Parmi les collections d'épigr. choisies nous indiquerons seulement : *A. Weichert*, Antholog. Gr. s. collectio epigrammatum ex Anthol. Gr. Palatina. Misen. 1823. 8. *F. Jacobs*, Delectus epigramm. gr. Goth. et Erford. 1826. 8. — *J. G. Schneider*, Periculum crit. in Anthol. Const. Cephalæ. Lips. 1772. 8. *F. Passow*, Sur ce qu'on a fait dans les derniers temps pour l'Anthologie grecque (Annales de *Jahn*. T. III. cah. 2. p. 58. sqq. T. VI. cah. 1. p. 39. sqq. (en allem.).

Poètes des cinquième et sixième siècles :

Nonnus, de Panopolis en Égypte, a laissé deux poèmes : l'un est une paraphrase de l'évangile de S^t^-Jean ; l'autre, divisé en 48 livres, porte le titre de *Dionysiaques* ou *Bassariques* c'est-à-dire, exploits de Bacchus. L'auteur composa vraisemblablement cet ouvrage avant d'embrasser le christianisme. Les Dionysiaques considérées comme poème épique régulier ont sans doute des défauts essentiels ; mais, si le cadre que Nonnus a choisi décèle son manque de goût, la manière dont il l'a rempli prouve qu'il réunissait à beaucoup de talent et d'intelligence une vaste érudition et une étude approfondie des beaux modèles de l'antiquité ; il faut avouer pourtant que ses imitations ne sont pas toujours heureuses. Son ouvrage se distingue par la variété des fables, par la beauté des images, par la vérité des sentimens ; mais le style est inégal, tantôt sublime, plus souvent emphatique, tantôt facile et gracieux, mais plus fréquemment lâche, prolixe et trivial. Les Dionysiaques ont pour nous un intérêt majeur, non seulement à cause du trésor de traditions mythologiques qu'elles renferment, mais encore parce qu'elles nous ont conservé les titres et des fragmens de beaucoup de poésies perdues. Nonnus doit être regardé comme le restaurateur du vers hexamètre : les changemens qu'il y introduisit, ôtèrent, il est vrai, à ce mètre une partie de son ancienne gravité ; mais il gagna en rondeur et en élégance, et par là la versification, devenue trop facile, reprit le rang d'art [1].

[1] *J. A. Weichert,* de Nonno Panopolitano. Viteb. 1810. 4. *Ouvaroff,* Le poète Nonnus de Panopolis : essai pour servir à l'histoire de la poésie grecque. (avec not. de *F. Græfe*) Pétersb. 1817. 4. (en allem.). — Éditions : Dionysiaca : ed. pr. *G. Falkenburg.* Antv.

Musée, le grammairien, vivait probablement dans le même temps que Nonnus. Son poème érotique intitulé : *Héro et Léandre,* en 440 hexamètres, a été attribué à l'ancien Musée d'Athènes, mais le sujet, le manque d'unité de diction et l'esprit dans lequel il est composé dénotent assez qu'il appartient aux temps dont nous nous occupons. Toutefois on y trouve une pureté de langage, une simplicité dans les récits et un goût qu'on ne rencontre pas dans les productions poétiques de cette époque : il y a de l'intérêt dans le plan, de la grâce et de la vigueur dans les tableaux [1].

Proclus, philosophe Platonicien, dont il sera parlé plus bas, a laissé indépendamment de plusieurs épigrammes, six hymnes, qui appartiennent aux meilleurs morceaux de cette époque; ils sont plutôt du genre des hymnes orphiques, qu'épiques ou lyriques, et ils sont presque entièrement composés de prières [2].

1597. 4. Hanov. ap. Wechel. 1605. 1610. 8. *F. Graefe,* vol. I. Lips. 1819. vol. II. ibid. 1826. 8. *G. H. Moser* (lib. VIII-XIII) Heidelb. 1809. 8. Adittamenta. Ulm. 1814. 4.; Metaphrasis, etc.: *F. Nansius.* Lugd. B. 1599. 8. *F. Passow.* Lips. 1834. 8. *Idem,* Specimen. nov. edit. Evang. Joan. a Nonno, etc. Vratislav. 1828. 4.

[1] Éditions : ed. pr. *Aldus.* Venet. 1494. 4. ibid. (avec Orphée) 1517. 8. *H. Stephanus,* Poetæ Gr. pr. heroici carm. Paris. 1566 fol. T. I. p. 419-427. *J. H. Kromayer* (cum notis Barthii) Hal. 1721. 8. *M. Roever* (cum schol. gr.var. lectt Lugd. Bat. 1737. 8. *J. Schrader,* Leovard. 1742. 8. nouv. édition. (cur *G. H. Schœfer.*) Lips. 1825. 8. *C. F. Heinrich,* Hannov. 1793. 8. *F. Passow,* grec allem. Lips. 1810. 8. Héro et Léandre, poème de Musée publié, traduit et expliqué par *S. Meisling.* Copenhag. 1825. 8. (en danois).

[2] Éditions : les 4 premiers hymnes : *Ap. Juntam* (avec Orphée) Florent. 1500. 4. *Aldus* Venet. 1517. 8. *M. Maittaire,* Miscellanea gr. aliquot scriptor. carmina. Lond. 1722. 4. on les trouve aussi dans les collections de *Brunck* vol. II. p. 441. et de *Jacobs* t. III. p. 148. sqq. — Un hymne à Hécate et Janus, et un autre à Pallas :

Quintus de Smyrne, surnommé *Calaber* parce que son ouvrage a été trouvé par le cardinal Bessarion dans un monastère en Calabre, est auteur d'un poème, en quatorze livres, intitulé : *Ce qui a été omis par Homère* (παραλειπόμενα Ὁμήρου) ; c'est une continuation de l'Iliade jusqu'à la destruction de Troie. Ce poème n'est pas sans mérite sous le rapport des ornemens et de la diction ; l'imitation d'Homère et des anciens poètes épiques se laisse apercevoir d'un bout à l'autre, bien qu'on rencontre des mots dont la forme ou l'acception soit propre à Quintus. L'ouvrage paraîtrait même au-dessus du siècle où a vécu l'auteur, si on ne reconnaissait le cachet des productions de l'époque, aux longueurs, aux fréquentes répétitions et aux exagérations dont il est rempli. Quelques critiques ont supposé que Quintus avait eu sous les yeux et imité la petite Iliade de Leschès ; mais il semble plus probable qu'il a pris pour guides les anciens poètes Cycliques, suivant tantôt l'un, tantôt l'autre : par là s'expliqueraient les inégalités qui se remarquent dans les diverses parties de sa composition [1].

Une princesse célèbre par sa beauté, par ses talens et ses malheurs, *Eudocia,* fille du sophiste Léontius, et épouse de Théodose, le jeune, composa plusieurs poèmes. On lui en attribue un qui est intitulé *Homero-*

J. Iriarte, Catalog. codd. mst. bibl. Matrit. vol. I. p. 88. *T. C. Tychsen.* Bibl. pour la littérature et l'art ancien I. p. 46. II. p. 10. sqq. les six (sept) hymnes dans : *J. F. Boissonade,* Poëtar. Gr. Sylloge vol. VIII. Paris. 1823. suiv.

T. C. Tychsen, Comment. de Q. Smyrnæi paralipomenis Homer. Gott. 1783. 8. — Édit. : ed. pr. *Aldus* (avec Coluthus). s. l. et a. (d'après Renouard Venet. 1504. ou 1505.) 8. *Laur. Rhodomann* Hanov. 1604. 8. *J. C. De Pauw* Lugd. Bat. 1734. 8. *T. C. Tychsen* vol. I. (texte) Argentor. 1807. 8. le vol. II. (comment.) n'a pas paru.

centra ou vie de J.-C. composée de vers et d'hémistiches pris dans Homère; mais il est possible qu'elle n'ait fait qu'achever cet ouvrage et qu'il avait été commencé par un certain *Pélagius*. Du reste si une pareille composition décèle dans son auteur une grande familiarité avec les poésies d'Homère, elle montre aussi le mauvais goût qui prédominait dans ce siècle [1].

Coluthus, de Lycopolis en Egypte, écrivit une mauvaise imitation d'Homère, intitulée *l'Enlèvement d'Hélène*, en 385 vers; c'est un poème sans chaleur, sans sentiment et sans grâce [2].

Un autre poème épique, *La destruction de Troie*, en 681 vers, par *Tryphiodore*, compatriote et contemporain de Coluthus, a un peu plus de mérite, mais il est surchargé d'images, et si l'on en excepte quelques épisodes fort intéressans, le reste est d'une sécheresse extrême, et ressemble à un simple argument. Tryphiodore avait composé plusieurs autres poèmes intitulés : *Marathoniaques; Hippodamie; Odyssée lipogrammatique;* ce dernier n'était qu'un misérable jeu, mais on ne sait pas précisément en quoi il consistait [3].

Paul, surnommé *Silentiarius*, du nom d'un emploi qu'il remplissait sous Justinien, composa outre des épi-

[1] Éditions : ed. pr. *Aldus Manutius* vol. I. Poët. christ. vet. Venet. 1501. 4. *H. Stephanus*. Paris. 1578. 12. *L. H. Teucher*. Lips. 1793. 8.

[2] Édit. : ed. pr. *Aldus* s. l. et a. (voy. plus haut Q. de Smyrne). *H. Stephanus*, Poet. Gr. Her. Carm. t. II. p. 391-400. *J. D. a Lennep*. Leovard. 1747. 8. nouv. édit. (cur *G. H. Schæfer*.) Lips. 1825. 8. *Imm. Bekker*, e cod. mst. suppl. et em. Berol. 1816. 8. *A S. Jullien* cum scholiis ined., etc. Paris. 1822. 8.

[3] Édit. : ed. pr. *Aldus* s. l. et a. (voy. Coluthus). *H. Stephanus* Poet. Gr. heroici carm. t. II. p. 401-418. Paris. 1566. fol. *J. Merrich*. Oxon. 1741. 8. *Th. Northmore* Cantabr. et Oxon. 1791. Lond. 1804. 8. *G. Schæfer*, Lips. 1809. fol. *F. A. Wernicke*. Lips. 1819. 8.

grammes (voyez page 307) divers ouvrages de poésie, qui ont quelque mérite. On peut citer comme les plus vantés [a]) son poème sur les *Thermes Pythiens;* [b]) sa *Description de l'église de Ste-Sophie;* [c]) sa *Description de la chaire placée dans la première grande allée du palais patriarchal* [1].

Avec Paul-le-Silentiaire nous terminons la liste des poètes dans lesquels se trouve encore une étincelle de génie. Nous allons nommer quelques-uns des versificateurs grecs depuis le septième siècle.

George Pisides, archiviste et référendaire à Constantinople, a écrit en vers sur des sujets historiques et autres. Nous citerons de ce qui nous est resté de lui son poème, en treize chants, *Sur l'expédition d'Héraclius contre les Persans* [2].

Léon VI, surnommé *le philosophe,* célèbre par son zèle ardent pour les lettres et les sciences, avait puisé une instruction excellente aux leçons de Photius. Mais les poèmes qu'il nous a laissés ne prouvent pas beaucoup en faveur de ses talens poétiques. Il reste de Léon une petite pièce en douze vers ïambiques *Sur le triste état de la Grèce;* vingt-sept vers de ceux qu'on appelle *Écrevisses* (rétrogrades); des *Hymnes* encore inédits.

[1] Édit. : a) ed. pr. *Aldus* Florileg. diversor. epigr. Venet. 1503. 8. *F. Morellus.* Paris. 1598. 8. *G. E. Lessing* (cum scholiis) Matériaux pour l'histoire et la littérature 1773. I. p. 137. (all.). *R. F. P. Brunck,* Analect. vol. III. p. 94. sqq. *Jacobs.* Anth. Gr. vol. IV. p. 41. sqq. *J. F. Boissonade* Poet. Gr. Syll. vol. I. (avec Anacréon) Paris. 1823. 12. b): *C. du Fresne du Cange* (Corp. script. Byz.) Paris. 1670. fol. c): *Imm. Bekker.* Berol. 1815. 4. Les n. b et c : *F. Græfe.* Lips. 1822. 8. — *F. Spitzner,* obss. crit. in Paul. Silentiar. descript. mag. eccles. Erford. 1823. 8.

[2] Les écrits de G. Pisides ont été publiés par *J. M. Quercy* dans : *P. F. Foggini,* Nova Append. histor. Byz. Rom. 1777. fol. init.

L'anthologie renferme neuf épigrammes attribuées au même empereur, parmi lesquelles les nos 4 et 5 ne sont peut-être pas de lui. On lui attribue probablement encore sans fondement dix-sept oracles ou prophéties en vers ïambiques [1].

Au commencement du douzième siècle vivait *Théodore Prodromus*, souvent décoré de l'épithète de *Cyrus* (seigneur). Il prit le nom d'*Hilarion* après avoir embrassé l'état monastique. Théodore était un homme très-savant; il avait fait une étude particulière de la théologie, de l'astronomie, de la philosophie et de la grammaire, et avait écrit des livres dans toutes ces sciences : mais il fut surtout un versificateur fécond. Les bibliothèques renferment un grand nombre de ce qu'on veut bien appeler ses poésies; mais peu d'entre elles ont été imprimées. La plus connue de toutes, est un mauvais roman en neuf livres, portant le titre d'*Amours de Rodanthe et de Dosiclès*. Sa *Galeomyomachie* ou guerre des belettes et des souris, est une imitation de la batrachomyomachie. On a en outre publié de ce moine un poème intitulé : l'*Amitié bannie de la terre* (dialogue écrit en vers ïambiques comme les poèmes précédens) ainsi que plusieurs poésies morales et religieuses [2].

[1] Éditions : Sur l'état de la Grèce : *Leo Allatius*, De Consensu eccles. occid. et orient. p. 854.; vers rétrogrades : *L. Allatius* Excerpta Gr. Sophistar. et Rhetor. Rom. 1641. 8. p. 398.; oracula : *Codinus* (cum notis Lambecii), Excerpta de antiquit. Constant. Paris. 1655. fol.

[2] Éditions : Amours de Rod. et de Dos.: *G. Gaulmin.* Paris. 1625. 8.; Galéomyomachie : *Arsenius* (Aristobulus Apostolius) ap. *Ald. Manut.* s. l. et a. (Venet. circ. 1494.) 4. imprimé souvent avec les fables d'Ésope et la Batrachomyomachie. *C. D. Ilgen* (avec les hymnes homériques) Hal. 1796. 8.; l'amitié bannie : *J. F. Morellus.* Paris.

Un savant grammairien, homme d'esprit et de talent, mais très-mauvais poète, *Jean Tzetzès* de Constantinople, qui florissait à la fin du douzième siècle, s'avisa de suppléer Homère par trois poèmes formant un ensemble sous les titres de *Antehomerica*, *Homerica* et *Posthomerica*. Le même grammairien est auteur d'un livre en 12,759 vers politiques [1], dont cependant il ne reste que 12,675. Cet ouvrage roule sur divers objets d'histoire ancienne et de mythologie; son titre véritable était : *Livre historique*, mais il est plus connu et plus généralement cité sous celui de *Chiliades*, d'après les divisions établies de mille en mille vers. On a aussi publié un poème ïambique de Tzetzès *Sur l'éducation des enfans*. Plusieurs autres de ses compositions en vers existent en manuscrit [2].

1549. 4. *Hounter* et *Guntius* Bas. 1536. 8. *H. Erardus*. Lips. 1598. 8. (ces deux dernières édit. contiennent en outre plusieurs poésies morales et religieuses du même auteur.) *M. Maittaire*, Miscellanea Gr. aliq. carm. Lond. 1722. 4. p. 92. sqq. — *B. Thorlacius*, Manuelis Philæ (l'auteur est Theod. Prodrom.) duo carmina anecdot. Haun. 1813. (Opusc. Acad. T. III. ibid. 1815. p. 65. sqq.) — Sur les écrits inédits de cet auteur voy. *De la Porte du Theil*, Notices et extraits des Mnsts de la Bibl. du roi de France. vol. III. P. II.

[1] Le vers *politique*, qui tire probablement son nom de *Polis*, ville, à savoir, Constantinople où il prit naissance, n'est qu'une forme particulière du vers ïambique. — *C. L. Struve*, Sur le vers politique des Grecs du moyen-âge. Hildesh. 1828. 8. (en allem.)

[2] Éditions : Antehom. Hom. Posthom. : (après la publication de diverses parties ou fragm. par *F. Morellus*, *Dodwell*, *G. B. Schirach*, *Tychsen.*) *F. Jacobs*, Lips. 1793. 8. recens. *Imm. Bekker.* Berol. 1816. 8.; Chiliades : ed. pr. *N. Gerbelius* (*Arlenius*) (avec Lycophr.) Bas. 1546. fol. *J. Lectius*, Poet. Gr. veteres. trag. comici, lyrici, etc. Col. Allobr. 1614. 2 vol. fol. vol. II. p. 274. sqq. *Th. Kiessling*, Lips. 1826. 8. — Ces trois éditions renferment aussi le poème sur l'Éducation des enfans.

Constantin Manassès a écrit un poème, en vers politiques, ayant pour titre *Les amours d'Aristandre et de Callithée ; Macarus Chrysocephalas* en a conservé des extraits dans son *Jardin des roses* [1]. Un roman plus mauvais encore que le précédent est celui qui est intitulé : *Les amours de Drosille et de Chariclée* par *Nicétas Eugénianus* [2].

Manuel Philé, d'Éphèse, vivait au commencement du quatorzième siècle. Parmi ses poésies qui la plupart sont écrites en vers politiques, nous citons son poème *Des propriétés des animaux ;* celui qui est intitulé *Ethopée dramatique ;* un *Panégyrique* de cent vers en l'honneur de l'empereur (Andronique II Paléologue) ; deux morceaux satiriques : *La Rose,* et *La Vieille lascive ;* des épigrammes, etc. Plusieurs poésies de Philé n'ont pas été publiées, quelques-unes sont d'une authenticité douteuse [3].

SECTION LXXI.

PROSE. — SOPHISTIQUE.

CONFÉR. SECT. XXII. P. 113. SECT. LII. P. 227.

Nous rangeons tous les prosateurs de cette période dans neuf classes, savoir, la sophistique, la grammaire, l'histoire, la géographie, les mathématiques, la phi-

[1] Notice sur les fragm. dans *J. B. C. Villoison*, Anecd. Gr. vol. II. p. 75. — Édit. : *J. F. Boissonade* (avec Nicetas Eugenianus).

[2] Édit. : *J. F. Boissonade*, de Drosillæ et Chariclis amoribus (cum interpret. lat. et comment.) Paris. 1819. 2 vol. 12.

[3] Éditions : De proprietate animalium, *Arsenius*. Venet. 1533. 8. *J. Camerarius*, ed. 2. Heidelberg. ap. Commel. 1596. 8. *J. C. De Pauw*. Traj. ad Rhen. 1730. 4. Toutes les productions poétiques de Philé connues jusqu'ici, à l'exception du poème sur les propriétés des anim. ont été publiées par *G. Wernsdorf*, Lips. 1768. 8.

losophie, l'histoire naturelle et la chimie, la jurisprudence, la médecine.

Thémistius, que son éloquence fit surnommer *Euphrades* ou le beau parleur, était né en Paphlagonie. Il enseigna la philosophie et la rhétorique à Rome, et principalement à Constantinople, où il jouit de la plus grande faveur auprès de l'empereur Constance et de ses successeurs; au point que Théodose-le-Grand lui confia l'éducation de son fils Arcadius, sans se laisser arrêter par la considération qu'il n'était pas chrétien; il fut aussi le maître de Libanius et de S^t^ Augustin, et l'ami de S^t^ Grégoire de Naziance. Deux fois (362 et 384) Thémistius se vit élevé à la dignité de préfet et gouverneur de Byzance, et il fut employé pendant quarante ans en toutes sortes d'affaires et d'ambassades. On croit conserver aujourd'hui encore les restes de sa dépouille mortelle à Rimini, ville des états du Pape, où elle fut apportée de la Morée, par les soins de Sigismond Pandulphus, général des Vénitiens contre les Turcs en 1464. Photius a connu trente-six discours de Thémistius : il ne nous en reste que trente-quatre, un (12) n'existe que dans une traduction latine, et n'est peut-être pas authentique. Quoique la plupart de ses discours aient pour objet de louer les empereurs, et que ce genre soit par lui-même aride et dépourvu d'intérêt, l'auteur a cependant connu l'art d'attacher ses lecteurs par de nombreuses allusions à la mythologie et à l'histoire des Grecs, et par des exemples empruntés aux anciens poètes et philosophes. Malheureusement il n'a pas su se prémunir entièrement contre le ton de panégyrisme, qui caractérise son siècle. Plusieurs discours de Thémistius sont dirigés contre les sophistes de son temps, dont il flétrit la qualifica-

tion, en refusant de l'accepter pour lui-même. Son style formé par une lecture assidue des anciens et principalement de Platon, est aussi riche en idées que clair énergique, et plein de douceur et d'élégance [1].

Libanius, né à Antioche sur l'Oronte l'an 314 ou 315, se forma par l'étude des anciens, et surtout des orateurs attiques. Il enseigna la rhétorique à Constantinople, à Nicomédie et enfin dans sa patrie où il mourut, vers l'an 393. Libanius fut païen, et attaché à la religion de ses pères, à laquelle il prêta l'appui de ses talens; mais il montra l'exemple d'une rare tolérance en demeurant lié d'amitié avec S^t^ Basile et S^t^ Jean Chrysostôme ses disciples. L'empereur Julien fut un de ses grands admirateurs, et son protecteur. Libanius a laissé des *Harangues*, au nombre de soixante-cinq, dont quelques-unes sont d'une authenticité douteuse; quarante-sept *Discours* (*μελέται*) sur divers sujets d'histoire, de mythologie et de morale; quarante-sept *Progymnasmata*, ou exemples d'exercices rhétoriques, offrant des modèles de divers genres; vingt-sept *Éthopées;* trente-trois *Descriptions* (*ἐκφράσεις*), dont plusieurs sont importantes pour l'histoire de l'art; trente-six *Contes* (*διηγήματα*); et des lettres dont on connaît plus de deux mille, adressées à plus de cinq cent cinquante personnes. Tous ces écrits offrent le plus

[1] Éditions. (*V. Trincavellus*) ap. *Aldum.* Venet. 1534. fol. (8 orat.) *H. Stephanus*, Paris. 1562. 8. (14 orat.) *Dion. Petavius* Paris. ed. 2. 1618. 4. (20 orat.) *J. Harduinus.* Paris. 1684. fol. (33 orat.) *G. Dindorf*, Lips. 1832. 8. (34 orat.) — *G. Remus* orat. VI augustales. Amberg. 1605. 4. Λόγος πρὸς τοὺς αἰτιαμένους ἐπὶτῷ δίξασθαι τὴν ἀρχήν invenit et interpr. *A. Majus*, Mediol. 1816. 8. *G. Dindorf*, Oratt. duæ. Lips. 1830. 8. — *J. I. G. Roulez*, Specimen Liter. inaug. continens obss. crit. in Themist. oratt. Lovan. 1828. 8.

haut intérêt pour la connaissance de l'histoire contemporaine, et de l'état de la civilisation à cette époque. Un peu trop de recherche dans le style le rend parfois embarrassé. Néanmoins Libanius doit être regardé comme le plus grand orateur qu'ait produit Constantinople [1].

Himérius, de Prusc en Bithynie, professa la sophistique à Athènes, et fut un des maîtres de Julien. Il nous reste de lui trente-quatre déclamations, dont dix tronquées, sur des sujets imaginaires, ou contenant des éloges, complimens, etc. Ce sont des déclamations dans le mauvais sens de ce mot, dénuées de plan et d'intérêt, à part quelques particularités dont on peut tirer profit. Le style est affecté, rempli d'emphase et surchargé d'érudition [2].

[1] Éditions : Il manque encore une édition complète des œuvres de Libanius. *Feder. Morellus.* Paris. 1606 et 1617. 2 vol. fol. (vol. I. præludia oratoria, declamationes et dissertationes morales. vol. II. orationes XXXVI). Ces discours, déclamations et progymnasmata augmentés de ceux qui avaient été publiés antérieurement par *Leo Allatius*, et depuis par *Fabricius, Bongiovannus, Morelli* et *Ernestine Reiske*, ainsi que d'un discours et de plusieurs déclamations inédites, furent publiés par : *J. J. Reiske*, Libanii orationes, etc. recens et illust. (ed. *Ernestina Chr. Reiske*) Altenb. 1784-97. 4 vol. 8. Depuis Reiske on a encore mis au jour deux discours et une déclamation. Un discours dans : *J. P. Siebenkees*, Anecd. Gr. Norimb. 1798. 8. p. 75. sqq.; un autre discours : *A. Mai*, (avec Fronto) Rom. 1823. 8. p. 421. sqq.; une déclamation : *J. F. Boissonade*, Anecd. Gr. vol. I. Paris. 1829. 8. 165. sqq. — Epistolæ : *J. C. Wolfius*, Amst. 1738. fol. (la collection la plus complète). *O. D. Bloch* a fait imprimer deux lettres inédit. dans : *Munteri* Miscellan. Hafn. T. I. Fasc. II. p. 139-152. d'autres se trouvent dans les Anecdota Gr. de *Villoison.* — *F. C. Petersen*, Comment. de Libanio. Haun. 1827-28. 4. Comment. I de vita Libanii. II-IV. sur quelques-unes de ses *Descriptions.*

[2] Éditions : *G. Wernsdorf*, Himerii quæcumque reperiri potuerunt

Flavius Claude Julien, empereur romain, surnommé *l'Apostat*, parce qu'il avait abjuré la religion chrétienne, fut élevé par les hommes les plus éclairés de son temps, et nourri de la lecture des auteurs de l'antiquité classique. Il n'occupa le trône que trois ans; il périt dans une expédition contre les Perses. Nous ne considérerons ici Julien que comme écrivain, et en cette qualité il mérite des éloges pour la pureté de sa diction et pour son éloquence; à une vaste érudition il réunissait beaucoup d'esprit, une imagination vive et un cœur chaud. Les ouvrages qu'il a laissés sont de trois classes : des *Harangues*, des *Lettres*, et deux ouvrages *satiriques* intitulés : *l'Antiochien ou l'ennemi de la Barbe; les Césars ou le Banquet.* Le premier de ces deux écrits, faible pour l'exécution, est un monument de l'esprit original, mais en même temps du caractère susceptible de ce prince; le Banquet des Césars, qui offre un tableau des vertus, des travers et des vices des prédécesseurs de Julien, peut être regardé comme une des productions les plus spirituelles et les plus agréables de l'antiquité. Parmi les ouvrages perdus de cet empereur, il s'en trouvait un *Contre les chrétiens et contre leur croyance*, en sept livres de peu d'étendue; tout ce que nous possédons de fragmens a été conservé par *St-Cyrille*, qui en a réfuté les trois premiers livres [1].

ed et rec. (cur. *J. C. Wernsdorf.*) Gött. 1790. 8. nouveau fragm. dans : *J. F. Boissonade*, Anecdot. Gr. vol. I. Paris. 1829. p. 172. sqq.

[1] *P. R. De la Bletterie*, Vie de l'empereur Julien. Amsterd. 1735. 12. *D. H. Hegewisch*, Recueil d'articles sur l'histoire et la littérature. Kiel. 1801. 8. (en allem.) *A. Neander*, Sur l'empereur Julien et son siècle. Leips. 1812. 8. (en allem.). Vie de Julien par *Tourlet*, en tête de sa traduction fr. des œuvres de Julien. Paris. 1821. 3 vol. 8.

Proœrésius, sophiste chrétien et célèbre professeur à Athènes, fut le maître de S^t^-Basile et de S^t^-Grégoire de Nazianze. Lorsque Julien interdit aux chrétiens de professer les sciences, son estime pour Proærésius l'engagea à faire une exception en sa faveur. Parmi ses ouvrages les anciens citent un *Éloge de Rome*, pour lequel on lui érigea une statue de bronze.

Marcellin (probablement Ammien Marcellin, historien latin du quatrième siècle) est auteur d'un ouvrage en langue grecque sur les orateurs de la Grèce, dont il reste un fragment, ayant pour titre : *De la vie et du genre de Thucydide.* C'est probablement aussi à ce Marcellin, que nous devons un *Commentaire sur la première partie de la rhétorique d'Hermogène* [1].

Saint Basile-le-Grand, un des plus illustres docteurs de l'église d'Orient, né à Néo-Césarée en Cappadoce, mérite ici une place à cause de son *Discours adressé aux jeunes gens sur la manière de lire avec fruit les ouvrages des Grecs.* S^t^ Basile recommande la lecture des auteurs profanes sous un double point de vue : l'un pour y trouver des exemples de vertu ; l'au-

Éditions : *P. Martinius, Th. Marcilius, C. Cantoclarus*, Jul. imp. quæ supersunt. Paris. 1583. 8. (*Dion. Petavius*) Paris. 1630. 4. *Ez. Spanhemius*, access. Cyrilli pro Christianorum religione adv. Julianum lib. X. Lips. 1696. fol. — Séparément : *J. M. Heusinger*, Cæsares. Goth. 1736. 1741. 8. *T. C. Harless.* Erlang. 1786. 8. ; Juliani in Constant. laudem orat. cum animadv. Wyttenbachii (Bibl. Crit. vol. III. P. I. p. 53-75. Part. II. p. 1-75) ed. *God. H. Schæfer*, Lips. 1802. 8. : *L. H. Heyler.* Jul. imp. quæ feruntur epist. acc. ejusd. fragm. cum poëmatiis, rec. illust. Mogunt. 1828. 8.

[1] Vie de Thucyd. dans l'éd. de Poppo P. I. vol. I. p. 311-337. ; Comment. ad Hermog. : *Aldus*, Rhetores Gr. vol. II. Venet. 1509. fol. *C. Walz*. Rhetor Græc. vol. IV.

tre pour se convaincre que tout ce que ces livres renferment de bon et d'utile, est emprunté aux écritures saintes, soit directement, soit indirectement. Il existe de trois à quatre cents *Lettres* de S^t^ Basile, qui peuvent être regardées comme des modèles dans le genre épistolaire ; celles qui sont adressées à Libanius, son ancien maître, ont un intérêt particulier. On attribuait anciennement à S^t^ Basile une *Grammaire* qui est reconnue aujourd'hui pour une production de *Manuel Moschopulus* le jeune [1].

Un certain *Maxime* a laissé un ouvrage de rhétorique *Sur les objections indissolubles* [2].

Pendant le cinquième siècle ont vécu *Phœbammon*, qui a écrit un traité *des Figures de rhétorique* [3]; *Denys*, d'Antioche, dont nous possédons quarante-six lettres [4]; *Severus*, d'Alexandrie, auquel nous devons des *Contes* et des *Éthopées* [5] ; *Troïlus*, de Side, qui a composé des *Prolégomènes* sur la rhétorique d'Hermogène [6]; Enfin *Procope*, de Gaza, célèbre écrivain ecclésiastique, qui

[1] Édit. : Basilii opera omn. Basil. 1551. fol. *J. Garnier*, Gr. et lat. Paris. 1721-30. 2 vol. fol. — ad adolescentes orationem de modo e litteris græcis proficiendi ed. *F. G. Sturz*, Ger. 1791. 8.

[2] Édit. : Fabricii Bibl. Gr. vol. IX. p. 570. vol. VI. p. 38. ed. 2. *C. Walz*, Rhetores Gr. vol. V. p. 577-590.

[3] Édit. : *Aldus*. Rhetores Gr. Paris. 1508. vol. I. (sans nom d'auteur.) *C. Walz*, Rhetor. Gr. vol. VIII. p. 487-519. — *M. J. J. Bosius*, Epist. de Phœbammone Rhetore. Lips. 1738. 8.

[4] Imprimées dans *Aldus*, Epistol. Græcar. collect. Part. II. Venet. 1499. 4. *H. Stephanus*, Epistol. dialogi breves, etc. Paris. 1577. 8.

[5] Édit. : Narrationes : *J. Iriarte*, Catalog. codd. Bibl. Matrit. vol. I. p. 362. sqq.: Ethop. : *Leo Allatius*, Excerpta Gr. S. et Rhet. Rom. 1641. 8 p. 221. sqq. Les deux traités dans *C. Walz*, Rhet. Gr. vol. I. p. 537-548.

[6] Ed. pr. *C. Walz*, Rhet. Gr. vol. VI. p. 42-504

professa la rhétorique sous Justin-le-Vieux. Il existe de lui [a]) une *Complainte* sur la destruction de l'église de S^te^-Sophie, par un tremblement de terre ; [b]) un *Éloge de l'empereur Anastase ;* [c]) une *Éthopée* et [d]) 60 *Lettres*[1].

Choricius, disciple de Procope, et *Sopater,* tous deux sophistes du sixième siècle, ont laissé, l'un des *Harangues* et des *Dissertations,* la plupart encore inédites; l'autre un *Commentaire sur la première partie de la rhétorique d'Hermogène,* et un ouvrage de rhétorique intitulé : *Divisions des questions controversées* [2].

Agapetus, diacre de l'église de Constantinople, adressa à l'empereur Justinien un écrit *Sur les devoirs d'un bon prince ;* il y retrace brièvement les règles de l'art de gouverner [3].

Théophylacte, qui occupait le siége épiscopal d'Achris dans la Bulgarie, vers l'an 1070, est auteur d'un livre *Sur l'éducation des princes,* destiné au jeune Constantin Porphyrogénète, fils de Michel VII Parapinacès [4].

[1] Ed. a.) *J. Iriarte,* Catalog. codd. Gr. Bibl. Matrit. vol. I. p. 264. b.)*J. B. C. Villoison,* Anecd. Gr. vol. II. p. 28. *Im. Bekker et B. G. Niebuhr,* Dexippi, etc. historiar. quæ supersunt Bonn. 1829. 8. p. 487. c.) *J. F. Boissonade* (avec Marinus) Lips. 1814. 8. d) *Aldus.* Epistol. Gr. collect. Partt. II. Venet. 1499. 4.

[2] Édit. Choricius : *Fabricius* Bibl. Gr. vol. VIII. p. 844. ed. I. (orat.1) *J. B.C. Villoison,* Anecd. Gr. vol. II. p. 18. 21. 52. (orat. 3.). — Sopatri quæstt. de componendis declamatt. in caussis præcipue judic. : *Aldus.* Rhet. Gr. vol. I. Venet. 1505. *C. Walz,* Rh. Gr. Vol. VIII. p. 1-384. — Le commentaire : ed. pr. *C. Walz,* Rhet. Gr. vol. IV et V. p. 1-211.

[3] Ed. pr. ap. Z. Calliergum. gr. et lat. Venet. 1509. 8. *J. A. Groebel.* Lips. 1733. 8. *Ans. Banduri,* Imper. Orient. vol. I. p. 158. sqq.

Ed. *P. Possinus.* Paris. 1651. 4. *Ans. Bandurii,* Imper. Orient. seu Antiquit. Constant. vol. I. p. 193. sqq. Paris. 1711. fol.

Nous devons un *Traité de la syntaxe des parties du discours* à Psellus, probablement *le jeune*, écrivain fécond du onzième siècle, dont il sera encore question plusieurs fois [1].

Nous possédons deux ouvrages de rhétorique dont l'auteur est nommé *Cyrus* dans le manuscrit. Ce Cyrus est probablement *Théodore Prodromus*, versificateur déjà cité (p. 314). Ces traités portent les titres suivans : *De la différence des controverses*, et *Problèmes rhétoriques sur les controverses.* Théodore Prodrome composa un grand nombre d'autres ouvrages en prose du genre de la sophistique : une partie seulement en a été imprimée [2].

Nous mentionnons ici un dialogue intitulé *Timarion ou de ses souffrances;* c'est une imitation de la Necyomancie de Lucien, par un auteur inconnu, mais qui appartient probablement au douzième siècle. On remarque dans le Timarion l'absence presque totale du style ampoulé et déclamatoire dont on faisait cas alors; mais, sans parler des locutions peu élégantes, on y rencontre des fautes de syntaxe et un grand nombre de mots inconnus aux écrivains attiques [3].

[1] Ed. pr. *C. Walz*, Rhet. Gr. vol. V. p. 598-600. Traité abrégé des formes oratoires par *le même*, ibid. p. 601-605.

[2] Édit. de differentiis statuum : *Aldus.* Rh. Gr. vol. I. *Walz*, Rhet. gr. vol. VIII. p. 386-399. Problemata, etc. (sans nom d'auteur) : *J. Huswedel*, Hamburg. 1612. 12. — D'autres ouvr. de Théod. Prod. dans : *De la porte du Theil*, Notices et extraits des mss. de la Bibl. du roi de France vol. VI. p. 521. 525. 552. 561. vol. VIII. P. II. p. 82. 105. *J. Iriarte* Catalog. codd. mss. bibl. matrit. vol. I. p. 428. *J. F. Boissonade*, Anecdot. gr. vol. I. p. 429. sqq.

[3] Ed. *C. B. Hase*, Notices et extraits des mss. de la Bibl. du roi. vol. IX. P. II. p. 125. sqq.

Jean Tzetzès, savant grammairien du treizième siècle, a publié un *Abrégé de rhétorique* [1].

Nicolas, le sophiste, paraît appartenir aussi à cette époque. Il est auteur d'un traité de rhétorique et probablement d'une partie des progymnasmata, publiés sous le nom de Libanius [2].

Nicéphore Basilaca, qui professa la rhétorique à Constantinople, a laissé des *Fables*, des *Contes,* des *Éthopées* et des *Progymnasmata* [3]. Un autre *Nicéphore,* surnommé *Chumnus,* garde de l'écritoire impérial sous Andronic II Paléologue, composa un grand nombre d'ouvrages sur des sujets de philosophie de physique et de rhétorique. Quelques-uns seulement ont été publiés [4].

Joseph, Rhacendytès, moine et soi-disant médecin, paraît être né dans l'île d'Ithaque. Après avoir visité un grand nombre de villes, il alla à Constantinople et y entendit les maîtres les plus distingués d'alors. Quoique son esprit borné ne lui eût pas permis de faire de grands progrès à leur école, il ne hasarda pas moins de publier un *Traité abrégé de rhétorique,* dans lequel il reproduisit les théories d'Hermogène, appuyées d'exemples pratiques [5].

Jean de Sicile, désigné encore par le nom de *Doxopater,* fut un moine très-laborieux, qui selon toute

[1] Éd. pr. *C. Walz*, Rhet. gr. vol. III. Stutg. 1834. p. 670-686.

[2] Ed. pr. *C. Walz*, Rhet. gr. vol. I. p. 262-420.

[3] Ed. *Leo Allatius*, Excerpta Rhet. et Sophist. Rom. 1641. 8. p. 125. sqq. — Progymnasmata : Ed. pr. *C. Walz* Rhet. gr. vol. I. p. 421-525.

[4] Éd. : De animâ contra Plotinum : *F. Creuzer* (avec Plotin) Heidelb. 1814. 8.; Consolationes II : *J. F. Boissonade*, Anecdot. gr. vol. I. p. 293. sqq. D'autres écrits, parmi lesquels des lettres : ibid. vol. II. p. I. sqq. vol. III. p. 256. sqq.

[5] Ed. pr. *C. Walz*. Rhet. Gr. vol. III. p. 465-569.

apparence vivait au commencement du treizième siècle. Pendant long-temps ses connaissances ne le garantirent pas de la misère; plus tard son sort s'améliora et il devint patriarche de Constantinople. Il s'adonna principalement à l'enseignement de la rhétorique et écrivit sur presque toutes les parties de cette science. On a publié de lui [a]) un *commentaire sur les formes oratoires d'Hermogène;* [b]) un autre *sur les progymnasmata d'Aphthonius;* [c]) des *prolégomènes sur la rhétorique.* Il est aussi auteur d'une *Chronique* inédite [1]

George, de Chypre, souvent nommé *Grégoire,* qui joue un rôle dans l'histoire de l'église d'Orient, à la fin du treizième siècle, s'est distingué par une élégance et une pureté de style bien rares de son temps. Outre des ouvrages de théologie, il a laissé un *Éloge de la mer;* une *Collection de proverbes;* des *Panégyriques,* et d'autres écrits inédits, parmi lesquels se trouve un recueil d'environ deux cents *lettres* [2].

Nous possédons de *Théodore l'Hyrtacénien* quatre-vingt-treize *Lettres;* six *Discours* et d'autres ouvrages inédits [3]. Il existe une *Éthopée* d'un autre *Théodore,* de Cynopolis en Égypte [4].

[1] Ed. a) *C. Walz.* Rhet. Gr. vol. VI. p. 505-541. b) ibid. vol. II. p. 87-563. c) ibid. vol. II. p. 69-79. vol. VI. p. 1-34.

[2] Ed. Encomium maris : *B. Vulcanius* (avec Aristot. de Mundo) Lugd. Bat. 1591. 8. *Feder. Morellus*, Gr. et lat. Paris 1597. 8.; Proverbia : (*D. Heinsius*) (avec Michel Apostolius) Lugd. Bat. 1619. 4.; Elog. II : *Boissonade*, Anecd. Gr. vol. I. p. 313. sqq.; fragment d'un autre panégyr. : *Th. Dousa* (avec Georg. Acropolites) Lugd. Bat. 1613. 8.

[3] Edit. Lettres : *De la porte du Theil*, Notices et extraits, etc. vol. V. p. 709. sqq. vol. VI. p. 1. sqq.; discours : *J. F. Boissonade*, Anecd. Gr. vol. I. 248. sqq. vol. II. 409. sqq. vol. III. p. 1. sqq.

[4] *Leo Allatius*, Excerpt. Gr. Sophist. et Rhet. Rom. 1641. 8.

Démétrius Cydonius, qui vivait dans le quatorzième siècle, a laissé outre des ouvrages de théologie, une *Complainte sur les habitans de Thessalonique;* un *Discours* adressé aux Grecs, ainsi qu'un discours philosophique *Sur le mépris de la mort* [1].

Mazarius, auteur du commencement du quinzième siècle, a écrit contre ceux qui vivaient à la cour de Constantinople une satire à l'imitation de la Necyomancie de Lucien [2].

George Pléthon, qui vivait vers l'an 1450, a laissé un traité plein de sécheresse, intitulé : *Abrégé de quelques parties de la rhétorique* [3].

Nous plaçons ici deux rhéteurs d'une époque incertaine, et inconnus d'ailleurs : l'un est *Zonœus*, auteur d'un traité *Sur les figures;* l'autre *Cocondrius*, qui a écrit *Sur les tropes* [4].

Nous terminons la liste des sophistes par un rhéteur, qui professa la philosophie et l'art oratoire à Constantinople dans les derniers temps des Paléologues et survécut à la prise de cette ville par les Turcs, c'est *Matthœus Camariota*, de Thessalonique. On a de cet écrivain [a]) une *Complainte* sur la destruction de l'empire d'Orient, [b]) deux *Discours sur le destin*, et un [c]) *Précis de Rhétorique*, dont l'authenticité est

[1] Édit. : Monodia occisorum Thessalonicæ : *F. Combefis*, Hist. Byz. script. post. Theoph. p. 384. sqq.; Oratio ad Græcos : Bibliotheca Patrum vol. XXVI. p. 515.; de mortis contemptu : *C. Th. Kuinoel.* Lips. 1796. 8. (Auctor. gr. minores. T. I.)

[2] Ed. : *J. F. Boissonade*, Anecd. Gr. vol. III. à la fin.

[3] Ed. : *C. Walz*, Rhet. Gr. vol. VI. p. 542-598.

[4] Les deux traités ont été publiés par *C. Walz*, Rhet. Gr. vol. VIII. p. 671-591. et p. 782-801.

contestée, avec autant plus de raison qu'il existe de lui [d] un *Abrégé de la rhétorique d'Hermogène* [1].

Outre les ouvrages de rhétorique mentionnés jusqu'ici et plusieurs autres encore qui seront cités à la section des grammairiens, la collection de Walz renferme un assez grand nombre d'écrits anonymes, que nous nous abstenons d'énumérer ici : tous n'appartiennent probablement pas à cette période.

SECTION LXXII.

ROMANCIERS.

CONFÉR. SECT. LIII. P. 236.

Nous avons parlé plus haut de trois romanciers qui ont vécu avant le quatrième siècle, nous en trouvons huit depuis les temps de Constantin, mais comme trois d'entre eux, *Théodore Prodrome*, *Nicétas Eugenianus* et *Constantin Manassès*, ont écrit en vers, nous les avons rangés parmi les poètes; il nous reste donc seulement à faire connaître les cinq autres.

Héliodore, d'Émèse en Phénicie, qui dans un âge plus avancé devint évêque de Tricca en Thessalie, composa dans sa jeunesse, vers l'an 390, un roman en dix livres sous le titre d'*Ethiopiques* ou histoire de Théagène et de Chariclée; cet ouvrage n'a pas été imité seulement par les romanciers grecs postérieurs, mais il a encore servi de modèle à quelques romans modernes. Le roman d'Héliodore est sagement conçu,

[1] Edit. a) *M. Crusii* Turco-Græcia. Basil. 1584. fol. p. 76. b) *H. S. Reimarus*. Lugd. Bat. 1721. 8. c) *D. Hoeschel.* Aug. Vind. 1797. 8. *J. Scheffer*, Gr. et lat. Hamburg. 1675. 8.; (Extraits des progymnasmata d'Aphthonius : *C. Walz*, Rhet. Gr. vol. I. p. 121-136.) d) *C. Walz*, Rhet. Gr. vol. VI. p. 599. sqq.

fortement intrigué; les épisodes y sont amenés à propos; les caractères et les mœurs des personnages bien soutenus; mais il ne fait point connaître l'état de la société, il n'offre que des mœurs factices et ne représente ni un siècle ni un peuple [1].

Achilles Tatius, qui a vécu probablement dans le cinquième siècle, a laissé un roman intitulé : *Les amours de Leucippe et de Clitophon*, en huit livres. On le regarde comme le meilleur des anciens romans après celui d'Héliodore. Cette composition offre de l'intérêt et de la variété, le dénouement en est simple, mais le cadre est mal choisi, et le caractère des acteurs est trop uniforme, celui du principal héros surtout est entièrement manqué. Achilles a imité et pillé Platon, les anciens poètes élégiaques et Héliodore. Son style est plein d'antithèses, d'images souvent agréables, et de jeux de mots : on remarque partout de la recherche et le désir d'être concis et élégant, mais le plus grand défaut qu'on ait à lui reprocher, c'est une imagination peu chaste [2].

Longus est auteur du *Roman pastoral de Daphnis et Chloé*, en quatre livres. Cet ouvrage est faible sous

[1] Ed. pr. Basil. ap. *Hervag.* 1534. 4. ap. *Hier. Commelin.* Heidelb. 1596. 8. Lugd. 1611. 8. *Dav. Pareus.* Francof. 1631. 8. (réimpression de l'édit. de Commelin, dans laquelle cependant le texte se trouve divisé, pour la première fois, en chapitres). *C. G. Mitscherlich.* Argentor. 1798. 2 vol. 8. (Scriptor. Erotici Gr. Part. II.) *Ad. Coray.* Paris. 1804. 2 vol. 8. — *F. Jacobs*, Epistola Crit. de Heliodoro. Jen. 1804. 8.

[2] Ed. pr. ap. Commelin (avec Longus) Heidelb. 1601. 8. *B. G. L. Boden.* Lips. 1776. 8. *C. G. Mitscherlich.* Bip. 1792. 8. (Scriptores Erot. Gr. Part. I.) *F. Jacobs*, recens. not. Salmasii Guyeti Goettlingii, Hasii et suas adj. Lips. 1821. 2 vol. 8. — *C. G. Goettling*, Animadv. crit. in Callimach. et Achillem Tat. Jen. 1811. 8.

le rapport de l'invention, mais il y règne beaucoup de finesse; ce qui lui donne une apparence de grâce. Le style paraît naturel, il est toutefois trop élégant et trop recherché pour être vraiment naïf. On croirait que ce livre a servi de modèle à *Paul et Virginie* [1].

Chariton, d'Aphrodisée, dont l'époque est incertaine, écrivit un roman intitulé : *Les amours de Chéréas et de Callirhoé,* en huit livres. L'invention de ce roman est peu de chose, mais la marche en est facile et naturelle [2].

Eustathius ou *Eumathius,* Égyptien, nous a laissé le roman d'*Isménias* et d'*Ismène;* production plate, froide et insipide [3].

Aux romanciers on peut joindre *Aristénète,* de Nicée, écrivain d'une époque incertaine. Ses *Lettres érotiques* ou amoureuses sont les meilleures de ce genre qui exis-

[1] Ed. pr. *Raph. Columbanus.* Florent. ap. Phil. Juntam. 1598. 4. *G. Jungermann.* Hanov. (ap. Wechel.) 1605. 8. *J. B. C. de Villoison.* Paris. 1778. 2 vol. 8 et 4. ap. *Bodonium* (cum Proloquio de libris eroticis [P. M. Paciaudi] et Præfatione [J. B. de Rossi] Parm. 1786. 4. *C. G. Mitscherlich.* Bip. 1794. 8. (Script. Erot. Gr. Part. III.) *Ad. Coray.* ap. Didot. Paris. 1802. 4. *G. H. Schæfer.* Lips. 1803. 12. *P. L. Courrier* (une lacune considérable comblée à l'aide d'un mst. de Florence) Rom. 1810. 8. *F. Passow,* Gr. allem. Leips. 1811. 8. *G. L. R. De Sinner.* Paris. 1829. 8. — Le fragment du mss. de Flor. publié à part par *P. L. Courrier,* cum versione lat. H. Amati Rom. 1810. 8. *Chardon de la Rochette,* Mélanges de Critique et de Philolog. vol. II. p. 107. sqq. Classical Journal. vol. VIII. p. 403. sqq. *H. C. A. Eichstaedt.* Jen. 1811. fol. — *J. T. Kreyssig,* Obss. ad Longi Pastor. fragm. Nivemont. 1813. 8.

[2] Ed. pr. *J. P. d'Orville.* Amstel. 1750. 4. 3 Partt. Cum Abresch. Pierson. conject. suisque not. recudi cur. *C. D. Beck.* Lips. 1783. 8. *Spyridion Blantis.* Venet. 1812. 4.

[3] Ed. pr. *G. Gaulmin.* Gr. et lat. Paris. 1617. 8. Græce Viennæ. 1791. 8. *L. H. Teucher.* Lips. 1792. 8.

tent de l'antiquité. Cependant le style de ces lettres manque souvent de goût et de naturel; il est presque toujours déclamatoire. Le mérite de cette composition est de peindre les mœurs de la Grèce ancienne, et d'éclaircir ainsi quelques passages des auteurs classiques, qui sans cela seraient obscurs pour nous [1].

SECTION LXXIII.

GRAMMAIRE ET ÉRUDITION PHILOLOGIQUE.

CONFER. SECT. XXXVI. P. 157. SECT. LV. P. 244.

Constantinople devint dans cette période le siége de l'érudition grammaticale. Le fondateur de cette nouvelle capitale y établit une école pour l'enseignement de toutes les branches des connaissances humaines, et fit construire un bâtiment octogone où demeuraient quinze professeurs, tous religieux, portant le titre de οἰκουμενικοί, *universels*. La grammaire, une des principales sciences professées à l'Octogone, y revêtit une forme nouvelle. Les docteurs œcuméniques, ennemis des discussions philologiques et critiques, qui auraient pu amener la discorde parmi eux, réduisirent la science grammaticale à un système régulier et invariable, et admirent pour base de leur enseignement la théorie de Denys de Thrace. Si une méthode qui

[1] Ed. pr. ex bibl. Jo. Sambucii Antverp. 1566. 4. *J. Mercerus.* Paris. 1595. 1639. 8. *J. C. De Pauw.* Traj. ad Rhen. 1736. 8. *F. L. Abresch* Zwoll. 1749. 8. *J. F. Boissonade.* Paris. 1822. 8. — *F. L. Abresch*, Lectiones Aristænet. Zwoll. 1749. 8. *Id.*, Virorum aliquot erud. ad Arist. ep. conjecturæ. Amstel. 1752. 12. *F. J. Bast*, Lettre à Boissonade sur Anton. Lib. Parth. et Aristénète. Paris. 1805. 8. Traduite en latin par *Wiedeburg.* Lips. 1809. 8.

faisait de la science un champ clos pouvait avoir une certaine utilité, elle devait d'un autre côté dégoûter des hommes, doués d'un esprit critique, de l'envie de la cultiver. Aussi le nombre des grammairiens byzantins, pour autant que leurs noms soient arrivés jusqu'à nous, fut très-borné tant que dura l'établissement de l'Octogone. Il augmenta de nouveau depuis le huitième siècle; mais dans la foule des écrivains s'occupant d'une langue qui allait expirer, il en est peu qui aient acquis de la célébrité.

Nous allons nommer les principaux de ces grammairiens.

Un compilateur du quatrième siècle, *Helladius,* d'Antinoé en Égypte, composa une *Chrestomathie* en vers ïambiques, dont Photius nous a conservé un fragment [1].

George, que ses ennemis surnommèrent *Chœroboscus* et ses amis *Technicus,* vécut dans le quatrième siècle et laissa plusieurs petits traités grammaticaux p. ex. *Des mots enclitiques ; Des schematismes des verbes* εἰμί et εἶμι; un *Traité des esprits ;* un autre *Sur les tropes,* et une *Prosodie,* qui est inédite [2].

Théodose, d'Alexandrie, grammairien d'une époque incertaine, a écrit un *Commentaire sur la théorie de Denys de Thrace ;* il ne paraît pas que nous possé-

[1] Publié à part dans *J. Meursius,* de regno Laconico. Ultraj. 1687. 4.

[2] Éd. : Des mots enclitiques, avec trois autres traités : *Aldus,* Thesaurus Cornucopiæ et horti Adonidis Venet. 1496. fol.; un cinquième traité : *Imm. Bekkeri* Anecdot. Gr. vol. III. p. 1209. sqq.; Des extraits du traité sur les esprits : *L. C. Valckenaer* (avec Ammonius) Lugd. Bat. 1739. 4. p. 205. sqq. Le traité περὶ τρόπων dans *C. Walz,* Rhet. Gr. vol. VIII. p. 802. sqq.

dions cet ouvrage dans son état primitif. Théodose a composé en outre des *Canons isagogiques ;* un *Traité de la prosodie ;* et un *Abrégé* de la grammaire d'Hérodien [1].

Nous avons plusieurs ouvrages de grammaire sous le nom de *Manuel,* de Crète, ou sous celui de *Manuel Moschopulus ;* mais il règne de l'incertitude sur l'époque de cet écrivain ou, pour mieux dire, de ces écrivains; car il est certain qu'il en a existé deux et peut-être trois de ce nom. L'un d'eux est ordinairement distingué par l'épithète de *Crétois,* d'*aîné* ou de *grammairien ;* l'autre, qui semble avoir été plutôt théologien, se trouve désigné par la qualité de *neveu.* Quelques écrivains parlent aussi d'un Manuel Moschopulus du quinzième siècle; mais il paraît qu'ils sont dans l'erreur. Manuel l'aîné a fleuri probablement sous Michel VIII, Paléologue, vers l'an 1270, et le neveu peu de temps après. Nous possédons sous le nom de Manuel Moschopulus, outre une *Vie d'Euripide,* des *Scolies sur Hésiode, Pindare,* etc.; plusieurs traités de grammaire, tels que des *Questions* (grammaticales); une *Collection d'atticismes ;* un *Traité sur l'exercice grammatical,* publié sous le nom de Saint-Basile; une *prosodie,* etc. [2].

[1] Ed.: *C. G. Goettling*, Theodosii Grammat. Lips. 1822. 8. Un glossaire sur cette grammaire : *L. Bachmann* Anecd. Gr. (λεξικὸν τῆς γραμματικῆς) Lips. 1828. vol. I. p. 423-450.; Canones Isag.: *Imm. Bekker,* Anecd. Gr. vol. III. p. 975-1061.; Am. Peyron in Theodosii Alex. tractatum de Prosodia Commentatio. Taurini. 1817. 4. et dans l'Etymologicum Orionis de *F. G. Sturz.* p. 236. sqq.; L'introduction à l'abrégé de la Gr. d'Hérod.: *F. Osann* (avec Philémon) Berolin. 1821. 8. p. 302-08.

[2] Ed. *F. N. Titze,* Manuelis Moschopuli Cretensis opuscula grammatica. Lips. et Prag. 1822. 8. Extraits des ouvrages grammat. de

Maximus Planudes, a laissé [a]) un *Dialogue sur la grammaire,* et un autre *Sur la syntaxe,* [b]) un *Traité des verbes transitifs et intransitifs,* [c]) un écrit *Sur les atticismes,* [d]) des *Scolies* sur la rhétorique d'Hermogène [1].

Un certain *Polybe,* de Sardes, dont on ignore l'époque, est auteur de plusieurs petits écrits de grammaire; l'un d'eux traite *des Figures oratoires* [2].

Deux écrivains d'une époque incertaine ont écrit sur la métrique : l'un est le moine *Élie,* de l'île de Crète, surnommé *Charax.* Nous avons de lui, un traité *De la figure des lettres,* et un ouvrage *Sur les divers mètres,* qui dans quelques manuscrits est attribué faussement à Plutarque.

L'autre écrivain sur la métrique est *Tricha* qui, d'après ce qu'on peut conjecturer, vivait au quatorzième siècle. Son ouvrage a pour titre : *Tableau des neuf mètres* [3].

Outre les grammairiens que nous venons de passer en revue, il en est beaucoup d'autres, qui ont écrit sur des sujets de grammaire ou de métrique, et dont les ouvrages ont été imprimés ou sont encore inédits. Plusieurs de ces traités se trouvent publiés dans les

Moschopul. : *Lud. Bachmann*, Anecd. Gr. vol. II. p. 351-382. voy. *J. F. Boissonade,* Anecdot. Gr. vol. I. p. 404.

[1] a.) *L. Bachmann,* Anecdot. Gr. vol. II. p. 1-166. b.) *G. Hermann,* de emend. rat. Grammat. Gr. p. 391. c.) *J. F. Boissonade,* Anecdot. Gr. vol. I. p. 408. d.) *C. Walz*. Rhet. Gr. vol. V. p. 212-576.

[2] Publiés par Iriarte, Catol. codd. Bibl. Matrit. vol. I. p. 117. et 374.; le traité des fig. or. est reproduit par *C. Walz,* Rhet. Gr. p. 611-616.

[3] Ed. *Fr. de Furia,* Appendix ad Draconem Stratonicensem complectens Trichæ, Eliæ monachi et Herodiani tractatus de metris. Lips. 1814. 8.

collections de *Villoison, Bekker, Iriarte, Boissonade, Bachmann*, etc.

Parmi les grammairiens de cette époque, les plus intéressans pour nous sont ceux qui se sont occupés de l'interprétation des auteurs anciens. Le plus souvent à la vérité ils ne nous ont transmis que des extraits d'anciens commentaires ; mais c'est précisément leur plus grand mérite à nos yeux. Ces interprètes se divisent en deux classes : les uns nommés Scoliastes (σχολιασταί) sont ceux dont les remarques se trouvent à la suite des auteurs mêmes qu'ils ont commentés ; les autres ont fait de leurs commentaires des ouvrages particuliers.

Un des meilleurs scoliastes est *Eustathe*, archevêque de Thassalonique, auteur d'un commentaire savant et fort utile sur Homère, et d'un autre sur Denys le périégète. On a de lui des lettres inédites. Son commentaire sur Pindare est perdu [1].

Jean Tzetzès, dont il a été parlé à la section des poètes, a composé divers commentaires et scolies sur des auteurs classiques. Ses scolies sur Homère, Hésiode et Lycophron sont très-utiles pour la connaissance de la mythologie et de l'histoire poétique. Ce sont les seules jusqu'ici qui aient été publiées [2].

A la suite de ceux-ci viennent d'autres grammai-

[1] Les éditions des commentaires sur Homère et sur Denys le Périégète ont été indiquées plus haut, p. 19. n. 1. et pag. 208. n. 1.

[2] Édit. Exegesis in Iliad. : *G. Hermann* (avec Dracon) Lips. 1812. 8. ; Schol. ad Hesiod. : dans les éditions de ce poète par *V. Trincavellus*. Venet. 1537. 4. et *D. Heinsius*. Lugd. B. 1603. 4. ; Scholia ad Lycophr. : dans les éditions de ce poète de *Canter, Potter, Sebastiani* et *Bachmann*. *C. G. Muller*, Tzetzæ Comment. in Lycophron. (cum scholiis minoribus.) Lips. 1811. 3 vol. 8. Quelques savans attribuent ces scolies à *Isaac Tzetzès* frère de *Jean*.

riens, tels que *Isaac Comnène*, *Porphyrogénète*, qui a laissé des *Scolies sur Homère*, encore inédites, etc.; *Jean*, surnommé *Pédiasimus*, auteur de *Scolies sur Hésiode*, d'un *Commentaire sur Cléomède*, dont rien n'a été publié; *Démétrius Triclinius*, qui a écrit des scolies sur Hésiode, Pindare, Sophocle et Aristophane, et a composé un ouvrage sur les *Mètres de Sophocle* et sur les *Figures*. Quelques savans attribuent à ce Démétrius le petit poème connu sous le titre de *Sphère d'Empédocle* : peut-être n'a-t-il fait que le retoucher [1].

Les lexicographes de cette période sont nombreux; nous en citerons les principaux.

Valerius Harpocration, d'Alexandrie, (vers le milieu du quatrième siècle) est auteur d'un lexique tiré surtout des dix orateurs attiques; ce qui l'a fait nommer *Lexique des dix Orateurs* [2].

Orion, de Thèbes, qui vivait dans le quatrième ou cinquième siècle, rédigea un *Dictionnaire étymologique*, dont les lexicographes et les grammairiens postérieurs ont fait un grand usage; il avait lui-même beaucoup profité des travaux du grammairien Orus de Milet (voy. p. 246), avec lequel on l'a parfois con-

[1] Les Scolies de Démétrius ont été imprimées dans plusieurs éditions des poètes, auxquels elles se rapportent.

[2] Ed. pr. *Aldus* (cum Ulpiani comment. ad Demosth. Philipp.) Venet. 1503. fol. *Nic. Blancardus*, cum Phil. Maussaci et H. Valesii notis. Lugd. B. 1683. 4. *Jac. Gronovius*. Lugd. B. 1696. 4. Cum ann. interpr., etc. Lips. ap. Hartmann. 1824. 2 vol. 8. *Imm. Bekker* (avec Mœris) Berolin. 1833. 8. — *J. Toupii* Emendationes in Suidam, Hesychium, etc. vol. IV. p. 432. sqq. ed. *T. Burgess* Oxon. 1790. 8. *J. F. Schleusneri* Obss. in Harp. Lex. (Miscellan. crit. ed. *Friedemann et Seebode*. vol. II. P. IV. p. 744-754.) voy. Acta Philologor. Monacens. T. III. Fasc. II p. 235.

fondu. Orion, surnommé l'Ancien, dont nous avons parlé plus haut (p. 246) n'est peut-être pas différent d'Orion de Thèbes [1].

Ammonius, prêtre d'Alexandrie, se réfugia à Constantinople, en 389, après la destruction du temple qu'il desservait. On lui doit un *Traité des synonymes*, dans lequel il a mis les mots par ordre alphabétique, sans s'astreindre toutefois à un arrangement sévère. Un autre traité du même auteur *Sur les mots impropres* pourrait former une seconde partie du premier. Il n'a pas été imprimé.

On discute pour savoir si le glossaire qui nous est parvenu sous le nom d'*Hésychius*, d'Alexandrie, provient véritablement de lui, ou s'il n'est qu'un abrégé. Selon l'opinion de quelques critiques ce lexique était originairement d'un mince volume, et les nombreuses gloses bibliques qu'il contient y ont été intercalées par des copistes. Quoiqu'il en soit, il est très-important pour la connaissance de la langue grecque et pour la lecture des Septante et du Nouveau-Testament [3].

[1] *F. Passow*, de Anthologio Orionis Thebani. Vratislav. 1831. 4. *Fr. Ritschel*, de Oro et Orione Comment., etc. Vratislav. 1834. 8. *F. Ranke*, Annales de Berlin pour la critique scientifique, janvier 1834. n. 8. p. 61. sqq. (en allem.). — Ed. pr. *F. G. Sturz*. Lips. 1820. 4.

[2] Ed. pr. ap. *Aldum* (Dictionar. Gr.) Venet. 1497. 1524. fol. *L. C. Valckenaer*. Lugd. Bat. 1739. 4. nov. edit. (cur. *G. H. Schæfero*) Lips. 1822. 8. dans : *C. Labbœi*, Glossaria cum aliis opusculis, Londin. 1826. fol. p. 717-936. Appendice à la nouvelle édition du Thesaur. de H. Étienne.

[3] *C. F. Ranke*, de Lexici Hesyc. verâ origine et genuinâ formâ. Lips. et Quedlinb. 1831. 8. — Édit. ed. pr. *M. Musurus*, ap. *Aldum*. Venet. 1514. fol. *J. Alberti*, cum notis DD. VV. T. I. Lugd. Bat. 1746. T. II. (ed. *D. Ruhnken.*) ib. 1766. fol. — *N. Schow*, Hesychii

Philémon, que les uns placent à la fin du cinquième siècle, les autres dans le douzième, composa un *Lexique technologique*, en huit sections, dont il ne reste que la première et une partie de la seconde; et un *Recueil de locutions attiques*, qui dans l'état où il nous est parvenu, ne s'étend pas au-delà de la lettre Δ [3].

Photius, patriarche de Constantinople, dont il sera encore question, a laissé un glossaire pour la composition duquel il s'est servi d'Harpocration, des scoliastes de Platon ainsi que de lexiques dramatiques et historiques. Cet ouvrage renferme plusieurs lacunes considérables et les copies qui en existent sont très-différentes entre elles [2].

Suidas, qu'on croit avoir vécu vers la fin du dixième siècle, est auteur d'un lexique compilé sans jugement ni critique dans les ouvrages des anciens grammairiens, scoliastes et lexicographes. Malgré ses défauts, dont quelques-uns proviennent peut-être d'interpolations postérieures, ce lexique est de la plus

Lexic. e cod. ms. bibl. D. Marci restitutum, etc. Lips. 1792. 8. *J. C. G. Ernesti*, Hesychii glossæ sacræ. Lips. 1785. 8. *J. F. Schleusneri*. Auctar. obss. in Suid. et Hesych. Vitteb. 1810-11. 4.

[1] Ed. *F. Osann*, Philemonis Gramm. quæ supersunt vulgatis et emendatiora et auctiora. Berolin. 1821. 8. *J. B. C. de Villoison*, Philemonis Grammat. fragmenta (à la suite d'Apollonius) Paris. 1773. 4.

[2] Ed. pr. *G. Hermann*, Lexic. Phot. e duob. apogr. Lips. 1808. 4. *Ric. Porson.* (cur. *P. P. Dobree*) Lond. 1822. 1 vol. 8. recus. Lips. 1823. 2 vol. 8. — *J. F. Schleusner*. Libellus Animadv. ad Phot. Lex. Lips. 1810. 4. Curæ noviss., etc. ib. 1812. 4. *N. Schow*, Specim. nov. editionis Lex. Phot. ex apogr. Reiskiano, etc. Hann. 1819 8. *F. G. Sturz*. Specim. Lexici a Phot. conscripti (à la suite de l'Etymol. Gud.) Lips. 1818. 4. p. 593. sqq.

haute importance pour le philologue et pour l'historien, à cause des nombreux passages d'auteurs anciens perdus qu'il nous a conservés [1].

On ne sait pas si l'auteur anonyme de l'*Etymologicum magnum* est antérieur à Suidas, ou s'il a vécu après lui. Son ouvrage n'est pas un simple dictionnaire étymologique, mais contient beaucoup de notices mythologiques, grammaticales et littéraires [2].

Le glossaire de l'annaliste *Zonaras* est dans le même genre. Il peut servir à compléter Hésychius [3].

Il existe dans les bibliothèques, divers autres lexiques en partie inédits, en partie récemment publiés. Tels sont les cinq glossaires connus sous la dénomination de *Lexiques de Séguier* [4].

A la suite des lexicographes nous plaçons deux

[1] Ed. pr. : *Demetr. Chalcondylas.* Mediol. 1499. fol. *Aldus.* Venet. 1514. fol. *Am. Portus*, Gr. et lat. Genev. 1619. nouv. titre. Colon. Allobr. 1630. 2 vol. fol. *Lud. Küster.* Cantabr. 1705. 3 vol. fol. *Th. Gaisford.* Oxon. 1834. 3 vol. fol. *G. Bernhardy.* T. I. Fasc. I-III. T. II. Fasc. I-II. Hal. 1834-36. 8. — *J. Schweighaeuser*, Emend. et obss. in Suidam. Argentor. 1789. 8. *J. Toupius*, Emendat. in Suidam et Hesych. et alios Lexicogr. Gr. Oxon. 1790. 4 vol. 8. *Th. Reinesii*, Obss. in Suid. dig. et edidit. *C. G. Müller.* Lips. 1819. 8.

[2] Ed. pr. *Zachar. Calliergus.* Venet. 1499. fol. *Aldus.* Venet. 1549. fol. *F. Sylburgius.* Heidelb. 1594. fol. nouv. édit. (*G. H. Schæfer*) Lips. 1816. 4. *F. G. Sturzius*, Etymolog. Gr. ling. Gudianum (c. à. d. e cod. Gudiano) et alia Grammaticor. scripta, etc. Lips. 1818. Partt. II. 4. *Idem*, Novæ annot. in Etym. m. Lips. 1828. 4. *Larcher*, Remarques crit. sur l'Etym. m. (Mém. de l'Acad. des Inscr. vol. XLVII. p. 105.)

[3] Ed. pr. *F. A. H. Tittmann*, Zonaræ Lexicon. Lips. 1808. 2 vol. 4.

[4] *Im. Bekker*, Anecdot. Gr. vol. I. p. 75 476. *L. Bachmann*, Anecdot. Gr. vol. I. p. 1-422.

écrivains, qui ont fait des recueils de proverbes : l'un est *George*, de Chypre, dont nous avons déjà parlé; l'autre *Michel Apostolius*, un de ces Grecs qui dans le quinzième siècle cherchèrent un asile en Italie. La collection d'adages de ce dernier contient 2027 proverbes : elle paraît avoir fait partie d'un recueil plus considérable, renfermant des sentences et apophthègmes et ayant pour titre *Jardin des violettes* (Ἰωνιά) [1]. Cet ouvrage a été continué par *Arsenius*, fils de Michel [2].

D'autres grammairiens travaillèrent plus particulièrement sur les dialectes de la langue grecque. Tels sont : *Jean*, surnommé *Philoponus* ou bien *grammaticus*, commentateur d'Aristote, qui a écrit : [a]) *Sur les mots qui changent de signification d'après les accens, qu'ils prennent*, et [b]) *Sur les dialectes de la langue grecque* [3]; *Grégoire*, surnommé *Pardus* et ensuite *Corinthius* parce qu'il fut évêque de Corinthe, vers l'an 1150, auteur d'un traité *Sur les dialectes*, de *Scolies sur Hermogène*, d'un traité *sur les Tropes*, et d'autres ouvrages de grammaire ainsi que de théologie, qui sont inédits [4]; *Thomas*

[1] Les collections de George et de Michel Apost. sont réunies dans l'édit. de *D. Heinsius* (cum not. Pantini et al. VV. DD.) Lugd. Bat. 1619. 1634. 1653. 4. — On trouve d'autres collections de proverbes dans : *J. F. Boissonade*. Anecdot. Gr. vol. I. Paris. 1829. 8.

Ed. pr. *C. Walz*, Arsenii Violetum. Stutg. 1832. 8.

[3] Edit. a) *E. Schmidius*. Vitteb. 1615. 8. *H. Stephanus*, Append. Th. L. G. 1572. fol. *Caroli Labbaei*, Glossaria, etc. Lond. 1816-26. p. 433. sqq. b) *Aldi* Diction. Gr. 1524.fol. 78. sqq. *H. Stephanus*. l. c. *C. Labbaei* Gloss. p 629. sqq. Un autre traité du même auteur, Τονικὰ παραγγέλματα : *G. Dindorf* (avec Hérodien) Lips. 1825. 8.

[4] Édit. : Comment. ad Hermog. de effectu : *J. J. Reiske* Orat. Gr. vol. VIII. p. 477. sqq. *C. Walz*, Rhet. Gr. vol. VII. p. 1090-1352; περὶ τρόπων : ibid. vol. VIII. p. 761-779. Ce dernier ouv. est attribué

Magister ou *Theodulus*, qui a publié un *Choix de mots attiques* [1].

Nous ferons mention ici de quelques écrivains qui ont rassemblé des *Matériaux bibliographiques*. Leurs compilations nous procurent la connaissance d'auteurs anciens et nous fournissent des extraits de beaucoup d'ouvrages qui se sont perdus.

Jean, de Stobi, ville de Macédoine, ordinairement nommé *Jean Stobée*, vécut dans le cinquième siècle. Il a publié sous le titre d'*Anthologie*, en quatre livres, des extraits d'environ cinq cents écrivains anciens en prose et en vers. Ces quatre livres nous restent, mais comme deux ouvrages séparés, dont l'un intitulé : *Extraits physiques et moraux* est une espèce d'histoire des systèmes philosophiques ; l'autre sous le titre de *Discours* contient cent vingt-sept extraits d'ouvrages moraux. Cette circonstance a porté quelques savans à croire que le dernier ouvrage ne faisait pas partie des quatre livres des l'anthologie, dont deux par conséquent nous manqueraient [2].

dans les mss. à Tryphon, Voy. Walz, p. 727. — De dialectis L. Gr.: *Aldus* (avec Lascaris) Venet. 1512. 8. *G. Koen.* L. B. 1766. 8. *G. H. Schæfer*, c. not. Koenii, Bastii, Boissonadii suisque. Lips. 1811. 8. Ces édit. renferment quelques petits écrits sur les dialectes d'auteurs inconnus, qui y sont nommés *Grammaticus Leidensis* et *Grammaticus Meermannianus*.

[1] Ed. pr. *Zach. Calliergus*. Rom. 1517. 8. *Jos. Steph. Bernard*. Lugd. Bat. 1757. 8. *Frid. Ritschel*, Thom. mag. sive Theod. monachi eclog. voc. att. (cum prolegomen.) Hal. Saxon. 1832. 8.

[2] Ed. Eclogæ physicæ et morales: ed. pr. *G. Canterus*. Antv. ap. Plantin. 1575. fol. *A. H. L. Heeren*. Goett. 1792-1801. Partt. IV. 2 vol. 8.: Sermones : *V. Trincavellus*, Collectiones sententiarum Gr. Venet. 1535. 4. *Conr. Gesner*. Gr. et lat. Tigur. 1543. 1559. fol. *N. Schow* T. I. serm. I-XXVII. Lips. 1797. 8. *Th. Gaisford*. Oxon. 1822. 4 vol. 8. Lips. 1823-25. 4 vol. 8. — *Hugo Grotius*, Dicta

A la suite de quelques éditions de Stobée se trouvent deux recueils du même genre : l'un, qui comprend de plus des morceaux pris dans les écrivains ecclésiastiques, est dû à *St-Maxime;* l'autre a été composé par un moine du huitième siècle, *Antoine*, surnommé *Mélissa* ou l'Abeille [1].

Photius, le savant le plus illustre du neuvième siècle, remplit les premiers emplois de l'état : il fut nommé successivement commandant de la garde impériale, ministre de l'empereur, et en 857 patriarche de Constantinople, quoiqu'il ne fût pas encore prêtre. Ses disputes avec le pape relativement à la prééminence devinrent l'origine de la scission entre les deux églises. Photius possédait une grande érudition et des connaissances très-variées. Outre le glossaire dont nous avons parlé plus haut, il fit sous le titre de μυριόβιβλον des extraits raisonnés de deux cent soixante-dix ouvrages. Les jugemens qu'il porte sur le mérite de ces livres et sur leur style sont excellens, mais sa compilation manque d'ordre et de méthode, et la rédaction en est parfois trop peu soignée. Du reste ce qui nous rend surtout ces extraits très-précieux, c'est que parmi les ouvrages, dont il y est question, plusieurs se sont perdus depuis; de sorte que nous ne les connaissons que par Photius [2].

poëtarum quæ ap. J. Stob. exstant emend. et latino carmine reddita. Paris. 1623. 4. *J. Jacobs*, Lectiones Stobenses ad noviss. Florilegii editionem congestæ. Jen. 1827. 8. *Aug. Bering*, Remarques critiques sur l'Anthologie de Stobée. Bruxelles. 1832. 8.

[1] Loci communes congesti per Stobæum et Monachos Antonium et Maximum, Francof. ap. Wechel. 1581. fol. Sententiæ ex Thesauris Græcorum delectæ. Aurel. Allobrog. ap. *F. Fabrum*. 1609. fol.

[2] Ed. pr. *Dav. Hoeschel*. August. Vindel. 1601. fol. *And. Schot-*

L'impératrice *Eudocie* ou *Eudoxie*, surnommée *Macrembolitissa*, fille de l'empereur Constantin Ducas, ayant été enfermée dans un couvent par ordre de Michel VIII, son fils, composa dans cette retraite une espèce de dictionnaire historique et mythologique, qu'elle intitula : *Jardin des violettes* (Ἰωνιά). Cette compilation renferme peu de chose, qui ne soit connu d'ailleurs. On croit que cette princesse a laissé d'autres ouvrages, qui n'ont pas été publiés [1].

Macarius, archevêque de Philadelphie, à qui l'on a donné le surnom de *Chrysocephalus* à cause du titre d'un de ses ouvrages, fit un recueil d'extraits de divers écrits, qui pour la plupart sont perdus; il l'intitula : *Jardin des roses* (Ῥοδωνιά) [2].

Nous pensons ne pouvoir trouver de place plus convenable pour parler d'un écrit qui est arrivé jusqu'à nous sous le nom fabuleux d'*Horus*, *Orus*, ou *Horapollon*. Cet ouvrage, qui traite des *hiéroglyphes*, écrit originairement en égyptien, aurait été traduit en grec par un certain Philippe, sur lequel nous n'avons aucune donnée. Mais comme Suidas parle d'un grammairien d'Alexandrie, nommé *Horapollon*, qui a écrit *Sur les lieux consacrés aux Dieux* (τεμενικά), plusieurs savans le regardent comme l'auteur de l'ou-

tus. Gr. et lat. Genev. 1613. fol. Rothomag. 1653. fol. *Im. Bekker*. Berol. 1824. 2 vol. 4. — *J. H. Leich*, Diatribe in Photii Bibl. Lips. 1748. 4.

[1] Ed. pr. *J. B. C. De Villoison*, Anecdot. Gr. vol. I. Venet. 1781. 4. — *T. C. Harless*, Obss. in Endoc. Viol. Erlang. 1785. fol. Pour la connaissance des sources où a puisé l'auteur : *D. Wyttenbach*, Bibl crit. vol. II. Part. III. et *Aug. Meineke*, Bibl. pour la littérature et l'art. anc. cah. V et VI. (en allem.).

[2] Des fragmens dans *Villoison*, Anecdot. Gr. vol. II. p. 9. sqq.

vrage sur les hiéroglyphes, lequel, dans leur hypothèse, a fait partie des *Temenica* [1].

SECTION LXXIV.

HISTOIRE ET CHRONOLOGIE.

CONFÉR. SECT. XVIII. P. 78. SECT. XXXVII. P. 161. SECT. LI. P. 209.

HISTORIENS DES QUATRIÈME, CINQUIÈME ET SIXIÈME SIÈCLES, QUI N'APPARTIENNENT PAS AU CORPS DES BYZANTINS.

La décadence qui pendant la période précédente s'était manifestée dans la manière d'écrire l'histoire, alla toujours en augmentant dans cette période. Tandis que quelques historiens écrivirent l'histoire générale en entier ou en partie, la plupart se bornèrent à l'histoire de l'empire de Byzance, d'autres y rattachèrent l'histoire générale, de telle sorte qu'on leur donna aussi bien qu'aux précédens le nom d'historiens Byzantins. Il n'est pas toujours facile de tirer une ligne de démarcation précise entre les historiens Byzantins et ceux qui n'appartiennent pas à cette classe. Avant de parler des premiers nous allons en nommer quelques autres.

Le premier historien proprement dit qui s'offre à nous à cette époque est *Praxagore,* d'Athènes, qui à l'âge de vingt-deux ans composa une histoire de *Constantin-le-Grand*, en deux livres, dont Photius nous a conservé un extrait. Quoique païen il n'hésita point à donner à cet empereur la préférence sur ses prédé-

[1] Ed. pr. *Aldus*, Dans sa collect. des fabul. gr. Venet. 1505. fol. p. 121. sqq. *J. Mercerus*, Gr. et lat. Paris. 1548. 4. *D. Hoeschel.* Aug. Vind. 1595. 4. *J. C. De Pauw.* Traj. 1727. 4.

cesseurs. Praxagore était en outre auteur de deux livres *Sur les rois d'Athènes*, et d'une *Histoire d'Alexandre-le-Grand*, en six livres. Il fit usage du dialecte ionien.

Eunape, de Sardes, sophiste du commencement du cinquième siècle, rédigea une *Continuation de la chronique de Dexippe*, en quatorze livres, s'étendant, suivant Photius, de 270 à 404 après J.-C. Il ne nous reste que des fragmens de cet ouvrage. Une partie de ces fragmens, mise au jour il n'y a pas long-temps, nous apprend que, contradictoirement au témoignage de Photius, cette chronique allait jusqu'à l'an 414 [1].

Olympiodore, de Thèbes en Égypte, écrivain païen, continua la chronique d'Eunape jusqu'en 425. Photius nous a donné un extrait de son ouvrage contenant vingt-quatre livres et intitulé *Matériaux* ou *Discours historiques* [2].

Le sophiste *Priscus*, de Panium en Thrace, remplit la charge d'ambassadeur de Théodose le jeune, auprès d'Attila. Il écrivit un livre *Sur la guerre d'Attila*,

[1] Editions : (*D. Hoeschel*) dans les *Excerpta de legationibus*. Paris. 1648. fol. *J. F. Boissonade*, Eunapii vitæ sophistarum. vol. I. p. 455. sqq. Amst. 1822. 2 vol. 8. *A. Mai*, Scriptor. veter. nova collectio vol. II. p. 247. sqq. — Les fragmens d'Eunape ainsi que ceux de plusieurs des écrivains nommés dans cette section ont été publiés par *Im. Bekker et B. G. Niebuhr*, Dexippi, Eunapii, Petri Patricii, Prisci, Malchi, Menandri, historiarum quæ supersunt. Accedunt eclogæ Photii ex Olympiodoro, Candido, Nonnoso et Theophane et Procopii sophistæ Panegyricus, Prisciani Panegyricus. Bonn. 1829. 8. Corp. Scriptt. Histor. Byzant. vol. I.

[2] Éditions : *F. Sylburgius*, Historiæ Romanæ scriptt. minores vol. III. p. 853. Francof. 1588 90. 3 vol. f. *P. Labbæus*, Eclogæ historicorum de rebus Byzantinis. p. 3. sqq. Paris. 1648. (On trouve dans le même vol. les Excerpta legat. et le Protrepticon de l'éditeur, dont il sera parlé plus bas.)

en 440, et une *Histoire de Byzance*, qui s'étendait jusqu'à l'année 474; un passage s'en est conservé dans les *Excerpta de legationibus*.

Zosime fut comte du fisc à Constantinople, probablement vers le milieu du cinquième siècle. Il composa un ouvrage historique, en six livres, dans lequel il se proposa d'indiquer les causes de la décadence de la puissance romaine, comme Polybe avait retracé celles de son élévation et de sa grandeur. S'il n'a pu égaler le grand écrivain qu'il avait pris pour modèle, il ne mérite pas moins un rang distingué parmi les historiens de l'antiquité. Dans le premier livre il ne présente qu'un court aperçu des trois premiers siècles de l'empire, mais lorsqu'il approche de l'époque dont il veut être proprement l'historien, il s'étend alors davantage, et les événemens du quatrième siècle remplissent les livres II, III et IV. Pour ces livres et pour le commencement du cinquième ses sources sont Dexippe et Eunape. Dans les livres V et VI, où il raconte les événemens qui se passèrent pendant quinze ans, depuis 395 jusqu'à 410, Olympiodore lui sert de guide; mais la partie du sixième livre où il devenait historien contemporain est malheureusement perdue. Zosime paraît avoir donné une seconde édition de son ouvrage. La sévérité avec laquelle il juge les actions des premiers empereurs chrétiens a été cause que quelques écrivains anciens et modernes l'ont accusé de partialité [1].

[1] Éditions : *H. Stephanus*, (avec Hérodien.) Paris 1581. 4. avec la traduction latine de *J. Leuwenklau* (Lennclavius), publiée avant le texte original. Bas. 1576. — *F. Sylburg.* vol. III. de l'ouvrage cité. *C. Cellarius.* Cizæ. 1679. éd. 3 Jen. 1729. 8. *J. F. Reitemeier.* Lips. 1784. 8. præmissa est dissertatio de Zosimi fide.

Malchus, originaire de Philadelphie, et sophiste chrétien de Constantinople, vers la fin du cinquième siècle ou au commencement du sixième, composa entre autres ouvrages historiques une histoire de Byzance de l'an 474 à 480. Photius en a conservé un extrait très court [1].

Pierre, de Thessalonique, surnommé *Patricius, Magister officiorum*, etc., rhéteur du sixième siècle, remplit des fonctions publiques à Constantinople et fut chargé de plusieurs missions à l'étranger. On trouve des fragmens de ses ouvrages dans les *Excerpta de legationibus.* On soupçonne qu'il est aussi l'auteur d'un traité *Sur la science politique*, dont des fragmens ont été publiés dernièrement [2].

Candidus, d'Isaure, écrivit l'histoire des années 457 à 491, en trois livres, dans un style poétique jusqu'à outrance. Photius et Suidas nous en ont conservé des fragmens [3].

Nous devons également à Photius des fragmens de l'ouvrage de *Nonnosus,* qui, envoyé plusieurs fois par Justinien en qualité d'ambassadeur chez divers peuples barbares, consigna par écrit l'histoire de ses ambassades.

Théophane, de Byzance, qui vivait dans le sixième siècle, a écrit l'histoire des dix années du règne de l'empereur Justin-le-Jeune, de l'an 567 à 577. Il ne reste de cet ouvrage que les extraits que Photius a faits.

Procope, de Césarée en Palestine, secrétaire de Bélisaire pendant ses campagnes, fut sénateur et préfet de Constantinople, place que l'empereur Justinien

[1] Publié dans les *Excerpta de legationibus.*

[2] Éditions : *A. Mai*, Scriptor. vett. nova collect. vol. II. p. 574. sqq.

[3] Publié par *Labbœus*. Eclog. histor. p. 17. sqq.

lui ôta. Il écrivit l'histoire des guerres de l'empire de Byzance avec les Persans, les Vandales, les Maures et les Goths, depuis la mort d'Arcadius jusqu'à l'année 553. Nous possédons en outre de lui deux autres ouvrages : l'un, en six livres, *Sur les édifices construits par Justinien;* l'autre, en trente chapitres, intitulé *Histoire secrète*, et qui paraît avoir été publié peu de temps avant sa mort. Procope dans son histoire secrète exagère autant le blâme qu'il déverse sur l'empereur Justinien, l'impératrice Théodora et Bélisaire, qu'il avait outrepassé la vérité dans les éloges qu'il leur prodigue dans son premier écrit. Hors de là il se montre véridique et élevé au-dessus des préjugés de son siècle, dont il peut être regardé comme un des historiens les plus distingués. Son style est clair et vigoureux, quelquefois un peu prolixe [1].

Nous nommons encore ici deux historiens : l'un d'eux *Jean Xiphilin,* de Trébizonde, neveu d'un patriarche de Constantinople du même nom, fit, vers l'an 1070, un abrégé de l'ouvrage de Dion Cassius. Quelque maigre que soit cet extrait, nous y attachons la plus grande importance, parce qu'il remplace une grande partie de l'original qui s'est perdu [2].

[1] Éditions : *G. Maltretus*, Procopii opera. Paris. 1663. 2 vol. fol. *G. Dindorfius*, Procopius, 1833-34. 3 vol. 8. Séparément : *D. Hoeschel*, Historiæ, ed. pr. Aug. Vind. 1607. f. — *N. Alemannus*, Anecdota, ed. pr. Lugd. 1623. f. *J. C. Orellius*, Procop. hist. arcana. Lips. 1827. 8. *G. Dindorf.* 1823. 8. (le vol. II manque). *Lévesque*, Réflexions contre l'idée générale que Procope est l'auteur de l'histoire secrète de Justinien (Mém. de l'Acad. des Inscr. vol. XII. p. 73. suiv.) — *Beatus Rhenanus*, de Ædific. Justiniani ed. pr. Bas. 1531. fol. avec une traduction latine de Procope et d'Agathias.

[2] *Rob. Stephanus*, Epitome Xiphilini. Paris 1551. 4. réimprimé

L'autre est *Paeanius*, écrivain d'une époque inconnue, qui fit une traduction grecque d'Eutrope [1].

SECTION LXXV.

HISTORIENS BYZANTINS [2].

Après Procope commence ce qu'on appelle la série des *historiens Byzantins*, qui n'ont presque pas d'au-

dans les éditions de Dion Cassius, de *Henri-Étienne*, *de F. Sylburg*. et *de Reimar*.

[1] *F. Sylburg*. Hist. Romanæ script. minores. vol. III. p. 62. sqq. Francof. 1590. fol.

[2] *P. Labbé*, De Byzantinæ historiæ scriptoribus publicam in lucem emittendis ad omnes per orbem eruditos Protrepticon. Paris. 1648. f. *M. Hankii* liber de Byzant. rer. scriptoribus Græc. Lips. 1677. 4. *C. Du Fresne du Cange*, Historia Byzant. duplici commentario illustrata, etc. Paris. 1680. *Idem*, Glossarium ad scriptores mediæ et infimæ Græcitatis. Lugd. 1688. 2 vol. fol. *Ph. Krug*, Essai critique, pour servir à éclaircir la chronologie Byzantine. Pétersb. 1810. 8. (en allem.). — Collections des historiens Byzantins : Scriptores Historiæ Byzantinæ, ed. a. Phil. Labbæo, Claud. Maltreto, Car. Annib. Fabroto, C. Du Fresne, Jacob. Goar, Franc. Combefis, Pet. Possino, D. Petavio, L. Allatio, Ism. Bouillaud, Joan. Boivin, Ans. Banduri. Paris. 1645-1711. environ 40 Part. gr. in-fol. L'ordre chronologique n'a pas été observé dans cette édition : on trouve souvent dans un même volume des écrivains appartenant à des époques différentes: il n'y a pas non plus d'uniformité dans l'arrangement et dans le nombre des volumes. Lorsque plusieurs écrivains se trouvent publiés dans un seul volume nous nous bornerons à en indiquer une fois le titre en entier.

Une réimpression de cette grande collection, avec des additions, fut faite à Venise. 1729. suiv. 23 vol. fol.; nombre qui peut s'élever jusqu'à 35, lorsque les diverses parties dont plusieurs des volumes se composent sont reliées séparément.

Nouvelle édition : Corpus scriptorum historiæ Byzantinæ, editio emendatior et copiosior, consilio *B. G. Niebuhrii C. F.* instituta

tre mérite que celui d'être l'unique source de l'histoire du moyen-âge, tant pour l'empire de Byzance que pour les pays limitrophes, et de nous avoir conservé sur l'histoire des temps antérieurs des extraits d'ouvrages perdus. Un petit nombre de ces compilations se distinguent par la pureté du style et par une certaine élégance, presque toutes sont faites sans plan et sans goût : leurs auteurs manquent de critique et souvent de jugement, ils ajoutent foi aux fables les plus absurdes; la partialité et la flatterie dénaturent tous leurs récits et leur superstition rend la lecture de leurs ouvrages fastidieuse et dégoûtante. Ceux qui ont ces défauts à un moindre degré, sont : Zonaras, Agathias, Constantin Porphyrogénète, Nicéphore Bryenne, Anne Comnène, et Jean Cinnamus.

On divise les historiens Byzantins en plusieurs classes : Quatre d'entre eux, Zonaras, Nicétas Acominatus, Nicéphore Grégoras et Laonicus Chalcondylas constituent la *première classe*, ou ce qu'on appelle le corps des historiens Byzantins proprement dits. En effet leur réunion forme une histoire complète de la période qui s'est écoulée depuis Constantin-le-Grand jusqu'à la prise de Constantinople, de manière que l'un reprend le fil des événemens au point où son devancier l'a laissé.

Jean Zonaras, de Constantinople, d'abord Grand-Drungarius (chef militaire) et premier secrétaire du cabinet impérial, se fit ensuite moine au monastère du Mont-Athos où il mourut. Ses *Annales* vont depuis la création du monde jusqu'en 1118. Elles ont un double

(auctoritate Academiæ Litterarum Regiæ Borussicæ continuata), operâ ejusdem *Niebuhrii, Im. Bekkeri, L. Schopeni, G. Dindorfii*, aliorumque philologorum parata. Bonnæ. 1828. sqq. 8.

intérêt : pour les temps anciens Zonaras a suivi, entre autres auteurs, Polybe, Appien, et principalement Dion Cassius; il a poussé la fidélité jusqu'à reproduire ses sources presque mot pour mot. Par rapport aux derniers temps il raconte des événemens dont il a été témoin. Si l'on peut blâmer chez lui l'absence de critique, on doit du moins rendre justice à son impartialité [1].

Nicétas Acominatus, surnommé *Choniates*, remplit à la cour de Constantinople plusieurs charges éminentes. Il mourut en 1216 à Nicée, où il s'était réfugié après la prise de Constantinople par les Latins. Son histoire des empereurs de Byzance, en vingt-un livres, commence en 1118 et va jusqu'en 1206. Nicétas avait des connaissances et du talent, mais il se livre trop à des déclamations et à son penchant pour la satire, il montre en outre trop de prétention au style poétique. Il existe de lui plusieurs écrits inédits [2].

Nicéphore Grégoras, d'Héraclée, après avoir été revêtu d'emplois importans, fut condamné et enfermé

[1] Éditions : *H. Wolf.* Bas. 1557. 3 vol. fol. *C. Du Fresne du Cange*, 1686. 2 vol. f. (Corp. Script. Byz. vol. XI et XII éd. de Venise vol. X). Les éditeurs ont distribué les Annales en 18 livres.

[2] Il existe une vie de Nicétas par son frère *Michel Acominatus*, publiée seulement en latin dans : Bibliothec. patrum maxima. Lugd. vol. XXII. p. 180. — Éditions : *Hier. Wolf.* Bas. 1557. f. (*Simon Goulart*) Genev. 1593. 4. *Fabrotus.* Paris. 1647. f. (C. S. B. vol. XIV. édit. de Venise vol. XII. t. II.) Un fragment de Statuis æneis post captam a Latinis Constantinop. igni traditis : *Ans. Banduri*, Imperium orientale. t. I. P. 3. p. 107-117. *F. Wilken*, de statuis quas Franci post captam ann. 1204 Constantin. destruxerunt. Lips. 1830. 8. — *C. P. Conz.* Laudatio Wielandii. Accedit sermo de Niceta et Cinnamo. Tub. 1818. 8.

dans un monastère où il mourut. Grégoras possédait des connaissances étendues et variées et composa des ouvrages dans plusieurs genres. Son *Histoire Byzantine* ou, comme il l'appelle, *Romaïne*, en trente-huit livres, va de 1204 à 1359. C'est une histoire passionnée et partiale : le style en est affecté, surchargé de figures et plein de répétitions [1].

Laonicus Chalcondylas, d'Athènes, composa une histoire des Turcs et de la destruction de l'empire grec, depuis 1297 jusqu'à 1462, en dix livres. Le récit est riche en faits, mais l'auteur montre quelquefois trop de crédulité [2].

Dans la *deuxième classe* des historiens byzantins nous plaçons une suite d'écrivains qui méritent à peine le titre d'historiens, et qui sont ordinairement désignés sous celui de chroniqueurs, parce qu'ils donnent des histoires générales, depuis la création du monde jusqu'à l'époque où ils ont vécu. Leurs ouvrages sont d'un bout à l'autre des compilations, qui ne nous intéressent qu'autant qu'elles sont puisées quelquefois à des sources qui n'existent plus pour nous.

George, surnommé le *Syncelle*, mourut vers l'an 800. Sa chronique, intitulée : ἐκλογὴ χρονογραφίας, la première de ce genre, commence à la création du monde, mais ne va que jusqu'au règne de Dioclétien,

[1] Éditions : *Hier. Wolf.* Basil. 1562. f. *J. Boivin.* Paris. 1702. 2 vol. f. contenant les 24 premiers livres, le volume III. qui devait contenir le reste de l'ouvrage, n'a pas paru. (C. S. B. vol. XXI en 2 tomes). Dans la réimpression de Venise, où Grégoras forme le vol. XX, ces 14 livres n'ont pas non plus été ajoutés. *L. Schopen.* vol. I et II. Bonn. 1829-30. 8. (*Niebuhr*, C. S. H. B.)

[2] Éditions : *C. A. Fabrottus.* Paris. 1650. fol. (C. S. B. vol. XVII. éd. de Venise vol. XVI.)

la mort l'ayant empêché de la conduire jusqu'à son temps. Cet ouvrage manque de critique ; cependant, malgré ses défauts, il est d'une grande utilité pour l'étude de la chronologie ancienne : l'auteur a fait un fréquent usage de la chronique d'Eusèbe qu'il a souvent copiée [1].

La chronique du Syncelle fut continuée depuis 285 jusqu'à 803 par *Théophane*, d'Isaurie, surnommé le *Confesseur* : il embrassa dans son ouvrage les affaires tant ecclésiastiques que politiques [2].

Jean d'Antioche, surnommé *Malalas*, qui vivait dans le neuvième siècle, a écrit une chronique qui s'étend depuis Adam jusqu'à 566. Nous ne l'avons pas entière, mais ce qui en reste contient des détails précieux qu'on chercherait vainement ailleurs [3].

Jean Scylitza, surnommé tantôt *Thracesius*, tantôt *Curopalata*, continuateur de Théophane, remplit plusieurs emplois à la cour de Byzance. Il composa d'abord un *Abrégé historique*, depuis 811 jusqu'à 1057, dont a fait usage Georges Cedrenus. Par la suite il retoucha cet ouvrage et le continua jusqu'à l'année 1081 ; il n'a été imprimé que dans une traduction latine [4].

[1] Éditions : *J. Goar*, Paris. 1652. fol. (C. S. B. vol. VI. éd. de Ven. vol. V). *G. Dindorf*, (avec Nicéphore) Bonn. 1829. 2 vol. 8. (Niebuhr. C. S. H. B.) — *G. G. Bredow*, de Georg. Syncelli Chronograph. dans : Epistol. Paris. Lips. 1812. 8.

[2] Éditions : *Goar et Combefis*, Paris. 1655. fol. (C. S. B. vol. VII. éd. de Ven. vol. VI.)

[3] Éditions : *Chilmead*, Oxon. 1691. 8. (Cet auteur manque dans le C. S. B. éd. de Paris, éd. de Ven. vol. XXII.) *L. Dindorf*. Bonn. 1831. 8. (Niebuhr. C. S. H. B.)

[4] Éditions : Traduction latine de *J. Scylitza* publiée par *J. B. Gabius*. Venet. 1510. fol. — Texte grec de la 2e éd. *Fabrotti* et *Goar*,

Un autre continuateur de Théophane fut *Léon, le Grammairien.* Son ouvrage qui va depuis 813 jusqu'à 439 est intitulé : *Chronique des derniers empereurs* [1]. La chronique de *George*, surnommé *Le Moine*, embrasse la même époque que celle de Léon [2].

Nous avons réuni au Syncelle ses différens continuateurs, qui nous ont conduits au dixième siècle ; nous allons parler maintenant d'une chronique dont une partie au moins est antérieure à cette époque. Elle est connue sous le nom de *Chronique pascale*, parce qu'elle a été rédigée et compilée sur les canons de plusieurs villes et provinces, lesquels avaient pour objet la célébration de Pâques ; on l'a nomme aussi *Chronique d'Alexandrie,* parce que quelques savans l'ont attribuée à *George*, évêque d'Alexandrie dans le septième siècle ; enfin elle est appelée *Fasti Siculi*, parce que le manuscrit a été trouvé en Sicile. Cet ouvrage est le travail de trois auteurs, qui y ont successivement mis la main ; le premier l'a porté depuis l'origine du monde jusqu'à l'an 354 après J.-C. ; l'autre jusqu'à 360 ; enfin le troisième y a ajouté le catalogue des empereurs jusqu'en 1042 [3].

Deux chroniques, l'une allant jusqu'à 842 et l'autre jusqu'à 866, n'ont pas encore été imprimées ; la première

Paris. 1647. avec Cedrenus 2 vol. fol. (C. S. B. vol. IX. éd. de Ven. vol. IX.) La préface qui manque dans ces deux éditions se trouve dans la bibl. Coislin. de Montfaucon. p. 202.

[1] Éditions : *Combefis*, Paris. 1655. fol (C. S. B. vol. VII. éd. de Ven. vol. VI.)

[2] Éditions : *Combefis*, Paris. 1685. fol. (C. S. B. vol. XVIII. éd. de Ven. vol. XVI. P. II.)

[3] Éd. : *Ducange*, Paris. 1688. fol. (C. S. B. vol. V. éd. de Ven. vol. IV.) *L. Dindorf.* Bonn. 1832. 2 vol. 8. (Niebuhr. C. S. II. B.)

est de *George Hamartolus*, la seconde de *Jean le Sicilien;* à la bibliothèque de Vienne il existe un exemplaire de cette dernière avec une continuation anonyme qui finit en 1222.

St. Nicéphore, patriarche de Constantinople, destitué comme un des défenseurs du culte des images, se retira dans un couvent, où il mourut en 828. Il a laissé deux ouvrages, dont l'un est une *Chronique*, qui va depuis Adam jusqu'à l'époque de la mort de l'auteur et même un peu plus loin, ayant été continuée par un anonyme. Elle a été traduite en latin, vers l'an 872, par *Anastase*, le bibliothécaire. Le second ouvrage, qu'on cite ordinairement sous le titre de *Breviarium historicum*, embrasse les événemens qui se sont passés depuis 602 jusqu'à 720. C'est un des meilleurs ouvrages qui entrent dans la collection byzantine; son grand défaut, c'est d'être trop court [1].

Nous plaçons ici *Julius Pollux*, écrivain chrétien. Il a composé, sous le titre d'*Histoire physique*, une chronique qui, dans la partie publiée, commence à l'origine du monde et se termine au règne de l'empereur Valens; la continuation jusqu'en 963 se trouve dans un manuscrit de la bibliothèque de Paris [2].

George Cedrenus, moine du onzième siècle, a com-

[1] Éd. : Traduction latine de la chronographie publiée par *J. Scaliger*, Thesaur. Tempor. L. B. 1606. fol. l'original grec par *Goar*. Paris. 1652. fol. (C. S. B. vol. VI. éd. de Ven. vol. V.) — Breviarium historicum : *Dionys. Petavius*. Paris. 1648. fol. (C. S. B. vol. VIII. éd. de Ven. vol. VII. t. II.) *G. Dindorf* (avec G. Syncell.) Bonn. 1829. 8.

[2] Éd. : *J. B. Bianconi*, Anonymi scriptoris historia sacra, etc. Bonon. 1779. fol. (Le commencement de l'ouvrage et le nom de l'auteur manquaient dans le mst.) *J. Hardt*, Julii Pollucis histor. phys. Monach. 1792. 8.

pilé, d'après d'autres ouvrages et surtout d'après Jean Scylitza, une chronique (*tableau historique*) qui va depuis l'origine du monde jusqu'à 1057. Elle renferme beaucoup de fables et est un des ouvrages les moins estimables de la collection byzantine [1].

La chronique de *Siméon*, surnommé *Métaphraste* ou *Logothète*, a un peu plus de mérite que quelques-unes des précédentes, parce qu'elle est tirée de dix auteurs perdus, qui ont vécu entre Léon le grammairien et Michel Psellus; elle s'arrête à 963, mais elle a été continuée jusqu'à l'époque de Constantin Ducas, qui monta sur le trône l'an 1059 [2].

Hippolyte, de Thèbes, qui vivait au commencement du onzième siècle, a laissé une chronique, commençant à la naissance de J.-C. et allant jusqu'à son temps [3].

Michel Glycas, dont l'époque est incertaine, a laissé une chronique qui finit à l'an 1118; elle n'est pas sans mérite, parce qu'elle nous a conservé non-seulement plusieurs faits historiques, mais aussi des notions qui servent à l'intelligence de la bible et ont été recueillies avec soin dans des auteurs que nous n'avons plus [4].

Constantin Manassès, du milieu du douzième siècle, écrivit une chronique en vers politiques, qui va jusqu'à 1081 [5].

[1] Éd. : *G. Xylander.* Bas. 1566. fol. *Fabrotti et Goar*, Paris. 1647. fol. (C. S. B. vol. II. éd. de Ven. vol. II.)

[2] Éd. : *F. Combefis*, Paris. 1685. fol. (C. S. B. vol. XVIII. éd. de Ven. vol. XII. T. II.)

[3] Éd. : *Em. Schelstraten*, Antiquitas eccles. ill. Rom. 1692. fol. *J. A. Fabricius*, Opera Hypolyt. Epist., etc. Hamb. 1716. vol. I.

[4] Éd. : *Ph. Labbæus*, Paris. 1660. fol. (C. S. B. vol. X. éd. de Ven. vol. IX.)

[5] Éd. : *Fabrottus.* Paris. 1655. fol. (C. S. B. vol. XIII. éd. de Ven. vol. XII.)

Une autre chronique, en vers ïambiques, rédigée par un certain *Ephraemius*, comprend l'histoire des empereurs depuis Jules César jusqu'au rétablissement de l'empire grec à Constantinople et en outre une histoire des patriarches de cette ville jusqu'à 1313 [1].

La chronique très-abrégée de *Joel* s'étend jusqu'à l'an 1204, où Constantinople fut pris par les Latins [2].

Une autre chronique par *Théodose*, de Mélite, est encore inédite.

Dans la *troisième classe* des historiens byzantins nous comprenons ceux qui ont pris à tâche de ne donner que l'histoire d'une époque peu étendue, ou d'un événement isolé, ou bien la biographie de quelques empereurs. Comme fort souvent ils racontent des événemens arrivés de leur temps, ils ont pour nous plus d'intérêt que les simples chroniqueurs. Nous avons déjà nommé quelques-uns d'entre eux, notamment Malchus, Pierre Patricius, Candidus et Nonnosus. Nous rangerons les autres par ordre chronologique.

Jean, d'Épiphanie, qui probablement vivait quelque temps avant Théophylacte Simocatta, a donné une histoire de la guerre des Perses de l'an 591. La première partie seulement s'est conservée [3].

Agathias, de Myrine en Éolide, fut un des littérateurs distingués des sixième et septième siècles. Son histoire du *Règne de Justinien*, divisée en cinq livres, n'embrasse que les années 553 à 559 et fait suite à

[1] Éd. : *A. Mai*, Scriptor. veter. nova collect. vol. III. p. 1-245. Rom. 1828. 4.

[2] Éd. : *Leo Allatius*. Paris. 1651. fol. (C. S. B. vol. XIV. éd. de Ven. vol. XII. P. III.)

[3] Éd. : *C. B. Hase* (avec Leo Diac.) Paris. 1819. fol. Voyez *Idem*, Prolegom. in lib. Joannis Lydi de magistrat. rom. p. XVII.

celle de Procope. Une digression d'Agathias sur les usages et les institutions des Perses, puisée dans les archives mêmes de cette nation et des détails sur les mœurs des Francs, des Goths, etc., donnent du mérite à son ouvrage, qui tient un rang distingué parmi les Byzantins. Le style néanmoins en est prolixe, incorrect et rempli de termes poétiques [1]. Cet Agathias est le même qui a fait, comme nous l'avons vu, un recueil d'épigrammes grecques.

Un écrivain qui paraît avoir été fort supérieur à la plupart de ses contemporains, est *Ménandre,* de Constantinople, continuateur de l'histoire d'Agathias. Son ouvrage, en huit livres, allait jusqu'à 582. Il n'en reste que des fragmens; parmi lesquels se trouve un document des plus remarquables; c'est le traité conclu entre Justinien et Chosroës avec la description de toutes les formalités dont cet acte fut accompagné [2].

Théophylacte Simocatta, d'origine égyptienne, à ce qu'il paraît, florissait vers l'an 629. Son *Histoire universelle,* en huit livres, commence à la mort de Tibère II, en 582, et va jusqu'au meurtre de Maurice, tué par Phocas en 602. Cet écrivain a un style oratoire et plein de sentences, lorsqu'il mêle des discours à son récit, mais dans beaucoup d'endroits il est froid et manque de tact [3].

[1] Éd. : *Bonav. Vulcanius*, Lugd. Bat. 1594. 4. réimprimé à Paris. 1660. fol. (C. S. B. vol. III. éd. de Ven. vol. I.) *B. G. Niebuhr.* Bonn. 1828. 8.

[2] Les fragm. de Ménandre se trouvent dans les *Excerpta de Legationibus* et dans le livre de *Sententiis. Imm. Bekker et B. G. Niebuhr*, avec Dexippe, Eunape, etc. Voyez ci-dessus.

[3] Édit. : *Jac. Pontanus*, Ingolstad. 1604. 8. *Fabrottus*, Paris. 1648. (C. S. B. vol. IV. éd. de Ven. vol. IV.) *Imm. Bekker* (avec Genes.) Bonn. 1834. 8. (Niebuhr. C. S. H. B.)

Jean, moine de Jérusalem dans le huitième siècle, paraît être l'auteur d'une histoire des Iconoclastes [1].

Théodose, moine et membre du clergé de Syracuse au neuvième siècle, a écrit sous forme de lettre l'histoire du siége de cette ville par les Arabes d'Espagne [2].

L'empereur *Constantin VI Porphyrogénète*, un des grands protecteurs des lettres dans le dixième siècle, est auteur lui-même de différens ouvrages dont nous aurons occasion de parler ailleurs. Ici nous faisons mention de sa *Vie* de l'empereur Basile-le-Macédonien, son aïeul, allant de 867 à 880. C'est un bon ouvrage pour le siècle où il a été composé et surtout pour un prince né dans la pourpre, quoiqu'on puisse lui reprocher d'être plutôt du genre oratoire qu'écrit dans le style historique. Quelques-uns pensent que cette composition historique n'est pas de ce prince, mais qu'elle a été rédigée par un autre, d'après son ordre [3].

L'empereur Constantin, après avoir achevé la biographie du chef de sa dynastie, désira qu'elle fût précédée d'un ouvrage renfermant la vie des prédécesseurs de ce prince à commencer par Léon l'Arménien (de 813 à 867). Deux écrivains furent chargés séparément de ce même travail, savoir, *Joseph Genesius*, de Byzance, et *Léonce*, de Byzance, dit *le Jeune*. Leurs ouvrages sont distribués en quatre livres [4].

[1] Éd : *Combefis.* Histor. Byz. Scriptor. post Theoph. Paris. 1685. fol. (C. S. B. vol. XVIII. éd. de Ven. vol. XII.)

[2] Éd. : *C. B. Hase.* avec Leo Diaconus.

[3] Éd. : *Combefis.* Paris. 1685. fol. (C. S. B. vol. XVIII. éd. de Ven. vol. XVI. T. II.)

[4] L'ouvrage de *Genesius* manque dans le C. S. B. éd. de Paris; il a été imprimé mais d'une manière extrêmement fautive dans l'édit. de Ven. vol. XVIII. *Car. Lachmann* (avec Theoph. Simo-

Constantin Porphyrogénète eut aussi un continuateur : c'est un anonyme qui a écrit la vie de Léon VI, fils de Basile-le-Macédonien, celles d'Alexandre son frère, de Constantin VI lui-même, et de Romain II le jeune, son fils; il embrassa donc l'espace de temps compris entre les années 896 et 903 [1].

Jean Cameniata, de Thessalonique, auteur du commencement du dixième siècle, écrivit l'histoire de la destruction de sa ville natale par les Arabes [2].

Léon, le Diacre, natif de Caloë, au pied du mont Tmolus, se fixa à Constantinople. Il a écrit l'histoire des empereurs romains depuis 959 jusqu'à 975, en dix livres. Témoin des événemens qu'il raconte, il les expose avec franchise et véracité, sans toutefois les apprécier convenablement. Au lieu de former son style sur les meilleurs historiens de l'antiquité, il aima mieux emprunter la plupart de ses expressions à Homère, aux Septante et à Agathias. Il a servi de source à Zonaras [3].

Michel Constantin Psellus, dont il a déjà été question plusieurs fois, a laissé une histoire qui s'étend de 975 à 1039 : elle n'a pas encore été publiée.

Nicéphore Bryenne, né à Orestias en Macédoine, gendre de l'empereur Alexis Comnène, avait entrepris par ordre de l'impératrice Irène, sa belle-mère, une histoire de la maison des Comnène, qu'il intitula *Matériaux historiques,* et qu'il distribua en quatre livres.

catta) Bonn. 1834. 8. (Niebuhr C. S. H. B.) — *Léonce de Byzance* publié par *Combefis* dans la collection précitée.

[1] Éd. : *Combefis* dans la collection citée ci-dessus.

[2] Éd. : *L. Allatius,* Σύμμικτα. Colon. Agrip. 1653. 8. P. II. *C. Combefis*, Collect. citée.

[3] Éd. : *C. B. Hase.* Paris. 1819. fol. réimprimé à Bonn. 1828. 8. (Niebuhr. C. S. H. B.)

La mort l'empêcha d'achever cet ouvrage, qui s'arrête au règne de son beau-père. L'auteur a eu à sa disposition d'excellens matériaux ; mais on pense bien qu'on ne peut pas faire fond sur son impartialité. Sous le rapport de la diction, il se distingue parmi les écrivains du Bas-Empire[1].

L'ouvrage de Nicéphore fut continué par son épouse, *Anne Comnène*, fille de l'empereur Alexis 1^er^ Comnène. Après la mort de son mari, elle se retira dans un couvent, où à l'âge de soixante ans elle chercha à faire distraction à sa douleur en écrivant la vie de son père. Son ouvrage, divisé en quinze livres, porte le titre d'*Alexias*. Anne possédait des talens et une érudition au-dessus de son siècle, elle avait fait une étude suivie des anciens auteurs classiques; son style est recherché et élégant ; mais on désirerait chez cet auteur moins de vanité et parfois moins de superstition. Quant à la partialité, elle n'a rien qui étonne dans une fille qui écrit les actions d'un père chéri. Malgré ces défauts, son ouvrage mérite d'être placé parmi les bonnes productions de la littérature grecque[2].

Jean Cinnamus fut notaire à la cour de Byzance, et accompagna l'empereur Manuel Comnène dans ses campagnes. Il écrivit la vie de ce prince et celle de son père Calo-Jean, depuis 1118 jusqu'en 1176. Son ouvrage fait suite par conséquent à ceux de Nicéphore et d'Anne Comnène. Le style de Cinnamus, formé sur celui

[1] Éd. : *Possinus*. Paris. 1661. fol. (C. S. B. vol. VIII. éd. de Ven. vol. VII. T. I.) *A. Meineke*. Bonn. 1836. 8. (Niebuhr. C. S. H. B.)

[2] Éd. : *Dav. Hoeschel* (VIII premiers livres) Aug. Vind. 1610. 4. *P. Possinus*. Paris. 1651. fol. (C. S. B. vol. XIII. éd. de Ven. vol. XI. t. I.) *Lud. Schopenus*, vol. I. Bonn. 1836. 8. — *J. C. Fuesly*, de Alexiade Annæ Comn. Turici. 1766. 4.

de Xénophon, n'est pas sans mérite; mais cet historien est partial, quelquefois même injuste [1].

George Acropolita, naquit, en 1220, à Constantinople, de parens alliés aux empereurs et fut chargé de fonctions importantes à la cour de Nicée et ensuite à celle de Constantinople : il existe sous son nom deux chroniques, qui s'étendent l'une et l'autre depuis 1204 jusqu'à 1261. Celui de ces ouvrages qui est intitulé *Chronique* ou *Précis des événemens des derniers temps*, paraît être l'abrégé de l'autre [2].

George Pachymère, né à Nicée en 1242, pendant que Byzance était au pouvoir des Latins, se rendit dans cette ville après que les Paléologues s'en furent emparés et y exerça des emplois élevés, tant civils qu'ecclésiastiques. Nous parlerons plus bas de ses ouvrages philosophiques. Son histoire byzantine, en treize livres, s'étend de 1258 à 1308. Pachymère aime la vérité; il ne manque ni de jugement, ni de sagacité; on désirerait seulement qu'il eût plus de critique et de goût. Son style est obscur et difficile [3].

Jean Cantacuzène, allié par sa mère à la famille des Paléologues, gouverna l'empire d'abord comme tuteur, ensuite comme collègue de l'empereur Jean I, quoiqu'il eût refusé antérieurement de partager le commandement avec l'empereur Andronic III, père de celui-ci. Renversé

[1] Éd. : *C. Tollius.* Traj. ad Rhen. 1652. 4. incomplet. *Ducange.* Paris. 1670. fol. *A. Meineke.* Bonn. 1836. 8. (Niebuhr. C. S. H. B.)

[2] L'abrégé fut publié séparément par *Th. Douza*, Lugd. Bat. 1614. 8. Les deux ouvrages ensemble par *L. Allatius*, Paris. 1651. fol. (C. S. B. vol. XIV. éd. de Ven. vol. XII. P. III.)

[3] Éd. : *Possinus*, Rom. 1669. (C. S. B. vol. XV et XVI. éd. de Ven. vol. XIV.) *Imm. Bekker*, Bonn. 1834. vol. I. 8. (Niebuhr. C. S. H. B.)

du trône en 1355, il se retira dans un couvent, où il composa, entre autres ouvrages, une *Histoire byzantine*, en quatre livres, commençant en 1320 et finissant en 1357. Cet ouvrage est mal écrit, mais il porte un caractère de franchise qui lui donne de l'intérêt [1].

Jean Ducas, d'une famille qui avait donné des empereurs aux Grecs, se retira dans l'île de Lesbos après la prise de Constantinople par les Turcs. Son *Histoire byzantine* commence à Adam et finit en 1462; mais les événemens antérieurs à 1341 y sont rapportés très-brièvement. Le style en est barbare [2].

Jean Cananus est auteur d'une *Histoire de la guerre de Constantinople* de 1422 contre Amurat II empereur des Turcs.

Jean, surnommé *Anagnostes* ou lecteur, a laissé une *Histoire de la prise de Thessalonique*, sa ville natale, que les Turcs enlevèrent aux Venitiens [1], en 1430 [3].

George Phranzès ou *Phranza* naquit en 1401 de parens alliés à la famille des empereurs. Après avoir rempli les dignités les plus éminentes tant civiles que militaires, il tomba entre les mains des Turcs et fut vendu comme esclave. Ayant recouvré la

[1] Éd. : Cum not. *Pontani*. Paris. 1645. fol. (C. S. B. vol. XVII. éd. de Ven. vol. XV.) *Lud. Schopen*, Bonn. 1828-1831. 2 vol. 8. (Niebuhr. C. S. II. B.)

[2] Éd. : *Bullialdus*. Par. 1649. fol. (C. S. B. vol. XX. éd. de Ven. vol. XV.) *Imm. Bekker*, Ducæ, Michaelis Ducæ nepotis Hist. Byz. rec. et, interprete italo addito, supplevit, Bonn. 1834. 8. (Niebuhr. C. S. II. B.)

[3] Ces deux ouvrages de Cananus et de l'Anagnoste ne se trouvent pas dans le C. S. B. éd. de Paris. *Allatius* les a publiés dans ses Συμμικτα; ils ont été réimprimés dans l'éd. de Ven. vol. XXIII.

liberté, il se retira dans le Péloponèse, puis en Italie et finit par prendre l'habit de moine à Corcyre. C'est là qu'il écrivit son histoire, en quatre livres, sous le titre de *Chronique;* elle va de 1260 à 1477 [1].

Théodore Gaza, de Thessalonique, est auteur d'une lettre à François Philelphe sur *l'Origine des Turcs* [2].

Tels sont les biographes dont nous avons formé la troisième classe des historiens byzantins. Dans la *quatrième,* nous plaçons ceux qui se sont occupés des antiquités et de ce que nous appelons aujourd'hui statistique.

De ce genre est l'ouvrage mentionné de Procope sur les bâtimens élevés ou restaurés par ordre de Justinien. Telle est encore la *Description,* en vers, *de l'église de Ste-Sophie,* par *Paulus Silentiarius,* dont il a également été parlé à l'article des poètes.

Jean, Laurentius, communément appelé *Lydus,* parce qu'il était natif de Philadelphie en Asie-Mineure, remplit diverses fonctions civiles dans le palais des empereurs. Il passa pour un homme savant et pour un bon écrivain en prose et en vers : il composa entre autres un livre sur les *Magistrats romains;* ouvrage qui n'est pas sans importance pour la connaissance des antiquités romaines, mais qui est rédigé avec une extrême négligence [3].

[1] La chronique de Phranzes ne se trouve pas dans le C. S. B. au moins en grec, car la traduction latine ou l'abrégé de Pontanus a été ajouté par les éditeurs de Venise. L'original a été publié pour la première fois par *J. F. Alter,* Vindob. 1796. fol.

[2] Éd. : *Leo. Allatius.* συμμικτα, etc. (C. S. B. éd. de Ven. vol. XXIII.)

[3] Éd. pr. *J. D. Fuss.* Paris. 1812. 8. Voyez *Reuvens* Collectanea Litter. L. B. 1818. 8. p. 20-87. *J. D. Fuss,* ad C. B. Hase Epist. in quâ J. Laur. Lydi de magistr. imp. Rom. opusc. textus et versio

Hiéroclès, surnommé le *Grammairien*, que l'on croit contemporain de Justinien, a publié sous le titre de *Compagnon de voyage*, ou, comme nous dirions, Guide du voyageur, une description des soixante-quatre provinces formant l'empire de Byzance et des neuf cent trente-cinq villes qui y étaient situées [1].

Hésychius, de Milet, surnommé *Illustris* ou *Illustrius*, vivait probablement sous les empereurs Justin et Justinien. Il a composé une chronique depuis Bélus, roi des Assyriens, jusqu'à la mort de l'empereur Anastase I^er^. Cet ouvrage était divisé en six sections, dont la dernière commençait au règne de Constantin-le-Grand. Un fragment intitulé *De l'origine de Constantinople*, a servi à George Codinus pour sa description de cette ville, et lui a été d'abord attribué [2].

L'empereur *Constantin VI* (*VII*) *Porphyrogenète* composa plusieurs ouvrages qui appartiennent à cette classe : l'un est intitulé *De l'administration de l'empire*, et adressé à son fils Romain ; l'autre *Des cérémonies de la cour de Byzance*, en deux livres. Un troisième qui traite de la *Distribution des forces militaires dans l'empire ;* et un quatrième sur la *Tactique*, assignent à ce prince une place parmi les écrivains sur l'art militaire [3].

emendatur, etc. Bonn. 1821. 8. Voy. *Creuzer*, Précis des antiquités romaines, p. 219. suiv. Leips. 1829. 8. (en all.).

[1] Éd. : *Banduri*. Paris. 1711. fol. (C. S. B. vol. XXIII. éd. de Ven. vol. XX.) *Pet. Wesseling*, Vetera Roman. itinerar. Amstel. 1735. 4.

[2] Éd. : *G. Douza* (sous le nom de Codinus) Heidelb. 1596. 8. *J. Meursius*, Hesychii Milesii opuscula Lugd. Bat. 1613. 8. *P. Labbæus*, Eclog. Hist. de reb. Byz. Paris. 1648. (C. S. B. vol. I.) *J. C. Orellius*, Hesych. Miles. opusc. duo. Lips. 1820. 8.

[3] Éd. : de administrando imperio : *J. Meursius*. L. Bat. 1611. 8. *A. Banduri*. Paris. 1711 fol. (C. S. B. vol. XXIII. éd. de Ven.

Si Constantin s'occupa peu des affaires de son gouvernement, il montra d'autant plus d'ardeur pour favoriser la culture des sciences. Diverses grandes compilations scientifiques furent entreprises par ses ordres. Il fit rédiger, entre autres, par plusieurs savans un grand ouvrage encyclopédique, en cinquante-trois parties, qui devait renfermer un choix de passages d'auteurs classiques, pris dans le domaine entier de l'histoire, et tenir ainsi lieu d'une bibliothèque historique complète. Malheureusement cette encyclopédie, qui aurait pu nous offrir un léger dédommagement pour beaucoup d'ouvrages classiques sur l'histoire dont elle a peut-être hâté la perte, s'est aussi presque entièrement perdue. Nous ne connaissons les titres que de vingt-six livres, et trois de ces livres seulement sont arrivés jusqu'à nous, plus ou moins incomplets. Ce sont : 1° les *Extraits des Ambassades* que les Romains envoyèrent ou reçurent; ils sont tirés en partie de Polybe, Denys d'Halicarnasse, Diodore de Sicile, Appien, Dion Cassius, et servent à remplir un grand nombre de lacunes dans ces auteurs; l'autre partie est empruntée à des auteurs perdus, tels que Dexippe, Eunape, Priscus, etc. 2° le livre *Des vertus et des vices;* 3° le livre *Des maximes,* tirés l'un et l'autre des auteurs que nous venons de nommer et d'autres encore [1].

vol. XX.). — De Cæremoniis aulæ Byzant. : *J. H. Leich* et *J. J. Reiske*, Lips. 1754. 2 vol. fol. *B. G. Niebuhr*, Bonn. 1829-30. (C. S. H. B.) 2 vol. 8. — De præfecturis imperii orientalis : *J. Meursius*, Opera Constant. Porphyrog. Lugd. Bat. 1617. 8. *A. Banduri* à l'endroit cité ci-dessus. — Tacticon : *Banduri*, ibid. *Meursius*, opera Const. Porph., etc. réimprimé dans : Meursii opera vol. VI., où on trouve un *cinquième* ouvrage de Constantin : *sur les usages stratégiques de différentes nations.*

[1] Excerpta de Legationibus : La première partie de ces extraits

L'empereur *Alexis I Comnène*, qui monta sur le trône en 1081, composa, à l'exemple d'Auguste, un *Tableau des revenus de l'État* [1].

Un moine anonyme du temps d'Alexis Comnène a donné les Antiquités de Constantinople, en quatre livres [2].

George Codinus, surnommé *Curopalate*, a écrit sur les *Offices et Officiers de la cour de l'empereur et de l'église de Constantinople;* il a aussi fait un extrait de la chronique d'Hésychius de Milet, intitulé : *Extrait d'une chronique sur les origines de Constantinople.* Nous possédons en outre une chronique de Codinus lui-même [3].

Manuel Paléologue, qui fut empereur de 1391 à 1425, adressa à son fils Jean III des *Préceptes sur l'éducation d'un prince*, en cent chapitres. Ce même prince, très-versé dans la littérature de son siècle, a

fut publiée par *Fulv. Ursinus*, Selecta de legationibus ex Polyb., etc. Antv. 1582. 4. et ensuite imprimée séparément dans les éditions de chaque auteur particulier. La seconde partie fut donnée par *David Hœschel* (Excerpta Hœscheliana) Aug. Vind. 1603. 4. *Fabrotus*, cum H. Valesii notis, Paris. 1648. fol. (C. S. B. vol. I). Ces extraits ont été réimprimés en partie dans : *Imm. Bekker* et *B. G. Niebuhr*, Dexippi, etc. quæ supersunt, etc. — Excerpta de virtutibus et vitiis (fragmenta Peiresciana) : *Henric. Valesius.* Paris. 1634. 4. — Excerpta de sententiis : *A. Mai*, Script. vet. nov. collect. vol. II. Rom. 1827. 4.

[1] Publié sous le titre de *Novum rationarium* dans la collection des Bénédictins. Paris. 1688. 4. p. 367. sqq.

[2] Éd. : *Banduri*, ouvr. cité.

[3] Le premier ouvrage a été publié par *Junius*, Lugd. 1588. 8. *Goar*, Paris. 1648. fol. (C. S. B. vol. XIX. éd. de Ven. vol. XVII. t. I.) Le second par *J. Meursius*, Aur. Allobr. 1607. 8. *P. Lambecius*, Paris. 1655. fol. (C. S. B. éd. de Ven. vol. XVIII. t. I.) Le troisième De annis ab orbe condito usque ad urbem ab Agarenis captam 1453. par *Lambecius* ibid.

laissé beaucoup d'autres ouvrages de théologie et de morale. Soixante-six lettres et des dialogues encore inédits sont intéressans pour la connaissance de l'histoire de ce temps [1].

SECTION LXXVI.

HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE.

Dans cette période l'histoire s'enrichit d'une nouvelle branche, savoir, l'*Histoire ecclésiastique.*

Eusèbe, évêque de Césarée, dont nous avons déjà vanté les mérites sous le rapport de la chronologie, est auteur de la première histoire sacrée qui ait été entreprise. Les pères apostoliques, *Papias*, *St-Justin-le-Martyr* et *St-Clément d'Alexandrie*, avaient à la vérité recueilli divers faits appartenant à cette histoire, mais sans en faire des corps d'ouvrages complets; *Sextus Julius Africanus* en avait placé également dans sa chronologie; *Hégésippe* avait même composé des Commentaires, en cinq livres, sur les actes ecclésiastiques (il nous en reste des fragmens), mais il paraît que cet ouvrage n'était pas fait sur un plan général, puisque Eusèbe lui-même se vante d'avoir le premier formé une telle entreprise et d'avoir achevé une *histoire générale* de l'Église. Son *Histoire ecclésiastique*, en dix livres, va depuis l'origine du christianisme jusqu'à l'année 324. Ce n'est pas l'histoire des dogmes de l'Église, mais celle de ses destinées ainsi que la vie des successeurs des apôtres et des hommes qui par leurs discours, ou par leurs écrits, ont contribué

[1] Voyez *C. B. Hase*. Notices et extraits des manuscrits de la bibliothèque du roi. vol. VIII et IX.

à répandre les doctrines de la religion chrétienne. L'ouvrage d'Eusèbe a été traduit en latin par Rufin, prêtre d'Aquilée, du quatrième siècle, mais avec des omissions et des additions et avec un supplément en deux livres, s'étendant jusqu'à la mort de Théodose-le-Grand. Nous possédons en outre d'Eusèbe trois écrits sur les martyrs ; un fragment de la *Vie de Pamphile ;* un *Discours en l'honneur de Constantin-le-Grand* et la *Vie de ce prince.* Un autre ouvrage intitulé *Préparation évangélique,* renferme non seulement des renseignemens importans sur des sujets de mythologie et de philosophie, mais encore des fragmens nombreux de plus de quatre cents auteurs profanes en partie perdus [1].

Philostorge, Cappadocien de naissance, écrivit une *Histoire ecclésiastique,* en douze livres, qui allait depuis le commencement des troubles auxquels les opinions d'Arius donnèrent lieu jusqu'à l'année 425. Photius en a conservé des extraits.

Nous ne parlerons pas ici de plusieurs historiens

[1] Éd. : *J. Möller,* de fide Eusebii in reb. christian. enarrandis, Hauniæ. 1813. 8. *J. T. C. Danz,* de Eusebio ejusque fide Part. I Jen. 1815. 8. *C. A. Kestner,* de Euseb. auctoritate et fide, Goett. 1816. 4. *H. Reuterdahl,* de fontibus hist. eccles. Eusebii. Lund. 1826. 8. — Éditions : Historia ecclesiast. et vit. Constant. : *Robert Stephanus,* (Scriptores hist. eccles.) Paris. 1544. fol. *G. Reading,* Cantabr. 1720. 3 vol. fol. cum notis *Vales.* et *Reading,* 1763. sqq. 3 vol. 4. *F. A. Stroth* P. I. Hal. 1779. 8. *E. Zimmermann* (Corp. patrum græc. vol. I.) Francof. 1822. 8. *F. A. Heinichen.* Lips. 1828. 3 vol. 8. — Traduction latine de *Rufinus : Ketelaer* et *De Lempt.* Traj. ad Rhen. 1474. fol. réimprimé souvent p. ex. *P. Th. Cacciari.* Rom. 1741. 2 vol. 4. — Euseb. de vitâ Constant. Panegyricus, etc. ed. a. *F. A. Heinicken,* Lips. 1830. 8. — Præp. Evangelica : *Rob. Steph.* Paris. 1544. fol. *F. Vigerus.* Paris. 1628. fol.

ecclésiastiques tels que *Philippe*, de Side, *Hesychius*, prêtre de Jérusalem, *Jean*, d'Égées, *Zacharias*, le rhéteur, dont les ouvrages sont perdus; ni de ceux qui se sont occupés spécialement de l'histoire des hérésies, comme *Epiphane*, évêque dans l'île de Chypre, le moine *Léonce*, de Byzance, *Constantin Harmenopule*, célèbre jurisconsulte du 14e siècle, etc.

Gélasius le Jeune, de Cyzique, écrivit, vers l'an 145, *l'Histoire du concile de Nicée* et des événemens qui eurent lieu par la suite dans l'Église jusqu'à la mort de Constantin-le-Grand. L'ouvrage est en trois livres [1].

Vers le milieu du cinquième siècle, *Socrate*, surnommé *Scholasticus*, c. à d. l'avocat, ou l'homme d'affaires, composa une *Histoire ecclésiastique*, en 7 livres, depuis 306 jusqu'à 439. Socrate montre de l'exactitude et du jugement; il possédait les qualités d'un bon historien, mais il ne sut pas éviter les défauts du siècle où il vivait, et dont son ouvrage peut être regardé comme une des meilleures productions [2].

Salaman Hermias Sozomène, originaire de Gaza en Palestine, contemporain de Socrate et avocat comme lui, rédigea, en neuf livres, une *Histoire ecclésiastique*, qui embrasse les années 323 à 439. Il a imité le style de Xénophon; mais sous le rapport de la sagacité et du bon sens il est bien au-dessous de l'écrivain précédent.

Théodoret, évêque de Cyr en Syrie, mort vers 458, écrivit une *Histoire ecclésiastique*, en 5 livres. Il semble avoir voulu suppléer ce qu'il y avait de défectueux

[1] Éd.: *P. Labbœi*, Collect. concil. t. II. p. 105. *Harduini*, Collect. T. I. p. 345.

[2] Socrate et les autres historiens ecclésiastiques mentionnés après lui se trouvent publiés dans les collections précitées de *R. Stephanus*, *Henri de Valois et W. Reading*.

dans les ouvrages de Socrate et de Sozomène ; du moins il composa le sien sur un plan plus vaste.

Théodore, qui au commencement du sixième siècle fut revêtu de la charge d'*anagnostes* ou lecteur de l'église de Constantinople, rédigea un *Abrégé des histoires ecclésiastiques* (de Socrate, de Sozomène et de Théodoret), en douze livres, qui n'a jamais été imprimé. Théodore fit ensuite une continuation de son premier ouvrage, ou une histoire ecclésiastique en deux livres qui allait jusqu'au règne de l'empereur Justin-le-Vieux. Il n'existe plus de cet ouvrage que des extraits faits par Nicéphore Calliste.

Evagrius, d'Épiphanie, publia une histoire ecclésiastique, en six livres : elle commence au concile d'Ephèse en 431 et finit en l'an 593.

Après lui l'histoire ecclésiastique n'eut pas d'annaliste jusqu'au milieu du 14e siècle : c'est alors que *Nicéphore*, fils de Calliste, surnommé *Xanthopulus*, composa une histoire ecclésiastique, en dix-huit livres, qui, à côté de bons morceaux, tirés d'auteurs perdus, contient un grand nombre de fables. Il a cherché à imiter le style de Thucydide [1].

SECTION LXXVII.

GÉOGRAPHIE.

CONFÉR. SECT. XIX. P. 89. SECT. XLV. P. 193. SECT. LXVI. P. 285.

Les Grecs de cette période ont fait faire peu de progrès à la géographie. Ils n'ont ni augmenté considérablement la masse des connaissances qui étaient ré-

[1] Éd. : *Fronto Ducœus*, cum Langii versione latinâ, Paris. 1630. 2 vol. fol.

pandues alors, ni rectifié ce qu'il y avait d'erroné dans celles qu'on avait acquises dans les temps antérieurs.

Le célèbre évêque de Césarée, *Eusèbe*, composa un ouvrage, en deux livres, *Sur les noms de lieux qui se rencontrent dans l'écriture sainte.* Nous n'en possédons que le second livre, qui traite de la Palestine; St-Jérôme en a fait une traduction latine [1].

Il existe un ouvrage *Sur les peuples de l'Inde et sur les Bracmanes.* Les manuscrits l'attribuent à *Palladius*, qui en 400 fut évêque d'Hélénopolis et composa l'*histoire Lausiaque* [2].

Marcien, d'Héraclée dans le Pont, qui vivait au commencement du cinquième siècle, rédigea un périple général du globe entier, pour lequel il se servit de tous les géographes anciens Grecs et Romains. Cet ouvrage était divisé en deux parties, dont la première, la seule qui nous reste en entier, est intitulée : *Périple de la mer extérieure*, et se compose de deux livres. La seconde partie, extraite principalement d'Artémidore, est perdue à l'exception de quelques fragmens, contenant un itinéraire du Pont, de la Bithynie et de la Paphlagonie [3].

Étienne, de Byzance, de la fin du 5e siècle, composa un dictionnaire grammatico-géographique qu'il intitula *Ethniques;* mais il est plus connu sous le titre : *des Villes*, qui lui fut donné dans la suite. Nous n'avons en original qu'une partie de la lettre Δ, dans laquelle se trouve l'article *Dodone;* le reste est un maigre extrait

[1] Éd. : L'ouvrage d'Eusèbe avec la trad. de St-Jér. : *J. Clericus*, Amstel. 1707. fol. *Vallarsius*, Hieronymi opera, vol. III. Veron 1734. seq. 11 vol. fol.

[2] Éd. : *Ed. Bissæus*, Lond. 1665. 4. avec un nouveau titre 1668.

[3] Éd. : *D. Hoeschel*, avec Scylax, etc. Aug. Vind. 1600. 8. Dans les petits Géographes d'Hudson. vol. I.

fait par Hermolaüs, grammairien de Constantinople, du sixième siècle. Étienne non seulement donnait le catalogue des pays, villes, nations et colonies, mais à leur occasion il décrivait le caractère des peuples, faisait mention des fondateurs des villes et rapportait les mythes de chaque lieu, en y mêlant des observations grammaticales et étymologiques : de toutes ces notices, qui eussent été si précieuses pour nous, le compilateur ne nous a rien conservé [1].

L'écrivain sur la géographie le plus important du moyen-âge est l'Égyptien *Cosmas*, que ses grands voyages en Éthiopie et dans l'Inde firent surnommer *Indicopleustes*. On a de lui une *Topographie chrétienne*, en douze livres. Le système astronomique de Ptolémée y est attaqué comme contraire à la bible [2].

Nicéphore Blemmides, moine du milieu du 13^me^ siècle, a laissé un *Précis de géographie*, qui n'est que la métaphrase en prose de l'ouvrage de Denys le Periégète et une *Seconde description de la terre ;* un troisième ouvrage géographique de cet auteur n'a pas encore été publié [3].

[1] Éd. : ed. pr. *Aldus*. Venet. 1502. fol. *G. Xylander*. Basil. 1568. fol. *A. Berkelius*, Lugd. Bat. 1688. fol. *G. Dindorf*. Lips. 1825. 4 vol. 8. — L'article Dodone a été publié séparément par *Gronovius*, Lugd. Bat. 1681. 4. et les neuf premiers art. de la lettre X par. *A. Wellauer* dans : *Friedemanni* et *Seebodii* Miscellanea vol. II. P. IV. p. 692. sqq.

[2] La topographie chrétienne a été publiée par *B. Montfaucon* dans le t. II de sa Collectio Nov. Patrum Græc. Paris. 1707. fol.

[3] Éd. : Les deux premiers ouvrages : *F. A. G. Spohn*. Lips. 1818. 4. *G. Manzi* (avec Dicéarque) Rom. 1819. 4. — Le premier séparément : *G. Bernhardy* (avec Den. le Periég.) Lips. 1828. 8. Le second publié déjà à Augsbourg 1608. 8. a été donné comme une pièce inédite dans les Anecdot. gr. de *Siebenkees* et de *Goetz*.

Voilà tout ce qui a été fait d'important en Géographie par les Grecs pendant le moyen-âge. Quelques autres écrits de *Phocas*, d'*Epiphane* et de *Perdiccas* sur la topographie de Jérusalem et des environs présentent moins d'intérêt [1].

SECTION LXXVIII.

MATHÉMATICIENS, ASTRONOMES, TACTICIENS, ETC.

CONFÉR. SECT. XXV. P. 129. SECT. XLIV. P. 186. SECT. LXV. P. 279.

Alexandrie posséda jusqu'en 470 une école pour les sciences mathématiques. Une seconde fut érigée à Athènes vers le milieu du 5e siècle et une troisième à Constantinople pendant le 9e siècle. Cependant ce ne sont pas en général les Grecs auxquels dans cette longue période, les mathématiques doivent des progrès considérables. Elles ont été cultivées principalement par les Arabes, qui nous ont conservé par leurs traductions plusieurs ouvrages qui, sans cela, seraient peut-être perdus.

Diophante, mathématicien d'Alexandrie, vécut probablement au commencement de cette période sous l'empereur Julien. Il a écrit une *Arithmétique*, en treize livres, dont les six premiers existent encore, mais plus dans leur forme primitive. Cet ouvrage est le premier et le seul important composé chez les Grecs sur l'arithmétique générale; c'est ce qui a fait regarder à tort son auteur comme l'inventeur de l'algèbre. Diophante a laissé en outre un traité *Sur les nombres polygones* [2].

Norimb. 1798. 8. Sur le troisième voir *Bredow*, Epistolæ Pariensis etc.

[1] Ces ouvrages ont été publiés par *Leo Allatius* dans ses τύμματα.

[2] Éd. : Traduction latine des deux ouvrages par *Xylander*. Basil.

Nous possédons un ouvrage peu estimé *Sur les poids et mesures* par *St-Epiphane*, une *Introduction à l'astrologie* par *Paul*, d'Alexandrie, et des extraits d'un ouvrage intitulé : *Jugemens sur les noms et la puissance des douze signes du Zodiaque*, dont l'auteur *Héphæstion*, de Thèbes, a vécu à une époque incertaine [1].

Cléomède, qui vivait au commencement du 4e siècle, a laissé un ouvrage sur la *Théorie sphérique des corps célestes*, en deux livres : c'est l'exposition du système du monde d'après les idées des Stoïciens [2].

Pappus, d'Alexandrie, de la fin du 4e siècle, fit, sous le titre de *Collections mathématiques*, huit livres d'extraits d'un grand nombre d'ouvrages de mathématiques et les intitula *Lemmes* ou *Titres*. Cet ouvrage prouve de vastes connaissances chez son auteur, et mérite surtout d'être étudié par ceux qui s'occupent de l'histoire des sciences mathématiques [3].

1575. fol. ed. pr. *Bachetus Meziriacus*, græce et latine, Paris. 1621. fol. — Traduction allemande avec des notes par *O. Schulz*, Berlin. 1822. 8. Trad. all. du second écrit seulement par *T. L. Poselger*, Berlin. 1810. 8.

[1] Épiphane a été publié par *Dyonis. Petavius*, Opera Epiphanii. Paris. 1622. 2 vol. fol. — Paul par *Andreas Schaton*. Wittenb. 1586. 4. — Les extraits d'Héphest. par *J. Camerarius*, dans ses Astrologica. Norimb. 1532. 4.

[2] Éd. : ed. pr. Paris. 1539. 4. *Nob. Bafforeus*, Burdigal. 1605. 4. *Jan. Bake*. Lugd. Bat. 1820. 8. *C. C. G. Schmidt*. Lips. 1832. 8. Schmidt avait annoncé cette édition dans un Progr. sur l'ancien mathématicien Cléomède. Naumbourg. 1828. 4. (en all.).

[3] La collection de Pappus a été conservée en entier, mais une partie seulement a été publiée; voir *Bredow*, de Pappi collectionibus mathematicis (Epist. Paris.) — Traduction latine. Lib. I.-8. par *F. Commandinus*, Pisauri. 1588. fol. texte grec : Frag. libri II : *Wallisius*, Oxon. 1688.; fr. libri IV : *G. Bredow*. Epist. Paris. Libri V Pars posterior : *H. F. Eisenmann*. Paris. 1824. fol. Præfatio libri VII:

Théon, d'Alexandrie, professa les mathémathiques dans sa ville natale. Il a laissé un *Commentaire sur les élémens d'Euclide*, si toutefois ce n'est pas l'ouvrage d'Euclide lui-même, revu et publié de nouveau par Théon; un autre sur le *Canon royal de Ptolémée;* un troisième sur l'*Almageste* et des *Scolies* sur Aratus [1]. Il fut le père d'*Hypatie*, femme célèbre par ses belles qualités, par ses talens et sa fin malheureuse. Elle enseigna la philosophie platonicienne dans la capitale de l'Égypte, et appliqua à cette science toute la rigueur des méthodes mathématiques. Ses commentaires sur Diophante, etc., ont péri dans l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie.

Le philosophe *Proclus* a composé divers ouvrages sur les mathématiques, savoir : a) un *Précis d'Astronomie;* b) un *Traité sur la sphère;* c) une *Paraphrase du Quadripartitum de Ptolémée* et des *Scolies* sur le même ouvrage, qui, si elles sont de lui, n'ont pas du moins conservé leur forme primitive; d) un *Commentaire sur le premier livre des élémens d'Euclide.* On lui attribue aussi e) un ouvrage sur les *Éclipses* [2]. *Ma-*

E. Halley, dans l'édition d'Apollonius de Perge. Oxon. 1706. 8. Lemmata libri VII : *M. Meibom.* Hafniæ. 1655. fol.

[1] Le commentaire sur Euclide se trouve dans les édit. de cet auteur, et celui sur l'Almageste a été publié avec cet ouvrage par *Sim. Grynæus* et *J. Camerarius.* Bas 1538. fol. Tous les commentaires de Théon ont été publiés avec une traduction française par l'abbé *Halma.* Paris. 1821-23. 2 vol. 4.

[2] Éd. : a) *J. Walderus*, Bas. 1540. 4. texte et traduction française par *Halma*, dans son édition des hypothèses de Ptolémée. Paris. 1820. 4. b) Dans les édit. d'Aratus et séparément par *J. Bainbridge*, Lond. 1620. 4. c) *Leo Allatius.* L. Bat. 1635 et 1654. 8. d) Avec Euclide, Bas. 1533. fol. traduit en latin par *F. Barocius*, Pad. 1560. fol. e) Publié seulement en latin dans : *Schroteri*, Tabulæ astrolog. Viennæ. 1551. 8.

rinus, son disciple, est auteur d'un *Commentaire sur les Data d'Euclide* [1].

Joannes Laurentius Lydus, dont il a déjà été question, avait publié un ouvrage *Sur les mois.* Ce traité a péri, mais il en existe deux abrégés : l'un fait par un inconnu ; l'autre plus court, par Maximus Planudes. On y trouve beaucoup de notices utiles sur la mythologie et les antiquités grecques et romaines. Un second ouvrage de Lydus est intitulé : *Des signes célestes* (de Ostentis). Il y a rassemblé sur la science des Augures chez les Étrusques et à Rome tous les renseignemens qui s'étaient conservés jusqu'au temps de Justinien. Longtemps on ne connut que deux fragmens de cet ouvrage : l'un sur le *Tonnerre,* qui est traduit du latin P. Nigidius Figulus, contemporain de Cicéron ; l'autre intitulé *Des tremblemens de terre.* Un troisième fragment, un calendrier (Diarium), n'existait que dans une traduction latine [2].

A la fin du 5e et au commencement du 6e siècle, vivaient l'astronome Athénien *Thius,* qui nous a laissé plusieurs observations, *Eutocius,* d'Ascalon, commentateur d'Archimède et d'Apollonius de Perge, et le savant architecte *Anthémius,* de Tralles, dont Justinien se servit pour la construction de l'église de Ste-Sophie

[1] Se trouve dans les édit. des *Data.*

[2] De mensibus : *N. Schow.* Lips. 1794. 8. *G. Roether.* Lips et Darmst. 1827. 8. — Fragm. sur le tonnerre : *J. Rutgersius,* Variæ lectt. Lugd. Bat. 1618. 4. p. 247. sqq. Fragm. sur les trembl. de terre : *Nic. Schow,* ouvrage cité, p. 130. sqq. — Diarium dans : *Dion. Petavii,* Unarologion. Paris. 1630. fol. L'ouvrage de Ostentis a été publié en entier par *C. B. Hase* (avec Valère Maxime T. II. P. II. p. 210-232.) Paris. 1823. 8. d'après un manuscrit découvert en 1784, mais malheureusement mutilé et rempli de lacunes.

Ce dernier composa sur les *Paradoxes en mécanique* un ouvrage qui est perdu à un fragment près [1].

Léonce, mathématicien et mécanicien de la fin du 6e siècle, a écrit *Sur la construction d'une sphère d'après Aratus* [2].

Au 9e ou 10e siècle appartiennent deux ouvrages anonymes : l'un *Sur le cours du soleil par les douze signes du Zodiaque;* le second *Sur ce qu'indiquent les planètes dans chaque signe du Zodiaque* [3].

Michel Constantin Psellus-le-Jeune, auteur du onzième siècle dont nous parlerons encore, a donné un *Système des sciences mathématiques*, en quatre livres : il traite de l'arithmétique, de la musique, de la géométrie et de l'astronomie [4].

Manuel Bryenne, écrivit au commencement du 14e siècle, des *Harmoniques* ou traité sur la musique, en trois livres. On peut les regarder comme un commentaire des ouvrages d'Euclide et de Ptolémée sur le même sujet [5].

Il existe divers ouvrages inédits sur l'arithmétique, l'astronomie, la géographie et l'histoire par un moine du quatorzième siècle, nommé *Isaac-Argyrus*, qui a

[1] Les Obss. de Thius se trouvent dans : *Bullialdus*, Astronomia Philolaïca. Paris. 1645. — Eutocius a été publié avec les auteurs commentés. — Le fragm. d'Anthémius a été publié et commenté par *Dupuy*, Mémoir. de l'Académie des Inscr. vol. XLII. et à part avec une traduction française par *le même*. Paris. 1774. 4.

[2] Publié souvent avec Aratus.

[3] Dans : *J. Camerarii*, Astrologica, Norimb. 1532. 4.

[4] Éd. : *Arsenius*, Venet. 1532. 8. Cum Xylandri versione lat. Lips. 1590. 8. Séparément : de arithmeticâ. Paris. 1545. 8. De musicâ : *L. Alardus*, Schleusingæ. 1636. 12.

[5] Publié dans : *Johannis Wallisii* Opera mathematica vol. III p. 359-508. Oxon. 1699. fol.

laissé un calcul de la fête de Pâques. On possède un ouvrage inédit *Sur la mesure et la division de la terre*, par *Jean Pédiasimus*, et une paraphrase de l'écrit d'Aristote *de lineis insecabilibus* par *George Pachymère*. Un certain *Nicolas*, de Smyrne, d'une époque inconnue, est auteur d'un ouvrage *Sur l'art de compter par les doigts* [1].

Parmi les Astronomes grecs, on nomme encore *Nicéphore Grégoras; Nicolas Cabasilas*, archevêque de Thessalonique, du quatorzième siècle; *Théodore Méliteniota*, grand trésorier de l'église de Constantinople, vers 1300, dont l'ouvrage sur l'astronomie n'a pas encore été publié en entier; il en est de même des ouvrages de *George Chrysococca*, astronome et médecin du quatorzième siècle.

Il existe un dialogue intitulé *Hermippus*, roulant sur des matières qui ont rapport à l'astronomie. L'auteur en est inconnu [2].

Les *tacticiens* de cet époque sont les suivans :

L'empereur *Maurice*, qui monta sur le trône en 582, a écrit un *Art militaire*, en douze livres [3].

Héron III, d'Alexandrie, ainsi appelé pour le dis-

[1] Éd. : Canon *d'Argyrus* dans : *D. Petavii* Uranologion. — Paraphrase de Pachymère : *J. Schegk*, Paris. 1629. 12. et avec les œuvres d'Aristote. — Nicolai descriptio numerorum notationis per gestum digitorum : *F. Morellus*, Lutet. 1614. 8. et dans : *J. G. Schneider*, Eclogæ physicæ vol. II. p. 477-480. Lips. 1801. 8.

[2] Éd. : *O. D. Bloch*, Hauniæ. 1830. 8. Le sommaire de cet écrit dans : *Fabricii* Bibl. græc. vol. XII. p. 261. éd. 1.

[3] Éd. : *J. Scheffer* (avec Arrien) Upsal. 1664. 8. Voy. *F. Haase*, Des auteurs grecs et latins qui ont écrit sur l'art militaire (dans les Nouv. Annales de Philologie, par Jahn et Seebode. T. XIV. p. 109. 1835.) (en all.).

tinguer de *Héron le jeune*, maître de Proclus, a composé plusieurs ouvrages : a) *Sur les machines de guerre;* b) *De la défense des places;* c) *Sur les termes de géométrie et de stéréométrie;* d) *Introduction à la géométrie*, dont un fragment seulement, *Sur les mesures*, a été publié[1].

L'empereur *Léon VI*, surnommé le *Philosophe*, ou le *Sage*, qui régna de 886 à 911, a écrit des *Élémens de tactique :* compilation des ouvrages d'Arrien, d'Élien, mais surtout d'Onosandre, et un *Traité sur les batailles navales*[2].

Nous avons parlé plus haut de l'ouvrage sur la tactique de l'empereur *Constantin VII Porphyrogénète.* Un des officiers de ce prince, le patricien *Basile*, a laissé un traité *Sur la guerre maritime*[3].

Un auteur anonyme, qui vivait sous l'empereur Phocas II (763-969), a composé par ordre de ce prince un *Traité de la petite guerre*, en 25 (55 ?) chapitres[4].

[1] Éd. : De obsidione repellendâ et tolerandâ dans : *M. Thevenot*, veter. mathematic. opera, Paris. 1693. fol. — De Machinis bellicis : *F Barocius*, latine. Venet. 1572. 4. — Definitiones geometricæ : *C. F F. Hasenbalg*, Strals. 1826. 8. — De Mensuris : dans *B. Montfaucon*, Analecta græc., etc. Paris. 1688. 4. Voyez la dissert. jointe au traité d'Aristarque de Samos, traduit par le comte de *Fortia d'Urban*, Paris. 1823. 8. *Haase* Ouv. c. p. 113.

[2] Éd. : *J. Meursius*, Lugd. Bat. 1612. 4. se trouve aussi dans : *J. Meursii*, Opera per *Lamium*, vol. VI. Florent. 1545. fol. — *Haase* Ouv. c. p. 109. sqq.

[3] Dans : *Fabricii*, Bibliothec. græc. t. VIII. p. 136-143. éd. I. — *F. Haase*, Ouv. c. p. 111.

[4] *C. B. Hase* en a publié 25 chap. Paris. 1819. fol. Bonn. 1828. 8. (avec Leo Diaconus); il pense que les 30 autres chapitres, qui ne se trouvent que dans un mst. d'Heidelberg, n'appartiennent pas à cet auteur. Voy. *F. Haase* Ouv. c. p. 111.

SECTION LXXIX.

PHILOSOPHIE.

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.

CONFÉR. SECT. LXIV. P. 278.

Avant de parler de l'état de la philosophie, nous ferons mention de deux écrivains, qui se sont occupés de l'histoire de cette science et qui tous deux ont vécu au commencement de cette période. L'un d'eux, *Eunape,* de Sardes en Syrie, écrivit la *Vie des Philosophes et des Sophistes* de son temps; cet écrivain n'était pas à la hauteur de son sujet : son ouvrage, auquel on reproche des opinions superstitieuses et de la haine pour la religion chrétienne, a en outre le défaut d'être mal écrit; il est cependant la principale source pour l'histoire des Néo-Platoniciens de son époque. L'autre, *Hésychius Illustris,* de Milet, dont nous avons déjà parlé, avait composé un *Onomasticon* ou *table alphabétique des hommes qui se sont distingués dans la science.* Suidas en a fait usage. Nous possédons aussi sous son nom un opuscule sur les *Philosophes célèbres,* par ordre alphabétique. Ce n'est qu'un extrait de Diogène de Laërte, ou bien de l'Onomasticon d'Hésychius, peut-être de l'un et de l'autre [1].

[1] Éd. Eunape : ed. pr. *Had. Junius,* Antverp. 1568. 8. *J. F. Boissonade* (cum Wyttenbachii aliorumque notis) Amstel. 1822. 2 Part. 8. — Hesychius apud *Plantin.* Antverp. 1572. 8. *J. Meursius,* Lugd. Bat. 1613. 8. *J. C. Orellius.* Lips. 1820. 8.

SECTION LXXX.

NÉO-PLATONICIENS.

CONFÉR. SECT. LVIII. P. 257.

A la fin de la période précédente la philosophie de Plotin, de Porphyre et de Iamblique avait remplacé tous les autres systèmes. Mais après la mort de ce dernier, lorsque Constantin-le-Grand se fut publiquement déclaré en faveur du christianisme, on prit des mesures pour empêcher la propagation de doctrines en opposition avec la religion de l'état. Le Néo-Platonisme quitta Alexandrie et se répandit ça et là dans les provinces. Son siége principal depuis 324 jusqu'à 353 fut l'Asie mineure. Là il s'enseigna plus ou moins publiquement par une suite de soi-disants philosophes, qui, suivant l'expression d'Eunape, formèrent la *chaîne d'or du Platonisme*. Nous ne connaissons la plupart de ces Néo-Platoniciens que par les louanges exagérées que leur donne cet écrivain peu judicieux. Nous citons d'après lui *Ædesius, Eustathius,* ainsi que son épouse *Sosipatra* et son fils *Antoninus; Priscus, Maxime*, d'Éphèse, et *Chrysanthe*, de Lydie. C'est à tort qu'Eunape leur adjoint *Eusèbe*, de Myndus en Carie, qui enseigna une morale excellente et rejeta la théurgie et la magie. Ces hommes exaltés initièrent *Julien* aux mystères de leur doctrine prétendûment divine. Aussi à l'avénement de ce prince à l'empire, le Néo-Platonisme releva la tête; mais la mort prématurée de l'empereur vint arrêter son triomphe sur la religion de l'État.

Lorsqu'après un exil de 30 ans, la Philosophie Pla-

tonico-Syncrétiste eut reparu sur le théâtre du monde, une nouvelle école s'ouvrit à Athènes. L'enseignement n'y eut à souffrir d'aucune mesure restrictive de la part des successeurs de Julien, seulement on retira le traitement aux professeurs. Avant de nous occuper des philosophes appartenant à cette école, nous parlerons séparément d'une autre classe de Néo-Platoniciens, savoir, des philosophes chrétiens et païens qui demeurèrent étrangers aux visions des successeurs de Plotin.

Néo-Platoniciens qui n'appartiennent pas à l'école d'Athènes.

Chalcidius, chrétien, le même peut-être que l'évêque de Cordova qui assista au concile de Nicée en 325, a laissé un *Commentaire sur le Timée de Platon* [1].

Sallustius, qui vécut vers l'an 363, quoique païen, déconseilla à Julien de persécuter les chrétiens; on lui attribue un petit ouvrage, en vingt-un chapitres, intitulé : *des Dieux et du monde* [2].

Cæsarius, frère de St-Grégoire de Naziance, philosophe, et médecin de l'empereur Julien, passe probablement à tort pour l'auteur de cent quatre-vingt-quinze questions théologiques et philosophiques, distribuées en quatre dialogues [3].

Némésius, évêque d'Emèse en Phénicie, vers l'an 400, a laissé un ouvrage *sur la Nature de l'homme,*

[1] Ed. pr. *Aug. Justinianus,* Paris. 1520. fol. *J. Meursius,* Lugd Bat. 1617. 4.

[2] Éd. : ed. pr. (Leo Allatius) *Gabr. Naudæus,* Rom. 1638. Lugd. Bat. 1639. 12. *Th. Gale,* Cantabr. 1670. 8. et dans ses Opuscul. mythol., etc. *J. C. Orellius,* Turici. 1821. 8.

[3] On les trouve dans *Ducæi*, Auctarium Biblioth. Patrum T. I. Paris. 1624. et dans la Bibl. Patrum. vol. XI. Paris. 1644.

en quarante-quatre chapitres, qui est considéré comme une des meilleures productions de l'antiquité chrétienne. Némésius montre plus de connaissances physiques qu'on ne devait en attendre d'un auteur de cette époque et son style, formé par l'étude des bons modèles, est plus pur que celui de la plupart de ses contemporains [1].

Grégoire de Nysse, ainsi appelé parce qu'il fut évêque de cette ville, était fils du rhéteur Basile et frère puiné du grand S[t] Basile; il enseigna pendant un certain temps la rhétorique à Césarées son lieu de naissance. Grégoire est l'un des trois grands docteurs de l'église grecque qui illustrèrent la seconde moitié du quatrième siècle. Esprit aussi subtil et penseur aussi profond, que son frère Basile et que son ami Grégoire de Naziance, il ne posséda pas, au même degré qu'eux, ces talens brillans qui leur attirèrent l'admiration de leurs contemporains. Les nombreux écrits de Grégoire appartiennent à la littérature sacrée, nous en nommerons ici quelques-uns, qui ont également rapport à la philosophie; ce sont : deux dialogues, l'un contre la *Doctrine du destin*; l'autre intitulé : *Macrinia, de l'âme et de la résurrection;* et un *Traité de l'âme* [2].

Synésius, de Cyrène, homme de grands talens comme auteur et comme poète, étudia la philosophie platonicienne sous la célèbre Hypatie et ne renonça

[1] L'ouvrage de Némésius a été imprimé dans diverses collections des Pères de l'Église p. ex. dans celles que nous venons de citer, vol. II. et vol. XII. — Séparément : *Nic. Ellebodius*, Antverp. 1561. 8. *Joh. Fell.* Oxon. 1671. 8. *Ch. F. Matthæi*, Halle. 1802. 8.

[2] Éd. : *Fronto Ducæus*, S. Gregorii opera. Paris. 1615. 2 vol. fol. Cum appendice *Gretseri*, Paris. 1638. 3 vol. fol.

pas à ce système après sa conversion au christianisme, ni même après son avénement à l'épiscopat de Ptolémaïde. Voici les titres de ses principaux ouvrages : *Sur l'art de gouverner*, discours adressé à l'empereur Arcadius ; *Dion ou de sa propre vie ; Éloge de la Calvitie ; l'Égypte ou de la Providence des songes*, etc. On a en outre de lui cent cinquante-deux lettres aussi instructives qu'amusantes et des *Hymnes* [1].

Hiéroclès, qu'il ne faut pas confondre avec le grammairien de ce nom, enseigna le platonisme à Alexandrie, vers le milieu du cinquième siècle. Il est auteur d'un traité *Sur la providence, le destin et le libre arbitre*, dont Photius et un anonyme nous ont donné des extraits; et d'autres ouvrages philosophiques, dont quelques fragmens se sont conservés dans Stobée. Nous avons cité ailleurs son excellent commentaire sur les vers dorés de Pythagore. Un recueil assez insipide de facéties, sous le titre d'ἀστεῖα, lui est faussement attribué [2].

Son disciple, *Ænéas, de Gaza*, embrassa le christianisme sans pour cela renoncer au platonisme. Il reste de lui un dialogue intitulé *: Théophraste ou de l'immortalité de l'âme et de la résurrection des corps* et une vingtaine de *Lettres* [3].

[1] Éd. : *Dionys. Petavius*, Synes. opera, Lutet. 1612. 1640. fol. — Sur l'art de gouverner : *J. C. Krabinger*, traduct. allem. avec le texte grec, Munich. 1825. 8. — Epistolæ : *F. Morellus*, Paris. 1605. 8. — *Æmil. Th. Clausen*, de Synesio, etc. Hauniæ, 1831. 8.

[2] Les fragmens d'Hiéroclès se trouvent dans les édit. de son comment. sur Pythagore. — *F. Morellus*, de provid. et de fato, Lutet. 1597. 8. — *J. A. Schier* ἀστεῖα grec-français. Leips. 1750. 8. un éditeur anonyme (grec-allemand). Leips. 1789. 8.

[3] Édit. *J. Wolf.* Turici, 1560. fol. *C. Barth.* Lips. 1655. 4. Dans

Un ouvrage qui a beaucoup de ressemblance avec le Théophraste d'Ænéas est un dialogue intitulé *Ammonius* par *Zacharias Scholasticus;* l'auteur y combat la doctrine de Platon sur l'éternité du monde. Son style, qu'il a voulu former sur celui de Platon, est plus fleuri et plus oratoire que celui d'Ænéas de Gaza [1].

Olympiodore, Platonicien du sixième siècle, a laissé des commentaires sur divers écrits de Platon; celui sur le premier Alcibiade renferme une *Vie de Platon*, dans laquelle se trouvent plusieurs renseignemens inconnus d'ailleurs [2].

Nous arrivons maintenant aux Néo-Platoniciens de l'école d'Athènes. Le fondateur de cette école fut *Plutarque*, fils de Nestorius et disciple de Chrysanthius. Il enseigna avec tant de succès la philosophie de Plotin, Porphyre et Iamblique, et la science mystérieuse de la théurgie, que ses contemporains le décorèrent de nom de *Grand*. On ignore s'il a écrit quelque chose.

Gallandi, Bibl. Patrum. vol. X. p. 627. — Les lettres dans les collections d'*Aldus* et de *Cujas*. — *G. G. Wernsdorf*, disputatio de Ænea Gazæo, Naumburg. 1816. 4.

[1] Le dialogue Ammonius se trouve dans l'édit. d'Ænéas de Gaza par *Barth*. L'ouvrage de Zacharias *Sur les erreurs des Manichéens* existe dans un mst. de la Bibl. de Munich : il a été publié, mais incomplètement, dans une traduct. latine de F. Turrianus : Canisii Thesaur. monum. eccles. et historic. Antv. 1525. fol. vol. V. p. 428.

[2] Éd. : Fragm. du comment. sur le Phædon dans l'édit. de ce dialogue par *Fischer*, Lips. 1783. par *Forster*. Oxon. 1752. 8., etc. — Fragm. du comment. sur le Gorgias dans l'édit. de ce dialogue de *M. J. Routh*, Oxon. 1784. 8. — Le comm. ou *scolies* sur le Philébus. dans l'édit. de ce dialogue par *G. Stallbaum*, Lips. 1820. 8. — Le comm. sur le I Alcibiade forme le vol. II de la publication de *Creuzer*, intitulée : Initia Philosophiæ ac Theologiæ ex Platonis fontibus ducta, Francof. 1821. 8. — La vie de Platon a été publiée dans l'éd. citée de *Fischer*.

Il eut pour successeur, *Syrianus*, d'Alexandrie ou de Gaza, qui dirigea l'école d'Athènes jusqu'en 450, où il mourut. On a de lui un *Commentaire sur quelques-uns des livres de métaphysique d'Aristote*, dans lequel il défend Platon contre les attaques du Stagyrite, et un autre sur la *Rhétorique* d'Hermogène [1].

Dans le nombre des disciples de Syrianus, on compte *Hermias*, d'Alexandrie, auteur d'un commentaire sur le Phèdre de Platon, et le philosophe Arménien, *David*, de Nerken, qui a laissé des commentaires en grec et dans la langue de son pays sur l'introduction de Porphyre aux catégories d'Aristote et sur les catégories d'Aristote elles-mêmes [2].

Le plus célèbre philosophe Néo-Platonicien, depuis les fondateurs de cette école, fut *Proclus*, né à Byzance, mais surnommé le *Lycien*, parce que son père était né en Lycie. Il reçut aussi le surnom de *Diadochus*, parce que Syrianus son maître le désigna pour son successeur. Proclus se jeta aveuglément dans la théologie mystique, se fit initier dans les secrets des sectes orientales, dont il amalgama les principes, et porta le système Néo-Platonicien à sa perfection. A un beau génie, à une mémoire prodigieuse et à un amour infatigable du travail, il réunit un excellent ca-

[1] Traduct. latine du comment. sur Aristote par *H. Bagolinus*. Venet. 1558. 4. — Le comment. sur Hermogène dans la collection des Rhéteurs grecs d'*Alde*. *C. Walz*, Rhet. gr. vol. IV. p. 1. sqq.

[2] Éd. : Comment. d'Hermias dans l'édit. du Phèdre de Platon par *Ast*. Lips. 1810. 8. Voyez Notice sur Hermias, par le *Baron de Sainte-Croix* dans le Magas. Encyclop. 3e année vol. III. p. 21. — On trouve des extraits des commentaires de David dans : *C. F. Neumann*, Mémoires sur la vie et les ouvrages de David. (Nouveau Journal asiat. vol. I.) et à part. Paris. 1829. 8.

ractère et des mœurs pures. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages divers sur la philosophie, les mathématiques, la grammaire, ainsi que des hymnes [1].

[1] Les ouvrages de Proclus qui appartiennent à cet endroit sont : De la théologie de Platon publié par *F. Lindenbrogius et Æm. Portus.* Hamburg. 1618. fol.; Institution théologique, publiée avec l'ouvrage précédent et en dernier lieu par *Creuzer.* Part III de ses Initia philos., etc. Francof. 1822. 8. *Nicolas,* de Méthone (vers 1190) : Réfutation de l'Institution théologique de Proclus publiée par *F. Voemel,* Francof. 1825. 8.; Du mouvement (en 2 livres), texte grec : *Sim. Grynæus,* Bas. 1531. cum versione *J. Wels.* ibid. 1545. 8.; Commentaire sur les travaux et les journées d'Hésiode, publié dans la plupart des édit. d'Hésiode; Chrestomathie grammaticale (en deux livres) dont nous ne possédons que des fragmens : nous en avons cité les édit. les plus récentes pag. 22 not. 1. Du reste on peut douter que cet ouvrage soit de Proclus, le philosophe; dix-huit argumens contre les chrétiens : ils existent dans la réfutation de Jean Philoponus avec laquelle ils ont été publiés; Commentaire sur le Timée de Platon en cinq livres (le meilleur ouvrage de Proclus) se trouve dans les édit. de Platon, Bas. 1534. et 1566. Commentaire sur le I Alcibiade de Platon, publié pour la première fois et en même temps par *V. Cousin.* vol. II et III. Procli opera inedita. Paris. 1820. 8. et par *F. Creuzer,* vol. I. des Initia philos., etc. Francof. 1820. 8.; Commentaire sur le Parménide de Platon : *V. Cousin,* Procli opera ined. vol. IV. V. Paris. 1821-27. 8.; Commentaire sur la république de Platon, dans l'édit. de Platon, Bas. 1534. fol. des extraits dans *Gesner,* Apologiæ quædam pro Homero et arte poëtica. Tigur. 1542. 8.; Commentaire sur le Cratyle : des extraits ont été publiés par *J. F. Boissonade.* Lips. 1820. 8. Relativement aux comment. sur le Phædon, voy. *V. Cousin,* Journal des savans. Juin. 1834. p. 321. suiv. Juillet p. 428. suiv. Août. p. 482. suiv.) Dissertation sur les trois genres de poésie : *F. Morellus,* Paris. 1615. 12.; Du genre épistolaire (ouvrage qu'on attribue également à Libanius ou à Théon): *F. Morell.* Par. 1577. 4. Les écrits suivans n'ont été publiés qu'en latin : De causis (avec un commentaire de S^t^-Thomas d'Aequin), Padnæ. 1493. fol. De libertate, de providentiâ, de malo, traduction de *G. De Morbeck,* dans Fabricii

Marinus, de Flavia-Neapolis en Palestine, fut le disciple et ensuite le successeur de Proclus en 485. Il a écrit la vie de ce philosophe sous le titre de *Proclus* ou *de la Félicité;* son but fut de faire voir que par la réunion de toutes les vertus, Proclus avait atteint le vrai bonheur [1].

Isidore, de Gaza, succéda à Marinus, mais au bout de quelques années il se lassa de la direction de l'école et la remit à *Zénodote*, qui à son tour eut pour successeur *Damascius*, de Damas, le dernier chef de cette école : nous avons de lui des recherches sur l'*Origine des choses* et des fragmens de sa *Vie d'Isidore*, conservés par Suidas et Photius, etc. [2].

L'école Néo-Platonicienne d'Athènes, après avoir eu à souffrir mainte oppression depuis Constantin-le-Grand, fut enfin détruite par l'empereur Justinien, qui expulsa ces philosophes comme ennemis du christianisme et par conséquent de l'État. Ils se rendirent alors à la cour de Cosroës, roi de Perse; mais n'y ayant pas trouvé l'accueil qu'ils attendaient, ils se dispersèrent. Faute d'un point de réunion, le Platonisme expira et à peine Platon fut-il lu après le septième siècle. Ce n'est que dans le quinzième siècle que sa philosophie fut ressuscitée par les Grecs réfugiés en Italie, et la

Bibl. gr. vol. IX. p. 373. éd. 2. *Vict. Cousin.* Procli op. ined. vol. I. Paris. 1820. 8.

[1] Éd. : ed. pr. *G. Xylander* (avec M. Aur. Antonin) Tigur. 1558. 8. *J. A. Fabricius*, Hamburg. 1700. 4. Lond. 1703. 8. *J. F. Boissonade*, Lips. 1814. 8.

[2] Éd. : *J. Kopp*, Quæstiones de principiis, Francofurt. 1827. 8. La continuation du Commentaire de Proclus sur le Parménide a été mise au jour par *V. Cousin*, ouvr. cité, t. VII. p. 255. suiv. Paris. 1827. 8.

maison de Laurent de Médicis devint le rendez-vous des Platoniciens.

SECTION LXXXI.

PÉRIPATÉTICIENS.

CONFÉR. SECT. XXXIX. P. 178. SECT. LX. P. 270.

La philosophie péripatéticienne fut la seule qui, à l'époque dont nous occupons, conservât du crédit à côté du Platonisme; et l'on appela même péripatéticiens certains éclectiques qui préféraient la doctrine d'Aristote à celle de Platon, sans pourtant s'y attacher exclusivement. La plupart de ces philosophes se bornèrent à écrire des commentaires sur les écrits de leur maître. Le péripatétisme trouva beaucoup de faveur à la cour de Byzance. Les discussions qui s'élevèrent dans l'église avec les Ariens, les Nestoriens et une foule d'autres hérétiques, exigeaient qu'on s'exerçât à une philosophie polémique, qui pût fournir des armes pour combattre les dissidens. La dialectique d'Aristote y parut plus propre que tout autre système.

Thémistius, célèbre rhéteur, dont nous avons déjà parlé, formé par une étude approfondie des ouvrages de Platon et d'Aristote, professa avec éclat le péripatétisme à Constantinople. Il a laissé des commentaires en forme de *paraphrases* sur divers écrits d'Aristote. Nous en avons quatre publiés en grec, et deux dans une traduction latine, faite sur un texte hébreux [1].

Saint-Nil, l'Ancien, issu d'une famille noble de

[1] Les quatre comment. grecs ont été publiés avec ses œuvres, ap. *Aldum*. Venet. 1534. fol. Un des comment. latins parut à Venise. 1574. le second ibid. 1558 et 1570. fol.

Constantinople, fut Éparque de cette ville et se retira ensuite avec son fils dans les déserts des Monts de Sinaï, où il termina sa vie entre les années 420 et 450. Il avait composé plusieurs ouvrages de philosophie et de morale; nous citerons seulement ici ses *Lettres*, ses *Discours* (admonitiones) et son *Manuel d'Épictète*, qui n'est rien autre que l'ouvrage d'Arrien, paraphrasé et approprié à l'usage des chrétiens [1].

Ammonius, fils d'Hermias, disciple de Proclus, enseigna à Alexandrie la philosophie d'Aristote, et fut le maître de Jean Philoponus, de Damascius et de Simplicius. Il fut, ainsi que ses disciples, un philosophe éclectique, mais plutôt péripatéticien que platonicien : il a laissé des commentaires sur les ouvrages de Porphyre et d'Aristote [2].

Il existe encore un commentaire inédit sur quelques parties de la métaphysique d'Aristote par *Asclépius*, de Tralles, disciple d'Ammonius.

Jean Philoponus, dont nous avons déjà fait mention, enseigna la littérature et la philosophie. On lui a reproché d'avoir mêlé la philosophie d'Aristote avec la doctrine pure de l'église chrétienne : la sienne fut condamnée sous le nom de *Trithéisme*. Outre des ouvrages de grammaire, il existe de lui beaucoup de

[1] Éd. : Epistolæ : *Leo Allatius*. Rom. 1668. fol. ; admonitiones : *N. Glaser*, Hamb. 1614. 8. *F. Xav. Werfer*, Act. Philolog. Monac. III. 63. suiv.; Epicteti Enchiridion : *J. Schweighæuser*, Epictetææ philosophiæ monumenta. vol. V.

[2] Éd. : Comment. in Porphyr. *P. Rosetinus*, ap. *Aldum*. Venet. 1546. 8. C. in categor. : *J. B. Felicianus*. Venet. 1545. 8. C. in Lib. de interpr. : *B. Sylvanius*. Venet. 1549. 8. Les trois comment. précités ensemble: ap. *Aldum*. Venet. 1546. 3 Part. 8. : Vita Aristotelis (sous le nom de J. Philoponus): *Luc. Holstenius*. Lugd. Bat. 1621. 8.: De fato : *J. C. Orellius* (avec Alex. d'Aphrodisée, etc.) Turic. 1824. 8.

commentaires sur Aristote, un ouvrage de théologie contre Proclus, et une vie d'Aristote qu'on attribue aussi à Ammonius [1].

Le plus savant et en même temps le plus clair de tous les commentateurs d'Aristote fut *Simplicius*, de Cilicie, un des philosophes payens qui, lors de l'édit de Justinien contre les philosophes, se rendirent en Perse. Simplicius a laissé un commentaire sur le manuel d'Épictète, qui est un des meilleurs ouvrages de morale de toute l'antiquité : non seulement on estime son jugement, mais ses écrits sont encore précieux à cause des fragmens d'ouvrages d'anciens philosophes, qu'ils renferment [2].

Olympiodore, le jeune, d'Alexandrie, autre que le maître de Proclus, a laissé un commentaire sur la météorologie d'Aristote [3].

[1] Éd. : Réfutation de Proclus : *Vict. Trincavellus*, Venet. 1535. fol.; Comment. ad Analyt. I. : *Vict. Trincavellus*, Venet. 1536. fol. ; Comment. ad Analyt. II. : *Aldus*. Venet. 1504. fol.; ad IV priores lib. de phys. ausc. et de animâ : *Trincavellus*. Venet. 1535. fol.; ad lib. I meteorologic. (avec le Comment. d'Olympiod.) Venet ap. *Aldum*. 1551. fol.; ad lib. de Genesi et interitu, etc. : *Aldus*. Venet. 1527. fol.; ad lib. de procreat. : Venet. 1526. fol.; schol. ad metaphysic. : publié en latin par *F. Patricius*, Ferrar. 1583. fol.

[2] Éd. : Comment. ad Epictet. Enchir. Venet. 1528. 4. *Hier. Wolf.* Basil. 1560. 8. *Dan. Heinsius*. Lugd. Bat. 1640. 4. *J. Schweighæuser*, Philos. Epictet. monum. vol. IV.; Comment. ad Aristot. physic. *Aldus*. Venet. 1526. fol.; ad categor. Venet. 1499. fol. Basil. 1551. fol. ; ad lib. de Cælo : Venet. ap. *Aldum*. 1526. fol. Il paraît que ce texte grec a été traduit du latin de *G. De Morbeck*, et que le texte original est celui d'un mst. de la Bibliothèque de Milan; Comment. ad lib. de animâ : *Aldus*. Venet. 1527. fol. Un fragment de l'introduction dans *J. Iriarte*, Catalog. codd. matrit. p. 181. sqq. — *M. Buhle*, de Simplicii vitâ ingenio, etc. Annonces savantes de Goetting. année 1786. p. 1977. sqq.

[3] *Aldus*. Venet. 1551. fol.

On place à la même époque *Priscien,* de Lydie, qui a commenté l'ouvrage de Théophraste sur le sens, l'imagination et l'entendement [1].

St-Jean, de Damas, théologien célèbre, philosophe savant et profond, mathématicien distingué, fut moine au monastère de Saba, près de Jérusalem. Il avait été à la cour du Calife Abd' ul Melik I, où il prit du goût pour la philosophie péripatéticienne, cultivée avec le plus grand zèle par les Arabes. Il fut le premier qui porta cette philosophie dans la théologie, et devint ainsi le précurseur de la philosophie scolastique et l'auteur du premier système complet de théologie. Son ouvrage principal est son *Exposé de la foi orthodoxe.* Nous citerons en outre ses *Parallèles* et ses *chapitres philosophiques* ou plutôt *dialectiques* [2].

Nous plaçons parmi les philosophes l'empereur *Basile-le-Macédonien,* à cause de ses deux *Traités sur l'art de gouverner,* adressés à son fils et dans lesquels respire l'esprit philosophique le plus noble [3].

C'est par un dernier effort que la nature, avant la décadence entière des lettres et des sciences à Constantinople, paraît avoir produit *Michel Constantin Psellus, le jeune,* né en 1020. Il professa la philosophie à Byzance, où il exerça une grande influence sur les

[1] Imprimé dans l'édit. de Théophr. de *J. Camerarius*, Basil. 1541. fol. *Henr. Stephanus* (avec les Caractères, etc.) Paris. 1557. 8.

[2] Ces ouvrages se trouvent dans l'édit. des œuvres de S^t^-Jean de Damas de *J. Bill*, Paris. 1619. fol. et *M. Lequien.* ibid. 1712. 2 vol. fol.

[3] Le premier écrit a été publié par *F. Morel*, Paris. 1584. 2 Partt. 4. *Just. Dransfeld*, Goetting. 1674. 12. Le second a vu le jour pour la première fois dans : *Ang. Mai*, Script. veter. nova collect. vol. II. p. 679-681.

affaires de l'État et devint le maître de l'empereur Michel VII. Ayant été disgracié dans la suite, il se retira dans un monastère et y vécut jusqu'au commencement du douzième siècle. On le décora du titre de *Prince des Philosophes.* Il ne fut pas seulement philosophe, mais encore théologien, historien, mathématicien, orateur et médecin. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, dont plusieurs n'ont pas été imprimés. Le plus remarquable de ses écrits philosophiques est son *Encyclopédie,* en 193 demandes et réponses, dédiée à l'empereur Michel Ducas : il y traite successivement des sujets de théologie, de philosophie, de physique et d'astronomie et donne un exposé critique des opinions des anciens philosophes sur ces matières[1].

Jean Italus florissait sous Michel Ducas et fut revêtu, après la disgrace de Psellus, de la dignité *d'Hypate.* Il est auteur de plusieurs écrits inédits, entre autres de commentaires sur Aristote[2].

[1] Éd. : Encyclopéd. : les chapitres I-XII et le chap. XIII furent publiés par *J. Wegelinus,* August. Vind. 1611. 8. chap. I-CLVII dans : *Fabricii* Bibl. gr. vol. V. un mst. de Turin contient encore XXXV chap. de plus; Paraphrase d'Aristote sur l'interprét. : *Aldus.* Venet. 1503. fol.; Extrait de Porphyre sur les cinq voix : Venet. 1532. Basil. 1542. 8.; Introductio in sex philosophiæ modos : Venet. ap. Sab. 1532. 8. Paris. 1541. 12.; Synopsis organi Aristotelis: *Elias Ehinger,* Witteberg. 1597. 8.; Comment. in Physic. Aristotelis (attribué par quelques-uns à Psellus l'ancien), traduit en latin par *J. B. Camotius,* Venet. ap. Turisanum. 1554. fol.; De la force de l'âme (excellent exposé de la doctrine de Platon et d'Aristote sur ce sujet): *J. Tarin,* Paris. 1619. 4. publié comme ouvrage anonyme sous le titre de Δέξαι περὶ ψυχῆς; Commentaire sur les oracles de Zoroastre et précis de la doctrine des Chaldéens, dans : *Fr. Patritii,* Nova Philosoph. de Universo. Ferrar. 1591. fol. et dans les édit. des oracles Sibyllins.

[2] Voyez *C. B. Hase,* Notices et extraits des msts de la Bibl. du roi de France, vol. IX. P. II. p. 149.

George Pachymère, dont nous avons déjà parlé, a laissé un commentaire ou une paraphrase des œuvres d'Aristote, dont une partie seulement a été imprimée, et une paraphrase de S^t^-Denys l'Aréopagite, ainsi que d'autres ouvrages inédits [1].

Eustratius, métropolitain de Nicée vers 1117, a écrit dans un âge avancé des commentaires sur la morale et les analytiques d'Aristote; ils sont adressés à une princesse, probablement l'épouse d'Alexis Comnène [2].

Nicéphore Blemmida, moine de Constantinople du milieu du treizième siècle, qui a écrit sur plusieurs points de controverse dans l'église d'Orient et d'Occident, laissa aussi deux *Abrégés*, un de *Physique* et un de *Logique*. On a en outre de ce moine un traité *de l'Instruction d'un prince* et un *Discours adressé à l'Empereur* [3].

Théodore Métochita, allié par le mariage de sa

[1] Éd. De sex philosophiæ definitionibus : *J. Foscarenus*. Venet. 1532. 8.; Compendium Logic.: *J. B. Rasarius*, Paris. 1547. 8. — Ces deux écrits réunis : *Ed. Bernard*, Oxon. 1666. 8.; Epitome in univers. ferè Aristot. philosoph. : *Ph. Bechius*, Basil. ap. Froben. 1560. fol. ; Le traité sur les lignes indivisibles se trouve dans les édit. d'Aristote sous son nom; Progymnasmata : *C. Walz*, Rhetores Græci vol. I. Stutg. 1832. p. 549-596.; Paraphrase de S^t^-Denys : dans les œuvres de ce père de l'Église, par *G. Morel*, Par. 1562. 8.

[2] Éd. : Commentaires sur quelques (4?) livres de la morale dans : Eustratii et aliorum insignium Peripatet. Comment. in lib. X Aristot. de morib., etc. Venet. 1536. fol. : Sur le livre II des Analyt. : *Aldus* (avec d'autres comment. sur le même ouvrage). Venet. 1534. fol.

[3] Éd. : Compendia phys. et logic. : *J. Wegelinus*. August. Vind. 1605. sqq. 4 vol. 8.: Les deux autres écrits se trouvent dans : *A. Mai*, Script. veter. nova collect. vol. II. p. 609. sqq. et p. 655. sqq.

fille à la famille impériale, fut nommé grand-logothète ou chancelier de la cour de Byzance en 1314 et ayant été destitué en 1328, à la suite d'une révolution, il finit ses jours dans un monastère. Il jouissait d'une telle réputation d'érudition qu'on l'appelait une *Bibliothèque vivante.* Il a composé sur la philosophie d'Aristote un grand nombre d'ouvrages qui n'ont pas été imprimés. Un ouvrage important pour l'histoire et la littérature est son *Recueil* intitulé : Ὑπομνηματισμοὶ καὶ σημειώσεις γνωμικαί : il renferme des extraits de plus de soixante-dix écrivains grecs. Théodore est aussi l'auteur d'un ouvrage *Sur la langue grecque en Égypte,* et probablement du *Panégyrique* d'un empereur [1].

L'historien *Nicéphore Grégoras* a laissé un grand nombre d'ouvrages de théologie, de philosophie, de rhétorique, de grammaire, qui n'ont pas été imprimés. Il existe en outre de cet auteur plusieurs lettres, dont quelques-unes seulement ont été publiées [2].

Léon Magentinus ou seulement *Magentinus,* métropolitain de Mytilène vers 1340, a écrit un commentaire ou exégèse sur divers ouvrages d'Aristote [3].

[1] Les paraphrases d'Aristote ont été publiées seulement en latin, Basil. 1559. 4.; Miscellanea historica et philosophica : *J. G. Müller* et *Th. Kiessling*, Lips. 1821. 8.; L'écrit sur la langue grecque en Égypte dans : *A. Mai*, Script. veter. nova coll. vol. II. p. 684. sqq.; Une partie du Panégyrique. ibid. Introduct. p. XXXIII-XXXV.

[2] Les lettres de Nicéphore ont été publiées par *Berger* (1 lettre) dans : *Arétin*, Matériaux pour l'histoire et la littérature. vol. II. p. 609. (en all.). *Mustoxides* (6 lettres) Anecdot. gr. Venet. 1817. 8. *J. F. Boissonade* (11 lettres) Anecdot. græc. III. p. 187. sqq.

[3] Éd. : Comment. ad Aristot. de interpret. : *Aldus.* Venet. 1503. fol.; ad lib. I. Analyt. : *Trincavellus* (avec J. Philoponus) Venet. 1536. fol.

Tels furent parmi les Grecs les écrivains qui s'occupèrent de la philosophie péripatéticienne. Dès le huitième et le neuvième siècle, elle avait passé chez les Arabes. Le Calife Al Mansour fit traduire dans sa langue maternelle les ouvrages d'Aristote, mais il ordonna que les originaux de ces traductions fussent brûlés. Dans les siècles du moyen-âge où la différence des principes religieux et de la langue, avait tiré une ligne de démarcation bien marquée entre les Grecs et les Latins, ce fut par les Arabes que la philosophie d'Aristote fut portée dans l'Occident. Elle y donna naissance dans le onzième et le douzième siècle à la philosophie scolastique.

SECTION LXXXII.

SCIENCES NATURELLES.

CONFÉR. SECT. XLVI. P. 195. SECT. LXVIII. P. 297.

Les sciences naturelles étaient dans une décadence absolue et nous n'avons pas un seul auteur marquant à citer dans cette longue période.

St-Épiphane, dont nous avons déjà mentionné les ouvrages de mathématiques, est auteur d'un traité théologique intitulé : *Des douze pierres précieuses ;* à savoir, celles que le grand prêtre des Juifs portait sur la poitrine. Il y fait preuve d'ignorance en minéralogie. On lui attribue aussi un traité de *Physiologie des animaux*, qui paraît cependant être plus ancien [1].

[1] Éd. : De XII Gemmis : *Conr. Gesner*, De omnium fossilium genere, Turic. 1565. 8.: Physiologie : Rom. 1587. 4. Anverp. ap. *Plantin.* 1588. 8.

Il existe, sous le nom d'*Adamantius*, des *Physionomiques* en deux livres, tirés en grande partie d'Aristote et de Polémon. Un petit écrit anonyme sur le même sujet est intitulé : *Physionomique de l'homme* [1].

Théophylacte Simocatta, historien byzantin, a laissé, sous le titre de *Questions naturelles*, un traité d'histoire naturelle, qui est un tissu d'absurdités, écrit dans un style déclamatoire. Un traité *sur les Pierres* est attribué à *Michel Psellus*, dit *l'aîné*, disciple de Photius, vers 860 [2].

Un auteur entièrement inconnu nommé *Geminus* a laissé un petit écrit *Sur le vert*, ὑπὲρ πρασίνων [3].

Cassianus Bassus (vers l'an 950) fit par ordre de l'empereur Constantin VI Porphyrogènète un recueil d'extraits de différens auteurs, pour la plupart Grecs, des deuxième, troisième et quatrième siècles après J.-C., qui avaient écrit sur l'agriculture, et ajouta ses propres observations. Ce recueil est intitulé *Géoponiques* et divisé en vingt livres [4].

De l'agriculture nous passons à la chasse.

Il existe en grec plusieurs ouvrages sur la manière de traiter et de dresser les chiens, les faucons et les oiseaux en général. Un écrit de ce genre sur l'*Édu-*

[1] Le premier de ces écrits a paru à Paris, 1540. 12 Basil. 1546. 8.; le second a été publié par *J. F. Boissonade* (avec Marinus).

[2] Éd. : Quæstiones naturales : Lugd. Bat. 1696. 12. *And. Rivinus*, Lips. 1653. 4.; De lapidum virtutibus : *Ph. Jac. Maussacus* avec Plutarque de Fluviis) Tolos. 1615. 8. *J. S. Bernard*, Lugd. Bat. 1745. 8.

[3] *J. Iriarte*, Catal. mst. bibl. reg. Matrit. p. 429.

[4] Éd. : Les Géoponiques furent premièrement publiées en latin par *J. Cornarius*. Venet. 1538. 8. texte grec : *J. A. Brassicanus*, Basil. 1539. 8. *P. Needham*, Cantabr. 1704. 8. *J. N. Niclas*, Lips. 1781. 4 vol. 8.

cation des Faucons est attribué à *Démétrius Pépagomenus*, médecin de Michel VIII Paléologue. Un second écrit est intitulé : *de l'Éducation des oiseaux les plus sauvages.* Un troisième ayant simplement pour titre *de l'Éducation des Oiseaux* ὀρνεοσόφιον doit avoir été composé par ordre de l'empereur Michel. Un livre *Sur la manière de dresser les chiens* porte le nom du philosophe *Phœmon*, inconnu d'ailleurs [1].

La *chimie* fut cultivée avec ardeur à Alexandrie et à Constantinople; mais sous ce nom on entendait l'alchimie ou l'art de faire de l'or. Nous avons d'un médecin du septième siècle, *Étienne*, d'Athènes ou d'Alexandrie, un ouvrage en neuf livres *Sur l'art de faire de l'or.* Outre un traité de *Psellus-le-Jeune*, il existe sur le même sujet un poème qui porte le nom d'*Héliodore.* D'autres ouvrages inédits sur l'alchimie se trouvent dans les bibliothèques [2].

Un certain *Zosime*, de Panopolis dans la Thébaïde, avait composé un grand ouvrage de chimie en 28 livres. Nous possédons quelques traités détachés qui en faisaient peut-être partie ; ils sont intitulés : *de la Manière de faire la bière ; de la Teinture du cuivre; de la Teinture du fer ; de la Fabrication des cristaux ; du Lavage de la camiane* [3].

[1] On trouve ces écrits dans *N. Rigaltius*, Rei accipitariæ scriptores nunc primum edititi. accessit liber de curâ canum, Lutet. Paris. 1612. 3 vol. 4.; Le traité de curâ canum : *Andr. Aurifaber.* Vitteberg. 1545. 8.

[2] Les ouvrages d'Étienne et de Psellus traduits en latin d'après le texte original par *D. Pizimenti* (avec Democrit. d'Abd.) Patav. 1573. 8.; le poème d'Héliodore dans : Fabricii Bibl. græc. vol. VIII. p. 119. éd. Harless.

[3] Les cinq petits écrits ont été publiés par *C. G. Gruner* So-

Il reste aussi quelques traités sur la préparation et sur l'emploi de l'encre d'or, dont un seulement a été publié [1].

C'est à *Callinicus,* d'Héliopolis, qui vivait vers la fin du septième siècle, qu'on attribue l'invention du feu Grégeois. La recette de ce moyen de destruction se trouve dans l'ouvrage d'un certain *Marcus,* du onzième ou du douzième siècle : nous ne le possédons que dans une traduction latine [2].

SECTION LXXXIII.

MÉDECINE.

CONFÉR. SECT. XXVI. P. 131. SECT. XLVII. P. 197. SECT. LXVII. P. 290.

La médecine ne fit aucun progrès dans cette longue période. Alexandrie continua à être le siége de la théorie de cet art, tandis que Rome et Constantinople fournissaient à ceux qui l'exerçaient une pratique étendue. Il ne peut exister de médecine sans philosophie : celle-ci avait fait place à la plus crasse superstition. Les médecins même les plus distingués du moyen-âge, au lieu d'enrichir la science d'observations et de découvertes nouvelles, se contentèrent de commenter les ouvrages de Galien et des autres écrivains des temps antérieurs. Ils formèrent ce qu'on appelle *l'école de Galien;* leurs opinions étaient un mélange de celles des dogmatistes, des méthodiques et des empiriques; car, à l'imitation des philosophes, ces médecins affec-

lisbaci. 1814. 8. Ceux sur la teinture du cuivre et du fer par *C. G. Schneider,* Eclogæ physicæ. t. II. p. 95-97.

[1] Fabricii Bibl. græc. vol. XII. p. 772. éd. I.

[2] Publié par *De la porte du Theil,* Paris. 1804. 4.

taient d'être des éclectiques. Nous allons nommer les plus remarquables.

Oribase, de Pergame ou de Sardes, fut médecin ordinaire de l'empereur Julien, après la mort duquel il encourut pendant quelque temps la disgrâce de la cour. C'est par ordre de ce prince qu'il fit des extraits des ouvrages de médecine des temps antérieurs : il les classa dans un ordre méthodique et les disposa en 70 livres. Il nous en reste environ 22, dont 8 ou 9 seulement sont en grec; nous n'avons des autres qu'une traduction latine. De ce grand corps de doctrine, Oribase fit lui-même un *abrégé,* en 7 livres. Quoique ces ouvrages ne soient qu'une compilation, ils sont importans pour l'histoire de la médecine; d'ailleurs les paraphrases d'Oribase expliquent quelquefois les passages originaux. Le même médecin a écrit en outre un traité, en 4 livres, sur les *Remèdes faciles à se procurer.* Mais on paraît lui attribuer à tort un *Commentaire sur les aphorismes d'Hippocrate* [1].

[1] Éd. : Texte grec de la collection d'Oribase Liv. I et II : *C. G. Gruner,* Jen. 1782. 4.; Liv. V. ch. 1-6 : *A. Riccius,* Rom. 1543. 4.; Liv. I-XV (avec omission des passages de Galien, Dioscoride et Rufus) : *Ch. F. Matthæi,* Medicorum veter. et claror. græc. varia opusc. *Mosquæ,* 1804. 8.; Liv. XXIV et XXV : *Guil. Dundæus,* Lugd. Bat. 1535. 4.; Liv. XLVI et XLVII : *A. Cocchii,* libri Græcorum chirurgicor. Flor. 1554. fol.; Liv. XLIV-L : *A. Mai,* Classicor. Auctorum e Vatic. codd. editor. T. IV. Rom. 1831. 4. Les autres sont perdus. — Traduction latine. Liv. I-XV et XXIV-XXV : *J. B. Rasarius,* Paris. 1555. 8. réimprimé dans : Oribasii opera quæ exstant omnia. Basil. 1557. 3 vol. 8. — Synopsis : traduction latine de *Rasarius,* Venet. 1554. 8.; medicamenta facilè parabilia : en latin dans les œuvres d'Oribase et dans : *H. Stephanus,* Medicæ artis principes post Galen., etc. Paris. 1567. 2 vol.; Comment. sur Hippocrate : en latin de *J. Guinterus,* Paris. 1533. 8.

Un recueil dans le genre de celui dont nous venons de parler, mais qui lui est préférable, parce que son auteur avait plus de théorie qu'Oribase et qu'il ajoute souvent ses propres opinions, fut entrepris vers le milieu du sixième siècle par *Aétius*, d'Amida en Mésopotamie, mèdecin de la cour de Byzance. Il avait été élevé à Alexandrie où il paraît avoir contracté quelque penchant au Néo-Platonisme [1].

Alexandre, de Tralles en Lydie, après avoir fait de grands voyages pratiqua la médecine à Rome du temps de Justinien. Il ne s'attacha exclusivement à aucune secte, et devint le premier médecin de son siècle, auquel il ne semble appartenir que par un peu de superstition. Son *Traité de thérapeutique*, en douze livres, est rédigé dans un bon ordre et rempli d'expériences; il fait connaître l'art de la clinique à cette époque. Nous devons au même médecin un petit traité *Sur les vers intestinaux* [2].

Jean d'Alexandrie, médecin de la fin du sixième

[1] Éditions de la collection d'Aétius, texte grec, liv. I-VIII. Venet. 1534. fol. *J. C. Hebenstreit*, Tentamen philol. medic. super Aetii Am. Synopsis medicor. veter. lib. VIII, post illos octo, quos Aldus Manutius evulgavit, nondum editis, et sermonis noni aliquot capita græce et lat. Lips. 1757. 4.; Liv. IX: *A. Mustoxides et Dem. Schinas*, Συλλογὴ Ἑλληνικῶν ἀνεκδότων. Venet. 1816. 8.; Liv. IX ch. 41 : *J. M. Teynström*, Comment. in Aetii anecdota spec. I. Aboæ. 1817. 4. — Traduction latine, Liv. I-XVI : *J. Cornarius*, Basil. 1542. fol. et *H. Stephanus*, dans sa collection sus-mentionnée. — *Car. Weigel*, Aëtianarum exercitt. spec. Lips. 1791. 4.

[2] Éd. : Thérapeutique : ed. pr. *Jac. Goupylus*, ap. R. Stephan. Paris. 1548. fol. (on a joint à cette éd. un ouvrage du médecin arabe *Rhazes*, traduit du syriaque en grec probablement dans le courant du onzième siècle). *J. Guinterius*, Basil. 1556. 8.; de lumbricis : ed. pr. *Hier. Mercurialis*, Variæ lectt. Venet. 1570. 4. Fabricii Bibl. gr. vol. XIII. p. 602.

siècle, a laissé un commentaire *Sur le livre* VI *des épidémiques d'Hippocrate.* Nous ne le connaissons que par une traduction latine faite sur une version arabe [1].

Paul, d'Égine, qui fit une étude particulière des maladies des femmes et s'occupa le premier de l'art des accouchemens, a écrit dans le septième siècle un abrégé de toute la médecine, en 7 livres, compilé des anciens médecins avec ses propres observations. On estime le sixième livre qui traite de la chirurgie [2].

Le septième siècle vit les derniers commentateurs d'Hippocrate ; de ce nombre sont : *Théophile* ou *Philotheus,* surnommé *Protospatharius,* moine et médecin, dont il nous reste plusieurs ouvrages; son disciple, *Étienne,* d'Athènes ou d'Alexandrie, auteur d'un commentaire sur le livre I des thérapeutiques de Galien ; et *Palladius* dit *Iatrosophista,* d'Alexandrie, qui a écrit un *Précis sur les fièvres* et des *Commentaires sur Hippocrate* [3].

[1] La traduction latine seulement dans : *Joannicii,* artis cella Venet. 1483. fol.

[2] Ed. pr. *Aldus.* Venet. 1528. fol. *H. Gemusæus,* Basil. 1438. fol.

[3] Éd. : de corporis humani fabricâ : *G. Morellus.* Paris. 1555. 8. Fabricii Bibl. græc. vol XII. p. 783-911. ; De urinis : *F. Morellus,* Paris. 1608. 12. *Thom. Guidotius,* Lugd. Bat. 1703. 8. ; De excrementis : *Guidotius* avec l'ouvrage précédent ; de pulsis (sous les noms de *Philotheus* et de *Philaretus)* publié seulement dans la traduction latine de *A. Torinus.* Bas. 1533. 8. et dans la collect. de *H. Stephanus.* Un commentaire sur les aphor. d'Hippocrate (publié sous le nom de Philotheus et attribué dans quelques msts à Étienne d'Athènes) connu par la traduction latine de *Lud. Corradus.* Venet. 1549. 8. — Étienne, commentaire, etc. Venet. ap. *Aldum.* 1536. 8. — Pallade, de febribus : *Charterius,* Paris. 1646. 4. *J. S. Bernard,* Lugd. Bat. 1745. 8. ; Scolies sur l'écrit d'Hippocrate de fracturis, publié dans les œuvres d'Hippocr. : Scolies sur le livre VI des épidé-

Théophane, surnommé *Nonnus*, composa par ordre de l'empereur Constantin VI, Porphyrogénète, un abrégé de toute la médecine, extrait d'Oribase et d'autres écrivains anciens [1].

Nicétas, médecin de Constantinople au onzième siècle, a fait une *Collection de l'art de la chirurgie*, tirée de beaucoup d'anciens médecins. Ce recueil contient divers ouvrages ou parties d'ouvrages d'Hippocrate, de Rufus, de Galien, etc., et cinq livres entiers de la compilation d'Oribase. Parmi ces morceaux il y en a plusieurs que nous ne connaîtrions pas sans Nicétas; une partie de cette collection est encore inédite [2].

Michel Constantin Psellus-le-Jeune nous a laissé un ouvrage en deux livres *Sur la nourriture;* nous avons également de lui un fragment *Sur la couleur du sang tiré de la veine d'après la doctrine médicale des Perses* [3].

Siméon Seth (ou peut-être *fils de Seth*), Protovestiaire à Constantinople dans le onzième siècle, publia un dictionnaire de matière médicale, qui a été im-

miques, publiées seulement en latin par *J. P. Crassus.* Basil. 1581. 4. *F. R. Diez,* Apollonii citiensis, Stephani, Palladii, Theophili, Meletii, Joannis, aliorum scholia in Hippocrat. et Galen. vol. I. *Regiomont.* 1834. 8.

[1] Ed. pr. *H. Martius.* Argentor. 1568. 8. *J. S. Bernard,* Goth. 1794-95. 2 vol. 8.

[2] La partie publiée de la collect. de Nicétas se trouve dans : *Ant. Cocchii,* Græcorum chirurgor. libri, etc. Florent. 1754. fol.

[3] Éd. : De victu humano : en latin dans la collection de *Georg. Valla.* Venet. 1488. fol.; de colore sanguinis, etc. : *J. S. Bernard* (avec l'écrit De lapidibus). Un petit écrit *Sur les noms nouveaux usités en médecine,* attribué à Psellus, a été publié par *Boissonade,* Anecdot. græc. vol. I. p. 233-241.

primé sous le titre d'*Abrégé sur la vertu des alimens.* D'autres ouvrages de ce médecin, parmi lesquels se trouvent un *Dictionnaire de botanique* et un *Traité sur la bière*, n'ont pas encore été imprimés [1].

Nous faisons mention en cet endroit de deux *Calendriers diététiques*, dont l'un en vers est de *Théodore Prodrome*, déjà mentionné plusieurs fois, et l'autre en prose a pour auteur le sophiste *Hiérophile* [2].

Un certain *Synésius*, qui vivait dans la seconde moitié du douzième siècle, traduisit en grec un traité *Sur les fièvres* d'un médecin arabe, Abu Dschaffer. Ce traité formait le livre VIII de l'ouvrage de ce médecin, que, dans le siècle précédent, *Constantin l'Africain* avait traduit en latin sous le titre de : *Viaticum peregrinarium* [3].

Démétrius Pepagomenus composa par ordre de l'empereur Michel VIII Paléologue un *Traité sur la goutte*, rédigé d'après Galien et ses propres observations [4].

Jean, surnommé *Actuarius*, c. a. d., médecin du corps de l'empereur, fit, dans un style pur pour son siècle, un ouvrage *Sur les actions et les affections de l'esprit animal et sur sa nourriture*, extrait de Galien. Ses ouvrages *Sur l'urine*, en sept livres, et *Sur la méthode de guérir* n'ont été imprimés qu'en latin [5].

[1] Éd. : De alimentorum viribus : *L. G. Gyraldus.* Basil. 1538. 8. *M. Bogdanus*, Paris. 1658. 8.

[2] Ces deux écrits ont été publiés par *J. F. Boissonade*, Notices et extraits des msts de la Bibl. du roi, t. XI. Part. II. p. 181. et p. 192. Paris. 1827.

[3] Publié par *J. S. Bernard*, Amstel. 1749. 8.

[4] Éd. : *G. Morellus*, Paris. 1558. 8. *J. S. Bernard*, Arnhem. 1753. 4.

[5] Éd. : Le premier ouvrage, texte grec par *J. Goupylus.* Paris. 1557. 8. *J. F. Fischer.* Lips. 1774. 8. Des scolies sur ce traité se trouvent dans : *J. S. Bernardi*, Reliquiæ med. crit., ed. *Gruner.*

Nicolas surnommé *Myrepsus* (le parfumeur ou le pharmacien), d'Alexandrie, vers la fin du troisième siècle donna un recueil de recettes en 48 sections; ouvrage superstitieux qui n'a été imprimé que dans une traduction latine [1].

George Sanginaticius, plus connu sous le nom d'*Hypatos* (consul), nom qu'il reçut parce qu'il fut investi de la dignité de consul à Rome, en 1450, a laissé un traité intitulé : *Explication des parties du corps.* C'est le dernier médecin grec dont il reste un ouvrage [2].

Nous terminons cette nomenclature par la compilation qui a pour titre : *Deux livres d'Hippiatriques.* Elle fut entreprise par un auteur anonyme d'après l'ordre de l'empereur Constantin Porphyrogénète et renferme des observations publiées par des médecins vétérinaires [3].

SECTION LXXXIV.

JURISPRUDENCE [4].

Parmi les anciens Grecs la jurisprudence n'a pas formé une science particulière : la connaissance du droit entrait nécessairement dans l'éducation de tout citoyen destiné à prendre part un jour aux affaires

Jen. 1795-96. 4.; De medicamentorum compositione : traduction de *J. Ruel*, Paris. 1539. 12.; De urinâ : traduction de *Ambrosius Leo.* Venet. 1519. 4. On la trouve aussi dans la collect. de *Stephanus.*

[1] Publié par *Leon. Fuchs.* Basil. 1549. fol. et dans *Stephanus* l. c.

[2] Éd. : *J. S. Bernard* (cum anonymi introductione anatomicâ) Lugd. Bat. 1744. 8.

[3] *Sim. Grynæus* (veterinariæ medicinæ libri II) Basil. 1537. 4.

[4] *J. A. Bach*, Historia Jurisprudentiæ Romanæ, ed. 6. (*A. C. Stockmann*) Lips. 1806. 8. *C. G. Haubold*, Institutiones juris romani litterariæ (vol. I.) Lips. 1819. *Idem*, Institutionum juris rom.

publiques, mais elle ne formait pas le domaine d'une classe d'hommes, qui en faisaient une étude particulière. Lorsque la Grèce fut conquise par les Romains, le peuple vainqueur y introduisit ses lois, toutefois nous ne voyons pas que les Grecs se soient distingués dans l'étude de cette législation. Nous ne connaissons, avant le quatrième siècle de notre ère, qu'un seul jurisconsulte qui ait écrit en grec, c'est *Hérennius Modestinus,* élève d'Ulpien et précepteur de l'empereur Maximin-le-Jeune; il composa un ouvrage sur les *Excuses légales,* dont il s'est conservé des fragmens dans les Pandectes [1].

Lorsque les empereurs eurent transféré à Constantinople le siége de leur domination, cette ville devint le centre de la jurisprudence romaine; cependant les principaux codes de lois et recueils de jurisprudence, tels que, le code Théodosien, le code Justinien, les Pandectes et les Institutes, quoique promulgués dans l'empire d'Orient, furent rédigés dans la langue latine, qui était demeurée la langue officielle. La première collection de lois qui appartienne au domaine de la littérature grecque est celle des Novelles.

Justinien, après avoir fait reviser son code et l'avoir promulgué en 534 sous le titre de : *Codex repetitæ prælectionis,* publia encore depuis l'année 535 jusqu'en 539 diverses constitutions, auxquelles il donna le titre offi-

privati lineamenta (*Ed. Otto*) Lips. 1826. 8. *G. Hugo*, Manuel de l'histoire du droit romain. éd. 11 Berlin. 1832. 8. (en all.) *S. Zimmern,* Histoire du droit civil romain. Vol. 1. Heidelb. 1826. 8. (en all.) *A. Schweppe*, Histoire et antiquités du droit romain. éd. 3. (*C. A. Gründler*) Goettingue. 1832. 8. (en all.).

[1] *H. Brencmann*, de Heurematicis diatribe, sive in Herennii Modestini libr. singularem περὶ εὑρημάτων Comment. Lugd. Bat. 1706. 8.

ciel de *Novelles* (Νεαραὶ διατάξεις, *Novellæ constitutiones*). La plupart étaient écrites en grec, mais elles ont été ensuite traduites en latin. Justinien ne fit pas recueillir lui-même les Novelles. Parmi les collections que nous possédons, l'une cependant paraît dater encore du temps de cet empereur, c'est l'*Épitome* latin de *Julien*, contenant 12 Novelles. *La collection grecque ou orientale*, la plus complète de toutes, a probablement été faite sous Tibère II ou peu de temps après; elle renferme 168 Novelles, y compris plusieurs doubles et quelques morceaux qui y sont étrangers; elle n'a été mise au jour que dans le seizième siècle. La troisième collection, *la collection latine* ou *occidentale*, contient 134 novelles, dont une grande partie ont été traduites du grec, mais d'après un texte différent de celui de la collection précédente. Les glossateurs nommèrent cette collection latine *Authenticum*, *Liber Authenticorum* et chaque novelle à part *Authentica*. C'est de ces trois collections qu'a été formé le recueil publ dans les éditions du *Corpus juris civilis*; le nombre des novelles y est de 168, mais 159 seulement appartiennent à Justinien [1].

Nous allons nommer les principaux jurisconsultes qui ont fleuri du temps de Justinien et après lui jusqu'au règne de Basile-le-Macédonien, monté sur le trône en 867.

[1] Éditions : Novelles grecques : *G. Haolander*, Novellæ constitutiones, etc. Norimb. 1531. fol. Paris. 1542. 8. *H. Scrimger* ap. *H. Stephanum*. Paris. 1558. fol. — *C. F. Zepernick*, Delectus scriptorum Novellas Justiniani imperat. earumque historiam illustrans. Hal. 1783. *Cramer*, Matériaux pour servir à l'histoire des Novelles (dans le magasin du droit civil de *Hugo*. t. III.) (en all.). *F. A. Biener*, Histoire des Novelles de Justinien. Berlin. 1824. 8. (en all.).

Théophile, antécesseur à Constantinople, l'un des auteurs des Institutes, en a laissé une paraphrase en langue grecque : tout porte à croire que cet ouvrage n'est que la publication de leçons qu'il avait données ; nous sommes d'autant plus à même aujourd'hui d'en apprécier l'utilité et l'importance pour la connaissance du droit romain, que beaucoup de choses dont nous n'étions instruits que par lui, se trouvent confirmées par Gaius. Théophile avait écrit dans la même langue un commentaire sur les Pandectes, dont il reste des fragmens [1].

Un collègue de Théophile, *Thallelæus*, commenta, aussi en grec, les Pandectes, le Code et les Novelles. *Étienne*, avocat de Constantinople, *Théodore*, antécesseur à l'école de la même ville, *Anatolius* et *Dorothée*, tous les deux antécesseurs à celle de Beryte. *Cyrille, Isidore, Philoxène, Athanase*, avocat à Émèse, *Anastase*, ont commenté ou paraphrasé diverses parties du Corpus juris : il existe des fragmens de Thallelæus, Étienne, Théodore, Cyrille, Philoxène et Athanase [2].

Jean Cubidius ou *Gobidas*, auteur d'un ouvrage de

[1] *Ph. B. Degen*, Observations sur l'âge et la paraphrase de Théophile. Luneb. 1809. 8. (en all.). — Édit. de la paraphrase : *Viglius Zuichemius*. ed. pr. Basil. 1534. fol. *C. A. Fabrotus* cum versione *Curtii* ed. 2. Paris. 1657. 4. *G. O. Reitzius*, Paraphrasis græca institutionum cæsarearum, cum fragmentis, glossario, etc. Hag. Comit. 1751. 2 vol. 4.

[2] *Dav. Ruhnkenius*, Thallelæi, Theodori, Stephani, Cyrilli et aliorum auctor. græc. Commentarii in titt. D., etc. Hag. Comit. 1752. fol. Dans *Meermanni*, Thesaurus Juris, etc. Hag. Comit. 1751-53. 7 vol. fol. (T. III et V.) *G. E. Heimbach*, Anecdota, Athanasii Scholastici, Theodori Hermopolitæ, Philoxeni. Editiones novellarum Justiniani, Justinique ex codd. mstis recensuit, in latinum serm. transtulit, prolegg. annot. crit., glossariis instruxit. T. I. Lips. 1836. 4.

droit criminel, ποινάλιον, dont il reste des fragmens, *Heros Amblichus*, *Léon Anamarzeus* et *Bestes* ont écrit des commentaires et glosses, rapportés dans les Basiliques.

Il existe une *Collection de lois militaires*, portant le nom d'un certain *Rufus*, qui est probablement un jurisconsulte du septième siècle ; il entreprit ce travail par ordre de Justinien II. Le même prince fit également rédiger une *Collection des lois rustiques*, qui nous est parvenue.

On croit que c'est dans le septième siècle qu'il faut placer la *Collection des lois nautiques des Rhodiens*. Elle est due peut-être à *Docimus*, dont il existe un avis sur l'emploi de ces lois, qu'on a publié à leur suite [1].

Cependant, au bout de quelques siècles, une nouvelle revision du Corps de droit devint nécessaire et l'on sentit le besoin d'avoir un code authentique, écrit dans la langue du pays. L'empereur Basile-le-Macédonien ordonna d'entreprendre ce travail et, en attendant qu'il fût fait, il publia en 876 un *Manuel des lois* (πρόχειρον τῶν νόμων) en 40 titres, qui existe en manuscrit dans la bibliothèque du Vatican. On a souvent confondu ce manuel de Basile avec un ouvrage du même genre publié par ordre de son fils, Léon VI, et intitulé *Choix de lois* (ἐκλογή νόμων) [2].

[1] Éd. : *Simon Schard*, Leges Rhodiorum navales militares (sans le nom de *Rufus*), Georgicæ (avec Eustathius) Basil. 1561. 8. *J. Leunclavius*, Jus græco-romanum. Francof. 1596. fol. vol. II. p. 249. — Leges Rusticæ (avec C. Harmenopulus) *Suallenberg*. Paris. 1540. 4. *G. O. Reitzius*, Supplement. Thesauri Juris Mecmanni, Hag. Comit. 1780. fol.

[2] 28 titres seulement du manuel de Basile ont été publiés, mais comme faisant partie de l'ἐκλογή de Léon et par conséquent avec

Basile ne vécut pas assez longtemps pour voir la fin du travail de révision dont il avait chargé *Sabbathius* ou *Symbathius Prôtospatharius*. Ce travail ne fut achevé qu'au commencement du règne de Léon VI, dit *le Philosophe*, qui succéda à son père en 886. Cette révision fut promulguée sous le titre de : *βασιλικαὶ διατάξεις*, *Basiliques* ou *constitutions impériales*. Après ce grand ouvrage, Léon-le-Philosophe promulga de 889 jusqu'à 911 de nouvelles ordonnances (*ἐπανορθωτικαὶ καθάρσεις*), dans lesquelles il corrigea et modifia le droit de Justinien. Il en reste 113, dont plusieurs ont force de lois dans les pays régis par le droit romain[1].

Environ vingt-cinq ans après la promulgation des Basiliques de Léon, les changemens survenus dans la législation obligèrent Constantin VI Porphyrogénète à en publier une nouvelle révision, qui eut pour titre : *τῶν βασιλικῶν ἀνακαθάρσις*, *Basilica repetitæ prælectionis*. C'est proprement cette seconde édition qui est connue sous le nom de *Basiliques*. Elles sont distribuées en six sections (*τεύχη*) et en 60 livres ; de là on les appela *ἑξηκοντάβιβλος* ou *ἑξάβιβλος*. On a suivi pour cette composition le plan du code avec quelques changemens et on a pris les matériaux dans les Institutes, les Pandectes, le Code, les Novelles, les Constitutions impériales postérieures à Justinien, les interprétations des jurisconsultes et les canons des Conciles. Quoique les Basiliques n'aient pas reçu force de lois, mais que le

omission du nom de Basile et du titre *πρόχειρον* : *M. Freherus* dans la collection précitée de *Leunclavius*. vol. II. p. 79.

[1] Éd. : Novellæ Leonis : *H. Scrimger* (avec les Novelles de Justinien) Paris. 1558. fol. — Voy. *C. A. Beck*, De Novellis Leonis earumque usu et auctoritate ed. *C. F. Zepernich*. Hal. 1779. 8. *J. T. Seger*, Dissert. de Leonis Novellarum auctoritate. Jen. 1726. 8.

corps de droit Justinien continuât à être le seul code civil dans l'empire romain, cependant leur étude est indispensable à ceux qui veulent connaître le droit romain, qu'elles suppléent en certains points. Des 60 livres des Basiliques, 36 se sont conservés en entier, 7 en partie, et 17 sont perdus ou existent peut-être dans des manuscrits[1].

Romanus Lecapenus, que Constantin VI s'associa à l'empire en 919, fit rédiger, probablement par *Cosmas magister*, un *Précis des lois* (ἐκλογὴ νόμων) en 50 titres qui est encore inédit.

Les successeurs de ces empereurs, surtout Alexis I, et les autres princes de la maison de Comnène, ont publié encore un grand nombre de nouvelles constitutions, mais on n'en a pas fait de recueil.

Passons maintenant aux jurisconsultes grecs qui ont vécu depuis le milieu du neuvième siècle, époque où commença la décadence de la jurisprudence dans l'empire d'Orient. Un grand nombre d'entre eux firent des commentaires et des glosses (γλῶσσαι νομικαὶ) sur les Basiliques. Il est inutile de donner ici la nomenclature de ces auteurs, nous ferons toutefois une exception en faveur de *Théodore*, d'Hermopolis, de la fin du onzième siècle, qui a laissé un *Extrait des Basi-*

[1] Voyez *J. M. Suaresius*, Notitia Basilicorum. rec. auxit *C. F. Pohl.* Lips. 1804. 8. *C. G. E. Heimbach*, De Basilicorum origine, fontibus scholiis atque nova edit. adorn. Lips. 1825. — Éd. : *C. A. Fabrotus*, Basilicon libri LX. græc. et latin. Paris. 1647. 7 vol. fol. *G. O. Reitzius*, Supplement. Basilic. Lugd Bat. 1765. fol. (Ce supplément avait paru auparavant dans : *Meermanni* Thesaur. Jur. c. et canon. t. I.) *C. Witte*, Basilicorum titulus de diversis regulis juris antiqui Vratisl. 1826. 4. *C. G. E. Heimbach*, Basilicorum lib. III. T. I. Lips. 1832. fol.

liques encore inédit et des scolies sur les Basiliques [1].

Il existe deux *Abrégés des Basiliques* d'auteurs anonymes, dont l'un seulement a été publié [2].

Michel Psellus le jeune, ce polygraphe dont nous avons déjà parlé plusieurs fois, publia par ordre de Michel Ducas un *Abrégé des lois*, en vers politiques [3]. C'est aussi par ordre de ce prince que *Michel Attaliata*, juge à Constantinople, rédigea, en 1073, son ouvrage *Sur les lois et sur la pratique du droit* [4].

Eustathius, patricien et antécesseur, a laissé un ouvrage sur les prescriptions, intitulé : *Des intervalles de temps* [5].

Chumnus, nomophylax, ensuite archevêque de Thessalonique dans le treizième siècle, est auteur d'un écrit *Sur les degrés de parenté* [6].

[1] *C. Labbæus*, Veteres glossæ verborum juris, Paris. 1618. 8. *Idem* (cum Cyrilli, Philoxeni, etc. Glossar.) Paris. 1679. fol. Lond. 1826. fol. — *J. Aug. Ernesti*, de Glossariorum Græcorum indole et usu. Lips. 1742. 4. *M. Roeverus*, Specimen obss. et emendatt. ad glossas veteres verbor. juris (à la suite de l'édit. du fragment de Juris speciebus et mannm.) Lugd. Bat. 1739. 8. — Theodori scholia ad Tit. VI. libri XV. Basilic : *A. Mai* (cum Porphyrii epist. ad Marcellam) Mediol. 1816. 8.

[2] *J. Leunclavius*, Basilicorum Ecloga seu Synopsis. Bas. 1575. f. *C. Labbœi*, Obss. et emendatt. in Synopsin. Basilic. Paris. 1606. 8. *C. G. Haubold*, Manuale Basilicorum. Lips. 1819. 4.

[3] *Fr. Bosquet.* Paris. 1632. 8. Dans : Meermanni Thesaur. Jur., etc. vol. I. *L. H. Teucher* dans : *Künoel*, Auctores Græci Minores 2 vol. 8. Lips. 1796. (vol. II.)

[4] Publié dans la collection de *Leunclavius*. vol. II.

[5] Dans : *Cujacii* opera ed. *Fabrotus*. Lutet. Paris. 1658. 10 vol. fol. (vol. I.) *S. Schard.* Basil. 1561. 8. dans la collection de *Leunclavius* l. c. *L. H. Teucher.* Lips. 1791. 8. *C. E. Zachariæ*, cum vers lat. et annotatt. Heidelberg. 1836. 8.

[6] Leunclavius. l. c.

Joseph Ténédius, écrivain inconnu, composa un *Manuel des Basiliques*, par ordre alphabétique, et un certain *Tipucitus* un commentaire sur le Digeste, le Code et les Basiliques : l'un et l'autre de ces ouvrages sont inédits.

Enfin, *Constantin Harmenopulus*, juge à Thessalonique, conseiller de l'empereur Jean Cantacuzène et Curopalate sous Jean Paléologue, publia en 1345 un *Manuel de Jurisprudence*, distribué en 82 titres, qui fait suite à celui de l'empereur Basile; c'est un ouvrage utile à ceux qui font une étude du droit romain[1].

SECTION LXXXV.

DROIT CANON.

Le droit canon en Orient se composa de parties empruntées aux livres de droit civil notamment à ceux de Justinien, ainsi que des *Canons* de l'Église. On appella Νομοκανὼν les systèmes de jurisprudence dans lesquels le droit civil est comparé et mis en harmonie avec les canons ecclésiastiques, auxquels Justinien par la Novelle 141 avait donné force de lois [2].

Le premier ouvrage de ce genre est le *Nomocanon* de *Jean-le-Scolastique*, d'Antioche, nommé patriarche de Constantinople en 564; et que l'on peut regarder comme le créateur du droit ecclésiastique. Jean

[1] *Theod. A. Suallenberg.* Paris. 1540. 4. *Dion. Godofredus.* Colon. Allobrog. 1587. 4. *G. O. Reitzius* dans : *Meermanni*, Supplement. Thesaur. Jur. Hag. Comit. 1780. fol.

[2] Voyez *F. A. Biener*, de collectionibus canonum ecclesiæ Gr. Berol. 1827. 8.

avait en quelque sorte préludé à cette composition par sa *Collection des constitutions ecclésiastiques*, en 50 titres, qu'il publia lorsqu'il était encore simple prêtre à Antioche [1].

Le célèbre patriarche *Photius* composa en 883, ainsi peu avant la publication des Basiliques, un *Recueil des Canons* et un *Nomocanon*, qui est aussi intitulé προκανὼν, parce qu'il fut mis à la tête des canons. L'empereur Constantin VI Porphyrogénète fit faire une révision du second de ces ouvrages, qui à tout égard mérite la préférence sur le nomocanon de Jean d'Antioche : il devint le livre fondamental du droit ecclésiastique dans l'Orient et trouva de nombreux commentateurs [2].

Jean Zonaras, historien byzantin du douzième siècle, a laissé une interprétation des canons des apôtres, des synodes et des pères de l'Église [3].

A la même époque, *Alexis Aristenus*, jurisconsulte et nomophylax, écrivit des scolies sur la collection des Canons. C'est à tort qu'on lui attribue un *Manuel des anciens Canons* [4].

Théodore Balsamon, qui porta le titre de patriarche d'Antioche, quoique cette ville fût depuis 1100 au pouvoir des Latins, était regardé comme le plus grand

[1] Les deux collections de Jean d'Antioche ont été publiées dans : *G. Voelli* et *H. Justelli* Biblioth. Juris canonici veteris. vol. II. Paris. 1661. fol.

[2] Dans : *G. Voelli* et *H. Justelli*, Bibl., etc. vol. II. Syntagma canonum (avec le Commentaire de Balsamon et Jean Zonaras) *G. Beveregii* Συνοδικόν, seu Pandectæ canon. apostol. et concilior. ab ecclesia gr. receptorum, Oxon. 1672. 2 vol. fol.

[3] Dans : *Beveregii* Pandectæ canonum, etc. vol. I et II.

[4] Les scolies d'Alexis dans *Beveregius* l. c. — Le manuel a été imprimé sous le nom d'Alexis dans *Voelli* et *Justelli*. Bibl. Jur. Can. T. II.

jurisconsulte de son siècle en matières ecclésiastiques. Il écrivit vers l'an 1150, par ordre de Manuel Comnène, un *Commentaire* ou des *Scolies sur le Nomocanon de Photius,* et une collection de *Constitutions ecclésiastiques.* Il existe en outre de lui un grand nombre de consultations, etc. [1].

Matthœus Blastares écrivit, vers le milieu du quatorzième siècle, une espèce de Nomocanon sous le titre de *Tableau alphabétique* de ce qu'on trouve dans les lois des empereurs [2].

Enfin, *Constantin Harmenopulus,* dont il a été question plus haut, a laissé un *Manuel du droit canon* [3].

[1] Scolies sur le Nomocanon de Photius dans les éditt. de cet ouvrage. — Paratitli, Traduction latine de *Leunclavius*, Francof. 1593. 8.

[2] *Beveregius.* l. c.

[3] Dans : *Leunclavii,* Jus Græco-Romanum. vol. I.

INDEX

DES

AUTEURS GRECS.

A

Abydenus, 163.
Achæus, de Syracuse, 66. 68.
Achilles Tatius, astron., 282.
Achilles Tatius, romancier, 330.
Acusilaüs, d'Argos, 80.
Achæus, 78.
Adamantius, 399.
Adraste, 271.
Adrien, l'empereur, 283.
Adrien, de Tyr, 230.
Æantide, 142.
Ædesius, 383.
Ænéas, de Gaza, 386.
Ænéas, Tacticus, 190.
Ænésidème, 177.
Aëtius, d'Amida, 403.
Agapetus, 324.
Agatharchide, de Cnide, 195.
Agathémère, 290.
Agathias, 307. 308. 358.
Agathinus, 293.
Agathodæmon, 289.
Agathon, d'Athènes, 66.
Albinus, 260.
Alcée, 30. 31. 143.
Alcidamas, 93.
Alcinoüs, 260.
Alciphron, 238.
Alcman, 30. 31.
Alcméon, 109. 131.
Alexandre, d'Alexandrie, 159.
Alexandre, d'Aphrodisée, 271. 296.
Alexandre d'Égées, 271.
Alexandre, l'Étolien, 142. 146. 148.
Alexandre Numénius, 242.
Alexandre Polyhistor, 285.
Alexandre, de Trallès, 403.
Alexis, 73.
Alexis Aristenus, 416.
Alexis I. Voyez Comnène.
Alypius, 284.
Amélésagoras (ou Mélésagoras), 89.
Ammianus. Voyez Marcellinus.
Ammonius, d'Alexandrie, gr., 159.
Ammonius, d'Alexandrie, Péripat., 271.
Ammonius, fils d'Hermias, 392.
Ammonius, prêtre, 338.
Ammonius Saccas, 262.
Amphilytus, 7.
Amyntianus, 220.
Anacharsis, 103.

Anacréon, 48. 78.
Anaximius, 48.
Anastase, 410.
Anatolius, d'Alexandrie, 280.
Anatolius, antécesseur, 410.
Anatolius, évêque, 225.
Anatolius, Néoplatonicien, 265.
Anaxagore, 107.
Anaxandride, 74.
Anaxarque, 113.
Anaxilas ou Anaxilaüs, d'Athènes, 74.
Anaxilaüs, de Larisse, 255.
Anaximandre, 106.
Anaximène, de Lampsaque, 161.
Anaximène, de Milet, 107.
Andocide, 94.
Andrée, 198.
Andromaque (père et fils), de Crète, 209. 291.
Andronicus, de Rhodes, 271.
Androtion, historien, 164.
Anne, voyez Comnène.
Annicéris, 119.
Anthémius, de Trallès, 378.
Antigone, de Cariste, 196.
Antimaque, 42. 76. 78.
Antiochus, d'Ascalon, 186.
Antipater, de Sidon, 206.
Antipater, de Tarse, 184.
Antipater, de Tyr. 184.
Antiphane, 73.
Antiphon, de Rhamnus, 94.
Anthisthène, 121.
Antoninus liberalis, 253.
Antoninus (Marc-Aurèle), 276.
Antoninus Néo-Platonicien, 383.
Antonius Mélissa, 343.
Antonius Polémon, 229.
Anyte, 139.
Aper, 249.
Aphthonius, 241.
Apion, 247.
Apollodore (trois poètes com. de ce nom), 140.
Apollodore, d'Athènes, gram. 207. 251.
Apollodore, de Damas, 283,
Apollodore, Épicurien, 273.
Apollodore, de Pergame, 240.
Apollonius, de Citium, 291.
Apollonius, Dyscole, 249. 298.
Apollonius, de Perges, 139.
Apollonius, de Rhodes, 149.
Apollonius, le sophiste, 244.
Apollonius, de Tyane, 255.
Apollonius, de Tyr, 274.
Apollophane, 198.
Apostolius. Voyez Michel.
Appien, 220.
Apsinès, 243.
Aratus, de Sicyone, 164.
Aratus, de Soles, 151.
Arcadius, 251.
Arcésilas, 185.
Archagathus, 199.
Archelaüs, de Milet, 107.
Archestrate, 155.
Archias (A. Licinius), 205.
Archigène, 293.
Archiloque, 30. 44.
Archimède, 188.
Archytas, 109. 130.
Arctinus, 22.
Arèté, 118.
Arétée, 294.
Arion, 31.
Ariphron, 30.
Aristarque, de Samos, 191.
Aristarque, de Samothrace, 18. 158.
Aristéas de Proconèse, 76.
Aristénète, 331.
Aristide (Ælius), 231.
Aristide, de Milet, 236.

Aristides Quintilianus, 284.
Aristippe, de Cyrène, 118.
Aristippe, le jeune, 118.
Aristobule, de Cassandrie, 162.
Aristobule, le juif, 181.
Aristoclès, 272.
Ariston, de Céos, 180.
Ariston, de Chios, 183.
Aristonyme, 236.
Aristophane, d'Athènes, 71. 74.
Aristophane, de Byzance, 18. 158.
Aristote, 18. 57. 170. 187. 191. 196. 197.
Aristoxène, de Tarente, 179. 187.
Aristylle. 191.
Arrien, astronome, 283.
Arrien (Flavius), 218. 275. 283. 287.
Arsénius, 241.
Artémidore, d'Ephèse, (Daldianus), 297.
Artémidore d'Éphèse, géogr. 235.
Asclépiade, de Myrlée, 248.
Asclépiade, de Pruse, 291.
Asclépiade, de Tragile, 160.
Asclépius, 131.
Asclépius, Néo-Platonicien, 262.
Asclépius, de Trallès, 392.
Asinius Quadratus, 205.
Aspasius, 271.
Astrampsychus, 298.
Astydamas, 78.
Athanase, 410.
Athénagoras, 261.
Athénée, d'Attalie, 293.
Athénée, le mécanicien, 190.
Athénée, de Naucratis, 235.
Athénodore, Cordylion, 274.
Athénodore, fils de Sandon, 274.
Autolycus, 131.

B.

Babrius (Babrias), 45.
Bacchius, l'ancien, 281.
Bacchius, médecin, 198.
Bacchylide, 51.
Bacis, 7.
Baeton, 162.
Balsamon (Théodore), 416.
Basile, le grand, 322.
Basile, le Macédonien, 394. 411.
Basile, le Patricien, 381.
Basiliques, 412.
Bassus, voy. Cassianus.
Baton, 164.
Bérose, 163.
Bestes, 411.
Bias, 105.
Bion, de Borysthène, 119.
Bion, de Smyrne, poète Bucol., 154.
Biton, 190.
Blastares, voy. Matthæus.
Bryenne, voy. Manuel et Nicéphore.

C.

Cabasilas, 281.
Cadmus, 11.
Cadmus, de Milet, 33. 80.
Cæsarius, 384.
Callianax, 198.
Callimaque, de Cyrène, 147. 148. 159.
Callimaque, médecin, 198.
Callinicus, d'Héliopolis, 401.
Callinicus, rhéteur, 243.
Callinus, 27. 28.
Callisthène, 161.
Callistrate, auteur de Scolies, 51.

Callistrate, rhéteur, 235.
Calvisius Taurus, 261.
Candidus, 348.
Carnéade, 186.
Cassianus Bassus, 399.
Castor, de Rhodes, histor. 210.
Castor, de Rhodes, rhéteur, ibid.
Cébès, 116.
Cedrenus, voy. George.
Celsus, 260.
Cephalæon, 219.
Cercops, 22.
Chœrémon, 67, not. 2.
Chalcidius, 384.
Chalcondylas, v. Démétrius.
Chamæléon, 179.
Charès, 162.
Chariton, 331.
Charon, 8.
Chilon, 105.
Chœrilus, d'Athènes, 59. 68.
Chœrilus, de Samos, 76.
Chœroboscus (Georgius), 248. 333.
Choricius, 324.
Chronique de Paros, 167.
Chronique Paschale, 355.
Chrysanthe, 383.
Chrysippe, médecin, 130.
Chrysippe, philosophe, 183.
Chumnus, juriste, 414.
Cinnamus (Jean), 362.
Cléanthe, 148. 183.
Cléarque, 179.
Clément, d'Alexandrie, 269. 369.
Cléobule, 105.
Cléomède, 375.
Clitagoras, 30.
Clitarque, 162.
Clitodème, 89.
Clitomaque, 186.
Cocondrius, 328.
Coluthus, 319.
Comnène (Anne), 362.
Comnène (Alexis I), 363.
Comnène (Isaac), 337.
Conon, grammairien, 252.
Conon, de Samos, 191.
Constantin, Céphalas, 308.
Constantin, Harmenopulus, 415. 416. 417.
Constantin, Manassès, 317. 357.
Constantin VI, Porphyrogénète, 360. 366.
Corax, 92.
Corinne, 52.
Cornutus, voy. Phurnutus.
Cosmas, Indicopleustes, 168. 374.
Cosmas, magister, 413.
Cratès, de Mallée, 159.
Cratès, de Thèbes, 122.
Cratinus, 70.
Cratippe, 271.
Critias, 41. 114.
Critolaüs, 180.
Criton, 117.
Criton, médecin, 293.
Ctésias, 87.
Ctésibius, 190.
Cubidius ou Gobidas, 410.
Cynæthus, 20.
Cyrille, juriste, 410.
Cyrille (Saint), 321.
Cyrus. Voyez Théodore Prodromus.

D.

Daïmachus, 194.
Damascius, 390.
Damien, Héliodore, 282.
Damoxène, 140.
David, 388.

Démade, 102.
Démétrius, d'Alexandrie, 241.
Démétrius Cydonius. 328.
Démétrius Ixion, 249.
Démétrius Pépagomenus, 400. 406.
Démétrius, de Phalère, 169.
Démétrius, de Scepsis, 159.
Démétrius Triclinius, 337.
Démocrate, 257.
Démocrite, 112.
Démodamus, 194.
Démon, 164.
Démophile, 257.
Démosthène, 99.
Denys Ælius, 250.
Denys, d'Antioche, 323.
Denys, de Byzance, 290.
Denys, de Chalcis, 80.
Denys (Curtus), 297.
Denys de Charax, Périegète, 208.
Denys, d'Égées, 278.
Denys, géographe, 194.
Denys, d'Halicarnasse, 213. 239.
Denys, d'Héraclée, 120.
Denys, de Milet, 80.
Denys, l'obole, 42.
Denys, de Thrace, 150. 248.
Dexippe, philosophe, 272.
Dexippe (Publius Hérennius), 223.
Diacevastes, 18,
Diagoras, 112.
Dicéarque, 151. 180. 194.
Dictys, de Crète, 214.
Didyme, d'Alexandrie, 19. 159. 243. 247. 279.
Didyme, philosophe, 256.
Dinarque, 102.
Dioclès de Cariste, 133.
Diodore, de Sicile, 211.
Diodore, de Tyr, 271.
Diodote, 162.
Diogène (Antoine), 237.
Diogène, d'Apollonie, 107.
Diogène, le Babylonien, 184.
Diogène, de Laërte, 278.
Diogène, de Séleucie, 273.
Diogène, de Sinope, 103. 122.
Diogène, de Tarse, 273.
Diogénien, 243.
Diognète, Arpenteur, 162.
Diomède, 248.
Dion Cassius, 220.
Dion, Chrysostôme, 228.
Diophante, 375.
Dioscoride, historien, 88.
Dioscoride (Pédanius), 291. 297.
Diphile, 140.
Diyllus, 88.
Docimus, 411.
Dorothée, 410.
Dosiade, 149.
Dosithée, magister, 251.
Dracon, médecin, 132.
Dracon, de Stratonicée, 249.
Ducas. Voyez Jean.
Duris, d'Élée, 78.
Duris, de Samos, 163.

E.

Ecphantide, 143.
Élie, Charax, 335.
Élien, de Préneste, 222. 298.
Élien, Tacticien, 284.
Empédocle, d'Agrigente, 43. 109.
Empédocle, de Tarente. 93.
Éphippe, d'Athènes, 74.
Éphippe, d'Olynthe, 162.
Éphore, 88.
Éphraemius, 358.
Épicharme, 69.
Épicratès, 74.

Épictète, 275.
Épicure, 181.
Épiménide, 25.
S^t Épiphane, évêque, 371. 375. 398.
Épiphane, géographe, 375.
Éranius, philos., 216. n. 2.
Érasistrate, 198.
Ératosthène, 163. 192. 195.
Érinne, 52. 78.
Érotien, 244.
Eschine, philosophe, 115.
Eschine, orateur, 97.
Eschyle, 60. 68. 78.
Ésope, 44.
Étienne, de Byzance, 373.
Étienne, chimiste, 400.
Étienne, grammairien, voyez Stéphanus.
Étienne, juriste, 410.
Étienne, médecin, 404.
Etymologicum magnum, 340.
Évagrius, 372.
Eubulide, 120.
Eubule, poète, 74.
Euclide, mathématicien, 187. 191.
Euclide, philosophe, 120.
Euctémon, 130.
Eudème, 179. 187.
Eudocie (Athénaïs), 312.
Eudocie (Macrembolitissa), 344.
Eudoxe, de Cnide, 130.
Eudoxe, de Cyzique, 285.
Eugammon, 77.
Évhémère, 119.
Eumathius. Voyez Eustathius poète.
Eumèle, 22.
Eumène, 162.
Eumolpe, 4.
Eunape, 346. 382.
Euphorion, 149.
Eupolis, 70.
Eupraxidas ou Praxis, 214.
Euripide, 42. 63. 68. 78.
Eusèbe, 225. 369. 373.
Eusèbe, philosophe, 383.
Eustathius, antécesseur, 414.
Eustathius, poète érotique, 331.
Eustathius, de Thessalonique, 19. 208. 336.
Eustratius, 396.
Eutecnius, 208.
Eutocius, 189. 378.

G.

Gabrias. Voyez Babrius.
Galien, 294.
Gaudentius, 284.
Gaza. Voyez Théodore.
Gélasius, 371.
Géminus, astronome, 280.
Géminus, chimiste, 399.
Génésius, 361.
Gentilianus (Amélius). 264.
George Acropolita, 363.
George, d'Alexandrie, 355.
George, Cedrenus, 356.
George. Voyez Chœroboscus.
George Chrysococca, 380.
George Codinus, 368.
George, de Cypre, 327. 341.
George Hamartolus, 356.
George, le moine, 355.
George, Pachymère, 363. 380. 396.
George Phrauza, 364.
George Pisides, 314.
George Sanguinaticius, 407.
George, le Syncelle, 353.
Glycas. Voyez Michel.
Glycon, 117.

Gobidas. Voyez Cubidius.
Gorgias, d'Athènes, 240.
Gorgias, de Leontium, 93. 114.
Grégoras. Voyez Nicéphore.
Grégoire, de Corinthe (Pardus), 341.
Grégoire de Naziance, 306.
Grégoire de Nysse, 385.

H.

Hannon, 90.
Harmenopule, Voyez Constantin.
Harpocration (Valérius), 337.
Hécatée, d'Abdère, 163.
Hécatée, de Milet, 80. 90.
Hégémon, 68.
Hégésias, philosophe, 119.
Hégésias, de Magnésie, 163. 169.
Hégésine, 186.
Hégésippe, 74.
Hégésippe, historien ecclésiastique, 369.
Héliodore, d'Alexandrie, 249.
Héliodore, chimiste, 400.
Héliodore, d'Émèse, 329.
Héliodore, poète, 209.
Helladius, 333.
Hellanicus, 81.
Héphæstiond'Alexandrie, 250.
Héphæstion, de Thèbes, 375.
Héraclide, mythographe, 160.
Héraclide, de Pont, 179.
Héraclide, de Tarente, 199.
Héraclite, mythographe, 160.
Héraclite, philosophe, 111.
Hérennius Modestinus, 408.
Hérennius, Néo-Platonicien, 262.
Hérennius, Philon. 215.
Hérillus, 184.
Hermaque, 182.
Hermès, trismégiste, 261.
Hermésianax, 146.
Hermias, d'Alexandrie, 388.
Hermias, philosophe chrét., 268.
Hermippe, 180.
Hermogène, 240.
Hermolaüs, 373.
Hérode (C. Tib. Atticus), 230.
Hérodien, d'Alexandrie, 249.
Hérodien, historien, 222.
Hérodote, 81. 90.
Héron d'Alexandrie (I), 190.
Héron le jeune (II), 381.
Héron (III), 380.
Hérophile, 197.
Héros Amblichus, 411.
Hésiode, 23. 44.
Hésychius, d'Alexandrie, 338.
Hésychius, de Jérusalem, 371.
Hésychius, de Milet, 366. 382.
Hiéroclès, le grammairien, 366.
Hiéroclès, philosophe, 40. 386.
Hiérophile, 406.
Himérius, 320.
Hipparque, 193. 195.
Hippias, 114.
Hippoclide, 182.
Hippocrate, 103. 131.
Hippolyte, 357.
Hipponax, 49.
Hippys, 80.
Homère, 13. 20. 21.
Homère, le jeune, 142.
Homérides, 19.
Horapollon, grammairien, 344.
Horus (Horapollon), 344.
Hybrias, 30.
Hypatie, 377.
Hypéride, 102.
Hypsiclès, 282.

I.

Iamblique, de Chalcis, 265.
Iamblique, de Syrie, 237.
Jason, 220.
Ibycus, 48.
Jean Actuarius, 406.
Jean, d'Alexandrie, 403.
Jean, Anagnostes, 364.
Jean Cameniata, 361.
Jean Cananus, 364.
Jean Cantacuzène, 363.
Jean, de Damas, 394.
Jean Ducas, 364.
Jean, d'Égées, 371.
Jean, d'Épiphanie, 358.
Jean Italus, 395.
Jean Laurent. Lydus, 365. 378.
Jean Malalas, 354.
Jean, moine, 360.
Jean Pédiasimus. 337. 380.
Jean Philoponus, 341. 392.
Jean. Voyez Phocas.
Jean, le scolastique. 415.
Jean, de Sicile, 226.
Jean Scyliza, 354.
Jean de Stobi. Voyez Stobée.
Jean Xiphilin. Voyez Xiphilin.
Jean Zonaras. Voyez Zonaras.
Jérôme, de Cardie, 161.
Ignatius magister, 45.
Joel, 358.
Ion, 66.
Joseph Rhacendytès, 326.
Joseph Ténédius, 415.
Josephe (Flavius), 214.
Isaac. Argyrus, 379.
Isée, 97.
Isidore, de Charax, 287.
Isidore, de Gaza, 390.
Isidore, juriste, 410.
Isocrate. 93.
Ister, 164.
Juba, 211.
Julien, antécesseur, 409.
Julien, empereur, 321. 385.
Julien, de Laodicée, 298.
Julius (Sextus Africanus), 225. 284. 369.
Justin, le martyr, 268. 369.
Justus. 214.

L

Lacyde, 186.
Lamprias, 217.
Laonicus Chalcondylas, 353.
Lasus, 49.
Léon, Anamarzeus, 411.
Léon, le diacre, 361.
Léon, le grammairien, 355.
Léon Magentinus, 397.
Léon VI, le philosophe, 314. 381.
Léonce, de Byzance, 371.
Léonce de Byzance, le jeune, 361.
Léonce, mathématicien, 379.
Léonidas, de Tarente, 148.
Léontium, 132.
Lesbonax, grammairien, 250.
Lesbonax, sophiste, 228.
Leschès, 22.
Leucippe, 112.
Lexiques de Séguier, 340.
Libanius, 319.
Linus, 4.
Longin, 241. 246. 263.
Longus, 330.
Lucien, 231. 237.
Lucillus Tharræus, 243.
Lucius, 237.
Lycon, 180. 198.
Lycophron, 142. 144. 146.
Lycurgue, orateur, 98.
Lysias, 95.

M.

Macarius, Chrysocéphalus, 344.
Macédonius, 307.
Machon, 143.
Malalas, voy. Jean.
Malchus, de Philadelphie, 348.
Manassès, voy. Constantin.
Manéthon, 164.
Mantias, 198.
Manuel Bryenne, 379.
Manuel, de Crète, voy. Moschopulus.
Manuel Paléologue, 368.
Manuel Philé, voy. Philé.
Marcellin, 322.
Marcellus, de Side, 209.
Marcien, 285. 373.
Marcus, 401.
Marcus Mettius Epaphroditus, 248.
Marinus, néoplatonicien, 378. 390.
Marinus, de Tyr, 289.
Marsyas, 162.
Matron, 156.
Matthæus Blastares, 417.
Matthæus Camariota, 241. 328.
Maurice, empereur, 380.
Maxime, d'Éphèse, 383.
Maxime (Saint), 343.
Maxime, Sophiste 323.
Maxime, de Tyr, 234. 261.
Mazarius, 328.
Mégasthène, 194.
Mélampus, 4.
Mélampus, grammairien, 248.
Mélampus, physionomiste, 196.
Mélanippide l'aîné et le jeune, 51.
Méléagre, 206.
Memnon, 214.
Ménandre, d'Athènes, 140.
Ménandre, de Laodicée, 242.
Ménandre (Protector), 359.
Ménédème, 121.
Ménélas, 280.
Méton, 130.
Métrodore, de Chios, 113.
Métrodore, de Lamsaque, 182.
Michel, Apostolius, 341.
Michel, Attaliata, 414.
Michel Glycas, 357.
Mimnerme, 28. 29.
Minucianus, 242.
Minucius Pacatus, 246.
Mnaseas, 195.
Musarque, 110.
Moderatus, 256.
Mœris, Ælius, Atticista, 246.
Mœro, 139.
Monument d'Adule, 168.
Moschion, 293.
Moschopulus, 334.
Moschus, 154.
Musée, d'Athènes, 6.
Musée, d'Éphèse, 150.
Musée, le grammairien, 311.
Musonius (C. Rufus), 275.
Myrepsus, voy. Nicolas.
Myro, voy. Mœro.
Myrtis, 52.
Myson, 105.

N.

Néanthès, 83.
Néarque, 193.
Némésius, 384.
Nicandre, 152.
Nicéphore Basilaca, 326.
Nicéphore Blemmides, 374. 396.
Nicéphore Bryenne, 361.
Nicéphore Chumnus, 326.
Nicéphore Grégoras, 352. 389. 397.

Nicéphore, le patriarche, 298.
Nicéphore, le patriarche, historien, 356.
Nicéphore, Xanthopulus, 372.
Nicétas, Acominatus, 352.
Nicétas, Eugénianus, 317.
Nicétas, médecin, 405.
Nicolas Cabasilas, 380.
Nicolas, de Damas, 213. 271.
Nicolas, Myrepsus, 407.
Nicolas, de Smyrne, 380.
Nicolas, sophiste, 326.
Nicomaque, 279. 80.
Nicostrate, 74.
Nil (Saint), 391.
Nonnosus, 348.
Nonnus, de Panopolis, 310.
Nonnus, voy. Théophane.
Nossis, 139.
Novelles, 409.
Numénius, d'Apamée, 261.
Nymphis, 163.
Nymphodore, 83.

O.

Ocellus, de Lucanie, 110.
Olen, 4.
Olympiodore, 387.
Olympiodore, le jeune, d'Alexandrie, 393.
Olympiodore, de Thèbes, 346.
Onésandre ou Onosandre, 283.
Onésicrite, 162.
Onomacrite, 5.
Oppien, 208.
Oribase, 402.
Origène Adamantius, 270.
Origène, Néo-Platonicien, 263.
Orion, l'ancien, d'Alexandrie, 246. 338.
Orion, de Thèbes, 337.
Orphée, 6.
Orus, grammairien, 246.

P.

Pachymère. Voyez George.
Paeanius, 350.
Palaephate, 160.
Palladius, d'Alexandrie, 404.
Palladius, évêque d'Hélénopolis, 373.
Pamphile, 214.
Pamphile, d'Alexandrie, 159.
Pamphus, 4.
Panætius, 274.
Panyasis, 76.
Papias, 369.
Pappus, 281. 375.
Parménide, 43. 111.
Parthénius, 252.
Patroclès, 194.
Paul, d'Alexandrie, 375.
Paul, d'Égine, 404.
Paul Silentiarius, 307. 313.
Pausanias, 288.
Perdiccas, 375.
Périandre, 105.
Phædon, 121.
Phaemon, 400.
Phalaris, 104.
Phanias, 180.
Phanoclès, 146.
Phanodème, 89.
Phavorinus ou Favorinus, 260.
Phémonoë, 4.
Phérécrate, 70.
Phérécyde, de Léros, 81.
Phérécyde, de Scyros, 33. 107.
Philammon, 4.
Philarétus, 404. not. 3.
Philémon, lexicographe, 339.
Philémon, poète comique, 140.
Philé (Manuel), 317.
Philétærus, 74.

Philétas, 146.
Philinus, de Cos, 199.
Philinus, historien, 164.
Philippe, de Side, 371.
Philippe, de Thessalonique, 207.
Philiscus, 142.
Philiste, 88.
Philistion, 75.
Philochore, 164.
Philodème, 273.
Philolaüs, 109. 130.
Philon, de Byzance, 190.
Philon. Voyez Éranius.
Philon, le juif, 257.
Philon, de Larisse, 186.
Philoponus. Voyez Jean.
Philostorge, 370.
Philostrate (Flavius), 234.
Philostrate, le jeune, 234.
Philotheus. Voyez Theophil. Protospath.
Philoxène, de Cythère, 51.
Philoxène, juriste, 410.
Phlégon, de Trallès, 224.
Phocas, 375.
Phocylide, 40.
Phœbammon, 323.
Photius, 339. 343. 416.
Phranza. Voyez George.
Phrynichus, tragique, 59.
Phrynichus, grammairien, 246.
Phurnutus ou Ann. Cornutus. 253. 275.
Phylarque, 164.
Pierre Patricius, 348.
Pindare, 50.
Pisandre, 22.
Pittacus, 105.
Planude (Maximus), 45. 303. 335.
Platon, comique, 71.
Platon, philosophe, 122.
Pléthon (Georgius), 328.
Plotin, 263.
Plutarque, de Chéronée, 216. 259.
Plutarque, Néo-Platonicien, 387.
Polémon. Voyez Antonius.
Polémon, historien, 164.
Polémon Périégète, 195.
Pollux (Julius), historien, 356.
Pollux, de Naucratis 245.
Polyen, 284.
Polybe, médecin, 133.
Polybe, de Mégalopolis, 165. 195.
Polybe, de Sardes, 335.
Polystrate, 182.
Polystrate, épigrammat., 205.
Porphyre, 264. 285.
Posidippe, 140.
Posidonius, d'Apamée, 210. 274. 280.
Potamon, 262.
Pratinas, 50. 68.
Praxagore, d'Athènes, 345.
Praxagore, de Cos, 133.
Praxille, 53.
Praxis, voy. Eupraxidas.
Priscien, 394.
Priscus, 346.
Proærésius, 322.
Prodicus, 114.
Prodromus, voy. Théodore.
Proclus, 311. 377. 388.
Procope, de Césarée, 348.
Procope, de Gaza, 324.
Protagoras, 112. 114.
Psaon, 88.
Psellus (Michel), 399.
Psellus (Michel Constantin), 325. 361. 379. 394. 400. 405. 414.
Ptolémée, d'Alexandrie, 248.
Ptolémée, d'Ascalon, 245.

Ptolémée (Claudius), 224. 281. 285. 289.
Ptolémée, de Cyrène, 177.
Ptolémée, Héphæstion, 253.
Ptolémée I Lagide, 162.
Pyrrhon, 184.
Pythagore, 40. 103. 108. 130.
Pythéas, 91.

Q.

Quintus Calaber, 312.

R.

Rhapsodes, 13.
Rhianus, 150.
Rhinton, 145.
Rufus, juriste, 411.
Rufus, médecin, 294.
Rufus, rhéteur, 243.

S.

Sabbatthius ou Symbathius, 412.
Sallustius, 384.
Sanchuniathon, 215.
Sappho, 31.
Scylax, 91.
Seyliza, voy. Jean.
Scymnus, 208.
Secundus, 256.
Seleucus, d'Alexandrie, 248.
Sérapion, 199.
Serenus, 279.
Severus, 323.
Sextius (Q.), Néo-Pythagoric. 256.
Sextus, de Chéronée, 260.
Sextus, Empiricus, 278.
Sibylles, 6.
Silentiarius, voy. Paul.
Siméon, métaphraste, 357.
Siméon Seth, 405.
Simmias, de Rhodes, 149.
Simmias, de Thèbes, 117.
Simocatta, voy. Theophylacte.
Simon, 117.
Simonide, d'Amorgos, 32.
Simonide, de Céos, 28. 41. 49. 78.
Simplicius, 393.
Socrate, d'Athènes, 103. 114.
Socrate, Scholasticus, 371.
Solon, 39. 105.
Sopater, 324.
Sophocle, 61. 68.
Sophron, 75.
Soranus, médecin, 292.
Sosigène, 271. 280.
Sosipatra, 383.
Sosiphane, 142.
Sosithée, 142, 144.
Sotade, 145.
Sotion, d'Alexandrie, 256.
Sozomène, Salaman Hermias, 371.
Speusippe, 129.
Stasinus, 22.
Stephanus, grammairien. 248.
Stésichore, 44. 48. 77. 153.
Stilpon, 121.
Stobée, Jean, 342.
Strabon, 286.
Straton, de Béryte, 198.
Straton, de Lampsaque, 180. 198.
Straton, de Sardes, 207.
Strattis, 162.
Suidas, 339.
Susarion, 69.
Syncelle, voy. George.
Synésius, de Cyrène, 385.
Synésius, médecin, 406.
Syrianus, 388.

T

Tatien, 268.
Télamon, 30.
Telaugès, 110.
Télésille, 53.
Télestès, 51.
Terpandre, 30.
Thalès, 106. 130.
Thallelæus, 410.
Thamyris, 4.
Théano, 110.
Thémison, 292.
Thémistius, 318. 391.
Thémistocle, 103.
Théocrite, de Chios, 148.
Théocrite, 148. 153.
Théodecte, de Phasélis, 67. not. 2.
Théodoret, 371.
Théodore Anagnostès, 372.
Théodore, antécesseur, 410.
Théodore. Voyez Balsamon.
Théodore, de Cynopolis, 327.
Théodore, de Cyrène, l'Athée, 119. 130.
Théodore, de Gadare, 240.
Théodore Gaza, 365.
Théodore d'Hermopolis, 413.
Théodore, l'Hyrtacénien, 327.
Théodore Méliteniota, 380.
Théodore Métochita. 396.
Théodore Prodrome ou Cyrus, 315. 325. 406.
Théodose, astronome, 280.
Théodose, grammairien, 333.
Théodose, de Mélite, 358.
Théodose de Syracuse, 360.
Théognis. 40.
Théon Ælius, 241.
Théon, d'Alexandrie, 224. 377.
Théon, de Smyrne, 280. 281.
Théophane, de Byzance, 348.
Théophane, d'Isaurie, 354.
Théophane, de Mytilène. 210.
Théophane (Nonnus), 405.
Théophile, antécesseur, 410.
Théophile, Protospatharius, 404.
Théophraste, 177. 187. 196. 197.
Théophylacte, évêque, 324.
Théophylacte, Simocatta, 359. 399.
Théopompe, 88.
Thespis, 58.
Thessalus, de Cos, 132.
Thessalus, de Tralles, 292.
Thius, 378.
Thomas, magister, 342.
Thrasylle, 259.
Thrasymaque, 114.
Thucydide, 83.
Tibère, rhéteur, 243.
Timarion, 325.
Timée, de Locres, 110.
Timée, sophiste, 245.
Timée, de Tauromenium, 163.
Timagène, 210.
Timocharès, 191.
Timoclès, 74. 143.
Timocréon, 30.
Timon, 142. 156. 185.
Timosthène, 195.
Timothée, 51.
Tipucitus, 415.
Tisias, 93.
Tricha, 335.
Troïlus, 323.
Tryphiodore, 313.
Tryphon, 245. 249.
Tyrannion, 248.
Tyrtée, 28.
Tzetzès (Jean), 224. 316. 326. 336.
Tzetzès (Isaac), 336. not. 2.

U.

Ulpien, d'Antioche, 102.

V.

Vettius, Valens, 280.

X.

Xanthus, 80.
Xénocrate, d'Aphrodisée, 291.
Xénocrate, de Chalcedoine, 129.
Xénophane, 41. 43. 110. 156.
Xénophon, d'Athènes, 85. 117.
Xénophon, d'Éphèse, 238.
Xénophon, médecin, 133.
Xiphilin, 349.

Z.

Zacharias, le rhéteur, 371.
Zacharias, Scholasticus, 386.
Zénobius ou Zénodotus, 243.
Zénodote d'Éphèse, 18. 158.
Zénodote, Néo-Platonicien, 390.
Zénon, de Citium, 182. 197.
Zénon, d'Élée, 111.
Zénon, de Sidon, 273.
Zénon, de Tarse, 184.
Zoïle, 159.
Zonaras, Jean, 340. 351. 416.
Zonæus, 328.
Zoroastre, 53.
Zosime, historien, 347.
Zosime, de Panopolis, 400.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Pag. 3. not. 1. lign. 5. grecques, *lisez* grecque.
— 12. l. dernière. *Après les mots* qualifier de profane, *ajoutez :* Le chantre thrace, Thamyris, paraît avoir opéré la transition de l'une à l'autre.
— 15. l. 12. selon son caractère; cet artifice, *lisez*, selon son caractère, artifice.
— 19. not. 1. l. 2. 1569, *lisez* 1559.
— 21. l. 19. à la fin, *ajoutez* vol. III. 1836.
— 22. l. 11. Enmèle, de Corinthe, *lisez* E. de C.;
— 22. l. 20. *Après* qui s'y sont illustrés, *ajoutez :* Les poèmes admis dans le *Cycle* n'y furent pas conservés en entier, mais on en retrancha soit le commencement soit la fin, selon que le récit contenu dans l'une ou l'autre de ces parties se trouvait déjà dans un poème précédent; par là on évita les répétitions qui eussent interverti la suite de la narration cyclique. Voir *H. Ulrici*, Histoire de la poésie grecque, T. I. p. 415. 417. suiv. (en allem.).
— 22. not. 1. l. 2. *Ajoutez :* Le *Proclus*, auteur de cette Chrestomathie, n'est pas, comme on le croit généralement, le philosophe néo-platonicien de ce nom qui vivait au cinquième siècle de notre ère, mais bien un grammairien, probablement *Eutychius Proclus*, de Sicca, qui fut le précepteur de Marc-Aurèle. Voir *F. G. Welcker*, Le Cycle épique ou les poètes homériques. Part. I. ch. I. (Supplément au Musée du Rhin. T. I. Bonn. 1835. (en allem.).
— 23. l. 27. 1825, *lisez* 1835.
— 25. not. 1. l. 11. 1332, *lisez* 1832.
— 26. not. 1. à la fin, *ajoutez : Nic. Bach*, De lugubri græcorum elegiâ Specimen I. Vratisl. 1835. 4. Spec. II. Lips. 1836. 8.
— 30. l. 1. appelées, *lisez* appelés.
— 30. l. 2-3. originaiment, *lisez* originairement.
— 34. l. 13. Obtirent, *lisez* obtinrent.
— 48. l. 2. Ananion, *lisez* Ananius.
— 51. l. 6. une scolie, *lisez* un scolie.

Pag. 51. l. 8. conservée, *lisez* conservé.
— 53. l. 12. borné, *lisez* bornée.
— 54. not. 1. l. 3. *Ajoutez C. G. Schneider*, Le théâtre d'Athènes, Weimar. 1835. 8. (en allem.).
— 55. l. 15. τραγωδία, *lisez* τρυγωδία.
— 56. l. 7 *Ajoutez* : Chaque concurrent ne pouvait se présenter au concours qu'avec une seule comédie, à moins que par une faveur exceptionnelle l'Archonte ne lui permît d'en produire deux. Voy. *M. H. E. Meier*, Gazette générale de la Littérature. Halle. 1836. n. 118. p. 223. (en allem.).
— 67. not. 3. l. 7. Weelker, *lisez* Welcker.
— 69. l. dernière. Epicarmi, *lisez* Epicharmi.
— 73. l. 7. Les théâtre, *lisez* le théâtre.
— 75. l. 29. Philiston, *lisez* Philistion.
— 80. après la l. 2. *Ajoutez : Charon*, de Lampsaque, qui écrivit deux livres de *Persiques ;* quatre livres d'*Helléniques ;* deux livres sur les *antiquités de Lampsaque ;* et une *histoire de l'île de Crète*, en quatre livres, dans laquelle était renfermée en substance la législation de Minos. (Voy. sur cet auteur, *Sévin*, dans les Mém. de l'Académ. des Inscr. T. XIV. p. 56.
— 95. not. 2. l. 3. *Ajoutez : J. Franz*, Monachii. 1831. 8. *C. Foerisch*, Obss. criticæ in Lysiæ oratt. Halæ, 1829. 8.
— 96. l. 2. assemblée, *lisez* assemblées.
— 96. dern. l. Beattie Lond. 1799, *lisez* Battie Lond. 1749.
— 99. not. 1. *Ajoutez : F. G. Kiesslingius*, Lycurgi deperditarum orationum fragmenta colleg. dispos. illustr. Halæ. 1835. 8.
— 123. l. 32. *Ajoutez : G. F. Rettig*, de numero Platonis. Bern. 1834. 4. (Progr.).
— 128. l. 22. *Ajoutez : G. Wiegand*, Epistolarum, quæ Platonis nomine vulgo feruntur, specimen crit. Giess. 1828. 8.
— 137. l. 16. Qu'il s'offraient, *lisez* qu'ils offraient.
— 168. l. 17. Éloquence asiatique, *ajoutez en note : E. Gros*, Mémoire sur la rhétorique chez les Grecs, depuis la mort d'Alexandre jusqu'à la destruction de Corinthe. Paris. 1836. 8.
— 170. not. 1. l. 4. *Ajoutez : C. Walz*, Rhet. gr. vol. IX. p. 1-126. — Cf. *G. Bernhardy*, Gazette générale de la littérature. Halle. septembre. 1836. p. 116-120. (en allem.).

Pag. 174. not. 1. l. 9. *Ajoutez :* vol. IV. les scolies recueillies par *C. A. Brandis.*

— 182. not. 1. l. 1. Laërce, *lisez* Laërte.

— 191. not. 2. l. 7. *Ajoutez : M. H. E. Meier*, Observationes in Æneam Tacticum. Hal 1835. 4. (Progr.).

— 195. l. 2. Timasthène, *lisez* Timosthène.

— 198. l. 22. Apollophore, *lisez* Apollophane.

— *ibid.* not. 1. *Ajoutez :* Marx, de Herophili celeberrimi medici vitâ, scriptis, atque in medicinam meritis; Mémoire lu à l'Académie des Sciences de Göttingue. L'auteur en a donné des extraits dans les Annonces savantes de Gött. Août 1836, n. 121-124. p. 1201-39. (en allem.).

— 199. l. 22. Archagatus, *lisez* Archagathus.

— 218. l. 31. *Ajoutez : C. Sintenis*, Plutarchi Pericl. rec. et comment. illustr. Lips. 1835. 8.

— 229. not. 1. l. 4. *Ajoutez : Neophytos Ducas*, Viennæ. 1810. 3 vol. 8.

— 231. après la l. 18. *Ajoutez : M. Cornelius Fronton*, célèbre orateur latin et un des maîtres de Marc-Aurèle, mérite une mention, à cause de quelques lettres grecques qui se trouvent parmi d'autres lettres écrites en latin et qui ont été découvertes récemment. Ces lettres ne se distinguent ni par la profondeur des pensées, ni par un style éloquent; elles sont surchargées de figures et pauvres en idées. — Éditions : *A. Mai*, Mediol. 1815. 2 vol. 8. ed. 2. Rom. 1823. Frontonis reliquiæ. meliorem in ordinem digestas suisque et Ph. Buttm. Heindorf. ac sel. Maii animadv. instructas iterum edid. B. G. Niebuhr, Berol. 1816. 8. — *F. Roth*, Discours sur le mérite de Fronton comme savant. Nurenberg. 1817. 4. (en allem.).

— 231. not. à la fin. *Ajoutez :* Les deux livres d'Aristide sur la rhétorique se trouvent dans *Aldus*, Rhet. gr. vol. I. *C. Walz*, Rhet. gr. vol. IX. p. 340-496. et dans les édit. de cet auteur par *Jebb* et *Dindorf*. Séparément : *L. Normann*, Upsal. 1688. 8.

— 242. not. 1. l. 11. *Ajoutez :* Un fragment appartenant prétendûment au traité de Longin *De l'invention* ou à sa *Rhétorique : C. Walz*, Rhet. gr. vol. IX. p. 543-596. Voy. *Finckii*, Epistola critica; imprimé dans le vol. IX de Walz et *Beru-*

hardy, Gazette générale de la Littér. Halle. septemb. 1836. p. 123.

Pag. 242. not. 3. l. 3. *Ajoutez* : *C. Walz*, Rhet. gr. vol. IX. p. 127-330. Sur l'état actuel de cet écrit et sur son authenticité Voy. *Finck*, ouv. c. et *Bernhardy*, à l'endroit cité p. 120-123.

— *ibid.* not. 4. *Ajoutez* : *C. Walz*, Rhet. gr. vol. IX. p. 601-613.

— 243. l. 5. Callincius, *lisez* Callinicus.

— *ibid.* not. 1. *Ajoutez* : *C. Walz*, Rhet. gr. vol. IX. p. 467-542. Stutgard. 1836. 8.

— 244. l. 4. XXVI, *lisez* XXXVI.

— *ibid.* l. 16. σιαγωγαί *lisez* συναγωγαί.

— 246. l. 10. de matières, *lisez* des matières.

— 249. not. 1. l. 2. Walckenaer, *lisez* Valckenaer.

— 260. not. 1. l. 14. *Ajoutez* : *A. G. Winkelmann*, Plutarchi. Moralia Selecta. vol. I. Turici. 1836. 8.

— 262. *Ajoutez en note* : *L. J. Dehaut*, Essai historique sur la vie et la doctrine d'Ammonius Saccas. Bruxelles, 1836. 4. (ouvrage couronné par l'Académie).

— 341. not. 1. l. 3. *Ajoutez* : *J. G. Doelling*, de Michaele Apostolio paroemiographo. Plauen. 1836. 8. (Progr.).

— 345. dern. l. *Ajoutez* : *A. Leemans*, Horapollinis Niloi hieroglyphica ad fid. codd. rec. var. lectt. et versionem latinam subjunxit, hieroglyphic. imagg. Indicesque adj. Amstel. 1835. 8.

— 387. not. 1. l. 5. *Ajoutez*: Æneas Gazæus et Zacharias Mytilenæus, ad codd. recens. Barthii, Tarini notas addidit *J. F. Boissonade*. Paris. 1836. 8.

176

7575 4

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Echéance

The Library
University of Ottawa
Date Due

NOV 22 1990
26 NOV. 1990

a39003 001201481b

CE PA 3055
.R6 1837
COO ROULEZ, JOSE MANUEL DE L'
ACC# 1181417

COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 06 02 12 05 08 5